

HISTOI[RE]
ANCIEN[NE]
DES PEUPLES
DE L'EUROPE.

PAR M. LE COMTE DU BUAT, Ministre Plénipotentiaire du Roi près l'Electeur de Saxe, Auteur des Origines *ou* l'ancien Gouvernement de la France, de l'Allemagne & de l'Italie, *&c.*

TOME DOUZIEME.

A PARIS,

Chez la veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin Saint-Jacques.

M. DCC. LXXII.

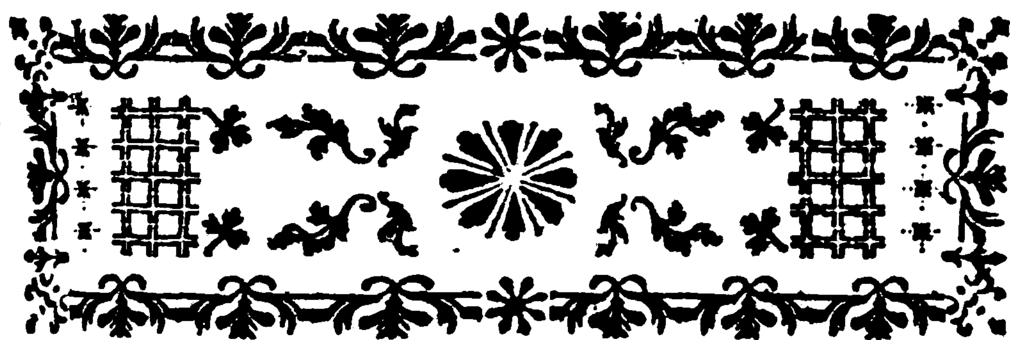
TABLE DES CHAPITRES

DU DOUZIEME VOLUME.

SUITE DU LIVRE DOUZIEME.

Fin de la Table du Tome douzieme.

HISTOIRE



HISTOIRE ANCIENNE DES PEUPLES DE L'EUROPE.

SUITE DU LIVRE XIIe.

CHAPITRE IX.

ALLIANCE de Garibald dont Childebert avoit refusé la fille, avec Autharis à qui il avoit refusé sa sœur. Autharis épouse la fille de Garibald. Childebert veut faire la guerre aux Lombards, en partie pour reconquérir ce qu'avoit possédé son pere. Cette guerre, à peine commencée, est suspendue par un démêlé entre Childebert & l'empereur Maurice. Trouble de Garibal expliqué. Guerre entre les Francs

& les Lombards. Que la Baviere est ce pays que Childebert vouloit recouvrer. Dissertation sur trois lettres attribuées à Théodebert I, ou à Théodebert II. On les rend à Childebert, & on prouve que ce prince subjugua les Thuringiens & les Bavarois en 595, & que ce fut la cause d'une guerre entre les Francs & les Avares, alliés des Lombards.

CHILDEBERT II. après avoir manqué de parole à Garibald en 583, ou même plus tard (s'il n'ôta à ce prince l'espérance de lui voir épouser sa fille qu'en donnant le titre de reine à Faileube) venoit de faire en 587 ou en 588, un affront peu différent de celui-là à Autharis, roi des Lombards. Cette double perfidie avoit été punie par la défaite de son armée, que j'attribue à Garibald & à son gendre Evin, duc de Trente, lorsque Flavius Autharis envoya une ambassade en Baviere pour demander en mariage la fille de Garibald, roi des Bavarois, ou Bajoars. Garibald fit aux ambassadeurs Lombards l'accueil qu'il devoit aux ministres d'un voisin puissant, dont les intérêts alloient être les mêmes que les siens, & qui avoit déja le même ennemi, puisque

l'un & l'autre ils avoient reçu un outrage à peu près égal de la part de Childebert. Le roi de Baviere n'hésita point à promettre sa fille Théodelinde à Autharis, roi des Lombards. Il eût dû hésiter, ou même renvoyer cette affaire à une autre fois, s'il n'eût pas été sûr de l'inimitié de Childebert, puisqu'il ne pouvoit pas ignorer ce qui venoit de se passer entre Autharis & le roi d'Austrasie.

Autharis ayant reçu la réponse de Garibald par ses ambassadeurs, l'envie lui prit de voir lui-même sa fiancée, & dans cette vue il nomma une ambassade pour la cour de Garibald, donna le premier rang dans cette ambassade à un de ses intimes amis, & se réserva à lui-même le second, qui n'étoit pourtant pas le dernier, quoiqu'en tout l'ambassade fût moins nombreuse que bien choisie. Lorsqu'elle eut été admise en la présence de Garibald, suivant l'usage établi alors à l'égard des ambassadeurs, ce même usage voulut qu'après salut donné & reçu par toute l'ambassade, celui qui en étoit le chef portât la parole pour ses collegues, & adressât un discours au prince. Ce discours fini, Autharis, que personne ne connoissoit, s'avançant vers le roi Garibald : « Mon maître,

» dit-il, le roi Autharis m'a envoyé ici
» avec la commission spéciale de voir
» votre fille, son épouse, & notre
» future souveraine; je suis seul chargé
» de lui dire à mon retour comment je
» l'aurai trouvée, & je ne puis lui en
» rendre un compte exact si je ne la
» vois ».

Le roi ordonna aussi-tôt qu'on fît venir sa fille, pour qui un pareil examen n'étoit pas à craindre : Autharis la regarda attentivement, & sans prononcer une parole, car elle lui plaisoit beaucoup. Enfin, arrachant ses regards de cet objet charmant, « Seigneur, dit-il au roi,
» votre fille a tout ce qu'il faut pour
» nous faire desirer de l'avoir pour
» souveraine : si donc il plaît à votre
» puissance, nous souhaitons qu'elle
» fasse dès-à-présent ce qu'elle devra
» bientôt faire, qu'elle nous présente
» du vin, & que nous recevions la
» coupe de sa main ». Le roi acquiesça volontiers à cette demande, & Théodelinde ayant pris la coupe, la présenta d'abord à celui qui paroissoit être le chef de l'ambassade. Lorsque ce fut le tour d'Autharis, qu'elle n'avoit garde de prendre pour son époux, il prit la coupe de sa main, la vuida, & en la lui rendant il toucha la main avec son

doigt, qu'il passa ensuite sur son visage. Théodelinde le dit en rougissant à sa nourrice, qui l'assura que cet ambassadeur devoit être le roi lui-même; autrement, ajouta-t-elle, il n'auroit pas osé vous toucher; mais il ne faut pas en parler, de peur que votre pere ne vienne à le savoir; car du reste, il est d'une figure à mériter une couronne & votre main; & en effet, la fleur de la jeunesse brilloit encore sur le visage d'Autharis, qui étoit d'une taille avantageuse, portoit de longs cheveux blonds, & avoit une belle figure. Il ne tarda pas à prendre congé du roi, & fit toute la diligence possible pour retourner dans ses états. Lorsqu'il fut près de sa frontiere, & avant de se séparer des Bavarois qui avoient été chargés de le reconduire, il se leva le plus qu'il put sur son cheval, & lançant une petite hache qu'il avoit à la main, contre l'arbre le plus voisin, dans lequel elle resta enfoncée: *c'est ainsi*, dit-il, *que sait frapper le roi Autharis*; & en même tems il passa les frontieres du Norique, laissant ses conducteurs dans la persuasion qu'il étoit en effet le roi Autharis. Ceci dut se passer à la fin de l'an 588, ou au commencement de 589.

Grégi Tur. hist. lib. IX, c. 29.

Childebert passa la fête de Pâques de

cette année ou à Mayence ou à Noyon; & dans ce même tems il assembloit une armée, qu'il se préparoit à mener lui-même en Italie pour détruire la nation des Lombards; mais ceux-ci en ayant eu avis, lui envoyerent une ambassade avec des présens, pour lui demander son amitié. Soyons amis, lui dirent les ambassadeurs; ne travaillez point à notre perte, & vous jouirez d'un tribut assuré que nous vous payerons exactement; nous serons toujours prêts à vous secourir, quels que soient vos ennemis. Childebert envoya aussi-tôt vers Gontram, pour lui faire part des propositions que les Lombards venoient de lui faire. Gontram, qui n'approuvoit point toute cette entreprise, conseilla à son neveu de renouveller la paix, & Childebert ordonna à son armée de faire halte jusqu'au retour d'une ambassade qu'il envoya en même tems aux Lombards, pour leur déclarer que s'ils ratifioient les promesses que leurs ambassadeurs venoient de lui faire de leur part, son armée retourneroit dans ses états; mais rien de tout cela n'arriva, ou du-moins les Lombards ne ratifierent point les promesses de leurs ambassadeurs; car du reste Childebert passa la plus grande
c. 36. partie de cette année à Strasbourg, avec

sa femme & sa mere, & s'occupa à former la maison de son fils Théodebert, que les Soissonnois l'avoient prié d'envoyer chez eux avec le titre de roi; ce qu'il leur accorda très-volontiers. Faileube y accoucha aussi, même assez malheureusement, & découvrit à cette occasion une conspiration contre elle & contre Brunehaut, & même contre le roi, s'il refusoit de la répudier & de renvoyer sa mere. C'en étoit autant qu'il en falloit pour occuper Childebert, depuis le départ des ambassadeurs Lombards, jusqu'à la fin de cet été; aussi Grégoire de Tours termine-t-il l'histoire de sa quatorzieme année & celle de l'an 589, sans lui attribuer, ni à ses troupes, aucune autre entreprise que le mouvement qu'elles avoient fait au printems: ce ne fut même qu'en la quinzieme année de Childebert, ou en 590, que ce prince eut une réponse de l'empereur Maurice, par le retour de Griphon, dont nous parlerons dans un instant.

Grég. Tur. hist. lib. x, c. 1 & 2.

Jusqu'ici nous n'avons rien vu qui dût nous faire regarder le mariage d'Autharis & de Théodelinde, comme une affaire éloignée, & qui dût encore souffrir des difficultés. Il n'étoit pourtant point consommé; Autharis étoit en Italie, & Théodelinde n'avoit point encore

quitté le Norique, lorsque le roi Garibald fut jetté dans un grand trouble par l'arrivée des Francs. Théodelinde se réfugia en Italie avec son frere Gundoald, & fit donner avis à Autharis, son époux, de sa prochaine arrivée. Autharis partit aussi-tôt avec un train magnifique pour aller à sa rencontre jusque dans le champ de Sardes, au-dessus de Vérone; & là il l'épousa le jour même des ides de Mars, jour auquel les Romains croyoient qu'il n'étoit pas bon de se marier. Paul Diacre assure qu'un serviteur d'Agilulf, duc Thurin, qui se trouva aux noces, ayant vu tomber la foudre sur un arbre du jardin, prédit à ce duc que dans peu Théodelinde seroit sa femme: c'étoit, dit-il, un auspice à qui le diable découvroit l'avenir. Ce fut donc le huit de Mars que se fit le mariage, & ce ne put être qu'en 589, puisqu'Autharis mourut en 590 avant le mois de Novembre, & que depuis son mariage il s'étoit soutenu contre les Francs pendant une campagne, qui fut celle de 590.

En rapprochant ainsi des notions éparses, mais qui sont étroitement liées par la chronologie, nous trouvons que cette marche de l'armée de Childebert, au printems de l'an 589, ne fut point un

ſimple déplacement des troupes qui devoient s'aſſembler pour paſſer en Italie : elles ſortirent réellement des états de Childebert, puiſqu'il offrit de les y faire rentrer ; mais elles n'en ſortirent pas en vain, & ce ne fut pas ſans raiſon que le roi d'Auſtraſie fit ſéjourner ſon armée où elle étoit, juſqu'à une réponſe définitive du roi des Lombards.

Garibald étoi alors dans un grand embarras par l'arrivée des Francs : ce n'eſt pas qu'il fût déja chaſſé de ſon pays ; la fuite de Théodelinde ne le prouve pas. Frédegaire dit plus ſimplement que ce fut ſon frere Gundoald qui la mena à Autharis ; mais il faut croire de deux choſes l'une, ou que Garibald ſe remit de ſon trouble & donna de l'occupation aux troupes de Childebert, qui lui-même paſſa tout le reſte de cette année à Strasbourg, ou que le roi d'Auſtraſie ne voulut comprendre Garibald dans le traité que comme ſon ennemi ou ſon vaſſal ; ce qui obligea Autharis, par complaiſance pour Théodelinde, de déſavouer les propoſitions qu'avoient d'abord faites ſes ambaſſadeurs. Dans le premier cas, ces propoſitions furent faites dans le premier moment de trouble & d'épouvante ; elles furent déſavouées lorſque Garibald eut repris le deſſus, ou

du-moins l'égalité avec une armée qui avoit ordre de faire halte.

Ce danger qui détermine un pere à envoyer sa fille à son époux, & son frere avec elle, un peu avant le tems convenu, peut être bien différent du détrônement d'un roi ; & le *trouble* que cause à un prince *l'arrivée* d'une armée ennemie, est bien différent de la destruction d'une monarchie. Ajoutons qu'entre la fuite ou une défense désespérée, & la victoire des Francs, il y avoit un milieu que Garibald, parent de Childebert & de tous les rois Francs, pouvoit prendre pour sortir de l'embarras dans lequel le jetta l'armée de Childebert ; & que le silence de Grégoire de Tours sur les exploits ou les malheurs de cette armée, donne lieu de croire que le roi de Baviere adopta quelque parti mitoyen entre ces deux extrémités. Ajoutons encore que fonder sur les paroles de Paul Diacre l'assertion de la déposition de la défaite ou de la mort de Garibald, c'est enchérir sur son récit d'une maniere qui ne differe point d'une contradiction ; enfin, cet auteur n'ayant parlé du successeur de Garibald que long-tems après avoir fait mention de l'embarras où il se trouva en 589, on ne peut supposer, par cet embarras, qu'il ait voulu indi-

quer la fin de son regne. Outre l'espoir de terminer la guerre par une négociation, outre l'improbation de Gontram, qui dut ralentir l'ardeur de Childebert, ce roi d'Austrasie put avoir encore une forte raison pour ne pas s'engager plus avant dans une guerre qui supposoit & le concours de Maurice, & le desir d'obliger ce prince. Il suffisoit pour cela qu'il eût été averti de ce qui étoit arrivé à Carthage au commencement de l'an 589; Griphon, qui revint de Constantinople en 590, lui en rendit un compte détaillé qui portoit ce qui suit.

Bodegisile & Eventius avoient été collegues de Griphon lorsqu'il étoit parti de la cour de Childebert : ils ne s'embarquerent qu'en 589, & firent voile vers un port d'Afrique, d'où ils se rendirent à Carthage. Ils séjournoient dans cette ville, attendant les expéditions du gouverneur de la province, & la fin des arrangemens qui devoient être pris pour leur voyage, lorsqu'un domestique d'Eventius vola un marchand, & emporta son larcin dans le quartier des ambassadeurs. Le marchand le poursuivit, & sollicita la restitution de ce qu'il lui avoit volé, mais inutilement; on le remettoit d'un jour à l'autre, & il y avoit long-tems que cette

Greg. Tur. hist. lib. x. c. 2.

dispute s'aigrissoit de part & d'autre ; lorsque le marchand rencontra le voleur sur la place publique, & le prenant par son habit, lui dit qu'il ne le lâcheroit point qu'il ne lui eût restitué ce qu'il lui avoit pris de force. Le voleur fit effort pour se débarrasser, & n'en pouvant venir à bout, il tira son épée & tua le marchand ; après quoi il se réfugia chez son maître, où il ne dit rien de ce qui venoit de se passer. Eventius & ses collegues étoient sortis de table, & dormoient après le repas. Cependant le premier magistrat, ayant eu avis de l'assassinat commis par un domestique des ambassadeurs, avoit rassemblé quelques troupes auxquelles il avoit joint les bourgeois armés, & avoit envoyé cette armée sans discipline au quartier des ambassadeurs. Ceux-ci éveillés en sursaut, ne furent pas peu effrayés de se voir entourés d'une foule de gens armés : celui qui la commandoit augmenta leur embarras, sans diminuer leur effroi, en criant : *quittez vos armes & venez vers nous, afin que nous examinions paisiblement par qui & comment le meurtre a été commis*.

Les ambassadeurs, qui ignoroient encore tout ce qui s'étoit passé, demanderent leur sureté, & promirent de sortir.

Le serment, qui devoit les mettre à l'abri d'une violence, ne fut pas plutôt prêté que violé; Bodégisile, & après lui Eventius, furent égorgés devant leur porte. Griphon prit alors ses armes, & fit armer de même tous ses gens; après quoi s'avançant vers ces lâches & perfides Carthaginois, il leur reprocha le crime atroce qu'ils venoient de commettre, & les chargea de toutes les suites qu'il pouvoit avoir par la rupture la plus éclatante & la plus irréparable entre son roi & leur empereur. Nous voulions l'assister, dit-il, c'étoit le but de notre voyage; mais aujourd'hui je prends Dieu à témoin que par votre crime toute liaison est rompue entre nos princes. A ces mots toute l'armée Carthaginoise se dissipa, & à sa place le gouverneur impérial vint trouver Griphon, & mit tout en œuvre pour l'appaiser; entre autres moyens qu'il employa, il mit plus de diligence qu'auparavant dans les préparatifs du voyage, & Griphon se rendit à Constantinople. Après avoir exposé à Maurice le sujet de son ambassade, il lui porta ses plaintes sur l'assassinat de ses deux collegues. L'empereur, très-fâché de cet excès, lui promit d'en punir les auteurs de la maniere que Childebert l'ordonneroit lui-même. Maurice le con-

gédia ensuite, après l'avoir comblé de présens.

« Griphon ayant fait ce rapport au roi » Childebert, sur le champ ce prince » donna ses ordres pour la marche d'une » armée en Italie ». C'est ainsi que Grégoire de Tours lie la relation de Griphon avec la résolution de Childebert; ensorte que de la promesse d'une satisfaction proportionnée à l'outrage, beaucoup plus que du succès de la commission principale, paroît avoir dépendu la détermination de Childebert à la guerre ou à la paix avec les Lombards : or, comme il avoit pu savoir le meurtre de ses ambassadeurs dès l'été précédent, cette nouvelle inattendue avoit dû ralentir son ardeur à continuer la guerre. Vingt ducs furent alors commandés, avec leurs milices, pour composer l'armée destinée à exterminer les Lombards. Audovald & Vinthrion, qui menoient les milices de Champagne, passerent par Metz, qui étoit sur leur chemin, & y commirent de grands désordres. Les autres ducs ne se conduisirent pas mieux.

Lorsqu'ils furent près des frontieres de l'Italie, Audovald, avec six autres ducs, prit à droite & arriva sans résistance à la vue de Milan; mais un de

tes ducs, nommé Olo, s'étant approché imprudemment du château de Bilition, dépendant de cette ville & situé dans les champs Canins, (aujourd'hui Belinzona sur le lac Majeur) il fut atteint d'un dard, & tomba mort sur la place : du reste, il n'y eut que les fourageurs de cette armée qui virent les ennemis, & qui même en furent maltraités. Après quelques marches inutiles, Audovald & ses compagnons étoient revenus dans leur camp près de Milan, lorsqu'il leur vint des députés de l'empereur qui les assurerent que dans trois jours ils seroient joints par une armée impériale, & convinrent avec eux d'un signal par lequel ils devoient être avertis de l'approche de cette armée; mais au lieu de trois jours ils l'attendirent dans le même camp pendant six jours, & ne virent personne.

Cedinus, avec treize autres ducs, étoit entré en Italie par la gauche, & avoit pris cinq châteaux, dont les habitans avoient été obligés de lui prêter serment; mais son armée fut tourmentée de la dysenterie, comme celle de la droite; & toutes deux errerent en Italie pendant trois mois, sans pouvoir faire de mal aux ennemis, qui se tenoient dans des lieux très-forts, & encore

moins prendre le roi, dont ils vouloient tirer vengeance, mais qui s'étoit mis à couvert dans Pavie, d'où il ne sortit point.

Paul Diacre a copié Grégoire de Tours jusqu'à l'endroit où celui-ci parle de cinq châteaux; après quoi il ajoute: l'armée des Francs pénétra aussi jusqu'à Vérone, & détruisit plusieurs châteaux en pleine paix, & après avoir reçu le serment de ceux qui s'étoient donnés à eux de bonne foi. Dix de ces châteaux étoient situés dans le Trentin, deux à Alsuca, & un à Vérone. Tous ces châteaux, ajoute Paul Diacre après les avoir nommés, furent détruits par les Francs, & leurs habitans emmenés en captivité. Le château de Ferruge, ou Verruca, (réparé par Théodoric, & appellé aujourd'hui, suivant Cluvier, Castel della Pietra); ce château, dis-je, fut épargné, à la priere d'Ingenuin, évêque de Savione, & d'Agnelle, évêque de Trente; mais chacun des habitans dut payer pour sa tête une rançon de six cents sous. On ne voit point ici quels furent les cinq châteaux que prit d'abord Cedinus; mais il est remarquable que le Trentin fut le plus maltraité, que même les Francs se firent prêter serment par ses habitans, & que l'évêque

de Trente & celui de Savione, ancienne ville dont le siége épiscopal a été transféré à Bripen, eurent quelque crédit sur l'esprit des généraux de Childebert.

Paul Diacre, qui n'est pas toujours de bonne-foi, a commenté Grégoire de Tours, & l'a peut-être défiguré en parlant de treize châteaux qui furent détruits. Voici comment l'historien des Francs continue sa narration : l'armée, qui souffroit beaucoup de l'intempérie de l'air, & même de la famine, résolut de retourner dans son pays, soumettant aussi par des sermens qu'elle fit prêter (& faisant rentrer) sous la domination du roi, ce que son pere avoit auparavant possédé; desquels lieux (les Francs) emmenerent & des captifs & d'autre butin.

Il y a beaucoup de différence entre emmener des captifs d'un pays où l'on a fait la guerre, quoique l'on ait fini par lui accorder la paix, & détruire des châteaux au mépris des capitulations, emmener en servitude des citoyens dont on a reçu le serment, & dévaster un pays qu'on a prétendu conquérir. Ainsi, ou Paul Diacre a appliqué mal-à-propos les paroles de Grégoire de Tours aux châteaux du Trentin, ou ces châteaux ne

furent ni détruits ni dépeuplés ; mais comme il est plus difficile que Paul Diacre se soit trompé ou ait trompé en parlant de treize châteaux ruinés, qu'il ne l'est qu'il ait mal appliqué les paroles de Grégoire de Tours, dont il a supprimé une partie avec assez de mauvaise foi, je crois que le gendre de Garibald fut très-maltraité, que même on pensa à garder son pays ; mais que le Trentin n'étoit point ce pays qu'avoit possédé Sigebert, comme ce n'étoit point dans le Trentin qu'étoient situés les cinq châteaux que Cedinus avoit conquis les premiers. Savione, dont l'évêque accompagna Cedinus, n'étoit pas non plus dans le Trentin, mais dans le Norique ; car, dit Paul Diacre, à l'occasion du voyage d'Autharis dont nous avons parlé, la province des Noriques qu'habitoit le peuple des Bajoars, a la Pannonie à l'orient, la Suavie à l'occident, l'Italie au midi, & le Danube au nord. Mais le Norique même faisoit partie de l'Italie, & peut avoir été compris sous ce nom par Grégoire de Tours ; au-moins est-il certain qu'une armée, qui de Metz alla conquérir le Trentin, dut traverser le Norique, & que si elle prit cinq châteaux avant d'entrer dans le Trentin, ces châteaux étoient situés dans le Norique.

Je crois donc fermement que si Garibald avoit éludé le joug en 589, il le subit en 590, & vit de plus les malheurs de son gendre; mais il vit aussi ceux des Francs qui l'avoient asservi, & n'en profita pas. Ils souffrirent une si grande disette pendant leur marche pour retourner en France, qu'avant d'arriver chez eux ils furent réduits à vendre leurs armes & leurs habits pour acheter des vivres. Je dis que Garibald ne profita pas de la détresse des Francs, & j'ai deux raisons pour le dire; la premiere, que Grégoire de Tours & Paul Diacre, qui enchérit volontiers sur lui, ne font essuyer aux Francs, pendant leur retour, que les inconvéniens de la disette: la seconde, qu'aussi-tôt après leur retraite le gendre de Garibald le plus puissant, Autharis, roi des Lombards, envoya une ambassade à Gontram pour lui porter ces paroles: nous desirons, roi très-pieux, d'être aussi soumis & fideles à vous & à votre nation que nous l'avons été à vos peres, & nous ne refusons, ni ne voulons enfreindre le serment que nos prédécesseurs ont prêté à vos prédécesseurs; mais cessez à présent de nous persécuter; que la paix & la concorde regnent entre nous, afin que, toutes les fois qu'il sera nécessaire, nous vous se-

courions contre vos ennemis ; & que cette union faisant le salut de votre nation & de la nôtre, les ennemis qui nous entourent, & qui parlent tant d'amitié, soient épouvantés de la paix qui régnera entre nous, au lieu de se féliciter de nos querelles. Gontram agréa cette proposition d'Autharis, & envoya ses ambassadeurs à Childebert, auquel ils en dirent autant ; mais pendant qu'ils séjournoient à sa cour, il en vint d'autres qui annoncerent que le roi Autharis étoit mort, & que Paul étoit monté sur le trône à sa place. Paul est ici le même qu'Agilulf. Apparemment il prit ce nom en abjurant l'arianisme, & lorsqu'on lui donna le saint crême, comme Hermenegilde avoit pris le nom de Jean à la même occasion ; ce qui n'empêcha pas pourtant qu'on ne continuât à lui donner son premier nom, comme Agilulf conserva le sien.

Greg. Tur. h. lib. v, c. 39.

La soumission d'Autharis prouve que Garibald s'étoit aussi soumis, ou bien elle dut produire cet effet. On ne peut supposer que le pere de Théodelinde, dont les Francs avoient traversé les états, ait marqué plus d'obstination que son mari, ni que persistant à lutter contre les Francs, ou dépouillé par eux de ses états, il ait été abandonné par sa fille & son gendre. Deux autres preuves que

Garibald avoit cédé à la nécessité & ne cherchoit pas à s'en relever, sont 1°. que les Lombards, qui certainement desiroient beaucoup la paix, laisserent la couronne à Théodelinde, avec le droit d'en disposer en se choisissant un mari; ce qu'ils n'eussent pas fait si Théodelinde avoit eu un pere à rétablir ou à venger: 2°. que la veuve d'Autharis ayant choisi Agilulf, duc de Turin, pour son époux, le nouveau roi, avant d'être confirmé par la nation, & en même tems qu'il notifia la mort de son prédécesseur à Childebert, lui fit faire la même déclaration qu'Autharis lui avoit faite.

Le roi d'Austrasie remit à un autre tems la réponse qu'on lui demandoit, & renvoya les ambassadeurs après le[illegible] avoir marqué le tems auquel il comptoit pouvoir se décider. Dans le même tems Maurice envoya des ambassadeurs à Childebert avec douze hommes qu'ils devoient lui livrer pour être punis de l'assassinat de ses ambassadeurs, dont on disoit qu'ils avoient été seuls coupables. L'empereur laissoit à Childebert le choix ou de les faire mourir ou d'accepter trois cents pieces d'or pour la rançon de chacun d'eux: c'en étoit assez pour contenter un allié qui auroit été attaché à son

alliance par l'amitié & par l'intérêt. Cependant Childebert refuſa de recevoir ſes douze malheureux qu'on vouloit lui livrer, & allégua pour raiſon de ſon refus, qu'il ne ſavoit pas s'ils étoient les coupables, & ſi ce n'étoient pas de vils eſclaves, mais qu'il ſavoit bien que ſes ambaſſadeurs avoient été très-libres de naiſſance & d'origine. Griphon, qui étoit préſent, ajouta que le commandant de la ville avoit raſſemblé trois ou quatre mille hommes contre lui & ſes compagnons, que s'il étoit ſur les lieux il reconnoîtroit bien les coupables, & que l'empereur ne devoit pas faire difficulté de les punir, ſi, comme il le diſoit, il vouloit cultiver l'amitié du roi. Childebert différa ainſi de leur répondre, & envoya avec eux ſes ambaſſadeurs à Conſtantinople.

On peut conclure de-là que ce prince commençoit à faire moins de cas de l'alliance de Maurice, & qu'il n'étoit pas éloigné d'accorder la paix aux Lombards. Paul Diacre ajoute, en effet, au récit de Grégoire de Tours, que Childebert, après avoir renvoyé à un autre tems la concluſion de la paix, ſe détermina, au bout de quelques jours, à la promettre aux ambaſſadeurs Lombards, &

les congédia avec cette promesse. Ce qui paroît signifier qu'elle fut effectivement conclue.

Cependant Agilulf n'eut pas plutôt été affermi sur le Trône au mois de Mars de l'an 591, qu'il envoya en France Agnelle, évêque de Trente, pour traiter de la rançon des prisonniers que les Francs avoient faits dans les châteaux du Trentin. Agnelle en ramena en effet plusieurs dont Brunehaut avoit payé la rançon. Evin, duc de Trente, alla aussi lui-même en France pour obtenir la paix, & il ne revint chez lui qu'après qu'elle lui eut été accordée. Les Francs ne garderent donc point le Trentin, comme ils n'avoient point gardé les châteaux de ce pays; d'où l'on doit conclure que le pays qui avoit appartenu à Sigebert, & que Childebert recouvra, étoit différent du Trentin; mais il étoit aussi différent des cinq châteaux qui ne furent pas détruits, ou du-moins ceux-ci n'en faisoient qu'une partie. Il n'est pas difficile après cela de déterminer quel étoit ce pays, & à quelles conditions le beau-pere d'Evin & d'Agilulf obtint la paix.

Hist. Langob. lib. IV. c. 1.

Mais après avoir épuisé les historiens sur les événemens du regne de Childeric, il est juste que nous parlions aussi

de quelques monumens de ce regne, que le tems a épargnés. Je ne parle point d'un assez grand nombre de lettres qui furent écrites de part & d'autre à l'occasion des négociations qui furent presque continuelles entre Childebert & l'empereur Maurice: si je voulois en rendre compte, je serois obligé d'entrer dans de longs détails qui m'éloigneroient de mon objet, puisqu'ils appartiennent principalement à l'histoire des Francs. J'observerai seulement que ces lettres font foi du vif intérêt que Childebert & Brunehaut prirent à la délivrance d'Athanagilde, fils d'Hermenagilde & d'Ingonde, & seul fruit de l'union de ces malheureux époux: on peut même regarder cet intérêt de famille comme un des principaux motifs des complaisances de Childebert pour l'empereur d'orient. Je ne parlerai ici que de trois lettres publiées par du Chesne, & qui ont été mises sous le nom de Théodebert I. lequel doit les avoir écrites à l'empereur Justinien.

Tom. 1, p. 862. Bouq. t. IV.

Valois a observé que ces lettres ne pouvoient être de Théodebert I. par la raison qu'une d'elles suppose que l'empereur avoit porté des plaintes ameres au prince de qui est cette lettre, sur la conduite que le roi son pere avoit tenue à son égard; ce qui ne peut convenir à Thierri I,

Thierri I. pere de Théodebert I. puisque ce prince ne paroît pas avoir jamais rien eu à démêler avec Justinien. Il n'en est pas de même de Childebert II. pere de Théodebert II. continue Valois ; ses alliances offensives avec Maurice, contre les Lombards, avoient certainement donné lieu à des plaintes de la part de l'empereur, pour qui elles avoient été aussi coûteuses qu'inutiles : d'où Valois conclut que ces lettres attribuées faussement à Théodebert I. doivent être restituées à Théodebert II.

On voit que cette discussion suppose ou que ces trois lettres ont été trouvées sans inscription, ou avec une inscription qui ne présentoit que les titres des princes, & dans laquelle leur nom étoit supprimé, ou que si elles portoient en tête une inscription, elle n'étoit pas authentique. Ceux qui connoissent les codes épistolaires, ou recueils de formules, dont il nous reste un assez grand nombre, savent que les compilateurs de ces recueils étoient dans l'usage de transcrire toutes les lettres qu'ils pouvoient ramasser, en supprimant les noms propres & ne conservant que les titres des personnes. C'est ainsi que beaucoup de pieces semblables paroissent n'être parvenues jusqu'à nous que pour multiplier

nos doutes, ou nous conduire à des découvertes que leur difficulté rend plus piquantes. Cette remarque étoit nécessaire pour justifier le raisonnement de Valois, lequel peche encore par un endroit, car il est fondé sur le silence des historiens, & j'ai souvent observé que ce fondement est presque toujours peu solide.

Une de ces trois lettres auroit pu lui fournir une preuve beaucoup plus décisive contre l'opinion qu'il combattoit : il est parlé dans cette lettre, qui est la seconde, d'un patrice de Bregentz qui gardoit ce pays pour l'empereur, & il y est dit que ce prince avoit prié le roi des Francs de secourir le patrice ; sur quoi l'auteur de la lettre répond qu'il a tardé à le faire par de bonnes raisons, mais qu'il ne manquera pas de lui prouver son amour pour l'empire. En quelque tems du regne de Théodebert I. que l'on place cette lettre, il est impossible de l'ajuster avec l'état où se trouvoient alors les affaires d'Italie. Lorsque ce prince mourut les généraux de Justinien n'avoient point encore pénétré sur le haut Pô ni au nord de ce fleuve ; Théodebert lui-même avoit subjugué toute la Rhétie & poussé ses conquêtes jusque dans la Vénétie. Mais quand même on

supposeroit, contre toute vraisemblance, que Bregentz fût alors rentré sous l'obéissance de l'empire, comment seroit-il possible d'imaginer que le gouverneur de ce petit département eût eu le titre de patrice, titre le plus éminent que l'empereur pût alors conférer, que n'avoient point en ce tems-là les commandans des plus grandes provinces, que Bélisaire n'eut pas lui-même tant qu'il fut en Italie, & qui ne lui fut conféré qu'après son rappel, & lorsque Justinien voulut le fixer à la cour, titre enfin dont Narsès lui-même ne fut revêtu qu'après avoir fini la guerre Gothique? Il n'est pas plus vraisemblable que, dans un tems où Justinien avoit ses généraux en Italie, où ses armes étoient le plus souvent victorieuses, & où Théodebert lui étoit au-moins suspect & ne s'occupoit qu'à faire des conquêtes pour lui-même, cet empereur se fût adressé à lui pour faire secourir un de ses principaux officiers. Il peut au contraire passer pour certain que le gouvernement de Bregentz dut sa fondation à Narsès, comme ceux que conserverent pendant long-tems Sisinnius & Francion, & qu'il fut détruit avant celui du lac de Côme, puisque Francion avoit sous sa garde,

lorsqu'il capitula, toutes les richesses de plusieurs cités voisines.

V. ci-dessus. c. 2.

Mais si cela est, & l'on peut d'autant moins en douter que sous le regne de Théodebert II. Bregentz étoit déja un desert, ou n'avoit pour habitans que des Suèves idolâtres ; si, dis-je, Bregentz fut perdu pour l'empire d'orient avant la mort de Childebert II. & même avant l'an 589, Valois s'est aussi trompé lorsqu'il n'a ôté les trois lettres à Théodebert I. que pour les donner à Théodebert II. fils de Childebert, & nous sommes forcés d'abandonner aussi ce critique pour restituer la seconde lettre à Childebert II. car ce ne put être que sous son regne que Bregentz ait été détruit. Ce n'est pas encore là tout ; dans la même lettre, où il est parlé du patrice de Bregentz, le prince qui l'écrit fait mention d'un comte André, comme étant employé dans sa négociation avec l'empereur, & assure qu'au retour de cet André il donnera à l'empereur des preuves de son attachement. Mais dans une lettre de Maurice à Childebert II. il est aussi parlé d'un André, homme magnifique (ce titre étoit celui des comtes), qui avoit porté à l'empereur, de la part du roi Childe-

bert, de bonnes paroles & quelques espérances ; d'où l'on peut conclure que la lettre où il est parlé du patrice de Bregentz, fut portée à Constantinople par le Comte André ; puisqu'en effet cette lettre contenoit de bonnes paroles & donnoit des espérances à l'empereur, & que Childebert vouloit attendre le retour du comte André, pour effectuer ce qu'il promettoit dans sa lettre d'une maniere assez vague. L'empereur ajoute dans sa lettre à Childebert, que le rapport d'André a beaucoup ajouté à la vénération qu'il avoit conçue pour le roi des Francs.

Enfin, entre les lettres que Childebert envoya à Constantinople en 588, il y en avoit une qui étoit adressée au *maître Théodore, homme glorieux*, pour lui recommander ses intérêts ; ce qui suppose que Childebert connoissoit Théodore, & avoit des raisons de compter sur lui. Or, dans la troisieme lettre adressée à Théodebert, il est dit que les lettres de l'empereur ont été apportées au roi des Francs par Théodore & Solon. Il me paroît donc démontré que les trois lettres publiées sous le nom de Théodebert I. doivent être ajoutées à la correspondance de Maurice & de Childebert II. & que le prince dont l'empe-

neur se plaignoit dans la premiere, étoit Sigebert, pere de Childebert : il n'est pas difficile d'imaginer comment un empereur d'orient avoit pu être mécontent de Sigebert. La maniere dont Ménandre parle de son alliance avec les Avares, prouve que les orientaux ne croyoient pas avoir à se louer de ce prince, & il est de plus très-vraisemblable que la conduite de Sigebert, à l'égard des Lombards, n'avoit pas plu à l'empereur d'orient, puisque tant qu'il vécut les Grecs seuls & les Romains furent en guerre avec cette nation.

Mais on pourroit tirer une très-forte objection contre mon opinion de la troisieme lettre attribuée à Théodebert, qui est précisément celle dont je me propose de faire usage. Il est dit dans cette lettre que par la grace de Dieu le roi des Francs avoit heureusement subjugué les Thuringiens, conquis leurs provinces, & détruit les rois qui les avoient gouvernés jusqu'alors. Or, dira-t-on, tout cela arriva aussi-tôt après la mort du grand Théoderic, roi des Ostrogoths, & par conséquent peu après l'an 526. Je réponds à cela que si les Thuringiens furent subjugués vers l'an 526, leur défaite & l'extinction de leurs rois ne furent pas non plus l'ouvrage de Théodebert

I. qui ne commença à régner qu'en 534; si l'on dit qu'ayant eu part aux exploits de son pere il put se les attribuer, je demanderai si après la mort tragique d'Hermanfroi, que Thierri n'avoua surement pas, si lorsque tous les enfans de ce prince, avec leur mere Amalaberge, étoient à Constantinople sous la protection de Justinien, ou jouissoient encore à Ravenne de celle des Ostrogoths; je demande, dis-je, si Théodebert eût osé se vanter d'avoir détruit les rois qui jusqu'alors avoient gouverné la Thuringe. Il est question ici d'une conquête très-différente de celle de Thierri I. & beaucoup plus complette : elle a échappé jusqu'ici aux Historiens, qui dès-lors ont ignoré que depuis Thierri I. les Thuringiens avoient encore des rois; mais nous sommes assurés que ces rois ne furent point de la famille de Radegonde. Ils furent de la maison royale des Varnes, & c'est sous ce nom que la seconde conquête de la Thuringe se trouve dans l'histoire des Francs, où personne ne l'a vue.

Voici ce qu'on lit à ce sujet dans Frédegaire. « Dans la troisieme année du regne de Childebert en Bourgogne, une » comete parut dans le ciel, & cette » même année, l'armée de Childebert *Chron. cap. 15.*

» combattit vaillamment les Varnes ;
» qui avoient fait des efforts pour se
» révolter, & les Varnes taillés en pie-
» ces furent vaincus de maniere qu'il
» en resta peu ». Gontram, roi de Bourgogne, étoit mort dans la trente-troisieme année de son regne, le 28 Mars de l'an 593, ce qui suppose que son pere Clotaire I. étoit mort au commencement de l'an 561, & que sa trente-troisieme année étoit à peine commencée lorsqu'il mourut lui-même en 593. Childebert fut son successeur immédiat; ainsi la troisieme année de son regne en Bourgogne commença le 28 Mars de l'an 596; mais il paroît que Frédegaire, comme Grégoire de Tours compte chaque année naturelle avec chaque année de regne, ensorte que le reste d'une année après la mort d'un roi, est la premiere année de son successeur : de cette maniere l'année de notre ere 595 est la troisieme de Childebert II. & la derniere de la Monarchie des Varnes ou Thuringiens, qui dès-lors furent gouvernés par des ducs.

Voici maintenant la traduction, telle que j'ai pu la faire, de tout ce qu'il y a d'intéressant dans la troisieme lettre attribuée à Théodebert. Après avoir accusé la réception de la lettre que lui

avoit apportée Théodore, accompagné de Solon, le roi des Francs continue ainsi: «Quant à la chose, dont vous daignez vous mettre en peine, savoir dans quelles provinces nous habitons, & quelles nations, avec l'aide de Dieu, sont soumises à notre domination; par la miséricorde de notre Dieu les Turingiens ayant été heureusement subjugués & leurs provinces conquises, après la mort de ceux qui étoient leurs rois, la *majesté* de la nation des Norsaves, devenue moins fiere s'est soumise à nos loix & par la bonté de Dieu les Visigoths qui habitoient la contrée septentrionale de la France, la Pannonie avec les Saxons Euciens s'étant donnés à nous de leur propre volonté, notre domination s'étend le long du Danube, & depuis la frontiere de Pannonie jusqu'aux rivages de l'Océan: ce que nous vous en disons est un effet de la persuasion où nous sommes de l'intérêt que vous prenez aux progrès des princes catholiques. Nous desirons ardemment que vous nous conserviez l'ancienne amitié des princes (vos) prédécesseurs, & que pour notre avantage commun nous soyons unis

» par les bonnes graces que vous nous
» promettez très-souvent ».

Ces dernieres paroles marquent une correspondance entamée depuis longtems & suivie assez exactement; mais observons d'abord qu'à la seule lecture de cette lettre on doit sentir qu'elle ne peut être de Théodebert I. Ce que le roi des Francs disoit des conquêtes par lesquelles sa domination s'étoit étendue jusques aux frontieres de la Pannonie, auroit été un affront de la part de Théodebert I. écrivant à l'empereur Justinien, qui ne prétendoit nullement céder aux Francs le Norique & la Rhétie, provinces que les orientaux regardoient comme une portion de l'Italie, & comme une partie du fruit qu'ils prétendoient recueillir de la défaite totale des Goths : il en étoit tout autrement & de Maurice & de Childebert. Nous avons vu qu'en la neuvieme année de son empire le premier de ces princes reçut une ambassade du roi des Francs, que Théophylacte nomme par méprise Théoderic & qui lui faisoit proposer une alliance contre les Avares. Je suis aussi éloigné de révoquer ce fait en doute, qu'il me paroît vraisemblable que Théophylacte s'est aussi trompé sur l'année, & que l'ambassade de Bosus & de

Bettus est celle que Childebert envoya à Constantinople en 590, lorsqu'il avoit déja pris la résolution de traiter avec les Lombards, & qu'il lui falloit un autre moyen de mettre l'empereur à contribution : il lui fit proposer alors d'attaquer les Avares à l'occident, pendant que Maurice les occuperoit du côté de l'orient..

Quoique cette négociation paroisse n'avoir pas réussi, par le refus que fit Maurice d'une pension & d'un subside, on peut croire qu'elle ne fut pas abandonnée jusqu'à l'avénement de Childebert au trône de Bourgogne, au commencement de l'an 593. Lors donc que ce prince notifia à Maurice l'acquisition qu'il venoit de faire d'un Royaume, rien ne fut plus naturel que la question que lui fit l'empereur sur l'étendue & la position de ses états (les Grecs connoissoient alors très-mal l'occident); & dans sa réponse Childebert devoit principalement insister, 1°. sur les conquêtes dont les Grecs pouvoient sentir l'importance, & par conséquent sur celles qui le rapprochoient d'eux : 2°. sur l'extension de ses frontieres jusqu'à la Pannonie, qui étoit le pays des Abares. Tout est donc convenable & à propos dans la lettre dont il est question, dès qu'elle est restituée

à Childebert. Ce prince, devenu roi de Bourgogne, fit partir ses ambassadeurs pendant l'été de 593; ils ne repartirent avec Théodore & Solon qu'en 594; & Childebert ne répondit à la lettre que ces deux ministres lui avoient apportée, que lors de leur départ qui n'eut lieu qu'à la fin de l'été de l'an 595.

J'ai déja expliqué ce qui regarde la Thuringe qui n'eut plus de rois depuis l'an 595; c'est-à-dire, depuis que les Verins & les Angles furent unis à l'Austrasie, & gouvernés par des ducs, comme tous les autres peuples de l'empire François. La mort de leur roi assura à Childebert la conquête de leur pays; mais cette conquête en précéda une autre qu'elle paroît même avoir préparée. La nation des Norsaves s'humilia devant le roi des Francs; celui-ci se rendit favorable, ou plutôt pacifia ce peuple en qui résidoit la *majesté*: voilà des expressions bien singulieres de la part d'un roi des Francs, écrivant à un empereur Romain. Quels étoient donc ces Norsaves? c'étoient peut-être les Normands, répond froidement un compilateur. Eh! qui a entendu parler des Normands dans ce siecle & dans les suivans? qui a jamais donné le nom de Norsaves aux peuples du Nord, qu'on appella Normands trois siecles

plus tard ? quelle analogie entre ces deux noms ? quelle apparence que Childebert eût fait la guerre avec succès aux peuples du Nord ? quel intérêt pouvoit y prendre Maurice ? comment lui en parloit-il avec tant d'emphase ? que faisoit là le mot de *majesté* ? à quoi bon ces expressions mesurées pour indiquer le changement arrivé dans l'état des Norsaves ? tout est ici relatif à l'Orient, au Danube, à la Pannonie. Tranchons le mot, les Norsaves sont ici, dans le style des Romains occidentaux, les habitans du Norique & de la Savie ou Suavie orientale, ou les Suaves Nores, c'est-à-dire, les Suaves établis dans le Norique, qui s'étendoit depuis la Pannonie à l'orient, jusqu'à la Suévie, ou Allemagne, à l'occident, & depuis l'Italie au midi, jusqu'au Danube du côté du nord. Dans le style des occidentaux les Norsaves étoient les Noriques ou les Bavarois. La *majesté* de cette nation étoit une suite de la *royauté* accordée à ses chefs ; Childebert en parloit avec une sorte de respect, & avec encore plus de ménagement, parce qu'il écrivoit à un empereur de qui le prince des Norsaves avoit obtenu la royauté, & parce qu'il parloit d'une nation qui, bien qu'humiliée, méritoit toutes sortes d'égards.

Je reviendrai aux Norsavés : je dois dire un mot en passant des autres peuples nommés dans la lettre. Un ou deux mots omis rendent la phrase suivante un peu obscure ; mais il n'y a point d'omission qui eût pu placer les Visigoths dans une contrée septentrionale de la France, dans la Pannonie même, ou près de cette province, si telle n'eût pas été la pensée de Childebert. Je crois au reste que les Francs, qui connoissoient beaucoup les Visigoths d'Espagne, donnerent ce nom à une tribu des Goths, sans examiner si c'étoient des Ostrogoths ou des Visigoths. Mais si ce passage nous fait retrouver des Goths entre les Alpes & le Danube, il justifie notre conjecture sur la retraite des Goths, qui évacuerent l'Italie en vertu du traité de Cumes. Ces Goths se donnerent à Childebert, ou furent subjugués (car ici une omission est sensible dans le texte), en même tems que l'empire François devint limitrophe de la Pannonie ; & par la même révolution les Saxons Euciens se donnerent volontairement aux Francs : on voit quel tourbillon les emporta, & par conséquent quelle devoit être à-peu-près leur position.

Je reviens aux Norsaves, pour observer que la défaite & l'asservissement des

Varnes précéda l'espece de dégradation qu'ils éprouverent, que même le premier de ces événemens paroît avoir préparé l'autre, parce qu'en 595, comme en 553 & en 565, il y eut une liaison étroite entre la maison royale des Varnes & les Agilolfinges, entre Garibald, roi des Bavarois, & les Varnes; comme entre Théodebald ou Théodebert, & les Thuringiens; peu importe lequel de ces deux peuples commença le premier la guerre. La mort de Garibald en fut-elle l'occasion? son fils Grimoald, qui paroît avoir été l'aîné, prétendit-il succéder de plein droit, contre la teneur de quelque traité, ou bien Garibald lui-même voulut-il se relever des conditions qu'il avoit été obligé de subir en 589 ou en 590? c'est ce que nous ne saurons peut-être jamais. La vie de saint Hildulf, rédigée dans le onzieme siecle, mais sur une légende beaucoup plus ancienne, contient une preuve très-forte que Garibald régnoit en même tems qu'Agilulf son gendre. Il est vrai que le même biographe le fait contemporain de Théodebert II. mais c'est de maniere qu'on lui peut facilement sauver cette erreur, sans affoiblir la force de son témoignage sur le premier point. Garibald régna donc encore après l'an 591; mais vers l'an

595, suivant Paul Diacre, & précisément en cette année, suivant Herman le Contract & Sigebert, le roi des Francs Childebert *ordonna* ou institua Thassilon en Baviere. Quelques manuscrits portent que Tassilon fut ordonné *roi* : l'Ambrosien ne lui donne ni ce titre ni celui de duc.

La rencontre de ces deux dates convertit en démonstration historique ce qu'une incrédulité obstinée pouvoit encore regarder comme une conjecture ; mais il reste incertain si la mort de Garibald, ou sa déposition, donna lieu à l'exercice d'un pouvoir nouveau de la part de Childebert. La maniere dont ce prince parle lui-même de ce qu'il venoit de faire, éloigne toute idée d'une grande violence, quoiqu'elle laisse subsister celle d'une guerre terminée par des soumissions. Ainsi, je suis très-porté à croire que Garibald mourut sur le trône, mais que Grimoald son fils aîné en fut exclus, aussi bien que Gondoald qui étoit le second, & qui dès-lors étoit établi en Italie, où il avoit épousé une *femme de noble race*. Aucun auteur n'a dit ce que devint Grimoald, ni s'il eut postérité : il se fit pourtant connoître, puisque Frédegaire parloit de lui long-tems après : ne doutons point que ses démêlés avec

les Francs ne l'aient rendu célebre. Mais si l'ordre de la succession fut interverti, si le frere de Théodelinde fut exclus du trône paternel, doit-on supposer qu'Agilulf, beau-frere de Grimoald, Gundoald lui-même, le duc de Trente aussi son beau-frere, tous les Lombards enfin & leurs alliés aient vu cet événement avec indifférence ? si cette indifférence étoit prouvée, ce qui est impossible, ce seroit une preuve ou que Tassilon, contre toute apparence, étoit aussi frere de Théodelinde, ou que Childebert, en lui donnant la préférence sur les freres de cette princesse, usa d'un droit avoué, & depuis long-tems reconnu ; mais cette indifférence, loin d'être prouvée par le silence des historiens, est contredite par plusieurs faits avec lesquels, si on les rassemble, elle ne peut subsister.

Tassilon est à peine sur le trône de Baviere, qu'il entre dans le pays des Sclaves, remporte sur eux une victoire, & retourne chez lui avec un grand butin. Souvenons-nous que ces Sclaves étoient alors les malheureux esclaves des Avares. Un peu plus haut Paul Diacre dit sous l'an 592 « Agilulf fit mourir » Minulf, duc de l'île de Saint-Julien, » parce que précédemment il s'étoit donné aux ducs des Francs». L'historien des

Lib. IV. c. 7.

C. 3.

Lombards rapporte ensuite plusieurs révoltes qu'Agilulf réprima, & fait suivre ces révoltes d'une maladie épidémique qui ravagea l'Italie en 593, comme elle l'avoit ravagée trois ans auparavant, c'est-à-dire en 590. *Dans ces jours-là*, continue l'historien, *le roi Agilulf fit la paix avec les Avares*; c'est-à-dire, suivant le langage de ce tems-là, qu'il fit alliance avec eux : *l'hiver fut très-froid*, paroles assez indifférentes, mais qui marquent la fin d'une année.

En ces jours-là (c'est-à-dire en 594) le pape Grégoire dédia à la reine Théodelinde ses quatre livres de la vie des saints, & les lui envoya; suit une digression sur Théodelinde, après laquelle l'article concernant Tassilon commence comme les précédens, ce qui confirme la date déterminée par Herman le Contract, & fait voir en même tems qu'Agilulf étoit depuis deux ans l'ami & l'allié des Avares, lorsque Tassilon, placé sur le trône de Baviere par Childebert, les eut pour ennemis. Peu après Théodelinde détermina son mari, quoique très-irrité contre les Romains, à leur accorder la paix; & Grégoire reconnut que c'étoit à elle qu'il en étoit redevable : je cite ce fait comme une preuve de son crédit; ce qui n'est pas indifférent à la

question que nous examinons. La paix fut faite en la seconde indiction : suivant la date des lettres par lesquelles Grégoire en remercia le roi & la reine des Lombards, cette indiction est celle de l'an 599.

A la suite de quelques événemens arrivés au mois de Janvier suivant, c'est-à-dire en 600, le duc Evin, dit encore Paul Diacre, étant mort à Trente, on donna pour duc à ce pays Gaidoald, homme de bien & catholique ; & précisément dans ce même tems les Bavarois, au nombre de deux mille hommes, se jetterent sur les Sclavenes ; mais le chagan étant survenu, ils furent tous passés au fil de l'épée.

On ne doutera plus que les alliés d'Agilulf, mari de Théodelinde, ne fussent les ennemis des Bavarois, depuis que Tassilon les gouvernoit ; mais ce dont on peut douter, c'est l'exactitude de Paul Diacre à suivre l'ordre chronologique, sur-tout quand on voit qu'après ce que nous venons de rapporter il parle d'abord de la mort de Childebert, & ensuite de celle de Gontram. Le premier mourut en 596, & ce fut alors, comme nous l'avons déja dit, que les Avares entrerent dans la

Thuringe, où ils firent une guerre terrible aux Francs. Les amis d'Agilulf étoient donc tout-à-la-fois les ennemis de Tassilon, & ceux de Childebert ou de ses ayans-cause.

§. 13. Dans le même tems, dit encore l'historien Lombard, le chagan, ou roi des Huns, envoya des ambassadeurs à Agilulf, qui étoit alors à Milan, & fit la paix avec lui. Ne doutons point que ce ne fût un renouvellement d'alliance, puisque dans le même tems Agilulf fit véritablement la paix avec les Romains. Or, on ne peut supposer qu'Agilulf eût été en guerre avec les Avares & avec les Romains, qui eux-mêmes avoient la guerre entre eux: enfin, le roi des Lombards fit une paix perpétuelle avec Thierri (II.) roi des Francs; c'est l'historien des Lombards qui le dit. Mais pourquoi ne fit-il pas aussi la paix avec Théodebert qui étoit roi d'Austrasie? Paul Diacre a négligé de le dire, ou l'a ignoré. Cette paix perpétuelle ne fut conclue qu'après l'an 607: or, je n'ai pas prétendu qu'Agilulf dût faire une guerre éternelle aux protecteurs de Tassilon: je n'ai pas même dit qu'il leur eût déclaré la guerre. Il fit mieux, il la leur fit faire par les Avares & par les Scla-

vès qui, à cette occasion, furent mis en possession d'une partie de la Thuringe.

Mais en 607 Agon déclara la guerre à Thierri seul, pour une querelle qui lui étoit étrangere; Thierri avoit renvoyé Hermanberge sa femme, après un an de mariage, & avoit retenu sa dot. Betteric, son pere, & roi des Goths d'Espagne, fut indigné de cette conduite, également violente & injurieuse, & envoya un ambassadeur à Clotaire: celui-ci joignit un ambassadeur à celui de Betteric, & tous deux allerent trouver Théodebert. Le roi d'Austrasie grossit de même l'ambassade qui alla trouver Agilulf, roi d'Italie; & ces quatre rois mirent tous des troupes ensemble pour fondre sur les états de Thierri, l'en dépouiller, & même lui ôter la vie, tant ils le jugeoient indigne de son rang & de sa naissance. Thierri se moqua de cette grande ligue, & en effet elle se dissipa comme elle s'étoit formée. Ce fut alors qu'Agilulf fit une paix perpétuelle avec Thierri; mais rien n'est plus étranger à l'histoire de Garibald & de Tassilon.

Si Paul Diacre n'a pas encore interverti l'ordre des faits, Agilulf rentra en guerre avec les Romains vers l'an 604, ou même plutôt. Il paroît bien que

ce fut en cette année que la fille d'Agilulf fut enlevée avec son mari sur le territoire de Parme, & conduite à Ravenne ; mais on ne dit point si l'armée du patrice en emmenant cette illustre prisonniere viola la paix, ou usa du droit rigoureux de la guerre. Dans le même tems le roi Agilulf envoya au roi des Avares des charpentiers qui entendoient la construction des vaisseaux, & qui lui bâtirent une flotte, avec laquelle il s'empara d'une certaine île dans la Thrace. Avec des notions aussi vagues sur le tems & sur le lieu, il n'est pas facile de deviner quelle étoit cette île ; mais il est clair que l'amitié continua d'être très-étroite entre Agilulf & le chagan, & qu'ainsi Tassilon ne s'étoit pas encore fait pardonner l'exclusion de Grimoald & de Gondoald, puisque les Avares étoient toujours ennemis des Bavarois. Il paroît aussi que ceux-ci chercherent des ennemis à Agilulf, & furent assez heureux pour lui en trouver entre les Lombards eux-mêmes. Gaidoald, duc de Trente, & Gisulf, duc de Frioul, furent en guerre avec Agilulf, & ne se reconcilierent avec
c. 28. lui qu'en 603 : cette date paroît plus certaine que les précédentes, parce qu'elle est fixée par la naissance & le

baptême d'Adaloald, que l'abbé Secundus tint sur les fonds, & par ce que dit Paul Diacre, qu'en cette année la Pâques tomba au septieme des ides d'Avril, ce qui ne convient qu'à l'an 603.

Cet abbé Secundus, que saint Grégoire appelle aussi Secundinus, est le même qui écrivit une histoire des Lombards : il jouissoit d'un très-grand crédit à la cour de Théodelinde, ce qui le fit rechercher par Grégoire. Paul Diacre nous apprend aussi qu'il étoit de Trente, ce qui me confirme dans l'opinion que la défaite du duc Chamnichis, déplacée par Paul Diacre, est cette grande déroute de l'armée de Childebert, dont cet historien reproche à Secundus de n'avoir point parlé. J'observerai encore qu'il put y avoir de fortes raisons pour que Gaidoald, duc de Trente après Evin, fût ami de Tassilon, & se brouillât avec le beau-frere de son prédécesseur & le gendre du prédécesseur de Tassilon. Quant aux autres faits que je viens de rapporter, il semble qu'ils doivent être reculés aux années qui précéderent la naissance d'Adaloald, & la mort de Maurice, que Paul Diacre place entre la naissance & le baptême du prince Lombard. Il en

faut dire autant des autres événemen
que cet historien raconte avant ceux-là
les voici dans le même ordre dans leque
il les a rangés.

Après l'envoi des constructeurs qu
le chagan employa si utilement, i
parle d'une église & d'un palais qu
Théodelinde fit bâtir à Modoëce. I
rapporte au même tems, ou à-peu-
près, la réduction de Padoue, qui avoi
tenu bon jusqu'alors contre les Lombards, & qu'Agilulf fit raser, après avoir accordé une capitulation à la garnison Romaine qui se retira à Ravenne. Dans ce tems-là, continue l'historien Lombard, les ambassadeurs qu'Agilulf avoit envoyés au chagan des Avares, revinrent le trouver avec la nouvelle qu'ils avoient conclu une paix perpétuelle avec les Avares. Cette paix étoit une alliance perpétuelle, ainsi que le prouve l'amitié qui jusqu'alors avoit régné entre les deux rois : il faut aussi le conclure de ce qu'ajoute Paul Diacre, qu'avec les ambassadeurs d'Agilulf il en vint un de la part du chagan, lequel passa aussi-tôt dans les Gaules, pour déclarer aux rois des Francs que comme ils avoient la paix avec les Avares, ils eussent aussi à vivre en paix avec les Lombards. Cette déclaration signifioit

signifioit que si les Francs attaquoient les Lombards, ou ne faisoient pas la paix avec eux, ils devoient s'attendre à les avoir pour ennemis. C'est une preuve qu'Agilulf craignoit les Francs, & même qu'il étoit actuellement brouillé avec eux ; ce qui s'accorde très-bien avec ce que nous avons dit jusqu'ici. Dans ces entrefaites, continue Paul Diacre, les Lombards avec les Avares, ou les Sclaves, entrerent dans l'Histrie, où ils brûlerent & pillerent tout ce qu'ils y trouverent. Ce fut aussi alors que naquit Adaloald, & peu après le patrice Gallicin fut rappellé de Ravenne, où l'on renvoya Smaragdus. . . .

Il y a donc tout lieu de croire que tous les événemens dont nous avons rendu compte sont antérieurs à l'an 603, si l'on en excepte la paix perpétuelle conclue entre Thierri & Agilulf ; mais on peut aussi ne l'en pas excepter, & entendre par cette paix perpétuelle un traité semblable à celui auquel Paul Diacre donne le même nom, lorsqu'il parle de l'alliance conclue entre Agilulf & le chagan. Thierri étoit roi de Bourgogne, & le roi des Lombards pouvoit très-bien s'allier avec lui, quoiqu'il eût des démêlés avec Théodebert, roi d'Austrasie : ces deux princes étoient

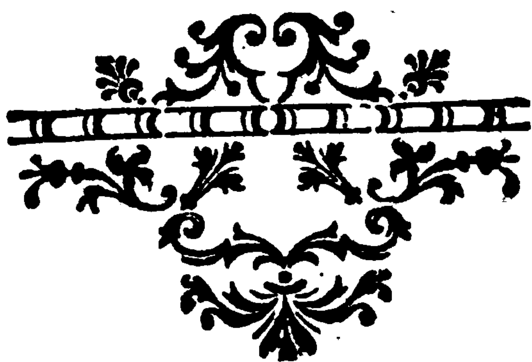
freres, il est vrai, mais ce n'étoit pas une raison pour qu'ils fussent amis, & encore moins pour qu'ils eussent les mêmes alliés.

Je dois encore dire un mot du palais que Théodelinde fit bâtir à Modoëce, lieu fameux dans la suite par le couronnement Lombard des rois de Germanie. Théodelinde orna ce palais de peintures qui représentoient les actions les plus mémorables de la nation sur laquelle elle régnoit. C'est d'après ces peintures que Paul Diacre a décrit la maniere dont les Lombards coupoient alors leurs cheveux & s'habilloient : ils se rasoient depuis la nuque du cou jusqu'au haut de la tête : par devant, les cheveux leur tomboient depuis le sommet de la tête jusqu'au bas du visage ; mais ils les séparoient au milieu du front, de maniere qu'ils leur accompagnoient le visage sans le couvrir. Leurs habits étoient très-amples, & la plupart de laine, tels précisément que les portoient les Anglo-Saxons, & enrichis de larges bandes de diverses couleurs : leurs chaussures étoient ouvertes presque jusqu'à l'orteil, & lacées avec des courroies qui se croisoient. Dans la suite ils se servirent de l'habillement appellé *Hosi*, & par-dessus lequel ils mettoient, pour monter à che-

tal, une espece de pantalon de couleur rousse (Tubrugos Birreos) ; mais ils emprunterent des Romains cette partie de leur habillement. On voit par-là que si les Lombards avoient été Sueves, comme le dit Tacite, ils avoient cessé de l'être en adoptant l'ajustement des Goths, qui étoit précisément le même que nous venons de décrire. Ce changement ne doit pas nous surprendre, puisque les Lombards avoient aussi reçu des Goths la religion Chrétienne avec l'hérésie d'Arius. Nous avons vu un changement semblable arriver chez les Bavarois, mais par une raison différente; aussi ne furent-ils pas ariens, ainsi que nous allons le voir.

Je crois avoir prouvé que cette nation subit le joug des Francs, & cessa d'avoir des rois, aussi-bien que les Varnes, en 595. Mais je ne doute point qu'avant ce tems-là elle n'eût rendu des hommages à Sigebert pendant dix ans ; c'est-à-dire, depuis l'an 565 jusqu'en 575, tems auquel mourut ce roi d'Austrasie. Avant ce tems-là elle avoit été sous la protection de l'empire, dont elle avoit pourtant méprisé l'autorité pendant environ douze ans, c'est-à-dire, depuis l'alliance du prince Varne Théodebald ou Théodebert, avec Narsès,

jusqu'à la défaite & à la mort de ce Théodebert, ou du premier des Théodons, arrivée en 565. Plus anciennement encore elle avoit fait partie de l'empire François sous ce même Théodon, & avant lui sous son pere Lanthacarius ou Vaccar, neveu de Clovis par sa mere Lanthechilde, & frere de Sigivald, duquel descendit la branche des Agilolfinges d'Austrasie, dont étoit ce puissant Chrodoald qui fut tué en 624, & dont nous retrouverons le fils entre les seigneurs Austrasiens, & les alliés d'un duc de Turinge ou Varnie, tant ces liaisons furent naturelles entre la maison des Agilolfinges & la nation des Warnes.



CHAPITRE X.

Traités d'Agilulf, roi des Lombards, avec l'empire d'Orient. On indique ce qui se passoit alors entre cet empire & les Avares. Ils changent de souverain. Irruption du nouveau chagan dans la Vénétie & le Frioul. Le duc de Frioul est tué. Trahison infâme de sa veuve Romhilde. Aventures de son fils Grimoald, qui fut depuis roi des Lombards. Une de ses sœurs épouse un prince des Bavarois, qui doit être le même que Garibald II. Révolte des Winides, ou Sclaves, contre les Avares. Un marchand François, nommé Samon, devient leur roi. Regne de Dagobert en Austrasie. Acquisitions qu'il y fait. Il fait mettre par écrit la loi des Bavarois. Observations sur leur religion & leurs loix, dans lesquelles on éclaircit & l'on constate leurs migrations & leur origine, & en particulier celle de Varasques & des Hösi.

LA guerre qu'avoit fait naître entre les Romains & Agilulf, l'enlevement de la fille de ce prince, continuoit encore avec la même vivacité, & le nouveau

patrice n'avoit pu se résoudre à donner satisfaction à un pere affligé, qui étoit en même tems un prince puissant & outragé. Agilulf partit de Milan au mois de Juillet de l'an 603, & avec un corps auxiliaire de Sclaves que le chagan lui avoit envoyé, il entreprit le siege de Cremone, dont il se rendit maître le 20 du mois suivant. Deux autres conquêtes reculerent dans le même tems ses frontieres; & enfin, au mois de Novembre de cette même année, Théodelinde engagea son mari à faire la paix. On lui rendit sa fille & son gendre, & le calme fut rendu à l'Italie pour environ dix-huit mois; car cette paix n'étoit qu'une treve qui devoit finir le premier d'Avril de l'an 605. L'été suivant fut marqué par une solemnité qui ne paroît pas avoir été ordinaire chez les Lombards : au mois de Juillet, dans le cirque de Milan, en présence du roi Agilulf & des ambassadeurs de Théodebert, roi des Francs, Adaloald fut proclamé roi des Lombards & montré au peuple. Cette cérémonie fut suivie des fiançailles de ce roi enfant, avec une fille de Théodebert; &, à cette condition, une paix perpétuelle fut conclue entre les Francs & les Lombards.

La treve avec les Romains fut renou-

vallée pour un an, après qu'Agilulf eut employé l'été de 605 à faire quelques conquêtes : elle devoit finir au mois de Novembre 606, mais elle fut prolongée pour trois ans ; & au bout de ce tems Agilulf traita avec Phocas directement, en reçut des présens, & vendit à ce prix une treve d'un an, qui finit avec le regne de Phocas. Ce que nous avons dit des liaisons des Avares avec Agilulf prouveroit seul que le meurtrier de Maurice ne fut pas plus à l'abri que lui des insultes de cette nation, & que s'il fit mourir le lâche Comentiole, il ne réprima pas mieux que lui ces fiers chagans qui fouloient aux pieds la majesté de l'empire.

Zonaras dit en effet qu'aussi long-tems que Phocas occupa le trône, la Trace fut en proie aux Avares, & devint le tombeau d'autant de troupes qu'on y en envoya ; les Sclaves seconderent, comme auparavant, les entreprises de leurs maîtres ; & lorsqu'Héraclius parvint à l'empire, l'Europe étoit le théatre de tous les excès qu'y vouloient commettre ces deux nations, & n'avoit plus de défenseurs. On observa que de toute l'armée qui avoit proclamé Phocas, il ne restoit que deux soldats lorsqu'Héraclius monta sur le trône en 610.

L'Asie n'avoit pas un ennemi moins redoutable dans le fier & triomphant Chozroës : Héraclius lui demanda la paix, en lui offrant un tribut ; il la refusa : l'empereur lui envoya une seconde ambassade, & ne fut pas plus heureux. Enfin il s'adressa au chagan qui ne cessoit d'infester la Trace, mais dont il ne pouvoit pas se venger, puisque Chozroës étoit implacable. Le chagan parut ne l'être pas, & Héraclius, qui ne croyoit pas pouvoir conclure assez tôt une paix nécessaire, sortit lui-même de Constantinople, passa la longue muraille, & campa près du chagan, auquel il apportoit de riches présens : son train étoit encore plus magnifique, & sa nombreuse suite étaloit plus d'or que de fer aux yeux des Barbares. L'avide chagan n'avoit à craindre que la vengeance du ciel outragé, en violant les sermens sur lesquels l'empereur s'étoit rendu à cette entrevue : l'appas d'un riche butin l'emporta, & déja il avoit enveloppé le camp d'Héraclius, lorsque ce prince s'en apperçut & prit la fuite. Il se sauva presque seul, toute sa suite composée de plusieurs mille hommes, tout l'argent qu'il avoit apporté, & cet attirail du luxe asiatique, sans lequel ne marchoit point un empereur, furent le prix de

la perfidie du chagan, qui s'en alla tranquillement chez lui.

Héraclius ne se rebuta point, une seconde ambassade chargée de plaintes, & sans doute de présens, fut renvoyée au chagan, & rapporta cette paix tant desirée. L'empereur partit alors pour commander lui-même son armée contre les Perses; mais pendant qu'il délivroit l'Asie, le chagan oublia ses sermens, & vint camper sous les murs de Constantinople, où il brûla & détruisit tout ce qui ne pouvoit être emporté: comme il n'y avoit point de troupes dans cette capitale, les Avares étoient dans la plus grande sécurité, & ce fut ce qui fit leur malheur. Au défaut de troupes réglées les régens & la bourgeoisie rassemblerent autant de braves gens qu'il s'en trouvoit dans cette grande ville, & le nombre en fut assez considérable pour qu'à la faveur d'une surprise on espérât quelque chose de leur courage. On ne se trompa point, quelques milliers d'Avares furent égorgés dans leur camp, & les autres prirent la fuite en désordre, pour se mettre en sureté chez eux.

Je n'ai pas besoin de dire que les Avares n'avoient plus à leur tête ce fameux Bajan qu'on peut regarder com-

me le fondateur de leur empire en Europe, & à la sagesse duquel ils durent sans doute cette stabilité d'état & de fortune, dont il ne paroissoit pas qu'ils fussent susceptibles. Ceux qui croyent que les Varchonites avoient été Nomades & Tartares, augmentent encore ce prodige politique; mais je ne puis être de cette opinion, & il me reste pourtant de quoi admirer la formation de cet état, dont le fond ne fut que de vingt mille fugitifs ramassés de deux peuples différens, & partagés entre plusieurs chefs. Un jeune homme d'une très-belle figure, en quoi il ne ressembloit pas aux Huns, avoit succédé à Bajan, on ne sait en quelle année, mais vraisemblablement pendant le regne de Phocas. Dans le tems à-peu-près où celui d'Héraclius commença, le chagan des Avares entra dans la Vénétie; Paul Diacre, qui ne détermine pas autrement le tems de l'invasion, nous laisse ignorer si les Avares étoient ennemis d'Agilulf & de toute la nation, ou s'ils n'étoient pas plutôt l'instrument de sa vengeance & de sa politique. On peut regarder comme très-favorable à son opinion le silence d'un historien très-partial pour Agilulf & Théodelinde, & qui ne les nomme pas même à cette occa-

son. Gisulf, duc de Frioul, fut pendant un tems l'ennemi d'Agilulf.

L'armée du chagan étoit très-nombreuse, & n'étonna pourtant point le fier courage de Gisulf : il alla au-devant des Avares avec autant de Lombards qu'il en put rassembler ; & quoiqu'ils fussent en petit nombre, il attaqua les ennemis sans les compter, combattit avec cette bravoure que l'antiquité admira dans Léonidas, se fit tuer sur la place, & fut imité par la plupart de ses braves camarades. Sa femme, nommée Romilde, recueillit les guerriers, à qui leur courage trompé n'avoit fait trouver ni la mort ni la victoire, & rassembla dans le château de Frioul, où elle s'enferma, les femmes & les enfans de ceux qui en plus grand nombre avoient combattu & étoient morts aux côtés de son mari. Il y avoit plusieurs autres châteaux dans le duché de Frioul, qui servoient de même d'asyle aux Lombards ; mais celui qui en étoit le chef-lieu devoit, par ses richesses & par les personnes qu'il renfermoit, attirer le premier toute l'attention des Avares. Avec Romilde, veuve de Gisulf, étoient ses huit enfans, quatre de chaque sexe : deux fils de Romilde, Taso & Caco, avoient atteint l'adolescence ; les deux

autres, Radoald & Grimoald, étoient encore enfans : de ses quatre filles, deux seulement nous sont connues par leurs noms; l'une s'appelloit Appa, & l'autre Gaïle. Les Avares, sans négliger les autres parties du Frioul, car il paroît que leurs ravages ne s'étendirent pas plus loin, s'attacherent sur-tout à la ville de ce nom, & firent tous leurs efforts pour l'emporter d'assaut : leurs premieres tentatives ayant été inutiles, le chagan fit lui-même le tour de la ville avec un nombreux corps de cavalerie, pour reconnoître l'endroit le plus propre à une attaque dans les regles. Ce prince étoit dans la fleur de la jeunesse; & l'éclat de ses armes, l'air martial de son cortege, relevoient sa beauté. Romilde le vit, & ne put le voir sans desirs; avec un sang fougueux le premier desir se change bientôt en un emportement furieux : Romilde fit dire au chagan que s'il lui promettoit de l'épouser elle lui livreroit la place avec tout ce qui s'y trouvoit. Le prince Avare lui fit aussitôt répondre suivant ses desirs, & Romilde lui ouvrit les portes du château. Les Avares le dépouillerent de tout ce qui pouvoit leur convenir, en firent sortir les habitans, après quoi ils y mirent le feu, & prirent la route de leur

pays, emmenant avec eux tous leurs prisonniers, sous prétexte de les reconduire dans la partie de la Pannonie d'où ils étoient sortis ; mais lorsqu'ils furent arrivés dans le *champ sacré*, ainsi qu'ils l'appelloient, ils tinrent conseil entre eux sur le sort de leurs captifs ; & le résultat fut que tous les hommes seroient passés au fil de l'épée, & qu'ils partageroient entre eux les femmes & les enfans.

Les fils de Romilde furent avertis de la résolution qui venoit d'être prise, ou la pressentirent ; & comme jusqu'alors on leur avoit laissé une apparence de liberté, ils en profiterent pour monter à cheval & prendre la fuite ; Grimoald étoit encore si foible que ses freres désespérerent de le sauver, & l'un d'eux, pour le soustraire à la servitude, alloit le percer de sa lance, lorsque l'enfant en pleurant lui dit : mon frere, ne me tuez pas, je me tiendrai bien à cheval : son frere, touché de compassion, lui tendit la main, & le mit sur un cheval, en lui disant de se bien tenir. Cependant les Avares s'apperçurent bientôt de l'évasion des fils de Romilde, monterent à cheval & les suivirent à toute bride. Les trois aînés furent assez heureux pour leur échapper ; mais Grimoald fut at-

teint par celui des Barbares qui avoit devancé sa troupe, & comme il étoit beau, qu'il avoit les yeux vifs & les cheveux blonds, ses charmes enfantins, joints à son extrême jeunesse, lui sauverent la vie; le Barbare aima mieux s'en faire un esclave. Prenant donc son cheval par la bride, il le reconduisit au camp, lorsque Grimoald, qui regrettoit d'avoir été séparé de ses freres plus qu'il ne craignoit la servitude, tira la petite épée qu'il avoit au côté, telle qu'on la donnoit chez les Francs aux enfans de sept ans, & en frappa de toutes ses forces la tête du Barbare; le coup fut assez heureux pour que l'Avare en fût renversé, & aussi-tôt Grimoald tourna bride, & courut après ses freres qu'il rejoignit, & que son arrivée remplit de joie. Les deux aînés, Tason & Cacon, furent substitués à leur pere dans le duché de Frioul, qu'ils ne possederent pas long-tems, ayant été tués en trahison par l'Exarque Grégoire, qui les avoit attirés à Opiterge, sous prétexte d'adopter Tason, en lui coupant lui-même la barbe. Paul Diacre n'accuse de cette trahison que le perfide Grégoire; mais Frédegaire, qui rapporte ce fait sous l'an 630, ne fait de l'Exarque, qu'il appelle Hisacius, que l'exécuteur mercenaire

de la vengeance de Charoald, fils d'Agilulf. Quoi qu'il en soit, lorsque les deux ducs furent assassinés, leurs freres étoient déja sortis de l'enfance, & comme le duché fut donné à leur oncle Grasulf, ils se retirerent par mer à Benevent, où ils aimerent mieux obéir à Arichis, leur ancien gouverneur, qui étoit alors duc de Benevent, que de rester chez eux pour être soumis à leur oncle.

Rodoald succéda dans ce duché au fils d'Arichis, & eut pour successeur son frere Grimoald, qui gouverna le Beneventin pendant vingt-cinq ans, au bout desquels il parvint au trône de Lombardie, qu'il remplit avec beaucoup de gloire. Nous savons par un édit qu'il rendit en 668 qu'il avoit commencé à régner en 662: il avoit donc succédé à son frere dans le duché de Benevent en 637. Rodoald l'avoit possédé pendant cinq ans, & le fils d'Arichis pendant un an & cinq mois; ainsi, Arichis étoit mort en 631, il n'avoit lui-même commandé à Benevent que pendant cinq ans: il avoit donc quitté le Frioul & l'éducation des enfans de Gisulf en 626. D'où l'on peut conclure que la date de Frédegaire est assez juste, & que la prise de Frioul arriva sur la fin du regne d'Agilulf: ce regne fut de vingt-cinq

ans, & finit par conséquent en 615 ou 616.

Mais nous n'avons pas encore fait connoître toutes les suites qu'eut l'invasion du Frioul par les Avares : la cruelle résolution qu'ils avoient prise de massacrer tous ceux de leurs prisonniers qui avoient âge d'homme, fut exécutée dans le champ sacré; les femmes & les enfans furent conduits dans le pays des Avares pour y être leurs sujets, beaucoup plus que leurs esclaves. Romilde avoit pour elle le serment du roi qui avoit promis de la prendre pour sa femme : il satisfit à son serment en passant une nuit avec elle. Il lui fit passer une autre nuit avec douze Avares; mais il vengea l'humanité & le droit sacré de la nature, lorsqu'il ordonna qu'on plantât un pieu éguisé au milieu de la campagne, & que ce fut-là l'instrument de sa mort : voilà le mari que tu mérites, ajouta le Barbare, après avoir prononcé à Romilde cette cruelle sentence. Ses filles ne suivirent pas son exemple, leur captivité sembloit ne leur laisser aucun droit à la vertu de leur sexe : une ruse innocente les garantit de la violence, par le dégoût qu'elles surent inspirer; & leurs maîtres, pour qui elles n'étoient d'aucun usage, prirent le parti de s'en défaire : leur

vertu ne resta pas sans récompense. Reconnues pour ce qu'elles étoient dans les contrées où le sort les conduisit, elles inspirerent la compassion & le respect : on peut juger de ce qui leur arriva à toutes par ce que nous savons d'Appa & de Gaïle ; l'une épousa le roi des Allemands, l'autre eut pour mari le prince des Bavarois, (successeur de Tassilon).

Après avoir parlé des rois & des princes qu'intéressa le sac de Frioul, sera-t-il indigne de l'histoire de descendre dans le détail d'une aventure qui n'intéressa que la famille peu connue de l'historien des Lombards. Si nous ne prétendons pas écrire la vie des rois, mais l'histoire des peuples, la généalogie d'un particulier doit encore moins, ce semble, entrer dans notre plan. Elle peut pourtant y entrer, & plutôt même que celle de la plupart des rois que nous ne voyons presque jamais que sur le théatre où les tiennent les historiens. Transcrivons tout le chapitre que le fils de Warnefride a consacré à la mémoire de ses ancêtres.

C'est ici le lieu, dit-il, d'interrompre, pour un moment, le fil de l'histoire générale, & de dire un mot de la famille de celui qui écrit cette histoire ;

je remonterai un peu plus haut que le sac de Frioul, pour en donner une idée plus distincte. Dans le tems que la nation des Lombards sortit de la Pannonie pour venir s'établir en Italie, Leuphis mon trisaïeul, qui étoit Lombard, vint avec les autres dans cette contrée ; & y mourut au bout de quelques années, laissant cinq fils en bas âge. Tous cinq furent enveloppés dans le désastre dont nous avons parlé, & emmenés dans le pays des Avares, où leur âge, en leur sauvant la vie, les dévoua à la servitude. Ils en supportoient le joug depuis plusieurs années, & avoient atteint l'âge d'homme, lorsque le cinquieme, nommé Leuphis (comme son pere, & ensuite Lupicis, par allusion à l'aventure qu'on raconte de lui), forma le projet d'aller chercher ses concitoyens, &, chez eux, la liberté dont il n'avoit point perdu l'idée. Ses quatre freres, dont j'ignore les noms, ne furent point capables de cette noble hardiesse. Leuphis se mit en route avec quelques fleches, un arc & quelques vivres, mais sans guide, & avec des notions très-confuses du chemin qu'il devoit suivre. Lorsqu'il étoit dans le plus grand embarras il vit un loup devant lui, & se mit à le poursuivre,

soit qu'il voulût le tirer, soit qu'il s'abandonnât à ce guide fortuit, au défaut de tout autre renseignement. Il observa, dit-on, que lorsqu'il s'arrêtoit, le loup s'arrêtoit aussi & se remettoit à marcher lorsqu'il marchoit; d'où il conclut que c'étoit un guide que le ciel lui avoit envoyé. On ajoute qu'il le suivit pendant plusieurs jours, au bout desquels le pain étant venu à lui manquer, il coucha le loup en joue pour le tuer; au même instant le loup disparut, & Leuphis, qui étoit déja épuisé de faim & de lassitude, ne sachant plus quelle route il devoit tenir, se jetta par terre & s'endormit. Les songes ne pouvoient lui manquer dans cet état, il vit un homme qui lui dit de se lever, & d'aller du côté où il avoit les pieds. Leuphis, éveillé en sursaut, obéit & arriva bientôt dans un endroit habité. C'étoit une bourgade des Sclaves; une femme déja sur l'âge l'apperçut, & jugea à sa figure qui il étoit & ce qui lui manquoit: la compassion est partout le langage de la nature, surtout d'un sexe à l'autre. La vieille fit entrer le jeune homme dans sa maison, l'y tint caché, & lui donna de la nourriture avec ménagement jusqu'à ce qu'il fût rétabli; après quoi elle lui renouvella sa provision, & lui montra le che-

min qu'il devoit prendre. Au bout de quelques jours Leuphis arriva en Italie, & retrouva la maison où il étoit né ; elle n'avoit plus de toit, & étoit remplie de ronces & de brossailles : il la nettoya, & ayant trouvé un frêne déja grand dans la maison même, il y suspendit son carquois. Bientôt les présens de ses parens & de ses amis l'eurent mis en état de rétablir sa maison, & même de se marier ; mais il ne put point rentrer dans les biens qu'avoit possédés son pere, parce que ceux qui s'en étoient saisis pouvoient déja alléguer une longue & tranquille possession.

Leuphis fut pere d'Arichis, & Warnefrid, fils d'Arichis, fut pere de Paul, auquel nous devons l'histoire des Lombards. Cette histoire de Leuphis, outre plusieurs notions qu'elle nous fournit, nous donne lieu d'observer qu'entre le pays des Avares & l'Italie, il y avoit une contrée habitée par les Sclaves ; & qu'entre ceux-ci & les Avares étoit un désert qu'on ne pouvoit traverser qu'en plusieurs jours de marche. Ces Sclaves, chez qui le bisaïeul de Paul trouva de la compassion & de l'humanité, pourroient bien avoir été les mêmes dont il parle dans le chapitre suivant, lorsqu'il dit que Tason & Caccon, ducs de

Frioul, possédérent un pays des Sclaves appellé Zellia, (aujourd'hui Cilley) jusqu'en un lieu appellé Medaria, & que, par cette raison, ces mêmes Sclaves payerent un tribut aux ducs de Frioul, jusqu'au tems du duc Ratchis. Il a voulu dire que les deux fils de Gisulf reçurent les Sclaves de Zellia sous leur protection; car s'ils les eussent subjugués il n'auroit pas manqué de le dire: mais ceci même nous indique une grande révolution qui arriva vers ce même tems dans l'empire des Avares.

Nous avons vu quelle étoit la malheureuse condition des peuples Vénédiques qui obéissoient aux Avares: des esclaves désarmés auroient à peine souffert ce qu'on peut reprocher aux Vinides d'avoir enduré pendant plus d'une génération. Il paroît pourtant que la tyrannie des Avares eût été plus long-tems justifiée par la lâcheté de ceux qu'elle avilissoit, si une nouvelle génération n'eût pas cru trouver ses auteurs dans ces mêmes Avares qui la tyrannisoient encore, ou de qui étoient les enfans ceux qui prétendoient avoir des droits sur elle.

Suivant un préjugé qui devint général, les Sclaves nés depuis l'asservissement de leur nation, ne lui apparte-

noient que par leurs meres, leur langue & leur éducation. L'un alléguoit qu'avant d'avoir un mari, sa mere, encore vierge, avoit cédé aux empressemens impérieux d'un Avare : un autre, dont la mere avoit passé alternativement des bras d'un mari Sclave dans ceux d'un tyran, ne vouloit pas douter que le dernier ne fût son pere. Telle fut alors la force de ce qu'on appelle aujourd'hui préjugé, que l'opinion d'une origine, dont pourtant l'éclat étoit souillé par plus d'un endroit, éleva la jeunesse Vinide au-dessus de la génération qui l'avoit précédée, & lui inspira l'audace de se mesurer avec ces maîtres impitoyables qui ne valoient pas mieux qu'elle. Les peres, disoient-ils, ou les maris de nos meres, ont pu souffrir ce joug honteux, le sang qui coule dans nos veines est celui de leurs maîtres; enfans des vainqueurs, succéderons-nous à l'infortune des vaincus! Remplis de cette chimere les Vinides, ou Sclaves, refuserent aux Avares & à leur chagan l'obéissance, le tribut & les quartiers d'hiver qu'ils avoient coutume d'exiger. Ce fut avant l'an 623 que commença la guerre qui suivit ce refus. On ne sait point quel en avoit été jusqu'alors le succès; mais en cette année un marchand François

Fredeg. c. 48.

fixa la victoire dans le parti des Sclaves : il s'appelloit Samon, étoit du territoire de Sens, & avoit rassemblé une caravane de plusieurs marchands pour aller trafiquer chez les Sclaves ou Vinides. Lorsqu'il arriva chez eux leur armée se mettoit en campagne pour aller combattre les Avares ; Samon la suivit, combattit aux premiers rangs, fit des prodiges de valeur, & mérita que les Sclaves lui attribuassent une victoire complette qu'ils remporterent ce jour-là sur leurs ennemis.

Jusqu'alors ils avoient été libres chez eux, & le plus souvent esclaves au dehors ; l'admiration plus que le raisonnement leur fit préférer ce mêlange de liberté & de servitude qui laisse au citoyen ses vertus, & donne à la société entiere plus de consistence & d'activité. Samon fut élu roi, comme on fit les premiers rois, & continua la guerre contre les Avares. Les Vinides furent toujours vainqueurs sous son regne, ses conseils & sa bravoure leur procurerent cet avantage, & il eut celui d'être toujours cher à son peuple, qu'il gouverna heureusement pendant trente-cinq ans. Il épousa douze femmes, toutes Vinides, & en eut vingt-deux fils & quinze filles.

Peu avant l'élévation de ce marchand François sur un trône qui avoit été érigé pour lui, Clotaire devenu seul roi de tous les Francs, ne s'étoit pas senti en état de gouverner seul un aussi vaste empire, & avoit placé sur le trône d'Austrasie Dagobert son fils aîné, mais qui étoit encore un enfant : l'usage s'établissoit alors que les grandes tribus de la nation demandassent des rois particuliers, & toujours c'étoient des enfans qu'on leur donnoit pour les gouverner. On remarque pourtant que cette complaisance des rois peres avoit les plus heureux effets, & donnoit une vigueur nouvelle à la partie de l'empire François qui passoit sous les loix d'un enfant : c'étoit une marque certaine de l'affoiblissement de l'autorité dans les mains des princes Mérovingiens, & une cause très-efficace d'un affoiblissement encore plus grand. Sous un roi majeur, la royauté étoit contredite secrétement par une puissance rivale, qui étoit celle des grands les plus accrédités ; sous un roi mineur, ceux-ci, en qualité de ses conseillers, joignoient à l'autorité royale déposée dans leurs mains, leur crédit personnel & celui de leurs maisons. Mais en multipliant ainsi les minorités, &, ce qui est très-singulier, à la requisition

fition des peuples on augmentoit la puiſſance de ces maiſons, déja trop redoutables, dont le crédit avoit été aſſez grand pour faire demander un roi mineur.

Tel eſt l'aveuglement des hommes ſur la cauſe véritable & les effets des opérations politiques qui ſe paſſent ſous leurs yeux, qu'on peut révoquer en doute ſi les rois Mérovingiens ſentirent les conſéquences des aſſociations qu'on leur demandoit. Ils les accorderent toujours avec joie, au-moins nous le dit-on, parce que c'étoit un moyen d'aſſurer la couronne à leurs enfans; d'abord contre l'ambition de leurs oncles & de leurs couſins, enſuite contre celle de leurs ſujets.

L'élévation de Dagobert ſur le trône d'Auſtraſie, fut, dit-on, une ſource abondante de proſpérités pour ce royaume; mais il en partagea l'honneur avec Arnoul, évêque de Metz, & avec Pepin, maire du palais, ou plutôt tout l'honneur en reſta à ces deux régens; puiſque Dagobert ſe conduiſit moins bien lorſqu'il ne fut plus ſous leur tutele. Dès la ſeptieme année de ſon regne, ou l'an de notre ere 629, Dagobert s'étoit fait une ſi grande réputation par le bonheur avec lequel il avoit gouverné l'Auſtra-

ſie, que toutes les nations célébroient à l'envi ſes louanges. Sa bravoure avoit imprimé une ſi grande terreur, que les peuples voiſins s'empreſſoient de mériter ſa protection en ſe donnant à lui, & que les nations mêmes qui étoient ſur les frontieres des Avares & des Sclaves, le faiſoient prier inſtamment de vouloir ſeulement les ſuivre pour montrer un maître aux Avares & aux Sclaves qu'elles promettoient de lui ſoumettre juſqu'à la frontiere de l'empire d'orient. Après la mort du bienheureux Arnoul, comme il ſe ſervit encore des conſeils de Pepin, maire du palais, & de Cunibert, évêque de Cologne, dont il recevoit de fortes réprimandes, il fit jouir les nations qui lui étoient ſoumiſes d'une proſpérité ſi parfaite, & d'une adminiſtration ſi juſte, que juſqu'au tems où il alla à Paris, aucun des rois François n'avoit mérité plus de louanges. Cet éloge, qui devoit retomber tout entier ſur la famille des maires du palais, ne doit peut-être pas être pris à la lettre; mais on peut du-moins en conclure que juſqu'en 630 l'Auſtraſie s'aggrandit plutôt qu'elle ne perdit du côté de l'orient. Entre les peuples qui ſe donnerent à Dagobert, je compte les Scurbes ou Sorabes, qui étoient voiſins de

la Thuringe ; & ces nations, qui ne demandoient que l'aveu du roi d'Austrasie pour lui assujettir les Sclaves & les Avares, me paroissent être les Thuringiens & les Bavarois.

Les regnes de Clotaire & de Dagobert sont une époque si intéressante dans l'histoire de cette derniere nation, par la double législation qui fut exercée en sa faveur, que je crois devoir m'y arrêter, plus peut-être que ne le comporte le plan de cette histoire, mais autant que l'exigent de moi les premiers engagemens qui me l'ont fait entreprendre.

Observations sur la Religion des Bavarois.

On a découvert la source de presque toutes les erreurs qui ont défiguré jusqu'ici l'histoire des Bavarois, quand on a remarqué le triple emploi qui a été fait de la vie de S. Rupert, auquel on attribue leur conversion. La mission de cet apôtre, datée de la seconde année d'un Childebert, a été rapportée à cette année des deux premiers Childebert, & ce n'est que depuis très-peu de tems qu'on a prouvé que ce saint ne vécut qu'à la fin du septieme siecle, & au commencement du huitieme, & qu'ainsi Jésus-Christ étoit connu en Baviere

long-tems avant la prédication de ce pieux missionnaire. La suite de cet ouvrage me fournira plusieurs occasions de parler des autres apôtres de la Baviere ; & quoique mon intention ne soit pas d'écrire l'histoire Ecclésiastique de cette province, je laisserai peu de chose à desirer sur ce qui regarde l'établissement de la religion dominante. Je dois commencer par dire un mot de l'ancienne religion des Bavarois, par où j'entends celle qu'ils professoient avant que les Francs leur eussent envoyé des missionnaires,

On ne peut presque pas douter qu'une partie de cette nation ne soit restée attachée au paganisme jusque bien avant dans le septieme siecle. C'étoit la religion de ses peres, & il n'y a aucune raison de croire qu'elle eût été plutôt déracinée chez les Bavarois que chez les Francs, dont plusieurs étoient encore payens à la fin de ce siecle, & même au commencement du huitieme. La description que fait Agathias de la religion des Allemands ne sera point déplacée en cet endroit, s'il est vrai, comme on ne peut point en douter, que les Allemands & les Suèves occidentaux, ceux-ci & les Suèves orientaux, & par conséquent les Bavarois, aient eu le même culte.

Les Allemands, dit cet historien, ont les mêmes loix politiques que les Francs, mais ils s'éloignent beaucoup d'eux dans leurs sentimens par rapport à la Divinité, car ils adorent certains arbres & leur font des sacrifices; ils adorent aussi les rivieres, les montagnes & les bois, & ils leur immolent des bœufs & des chevaux. Mais la liaison étroite dans laquelle ils vivent avec les Francs, les retire peu-à-peu de leurs égaremens, & il y a lieu d'espérer que dans peu ils en reviendront entierement; car la reconnoissance qu'ils auront des bienfaits dont ils sont comblés par les Francs, ne pourra manquer de leur faire goûter la religion de leurs bienfaiteurs. Lib. 1.

Telle étoit aussi la religion primitive des Bavarois, si nous en jugeons par le peu qu'en disent les biographes de leurs premiers apôtres. Un auteur anonyme qui a écrit la vie de S. Agile, dont il étoit à-peu-près contemporain, parle ainsi de la premiere mission faite en Baviere un peu après l'an 613. Clotaire ayant ordonné que l'on choisît les personnages les plus habiles pour les envoyer chez les nations voisines, afin de ramener au sein de l'Eglise ceux que l'hérésie en avoit séparés, & de prêcher

l'Evangile à ceux à qui Jesus-Christ n'avoit pas encore été annoncé; entre un grand nombre d'évêques & de prêtres qui étoient présens lorsque cette résolution fut prise, on choisit Agile & l'abbé Eustase. Ils se mirent tous deux en chemin pour le pays des Varasques, peuple qui rendoit un culte superstitieux à des divinités champêtres qu'on appelloit Faunes. Ils s'étoient aussi laissés infecter des erreurs communes à leur nation, & avoient adopté l'hérésie de Photin & de Bonose. Les deux missionnaires les firent revenir de leurs erreurs, les réconcilierent à l'Eglise, & en firent de vrais adorateurs de Jesus-Christ. De-là ils passerent chez les Boïens, que les habitans du pays appellent Bodariens, & les ayant instruits avec beaucoup de peine dans les dogmes de l'église Catholique, ils en convertirent plusieurs à la foi de Jesus-Christ.

Jonas de Bobio dit plus clairement dans la vie de S. Eustase qu'entre les Varasques, les uns étoient idolâtres, & les autres photiniens & bonosistes; & il ajoute au sujet des Boïens, qui de son tems étoient appellés Bavocariens, qu'il les instruisit avec beaucoup de peine, & qu'après en avoir corrigé & converti plusieurs, il laissa chez eux des gens ha-

biles, qu'il chargea de continuer ce qu'il avoit commencé. L'anonyme qui a écrit la vie de S. Salaberge, dit positivement que les Baicariens, appellés Boïens par l'historien Orose, & qui habitoient à l'extrémité de la Germanie, étoient infectés des erreurs de Bonose; que l'abbé Eustase ayant commencé par les convertir, alla ensuite chez les Varasques, qui étoient aussi atteints des mêmes erreurs de Bonose & de Photin. Il est donc prouvé qu'en l'an 613, les Bavarois aussi-bien que les Varasques étoient en partie hérétiques; mais il est de plus prouvé, sur-tout par le récit de Jonas, que saint Rupert n'avoit point encore été en Baviere, & n'y avoit pas fondé une église aussi considérable que le fut celle de Salzbourg: enfin tout ce récit prouve la fausseté de ce qu'avance Aventin touchant le tems où S. Rupert vint en Baviere. Quant à l'idolâtrie des Bavarois, il est vrai que les biographes que nous venons de citer n'en parlent pas clairement; mais s'il y avoit des idolâtres chez les Varasques, il y a tout lieu de croire que l'idolâtrie n'étoit point bannie de la Baviere, & qu'elle y étoit la même que chez les Varasques, par la même raison qui avoit fait que les Bava-

rois & les Varasques chrétiens étoient tombés dans les mêmes erreurs.

Mais cette question est peut-être plus curieuse qu'intéressante, & il nous suffit pour le moment d'avoir découvert que les Bavarois étoient chrétiens quatre-vingt-quatre ans avant l'arrivée de saint Rupert dans leur pays. Je dis qu'ils étoient chrétiens, car on n'est point hérétique sans être chrétien. Pour nier la divinité de Jesus-Christ, & dire qu'il n'est fils que par adoption, il faut croire un Rédempteur; pour nier la virginité de sa mere après l'enfantement, il faut croire l'Incarnation. De ce que les Bavarois furent photiniens & bonosistes, on peut donc conclure avec très-grande raison qu'ils furent chrétiens. Mais cette découverte nous peut conduire à une autre également intéressante. Remarquons d'abord qu'il seroit sans exemple qu'une nation nouvellement convertie à la foi, & sortie encore à peine du sein de la barbarie, eût enfanté des hérésies, eût approfondi, douté, discuté, & se fût imaginée d'en savoir plus que ses apôtres, car il faut tout cela pour devenir hérétique, à moins qu'on ne reçoive l'hérésie avec la religion, comme les Goths, les Lombards, & tant

d'autres peuples qui crurent l'arianisme avec l'Evangile ; mais c'est ce qu'on ne peut pas dire des Bavarois, si S. Rupert fut leur premier apôtre, & s'il vivoit encore en 620. Comment l'ennemi de la foi vint-il semer l'ivraie en même tems qu'il semoit le bon grain ? comment sous un prince aussi pieux que Théodon, sous les yeux d'un apôtre aussi zélé que S. Ruppert, la Baviere devint-elle hérétique ? Mais sans nous arrêter davantage à refuter une erreur que nous détruirons d'une maniere invincible, examinons comment il peut être arrivé que les Bavarois fussent photiniens & bonosistes. Voici quelle est là-dessus mon opinion.

Photin fut évêque de Sirmium, vers le milieu du quatrieme siecle : il soutint que Jesus-Christ n'étoit qu'un homme comme nous ; qu'il n'étoit fils de Dieu que par adoption, & que sa mere avoit cessé d'être vierge après l'enfantement. Les ariens eux-mêmes sévirent contre cette opinion qui enchérissoit sur leur hérésie, mais qui leur fournissoit une occasion de faire briller leur zele & de publier de nouvelles loix touchant la foi. Photin fut déposé de son siége pendant la guerre civile de Magnence. On ignore ce qu'il devint & combien de

Socrat. h. Eccl. l. VII, cap. 32.

tems il vécut depuis sa déposition. Peu de tems après, & lorsque saint Jérome vivoit encore, c'est-à-dire vers la fin du quatrieme siecle & le commencement du cinquieme il parut un autre hérétique, nommé Bonose, qui suivit les traces de Photin, & s'écarta peu de ses sentimens. Ses erreurs attaquoient les mêmes dogmes; mais on mit cette différence entre eux deux, que les bonosistes étant baptisés au nom de la très-Sainte Trinité, on ne les rebaptisoit point lorsqu'ils rentroient dans le sein de l'Eglise, au-lieu qu'on rebaptisoit les photiniens. Bonose étoit natif de Segeste, ville de Carniole, & parvint apparemment à l'épiscopat par de mauvaises voies, puisqu'il s'emporta contre S. Jérome, qui avoit dit que plusieurs devoient cette dignité au crime, au parjure & à la fausseté. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il eut un évêché en Macédoine, & qu'on l'appella indifféremment Bonose ou Bonase, ce qui a fait aussi que ses sectateurs ont porté l'un & l'autre de ces noms.

Plin. h. n. l. III, n. 23. Hieron. ep. lib. I, ep. 16.

Ces deux héréſies, nées en Illyrie, ne s'étendirent pas fort loin; les ariens les ayant condamnées d'un côté pendant que les Catholiques les proscrivoient de l'autre. Aussi ne trouve-t-on pas que

depuis le quatrieme jusqu'au septieme siecle aucune nation ait adopté ces erreurs, à l'exception des seuls Bavarois & des Varasques. Concluons de-là qu'elles naquirent, pour-ainsi-dire, au milieu des Bavarois, & que les apôtres de cette nation, sortis de Sirmium ou de la Macédoine, leur prêcherent l'Evangile avec les interprétations de Photin & de Bonose. Lorsqu'ensuite les empereurs Romains proscrivirent cette doctrine impie & sévirent contre ses sectateurs, la barbarie des Boïens, & l'indépendance attachée à ce titre, furent la sauvegarde de l'hérésie, & la déroberent aux foudres des deux puissances qui l'avoient exterminée dans toutes les autres parties de l'empire. C'est ainsi que l'arianisme s'étoit réfugié chez les Goths, les Vandales & les Gépides. Il est vrai que l'hérésie des adoptiens renaquit en Espagne sous le regne de Charlemagne; mais ou bien ce fut une hérésie nouvelle qui n'eut aucune liaison avec les premiers novateurs, & qui ne vint point d'eux par tradition, ou bien elle y avoit été portée par les Vandales, les Suèves & les Alains qui, comme je l'ai prouvé, avoient séjourné dans la Pannonie avec les autres Suèves & avec les Bavarois

en particulier, avant de passer en Espagne.

Je n'ai pas besoin de remarquer combien l'histoire du photinianisme & du bonosisme favorise mon système touchant les migrations des Bavarois. Soit qu'ils eussent été pervertis par les hérésiarques eux-mêmes ou par leurs émissaires, soit que s'étant établis dans la Pannonie, lorsque cette province étoit encore infectée des erreurs de Photin, déposé quelques années auparavant, ils y eussent embrassé le christianisme tel que cet hérésiarque l'avoit défiguré, il résulte toujours de ce fait une preuve très-forte que les Bavarois habiterent la Pannonie, & ensuite le Norique, avant de se fixer pour toujours dans la Rhétie, & que pour entrer dans cette derniere province ils ne sortirent pas d'un pays barbare & payen, où l'on n'eût aucune idée du christianisme ; car on ne dira point qu'ils puiserent l'hérésie dans le sein de la grande Germanie, où l'on ne connoissoit que le paganisme. Dira-t-on qu'ils trouverent l'hérésie de Photin dans la Rhétie ? Cela seroit plus vraisemblable ; mais il est bien difficile que de l'Illyrie, où cette hérésie fut étouffée dès sa naissance, elle ait passé dans

la Rhétie, qui n'avoit aucune liaison ni ecclésiastique ni civile avec la Rhétie, & qu'elle s'y soit maintenue pendant environ deux siecles au milieu de toutes les révolutions qu'éprouva cette province, dans un désert ou sous les chaumieres de quelques Romains asservis; d'où elle auroit passé dans les maisons des vainqueurs. Elle n'y put être la religion dominante, ni au milieu, ni à la fin du cinquieme siecle. Par quelle fatalité cette hérésie se seroit-elle conservée dans les lieux où elle avoit été proscrite, pour infecter ensuite les Barbares, tandis que la religion Catholique y auroit été anéantie?

Il y a apparence que l'hérésie de Photin prévint l'arianisme chez les Bavarois, d'où l'on pourroit conclure que cette nation, ou n'avoit point encore reçu le christianisme lorsqu'elle passa le Danube, ou avoit dès-lors adopté les erreurs de Photin avec les vérités de l'Evangile. Il n'en fut pas de même des Varnes dont les liaisons avec les Goths furent aussi anciennes que les premiers rapports qu'ils eurent avec les Romains. L'arianisme fut la premiere secte qu'ils connurent en sortant de leur ancienne ignorance; mais la branche des Agilolfinges, qui donna des princes aux Bava-

rois, après avoir fait paſſer la ſœur de Clovis des ténebres du paganiſme aux erreurs de l'arianiſme, reçut de cette princeſſe, alors veuve & mere d'enfans en bas âge, l'orthodoxie que Théodelinde trouva dans le ſein de ſa famille, & qu'elle porta ſur le trône des Lombards. Ainſi la religion des princes ne fut pas celle de la nation Bavaroiſe, au moins juſqu'au regne de Taſſilon I. car les choſes changerent à cet égard avant que Rupert arrivât en Baviere.

Une circonſtance très-ſinguliere dans l'hiſtoire religieuſe des Bavarois, eſt qu'à cet égard ils ne different en rien des Varaſques, au moins juſqu'en 613. Le biographe de S. Agile paroît attribuer cette conformité des deux peuples à la parenté qui les uniſſoit, & par laquelle ils ne faiſoient tous deux qu'une ſeule nation. Cependant il reſte des monumens qui prouvent que le pays des Varaſques étoit ſur le Doub, & faiſoit partie de ce qu'on appelle aujourd'hui la Franche-Comté: comment imaginera-t-on qu'il y eût identité d'origine & uniformité de culte entre un peuple de cette contrée & la nation des Bavarois? D'un autre côté on a pu remarquer une contradiction entre le biographe de ſaint Agile & celui de ſainte Salaberge. Si

l'on en croit le premier, Eustase commença par convertir les Varasques, & passa ensuite chez les Bavarois : au rapport du second, ce missionnaire convertit d'abord les Bavarois, & de chez eux passa chez les Varasques ; comment d'ailleurs les mêmes missionnaires furent-ils envoyés chez les Varasques & chez les Bavarois, sans avoir été chargés de prêcher dans un très-grand pays qui les séparoit, dans l'Allemagne & la Suavie occidentale ? Il est de même assez difficile d'expliquer comment le photianisme & le bonosisme s'étoient établis dans cette partie de la Bourgogne qu'occupoient les Varasques, sans qu'on en trouve de traces, ni même de la religion Chrétienne, chez les peuples qui la séparoient de la Baviere.

Cette derniere difficulté peut cependant être levée par une supposition qui n'a rien que de très-vraisemblable. Les Varasques après avoir reçu l'hérésie de Photin, pendant qu'ils étoient ou dans la Pannonie ou dans le voisinage de cette province, se joignirent aux Bourguignons, entrerent avec eux dans les Gaules, y reçurent pour leur part de la conquête à laquelle ils avoient contribué, ce canton qui porta leur nom, & dans lequel ils conserverent leurs moeurs

& leur religion sans la communiquer à leurs voisins. Mais si nous admettons cette supposition, elle nous conduira à soupçonner qu'en effet il pouvoit y avoir quelque parenté entre les Varasques & les Boïens; nous serons même tentés de penser, que s'il y avoit des Varasques en Bourgogne, il pouvoit y en avoir aussi en Baviere, & que si la mission d'Eustase commença par les uns elle finit par les autres. On sera peut-être peu étonné que nous cherchions la solution de cette difficulté dans la Germanie; il nous est si souvent arrivé de surprendre nos lecteurs par des paradoxes! Mais cette nouvelle hardiesse nous conduira à une autre à laquelle ils ne s'attendront pas. Je dois pourtant répéter ce que je crois avoir déjà dit pour ma justification, que si les hommes furent toujours les mêmes, parce qu'ils eurent toujours les mêmes passions, rien ne se ressemble moins que l'effet de ces passions dans deux siecles différens. Que l'amour de la patrie, par exemple, déterminé aujourd'hui à un certain canton, fait souffrir aux hommes l'excès de la servitude, tandis qu'autrefois restreint à une certaine société, & subordonné à l'amour de la liberté, il faisoit errer un peuple de climat en climat, & le ren-

doit tour-à-tour fugitif & conquérant. C'est ainsi qu'aujourd'hui, par un excès contraire, un peuple malheureux auquel manquent le courage & les moyens pour cultiver une terre que ses sueurs ont long-tems arrosée pour des tyrans, remplit les contrées les plus éloignées de vagabonds que guident le desespoir & la faim. Ce qui arrive aux particuliers par un excès d'oppression, les peuples entiers en faisoient alors une maxime politique : ils négligeoient l'agriculture, ou ce qui, dans l'agriculture, produit la stabilité : ils étoient toujours prêts à suivre la liberté dans sa fuite. Dans d'autres tems les particuliers ruinés les uns après les autres, se dispersent pour chercher du pain, & deviennent errans chez leurs concitoyens & chez les étrangers.

Il est incertain, dit Tacite, si les Aravisques se séparerent des Oses, qui sont un peuple de Germanie, pour passer dans la Pannonie, ou si les Oses se séparerent des Aravisques pour se retirer en Germanie ; car ils ont la même langue, les mêmes loix, les mêmes mœurs, & autrefois la même indigence & la même liberté, habiterent sur les deux rives du Danube, avec les mêmes biens & les mêmes maux. Cette réflexion de

Tacite est la même que nous venons d
développer. Les Varasques, dit le bio
graphe de S. Agile, séduits par l'égare
ment de ceux qui étoient de la mêm
nation qu'eux (*gentilium errore seducti*
étoient tombés dans les erreurs de Pho
tin & de Bonose. Or de tous les peuple
que nous connoissons dans ce siecle
les Bavarois étoient les seuls qui, comm
les Varasques, fussent partagés entr
l'idolâtrie & cette double héréfie.

On voit que je regarde les Varasques & les Aravisques comme un seul & même peuple, quoique leurs noms ne soient pas exactement les mêmes. Mais ceux qui ont quelque idée du génie des langues & des variations qu'elles éprouvent, savent combién les noms propres & tous les autres mots ont à souffrir en passant d'une langue dans une autre, d'un siecle dans un autre siecle, d'un pays dans un autre pays. Il y a des langues qui s'opposent presque invinciblement à un certain arrangement de lettres. Si le mot où se trouve cet arrangement est d'un usage rare, & n'est employé que par des savans, il peut pour ainsi-dire triompher du génie de la langue, & conserver son orthographe, quoique, dans ce même cas, il conserve rarement sa prononciation. Si au con-

traire c'eſt un mot d'un uſage ordinaire. tels que les noms d'hommes qui ſont devenus familiers à pluſieurs nations, & les noms de peuples, qui ſont néceſſairement d'un très-grand uſage, il ne conſervera au bout d'un certain tems, ni ſon orthographe, ni ſa prononciation, car celle-ci finit toujours par l'emporter ſur l'autre; de-là viennent les changemens & les additions de lettres & les tranſpoſitions de ſyllabes. L'addition de l'*ou* ou du double *w* au comment des mots qui commençoient par une voyelle, & ſur-tout par un *a*, fut familiere aux peuples Teutoniques, & ſur-tout aux Bavarois, ou bien les Romains retrancherent cette lettre dans les mots où ils la trouverent. Le nom des Waraſques fut donc Ouaraſques ou Araſques, & par tranſpoſition du *v*, Araviſques. Peut-être le changement, qui défigura ce mot, ne ſe fit-il que dans les Gaules; mais ſi le reſte de ma conjecture eſt ſolide, je me crois autoriſé à ſuppoſer un pareil changement.

La langue Pannonienne que parlent les Oſes, dit encore Tacite, prouve qu'ils ne ſont pas Germains; & peu auparavant il les place dans la Germanie à côté des Buriens; mais ils n'étoient pas loin des Quades & des Sarmates,

auxquels ils payent tribut : ces de
peuples n'étoient séparés de la Pann
nie que par le Danube.

Je crois avoir déjà observé que tou
les noms propres de lieux, qui aujour
d'hui sont composés de celui de la na
tion Bavaroise, furent autrefois appel
lés par les écrivains Latins de cette na
tion *Buron*, *Puron*, ou *Burum*. Je crois
aussi avoir ajouté que par-tout où ces mêmes noms sont encore autant de monumens antiques de cette nation, & attestent qu'elle porta jadis le nom que Tacite a donné aux voisins des Oses ; là aussi les antiquités Bavaroises nous offrent un peuple qu'on appella *Osi*, *Hosi* & *Hosti*, &c. Ptolomée appelloit les Oses *Hossii*. Je dis que les Hoses de Baviere furent un peuple, & je l'ai prouvé dans un autre ouvrage. Ils donnerent leur nom à la famille qui les gouvernoit, mais ils eurent un grand pays auquel ils le donnerent aussi ; ils eurent leurs loix, leurs assemblées particulieres, leurs chefs enfin ; ce fut un véritable peuple parfaitement distingué du reste de la nation Bavaroise. Mais les Oses de Germanie n'avoient différé en rien des Aravisques de Pannonie, & au midi du Danube les Hoses ne furent point distingués des Bavarois. Le photinianisme & le bonosisme furent

Origin. Boicæ Domus, lib. 1,

les héréſies nationales des Bavarois & des Varaſques.

Que les Oſes de Germanie aient conſervé le nom d'Araviſques, comme leur nom commun, ou comme celui d'une de leurs tribus; que les Araviſques de Pannonie aient rejoint les Oſes, lorſque ceux-ci avec les Bures ſe furent rapprochés du Danube; ou que leur réunion ſe ſoit faite au midi de ce fleuve, lorſque les Oſes l'eurent repaſſé, & lorſque déjà Photin, évêque de Sirmium, les avoit pervertis; que les Araviſques, entraînés par un courant général, aient quitté pour la plûpart la Pannonie pour entrer dans les Gaules avec les Bourguignons, & que S. Jérome n'ait point exagéré en plaignant la république d'avoir pour ennemis les Pannoniens eux-mêmes, ou que les Waraſques n'aient été qu'une colonie des Oſes déjà pervertis par les diſciples de Photin, quoique non encore établis au midi du Danube, colonie que les Bourguignons auroient entraînée avec eux, toutes ces hypothèſes me ſont à-peu-près égales; mais je reſte convaincu; 1°. que les Hoſes & les Waraſques ne furent originairement qu'un même peuple; 2°. que leur ſéparation fut poſtérieure à l'épiſcopat de Photin; 3°. que les Hoſes de Baviere ne ſont pas différens des anciens Oſes ou Hoſes,

siens de Germanie ; 4°. que c'est une preuve de plus, & même très-forte que les Buriens, les Bourres, ou les Borans furent les ancêtres des Bavarois ; 5°. qu'on peut aussi tirer de ce que je viens de dire une nouvelle preuve que les Bavarois entrerent dans la Rhétie du côté de l'Inn, & non du côté du Danube.

Une autre preuve de cette derniere vérité est le nom même que l'on donna à la Baviere, ainsi que nous l'avons vû par Paul Diacre. Au tems de Garibald, le Norique étoit le pays des Bavarois : on donnoit ce nom à tout ce qu'ils possédoient ; aussi s'étendoit-il depuis la Pannonie jusqu'à la Suévie occidentale. Comment se fit-il que l'on donnât le nom de Norique à tout le pays des Bavarois, & qu'on les appellât ainsi eux-mêmes, si la Rhétie fut leur premiere conquête, si elle avoit même toujours fait, comme elle fit depuis, la plus grande partie de leurs possessions ? Entre deux provinces voisines, la plus étendue, celle qui appartient toute entiere à un même peuple, doit donner son nom à celle à laquelle elle donne des conquérans. On ne trouvera point d'exemple qu'une portion de province, détachée du reste par une conquête, ait donné le nom de la province entiere & à ses conquérans &

au pays auquel elle a été unie par la conquête. Il me paroît donc certain que le Norique donna des conquérans à la Rhétie, & n'en reçut pas d'elle, d'où vint aussi que tout ce que les Bavarois posséderent fut appellé Norique. Mais on oublia que l'ancienne Rhétie faisoit la plus grande partie de la Baviere, depuis que les Sclaves avoient envahi presque tout le Norique sous la protection des Avares, & on s'obstina à chercher l'ancien Norique dans la Rhétie. De-là vient que l'on prétendit trouver dans la ville de Ratisbonne, capitale de ce nouveau Norique, la capitale de l'ancien, qu'Eugippe appelloit Tiburnie, & qu'on appella *Tiberis Augusta*, par une erreur de plus.

Odoacre, en retirant tous les Romains du Norique & peut-être de la Rhétie, anéantit par-là même l'église Catholique de ces provinces, & ôta aux Barbares, dont elles devinrent le domaine, l'occasion de s'instruire dans la vraie religion. Je n'assurerai pourtant pas qu'il n'y eût plus d'églises dans la Rhétie; mais elles y furent aussi barbares que les maîtres de cette province, & l'ignorance des prêtres qui les desservoient rapprocha beaucoup plus leur religion du paganisme, que leur zele ne

fut heureux à le détruire. On rapporte à l'an 617 les travaux apostoliques par lesquels Agile & Eustase ramenerent les Varasques à la vraie foi, les réconcilierent à l'Eglise, & en firent de vrais adorateurs de Jesus-Christ; car tel fut le succès de leur mission, si on en croit le biographe de S. Agile. Cet auteur & Jonas de Babio ne leur attribuent pas un succès aussi complet en Baviere. Le dernier ajoute qu'Eustase laissa en Baviere des hommes habiles & zélés pour continuer l'ouvrage qu'il avoit commencé, ce qui suppose qu'il n'y avoit encore en Baviere ni un évêque, dont l'autorité canonique auroit rendu illégitime toute autre mission que la sienne; ni un clergé, à qui il appartînt de conduire les néophytes Bavarois.

Telle fut la premiere législation qui signala le regne de Clotaire dans cette partie de son empire. J'appelle ainsi l'établissement d'une religion nouvelle, parce qu'encore que les loix de toute religion ne soient des loix que pour ceux qui les ont reçues, & n'imposent que des obligations négatives dans l'ordre civil, leur effet influe nécessairement sur la société, & modifie l'action de toutes les autres loix. On rapporte au regne de Dagobert la seconde législation,

tion, dont il me reste à parler, & qui consista dans la rédaction de ce code, que l'on a nommé la loi des Bavarois ou Bajuvariens.

Des loix Bavaroises.

Un historien a dit, & tous les autres l'ont répété après lui, que Théoderic ou Thierri, roi des Francs, & fils du grand Clovis, fut le premier législateur des Bavarois ; qu'il leur dicta, ou qu'il autorisa de son approbation cette loi que nous avons encore sous le titre de loi des Bavarois ; que Childebert & Clothaire la corrigerent, & que Dagobert la leur donna par écrit, après y avoir mis la derniere main. Il est vrai que le préambule qui porte le nom d'Isidore dans la collection de Goldaste, ne dit pas positivement que ce Thierri fût fils du grand Clovis ; mais comme il est le seul roi d'Austrasie qui ait porté ce nom avant Childebert, on ne peut douter que ce ne soit de lui qu'ait voulu parler l'auteur du préambule. Or nous avons déjà dit que Théoderic, fils de Clovis, mourut en 534, peu avant le commencement de la guerre Gothique, & lorsqu'il formoit au moins de grands projets contre les Goths. Voici comment

en parle Cassiodore dans une lettre que j'ai déja citée, & dans laquelle il fait l'éloge d'Amalasunthe.

Lib. XI. « Les Francs eux-mêmes, cette na-» tion qui est devenue si puissante par » tant de victoires qu'elle a remportées » sur les Barbares, combien n'ont-ils » pas été mis en désordre par la grande » expédition faite contre eux. Eux qui » sont toujours les premiers à attaquer » les autres nations, ont attendu que » nous les attaquassions, & encore ont-» ils évité le combat. Mais quoiqu'ils » l'aient évité, ils n'ont pû empêcher la » mort de leur roi. Théoderic, après » avoir joui pendant long-tems d'un » nom fameux, est mort de maladie : il » a été vaincu par la langueur, & a » laissé la victoire à nos princes. La Pro-» vidence l'a sans doute voulu ainsi, afin » que nous ne fussions pas obligés de » tirer l'épée contre nos parens, & que » cependant l'armée que nous avions » envoyée contre lui, ne revînt pas sans » quelque sorte de vengeance ».

Je sais combien est grande l'adresse des panégyristes; mais quelque impudence que l'on suppose à Cassiodore, on aura de la peine à croire qu'il eût hasardé, en écrivant au sénat, un fait aussi faux & aussi publiquement faux que

la retraite des Francs, s'il étoit vrai que Théoderic eût fait des conquêtes importantes sur les Goths; on peut même conclure des paroles de Cassiodore, qu'il n'y eut pas réellement de guerre entre les Goths & les Francs, puisque le Ciel épargna aux premiers la dure nécessité de tirer l'épée contre leurs parens.

Théoderic mourut donc avant d'avoir eu une guerre en forme avec les Goths, quoique par la conduite qu'il avoit tenue à l'égard des Thuringiens & des Bourguignons, il eût attiré sur lui les armes des Goths. Mais de plus, ce ne fut qu'après la mort d'Amalasunthe, & lorsque Justinien eut déclaré la guerre aux Goths, que Théodebert subjugua les Allemands & les peuples voisins, qui jusqu'alors avoient été tributaires des Goths. Il est donc impossible que Théoderic, fils de Clovis, ait régné dans la Rhétie & dans le Norique, puisque ces provinces avoient certainement appartenu au grand Théoderic; que le fils de Clovis ne les conquit certainement pas, & qu'elles appartenoient encore aux Goths lorsque commença la fameuse guerre Gothique. Si donc Thierri donna des loix aux Bavarois, tout ce qu'on raconte à leur sujet depuis l'an 508 jusqu'en l'année 534, est absolument faux;

ils n'habitoient ni dans la Rhétie, ni dans le Norique, & le système que nous avons établi n'est pas mieux détruit par ce fait que ne l'est le système qu'on a suivi jusqu'à présent.

Velser a senti cette difficulté dans toute son étendue, mais il l'a éludée en disant qu'à la vérité Thierri n'avoit point donné de loix aux Bavarois établis dans le Norique & dans la Rhétie, mais qu'il étoit resté au nord du Danube une partie de cette nation à laquelle le roi d'Austrasie put donner & donna effectivement des loix. Mais outre que c'est ici une pure supposition, Velser n'avoit pas remarqué combien il s'éloignoit de la description que Paul Diacre nous a laissée de la Baviere, telle qu'elle étoit au tems de Garibald, & suivant laquelle le Norique ou le pays des Bavarois ne s'étendoit point du côté du nord au-delà du Danube. J'ai aussi prouvé qu'au nord de ce fleuve il n'y avoit point de place pour les Bavarois au tems de Clovis & de Thierri.

Un savant plus moderne a substitué une autre supposition à celle de Velser; il a imaginé qu'il y eut des Bavarois répandus dans l'empire François dès le tems de Thierri, & que chaque homme devant être jugé, dans toute l'étendue

de cet empire, suivant la loi sous laquelle il étoit né, il fut nécessaire de fixer les principaux points de coutume qui distinguoient les Bavarois, & de constater l'existence de leur loi par quelque acte public; en premier lieu, afin que cette nation jouît chez les Francs d'une prérogative commune à tous les peuples libres; en second lieu, afin que dans les procédures qui regardoient un Bavarois, on sût quels étoient ses pairs; car on ne recevoit en témoignage contre un Barbare, que les Barbares qui vivoient sous la même loi que lui. En troisieme lieu, afin que les Bavarois, ayant déclaré sous quelle loi ils vivoient, ne pussent être reçus en témoignage ni contre les Francs, ni contre les autres Barbares qui vivoient sous des loix différentes. J'étends ce raisonnement de l'auteur que je viens de citer, & dont le mémoire, couronné par l'Académie de Baviere sur le rapport que j'en fis il y a quelques années, ne m'est pas bien présent. *V. les Orig. l.*

Ce que je viens de dire suffit pour faire comprendre comment, s'il y eut des Bavarois établis dans l'empire François, il fut absolument nécessaire de constater l'existence de leurs loix par un acte public. Mais doit-on conclure

de-là que Thierri fit rédiger la loi des Bavarois, & l'autorité sur laquelle ce fait est appuyé mérite-t-elle que nous adoptions une supposition qui n'est pas sans difficulté, puisqu'il se peut qu'au tems de Thierri il n'y ait pas eu de Bavarois établis chez les Francs, & que s'il y en eut, leur loi put encore être avouée & constatée sans être mise par écrit. Examinons le préambule des trois loix, sur lequel seul est fondé le fait que nous discutons.

« Théoderic, roi des Francs, étant à » Châlons, choisit des hommes sages, » qui de tout son royaume étoient les » mieux instruits des loix, & leur or- » donna de mettre par écrit la loi des » Francs, des Allemands & des Bava- » rois, pour chacune des nations qui » étoient sous sa domination, selon sa » coutume : il ajouta ce qui devoit être » ajouté, retrancha ce qui étoit ou mal » réfléchi ou peu convenable, & tout » ce qui étoit selon la coutume des » Payens, il le réforma d'après la loi » des Chrétiens; ce que Théoderic ne » put corriger, parce que c'étoit des » coutumes trop anciennes, le roi Chil- » debert en commença la réforme; » mais le roi Clothaire l'acheva. Le très- » glorieux roi Dagobert renouvella le

» tout par le ministere des hommes illu-
» stres Claudius, Chadoindus, Magnus
» & Agilulfe; améliora tout ce qui avoit
» été anciennement statué par les rois,
» & le donna par écrit à chaque nation.
» S'ensuit ce qui a été décreté par le
» roi, les princes, & tout le peuple
» Chrétien, qui est dans le royaume
» des Mérovinges ».

Telle est la partie de ce préambule qui peut nous intéresser. Le reste est une énumération de tous les législateurs que l'auteur connoissoit depuis Moïse jusqu'à Dagobert. Cette érudition déplacée n'indique point que cette piece soit l'ouvrage des rédacteurs de la loi; aussi l'attribue-t-on communément à Isidore: mais quel qu'en soit l'auteur, il paroît peu exact, lorsqu'il fait entendre que Thierri fut le premier qui fit rédiger la loi des Francs, puisque nous avons fait voir que la rédaction de la loi Salique fut antérieure à la royauté. L'auteur ajoute que Childebert commença la réforme des trois loix; cela n'est pas non plus exact: nous avons les corrections faites par Childebert, elle ne regarde que la loi Salique ou la loi des Francs; Clothaire acheva cette réforme, Dagobert la perfectionna.

Mais si nous examinons la loi des Ba-

varois sur les différens manuscrits que ses éditeurs ont consultés, nous trouverons que cette loi fut rédigée comme l'avoit d'abord été celle des Francs, c'est-à-dire que la nation fut elle-même son législateur. Dans quelques manuscrits ce n'est point le roi qui parle, ce sont les Bavarois. « Que les Agilolfinges, y est-» il dit, soient composés au quadruple, » parce qu'ils sont *parmi nous* les princes » souverains ». Il n'en faut pas davantage pour affoiblir le témoignage de l'auteur anonyme du préambule qui ignoroit que la loi Bavaroise eût d'abord été un contrat de la nation, ou un *pacte*, ainsi que les Bavarois l'appelloient eux-mêmes. Mais par-là même je me crois autorisé à avancer que cette nation se donna des loix à elle-même, ou plutôt qu'elle constata & fit mettre par écrit les loix qu'elle avoit long-tems suivies, & celles que son état actuel la porta à se donner encore. Une de ces dernieres loix fut celle par laquelle elle déféra la souveraineté à la famille des Agilolfinges. Je crois encore que cette législation fut successive, & qu'elle put commencer dès le tems où les Bavarois obéissoient au grand Théoderic, roi des Ostrogoths.

Var. l. 1. Il est cert[illegible] que les différentes na-

tions qui obéïssoient à ce prince, étoient gouvernées chacune selon ses loix. Il disoit lui-même qu'il régissoit par la loi les mœurs des nations étrangeres, c'est-à-dire qu'il savoit subordonner à la police Romaine les loix de chacun des peuples qui reconnoissoient son autorité. Qu'il leur ait laissé leurs loix & leur administration particuliere; c'est de quoi l'on ne peut douter, quand on a lû cette lettre que nous avons transcrite, pour prouver que les Chevelus de Pannonie étoient des Germains, & même des Suèves. L'attention qu'il donna à la police de cette province, & l'embarras dans lequel le mirent les préjugés & les procédures sanguinaires des Barbares qui l'habitoient, m'autorisent encore à conjecturer qu'il fit entrer dans les mesures qu'il prit, pour concilier la liberté de chaque nation avec l'ordre public, la rédaction de ses loix en un code, par lequel il s'en procuroit & à ses officiers, une connoissance exacte & légale. Ainsi la loi des Bavarois & celle des Allemands purent être rédigées pour la premiere fois sous le regne de Théoderic, & dès-lors elles durent être datées du regne de ce prince. Cette date ou trompa l'auteur du préambule, ou lui donna lieu d'avancer une fausseté adaptée aux

circonstances & aux tems. A Théoderic, roi des Ostrogoths, il substitua le roi des Francs du même nom.

Cette fausseté ou cette erreur furent d'autant plus aisément accréditées, que suivant toutes les apparences, Thierri I. réforma effectivement les lois des Francs dans une assemblée tenue à Châlons. Le fait est certain par rapport à Childebert. Ainsi à l'occasion d'une réforme des trois lois, faite sous l'autorité d'un seul prince, on dit sans examen que les princes qui avoient ou rédigé ou réformé l'une, les avoient rédigées ou réformées toutes les trois. Quant à cette réforme attribuée à Thierri, à Childebert & à Clothaire, & qui avoit dû tendre à rapprocher les coutumes Bavaroises de la loi des Chrétiens, il n'y a aucune apparence qu'elle ait été entreprise ni par Thierri, ni par Childebert, puisque Clothaire fut le premier qui envoya des missionnaires chez les Bavarois, qui cependant étoient Chrétiens depuis longtems, mais qui ne durent pas faire, avant le regne de Clothaire II. les progrès qu'ils n'avoient pas faits dans le christianisme avant celui de Thierri I.

Les dernieres paroles du préambule font le véritable exorde de la loi Salique, & conviennent mal aux deux an-

tes loix ; d'où il faut conclure que la narration qui les précede, n'a aucune autorité au-delà de celle que peut avoir le récit d'un historien particulier. Or quel que soit l'auteur du préambule, comme il écrivoit au-moins cent ans après la mort de Thierri I. son autorité est assez médiocre. Je ne l'attaquerai pas de même sur ce qu'il dit de Dagobert, dont il peut avoir été le contemporain, & sous la domination duquel furent certainement les Bavarois. Mais je n'entreprendrai pas non plus de fixer le tems auquel fut faite la réforme qu'on attribue à ce prince.

Entre les magistrats qui en furent chargés, on reconnoît Chadoindus, dans un seigneur de ce nom qui, après avoir commandé des armées sous Thierri II. fut référendaire ou chancelier de Dagobert, & dut à ce titre avoir part à la rédaction des loix. En retrouvant cet officier sous le regne de Dagobert, nous sommes en état de fixer, comme seule véritable, la leçon du préambule que nous avons suivie ; car les manuscrits varient sur les noms des officiers qui furent chargés par Dagobert de rédiger les loix. Ainsi le collegue de Chadoind, qui est nommé après lui, fut Magnus & non Domagno ou Indomagus. Il n'y a

Fredeg. c. 40.

Ibid. c. 70.

aucune difficulté sous le nom de Claudius qui le précéda. Je trouve dans ce tems-là un seigneur de ce nom, que je ne puis m'empêcher de prendre pour celui dont il est ici question.

En la onzieme année du regne de Thierri II. c'est-à-dire en 606, Protadius, maire du Palais, ayant été tué, on lui donna pour successeur Claudius, qui étoit Romain de naissance, homme sage, qui parloit bien, & qui s'étoit toujours bien acquitté de toutes les commissions dont il avoit été chargé. On louoit en particulier sa patience, la fertilité de son esprit, lorsqu'il s'agissoit de donner un conseil, son habileté dans les lettres, la fidélité & la constance qu'il mettoit dans ses amitiés. Je ne voudrois pas nier qu'il ne fût aussi le même qui avoit été l'un des chanceliers de Childebert en 591.

Fredeg. chron c. 27 & 28.

Greg. Tur. de Mirac. Sancti Martini, lib. IV. c. 28.

Entre Gallomagnus ou Gallus-magnus, référendaire de Childebert en 591, & Magnulf, frere du duc Lupus, si la chronologie permet de confondre l'un ou l'autre avec le collegue de Claudius & de Chadouind, le titre de l'un, dont pourtant il fut dépouillé en 591, & l'éloge que Fortunat fait de l'autre, rendent le choix très-difficile.

Greg. Tur. hist. lib. IX, c. 38.

Les paroles suivantes semblent désigner un législateur :

Juridico imprimis pollens torrente relatu.
Sic regis, &c.
Legibus hinc judex, hinc bonitate parens.

Il ajoute que Magnulf vivoit dans les environs du Rhin. Agilulf est nommé le dernier de tous, & son nom a fait croire, non-seulement qu'il étoit Bavarois, mais encore qu'il étoit duc de Baviere. Je crois en effet, sur la foi de son nom, qu'il fut Agilolfinge; mais le caractere de ses collegues & le silence de l'histoire, m'empêchent de le regarder comme un des princes de cette maison, qui gouvernerent les Bavarois. Il dut être, comme tous ses collegues, un de ces grands officiers qui, par leurs places, avoient une part principale à l'administration de la justice; & comme dans ce tems-là l'épiscopat étoit un objet d'ambition pour les seigneurs du rang le plus distingué, pour peu que leurs talens leur permissent d'y aspirer; je ne fais pas difficulté de proposer pour quatrieme rédacteur, Agilulf ou Aigilulf, qui fut évêque de Valence en 641; mais si la chronologie ne m'empêchoit pas de faire concourir au même travail, avec des magistrats qui avoient vécu dans le siecle précédent, un homme qui remplissoit encore une grande charge *Fredi. chron. c. 90.*

en 653, je donnerois la préférence à Aigulf ou Agilulf, homme illustre, & comte Palatin en 653.

Bouq. t. IV, p. 636.

On voit que toutes ces notions comparées ensemble ne nous conduisent point à assigner une date précise à la rédaction des loix, sous le regne de Dagobert, aussi ne l'entreprendrons-nous pas, & nous nous bornerons ici à fixer les noms des cinq familles qui, après les Agilolfinges, étoient en quelque sorte les premieres chez les Bavarois.

Dès que le nom des Hosi nous est connu par un très-grand nombre d'autres monumens, & qu'une ancienne charte nous donne aussi très-distinctement le nom des Tegana, comme ayant possédé un pays qui confinoit à celui des Agilolfinges, dans le territoire de Freising, les fautes des copistes sont faciles à redresser, & nous avons les noms de cinq familles au-lieu de quatre que présentent quelques manuscrits. Ces noms sont: *Huosi* ou *Hosi*, *Throzza*, *Tagana*, *Hahilinga* ou *Habilinga*, *Aennion* ou *Anniena*. Ce que nous savons des Hosi nous autorise à croire que les noms des quatre autres familles furent de même ceux d'autant de tribus de la nation Bavaroise. Je pourrois proposer quelques conjectures sur ces familles

Meichel. Hist. Frising. t. I, p. I, c. 2, pag. 49.

ou tribus; mais pour ne pas prolonger cette digression, je me bornerai à une seule sur la derniere de ces familles.

Polybe fait mention d'un peuple appellé Ananes, & qui en Italie étoit voisin des Boïens, mais qu'on n'y retrouve plus après leur expulsion. Si les Bavarois descendent des Boïens, comme je n'en doute point, quoi de plus naturel que d'imaginer que les Ananes, compagnons de leur fuite, devinrent une de leurs tribus, & qu'ainsi la tribu Anniene, dans la nation Bavaroise, est un monument du séjour que les Boïens avoient fait autrefois en Italie, comme la tribu Hosi en est un de leurs établissemens successifs dans la Pannonie & dans la Germanie? Lib. 2.



CHAPITRE XI.

Suite de l'histoire des Sclaves occidentaux. Guerre de Samon contre les Francs. Quelle part eurent les Bavarois à cette guerre. Etabliſſement des Sclaves ſur la mer Adriatique, qu'ils couvrent de leurs vaiſſeaux. Suites de la guerre de Samon & des Vinides contre les Francs. Les Saxons offrent à Dagobert de les réprimer. Radulfe eſt créé duc de Thuringe, & remporte de grands avantages ſur eux. Factions domeſtiques qui déterminent Radulf à la révolte. Farus, prince Agilofinge, ſe ligue avec lui & eſt tué. Grande victoire de Radulf ſur Sigebert II. fils de Dagobert. Il ſe rend indépendant. Démembrement de l'Auſtraſie.

On ne peut ſuppoſer que Samon, tandis qu'il avoit les Avares pour ennemis & que ſon autorité étoit encore nouvelle, ait porté la guerre chez ſes autres voiſins, & ſur-tout chez les Francs ou leurs vaſſaux. Auſſi la derniere guerre qui ſemble avoir été offenſive de la part des Sclaves, fut l'invaſion qu'ils firent en Iſtrie, quoiqu'Agilulf, roi des Lombards, vînt de conclure avec l'empereur une ſeconde treve

un an. On doit rapporter ces deux événemens à l'an 614, s'il est vrai que Secundus mourut à Trente en 615. Paul Diacre rapporte sa mort au mois de Mars de l'année qui suivit l'invasion des Sclaves. Il semble par la maniere dont Paul Diacre parle de cette hostilité, que la treve qui venoit d'être conclue eût dû en préserver les sujets de l'empire : ce qui supposeroit ou qu'Agilulf avoit une alliance particuliere avec les Sclaves, ou qu'il étoit encore l'allié des Avares, malgré ce qui venoit de se passer dans le Frioul.

C'est à la suite de la dévastation de cette province, & même après avoir dit que Grasulf la gouverna au-lieu de Rodoald & de Grimoald, que Paul Diacre parle de la mort de Tassilon, duc de Baviere, par où il paroît la reculer jusqu'après l'an 630. Mais du-moins doit-on conclure de l'ordre dans lequel il place ces faits, que l'événement qui lui a donné lieu de parler de cette mort, est postérieur à l'an 620. Je ne sais donc sur quel fondement Aventin a fait mourir Tassilon I. en 598; mais j'ose assurer qu'il s'est trompé en abrégeant son regne de plusieurs années, & que si le successeur de Tassilon fit & souffrit ce que Paul Diacre lui attribue, peu après avoir

succedé au trône, Tassilon ne mourut point avant l'an 630. Dès que l'ordre des faits recule l'événement rapporté par l'historien des Lombards après l'an 620; comme il suppose une guerre déclarée entre les Sclaves & les Bavarois, sujets des Francs, il est clair qu'il ne put arriver qu'après la rupture entre Samon & Dagobert. Voici ce que nous
C. 68. en apprend Frédégaire.

En la neuvieme année de Dagobert, ou en l'an 631, les Sclaves surnommés Vinides tuerent un grand nombre de marchands François qui étoient entrés dans les états de Samon pour y faire le commerce, & s'emparerent de tous leurs effets. Ce fut là l'origine de la mésintelligence qui éclata aussi-tôt après entre Dagobert & Samon, roi des Sclavins: c'est ainsi que Frédégaire appelle en cet endroit les Sclaves que les Grecs appelloient Sclavènes. Le roi des Francs envoya en ambassade, vers Samon, Sicharius, qui devoit sommer en son nom le prince des Vinides de faire composer les assassins pour la mort des marchands, & d'ordonner la restitution de leurs effets. Samon ne voulut pas voir Sicharius, & défendit qu'on l'amenât en sa présence: celui-ci, habillé à la maniere des Sclavins, fit habiller de même

ses compagnons, pénétra par ce moyen dans l'endroit où se tenoit Samon, & s'aquitta de sa commission. Mais, comme un payen & un marchand qu'il étoit, l'orgueilleux prince des Vinides ne donna aucune satisfaction pour tous les excès auxquels les siens s'étoient portés, & proposa des conférences pour régler tout-à-la-fois, & ce différend & plusieurs autres qu'il y avoit, disoit-il, entre les deux nations. Sicharius, *comme un sot ambassadeur*, se répandit, sans y avoir été autorisé, en invectives & en menaces, prétendant que Samon & tout le peuple de son royaume devoient le service à Dagobert, ce qui vouloit dire qu'ils étoient ses sujets. Samon, déja piqué de l'indécence de ces propos, répondit: le pays que nous possédons est à Dagobert, & nous-mêmes sommes à lui, pourvu néamoins qu'il veuille continuer à vivre avec nous en amitié. Sur quoi Sicharius, continuant sur le même ton, il n'est pas possible, dit-il, que des Chrétiens, serviteurs de Dieu, accordent leur amitié à des chiens. Si vous êtes les serviteurs de Dieu, repartit Samon, & si nous sommes ses chiens, nous avons reçu la permission de vous mordre comme de mauvais serviteurs, qui ne cessez d'offenser votre maître, & en même

tems il fit chasser Sicharius de sa pré-
sence.

Celui-ci ayant fait au roi des Franc
un rapport de sa commission tel qu'i
jugea à-propos de le faire, Dagobert
indigné de l'orgueil de Samon, ordonn
que dans tout le royaume d'Austrasie
on prît les armes contre Samon & le
Vinides. Trois armées se mirent bien-
tôt en campagne & entrerent sur les
terres de cette nation, pendant que les
Lombards, alliés de Dagobert y en-
troient aussi de leur côté. Les Sclaves
opposerent autant d'armées à leurs en-
nemis. Les Allemands, sous la conduite
de leur duc Chrodobert, furent les plus
forts dans la partie qu'ils attaquerent,
& remporterent une grande victoire.
Les Lombards furent de même victo-
rieux, & un grand nombre de Sclaves
fut emmené en captivité par l'un & par
l'autre de ces peuples. Les Austrasiens
entourerent le château de Wogastis-
bure, où étoit un corps nombreux de
braves Vinides, & les combattirent
pendant trois jours consécutifs. Mais
une grande partie de l'armée de Da-
gobert ayant été taillée en pieces, tout
ce qui en resta prit la fuite & aban-
donna ses tentes & les bagages, pour
retourner chez soi avec plus de célé-

rité. Depuis lors les Vinides entrerent à plusieurs reprises dans la Thuringe & dans d'autres cantons du royaume des Francs qu'ils ravagerent. Dervan, duc des Sorabes ou Siurbes, qui étoient Sclavins de nation, & qui depuis quelque tems, appartenoient au royaume des Francs, se donna à Samon pour faire désormais partie de son empire. Tous ces avantages que les Vinides eurent sur les Francs, ils ne les durent pas tant à leur bravoure qu'au mécontentement des Austrasiens qui voyoient que Dagobert les avoit pris en aversion & qu'on dépouilloit tous les jours de leurs biens.

C'est ainsi que Frédégaire raconte le commencement d'une guerre qui devoit avoir les suites les plus fâcheuses pour le royaume d'Austrasie. Mais il est bon d'observer que les manuscrits varient sur le nom du château que nous avons appellé Wogastisburc, ou le château de Wogastes: il est aussi appellé Wocastense, Wogastense & Wocatense, ce qui prouve que ce mot difficile à déchiffrer, a embarrassé les copistes, & qu'ainsi aucun de ces noms n'est peut-être celui que Frédégaire avoit employé, & qui pouvoit être aussi corrompu. Au-moins est-il certain que, ni

dans l'histoire, ni dans la géographie d'aucun siecle, on ne trouvera un château de ce nom. Rapprochons du récit de Frédégaire celui de Paul Diacre; après avoir raconté la fin tragique de Tason, que l'annaliste des Francs place immédiatement après ce que nous venons de transcrire, l'historien des Lombards continue ainsi.

En ce tems-là Tassilon, duc des Bajoars, étant mort, son fils Garibald fut vaincu par les Sclaves dans Agunte, & les frontieres des Bajoars furent au pillage. Ceux-ci ayant cependant repris courage & reparé leurs forces, enleverent aux Sclaves le butin qu'ils avoient fait & les chasserent de leur pays. Un manuscrit substitue *Magunti* au nom d'Agunte; mais ce dernier nom se trouve dans un autre endroit de Paul Diacre, où il dit que le château *d'Agunte* (*Aguntum Castrum*), étoit sur la route qui conduisoit du Frioul à Ausbourg. Aguntisbourg est la traduction d'*Aguntum castrum*. Au-lieu de la variante *Magunti*, il falloit lire *Wagunti*, qui est le nom que les Barbares donnerent à ce château, d'où l'on a fait Wocatense pour Waguntense, & Wogastisbourg pour Waguntisburc. Il résulte de-là que la défaite de Garibald, arrivée précisément dans

le tems où furent battus les Austrasiens, n'est point différente de la déroute de ces derniers; que les suites de l'une, furent celles de l'autre, & que Frédégaire fixe une date qui manqueroit sans lui à l'histoire des Bavarois.

On a dit jusqu'ici sans preuve que Garibald fils & successeur de Tassilon, étoit mort en 610, ou ce qui revient au même dans l'année de la mort de Phocas. Cette assertion, destituée de preuves, le feroit mourir plusieurs années avant le tems où il dut épouser Gaila, & l'on peut, ce me semble, croire sur des preuves assez fortes & sur des conjectures non moins plausibles, qu'il vivoit encore en 631, & que son pere Tassilon étoit mort peu avant cette année; il étoit important de fixer cette date. Mais comme je m'écarte encore en ce point de toutes les opinions adoptées jusqu'ici par les écrivains de Baviere, il est tems que je fasse connoître la source de leurs erreurs, & que je justifie mon indifférence pour leur témoignage.

Je ne répéterai point ici ce qu'ont dit avant moi le savant Mabillon, Basnage dans son observation sur les monumens de Salsbourg, & Meichelbeck dans une dissertation qu'il a mise à la tête du second tome de son histoire de

Freising. On peut voir dans leurs écrits les puissantes raisons qui les ont déterminés à reculer la mission de saint Rupert jusqu'à la fin du septieme siecle. Je m'en tiens ici à la preuve que je tire de l'index ou annotation d'Arnon & de son catalogue des Donations, & qui me paroît victorieuse.

Canis. lect. Antiq. tom. III, p. II, pag. 452.

Arnon, contemporain de Charlemagne, fait une énumération des donations & des bienfaiteurs auxquels l'église de Saltsbourg devoit son opulence. Le dernier duc de Baviere qu'il nomme est Tassilon déposé par Charlemagne. Avant lui avoit été son pere Odilon, dont l'âge est si bien connu par les annalistes François; avant Odilon, Hucbert, contemporain de Charles Martel; avant Hucbert, son pere Théodebert, & avant lui Théodon son pere & son prédécesseur qui donna à saint Rupert lui-même le lieu où il fit la premiere fondation de l'église de Saltsbourg. Théodebert, connu par l'histoire des Lombards, vivoit en 702. Les autres sont connus ou par les annales ou par la vie de saint Corbinien, & leur âge s'y trouve déterminé de maniere que Théodon est le seul qui ait pu commencer à régner avant la fin du septieme siecle. Dans le catalogue des Donations, on trouve un long

récit d'un procès que Virgile, évêque de Saltsbourg eut avec un chapelain du duc Odilon, qui s'étoit fait donner un bien, dont les ducs Théodon & Théodebert son fils avoit fait don à l'église de Saltsbourg. Virgile en reclamoit au-moins la moitié; mais pour le faire avec plus de fondement, il voulut savoir comment la chose s'étoit passée au tems de saint Rupert, & se le fit raconter par ceux qui en avoient été témoins, & qui étoient ou des disciples de ce saint, tels que le prêtre Dignolus & Jean, ou leurs écoliers & quelques-uns leurs enfans. Cette conquête se fit après l'an 747, d'où il faut conclure que Rupert avoit vécu au commencement de ce siecle. Or tous les biographes qui ont écrit sa vie, disent unanimement qu'il vint en Baviere, dans la seconde année du roi Childebert. Ce prince est donc Childebert III, surnommé le Juste; & comme il commença à régner en 695, il est évident que Rupert vint en Baviere en 697. Voyons maintenant combien d'erreurs a produites une premiere erreur sur l'âge de saint Rupert.

Canis. lect. ubi sup. page 465.

Aventin le fait venir en Baviere sous le regne & par l'ordre de Théodebert le Grand, donc il a dû placer en ce tems un Théodon, qui est pour lui Théodon

Annal. lib. III.

III, un Théodebert fils de ce Théodon un Théodevald frere de Théodon. Je crois qu'Arnpeck lui a fourni le troisieme fils de Théodon II, qu'il appelle Uton. J'ai dit qu'il donne à Théodevald un fils nommé Tassilon, contemporain de Théobert son cousin germain; mais ici Paul Diacre place Garibald. Aventin le fait fils de Théodebert, dont il a puisé l'existence chimérique dans la vie de saint Rupert. Paul Diacre guide encore Aventin, lorsque celui-ci donne Garibald II. pour fils & successeur à Tassilon I; mais ayant fait mourir Tassilon en 598 & Garibald en 610, il a été obligé de créer un nouveau Tassilon, pour que le monastere de Chiemsée ait pu être fondé par un prince de ce nom, & à la priere d'Eustase, qui ne vint en Baviere qu'après l'an 613. Aventin croit qu'Eustase, abbé de Luxeuil, fut aussi évêque de Metz: d'où vient, dit-il, que les deux monasteres de Chiemsée furent soumis à l'évêque de Metz & à l'abbé de Luxeuil; ainsi que j'en ai vu la preuve dans un diplôme de l'empereur Arnoul qui soumit Chiemsée à Dietmar, archevêque de Saltsbourg, & dédommagea l'évêque de Metz en lui rendant Luxeuil. Ce fait, qu'il est difficile de nier, prouve seulement com-

bien nous avons eu raiſon de prolonger la vie de Taſſilon juſqu'aſſez avant dans le ſeptieme ſiecle.

Mais ici Aventin preſſe étrangement les générations, puiſque ſon ſecond Taſſilon devoit être fils de Théodon IV, & celui-ci de Garibald & de Gaila. Or comme la miſſion d'Euſtaſe arriva entre les années 613 & 617, il eſt clair que l'annaliſte Bavarois fait faire une fondation par ſon Taſſilon II, dans le tems préciſément où ſa grand-mere, encore fille, fut réduite en eſclavage par les Avares. Le même auteur donne pour frere à Taſſilon un duc Théodebert qui ne ſe trouve ici que pour tenir compagnie & ſuccéder enſuite à ſon pere Théodon: l'un & l'autre viennent mettre à l'étroit Taſſilon I, & Garibald II. qui doivent mourir pour leur faire place, l'un en 598, & l'autre en 610, parce qu'il y avoit eu avant Aventin des auteurs, auſſi mal inſtruits que lui, mais moins hardis, qui avoient fait venir ſaint Rupert en Baviere dans la deuxieme année de Childebert, roi d'Auſtraſie, ou en 577, ce qui les avoit conduits à placer vers la fin de ce ſiecle & au commencement de l'autre un Théodon pere d'un Théodebert. Arnpeck, ainſi que je l'ai dit, fait vivre un duc Udon vers le milieu du

dix-septieme siecle. Garibald, selon lui, fut le successeur d'Udon, & se vit détrôner en faveur de Tassilon : celui-ci, chassé à son tour, fit place à Garibald, qui fut encore chassé, & eut pour successeur le même Tassilon qui ne mourut qu'en 650, âgé de 100 ans. Je ne réfuterai point ces fables d'Arnpeck, fruit monstrueux de la confusion & de l'ignorance.

Velser a évité une partie de ces écarts ; mais il n'a fait que reculer l'écueil contre lequel il devoit faire naufrage. Il prouve que S. Rupert ne vint point en Baviere sous le regne de Childebert I, qui, étant roi de Paris, ne pouvoit donner son nom aux années dans le royaume d'Austrasie. Il rapporte donc la mission de Rupert au regne de Childebert II ; mais comme l'autorité de Paul Diacre l'empêche de placer un Théodon & un Théodebert dans le même tems où, selon cet historien, régnoient en Baviere Garibald I, Tassilon I, & Garibald II. il renvoye le regne de Théodon, Catechumene de saint Rupert, après celui de Garibald II, & place sa conversion en 616. Mais dès qu'il est prouvé que saint Rupert ne vint en Baviere que 87 ans après cette époque, tout le récit de Velser n'est plus qu'un roman, & il ne reste plus de preuve qu'il ait existé

en 616 un Théodon, fils & successeur de Garibald II, & encore moins que ce prince ait eu un regne aussi court que le lui donne Velser. Cet auteur n'est point embarassé à donner un successeur à ce Théodon imaginaire, qu'a enfanté son erreur sur l'âge de saint Rupert : il le trouve dans la vie de ce missionnaire : ce successeur est Théodebert, à qui son pere recommanda en mourant d'être docile aux avis du saint apôtre de la Baviere.

Mais quel successeur eut ce Théodebert ? Velser n'hésite point : il cite hardiment Arnon, archevêque de Saltsbourg. Ce prélat, selon lui, est un des auteurs qui prouvent l'existence de son Théodon en 616, puisqu'il fut le premier bienfaiteur de saint Rupert. Il prouve aussi par le témoignage d'Arnon, conjointement avec le biographe du saint, que Théodebert fut fils & successeur de Théodon, & content de sa découverte, il continue à se servir avec confiance de l'index ou annotation d'Arnon. C'est, dit-il, un certain & riche témoin : or ce témoin dit que Théodebert fut pere de Hugbert, & l'eut pour successeur. Velser se fâche de ce que tous les annalistes ont oublié ce duc de Baviere, oubli qu'il ne sait à quoi attri-

buer. La raison en est pourtant très-naturelle ; c'est que cet Hugbert n'exista point alors.

Mais ici Velser abandonne l'index d'Arnon, parce que la vie de saint Emmeran lui fournit un Théodon, qu'il ne croit pas devoir oublier. Il en fait un IV. duc de ce nom, & place son regne vers l'an 652, parce que saint Emmeran fut martyrisé en cette année. Mais comment Arnon a-t-il oublié ce Théodon ? Velser n'en dit rien, il ne parle même plus de l'index, peut-être commence-t-il à être embarrassé. Mais lui ou son commentateur condamne Arnoul de Chambe pour avoir placé le Théodon de saint Emmeran avant celui de saint Rupert. Les enfans du premier ne lui succéderent point suivant Arnoul. Velser lui donne pour successeur un duc Théodebert que lui fournit Paul Diacre, lorsqu'il dit qu'Ansprand se réfugia chez ce prince & y passa dix ans entiers. Mais l'index d'Arnon étant épuisé, il falloit d'autres ressources à Velser pour remplir un vuide qui restoit dans le commencement du huitieme siecle. Il trouva ces ressources dans la vie de saint Corbinien, premier évêque de Freising, où il est fait mention d'un Théodon : il lui donne le cinquieme rang

entre les ducs de ce nom, & en fait le successeur du Théodebert de Paul Diacre. C'est lui qui fit le pélerinage de Rome, & qui eut trois fils, Théodibald, Grimoald & Hugbert II. C'est ainsi qu'il plaît à Velser de les nommer; mais la vie de Corbinien n'en nomme que deux, Grimoald & Théodevald, & nous prouverons que le troisieme s'appelloit Théodebert & non Hugbert.

Velser n'a pas de peine à trouver les autres ducs de Baviere. Les annalistes François les lui fournissent sans qu'il ait besoin de revenir à l'index d'Arnon, dont il a déja fait un autre usage. Les observations qu'on vient de lire, & une narration toujours fondée sur des autorités, seront toute la réfutation que je ferai des erreurs dont on a rempli les anciens fastes de la Baviere. Je reviens à Garibald II. qui vivoit encore en 631, tems de la défaite d'Agunte.

En la même année ce prince & ses sujets donnerent à Dagobert une autre preuve d'obéissance, dont le succès fut plus heureux, mais encore plus honteux que celui de cette campagne. En cette année, dit Frédégaire, il s'éleva de grands démêlés dans le royaume des Avares ou la Pannonie. L'objet n'en pouvoit être plus important: un Avare

& un Bulgare se disputoient la couronne, chacun d'eux prétendoit devoir être le successeur du dernier roi. Ils rassemblerent de part & d'autre des armées nombreuses, & en vinrent à une bataille. La victoire demeura aux Avares, neuf mille Bulgares, chassés de la Pannonie avec leurs femmes & leurs enfans, s'adresserent à Dagobert pour en obtenir un établissement dans ses états. Le roi des Francs envoya ordre aux Bavarois de les recevoir chez eux, & de les y garder pendant l'hiver, jusqu'à ce qu'il eût délibéré avec les Francs sur ce qu'il pouvoit en faire. Les Bavarois se les partagerent, ensorte que ces fugitifs étoient dispersés dans tout le pays, lorsque l'ordre arriva de les tous massacrer en une seule nuit, hommes, femmes & enfans, sans faire quartier à aucun. Chaque Bavarois devoit égorger ses hôtes & les égorgea. Ainsi l'avoient résolu les Francs & l'avoit ordonné Dagobert. Il n'en échappa pas un seul, à l'exception d'Altiæus ou Altic, qui s'enfuit avec sept cens hommes & leurs femmes & enfans, & se retira dans la Marche ou frontiere des Vinides, où il vécut pendant plusieurs années avec Walluc, prince ou duc de cette contrée.

Il est bon d'observer que les Bulgares

fugitifs auroient pu demander une retraite aux Sclaves comme aux Francs, & l'obtenir d'eux, comme Altic trouva chez eux un asyle après le massacre de Baviere. Il n'étoit pas même naturel que les Bulgares aimassent mieux se réfugier chez les Francs qui n'étoient pas ennemis des Avares, que chez les Vinides. Cette remarque justifie peut-être l'ordre inhumain que Dagobert donna aux Bavarois, & la complaisance qu'ils eurent de l'exécuter. Frédégaire nous permet aumoins de croire, si même il ne fait pas entendre qu'après un long séjour dans la Marche Vénédique, Altic la quitta pour aller s'établir ailleurs; ainsi, malgré un intervalle apparent de plus de trente ans, j'ose avancer que l'Altic de Frédégaire est l'Alzeco de Paul Diacre.

Ce duc des Bulgares, ainsi qu'il le qualifie, s'étant séparé de sa nation, on ne sait pourquoi, entra en Italie sans y commettre aucun désordre, & alla trouver Grimoald, roi des Lombards, avec toutes les troupes qui lui obéissoient. Grimoald accepta l'offre qu'il lui fit de s'établir chez lui, avec la promesse de le servir dans ses guerres, & l'envoya à Bénevent vers son fils Romuald, à qui il ordonna de distribuer des terres à

Alzeco & à ses gens. Romuald, qui connoissoit le prix des hommes, reçut avec plaisir Alzeco & ses Bulgares, & leur donna un pays très-vaste, qui jusqu'alors n'avoit été qu'une triste solitude. C'étoit le territoire de Sepranum, celui d'Esernie, de Bovianum & de plusieurs autres cités, que d'autres habitans avoient jadis rendu fameuses, & que devoient alors défricher un peuple venu du fond de la Tartarie. Le duc Romuald, pour n'avoir pas un égal dans le chef des Bulgares, changea son titre de duc en celui de *gastald*. Au tems de Paul Diacre les descendans de ces Bulgares habitoient encore le pays que Romuald leur avoit donné, & quoiqu'ils parlassent Latin, ou la langue vulgaire des Italiens, ils n'avoient pas oublié la langue de leurs peres.

Je n'ai voulu ni supprimer ni séparer ces faits qui sont très-instructifs, relativement à l'origine des Bulgares que nous rétablirons dans le chapitre suivant, & qui tout isolés qu'ils sont, ne laissent pas de renfermer des leçons utiles. Que seroient aujourd'hui sept cens hommes échappés à une défaite, & ensuite à un massacre? En proie à la misere, & bien-tôt dispersés, ils seroient le jouet de la fortune, & disparoîtroient de des-

sur la terre. Sept cens Barbares étoient alors sept cens guerriers intrépides auxquels il ne manquoit rien pour former une société, & qui, unis entre eux par l'esprit national & un attachement inviolable à leur chef, se soutenoient mutuellement contre les coups de la fortune, & pouvoient toujours profiter de ses faveurs, qu'ils étoient en état d'attendre. Je reviens aux Sclaves & à l'époque de leur plus haute fortune que l'on peut dater du regne de Samon.

Arichis, duc de Benevent, & pere adoptif de ce même Grimoald dont nous venons de parler, étoit mort depuis dix-sept mois. Ainsi il n'y avoit pas long-tems que les Vinides étoient restés vainqueurs sous les murs d'Agunte. Aion, fils d'Arichis, étoit duc de Bénevent, quoique son pere eût paru désigner ses deux éleves pour ses successeurs, & ceux-ci, par une reconnoissance & avec une modération peu communes, obéissoient à Aion comme à leur frere aîné. Enfin on comptoit l'an 632 (*), lorsque les Sclaves couvrirent la mer Adriatique d'une nombreuse

(*) Suivant le calcul que nous a fourni l'histoire de Grimoald, élu roi en 662, il avoit été duc pendant 25 ans, & son frere successeur d'Aion l'avoit été pendant 5 ans.

flotte, & mirent une armée à terre, non loin de la ville de Siponte, près de laquelle ils assirent leur camp. Ils l'avoient entouré de fossés qu'ils avoient recouverts de terre, & attendoient dans le piege le brave, mais imbécille Aion. Ce duc n'avoit point avec lui ses freres adoptifs, & ne les attendit pas pour marcher contre un ennemi qui osoit séjourner sur sa frontiere. Mais lorsqu'il alloit fondre sur lui avec plus d'impétuosité que de prudence, son cheval s'abattit dans un fossé, & les Sclaves l'accablerent sans peine avec une partie de ceux qui l'avoient suivi. Rodoald l'ayant appris, accourut au camp & demanda aux Sclaves une conférence, dans laquelle il leur parla en leur langue, ce qui les surprit beaucoup. Le prince Lombard l'avoit apprise lorsque ses freres commandoient aux Sclaves de Zellia. Mais il étoit en effet surprenant que dans l'Italie méridionale, il se trouvât un prince qui parlât la langue des Sclaves, dont l'invasion dans cette contrée n'étoit pourtant pas moins surprenante. Ce fut une facilité de plus qu'eut Rodoald pour endormir ou pour séduire les Sclaves: Ils n'avoient plus, dit-on, la même ardeur pour la guerre, lorsque le prince Lombard fondit tout-à-coup sur eux,

vengéa la mort d'Aion par le carnage qu'il en fit, & obligea le reste à faire retraite.

Les Sclaves avoient secoué le joug des Avares lors de cette irruption dans l'Italie méridionale; mais il y a tout lieu de croire qu'ils s'étoient établis sur les côtes du golfe, lorsqu'ils leur étoient encore soumis, & quoique nous ignorions les circonstances de ce déplacement, nous devons avec d'autant plus de raison le leur attribuer, que dans le tems où il se fit, l'empire de ces derniers étoit encore très-florissant; car nous sommes en état d'en fixer le tems & l'occasion d'une maniere qui ne laisse rien à désirer, si, à ce que nous avons dit de l'invasion de la Dalmatie par le grand Bajan, nous joignons deux lettres du pape Grégoire le Grand, dans lesquelles il est parlé des Sclaves. La premiere, datée de la deuxieme indiction ou de l'an 599, fait mention de quelques avantages que les généraux Romains venoient de remporter sur les Sclaves. La seconde adressée à l'évêque de Salone en Dalmatie, est de la troisieme indiction ou de l'an 600. On voit par cette lettre que l'évêché de Salone avoit beaucoup à souffrir des Sclaves qui l'avoient envahi, & que Grégoire en étoit non-seulement *affligé*,

S. Grég. ep. l. x. ep. 26.

mais encore très-*inquiet*, parce que par l'Istrie ces Barbares pouvoient pénétrer en Italie, & y porter la désolation & les ravages qui étoient toujours la suite de leurs incursions. On ne peut donc pas douter que ce ne soit vers ce tems-là, & sous les auspices du cagan, que les Sclaves aient poussé leurs établissemens jusque sur la mer Adriatique, & même jusque dans l'Istrie.

Je n'ai garde de rien affirmer sur l'état dans lequel se trouvoient en 632 les Sclaves de ces contrées; la révolution que Samon avoit consommée, ayant très-bien pu ne pas s'étendre jusqu'à eux. Je dois même observer que nous ne savons pas précisément dans quel pays Samon avoit fondé un royaume. Il est seulement très-vraisemblable que la Carinthie, la Carniole & la Styrie firent une partie considérable de ses états, puisque Dagobert leur ayant déclaré la guerre, les Lombards furent ses auxiliaires contre eux, & que les Bavarois les attaquerent du côté d'Agunte, château situé dans le Norique à 90 milles ou environ 30 lieues d'Aquilée, & à 60 milles d'une ville de Carniole, appellée Julium Carnicum dans l'itinéraire d'Antonin.

Mais si ce sont-là de fortes raisons pour placer le royaume de Samon à l'o-

vient de la Baviere, la plûpart des guerres que les Vinides firent aux Francs, sous son regne, semblent indiquer une position bien différente, & la même qu'indique aussi la défection de Dervas, duc des Sorabes; car les Sorabes méridionaux n'ayant pu, dans aucun tems, obéir aux Francs, il doit être question ici des Sorabes du nord. Et c'est précisément dans cette partie de leurs frontieres que les Francs eurent le plus souvent à lutter contre les Vinides. Il y avoit à peine un an que la guerre avoit commencé, lorsque Dagobert apprit qu'une armée de Vinides étoit entrée dans la Thuringe. Là-dessus il fit rassembler une armée d'Austrasiens, & partit de Metz avec l'élite des Bourguignons & des Neustriens qu'il mena à Mayence, où étoit le lieu d'assemblée, & où il comptoit passer le Rhin avec de très-grandes forces. Il étoit encore dans cette ville, lorsqu'il reçut une ambassade des Saxons qui lui faisoient demander la remise du tribut qu'ils lui devoient, & promettoient en échange de résister seuls aux Vinides, & de défendre soigneusement la frontiere des Francs de ce côté-là.

En 632.

Frédég. chron. c. 74.

Il y avoit peu d'années que les Saxons avoient donné de nouvelles preu-

ves de leur antipathie invincible pour la nation qu'ils offroient alors de défendre.
Lib. IV, p. 32. Paul Diacre rapporte aux premieres années de ce siecle une guerre contre les Francs & les Saxons, qui dut couter beaucoup de monde aux deux nations. Frédégaire n'en parle point; mais il est fait mention dans la vie de S. Faron d'une déclaration insolente que les Saxons firent faire au roi des Francs, & saint Ouen dit, dans la vie de saint Eloi, que du tems de ce saint, il y eut en France un très-grand nombre d'esclaves Saxons, par la multitude de prisonniers de cette nation qu'on avoit arrachés de leur patrie, & qui avoient été dispersés dans tout l'empire François. On peut donc accuser Frédégaire d'une omission importante, & dès lors on peut en croire le moine Sigebert, lorsqu'il dit, dans la vie de saint Sigebert, fils de Dagobert, que ce prince, lorsqu'il étoit sous la tutele d'Arnoul & de Pepin, étendit au loin le royaume des Francs, & travailla sur-tout à subjuguer les Saxons qui fatiguoient la frontiere de ses états par de fréquentes incursions. Sigebert ajoute quelques circonstances de cette guerre, qu'on trouve plus au long dans les gestes des Francs, où on les a proscrites comme

une invention de l'anonyme, auquel nous devons cette histoire. Mais cette proscription, fondée sur le silence d'un annaliste tel que Frédégaire, est trop téméraire pour que nous ne reclamions pas un exploit aussi mémorable que celui-là.

Dagobert battu entre le Veser & le Rhin, quoiqu'il eût payé de sa personne jusqu'à recevoir un coup de sabre sur son casque, fut secouru à tems par son pere qui s'avança jusques sur le Veser. Bertoald, duc des Saxons, étoit de l'autre côté du fleuve, & s'oublia jusqu'à dire une injure à Clotaire. Ce prince, pour se venger, passa le Veser à la nâge, & poursuivit Berthoald qui avoit pris la fuite. Celui-ci voulut éviter un combat singulier, & cria au roi qui le serroit de près de se retirer, pour ne pas s'exposer ou à tuer son esclave avec peu de gloire, ou à en être tué avec encore plus de honte. Clotaire que la colere transportoit, n'écoutoit rien, & le combat s'engagea. Il avoit duré long-tems, sans que Dagobert eût encore pu joindre son pere avec l'armée qui passoit le Veser à la nâge, & Clotaire, appesanti par sa cuirasse, commençoit à ne plus porter que de foibles coups, lorsqu'il entendit un de ses écuyers qui crioit à son *seigneur*

roi de prendre courage : ranimé par l'espoir d'être secouru & le desir de n'en avoir pas besoin, il fit un dernier effort, & abattit la tête de Berthoald, qu'il rapporta sur la pointe de sa lance. Les Saxons, trop foibles contre deux puissantes armées & contre deux rois, après avoir perdu leur duc, ne défendirent point leurs foyers, & les Francs n'y laisserent pas un homme dont la taille passât la hauteur d'une épée. Ceux qui n'avoient pas pris la fuite furent tués ou emmenés prisonniers.

Un nouveau traité, par lequel les Saxons s'obligerent de payer le tribut auquel ils étoient soumis depuis longtems, mit sans doute fin à cette guerre & sauva les restes de la nation Saxonne. Ce tribut qui leur avoit été imposé par Clotaire I, consistoit en 500 vaches. Dagobert, après avoir consulté les Neustriens, consentit à les en décharger, à condition qu'ils défendroient l'Austrasie, contre les Vinides, ainsi qu'ils s'y étoient offert. Le traité ayant été conclu à ces conditions, les députés Saxons, au nom de toute la nation, en jurerent l'observation sur les armes : c'étoit leur serment ordinaire ; mais il fut vain pour cette fois : car ils ne défendirent point l'Austrasie, & ne payerent plus le tribut.

Apparemment cette année, en laquelle les Sclaves se vengerent aussi des Lombards, fut malheureuse pour les Austrasiens, puisqu'en l'année suivante, les ravages que Samon fit faire dans la Thuringe & dans plusieurs autres cantons de l'Austrasie que les Vinides mirent à feu & à sang par son ordre, déterminerent Dagobert à donner pour roi à l'Austrasie Sigebert son fils, qui étoit encore très-jeune ; les évêques & les officiers supérieurs le lui conseillerent ainsi, & tous les grands du royaume y consentirent. Chunibert, évêque de Cologne, & le duc Adalgiscle furent chargés de gouverner sous lui le palais & le royaume. Sous ces nouveaux auspices les Austrasiens défendirent avec succès leurs frontieres que les Vinides n'insulterent plus impunément. Mais Radulf, à qui Dagobert avoit donné le duché de Thuringe, fut de tous les seigneurs d'Austrasie, celui qui contribua le plus à réprimer les Vinides : il leur livra plusieurs batailles dont il sortit victorieux, & les obligea enfin à prendre la fuite. 635.

Frédégaire dit que Radulf étoit fils de Chamare, ce qui suppose que son pere s'étoit rendu célebre par quelque endroit ; mais nous ne le connoissons

que par son fils. On assure que Radulf enorgueilli de ses victoires, & dédaignant d'obéir au duc Adalgiscle, saisit toutes les occasions qu'il trouva de se brouiller avec lui, & se fraya par-là le chemin à la révolte qu'il méditoit dès-lors contre Sigebert. On ne pouvoit pourtant pas encore l'en accuser, & sa conduite paroissoit plutôt être celle d'un brouillon que d'un rebelle. Mais on ne tarda pas à s'appercevoir qu'il avoit moins haï Adalgiscle qu'il n'avoit cherché des prétextes pour ne pas obéir au dépositaire de l'autorité royale. Dagobert étant mort, Pepin qui lui étoit resté attaché quoiqu'Austrasien, passa au service de Sigebert en qualité de maire du palais, & son fils Grimoald lui succéda au bout d'un an dans cette grande place, malgré un ennemi puissant qu'il avoit dans le palais, & par le crédit prédominant de la faction dont son pere avoit été le chef. Radulf qui avoit des amis à la cour, eut sans doute beaucoup de part aux traverses qu'essuya Grimoald; mais il n'entreprit point de se mettre lui-même à la tête d'une faction, & celle qu'il favorisoit ayant eu du dessous, par la ligue que firent entre eux Grimoald & l'évêque de Cologne, il apprit, sans en être effrayé, que le pou-

voir de ses ennemis étoit sans bornes dans le palais, & qu'il alloit être en butte à toutes les forces de la monarchie rassemblées sous l'autorité du roi. On ne lui reprochoit encore qu'un plan concerté & des mesures prises pour une révolte, lorsque Sigebert publia un ban pour rassembler toutes les troupes de l'Austrasie en-deça & au-delà du Rhin: il mena lui-même les premieres jusqu'à ce fleuve, qu'il leur fit passer, après quoi il fut joint par toutes les nations qui avoient leur pays à la droite du Rhin. Radulf n'étoit ni le seul, ni le premier ennemi qu'il falloit attaquer. Ce prince Agilolfinge, à qui le pouvoir exorbitant d'Arnoul & de Pepin avoit été funeste sous le regne de Dagobert, Chrodoald avoit laissé un fils qui, soit vengeance, soit ambition, soit raisons de parenté & d'amitié, étoit entré dans les vues de Radulphe, & avoit contracté avec lui une alliance étroite. 640.

On est peut-être surpris qu'un seigneur Agilolfinge, s'il ne régnoit pas chez les Bavarois, ait été un ennemi sur lequel une armée royale ait dû remporter une victoire. Le fait est pourtant certain. Il l'est également que le fils de Chrodoald n'avoit point son pays au midi du Danube, ni même

près de la Baviere, & qu'un peuple assez nombreux lui obéissoit. Dès que les Agilolfinges sont une famille puissante chez les Varnes, ou même la famille royale de cette nation, à qui Procope donne presque toute la Germanie, on n'est plus surpris de ce qui, dans toute autre hypothèse, seroit à peine concevable. On entrevoit même pourquoi Farus, fils de Chrodoald, se lia étroitement avec Radulf qui aspiroit à régner sur les Varnes ou Thuringiens & que cette nation seconda puissamment dans ce projet ambitieux.

Farus fut le premier ennemi que combattit Sigebert. Son armée fut mise en déroute, lui-même fut tué, & tout ce qui resta de son peuple, après le carnage qui en avoit été fait, fut réduit en captivité. Ce succès dut être important, puisque ce ne fut qu'après la défaite de Farus que tous les chefs & l'armée entiere prêterent serment, dans les mains les uns des autres, de ne point faire grace de la vie au rebelle Radulf. Cette espece de conspiration très-singuliere dans une armée que son roi commandoit en personne, prouve bien que l'esprit de faction l'avoit rassemblée & la faisoit agir. Après que Sigebert eût vu porter cette atteinte à son autorité, il traversa

la Buchonie, aujourd'hui le pays de Fulde, avec son armée, & s'avança à grande journées vers la Thuringe. Cette marche prouve que la Buchonie étoit entre la Thuringe & le pays qui avoit appartenu à Farus; ce qui confirme encore dans notre système ce que disoit Procope, que de son tems le pays des Varnes s'étendoit depuis le Danube jusqu'au Rhin. Il seroit en effet assez naturel de penser que le pays de Farus étoit situé entre la Buchonie, le Rhin & le Mein. Je n'oserois pourtant pas assurer qu'il ne fût pas au midi de cette riviere, & qu'il n'ait pas été réuni depuis au reste de la Thuringe.

Radulf, à qui on n'avoit laissé d'espérance que dans la guerre, s'y prépara avec autant de courage que de prudence. Il choisit sur le bord de l'Instrout une montagne dont l'accès étoit difficile, & sur laquelle il fit un camp retranché & garni de bonnes palissades. Il y rassembla une armée aussi nombreuse qu'il put l'avoir, & s'y enferma lui-même avec sa femme & ses enfans. Sigebert entoura ce camp avec son armée, & Radulf se tint dans ses retranchemens pour y attendre l'assaut général que lui annonçoient les premieres dispositions de l'ennemi. Mais la discorde étoit dans

l'armée de Sigebert, dont la jeunesse diminuoit l'autorité, & à qui l'esprit de faction en laissoit encore moins. Entre les chefs, les uns vouloient qu'on attaquât Radulf dès le même jour; les autres prétendoient qu'il falloit attendre au lendemain. Radulf avoit lui-même des partisans dans cette armée, & comptoit entre ses amis plusieurs des ducs qui en partageoient le commandement. Apparemment Grimoald & Adalegiscle ne l'ignorerent pas, puisqu'ils ne s'en rapporterent qu'à eux-mêmes du soin de garder la personne du roi, & laisserent à d'autres chefs celui de conduire l'attaque. Bobon, duc d'Auvergne, avec une partie de l'armée d'Adalegiscle, & Anovalaux, comte d'un pays que l'on croit être le Sundgau, avec les guerriers de son canton, furent à la tête des assaillans, & la plus grande partie de l'armée les suivit.

Le fort de l'attaque fut à une des portes du camp, & ce fut aussi à cette porte que Radulf combattit en personne, & avec ses meilleures troupes. Il savoit que plusieurs ducs de l'armée étoient résolus à ne pas l'attaquer, & il ne risqua rien en dégarnissant les postes qui leur avoient été assignés. Mais à l'endroit même où le combat fut le plus opiniâtre, les

les Mayençois ne furent pas fideles & firent très-mal leur devoir. Sans doute ils étoient entrés avec Farus, leur voisin, dans les projets du duc de Thuringe. Celui-ci avoit tout pour lui, le zele de ses braves guerriers pour son service, la confiance que lui donnoient ses intelligences, la nécessité de vaincre ou de périr, & l'avantage du poste. Il fit une sortie furieuse, par cette même porte que l'on attaquoit, tailla en pieces plusieurs milliers d'ennemis, & rentra aussi-tôt dans son camp. Sigebert répandoit des torrens de larmes, en voyant tomber les plus braves de ses guerriers. De ce nombre furent Bobon & Anovalaus : il vit cette affreuse boucherie, & ne combattit point, comme on avoit vu combattre dans un âge aussi tendre, le roi d'Austrasie dont il portoit le nom ; il importoit trop à Grimoald qu'il ne trouvât ni la mort ni la gloire dans les combats. Entre les morts on trouva aussi le domestique Frédulf que l'on disoit avoir été ami de Radulf.

Sigebert passa la nuit suivante dans son camp, à peu de distance de celui des Thuringiens. Mais dès que le jour fut venu, & qu'on sut que Radulf

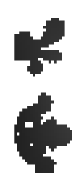
avoit eu l'avantage par-tout où il avoit été attaqué, on lui envoya des députés pour lui demander en grace de ne pas troubler le roi dans sa retraite, & de lui laisser la liberté de repasser le Rhin. Radulf y consentit, & ce fut avec son agrément que le roi & toute son armée retournerent chez eux. Dès-lors le duc de Thuringe fit la figure d'un roi & exerça tous les droits attachés à ce titre. Il fit une alliance étroite avec les Vinides, & s'attacha de même, par les liens de la plus solide amitié, les autres nations qu'il avoit dans son voisinage. Il ne nioit pourtant pas d'être le sujet de Sigebert; mais dans le fait il ne lui laissoit aucune autorité, & le traversoit de tout son pouvoir.

Deux ans après, Otton qui avoit été le rival de Grimoald dans le palais, & sans doute l'ami secret de Radulf, succomba sous les efforts que son ennemi ne cessoit de faire pour le perdre. Leutharis, duc des Allemands, fut l'instrument de la haine de Grimoald, & ce maire du palais jouit de sa détestable politique par l'affermissément de sa dignité, & par l'autorité sans bornes dont il fut le revêtir. La révolte de Radulf lui avoit autant servi à s'emparer de tout

le pouvoir en Austrasie, que la mort de son concurrent; il valoit mieux pour lui que les seigneurs, tels que Radulf, se révoltassent, & qu'il ne restât de sujets à son roi que ceux qui rampoient devant lui, que s'il eût eu de pareils rivaux dans le gouvernement, & des surveillans aussi capables de déconcerter ses projets de tyrannie. Telles furent & la cause & l'époque du démembrement de l'Austrasie, qui dura aussi long-tems que le combat entre la mairie & la royauté. Dès-lors les Vinides cesserent d'être voisins des Francs, dont ils étoient séparés, dans toute la longueur d'Austrasie par la Baviere, la Thuringe & la Saxe.

On voit cependant combien il est difficile de déterminer la position du pays que gouverna Samon, puisque, si sa premiere guerre avec les Francs & les Lombards indique qu'il possédoit le pays situé entre la Baviere & le royaume des Avares, les irruptions que les Vinides firent par son ordre dans la Thuringe, & l'offre que firent les Saxons de défendre l'Austrasie contre ces dangereux ennemis, paroissent prouver qu'il régnoit sur toutes ces tribus Vénédiques, qui s'étendirent depuis la Bohême jusqu'à la mer Baltique. Mais

on peut dire aussi que les autres Venedes de ces contrées ou se donnerent à lui, comme les Sorabes, ou firent avec lui une alliance étroite laquelle le mit en état de régler leurs opérations avec autant d'autorité que s'ils eussent été dans sa dépendance. Cette derniere opinion est celle qui me paroît la plus vraisemblable, puisqu'elle explique comment les Austrasiens attaquerent Samon du côté d'Agunte, & comment les Sclaves du nord, après avoir obéi, partie aux Avares & partie aux Francs, dont sans doute ils avoient recherché la protection contre leurs cruels tyrans, secouerent enfin le joug des uns & des autres, & recouvrerent leur liberté sous la protection de Samon.

CHAPITRE XII.

Le Chagan des Avares fait le siege de Constantinople de concert avec un général de Chosroës, roi de Perse, pendant qu'Héraclius fait alliance avec les Turcs & entre dans la Perse. Qui étoient ces Turcs. Digression sur leur invasion & leur établissement en Asie au tems de l'empereur Basile. Suites du siege de Constantinople. Révolte de Cubrat, prince des Bulgares, qui secoue le joug du Chagan. Histoire de ce prince & de ses fils. Description de la grande Bulgarie. L'empire des Chazars fondé sur les ruines de celui de Cubrat. Origine de cette nation & son histoire. Migration des Patzinaces & des Hongrois. Commencemens des Russes. Destruction totale de la Chazarie.

LA guerre civile qui divisa l'empire des Avares en 631, dut suivre la mort de ce chagan, dont la jeunesse & la beauté avoient séduit la coupable Romhilde, avant l'an 616. Suivant Frédégaire, les Avares d'un côté, les Bulgares de l'autre prétendirent donner un chef à toute la monarchie, prétention

singuliere de la part des derniers, mais qui prouveroit bien que les Avares furent cette nation dont le nom, suivant Agathias, fit disparoître celui des Cuturgurs, & que ceux-ci, loin d'être détruits, loin même d'être asservis par les Avares, leur furent incorporés par une espece d'adoption & par une alliance à-peu-près égale. Mais, avant d'examiner ce fait sur le témoignage des historiens Orientaux, nous devons reprendre de plus haut ce qui s'étoit passé dans l'Europe orientale.

L'empire de Phocas, négligé par tous les historiens, ne nous fournit rien de plus que la certitude d'une guerre que lui firent les Avares, & qui ne fut pas plus heureuse pour lui que celle qu'ils avoient faite à Maurice. Mais nous devons faire mention d'une anecdote omise par Théophilacte, & qu'on ne trouve nulle part mieux circonstanciée que dans la chronique Paschale. La conduite de Comentiole, lorsqu'il fit tout ce qui dépendoit de lui pour livrer son armée aux Avares, a dû paroître incompréhensible : elle cesse de l'être quand on sait que Maurice, excédé des fréquentes séditions auxquelles cette armée s'étoit portée, avoit donné ordre à Comentiole de la faire périr. Le succès ne

Hist. Byzant. p. 302.

fut pas complet ; mais le chagan tua beaucoup de soldats Romains, & fit un plus grand nombre de prisonniers. Malheureusement il offrit à Maurice de les lui rendre pour un sou d'or par tête. L'empereur refusa cette offre, sous prétexte que la rançon étoit trop forte : le chagan se rabattit à une demi-piece ; l'empereur répondit qu'il ne donneroit pas quatre deniers de chacun des prisonniers, & le Barbare irrité les fit tous massacrer. Mais Maurice lui donna cinquante mille pieces pour l'engager à se retirer. C'étoit avouer toute sa haine pour cette armée qui n'étoit pas détruite. On dit qu'il se repentit de ce crime atroce & qu'il en fut puni. Il étoit en effet de la nature de ceux qui traînent après eux leur châtiment.

Nous ne savons rien de ce qui se passa entre les Avares & l'empire pendant les sept premieres années d'Héraclius. Il paroît seulement que l'on doit rapporter à l'une de ces années, & même à la derniere, un événement que Nicéphore, dans la vie d'Héraclius, raconte en ces termes : le roi des Huns avec un nombreux cortege des grands de sa nation & de ses gardes vint à Constantinople, & demanda à l'empereur d'être initié

Hist. Byzant. p. 82.

aux mysteres du Christianisme. Héraclius le reçut avec plaisir, & les princes Huns furent tenus sur les fonts par les princes Romains, comme leurs femmes le furent par les femmes de ceux-ci. On les admit ensuite à la participation des saints mysteres, & l'empereur les combla de présens, & leur conféra des dignités. Leur duc fut revêtu de celle de patrice, & tous furent renvoyés dans leur pays.

Hist. Byzant. p. 213.

On donnoit aussi le nom de Huns aux Abares en Occident, & même en Orient, suivant un passage de Théophane, lequel est fautif; mais ne se peut-il pas que ce soit leur prince dont Nicéphore ait voulu parler: il y a même apparence qu'au lieu de lire dans Théophane les Huns qu'on appelle aussi *Abares*, il faut lire les Huns qu'on appelle aussi Bulgares, puisqu'aussitôt il nomme encore les Abares, & que ce dernier nom étoit celui que les Grecs donnoient le plus ordinairement à cette nation; c'étoit tout le contraire par rapport aux Bulgares, à qui jusqu'alors les Grecs avoient donné plus communément le nom de Huns. Ce fut donc un prince des Bulgares, soit Cuturgurs, soit Uturgurs, qui reçut alors le baptême, & à qui Héraclius conféra la dignité de patrice. Nicéphore ne le nom-

Aba-roux. *Abareis.*

me point en cet endroit ; mais il y a tout lieu de croire que ce prince est le même dont il parle dans la suite, sous le nom d'Organan, comme d'un prince très-connu.

Il n'y avoit pas long-tems qu'une tribu des Huns avoit embrassé le Christianisme, lorsque le prince des Avares envoya une ambassade à l'empereur pour traiter de la paix. Héraclius la reçut avec beaucoup de joie, combla les Avares de présens, & ne les laissa point partir sans envoyer à son tour en ambassade vers le chagan un patrice nommé Athanase, & le questeur Côme, qui devoient porter sa derniere résolution à ce Barbare. Il les reçut avec amitié, les caressa beaucoup, & n'oublia rien pour leur persuader qu'il étoit l'ami des Romains. Enfin il les assura qu'il iroit en personne trouver l'empereur pour faire alliance avec lui. Le patrice & le questeur qui ne doutoient point de la sincérité du chagan, communiquerent à l'empereur la confiance qu'ils avoient dans la droiture de ses intentions ; & lorsque le tems de l'entrevue approcha, il se mit en route vers Héraclée où avoit été marqué le lieu de l'entrevue, avec de riches habits pour le chagan & pour sa suite : 619

il avoit fait partir devant lui toutes ses décorations d'un spectacle, dont il vouloit régaler son allié. C'étoit un combat de cavalerie qu'il se proposoit de lui donner; pour lui, il s'arrêta à Sclimbrie, pour y attendre l'avis qu'on devoit lui donner de l'arrivée du chagan. Héraclius étoit accompagné de tous les grands de la cour; plusieurs nobles de Constantinople, des clercs, des ouvriers, les factieux bleus & verds, & une foule de peuple étoient à sa suite, ou l'avoient devancé à Héraclée pour y voir les jeux.

Chron. Paschal. p. 310.

Le chagan y arriva au bout de trois jours, avec une suite très-nombreuse, ou plutôt avec une armée qu'il partagea en cet endroit. Il retint auprès de lui ses courtisans & ses amis particuliers, avec lesquels il s'avança jusqu'à la longue muraille, & envoya tout le reste du même côté, mais par des chemins différens, & à-travers les montagnes & les bois qui couvroient la muraille du côté de la Thrace. Ces troupes avoient ordre de marcher éparses jusqu'au pied de la muraille, de la passer au signal qu'il leur donneroit en faisant claquer son fouet, & d'envelopper la cour & toute sa suite, en se portant sur ses derrieres, pour se placer entre elle & Constanti-

nople. Ce fut le cinquieme de Juin, jour de dimanche, à quatre heures, que le redoutable fouet se fit entendre, & aussi-tôt les Avares franchirent la muraille, & se répandirent avec une vîtesse incroyable dans toute la plaine qui menoit à Constantinople. Le chagan avec sa troupe resta de l'autre côté de la muraille. Heureusement pour Héraclius il s'apperçut assez tôt de la manœuvre des Avares, pour quitter la pourpre & prendre la fuite avec son diadême au tour de son coude. Il eut pourtant beaucoup de peine, malgré l'indécence de son équipage, à gagner Constantinople : il y eut des Avares qui le poursuivirent avec tant de diligence & d'acharnement, que dès le soir du même jour ils se montrerent devant la porte d'or. Le gros de l'armée campa à sept milles de Constantinople, & attendit au lendemain à passer le pont du Barnysse, pour se répandre dans les environs de cette capitale & jusque dans ses fauxbourgs où ils pillerent plusieurs églises, & d'où ils emmenerent autant d'hommes & de bestiaux qu'ils en trouverent hors des murs; mais leur plus grand butin fut celui qu'ils firent dans l'endroit où ils avoient surpris Héraclius; toute la garde-de-robe de ce prin-

ce, tout ce qui devoit servir aux jeux du cirque, les présens qui leur avoient été destinés, & un peuple immense fut la proie de ces Barbares; ils emmenerent tout dans leur pays au-delà du Danube. On sut depuis par le rapport uniforme de quelques prisonniers, qui avoient eu le bonheur de leur échapper, que le nombre des captifs de l'un & l'autre sexe qu'ils conduisirent chez eux, montoit à 270 mille. Il faut sans doute comprendre dans ce nombre les prisonniers qu'ils firent dans plusieurs contrées de la Thrace, où l'on croyoit qu'il venoit de conclure la paix avec l'empire, & où, par cette raison, on n'étoit point en garde contre eux.

Théoph. p. 201. Hist. Miscell. lib. 18.

Malgré tant de perfidie & de si cruels affronts, Héraclius ne put se résoudre à continuer la guerre, si pourtant il l'avoit commencée contre les Avares, & dès l'année suivante il envoya une ambassade à leur chagan, pour lui reprocher ses mauvais procédés, & plus encore pour l'inviter à préférer la paix à la guerre. On dit que le chagan, confus de tant de *charité*, déclara qu'il étoit *repentant*, & vouloit faire la paix. Les articles du traité furent bien-tôt dressés, & après l'avoir signé, les ambassadeurs retournerent à Constantinople avec la

Zon.

nouvelle la plus agréable qu'ils puſſent porter à l'empereur. Ce prince comptoit alors la dixieme année de ſon regne. Les Perſes venoient de prendre Ancyre en Galatie, & étoient déja maîtres de toute l'Aſie mineure, au-delà de cette ville, de la Syrie, de la Paleſtine, de l'Egypte, & même de Carthage; & le maître de tant de provinces, le protecteur de tant de peuples, n'avoit point encore paru à la tête de ſes armées pour remplir le plus ſacré de ſes devoirs. Héraclius vouloit enfin ſauver les reſtes de ſon empire, & il ne le pouvoit pas ſi les Avares continuoient à l'attaquer du côté de l'Europe. Ce fut ce qui l'obligea à traiter avec eux, & apparemment il leur avoit fait une ſorte de guerre, puiſque l'année ſuivante il fit paſſer une armée d'Europe en Aſie. 621.

En cette même année Choſroës ſouilla de beaucoup de ſang ſes nouvelles conquêtes, & par des impôts exceſſifs mit à l'épreuve la lâcheté de ſes nouveaux eſclaves. C'étoit entrer dans les vues d'Héraclius qui ne partit cependant de Conſtantinople qu'en la dixieme indiction, ou le quatrieme Avril de l'an 622; il laiſſoit dans la capitale de l'empire ſon fils aîné qu'on appelloit Héraclius & Conſtantin, & qu'il s'étoit déja aſſo-

cié ; mais le gouvernement devoit être entre les mains du patriarche Sergius & du patrice Bonus, maître de la milice. Avant de partir, Héraclius écrivit encore au chagan, pour le prier de se montrer favorable à la cause de l'empire, puisqu'il avoit promis d'être son ami : il lui donnoit dans cette lettre le titre de tuteur de son fils, & entre les présens dont elle étoit accompagnée, elle contenoit une promesse de 200 mille pieces d'or, dont quatre ôtages lui assuroient le payement.

Le plan qu'avoit formé Héraclius & qu'il alloit exécuter, étoit peut-être le plus grand & le plus hardi qui eût encore été conçu : il ne se proposoit pas moins que de pénétrer dans l'intérieur de la Perse du côté du Mont Caucase, & pour être moins traversé il se rendit par mer dans la Colchide, d'où il espéroit se frayer une route jusqu'au cœur de cet empire qui engloutissoit le sien. Pendant le séjour qu'il fit dans cette contrée, il envoya des présens au prince des Turcs, pour l'engager à se déclarer pour lui contre les Perses ; ses présens furent acceptés & l'assistance promise ; mais Héraclius ne voulut s'en rapporter qu'à lui-même de la conclusion d'une affaire aussi importante, & se mit en route

pour aller trouver le prince des Turcs. Celui-ci en ayant eu avis, alla à sa rencontre avec une suite nombreuse, descendit de son cheval, se prosterna à ses pieds, & fut imité par tous ceux qui le suivoient. Héraclius touché de cet excès d'honneur que lui rendoit le prince Barbare, lui dit, en l'appellant son fils, que s'il vouloit être sincerement son ami, il devoit l'aborder à cheval, & venir l'embrasser. Le prince obéit, & l'empereur après l'avoir embrassé, ôta son diadême & le lui mit sur la tête. Il l'invita ensuite à un festin, après lequel il lui fit présent de toute la vaisselle sur laquelle on avoit servi, & ajouta à ce présent celui d'un habit royal & de boucles d'oreilles de perles. Mais dans la crainte que le prince des Turcs ne fît ce qu'avoit fait le chagan des Avares, il voulut se l'attacher par des liens encore plus forts que ceux d'une alliance, & lui montrant le portrait de sa fille Eudocie, en nous rapprochant l'un de l'autre, lui dit-il, Dieu a voulu que tu devinsses mon fils; voici donc ma fille qui deviendra ta femme, si tu veux être mon soutien & que tu m'assistes contre mes ennemis. La beauté du portrait enflamma le prince des Turcs pour l'original, & l'espoir de posséder Eudocie

fit disparoître toutes les difficultés aux yeux du prince, qui conclut sur le champ un traité d'alliance, & l'exécuta avec une égale diligence en donnant des troupes à Héraclius.

Théophane qui ne rapporte cet heureux événement qu'à l'an 626, se contente de dire que l'empereur ayant fait quelque séjour en Lazique, attira les Turcs dans son alliance, & après avoir rendu compte d'une victoire que remporta dans le même tems un frere d'Héraclius, il ajoute que cette même nation ayant forcé les portes Caspiennes, entra dans la Perse, & pénétra dans la province d'Adroege, sous la conduite de Ziebel qui, après le chagan, étoit la premiere personne de l'état. De quelque côté que les Turcs tournassent leurs armes, continue Théophane, ils ravageoient par le fer & par le feu les villes & le plat-pays. Cependant Héraclius sortit de la Lazique, pour aller se joindre à eux, & d'aussi loin que Ziebel put le voir, il alla au-devant de lui, le baisa au cou, & se prosterna devant lui, à la vue des Perses qui étoient sur les murs de Tiphilis (ou Tephlis). Toute l'armée Turque, à l'exemple de son chef, se prosterna, & resta quelque tems le visage collé contre terre, comme si elle eût été éblouie de la

majesté du prince. Cette marque de respect n'étoit étrange que pour ceux qui ne connoissoient pas les Turcs ; car c'étoit l'usage chez eux de saluer ainsi ceux à qui ils vouloient rendre des hommages: les chefs subalternes se distinguerent des autres, en montant sur des rochers pour s'y prosterner, comme les simples soldats se prosternoient dans la plaine. Ziebel prit grand plaisir à converser avec Héraclius dont il admiroit la profonde sagesse: il lui présenta son fils qui sortoit à peine de l'enfance, & ne se sépara de lui, pour retourner dans son pays, qu'après lui avoir donné l'élite de son armée, au nombre de quarante mille hommes.

De si beaux commencemens furent mal soutenus ; car dès l'année suivante les Turcs ne s'accommodant point de la maniere dont Héraclius faisoit la guerre, commencerent par déserter sans bruit, & finirent par prendre tous ensemble la route de leur pays. J'ai pourtant dû parler de cette alliance des Turcs avec l'empire Grec, & de cette apparition si courte qu'ils firent dans l'Asie méridionale, par deux raisons ; la premiere, qu'il a été intéressant de les voir apprendre d'un empereur le chemin qui devoit les conduire à la conquête de Constanti-

nople; la seconde, qu'une méprise de Théophane & du compilateur qui l'a traduit, nous fait retrouver ici une nation dont nous avons déja parlé, & qui alloit bien-tôt devenir plus fameuse. Les Turcs orientaux qu'on appelle Chazars, dit Théophane, firent alliance avec Héraclius. Les Chazars, dit-il encore, pénétrerent dans la Perse. Je serois téméraire d'accuser Théophane d'une méprise sans être en état de prouver qu'il s'est trompé. Je ne dirai point que les Chazars n'étoient pas Turcs, & qu'ainsi il a eu tort de confondre ces deux nations : on pourroit me reprocher d'apporter en preuve ce qui est en question. J'observerai seulement que, suivant Nicéphore & suivant Théophane lui-même, les Chazars étoient encore bien loin au tems d'Héraclius, & du Pont-Euxin & du mont Caucase, & que l'intervalle qui séparoit le Tanaïs & l'Atal étoit encore occupé tout entier, dans ce tems-là, par la nation des Bulgares. Il étoit donc impossible que, de la Colchide, Héraclius allât trouver chez lui, ou du moins sur la frontiere de son état, le prince ou chagan des Chazars. Mais quelle qu'eût été la fortune des Turcs, dont nous avons parlé plus haut, il devoit rester dans les environs de la Col-

stide ou des tribus de cette nation, ou des peuples Hunniques qui, lui ayant obéi, en eussent pris le nom. C'est donc des véritables Turcs, ou du-moins d'un peuple Hun qui lui avoit obéi, qu'on doit entendre ce que nous avons dit de leur alliance avec Héraclius, & des services qu'ils lui rendirent. Mais tout nous engage à croire que ces mêmes Turcs resterent dans le pays où nous venons de les trouver, jusqu'au tems où l'Asie leur fut ouverte, pour qu'ils n'en sortissent plus.

Avant de revenir aux Avares & aux Bulgares, terminons ce que nous avions à dire des Turcs par un passage de Nicéphore Brienne, qui nous apprendra comment cette nation devint le fléau des Sarrazins & des Grecs. Entre les grands événemens qui rendirent le regne d'Héraclius à jamais célebre, l'étonnante prospérité de Chosroës, & sa chûte encore plus surprenante, ne furent que des événemens très-ordinaires en comparaison des prédications fanatiques d'un facteur Arabe, qui bouleversa des têtes foibles & fit des Héros. Les rêveries de Mahomet donnerent aux Nomades du midi, avec d'autres mœurs & dans une autre position, la même activité qu'avoient eue les Nomades du

nord. Les Sarrasins furent pour l'Asie ce que les Huns avoient été pour l'Europe. Après Chosroës, écrasé sous les ruines de sa prodigieuse fortune, quelques princes ne firent que se montrer sur le trône de Perse qui devint la proie des Arabes. L'empire Romain, réduit par la même nation à l'étendue d'un royaume médiocre, devoit avoir d'autres destructeurs. Ecoutons Nicéphore Brienne.

Nicéph. Cæsar Bryenn. Comm. lib. 1.

Les Turcs habiterent anciennement ce pays septentrional qui est au-delà du Tanaïs & du Bosphore, non loin du mont Caucase. Ils conserverent dans ce pays leurs coutumes antiques, vécurent de lait, ne subirent le joug d'aucune puissance étrangere, & formerent une nation également nombreuse & belliqueuse. Cependant l'empire des Perses avoit passé aux enfans d'Agar, & la puissance des Sarrasins s'étoit tellement accrue, que non-seulement ils étoient les maîtres de la Perse, de la Médie, de la Babylonie, & de l'Assyrie; mais qu'ils régnoient encore sur l'Egypte, l'Afrique, & une partie considérable de l'Europe. La discorde détruisit ce vaste empire: il fut partagé entre un grand nombre de petits souverains qui se firent des guerres continuelles. De ce nombre fut Muchumet, fils de Jambraël qui, au

tems de l'empereur Basile, régnoit sur les Perses, les Medes & les Arbitans. Comme il devoit avoir aussi ses ennemis, il employa la plus grande partie de son regne à faire la guerre aux Indiens & aux Babyloniens. Mais la fortune ne lui ayant pas été favorable, il envoya une ambassade au prince des Huns, pour lui demander des troupes auxiliaires. Les ambassadeurs qui étoient partis avec de riches présens, revinrent bien-tôt avec un corps de trois mille hommes que conduisoient deux chefs, Stangrolipe & Mucalet, fils de Macéel. Ils entrerent en Perse du côté de l'Araxe qu'ils passerent sur un pont, dont les deux bouts étoient défendus par de bonnes tours.

Muchumet ayant joint ces trois mille hommes à son armée, ne tarda pas à combattre Pissarius, prince des Babyloniens, qu'il vainquit & mit en fuite. Après avoir mis fin à cette expédition, il se disposoit à marcher contre les Indiens, ne doutant point que la bravoure des Turcs ne l'en rendît aussi vainqueur; mais ils refuserent de le suivre dans cette expédition qui leur paroissoit trop lointaine, & demanderent que Muchumet les renvoyât chez eux, & leur confiât la garde du pont sur l'Araxe. Loin d'y con-

sentir, le prince Sarrasin paroissoit dispose à employer la force, lorsque les Turcs prévinrent une violence en se retirant dans la Carbonitide. C'étoit une solitude montagneuse & sans eau, où il étoit impossible de subsister autrement qu'aux dépens des pays voisins, & très-facile de se défendre contre l'armée la plus nombreuse. Les Turcs avoient besoin d'une retraite semblable, & ménagerent peu les Sarrasins qui étoient dans leur voisinage. Muchumet indigné de leur
S. 8. audace & de leurs excès, envoya contre eux une armée d'environ vingt mille hommes, sous dix commandans d'une habileté & d'un courage reconnus. Arrivés à l'entrée de la Carbonitide, ces chefs ne jugerent point à-propos de s'engager dans un désert, où ils n'auroient trouvé ni eau, ni vivres, & crurent qu'en coupant les défilés, par lesquels seuls les Turcs pouvoient en sortir, ils acheveroient la guerre d'une maniere également sûre & infaillible. Stangrolipe n'en fut pas plutôt instruit, qu'il forma le projet de surprendre les Sarrasins & les Perses. Il fit d'abord approuver son projet par ses compagnons, après quoi ayant fait une marche forcée de deux jours, il profita de la seconde nuit pour fondre sur le camp

des ennemis qu'il surprit. Le carnage, la confusion & la fuite succederent au sommeil dans le camp des Sarrazins & des Perses : tous leurs équipages furent la proie des Turcs, pour qui une pareille conquête valoit mieux que celle d'une province. Stangrolipe crut qu'après une si grande victoire, il ne lui convenoit plus de se cacher dans un désert, ni de faire des courses furtives comme un brigand : il savoit sans doute que dans un empire en décadence, & qui ne se soutient que par la crainte des sujets opprimés, le premier qui brave avec succès un souverain détesté, devient bientôt son égal, & doit finir par l'écraser, s'il ose se montrer aux peuples. Le camp de Stangrolipe devint aussi-tôt l'asyle des mécontens & de tous ceux qui, ayant commencé par être malheureux, avoient fini par être des scélérats & des brigands. En peu de tems ce chef audacieux se vit à la tête de 50 mille hommes.

Cependant Muchumet avoit fait crever les yeux aux dix chefs que le Turc venoit de battre, & avoit ménacé les soldats d'un traitement ignominieux. Il ne savoit pas encore qu'il avoit un rival, auquel il donnoit autant de soldats qu'il faisoit de mécontens. Pendant qu'il rassemble des troupes & se prépare à com-

battre en perſonne le téméraire Stangro-
F. 9. lipe, toute cette armée, que le Turc a miſe en déroute, paſſe dans ſon camp, & ce renfort inattendu augmente tellement ſa confiance qu'il va lui-même chercher Muchumet. Celui-ci s'avance vers lui à la tête d'une armée compoſée de Sarraſins, de Perſes, de Cabires & d'Arabes, au nombre de 500 mille hommes, outre 100 éléphans avec leurs tours. Ces Cabires ſont, ce me ſemble, ce qu'on appelle aujourd'hui les Guebres. Les deux armées ſe rencontrerent dans un lieu nommé Apſacha. Quand on a dit comment dans un état il s'eſt formé une armée capable de lutter contre celle du ſouverain, on a expliqué tout ce qui n'eſt pas fortuit dans une révolution : le ſuccès d'une bataille, ſouvent décidé par le haſard, peut auſſi être relatif aux cauſes qui ont produit la formation d'une nouvelle puiſſance dans l'état; mais il n'en eſt pas moins vrai que l'ancien magiſtrat eſt coupable de ſa propre ruine, dès que ſon adminiſtration a été aſſez mauvaiſe pour lui faire trouver des ennemis où il ne devoit avoir que des ſerviteurs.

F. 9. La bataille que ſe livrerent Stangrolipe & Muchumet fut ſanglante, & le ſuccès en étoit encore indécis, lorſque

le

le roi de Perse se cassa le cou en tombant de cheval. La preuve qu'il devoit toujours périr, c'est que d'abord après sa mort tout ce qui restoit de son armée se donna à Stangrolipe & le proclama roi de Perse. Stangrolipe commença par retirer du pont de l'Araxe les troupes qui l'avoient gardé, après quoi il appella en Perse la nation des Turcs, qui y entra toute entiere, à l'exception d'un petit nombre que retint chez eux l'amour de la patrie. Les Sarrasins & les Perses ne purent défendre ni leurs terres, ni leur liberté contre les colonies qui passoient l'Araxe en foule; mais vaincus & dépouillés par leurs hôtes, ils virent passer toutes leurs richesses & toute l'autorité aux concitoyens du souverain qu'ils s'étoient donné. Le titre de sultan fut conféré à Stangrolipe par un decret de toute la nation des Turcs; il signifioit en leur langue le roi des rois, ou le *maître de tout*. Le nouveau monarque ôta aux Sarrasins & aux Perses toutes les magistratures civiles & militaires, & ne les donna qu'à des Turcs; mais les vaincus donnerent à leurs maîtres la religion qu'ils professoient: ils ne leur donnerent pas de même leurs moeurs, & pendant long-tems il y eut des Turcs qui furent Nomades dans la fertile Asie,

comme leurs peres l'avoient été dans la Scythie. Stangrolipe vivoit encore lorsqu'on vit commençer entre les Turcs & les Romains une premiere guerre, qui fut suivie de tant d'autres.

Héraclius, suivant Théophane, n'attira les Turcs dans son alliance qu'après avoir été obligé de partager son armée en trois corps: il en avoit pris un avec lui, pour entrer dans la Lasique; son frere à la tête du second devoit combattre un général de Chosroës; il envoya le troisieme au secours de Constantinople, que Sarbar, autre général du roi de Perse, devoit attaquer d'un côté, pendant qu'elle seroit attaquée de l'autre par le prince des Avares avec qui il devoit faire alliance.

Théoph. chron. Nicep. h. hist. Miscell. ch. Paschal.

Le Chagan n'avoit besoin que de l'espérance du succès pour se déterminer à faire le siege de Constantinople. Sarbar arriva pourtant à Chalchédoine plusieurs jours avant que le prince des Avares parût à la vue de Constantinople, & employa ce tems à ravager le territoire de cette ville alors trop voisine de la capitale. Enfin le 29 de Juin de la quatorzieme indiction ou de l'an 626, on vit paroître l'avant-garde du Chagan composée d'environ 30 mille hommes, & qui, après avoir passé la longue muraille,

s'avança vers Constantinople ; ensorte que l'on fut obligé de faire rentrer dans cette ville un corps de troupes qui jusqu'alors étoit resté dans les fauxbourgs. Cette avant-garde ne passa point Melanthiade, mais ses coureurs s'avançoient tous les jours jusqu'aux portes de Constantinople ; ensorte qu'on ne pouvoit ni en sortir, ni aller au fourrage pour l'entretien de la cavalerie. Dix jours se passerent sans que les Avares fissent aucun autre mouvement, & leurs coureurs avoient même disparu, ensorte qu'au bout de ce tems on crut pouvoir hasarder un fourrage à dix milles de la ville ; mais les fourrageurs étant tombés dans un parti des ennemis, en furent maltraités, & le même jour mille Avares s'avancerent jusques sur le bord de la mer, d'où ils se firent voir aux Perses, qui de leur côté allumerent des feux, pour répondre à un pareil signal que les Avares leur avoit donné.

Pendant que la capitale de l'empire voyoit ainsi se former autour d'elle un orage effroyable, le Chagan étoit à Andrinople avec le patrice Athanase qu'il envoya à Constantinople. Vas, lui dit-il, & vois comment tes concitoyens comptent m'appaiser, quels présens ils m'offriront pour m'engager à me reti-

rer. Athanase avoit été envoyé vers le Chagan par les Régens, dans le premier moment d'épouvante, & lorsque la ville n'étoit pas encore en état de défense. Ses instructions s'étoient ressenties de la frayeur qui les avoit dictées, & comme on n'oublie rien si aisément qu'une épouvante dissipée & qu'on rougit de s'avouer, Athanase fut vivement réprimandé des soumissions qu'il avoit faites au Chagan, & de la promesse qu'il lui avoit faite en particulier que les habitans de Constantinople lui rendroient tous les devoirs qu'il exigeroit d'eux. Athanase qui étoit patrice aussi bien que Bonus, & qui par l'élévation de son rang étoit au-dessus d'une réprimande mal fondée, répondit que telles avoient été les instructions qu'on lui avoit données, qu'il avoit ignoré l'arrivée des troupes (envoyées par Héraclius) & n'avoit pu savoir qu'en si peu de tems la ville eût été mise en état de défense; mais qu'il se sentoit le courage de porter au Chagan telle réponse qu'on voudroit lui faire. Cependant avant de partir il voulut voir par lui-même ce qu'il y avoit de troupes en état de combattre. On en fit la revue, & elles se trouverent monter à douze mille hommes de cavalerie. On concerta pour lors une

réponse que l'on crut propre à détourner le Chagan de s'approcher davantage de la ville & même de la longue muraille, & Athanase repartit avec cette réponse. Mais le Chagan refusa de lui donner audience, & déclara que si on ne lui donnoit tout ce qu'il demanderoit, il détruiroit la ville de fond en comble & en emmeneroit tous les habitans & toutes les richesses.

La négociation ne pouvant plus rapprocher des prétentions aussi différentes, le Chagan ne pensa qu'à exécuter ses menaces, & le 29 de Juillet il parut à la vue de Constantinople avec toute son armée. Le jour suivant fut employé à faire reposer les troupes & à tout disposer pour une attaque générale, & dès la pointe du jour du 31 Juillet, on vit se développer une armée formidable qui embrassoit tout le contour de la ville, depuis la mer d'un côté jusqu'à la mer de l'autre. Le Chagan commandoit en personne la principale attaque que faisoient les Avares, les Sclaves faisoient tout le reste de l'enceinte, sur deux lignes, la premiere d'infanterie légere, la seconde aussi d'infanterie, mais armée de cuirasse. Constantin Manassès paroît avoir fait allusion aux deux especes d'infanterie qu'avoient les Sclaves, lors- *Comp. chron. h. Byzant. pp. 63 & 64.*

que parlant de ce même siege de Constantinople, il dit que la féroce nation des Scythes ressembloit à la vipere vénimeuse, & que celle des Tauroscythes, par où il entend les Sclaves & vraisemblablement les Russes auxquels les Grecs donnerent souvent ce nom, pouvoit être comparée aux sauterelles qui marchent & qui volent.

L'attaque dura jusqu'à la onzieme heure, & vers le soir tout le front des ennemis se trouva garni de machines de jet & de tortues. Le nombre en augmenta encore le jour suivant à l'attaque du Chagan, & elles étoient si près les unes des autres que les Romains furent obligés d'augmenter leur artillerie de ce côté-là. Cependant l'infanterie de part & d'autre étoit continuellement aux mains, & l'avantage restoit toujours aux Romains. Le Chagan fit aussi faire des machines de trait couvertes de cuir, & on dressa par son ordre douze tours très-élevées, aussi couvertes de cuir, & qui touchoient presque au rempart. Les matelots qui étoient en grand nombre dans la ville, se joignirent aux troupes bourgeoises, & l'un d'eux inventa une machine pour mettre le feu à celles des ennemis, ce qui lui valut les plus grands éloges de la part du patrice Bonus, maître

de la milice. Cependant cet officier ne cessoit d'exhorter l'ennemi, depuis qu'il s'étoit mis à portée de l'entendre, d'accepter le payement du tribut annuel, & les autres présens qu'il avoit demandés, & de se retirer; mais le Chagan, loin d'accepter ces offres, abandonnez votre ville, lui disoit-il, laissez-moi toutes vos richesses & soyez contens de ne pas périr vous & vos familles. Le plus grand embarras du Chagan étoit de mettre à la mer les canots d'une seule piece qu'il avoit apportés avec lui, parce que les vaisseaux des Romains bordoient la côte; mais dès le troisieme jour du siege, ayant trouvé un endroit où les vaisseaux ne pouvoient approcher, parce qu'il n'y avoit pas assez de fond, il fit mettre à l'eau tous ses canots, que les Romains observerent de loin, sans être en état de les détruire.

Théophane ne suppose pas que le Chagan ait pu se trouver dans l'embarras dans lequel nous venons de le représenter, puisque, suivant lui, une armée innombrable étoit venue des bouches de l'Ister sous les murs de Constantinople sur une flotte immense, toute composée de ces canots d'une seule piece de bois, & qui remplit tout entier le *golfe de la Corne*. Mais outre que

l'auteur de la chronique Paschale paroît avoir été témoin de ce qu'il raconte ; il est incroyable que le Chagan eût exposé son armée, sur une pareille flotte ; à une longue & dangereuse navigation.

Il y avoit cinq jours que le Chagan étoit sous les murs de Constantinople ; lorsque le 2 d'Août au soir, il fit demander quelques-uns des principaux magistrats pour conférer avec eux. Trois patrices, un président du commerce & le Syncelle lui furent envoyés, & dès qu'ils furent en sa présence, il ordonna qu'on lui amenât trois Perses en habit de soie que Sarbar lui avoit envoyés, & qu'il fit asseoir à ses côtés, pendant qu'il laissoit debout les premiers magistrats de l'empire. Après leur avoir fait cet affront ; vous voyez ici, leur dit-il, l'ambassade que les Perses m'ont envoyée pour m'annoncer un secours de trois mille hommes qui est tout prêt : si donc vous voulez tous sortir de la ville avec chacun une saye & une camisole, nous traiterons avec Sarbar ; car il est mon ami : vous passerez chez lui, & il ne vous fera aucun mal ; mais il faut que vous m'abandonniez votre ville & vos biens pour sauver votre vie, à moins que vous ne deveniez des poissons ou des oiseaux pour vous enfuir sous les

eaux ou par les airs : les Perses eux-mêmes, suivant que ceux-ci l'assurent, sont sur le rivage opposé, votre empereur n'est point entré dans la Perse, & il n'y a point d'armée qui soit à portée de vous secourir.

Pour entendre ce que disoit le Chagan, il faut savoir que Chosroës ayant appris l'irruption des Turcs & d'Héraclius dans la Perse, avoit écrit à Sarbar de tout quitter pour venir à son secours; mais que sa lettre ayant été interceptée & portée à Héraclius, ce prince l'avoit supprimée & lui en avoit substitué une autre, à laquelle il avoit attaché le sceau de Chosroës, & qui portoit que l'empereur des Romains avoit fait alliance avec les Turcs, & s'étoit avancé jusqu'à Adoryadigan, que là il avoit été battu par une armée de Chosroës, & que ce qui n'avoit pas été tué, n'avoit dû son salut qu'à une prompte fuite; qu'ainsi Sarbar ne devoit point sortir de dessus les terres des Romains, mais assiéger Chalcédoine & continuer à faire le dégât dans les provinces. Sarbar avoit reçu cette lettre, & ce fut la raison pour laquelle il resta sur le Bosphore, pendant qu'on détrônoit son maître, & jusqu'après la mort de Siroës son successeur. On voit aussi comment le Chagan des Ava-

res étoit dans l'erreur sur ce qui se passoit en Perse. Les députés mieux instruits lui dirent que ces trois hommes dont il citoit le témoignage, étoient des imposteurs, qu'une armée Romaine étoit déja dans Constantinople, & notre prince, ajouterent-ils, est actuellement dans la Perse qu'il met à feu & à sang. Un des Perses qui étoient présens, ne put se contenir en entendant ces dernieres paroles, & s'emporta en invectives, auxquelles le chef de la députation se contenta de répondre : ce n'est pas toi qui as le courage de m'outrager, c'est le Chagan, puisque lui seul t'inspire cette audace; mais comment, dirent encore les députés au prince des Avares, toi qui es si puissant, as-tu besoin de l'assistance des Perses ? J'ai seulement voulu dire, repliqua le Chagan, qu'ils m'aideroient si je le désirois, parce qu'ils sont mes amis. Quoi qu'il en soit, dirent les députés, nous n'abandonnerons point notre ville, & nous ne sommes ici que pour traiter avec toi, s'il y a lieu à quelque accommodement; que si tu ne veux point entendre à la paix, hâte toi de nous renvoyer, & sur le champ le Chagan les congédia.

Dès la nuit suivante les trois émissaires de Sarbar furent pris comme ils re-

passoient le Bosphore dans des nacelles : l'un des trois fut tué aussi-tôt que découvert ; on coupa les deux mains à un autre, on les lui attacha au cou avec la tête de celui qui avoit été tué, & en cet état on l'envoya au Chagan : le troisieme fut conduit à la vue du camp des Perses, & là on lui coupa la tête que l'on jetta sur le rivage avec un billet qui portoit que le Chagan ayant fait alliance avec les Romains, leur avoit livré les trois ambassadeurs des Perses ; que deux avoient été décollés dans la ville, & qu'on lui envoyoit la tête du troisieme. C'étoit un dimanche, jour auquel le Chagan, ayant mis ses canots à la mer, s'embarqua dessus pour aller au camp des Perses, & en ramener les trois mille hommes qu'ils lui avoient promis. Sur l'avis qu'en eurent les Romains, ils envoyerent quelques vaisseaux de ce côté-là, quoique le vent fût contraire, & sur le soir le Chagan reparut sous les murs de la ville, d'où on lui envoya des rafraîchissemens. Mais Ermitzis qui avoit la principale autorité sous le Chagan, s'étant approché de la porte, dit aux Romains qu'ils avoient fait une action atroce, en faisant mourir trois hommes qui, la veille avoient été admis à la table du Chagan, & en lui envoyant

la tête de l'un & un autre avec ses deux mains coupées. Nous nous soucions fort peu de lui, répondirent brusquement les Romains; & dès la nuit suivante ils justifierent en partie l'arrogance de cette réponse, en attaquant une flotte que les Sclaves conduisoient aux Perses: tous les conducteurs en furent tués ou jettés dans la mer.

Enfin le Chagan résolut de faire un dernier effort, & choisit la nuit pour le rendre plus terrible. Les Sclaves avec leurs canots, devoient déboucher du Barnusse au premier signal qu'on leur donneroit de dessus les blachernes, & se porter tout-à-la-fois sur la ville du côté de la mer, pour y attirer toute l'attention des Romains, & jetter le désordre dans la garnison. Les Avares auroient profité du moment pour attaquer les murs & s'en rendre maîtres sans coup férir, ou avec un médiocre effort. Malheureusement pour le Chagan, car c'est son histoire & non celle des Romains que nous écrivons, le patrice Bonus fut instruit de ce plan d'attaque assez à tems pour le rendre funeste aux Sclaves: il fit aussi-tôt équiper un grand nombre de tirèmes & de birèmes qu'il envoya, les premiers vers le rivage d'où les Avares devoient donner le

signal, les autres vers le rivage opposé; & en même tems il commanda aux Arméniens d'allumer des feux sur le portique de l'église de saint Nicolas qui étoit du côté des Blachernes, & d'y rester en embuscade. Les feux ne furent pas plutôt allumés que les Sclaves sortirent avec leurs canots de l'embouchure du Barnusse, & ramerent droit vers la ville. Quand ils furent entre les deux lignes de la flotte, les birèmes & les trirèmes qui la composoient, se rapprocherent, enfermerent tous les canots comme dans un filet, & en coulerent une partie à fond, pendant que ceux qui les montoient assommoient les conducteurs des nacelles qui avoient évité la proue des galeres, une partie s'échappa pourtant, & alla chercher un asyle sur le rivage où étoient les feux; mais au lieu des Avares qu'ils avoient cru y trouver, ils tomberent au milieu des Arméniens qui les taillerent en pieces. Le carnage fut si grand que les eaux de la mer en furent rougies. Nicéphore observe qu'entre les morts on trouva des femmes Esclavonnes, ceux qui échapperent à cette affreuse boucherie, & qui furent en petit nombre, n'éviterent point la mort: le cruel Chagan les fit massacrer. Cependant il avoit

perdu toute sa flotte. On ajoute même que toute l'armée des Sclaves irritée de ce qui venoit de se passer, l'abandonna sur le champ.

Tant de malheurs qui se succédoient rapidement, l'ennui d'un siege qui duroit depuis huit jours sans être plus avancé, les difficultés insurmontables qui restoient à vaincre, déterminerent enfin le Chagan à abandonner une entreprise qu'il trouvoit au-dessus de ses forces. Il fit donc retirer toutes ses machines, & après qu'on eut dégarni ses tours & ses tortues, du cuir dont elles étoient couvertes, il y fit mettre le feu, & dans la même nuit qu'il avoit choisie pour donner ce spectacle aux Romains, il décampa pour ne plus revenir. Au reste son départ ne fut point une fuite : il en prévint les Romains, & leur en dit les raisons : ne pensez pas, leur dit il, que la crainte me chasse d'ici ; je ne pars que parce que je manque de vivres, & que j'ai mal pris mon tems pour vous attaquer : dès que je me serai pourvu de subsistence, je reviendrai vous trouver & vous rendre tout le mal que vous m'avez fait. Son arriere-garde resta sous les murs de la ville, jusqu'au vendredi au soir, & employa encore toute cette journée à brûler plusieurs édifices dans

les fauxbourgs. Celui qui la commandoit, demanda même qu'on lui envoyât un des députés qui avoient traité avec le Chagan, pour conférer encore avec lui; mais Bonus lui fit dire, pour qu'il le rendît au Chagan: jusqu'ici j'ai eu pouvoir de traiter avec toi pour parvenir à la paix; mais maintenant le frere de notre maître est arrivé avec une armée qu'il va faire passer en Europe, pour te reconduire dans ton pays, où vous pourrez traiter ensemble.

Ainsi finit cette grande expédition qui ne devoit pas être omise dans l'histoire des Avares, ni représentée comme une course, qu'un détachemenr envoyé hors des murs de Constantinople eût reprimée, par un petit avantage qu'il auroit dû à une surprise. La derniere entreprise qui fut digne du successeur du fameux Bajan, méritoit toute l'attention avec laquelle nous l'avons décrite, tant par le danger où se trouva la capitale de l'empire, que par les preuves qu'elle nous fournit de la servitude dans laquelle gémissoient les Sclaves orientaux, & plus encore peut-être par les suites qu'elle eut pour l'empire des Avares : car il est au-moins vraisemblable que si une révolte dangereuse ne succéda pas à cette malheureuse entre-

prise, elle fut l'occasion d'un mécontentement qui devoit éclater à la premiere occasion. Le Chagan retenoit encore les ôtages qui lui avoient été remis en 622, pour sureté du payement des 200 mille pieces d'or que l'empereur lui avoit promises. Du nombre de ces ôtages étoit un fils de Marie, sœur d'Héraclius. Cette princesse le racheta pour une somme d'argent qu'elle envoya au Chagan, & celui-ci qui trouva son compte dans ce marché, exhorta le successeur de Bonus à racheter les autres ôtages, ce qui fut fait, ensorte qu'après avoir violé tout les traités, ce trop avide prince se fit encore payer la récompense qu'il avoit si peu méritée. Mais si les notions que nous fournit Frédégaire sont exactes, il ne vécut pas long-tems après son entreprise sur Constantinople, & son regne fut aussi funeste que sa mort à l'empire des Avares. Ce fut lui qui perdit toutes les provinces que possédoient les peuples Vénédiques, depuis les montagnes du Frioul jusqu'à la mer Baltique, & dont tous les efforts furent inutiles contre le brave & habile Samon. Il avoit pourtant été assez heureux pour que la révolte n'eût pas gagné les Sclaves orientaux, ou du-moins, pour qu'elle n'y eût pas eu le même succès que dans l'occi-

dent. Ce qui se passa au siege de Constantinople fut le commencement ou le prélude d'une autre révolte qui acheva de faire perdre aux Avares la supériorité dont ils avoient joui pendant 70 ans dans l'Europe orientale.

Nicéphore, après avoir parlé de la délivrance des ôtages donnés au Chagan en 622, ajoute aussi-tôt: « à peu » près dans le même tems, Cubrat, cou» sin d'Ogarana, & seigneur des Hun» nogundures, se révolta contre le Cha» gan des Avares, & après avoir mal» traité le peuple qu'il tenoit de lui, il » le chassa de sa patrie. Il envoya aussi » une ambassade à Héraclius, & fit la » paix avec lui: tous deux l'observerent » jusqu'à leur mort; car l'empereur lui » envoya des présens & l'honora de la » dignité de patrice ». Il faut rapprocher de ce passage ce que le même auteur, dans un autre endroit, & Théophane, dans sa chronographie, nous apprennent des antiquités des Huns & des Cotrages, ainsi que Nicéphore appelle ces peuples, & de leur prince qu'il nomme Curat dans cet autre passage, mais qui est le même que Cubrat, cousin d'Ogarana. Théophane le nomme Crobat, à l'occasion du même événement, dont parle Nicéphore dans le P. 15.

des Uturgurs ; car il faut être en garde contre les méprises des auteurs Grecs ; lorsque dans le lointain ils donnent une habitation commune à deux peuples, par la seule raison qu'ils sont partie d'une même nation. La grande Bulgarie est exactement le même pays que Procope assigne d'abord aux Uturgurs & aux Cuturgurs conjointement, & ensuite aux premiers seulement. Ainsi rien ne nous obligeant de supposer dans les deux historiens Grecs que nous venons de citer, une exactitude qui n'est pas ordinaire aux écrivains de leur nation & de leur siecle, il suffit que ce qu'ils disent des Cotrages ou Cuturgurs ait été vrai une fois, & pour expliquer la révolte de Cubrat, nous n'avons pas besoin de supposer que l'empire des Avares s'étendit encore en 630, au-delà du Tanaïs. Mais en comparant le témoignage de Frédégaire avec celui des deux historiens Grecs, tel que nous venons de le modifier, nous ferons autorisés à conclure de cette comparaison : 1°. Que Cubrat saisit l'occasion que lui offroit la mort du Chagan, pour aspirer à l'indépendance, & faire passer à sa nation la supériorité dont avoit joui jusqu'alors celle des Avares. 2°. Qu'il entraîna dans sa révolte non-seulement les Cuturgurs qui lui obéissoient, mais

encore ceux qui habitoient la Pannonie avec les Avares. 3°. Que ſon projet ne lui réuſſit qu'en partie, c'eſt-à-dire qu'il ſe rendit indépendant; mais que n'ayant pu ſe faire reconnoître dans ſa nouvelle qualité par les Avares qui lui avoient obéi ſous l'autorité du chagan, il les maltraita & les chaſſa de ſon pays, & que les Cuturgurs qui habitoient avec les Avares & dont la révolte, ſi elle avoit réuſſi, l'auroit ſubſtitué aux droits des chagans, comme chefs ſuprêmes des deux nations; que les Cuturgurs, eurent le deſſous en Pannonie, qu'ils furent auſſi maltraités par les Avares, & contraints de ſe refugier en Baviere. 4°. Que de cette maniere les Avares reſterent indépendans dans la Gépidie & la Pannonie, & que les Cuturgurs le devinrent dans la Scythie. 5°. Que Cubrat, avant de former la grande entrepriſe dont nous parlons, s'étoit aſſuré l'aſſiſtance des Uturgurs reſtés dans la grande Bulgarie, ſi même il n'avoit pas été déja appellé au trône de cette nation, comme parent d'Ogárana, prince des Huns ou Hunnobundobulgares. 6°. Que ſoit par le droit du ſang, ſoit en vertu d'une élection, précédée d'une alliance étroite entre les deux tribus, le prince des Cuturgurs le devint auſſi

des Uturgurs, & que cette réunion précéda ou suivit de près la révolte de Cubrat; ensorte que depuis lors ce prince régna sur les Uturgurs comme sur les Cuturgurs. Telle est l'idée que l'on doit se faire de cette grande révolution qui fit perdre aux Avares l'hommage des Bulgares, & dont les suites ne leur furent pas moins préjudiciables, relativement aux Sclaves orientaux.

J'ai déja dit que Cubrat observa fidement le traité qu'il avoit fait avec Héraclius jusqu'à la mort de cet empereur, & même tant qu'il régna sur les Bulgares. Héraclius mourut après un regne de 30 ans & quelques mois, c'est-à-dire en 640, & eut pour successeur son fils Constantin qui avoit été son collegue pendant 28 ans, & ne lui survécut que de 103 jours. A Constantin succéda Héraclius son frere qu'on força de s'associer Héraclius son neveu; auquel on donna à cette occasion le nom de son pere Constantin. Héraclius, oncle de Constantin, ne régna que six mois, & laissa le trône tout entier à son neveu qu'on appella Constans. Son regne qui fut de 27 ans, & qu'il finit en Sicile l'an 668, ne nous offre qu'un événement que nous puissions revendiquer. En la seizieme année de son empire, dit Théo-

phane, ou l'an 656, il porta la guerre dans la Sclabinie (ou Sclavinie), y fit un grand nombre de prisonniers, & rangea cette province sous son obéissance. Cette entreprise isolée indique peut-être une révolution, dont la crise donna à l'empereur ou l'occasion ou la hardiesse d'attaquer les Sclaves.

On peut donc croire que ce fut en cette année, mais ce fut certainement sous le regne de l'empereur Constans, assassiné en Sicile, que mourut Cubrat, roi de toute la Bulgarie : lorsqu'il se vit près de sa fin, il fit venir cinq fils qu'il avoit, & qui étoient tous cinq en âge & en état de gouverner, partagea ses états entre eux, & leur recommanda de ne pas se séparer les uns des autres, mais de rester unis, sans s'éloigner du pays qu'occupoit alors la nation. C'étoit, disoit-il, le seul moyen qu'ils eussent de régner avec autorité, chacun sur la tribu qui lui étoit échue, & de ne pas subir un joug étranger. L'exemple de cet ancien partage qui, en séparant les Uturgurs & les Cuturgurs, avoit donné lieu à de funestes divisions, prouvoit la sagesse de ce conseil, & il étoit digne de Cubrat qui avoit réuni les deux tribus & leur avoit rendu leur indépendance, de pourvoir par une loi

au bonheur de ses fils & à la prospérité de son peuple. Tous promirent de se conformer à la derniere volonté de leur pere, & Cubrat mourut avec cette espérance; mais il n'y avoit pas long-tems qu'il avoit fermé les yeux, lorsque la discorde s'éleva entre ses enfans, & leur fit oublier & les ordres de leur pere & les raisons qu'ils avoient de ne pas se séparer.

L'aîné nommé Batbajan (Batbajagan, ou Basian), fut le seul qui resta dans le pays, suivant la derniere volonté de Cubrat; mais avec un succès contraire à ses vues, parce que le départ de ses freres le laissa dans une foiblesse que Cubrat avoit encore plus redoutée pour sa prospérité que le changement de domicile. Le second, nommé Cotrag passa, dit-on, le Tanaïs, & se fixa dans la contrée que ce fleuve séparoit de la grande Bulgarie. Ce pays avoit été celui des Cuturgurs, & cette circonstance jointe au nom du prince, à qui les Grecs assignent le pays qu'avoient possédé les Cuturgurs, en même tems qu'elle me persuade que ce fut cette tribu qui obéit au second fils de Cubrat, me fait aussi soupçonner une méprise de la part des historiens Grecs, qui auront regardé comme une migration ce qui n'en étoit pas

pas une; car il n'eſt pas vraiſemblable qu'aucune partie de la nation, en ſecouant le joug des Avares, ne fût reſtée à l'occident du Tanaïs. Le quatrieme fils de Cubrat, dont on ignore le nom, paſſa le Danube, s'avança juſques dans la Pannonie, où il fit un traité avec les Avares, & où il s'établit auſſi avec eux, mais pour devenir l'eſclave de leur chagan. Le cinquieme ne fut ni plus heureux, ni plus ſage que le quatrieme: il paſſa auſſi le Danube & même les Alpes, & s'établit dans la Pentapole de Ravenne, ſous la protection de l'empire, dont il devint l'eſclave, avec ſi peu de gloire & de puiſſance qu'on ne trouve dans l'hiſtoire d'Italie aucune trace de l'établiſſement des Bulgares dans la Pentapole; à-moins qu'on ne rapporte à cette migration, & non à celle d'Alboin, l'origine du nom que l'on donna à quelques bourgades d'Italie, & que Paul Diacre aura cru mal à-propos leur être venu des Bulgares, qu'il ſuppoſe, ſans beaucoup de vraiſemblance, avoir ſuivi le roi des Lombards.

Il nous reſte à parler du troiſieme fils de Cubrat; mais comme ſon hiſtoire eſt le commencement de celles des Bulgares modernes, dont nous devons parler avec quelque étendue, nous dirons ici

quel fut le sort de Batbajan, l'aîné des cinq freres. On a vu combien de changemens avoit essuyés le nom des Agathyrses, & quelles révolutions cette nation avoit elle-même éprouvées, depuis que les Huns passoient en foule de l'Asie en Europe. Le dernier nom que nous leur avons vu donner est celui de Cazirs, sous lequel parle d'eux le géographe anonyme qui faisoit le dénombrement des peuples Vénédiques, au tems de Justinien I. On a pu soupçonner que je croyois retrouver les Cazirs sous le nom de ces Cazars dont Théophane fait des Turcs, lorsqu'il parle de leur alliance avec Héraclius. J'ai dit alors que son propre témoignage s'opposoit à cette supposition. Voici en effet en quels termes il parle pour la seconde fois de cette nation: « les cinq freres, fils de » Cubrat, s'étant séparés, dit-il, de la » maniere que nous avons exposée, & » s'étant trouvés réduits par cette sépa- » ration à une grande foiblesse, la grande » nation des Chazars sortit du fond le plus » intérieur de la Berzilie, région qui fait » partie de la premiere Sarmatie, & ré- » duisit sous son obéissance tout le pays » situé au-delà du Pont-Euxin. Ayant » donc mis sous le joug Batbajan, l'aîné » des cinq freres & prince de la premiere

» Bulgarie, cette puissante nation lui » imposa un tribut, qu'elle en reçoit en» core aujourd'hui. Les Bulgares, dit » Nicéphore, ayant été ainsi séparés & » divisés, la nation des Chazars fit des » courses du fond de ce pays qu'on ap» pelle la Berglie, car les Chazars étoient » voisins des Sarmates; ils coururent » tout le pays qui est sur le Pont-Euxin, » & au-delà de cette mer, & subjugue» rent entr'autres Bajan qu'ils oblige» rent de leur payer tribut ».

La date de l'émigration des Chazars est, comme l'on voit, déterminée par la séparation des cinq freres qui lui fut antérieure, & par la mort de Bajan ou Batbajan qui lui fut postérieure, & qui le fut même au tems où écrivoit l'historien qu'ont suivi Nicéphore & Théophane. Leur patrie primitive n'est peut-être pas si facile à déterminer avec évidence. Mais il ne paroît pas douteux que la première Sarmatie ne soit la Sarmatie d'Europe; & quand on entendroit par-là celle d'Asie, comme le fond de cette contrée ou sa partie la plus intérieure, relativement au Pont-Euxin, est toujours sa partie la plus septentrionale, cette seule notion jointe à la comparaison du nom des Cazars avec celui des Cazirs, est suffisante pour ne laisser

aucun doute sur l'origine & l'ancienne patrie de cette nation. Elle quittoit alors le pays qu'elle avoit habité dès l'an 552, c'est-à-dire qu'elle venoit des bords de la Baltique, ou d'un pays voisin de l'Estonie.

Les conquêtes de cette nation & sa plus grande splendeur appartiennent à un siecle dont il nous reste peu d'historiens. Ainsi nous ne devons pas espérer des notions bien exactes ou bien détaillées de ce qu'elle fit ou de ce qu'elle souffrit dans son nouvel établissement. Ce n'est pourtant pas une raison de la négliger, puisqu'au moins son antiquité doit répandre quelque intérêt sur ce qui la concerne. Nous devons aux malheurs de Justinien II. les premiers détails que nous fournissent les historiens Grecs sur cette nation.

Niceph. p. 19. Constantin Pogonat, qui étoit monté sur le trône en 668, régna 17 ans, & eut pour successeur son fils Justinien qui *p. 20.* commença à régner en 685, & qui après dix ans de regne fut détrôné & envoyé en exil à Chersone. Il ne cacha point le desir qu'il avoit de remonter sur le trône, & les Chersonois, qui craignirent que la hardiesse de ses discours ne les fît soupçonner d'être ses complices, projetterent ou de le tuer ou de

l'envoyer chargé de chaînes à Apſimar qui avoit déposé après 4 ans de regne le ſucceſſeur de Juſtinien. Celui-ci fut inſtruit à tems du complot formé contre lui, & ſe refugia dans un château appellé Doros, & ſitué ſur la frontiere de la Gothie. Ce pays paroît être le Dores de Procope, qui y place une tribu des Goths ; mais en ce cas le Dores doit avoir fait partie de la Cherſonèſe Cimmérienne, quoique nous ayons penché pour une opinion différente. De Doros Juſtinien députa vers le duc des Chazars, auquel, comme à tous ſes princes, cette nation donnoit le titre de chagan, & le fit prier de permettre qu'il allât le trouver. Le chagan y conſentit, le reçut avec toutes ſortes de diſtinctions, lia avec lui une étroite amitié, & lui donna en mariage ſa ſœur Théodora. Enſuite, avec la permiſſion du prince Chazar, Juſtinien alla s'établir à Phanagorie, où ſa femme Théodora demeura avec lui. Cette ville, comme l'on voit, appartenoit aux Chazars qui ne l'avoient pas détruite.

Apſimar ayant appris la fuite de Juſtinien, ſon mariage avec une princeſſe Chazare, & ſa retraite à Phanagorie, en conçut de l'inquiétude, & ne rougit point pour s'en tirer, de propoſer une

lâcheté au chagan des Chazars : il lui envoya de riches présens, & lui fit de grandes promesses, s'il vouloit lui envoyer Justinien en vie, ou le tuer & lui en envoyer la tête. L'honneur & le devoir combattirent dans le cœur du chagan pour un prince malheureux & pour un beau-frere ; mais sa foible vertu ne put résister long-tems aux instances redoublées d'Apsimar, & il promit de faire ce qu'il désiroit de lui. Pour cet effet il commença par lui donner une garde, sous prétexte de le mettre à couvert d'une entreprise de la part des Grecs ; mais en effet pour s'assurer de lui. Ensuite il donna ordre à un des chefs de la nation, nommé Papatzes, qui étoit étroitement lié avec Justinien, & à Balgitzes, gouverneur du Bosphore Scythique, de se tenir prêts à massacrer Justinien au premier signal qu'il leur en donneroit. Heureusement pour Justinien, Théodora fut avertie de ce qui se tramoit par un ancien domestique de son pere, & découvrit le complot à son mari. Aussi-tôt Justinien fait appeller le seigneur Chazar avec qui il étoit en liaison, lui propose un entretien secret, & le fait étrangler : il se défait du gouverneur du Bosphore à-peu-près de la même maniere, renvoya Théodora à son

pere, gagne Tomis ville maritime, où il trouve quelques vaisseaux, sur l'un desquels il s'embarque, se fait suivre par les autres, fait voile vers Symbole, en suivant la côte, aborde à Chersone, & envoye dans cette ville un homme affidé, pour avertir quelques-uns de ses amis de le venir joindre; il remet à la voile avec ce renfort, passe au lieu appellé Necropyles (c'est le même endroit dont nous avons trouvé le nom dans la description de la Bulgarie par Théophane), laisse à droite les bouches du Donapre & du Danastre, & arrive à l'embouchure du Danube, après avoir essuyé une furieuse tempête; de-là il envoye un des siens à Terbelis, prince des Bulgares, pour lui demander son assistance.

Ce qui arriva ensuite appartient à l'histoire des Bulgares: observons cependant deux choses; l'une que l'empire des Chazars s'étendoit à l'Orient jusques sur le bord de la mer, puisque Phanagorie en faisoit partie; l'autre que Théophane, en parlant de Necropyles dans la description de la Bulgarie, nous donne lieu de croire qu'il a confondu le Cophin avec une riviere de la Chersonnèse, ou même avec un de ces fleuves de la Scythie Européanne,

& que dès-lors il est très-vraisemblable qu'il devoit donner à la Bulgarie une étendue vers l'occident qu'il paroît ne lui pas donner.

Justinien ne tarda pas, après son rétablissement, à envoyer une flotte en Chazarie, pour en faire venir sa femme Théodora, avec un fils qu'elle lui avoit donné, & qui fut appellé Tibère. Mais la plûpart des vaisseaux qui composoient cette flotte périrent avec leurs équipages. Le chagan en étant informé, fit porter ce message à Justinien: « Insensé que tu es, n'étoit-ce pas assez » de deux ou trois vaisseaux pour t'amener ta femme, & ne pouvois-tu pas » ménager la vie de tant d'hommes qui » ont péri? prétendois-tu recouvrer ta » femme par la force des armes? elle » t'a donné un fils qui t'appartient aussi » bien qu'elle; envoye donc des gens » qui puissent te la ramener ». Justinien envoya son grand chambellan, à qui on remit Théodora & son fils; & dès qu'ils furent arrivés à Constantinople, il mit la couronne impériale sur la tête de l'un & de l'autre; mais s'il fut reconnoissant, il fut encore plus vindicatif.

Il avoit jetté Apsimar dans un cachot, lorsque ce prince n'avoit pas encore fini la septieme année de son regne: ainsi il

fut rétabli 10 ans ou environ après son détrônement, & vers l'an 705. Une si longue adversité fut perdue pour lui; & à peine rétabli sur le trône, autour duquel il fit ruisseler le sang, il se souvint que les Chersonites l'avoient dénoncé à Apsimar, comme formant des projets contre lui. Rien ne lui parut plus important que de se venger, & pour le faire avec succès, il rassembla une flotte aussi nombreuse qu'il put l'avoir, & qui fut composée de vaisseaux de toutes grandeurs & de toutes sortes de formes. L'armée que cette flotte devoit transporter, étoit assortie à sa composition: elle étoit d'environ 100 mille hommes, & l'on se doute bien que ce n'étoit pas 100 mille soldats: avec quelques troupes réglées, le vindicatif Justinien fit embarquer une foule de laboureurs, d'ouvriers, de bourgeois, & même de sénateurs. Il mit à la tête de cette armée le patrice Etienne, le même qu'il avoit envoyé à Terbelis, & lui ordonna de passer au fil de l'épée tous les habitans de Chersone, du Bosphore & des préfectures voisines, & de laisser Elie, un des officiers de sa garde, à Chersone dont il devoit avoir le gouvernement. Un banni Arménien nommé Bardane, devoit aussi rester dans cette contrée

avec quelque commission; & apparemment les laboureurs, les ouvriers, & les bourgeois qu'il avoit fait embarquer, étoient destinés à y remplacer les anciens habitans que Justinien avoit dévoués à la mort. Etienne arriva heureusement à Chersone avec ces ordres sanguinaires, & ne chercha qu'à paroître les avoir exécutés. Il distribua parmi ses troupes quelques jeunes gens qui devoient représenter les prisonniers ou plutôt les captifs dont cette expédition ne pouvoit manquer de produire un très-grand nombre. Dun, commandant de Chersone, & Zoïle, protopolite ou prince de cette ville, avec environ 30 de ses citoyens les plus illustres, furent chargés de chaînes & envoyés à Justinien avec leurs femmes & leurs enfans: sept autres des principaux habitans furent attachés à des broches & rotis inhumainement. Des autres villes du Bosphore, vingt personnes ou environ qui y avoient tenu le premier rang, furent mises dans un bateau que l'on fit couler à fond.

Toutes ces exécutions avoient de quoi contenter tout autre ennemi que Justinien; mais de ce qu'on avoit accordé la vie aux jeunes gens dont nous avons parlé, il conclut qu'Etienne avoit

mal exécuté ses ordres, & le rappella. Le patrice s'étant embarqué avec toute son armée, essuya une tempête qui le fit périr avec soixante & treize mille hommes. Justinien pour qui ce malheur étoit un coup du Ciel attentif à le venger, ordonna aussi-tôt un nouvel armement; mais les chefs des contrées qui devoient être le théâtre de nouvelles horreurs, ayant eu avis des préparatifs que l'on faisoit contre eux, se préparerent à une vigoureuse resistance, & envoyerent des députés aux Chazars, pour les prier de leur donner du secours & de les mettre en état de ne pas périr, comme avoient déjà péri plusieurs de leurs concitoyens. Justinien qui fut instruit des mesures que l'on prenoit contre lui, n'en fut que plus ardent à suivre ses projets de vengeance, & en confia l'exécution au patrice George, à Jean, préfet de la ville, & à quelques autres chefs, auxquels il donna trois cents hommes pour les escorter. Il leur remit aussi Dun & Zoïle, avec ordre de les rétablir dans leurs places, & de ramener Elie. George étant arrivé à Chersone, les habitans de cette ville ne lui ouvrirent leurs portes qu'à condition qu'ils laisseroient hors des murs Dun, Zoïle, & toutes ses troupes; à peine il fut

entré avec le chef de Constantinople & les autres chefs, qu'ils fermerent leurs portes, se saisirent de tous ces lâches ministres d'un lâche empereur, & firent couper la tête à George & à Jean. Quant aux soldats & aux deux Chersonnites, qui n'étoient revenus dans leur patrie que pour la tyranniser, ils les livrerent aux Chazars qui étoient venus à leur secours, pour être conduits au chagan; mais les Barbares les massacrerent en chemin. Les Chersonites ne s'en tinrent pas là; ils chargerent Justinien de mille imprécations, langage ordinaire de la révolte, & proclamerent en même tems empereur l'Arménien Bardane.

Justinien instruit de ce qui se passoit dans la Chersonèse, choisit pour premiere victime les enfans d'Elie, qui étoient encore au berceau, & qu'il fit massacrer; & par un autre rafinement de vengeance, digne d'un monstre tel que lui, il força sa femme à épouser un de ses cuisiniers, qui étoit Indien & de la figure la plus hideuse. En même tems il fit équiper une autre flotte, aussi formidable que la premiere, & en donna le commandement au patrice Maurus, à qui il enjoignit de détruire Chersone jusque dans ses fondemens, & d'en massacrer tous les habitans sans distinction

ni d'âge ni de sexe. Maurus, arrivé dans la Chersonèse, se portoit à l'exécution de ces ordres cruels avec tout le zele d'un esclave armé, lorsque les Chazars fondirent tout-à-coup dans le territoire de Chersone, & sauverent cette ville de la ruine prochaine dont elle étoit menacée. Bardane effrayé s'étoit réfugié près du prince des Chazars. Maurus qui se voyoit hors d'état de continuer le siége, & qui n'osoit retourner à Constantinople, où Justinien l'auroit rendu responsable du succès; Maurus, d'esclave intéressé devenu transfuge, s'accommoda avec les Chersonnites, & de concert avec eux, proclama de nouveau Bardane, sous le nom de Philippicus. Une ambassade fut aussi-tôt envoyée au prince Chazar, pour le prier de rendre Bardane aux voeux des Chersonnites. Le Chazar avant de le leur rendre exigea d'eux qu'ils lui promissent avec serment de ne point trahir son suppliant, & qu'ils lui payassent à lui-même une contribution d'une piece par tête; ce qui fut exécuté. Les Bulgares eurent encore part au dénouement de cette nouvelle scene, qui finit par la mort de Justinien, dans la septieme année de son rétablissement. Ce fut ainsi que d'un pays éloigné, & souvent abandonné sans se-

cours aux Barbares, mais où la liberté municipale avoit conservé des sujets à l'empire, partit le trait qui devoit percer un empereur d'Orient & le maître que devoient adorer les Grecs qui se disoient Romains. La conduite des Chazars dans cette derniere occasion, fut beaucoup moins barbare que celle de Justinien & de ses lâches esclaves.

Depuis lors jusqu'au regne de l'empereur Léon, l'histoire garde un profond silence sur cette nation; mais elle nous apprend que cet empereur envoya une ambassade à celui qui commandoit alors la nation des Chazars, & lui demanda sa fille pour son fils Constantin. La princesse vint à Constantinople avec les ambassadeurs, & fut fiancée à l'héritier présomptif de l'empire. Cette alliance fait voir combien étoit grande la considération dont jouissoient les Chazars, & qu'à peine on les comptoit entre les Barbares. Le seul reproche qu'on puisse leur faire, est la lâcheté qu'avoit eue leur chagan de promettre à Apsimar la tête de son beau-frere. Mais ce fait ne se trouveroit peut-être pas dans leur histoire, si eux-mêmes l'avoient écrite.

P. 252. Théophane observe même qu'avec le patrice George, Justinien envoya à

Cherfone un apocrisiaire qui devoit aller trouver le chagan, pour excuser tout ce qui s'étoit fait jusqu'alors, démarche qui, de la part du plus vindicatif des hommes, ne prouve pas qu'il eût contre le chagan le plus grand de tous les griefs. Mais cette démarche elle-même demande une explication que ne nous fournit pas la narration de Nicéphore, telle que nous l'avons transcrite. Théophane nous apprend que Dun, ou plutôt Toudun, ainsi qu'il l'appelle, avoit commandé à Chersone au nom & sous l'autorité du chagan. Lors donc que Justinien eut pris la résolution de remettre les choses sur l'ancien pied, en rétablissant Toudun dans son gouvernement, il étoit naturel qu'il fît faire des excuses au chagan de ce qui s'étoit passé à l'égard d'un homme qui étoit à lui. Mais nous devons ajouter que les Chersonites ayant remis aux Chazars Toudun, Zoïle, & trois cents soldats Romains, loin de périr par le fer de ses conducteurs, Toudun mourut de maladie, & les Chazars célébrerent ses funérailles en égorgeant les trois cents soldats avec leur commandant, ainsi que le dit encore Théophane. Mais pour revenir à l'alliance que Léon contracta avec les Chazars, en fiançant à P. 273.

son fils une fille de leur chagan, je dois ajouter avec Théophane, que cette fille du chagan des Scythes, ainsi qu'il l'appelle, fut convertie à la religion chrétienne & reçut le nom d'Irene avant d'épouser Constantin.

On trouveroit dans le même historien une puissante raison qu'auroit eue Léon de rechercher cette alliance en la seizieme année de son regne, s'il étoit certain que Théophane ne fût pas tombé dans une erreur semblable à celle que
P. 271. nous avons déjà relevée en parlant d'Héraclius, lorsqu'il a dit sous la douzieme année de Léon, que dans cette même année le fils du chagan, prince de Chazarie, fit la guerre dans l'Arménie & la Médie, & qu'ayant rencontré dans la premiere de ces provinces Garach, général des Arabes, il le fit périr avec toute son armée, après quoi il continua de ravager l'Arménie, & en retournant chez lui, laissa la terreur de son nom chez les Arabes. Théophane ajoute que l'année suivante Masalmas, chef des Arabes, entreprit une expédition dans le pays des Turcs, & leur livra bataille; mais que le combat ayant été très-sanglant de part & d'autre, Masalmas épouvanté ne pensa plus qu'à la fuite, & se retira dans son pays par les montagnes

de la Chazarie. Ce prince, l'ennemi perpétuel des Romains, à qui il avoit fait beaucoup de mal dans la quatorzieme année de Léon, fit une seconde tentative contre les Turcs l'année suivante; mais lorsqu'il fut près des portes Caspiennes, l'épouvante le saisit & il retourna sur ses pas. Ces faits joints au mariage du fils de Léon, proposé & conclu dans l'année qui suivit cette seconde fuite de Masalmas, nous donnent tout lieu de croire que les Turcs sont réellement ici les mêmes que les Chazars; ce qui n'a pû être vrai sous l'empire d'Héraclius, tems auquel les Chazars n'étoient pas encore sortis de la Berylie, est très-vraisemblable sous celui de Léon, puisque long-tems auparavant ils avoient subjugué la Bulgarie entre le Tanaïs & le Volga. Telle est même, si je ne me trompe, la source de l'erreur dans laquelle est tombé Théophane en écrivant l'histoire d'Héraclius : il a cru trop légerement que le même peuple, qui fut un voisin dangereux pour les Arabes du côté du Caucase, avoit été du même côté un allié utile à Héraclius, & un ennemi redoutable à Chosroës.

Quant au nom de Turcs que Théophane donne pour la seconde fois aux Chazars, il ne prouve pas que cette na-

tion ne fût pas d'origine Vénédique : tous les voisins de la Perse du côté du nord étoient Turcs, de quelque nation qu'ils fussent, & de plus les Chazars subjuguerent les Bulgares, les Hunnugares, ou Ounougours, & les autres peuples Hunniques, qui avoient obéi aux Turcs ; enfin ils avoient eux-mêmes été subjugués par les Huns, & accoutumés à respecter le titre fastueux de chagan, souverain de plusieurs peuples, pour qui c'étoit le plus auguste de tous les titres, ils le donnerent eux-mêmes à leur souverain. Rien de tout cela ne prouve que les Acatzirs ou Catzirs subjugués par Attila fussent des Turcs ; que les anciens Agathyrses appartinssent à cette nation, & que les Catzirs en fussent une tribu. Or on ne peut nier, ce me semble, que les Chazars ne fussent les mêmes que les Cazirs, les Agazzirs, les Acatzirs & les Agathyrses. Quant à ces Turcs avec qui Héraclius avoit fait alliance, ils doivent ou avoir subi le joug des Chazars, ou l'avoir évité en s'éloignant vers le midi. C'est peut-être à quelque révolution semblable que l'on doit rapporter la fortune singuliere d'un chagan qui, après avoir rendu de grands services à Abimelec & lui avoir soumis son propre pays, ou le pays du chagan

qui s'étoit soulevé contre lui, en obtint le gouvernement de la Perse dans la quatrieme année du premier regne de Justinien. Théophane parle souvent de ce chagan, mais sans dire quelle nation lui obéissoit : ce pourroit être une tribu des Turcs ou peuples Hunniques, qui habitoient depuis long-tems les environs & une partie du mont Caucase.

Le mariage de Constantin avec la fille du chagan de Chazarie ne fut point stérile : elle lui donna un fils qui fut appellé Léon, comme son grand-pere, & qui fut associé à l'empire l'année même de sa naissance ; cette année étoit la neuvieme de Constantin, & la sept cent cinquante-unieme de notre ere. On comptoit la vingt-troisieme année de ce prince, ou l'an 763, lorsque les Turcs sortirent de chez eux par les portes Caspiennes, & firent une irruption dans l'Arménie, où ils tuerent beaucoup de monde, & d'où ils emmenerent un grand nombre de captifs, avec lesquels ils retournerent dans leur pays. Cette même année fut remarquable par un froid excessif qui commença dès le mois d'Octobre. Le Pont-Euxin dans sa partie septentrionale gela jusqu'à cent milles des côtes & à trente coudées de profondeur : la glace commençoit vers

Théoph. p. 284.

p. 290.

l'orient, aux côtes de la Zecchie, & s'étendoit jusqu'au Danube, au Cuphes, au Danastre, au Donapre, aux Necropyles, & sur tout le rivage jusqu'à la hauteur de Mesembrie ou de Médie dans la Thrace. La neige couvrit ensuite ces glaces jusqu'à la hauteur de vingt coudées, ensorte que la mer ressembloit parfaitement à la terre ferme dans le voisinage de la Chazarie, de la Bulgarie, & des autres nations qui habitoient sur le Pont-Euxin. Je cite ce passage parce qu'il prouve qu'au tems où nous parlons la Chazarie étoit encore une contrée maritime entre la Zecchie & les bouches du Danube, & que la nation qui lui donnoit son nom étoit encore florissante. Nicéphore ne nomme
P. 34. à cette occasion que le pays des Chazars, & désigne les autres peuples qui habitoient sur le Pont-Euxin, par le nom de nations Scythiques voisines des Chazars. L'année suivante, dit encore Théophane, les Turcs firent une seconde irruption par les portes Caspiennes dans l'Iberie, & les Arabes leur ayant livré bataille, le nombre des morts fut très-grand de part & d'autre. C'est la derniere fois que Théophane parle des Turcs, nom par lequel il paroît avoir toujours voulu désigner les Cha-

zars, mais qui appartenoit peut-être mieux aux ennemis des Arabes qu'aux habitans de la Chazarie; puisque suivant toutes les apparences, les armées que le chagan des Chazars envoyoit dans l'Asie, étoient composées pour la plus grande partie de ces peuples Hunniques qui habitoient entre le Pont-Euxin & la mer Caspienne, & du nombre desquels étoient les Bulgares orientaux & les Hongrois qu'on appella aussi Turcs.

On trouve encore le nom des Chazars sous l'empire de Léon VI. qui commença à régner en 886. Ce prince étant en guerre avec les Bulgares, les Chazars vinrent à son secours & se joignirent à son armée; mais les Romains ayant été défaits, le prince des Bulgares fit couper le nez à ceux des Chazars qui tomberent entre ses mains, & les renvoya en cet état à Constantinople. Léon indigné de cet affront, envoya par mer un de ses généraux nommé Sclerus, à l'embouchure du Danube, & lui remit de riches présens qu'il devoit donner aux Turcs, pour les engager à faire la guerre aux Bulgares. Sclerus fut assez heureux pour conclure un traité d'alliance avec Arpade & Cusan, qui étoient deux chefs des Turcs, & aussi-tôt Léon envoya une armée

Chronograph. p. 379.

dans la Bulgarie, pour mettre ses alliés en état de l'attaquer avec avantage de leur côté. Ils tinrent parole, passerent un fleuve, & soumirent toute la Bulgarie. Le prince des Bulgares qui avoit fait face aux Romains, fut alors forcé de s'en éloigner pour attaquer les Turcs : ceux-ci ayant encore passé un fleuve, livrerent bataille aux Bulgares, les vainquirent, & leur firent beaucoup de prisonniers, qu'ils prierent l'empereur d'acheter ; ce qu'il fit. Il semble que ces Turcs dussent être les Chazars ; mais Zonaras nous apprend que c'étoit les Ungres ou Hongrois qui avoient obéi aux Chazars, ainsi que nous le dirons dans un moment, & qui paroissent avoir joui dès-lors d'une entiere indépendance. C'est une puissante raison de croire que l'empire des Chazars n'étoit plus, & que de-là étoit venue la hardiesse qu'avoit eue le prince des Bulgares de faire essuyer aux Chazars, auxiliaires de Léon, un traitement cruel & honteux. Mais dès le tems de l'empereur Théophile, dont l'empire commença en 829, & finit en 842, nous trouvons dans Cedrenus & dans la chronique de Constantin Porphyrogenete, plusieurs preuves de la décadence des Chazars, & le nom du redoutable ennemi qui,

In Léon. philosop.

Cedren. ap. Zonaras. In Th. éd. Lut. ann. 1567. Et Ced. h. Byz. p. 415.

suivant toutes les apparences, renversa leur empire.

Hist. Byzant. p. 56.

Au retour d'une expédition contre les Sarrasins, & pendant qu'il étoit en guerre avec eux, Théophile reçut une ambassade du chagan de Chazarie & de Pech, qui le prioient de leur faire bâtir une forteresse réguliere dans un endroit appellé *Sarcel* ou la Maison-blanche : cet endroit étoit situé sur le Tanaïs, qui séparoit alors les Chazars & les Patzinaces, & les premiers y entretenoient en tout tems une garnison de trois cents hommes. Théophile se rendit aux prieres des deux princes, & fit partir un officier nommé Petronas avec une flotte de vaisseaux longs qu'il mit à terre à Chersone, pour s'embarquer avec sa suite sur des vaisseaux ronds, sur lesquels il remonta le Tanaïs jusqu'à l'endroit où il devoit bâtir une ville aux Chazars. Comme on ne trouvoit point de pierres dans toute cette contrée, Petronas fit faire de la brique, & le grand nombre d'ouvriers qu'il avoit avec lui le mit en état d'achever en peu de tems une ville très-forte, & même très-belle. A son retour, Petronas dit à l'empereur qu'il ne pourroit jamais compter ni sur la ville de Chersone, ni sur les autres villes de cette contrée, tant qu'il n'y

Ou Marcel.

auroit pas un gouverneur qui ne fût qu'à lui. On ne se souvenoit pas que cette ville eût été gouvernée par un étranger, & de tout tems elle avoit eu pour commandant un de ses concitoyens, auquel on avoit donné le titre de Premier ou de Protopolite. Théophile approuva encore cette idée & son choix tomba sur Petronas lui-même. Un ordre absolu de l'empereur fut adressé au protopolite & aux autres magistrats d'obéir à Petronas, & depuis lors Chersone eut des préfets. On peut douter qu'au tems de Justinien II. une pareille innovation se fût faite sans opposition de la part des Chazars: mais alors il leur falloit des forteresses, & le Tanaïs étoit pour eux une barriere insuffisante. Ils ne dominoient donc plus sur ses deux rives, loin que leur empire s'étendît jusqu'aux portes Caspiennes. Leur ruine totale dut suivre de près un affoiblissement si sensible; nous voyons en effet que sous le regne de Michel, successeur de Théophile en 842, & mort en 867, il y avoit, selon Zonaras une nation Scythique qu'il appelle les Rhesses; cette nation, qui suivant le même auteur, habitoit près du mont Taurus (dans la Tauride), mit une flotte nombreuse sur le Pont-Euxin, &

menaça

menaça le territoire de Constantinople. Le Ciel ne permit pas qu'elle réussît dans cette entreprise, ou plutôt après avoir éprouvé son couroux, elle fut forcée de se retirer. Cette expédition est la même que celle dont parle Léon le grammairien, & qui obligea Michel de revenir en diligence de l'Asie, où il se proposoit d'attaquer les Sarrasins. On l'avoit averti que les Russes ou Ross, ainsi que les appelle Léon, s'étoient avancés jusqu'au fleuve Maurus; mais non-seulement ils s'étoient déjà montrés à Hieron, où ils avoient fait un grand carnage, ils étoient encore venus bloquer Constantinople avec deux cents vaisseaux; ensorte que l'empereur eut beaucoup de peine à rentrer dans sa capitale: une tempête combattit pour lui, & presque toute la flotte des Russes fut détruite.

Avant les Russes, un autre peuple qui, comme eux, devoit sa réputation encore nouvelle à l'affoiblissement des Chazars, s'étoit fait connoître par un exploit peu glorieux: je veux parler des Ungres, comme les appelle Léon le grammairien. Dès le tems de Théophile, ils habitoient près du Danube & non loin de l'embouchure de ce fleuve. Ce qu'en dit Léon, & que nous trans- P.383

crirons ailleurs, prouve ce voisinage, & peut-être leur indépendance, mais on doit sur-tout en conclure qu'on leur donnoit indifféremment les noms de Ungres, de Huns & de Turcs. Ils étoient les mêmes qui eurent depuis pour chefs Arpade & Cusare.

Ib. page 379.

Le mauvais succès d'une premiere entreprise ne découragea pas les Russes. Au mois d'Avril de la septieme indiction (ce doit être celle de l'an 934), les Turcs, dit Léon, firent leur premiere irruption sur les terres des Romains, & s'avancerent jusqu'aux portes de Constantinople, non sans ravager cruellement la Thrace. L'empereur Constantin envoya contre eux le patrice Théophane, & racheta un grand nombre de prisonniers. En la quatorzieme indiction (l'an 941) le 11 Juin, les Russes rassemblerent jusqu'à dix mille vaisseaux pour attaquer Constantinople, & Théophane fut encore nommé pour les repousser. Malgré une grande victoire qu'il remporta sur eux, il ne put les forcer à la retraite, & ils firent des maux infinis sur les côtes, mettant en croix, empâlant, ou tuant à coups de fleches les Romains qu'ils purent prendre; enfin l'hiver les obligea de retourner chez eux; mais ils reparurent sur la côte de

P. 401.

Thrace au mois de Septembre de l'année suivante, & ne purent tromper la vigilance de Théophane, qui les battit encore, coula à fond plusieurs de leurs vaisseaux & les mit en fuite. Au mois d'Avril de l'an 943, les Turcs firent une nouvelle irruption avec de très-grandes forces; mais Théophane alla à leur rencontre, & conclut avec eux une treve de cinq ans. On seroit tenté de croire qu'ici les Russes & les Turcs ne sont qu'une même nation. Mais Zonaras les distingue en disant que les Turcs, qui étoient les mêmes que les Ungres, après avoir fait plusieurs irruptions dans l'empire, resterent tranquilles pendant quelque tems, parce que deux de leurs princes ayant été trouver Constantin, reçurent le baptême; ce qui n'empêcha pas le plus puissant d'entre eux de recommencer la guerre au bout de quelques années. Il attaqua aussi les Francs, ajoute Zonaras, fut pris & pendu. Cet événement qui doit avoir suivi la bataille d'Ausbourg, justifie le calcul que nous avons suivi en parlant des irruptions des Turcs & des Russes. P. 150

Zonaras ajoute aussi-tôt qu'Elga, femme du prince des Russes, qui avoit armé une flotte contre les Romains, vint trouver l'empereur après la mort de son mari,

se fit baptiser, & retourna dans son pays, après avoir été traitée à Constantinople comme il convenoit à son rang. Le même historien fait monter la flotte
P. 150. des Russes à quinze mille vaisseaux, & leur fait essuyer quelques défaites de plus que n'en compte Léon. Il rapporte aussi cette guerre au regne de Romain Lacapene, avant & après lequel régna Constantin. La conversion d'Elga ne paroît pas s'accorder trop bien avec ce que Zonaras dit lui-même de celle de
P. 146. la nation Russe, qu'il rapporte au regne de Basile le Macédonien. Ce prince, dit-il, après avoir fait la paix avec les Rhosses, leur envoya un évêque. Or Basile mourut en 886. Cependant le premier événement qui paroît indiquer l'espece de liaison que devoit produire entre les Russes & les Grecs la conversion des premiers, n'arriva que sous le regne de Nicéphore Phocas, & par conséquent entre les années 963 & 969.

Fol. 153, v. Cedren. A. Byz. P. 517. Les Turcs ou Ungres, dit toujours Zonaras, ravageoient la Thrace, & Nicéphore avoit fait prier Pierre, fils de Siméon, prince des Bulgares, de leur fermer le passage du Danube; ce qu'il avoit refusé, parce que précédemment l'empereur l'avoit abandonné dans une guerre qu'il avoit eue contre la même

nation. Sur le refus du prince Bulgare, Nicéphore envoya Calocyre, fils du prince de Cherſone, à Sphendoſthlabus, prince de Roſie, pour l'engager à faire la guerre aux Bulgares. Sphendoſthlabus ne tarda pas à entrer dans la Bulgarie, d'où il ne ſortit qu'après y avoir fait beaucoup de mal, & un très-grand butin, ce qui l'engagea à y retourner encore l'année ſuivante. Dans le même tems, ou à-peu-près, Nicéphore fut aſſaſſiné, & Jean Zimiſus monta ſur ce trône qui, élevé au-deſſus des loix en avoit perdu la protection. Cependant les Roſes avoient ſubjugué les Bulgares, & étoient maîtres de leur pays. Boriſe & Romain, fils de Pierre, mort depuis peu, après s'être réconciliés avec les Romains, étoient priſonniers des Ruſſes, les Bulgares eux-mêmes étoient diviſés : les uns obéiſſoient aux fils de Pierre, les autres favoriſoient les quatre fils d'un puiſſant comte de Bulgarie, qu'on appelloit les Cometopulles : tout conſpiroit à faciliter aux Ruſſes la conſervation de cette contrée, & ils paroiſſent réſolus à la garder ; c'étoit un conſeil de Calocyre, qui aſpiroit à l'empire, & qui leur avoit promis que s'il y parvenoit il leur céderoit la Bulgarie, feroit avec eux une paix perpétuelle, & leur don-

Cedren. p. 506, 517 & 521.

neroit beaucoup plus qu'on ne leur avoit promis. Les Russes, séduits par ces promesses & par la fertilité du pays qu'ils occupoient, n'eurent aucun égard aux lettres que Zimiscès leur avoit écrites pour leur renouveller les promesses de Nicéphore, & traiterent très-mal ses ambassadeurs. L'empereur fut donc obligé d'envoyer une armée contre eux ; mais Sphendosthlabus accourut au secours de ses vassaux, arma les Bulgares, appella à lui les Scythes Pazinaces, & se fit joindre par une armée que lui envoyerent les Turcs de Pannonie. Toutes ces forces réunies montoient à trois cents mille hommes, à la tête desquels il ravagea la Thrace. Sclerus, général de Zimiscès, fut pourtant assez heureux pour battre les Pazinaces & se soutenir pendant quelque tems contre le reste de l'armée. Il avoit même remporté une grande victoire sur Sphendosthlabus, lorsqu'une révolte obligea Zimiscès de le rappeller pour l'envoyer en Asie.
970 ou 971. Dès l'année suivante, qui étoit la seconde de son regne, Zimiscès fit équiper une puissante flotte, & se mit lui-même à la tête d'une armée de terre pour attaquer les Russes dans la Bulgarie. Les détails de cette guerre seroient déplacés ici ; j'observerai seulement

que dans la suite de son récit, Zonaras donne aux Russes le nom de Tauroscythes, & dit que Borise étoit roi des Bulgares, ce qui engagea Zimiscès, dont il fut le prisonnier, à le relâcher sans rançon, parce que, disoit-il, il faisoit la guerre aux Russes & non aux Bulgares.

Sphendosthlabus fut bientôt réduit à charger de chaînes vingt mille Bulgares qu'il avoit encore dans son armée, & à soutenir un siége dans Dorostole. Il s'y défendit pendant deux mois; & lorsque la disette de vivres l'obligea de prendre un parti, il n'en prit point d'autre que celui de livrer bataille aux assiégeans. La fortune ne seconda point son courage; Zimiscès fut assez habile & assez bien secondé par ses troupes pour attirer les Russes loin de leurs murs & leur couper la retraite. Dans cette extrémité, Sphendosthlabus eut recours aux prieres; il fit demander pardon à l'empereur, & le fit prier de lui laisser le passage libre pour retourner dans ses états. A ces demandes il en joignit deux autres, l'une que l'empereur le reçût au nombre de ses alliés, & l'autre que les Tauroscythes eussent la liberté de commercer dans les provinces de l'empire. Zimiscès lui ayant accordé toutes ses

demandes, il alla lui-même le trouver & le pria de s'intéresser pour lui auprès des Pazinaces, afin qu'ils lui accordassent le passage par leurs terres. Zimiscès envoya une ambassade aux Pazinaces pour leur faire cette demande & conclure avec eux une alliance. Les ambassadeurs Grecs devoient aussi leur faire promettre de ne point passer le Danube pour ravager la Bulgarie. Toutes les demandes de Zimiscès lui furent accordées par les Pazinaces, excepté celle qui intéressoit les Russes. Sphendosthlabus se mit pourtant en marche avec son armée, alors très-affoiblie, pour retourner dans ses états, mais il fut attaqué par les Pazinaces, lorsqu'il traversoit leur pays, & taillé en pieces avec tous ses Russes.

Cedren. p. 134.

Ce malheur n'empêcha point que l'alliance ne subsistât entre les Romains & les Tauroscythes, qui fréquenterent les marchés de Constantinople, & y firent un grand commerce, jusqu'au tems de Constantin Monomaque. Une émeute populaire dans laquelle périt un Scythe de grande considération, fit alors résoudre le prince des Russes à tenter encore la même entreprise dans laquelle avoit échoué le mari d'Elga. Il ne fut pas plus heureux, & une grande partie

de sa flotte fut coulée à fond ou réduite en cendres par le feu grégeois que les Grecs employerent avec beaucoup de succès. Ainsi finit ce mouvement, dit Zonaras; mais après en avoir rendu compte, je dois, continue-t-il, parler aussi du mouvement *d'une autre nation Turque* qui envahit l'Orient vers ce tems-là, & qui l'infeste encore aujourd'hui. Il raconte ensuite comment les Turcs, nation Hunnique très nombreuse, libre, & qui jusqu'alors avoit habité le côté septentrional du Caucase, entra en Asie, sous la conduite de Tangrolixice. Le récit de Zonaras est le même que celui de Nicéphore Bryenne, qu'il a suivi; mais ce qu'ils disent l'un & l'autre de la liberté des Turcs ne doit pas nous empêcher de les regarder comme un démembrement de l'empire des Chazars, que les Pazinaces avoient d'abord resserrés du côté de l'orient jusqu'au Tanaïs, & qui, en perdant l'empire du Nord, laisserent aux Russes l'empire de la Chersonèse, où vraisemblablement ils s'étoient retirés sous leurs auspices. On les appella Tauroscythes; c'est ce qui a fait dire à quelques écrivains Grecs du moyen âge que Rhos étoit le véritable nom des Tauroscythes; mais il ne falloit pas en conclure, comme

ont fait quelques modernes, que tel avoit été aussi le nom des premiers habitans de la Tauride.

La migration des Pazinaces d'un pays situé à l'orient du Tanaïs, dans l'intervalle qui séparoit les Russes de la Bulgarie, est un autre monument de la ruine de ce grand empire qu'avoient fondé les Chazars. Constantin, fils de Léon, étoit encore sous la tutele de Zoe, & l'on comptoit l'an 915 de notre ere, lorsque cette princesse fit la premiere une alliance offensive avec les Pazinaces, de qui elle tira promesse de passer le Danube, & de porter la guerre dans la Bulgarie. Ils se présenterent en effet en 917 pour passer le Danube; mais le commandant de la flotte Romaine n'ayant pas voulu les recevoir sur ses vaisseaux, & la discorde qui régnoit entre les chefs ne leur donnant pas une idée avantageuse de leurs nouveaux alliés, ils retirerent peu-à-peu, & ne rendirent aucun service à l'empire. J'ai rapporté plusieurs autres faits qui prouvent que les Pazinaces habiterent depuis lors entre la Chersonèse Cimmerienne & la Bulgarie, & non loin du Danube. Il paroît donc certain que leur position étoit la même dès l'an 915; mais elle avoit dû être différente sous l'empire de Léon,

Léon gramm. chronog. p. 389.

pere de Constantin, puisqu'alors les Turcs ou Hongrois habitoient près de l'embouchure du Danube. Quelques remarques sur cette nation nous fourniront les dernieres observations qui nous restent à faire sur les Chazars.

Nous avons cru trouver dans la célébrité des Russes, un indice de la ruine des Chazars. Les entreprises qui marquent l'indépendance des premiers, peuvent être regardées par la même raison comme un indice de la décadence de cette même nation. Or je crois trouver dans Théophane qu'en la 33e année de Constantin Pogonat, & en la 12e indiction ou l'an 774, cet empereur fut obligé d'envoyer une flotte sur le Danube pour en écarter une flotte Russe ou Rhousienne. Mais si ce passage de Théophane est équivoque, rien n'est plus certain & ne prouve mieux la puissance & l'indépendance des Russes, que leur entreprise sur Constantinople sous l'empire de Michel, & vers le milieu du siecle suivant. « Les guerres civiles qui s'éleverent chez les Khosars, dit l'historien » des Huns, furent cause que plusieurs » bandes se séparerent, & formerent, » en quelque façon, de nouvelles nations, telle est, ajoute-t-il, celle des » Cabares qui se retira chez les Turcs

» proprement dits, & qui fixa sa demeure
» dans le pays que les Pasinaces ont oc-
» cupé depuis. Ils y furent suivis par les
» Neces, les Madgiares, les Ourtuger-
» mats, les Tarians, les Genachs, les
» Cares & les Cases, toutes races Kho-
» sares, qui se joignirent à d'autres
» Turcs, & leur donnerent leur langue
» ou plutôt leur dialecte ». Si tous ces peuples occuperent le pays qui appartint depuis aux Patzinaces, il est clair, suivant ce que nous avons dit, qu'ils s'établirent près du Danube, & non loin de son embouchure, puisque telle fut la position des Patzinaces depuis l'an 917 au plus tard, jusqu'à leur invasion dans l'empire. Les Patzinaces, dit Cedrenus en écrivant l'histoire de Constantin Monomaque, sont une nation Scytique, très-nombreuse & très-puissante, & qui se subdivise en 13 tribus : ils occupent les plaines qui s'étendent depuis le Borysthene jusqu'à la Pannonie (la Hongrie), & n'ont point de demeure fixe, habitant toujours sous des tentes. Nous avons déja prouvé que telle avoit aussi été en 886 la position de ces Turcs qui obéissoient alors à Arpade & à Cuzan.

P. 606.

L'historien des Huns nous a déja appris que les Patzinaces s'établirent dans un pays que les Turcs avoient possédé

levant eux. Il ne falloit pas dire, il est vrai, qu'ils s'en étoient emparés après avoir été chassés par les Chazars des bords du Volga, puisque sous l'empire de Théophyle, ils étoient séparés des Chazars par le Tanaïs, & que leur défaite par ces derniers ne pouvoit les conduire sur les bords du Danube. Les Turcs dont les Patsinaces occuperent le pays, ne doivent pas non plus avoir envoyé une colonie vers la Géorgie, à moins qu'il ne soit question de l'établissement des Patzinaces sur la rive gauche du Tanaïs, avant que Théophyle fît bâtir Sarcale pour les Chazars. Je crois en effet que les Patzinaces conquirent cet établissement, partie sur les Bulgares orientaux, & partie sur les Hunugars ou Hongrois qui se refugierent vers l'occident. « Au nord des Palus Méotides & de la Khosarie proprement dite, c'est encore l'historien des Huns que je laisse parler, habitoient plusieurs hordes connues sous le simple nom de Turcs. C'est à ces hordes que se joignirent les Cabares, mais non pas ceux sans doute qui se retirerent dans la Circassie. Les Turcs gouvernés par un officier nommé Lebedias, qui portoit le titre de vaivode, étoient encore appellés Sebartoaspha-

» les, & ils étoient divisés en 7 hordes
» qui avoient chacune leur vaivode : ils
» suivoient les Khosars dans toutes leurs
» expéditions, & pour les récompenser
» de leurs services, le khacan des Kho-
» sars donna sa fille en mariage à Lebe-
» dias leur chef ».

Le même historien rapporte au tems de Lebedias la dispersion de ces Turcs, après leur défaite par les Patzinaces. Mais nous allons prouver que Lebedias ne vécut qu'après l'empire de Théophyle; & comme au tems de cet empereur les Patzinaces avoient un établissement déja assez ancien sur la rive gauche du Tanaïs, il me paroît certain que la défaite des Turcs sous Lebedias ne put donner des habitans à la Circassie, comme le croit l'historien des Huns. « La seconde
» bande des Huns, dit-il encore, chas-
» sée par les Patzinaces, se retira sous
» la conduite de son chef Lebedias,
» dans les pays situés plus à l'occident,
» & dans un lieu appellé Aleleusue.
» Dans la suite le khacan des Khosars
» voulut créer Lebedias chef de tous les
» Turcs; mais celui-ci le remercia gé-
» néreusement & indiqua Salmults, ou
» Arpad, fils de Salmults, comme plus
» digne de cet honneur. Le dernier, du
» consentement général des Turcs fut

» choisi & élevé sur un bouclier, sui-
» vant la coutume des Khosars. Après
» cette retraite des Turcs, les Patzina-
» ces s'établirent entierement dans le
» pays qu'ils venoient de conquérir (&
» avant la fin de l'empire de Constan-
» tin Porphyrogenete), il y avoit envi-
» ron 50 ans qu'ils en étoient maîtres ».

Le pays que les Patzinaces possédement au tems de Constantin, étoit le même qu'avoient possédé les Turcs qu'on appella aussi Ungres ou Hongrois, sur qui avoit régné Arpade & Cusan, & d'où ils étoient également à portée de la Bulgarie & de la Russie ou Taurosfcythie. Nous les y avons trouvés dès l'an 917. Les Ungres l'occupoient encore sous leurs princes Arpad & Cusan en 886. Ce fut donc dans l'intervalle de ces deux années que les Patzinaces les en chasserent. Ce pays étoit partie à l'orient, & partie à l'occident du Danapris. « Après que les Patzinaces y eurent
» été affermis, ils déclarerent la guerre
» aux Turcs qu'ils avoient à l'occident,
» les battirent, & les contraignirent de
» se retirer avec leur chef Arpad dans la
» grande Moravie, où ils se sont établis,
» & où ils ont été connus sous le nom
» de Hongrois. Ces peuples se donnent
» celui de Madgiares que nous avons

» vu être le nom d'une des hordes Kh
» sares qui se retira avec les Turc
» Les historiens de cette nation racon
» tent que les Madgiars en quittant leu
» pays, traverserent la Russie, passeren
» par Kiow, & vinrent habiter dans
» des montagnes toutes remplies d'ai-
» gles. Ces animaux dont ils furent in-
» commodés, les obligerent à se retirer
» dans le pays d'Erdeleu qui, suivant
» les apparences, est le même que celui
» qui est appellé Ereleusie par Constan-
» tin Porphyrogenete. Ils bâtirent dans
» le pays d'Erdeleu sept châteaux, pour
» y mettre à couvert leurs femmes,
» leurs enfans & tout leur bien. On
» prétend que ce lieu a été appellé dans
» la suite par les Teutons *Sibenbourg* ou
» les sept châteaux (c'est aujourd'hui la
» Transylvanie) ». Il est clair que par-
tant du pays où nous avons trouvé
Arpade & Cuzan ou Kusid, comme l'ap-
pellent les historiens nationaux, les
Madgiars ou Hongrois ne durent point
passer par Kiow, ni par la Russie pour
aller dans la Transilvanie. Cette marche
ne peut donc pas être rapportée à leur
derniere migration; mais elle convient
très-bien à celle par laquelle ils passe-
rent de la Chazarie orientale sur les
bords du Danube, après que les Patzi-

naces eurent attaqué les Chazars vers l'orient, pour les reléguer bien-tôt après vers l'occident du Tanaïs.

Lebedias fut contemporain d'Arpad qui vivoit en 886. Il n'y a donc pas beaucoup d'apparence que la premiere défaite des Hongrois par les Patzinaces soit arrivée de son tems. Mais peu avant l'an 886, l'empire des Chazars subsistoit encore, & ceux d'entre eux qui furent cruellement mutilés en ce tems-là par un prince des Bulgares, paroissent avoir été des fugitifs qui avoient cherché un asyle chez les Romains. L'expulsion des Hongrois par les Patzinaces en 889, prouve certainement que dès-lors ceux-ci avoient passé le Tanaïs & détruit l'empire des Chazars. Les sept hordes des Turcs sujets de cet empire, sont les sept corps dont étoit composée toute l'armée des Hongrois lors de leur derniere migration, & pour chacun desquels fut bâti un de ses sept châteaux dont parlent leurs historiens. Toute dispersion de cette nation doit donc être antérieure à sa division en sept hordes, bandes ou tribus. Les chefs de ces hordes, de même que Lebedias, portoient le titre de vaivode, titre Esclavon, qui est encore en usage chez plusieurs peuples descendus des Vénè-

des. Il eſt aſſez ſingulier qu'on le donnât aux ſept chefs d'une nation Hunnique; mais ſi les Chaſards étoient Vénedes ou Eſclavons, ainſi que nous l'avons prouvé, il étoit naturel que leur chef donnât à ces chefs ſubalternes un titre pris dans ſa langue. On lui donnoit à lui-même celui de chacan, ou de grand kan, parce qu'il étoit le chef ſuprême de pluſieurs peuples Hunniques, & que depuis long-tems ce titre étoit ce que l'on connoiſſoit de plus reſpectable dans ces contrées; peut-être même ne l'appella-t-on ainſi que dans les pays étrangers, tandis que ſes anciens ſujets lui donnoient un autre titre.

Au reſte la deſtruction de cet empire peut très-bien n'avoir conſiſté que dans une révolution qui fit ſortir la couronne de la maiſon royale des Chazars, & par laquelle cette tribu Vénédique perdit la ſupériorité qu'elle avoit eue ſur d'autres tribus de la même nation, & ſur pluſieurs peuples Hunniques. Les Ruſſes qui étoient une de ces tribus, devinrent dès-lors un peuple indépendant dans une des contrées qui avoient fait partie de la Chazarie. On ne dit point qu'ils l'ayent conquiſe : concluons-en qu'ils l'avoient poſſédée ſous la domination des

Chazards, & qu'ainsi ils avoient été confondus sous ce nom avec la tribu dominante, dont ils ne partagerent point l'infortune, & dont au contraire ils acheverent la destruction de concert avec les Romains. Ce fut sous Basile III. que fut détruit ce qui restoit de l'empire des Chazards : c'étoit alors une foible principauté que nous savons avoir été située sur une côte du Pont-Euxin, mais dont nous ne pouvons d'ailleurs déterminer au juste la position. Basile avoit donné sa soeur Anne à Bladimer, prince des Russes, de qui il reçut plus d'une fois des preuves d'amitié. Leur alliance duroit encore en 1016, lorsque Basile envoya une flotte en Chazarie, sans qu'on sache le motif qui les détermina. Bladimer lui donna pour cette expédition un corps de troupes auxiliaires, à la tête duquel étoit son frere Sphengus. La conquête de la Chazarie fut presque aussi-tôt achevée que commencée, George Tzoul, prince de ce pays, ayant été pris dans le premier combat qu'il soutint pour défendre ses états.

Cedren. p. 547.

Id. page 556.



CHAPITRE XIII.

Fondation du royaume de Bulgarie au midi du Danube. Remarques sur la nation des Bulgares. Suite de ses princes, dont on distingue trois dynasties, & abrégé de son histoire jusqu'à Samuel, l'un des cometopulles ou fils du comte de Bulgarie. Que les princes Bulgares enleverent autant de Romains qu'ils purent dans les provinces de l'empire, pour s'en faire un rempart au nord du Danube contre les autres Barbares. Observations sur la langue & le nom des Valaques. On rejette toutes les fables qui ont été débitées jusqu'ici sur leur origine.

NOUS avons vu dans le chapitre précédent quelles furent les destinées de l'empire qu'avoient fondé les Chazars dans les mêmes lieux où avoit régné Cubrat, & en partie sur les ruines de son royaume. Si nous n'avons point retrouvé dans la dissolution de cet empire cette tribu des Bulgares qui, avec Bajan, fils aîné de Cubrat, étoit devenue leur tributaire ; c'est sans doute parce qu'on ne donne plus ce nom à ceux des Uturgurs qui étoient restés à l'orient du Tanaïs,

ou qu'éclipsés par des peuples plus puissans qu'eux, confondus peut-être sous les noms de Huns & de Turcs avec les conquérans de l'Asie, ils n'attirerent point l'attention des historiens orientaux.

Nous devons maintenant parler du troisieme fils de Cubrat, lequel, après Bajan, fut celui des cinq freres qui s'éloigna le moins des dernieres volontés de leur pere commun. Asparuch, disent les historiens, passa le Danapre & le Danastre, & s'établit sur le Danube, dans un pays qu'il appella Oglon, & dont l'accès étoit difficile : d'un côté il étoit couvert par des rochers & des marais, de l'autre, il étoit fermé par des montagnes & des précipices qui le rendoient inaccessible. Théophane paroît dire que l'Oncle étoit une riviere qui, de même que le Danapre & le Danastre, couloit au nord du Danube, & dont apparemment le nom devint celui du pays qu'elle arrosoit, & qu'occupa le prince Asparuc. La foiblesse de son peuple, & le desir généreux de conserver son indépendance, le fixerent dans cette contrée, moins fertile sans doute que beaucoup d'autres, mais plus sûre par son assiette, & plus favorable à la liberté par son peu de fertilité. Suivant la des-

Théoph. chronog. Niciph. hist. p. 18.

cription qu'en fait Théophane, la carriere d'Achille devoit en faire partie ; pays raboteux & maigre qui étoit digne d'un peuple libre, & il ne devoit pas s'étendre juſqu'au Danube, à moins que l'Oncle ne ſe jettât dans ce fleuve.

679. Conſtantin Pogonat qui régnoit alors, apprit preſque en même tems que les Bulgares avoient tendu leurs pavillons ſur l'Oglon, & qu'ils avoient paſſé le Danube pour ravager le pays qui en étoit voiſin & qu'ils occuperent depuis. Zonaras paroît dire que les Bulgares n'eurent pas beſoin de paſſer le Danube pour ravager les terres de l'empire ; mais il faut l'expliquer, en diſant que le pays qu'ils ravagerent étoit au-*delà* de ce fleuve relativement à celui qu'ils occupoient.

Conſtantin fit auſſi-tôt équiper une flotte qui fit voile vers les bouches du Danube, & ſe mit lui-même à la tête d'une armée nombreuſe qu'il mena contre les Bulgares, dans la ferme réſolution de les chaſſer de leur nouvel établiſſement. Il rangea ſon armée de terre ſur le continent qu'arroſoient l'Oglon & le Danube, & étendit ſa flotte le long du rivage voiſin. A la vue de deux armées auſſi formidables, les Bulgares qui ne s'étoient attendus à rien de ſem-

blable, perdirent toute leur audace & se renfermerent dans les retranchemens que la nature leur avoit faits : ils parurent redoutables aux Romains qui passerent quatre jours dans la même position, sans oser s'engager dans les marais qu'ils avoient devant eux. Leur timide prudence rendit aux Bulgares toute leur audace, & ils oserent offrir la bataille à cet ennemi, devant lequel ils avoient fui quatre jours auparavant. Cependant il étoit survenu à l'empereur une violente attaque de goutte, qui l'obligea d'aller prendre les bains ; pour le faire plus commodément, il s'embarqua, ne prenant avec lui que cinq vaisseaux légers, & fit voile vers Mesembrie. Avant de partir, il donna ordre à ses généraux d'escarmoucher avec les ennemis, de les attirer hors de leurs retranchemens, & s'ils y réussissoient, de leur livrer bataille : s'ils s'obstinoient à ne pas sortir en rase campagne, l'armée Romaine devoit occuper les issues de leur retraite & les tenir bloqués ; mais le départ de l'empereur fit plus d'impression que ses ordres ne furent respectés : toute la cavalerie, s'imaginant qu'il fuyoit, prit aussi la fuite dans le plus grand désordre. Les Bulgares qui pensoient déja à attaquer l'armée, furent

très-alertes à la poursuivre, ils en tuerent ou en blesserent une grande partie, & poursuivirent le reste jusqu'au Danube. Ensuite passant eux-mêmes ce fleuve, ils s'avancerent jusqu'à Barna, ville située près d'Odysse & au milieu d'une belle campagne.

Ce pays valoit bien l'Oglon & n'étoit pas moins aisé à défendre : au nord il avoit le Danube, à l'orient le Pont-Euxin, & au midi le Mont Hémus qu'on ne pouvoit passer que par des défilés ou *clausures*, ainsi que les Romains de ces contrées appelloient les gorges des montagnes. Les Bulgares commencerent par fixer leur camp dans cet endroit qui ne leur avoit coûté que la peine de passer le Danube, & peu après ils attaquerent la nation des Esclavons, dont le pays étoit voisin de leur nouveau campement. Le bonheur qu'ils eurent de la subjuguer, acheva de les déterminer à rester dans ce beau pays. Ce que Nicéphore appelle la nation des Esclavons, Théophane le fait consister en plusieurs peuples qu'on appelloit les sept races ou les sept tribus. Asparuc n'eut pas plutôt subjugué ces tribus, au point de se les rendre tributaires, qu'il les plaça comme il le jugea à propos, & de maniere que les unes faisoient

soient face aux Romains vers les clausures des Vérégabes (c'étoient les Sébérenses), & que les six autres s'étendoient vers le midi & le couchant, jusqu'au pays des Avares. Les Bulgares se placerent au centre de cette vaste enceinte, & à couvert de toute invasion subite, ils purent s'occuper tranquillement à amasser des richesses de toute espece, par le pillage des villes de la Thrace. Ils continuerent d'en user ainsi, jusqu'à ce que l'empereur, admirant les décrets de la Providence, consentit à acheter la paix par un tribut annuel, & par la cession d'un grand pays dont on régla les limites. Un défilé appellé *Sidéra* ou la porte de fer, joignit la Thrace & la nouvelle Bulgarie, dont fit partie la moitié du Mont Hémus.

Quoique nous ayons suivi l'histoire de presque toutes les conquêtes qui furent jamais faites sur l'empire Romain, depuis la perte de l'ancienne Dace sous Gallien, jusqu'à celle de la Ligurie livrée aux Lombards par Narsès, nous n'avons point encore vu d'exemple d'aucun établissement qui ait coûté si peu de sang à un ennemi de l'empire, & qui ait acquis tant de solidité en si peu de tems ; car nous avons dit comment les Bulgares se fixerent dans

le pays qui conserve encore leur nom ; de maniere à n'en être plus chassés. Non que depuis ce tems-là, il n'y eût entre eux & les Grecs des guerres fréquentes & meurtrieres ; mais elles furent présque toutes offensives de la part des Bulgares, & il n'en fut aucune qui eût pour objet de les chasser de leur pays. L'histoire de ces guerres n'entre donc pas dans notre plan, elle seroit même la matiere d'un ouvrage également long & intéressant, & nous aurions dit des Bulgares tout ce que nous avions à en dire, si nous ne devions pas trouver dans leur histoire les dernieres observations que nous devons faire sur les Sclaves orientaux, l'origine d'un peuple sur lequel on n'a débité jusqu'ici que des fables, & quelques remarques sur les Bulgares eux-mêmes. Commençons par celles-ci, sans perdre de vûe les peuples Esclavons.

Théoph. p. 241. Justinien fut le premier qui viola le traité fait par son pere avec les Bulgares. On observe qu'en 688 il fit des excursions jusqu'à Thessalonique, & qu'elles lui valurent l'acquisition d'un grand nombre d'Esclavons, dont les uns furent pris de force, & les autres se donnerent à lui. Il les envoya tous dans l'Asie, où il leur donna des terres. Au retour

de cette expédition, il se trouva enfermé par les Bulgares entre les clausures & de hautes montagnes, & ne s'en tira qu'avec beaucoup de perte. Il choisit ensuite entre ces Esclavons 30 mille hommes dont il composa une armée; mais une partie l'ayant trahi dans une bataille qu'il livra aux Sarrasins, il fit massacrer le reste sans épargner ni les femmes ni les enfans. En 692.

Le premier prince que nous sachions avoir régné sur les Bulgares après Asparuc, fut Mocrus, dont il est parlé dans l'Alexiade, comme du fondateur de leur empire. Ce ne fut donc qu'après lui que régna Terbelis, à qui Justinien fit demander du secours pendant qu'il étoit à l'ancre dans l'embouchure du Danube. Terbelis lui fit une réception honorable, rassembla tous ses guerriers tant Bulgares qu'Esclavons, & lui-même à leur tête conduisit Justinien à Constantinople, dont les portes lui étoient fermées. Il avoit à peine quelques Romains avec lui, ensorte que cette ville, dans laquelle il entra en ennemi, & l'empire qu'il recouvra, furent une conquête des Bulgares. Il en récompensa Terbelis par des présens, & fit alliance avec lui; mais ce fut pour l'attaquer par mer & par terre, avant que trois ans fussent écoulés, & P. 247. & 248.

pour se faire battre près d'Anchiale qui lui servit d'asyle, & d'où il s'enfuit le premier par mer, au bout de trois jours, après avoir coupé les jarrets à son cheval. Ce fut la derniere guerre contre les Bulgares; & lorsqu'il eut appris la proclamation de Bardanes, il ne rougit point de demander du secours à leur roi: c'étoit encore Terbelis qui lui envoya trois mille hommes.

Niceph. h. p. 24.

Sous l'empire de Léon & dans la même année, où naquit Constantin Copronyme, c'est-à-dire en 719, Terbelis régnoit encore sur les Bulgares, & donna une armée avec 50 quintaux d'or à un rebelle qui aspiroit à l'empire: il étoit nouveau qu'un prince barbare donnât de l'or à un Romain. Cependant les Bulgares vendirent le rebelle à Léon. La suite des princes Bulgares souffre ici quelque difficulté, puisque l'histoire de Crummus, dont nous parlerons dans la suite, & celle de l'empereur Michel, font mention d'un traité qui avoit été conclu entre Théodose d'Adrumet & Comersius, seigneur des Bulgares. Or ce traité ne put être conclu qu'en 716, puisque Théodose ne régna qu'en cette année, d'où il faut conclure ou que Terbelis fut déposé & rétabli, ou qu'il y

Théoph. p. 266.

Théoph. p. 335.

eut deux princes de ce nom, l'un contemporain de Justinien, & prédécesseur de Comersius, l'autre son successeur & contemporain de Léon Isaurique.

Sous le regne de son fils Constantin, & en 756, les Bulgares demanderent une augmentation du tribut que l'empire leur payoit, sous prétexte qu'on avoit bâti dans la Thrace quelques châteaux pour y loger une colonie d'Asiatiques que Constantin y avoit fait passer. Sur le refus qui leur en fut fait, ils s'avancerent jusqu'à la longue muraille, tuant ou prenant autant d'hommes qu'ils en trouverent : il semble qu'ils eussent droit à ce qu'il y eût un désert entre eux & le territoire de Constantinople. Trois ans après, Constantin réduisit sous son obéissance les Sclavinies ou les provinces Esclavonnes qui confinoient avec la Macédoine, si elles n'en faisoient point partie, & en emmena un grand nombre de prisonniers. On voit par-là & par ce que nous avons déja dit, combien s'étendoient vers le midi les colonies Esclavones qui servoient de rempart aux Bulgares. Ces Esclavons étoient les Séberenses qui habitoient au-delà des défilés de Bérégabe. En 760, Constantin s'avança avec une armée nombreuse jusqu'à Bérégabe ; mais les 759. *P.* 288.

Bulgares s'étant présentés à la tête des défilés, lui livrerent bataille, lui tuerent beaucoup de monde, & l'obligerent de prendre la fuite. Elle fut d'autant plus honteuse, que les Grecs laisserent leurs armes aux Bulgares qui les emporterent. Cormesius régnoit alors sur cette nation, ainsi que le prouve la suite de son histoire, & il y a apparence qu'il avoit succédé à Terbelis, dont il étoit le fils ou le plus proche parent: car la royauté étoit héréditaire chez les Bulgares. Mais il paroît que Cormesius n'eut point d'enfans mâles, ce qui fut une calamité publique pour la nation.

P. 289. Les Bulgares s'étant soulevés, dit Théophane, tuerent leurs seigneurs qui les avoient gouvernés héréditairement, & leur substituerent un méchant homme
L'an 763. nommé Teletzis & âgé de 30 ans. Les Sclaves en grand nombre sortirent de leur patrie, & allerent se donner à l'empereur qui les établit sur l'Artanas. Nicéphore parle aussi de cette défection des Sclaves, mais avant de dire que les Bulgares se donnerent un nouveau maître. Peu de tems, dit-il, après le grand hiver dont nous avons parlé, des races de Sclavenes ayant quitté leur pays, & alors fugitives, traverserent le Pont-Euxin: leur nombre montoit

jusqu'à 208 mille hommes, & ils s'établirent sur le fleuve qu'on appelle Artanas. Pendant que ces choses se passoient, continue Nicéphore, voici ce qui arriva chez les Huns & les Bulgares : s'étant ligués les uns avec les autres, ils tuerent ceux qui, par leur origine, avoient droit d'être leurs seigneurs. Ici Nicéphore substitue au mot *Sciras* employé par Théophane, & qui peut signifier *ligne* dans le sens de *lignager*, le mot *Xeras* qui ne fait aucun sens, s'il n'est pas un mot barbare ou un nom propre. Un commentateur, fondé sur ce que Suidas place un peuple de Sires dans la Thrace, sur ce que Tite Live parle d'un lieu appellé *Syræ* dans la Macédoine (il auroit aussi pu citer Hérodote), & enfin sur ce que Constantin avoit fait la guerre aux Esclavons dans la Macédoine; sur ces fondemens, dis-je, un commentateur conjecture que la famille royale des Bulgares étoit venue de Sires dans la Macédoine. Il faut un peu de hardiesse pour avancer une pareille conjecture. En voici une autre qui sera peut-être moins choquante. Les deux historiens, que nous venons de citer, ont emprunté d'un même auteur ce qu'ils ont dit de la révolution arrivée chez les Bulgares en 763, l'un a lû *ἀπὸ ἀειρᾶς*, l'autre ∞

Ξηρᾶς ; tous deux ont mal entendu le mot employé par l'auteur qu'ils ont suivi : ils devoient dire que les Bulgares massacrerent les *Xers* qui avoient été jusqu'alors leurs seigneurs. Ce nom étoit le titre qu'avoient pris ces princes, & signifioit *seigneurs*. C'est le mot *czar* qui s'est conservé chez les Russes, & que les Bulgares ou leur donnerent ou avoient emprunté d'eux. Cette opinion qui peut paroître étrange, deviendra au moins très-vraisemblable, quand j'aurai transcrit ici deux autres passages de Théophane : Paganus, *seigneur* des Bulgares, ayant demandé un sauf-conduit à l'empereur en 765, se rendit auprès de lui avec ses Boïlades, l'an 774.
P. 299. Il dit que l'empereur fut averti par ses amis secrets que le seigneur des Bulgares mettoit en campagne douze mille hommes, tant peuple (ou simples soldats que Boïlades). Le titre étoit donc celui des grands de la nation ou de la noblesse. Or qui ne reconnoîtra dans ce mot défiguré par un auteur Grec, le titre que donne à sa noblesse la même nation, dont les maîtres ont pris de tout tems le titre de czars. Si les Bulgares eurent leurs bojards, rien n'empêche assurément qu'ils n'ayent eu leurs czars ou xers, & quand ce mot seroit pure-

ment Russe ou Esclavon, ce ne seroit qu'une raison de plus pour croire que, l'usage ayant dû en être presque général chez les Bulgares qui, dans leur propre pays étoient moins nombreux que les Esclavons, il parvint à la connoissance des Romains qui le rendirent presque toujours par le mot Κοριος, & rarement par celui de roi.

Telle fut donc la révolution que l'esprit de révolte produisit chez les Bulgares en 763 ; la famille des anciens *seigneurs* de la nation fut massacrée, & un jeune homme téméraire & présomptueux, fut substitué aux descendans de Cubrat. Mais on ne voit pas que cette révolution ait pu produire la défection des Sclaves, & Nicéphore qui ne lie point ces deux événemens, nous fournit une preuve du contraire. A peine l'audacieux Telesius eut-il été placé sur le trône des Bulgares, qu'il rassembla une armée, avec laquelle il fit le dégât sur les terres des Romains. Constantin crut qu'on ne pouvoit le punir trop tôt de sa témérité, & rassembla 800 vaisseaux, tels qu'on les construisoit alors, pour transporter la cavalerie : on embarqua douze chevaux sur chaque vaisseau, & la flotte fit voile vers les bouches du Danube qu'elle devoit remonter. Cons-

tantin, à la tête d'une autre armée, s'avança jusqu'à Anchiale, où Telesius vint au-devant de lui avec les Bulgares, & un grand nombre de *Sclaves auxiliaires*. La bataille fut longue & meurtriere; mais enfin Telesius prit la fuite, & la victoire des Romains devint complette, par le grand nombre de *Sclaves* & de Bulgares qu'ils tuerent ou qui resterent leurs prisonniers, sans compter ceux qui passerent de leur côté. Deux cent huit mille Esclavons n'avoient donc pas renoncé à l'obéissance de Telesius, & d'ailleurs le récit de Nicéphore, plus circonstancié en cet endroit que celui de Théophane, ne s'accorde point avec une pareille idée. Les Sclaves fugitifs avoient traversé le Pont-Euxin pour venir sur les terres de l'empire: ils venoient donc d'un pays situé au-delà de cette mer, relativement à la Thrace, & toutes les apparences sont que l'invasion des Patzinaces dans la partie orientale de la Chazarie, cette même invasion qui ne laissa que le Tanaïs entre eux & les Chazars, fut aussi la cause de l'émigration de 208 mille Esclavons, que je crois avoir été des Serbes, des Zecches, & d'autres peuples Vénédiques, ou établis de tout tems dans cette contrée, sur laquelle avoit régné une

femme, ou qui étoient venus s'y établir avec les Chazars. Ce fut une augmentation considérable des colonies Esclavonnes qui remplissoient déja le pays situé entre le Danube, le golfe Adriatique, & l'ancienne Grece.

La défaite de Telesius, en prouvant aux Bulgares que du moins il étoit malheureux, les dégoûta de son administration, & comme s'ils eussent cru que leur fortune étoit attachée au sang de leurs anciens maîtres, ils élurent pour leur *seigneur*, Sabinus, gendre de Cormesius qui avoit autrefois régné sur eux. Teletzis avoit été tué avec les seigneurs de sa faction, & ce n'avoit point été pour avoir fait la guerre aux Romains, mais pour avoir été battu. Sabinus prit donc un très mauvais parti, lorsqu'au lieu de venger les Bulgares, il envoya des ambassadeurs à Constantin pour lui demander la paix. Ses sujets n'en furent pas plutôt instruits, qu'ils tinrent une assemblée devant laquelle Sabinus s'efforça en vain de soutenir ce qu'il avoit fait : *la Bulgarie sera donc asservie aux Romains pour l'amour de toi ?* s'écrierent les mécontens, & ce cri répété fut le signal d'un tumulte encore plus grand. Enfin Sabinus effrayé s'enfuit à Mésembrie, & Constantin lui accorda sa protection. Il mar-

choit contre les rebelles qui venoient de se donner un autre chef, déja même il avoit remis à Sabinus les femmes & quelques parens de ses ennemis que lui avoient amenés ses troupes légeres, lorsque les Bulgares prirent tout-à-coup des sentimens plus pacifiques, & envoyerent demander la paix. Un refus absolu fut toute la réponse de l'empereur qui continua sa marche. Les Bulgares occuperent les montagnes & continuerent à négocier. Ils obtinrent enfin un sauf-conduit, & leur seigneur, avec ses chefs, vint trouver l'empereur qui leur donna audience sur son trône, ayant à son côté Sabinus qui étoit assis.

Nicéphore dit positivement que tous ces événemens arriverent pendant la troisieme indiction qui fut celle de l'an 763 ; mais Théophane met deux ans d'intervalle entre la fuite de Sabinus & l'audience accordée à Paganus qui étoit le nouveau seigneur des Bulgares ; & au lieu de dire, comme Nicéphore, que le seigneur des Bulgares vint trouver l'empereur avec ses chefs, il dit, ainsi que nous l'avons déja observé, que Paganus se rendit auprès de Constantin avec ses Boïlades. L'empereur reproche aux Bulgares leur rébellion, & la haine injuste qu'ils avoient conçue pour Sabi-

mus, & leur accorda pourtant la paix; mais ce ne fut que pour leur faire la guerre avec plus d'avantage. Il profita de leur sécurité pour faire enlever au milieu de leur pays un seigneur Esclavon nommé Sévere, & Christin chef des Scamares, qui s'étoit rendu fameux par beaucoup de brigandages. Après quoi il partit tout-à-coup de Constantinople, passa les clausures qui n'étoient point gardées, pénétra assez avant dans la Bulgarie, fut saisi d'épouvante & s'enfuit honteusement. Nous ne rapporterons point ici les autres événemens de cette guerre qui finit & qui recommença presque aussi-tôt en la douzieme indiction ou l'an 774, tems auquel Tzerig régnoit déja sur les Bulgares. Elle continua encore pendant l'induction suivante, & pendant la quatorzieme ou l'année 776, à laquelle Théophane rapporte la mort de Constantin Copronyme. Tzerig, seigneur des Bulgares, eut pour successeur Telerus qui se réfugia auprès de l'empereur Léon, lequel lui donna en mariage la niece de sa femme Irene, lui conféra la dignité de patrice, & le combla de biens & d'honneurs. Telerus avoit reçu le baptême peu-après sa fuite, dont on ignore la cause. Elle arriva, selon Théophane, la premiere année,

En 776 ou 777. & selon Zonaras, la deuxieme année de Léon.

L'an 783. La troisieme année de Constantin & d'Irene nous fournit un événement remarquable par les conséquences qu'on en doit tirer. Irene, dit-on, envoya le patrice Staleracius, avec une armée nombreuse, contre les nations Esclavonnes. Ce patrice étant parvenu jusqu'à Thessalonique & dans la Grece, subjugua tous ceux qui habitoient ces contrées, & les assujettit à un tribut. Il pénétra aussi dans le Péloponèse, y fit un grand nombre de prisonniers, & en emmena un riche butin. La Grece elle-même, & jusqu'au Péloponèse, tout étoit donc habité par des Esclavons, qui eux-mêmes devoient être tributaires des Bulgares. Qu'étoit-ce alors que l'empire ? & qu'étoient devenues Athènes & Sparte ? On ne dit point qui étoit alors seigneur des Bulgares ; mais il est assez vraisemblable qu'ils obéissoient déja à Cardamus, dont nous trouvons le nom sous l'an 791, ensorte qu'il peut très-bien avoir été le successeur immédiat de Telerius. En 809, l'histoire fait mention pour la premiere fois de Crummus, prince des Bulgares, qu'elle ne perd plus de vue, & qui mérite en effet beaucoup d'attention.

Un de ses exploits les plus mémora-

bles, fut celui qui couta la vie à l'empereur Nicéphore en 811. On rapporte à cette occasion une anecdote que nous ne devons pas oublier. Nicéphore avoit été tué dans sa tente le 25 de Juillet avec six patrices & un grand nombre d'autres officiers de la premiere distinction. Crummus lui fit couper la tête, & la fit exposer pendue à une potence, où elle resta pendant plusieurs jours, afin qu'elle pût être vue de tous les peuples qui venoient le trouver; ensuite il la fit garnir d'argent, & lui fit donner la forme d'une coupe, afin, dit Théophane, qu'elle servît aux princes Esclavons, lorsqu'ils boiroient ensemble. Cette étrange coutume étoit donc aussi celle des Esclavons, & ne paroît pas avoir été établie chez les Bulgares, quoique l'histoire des Huns en fournisse des exemples. Un écrivain Grec nous a aussi conservé quelques cérémonies religieuses que Crummus pratiqua en 813, lorsqu'il se préparoit à assieger Constantinople. Avant de les décrire, observons que Théophane & l'anonyme que nous citons ici, ont prodigué les injures à Crummus, & portent l'animosité jusqu'à louer l'horrible perfidie avec laquelle deux empereurs tenterent successivement de faire périr ce prince malgré la

Hist. Byzant. post. Th. p. 342.

foi donnée & reçue pour la sûreté d'une entrevue. Les Bulgares, dit l'anonyme, s'étant avancés jusque sous les murs de Constantinople, sans que personne les en empêchât, Crummus fit devant la porte dorée ses sacrifices accoutumés, immolant grand nombre d'hommes & d'animaux. Il s'approcha ensuite de la mer, & les pieds dans l'eau, il se lava tout le corps, après quoi il fit une aspersion sur le peuple qui couvroit le rivage, & qui fit retentir l'air d'acclamations. Enfin il passa entre deux haies de ses concubines qui se prosternerent devant lui & le comblerent de louanges. Tous les citoyens de Constantinople étoient sur leurs murailles, d'où ils voyoient ces différentes cérémonies, sans que personne pensât ni à les troubler ni à décocher un seul trait. Entre les demandes que fit Crummus, après quelques jours de siege, je remarquerai celle d'un grand nombre de vierges choisies.

Crummus mourut en cette même année (813), après avoir puni cruellement l'empire de la perfidie de son chef, & lorsqu'il se disposoit à une seconde expédition, laquelle à en juger par les préparatifs qu'il avoit faits, ne devoit finir que par la prise & la ruine de Const-

tantinople. Crummus, *ce prince si célebre*, mourut comme Attila, & lorsqu'il méditoit comme lui la destruction de l'empire. Il avoit, disoit-on, rassemblé les Abares & toutes les troupes que devoient lui fournir les Esclavons. C'est la derniere fois qu'il est parlé des Abares, dont les restes avoient, comme l'on voit, subi le joug des Bulgares autrefois leurs sujets, & Crummus avoit consommé cette grande révolution; c'est ce qu'atteste aussi Suidas, dont l'article sur les Bulgares mérite d'être transcrit ici tout entier: les Bulgares, dit-il, se plaisoient à porter le vêtement Abare que les Grecs appelloient *Stola*, & qui étoit un habit long: les Abares ne portoient donc point l'habit Hunnique; car outre que l'on ne trouve rien dans l'habillement des Huns qui ressemble à la *Stola* des Abares, les Bulgares étoient certainement un peuple Hunnique, & ils préférerent à leur ancien vêtement celui des Abares. Cette maniere de se vêtir est encore un trait de ressemblance entre les Varchonites & les peuples qui, comme eux, adoroient le feu. Les Bulgares adopterent si bien cet habillement qu'ils le conservoient encore au tems de Suidas ou de l'auteur qu'il a copié: au tems de Junien II, vécut Terbelis, duc des

Bulgares, dont furent tributaires Juſtinien lui-même & Conſtantin, fils d'Héraclius (Suidas á voulu parler ou de Conſtantin Pogonat, fils de Conſtans, qu'on appella auſſi Héraclius, ou de Conſtantin Copronyme, fils de Léon; dans le premier cas il auroit dû nommer Conſtantin avant Juſtinien; dans le ſecond il ne reconnoît qu'un prince Bulgare du nom de Terbelis).

Ce prince, dit encore Suidas, mettoit par terre le bouclier dont il ſe ſervoit à la guerre, le côté concave en haut, & par-deſſus ſon fouet, & jettoit l'argent deſſus, juſqu'à ce que l'un & l'autre en fuſſent couverts: il étendoit auſſi par terre une pique & la couvroit d'étoffes de ſoie, après quoi il élevoit ſur cette baſe une eſpece de pyramide des mêmes étoffes juſqu'à une très-grande hauteur. Enfin il avoit deux caſſettes qu'il rempliſſoit d'or & d'argent, & qu'il donnoit à ſes ſoldats, celle qu'il leur donnoit de la main droite étoit pleine d'or; l'autre étoit remplie d'argent (telle étoit & la meſure des tributs qu'il exigea des Romains, & l'opulence de ce prince qui la partageoit avec ſes braves guerriers). Ce furent ces mêmes Bulgares, continue Suidas, qui détruiſirent totalement les Abares

par la force des armes. Crem (c'eſt le célebre Crummus), Crem demanda aux priſonniers Abares à quoi ils attribuoient la perte de leur patrie & de toute la nation : la queſtion étoit digne d'un grand homme, tel que fut le brave Crummus : la réponſe des Abares eſt remarquable. C'eſt, dirent-ils, que les accuſations s'étoient multipliées au point de faire périr les plus braves & les plus ſages d'entre nous : c'eſt que les fripons & les hommes injuſtes étoient de moitié avec les Juges : c'eſt que l'ivrognerie étoit devenue un vice général, par l'abondance de vin que produiſoit notre pays : c'eſt que les préſens tenoient lieu de raiſons, & troubloient l'eſprit de ceux qui les recevoient ; c'eſt que tout le monde étoit devenu marchand, & que la tromperie par laquelle chacun tâchoit de s'enrichir, avoit banni la bonne foi & la confiance. Telles ont été les cauſes de notre ruine. Crem ayant entendu cette réponſe des priſonniers, convoqua une aſſemblée générale des Bulgares, dans laquelle il fit les loix ſuivantes : ſi un Bulgare en accuſe un autre, on ne fera point droit ſur ſon accuſation, qu'auparavant on ne l'ait mis aux fers, & qu'on ne lui ait fait ſubir un examen ;

s'il se trouve que c'est un calomniateur & un menteur, qu'il perde la vie. Que personne ne donne à manger à un voleur; si quelqu'un le fait, qu'il soit vendu au profit du public. Que l'on casse les jambes aux voleurs. Que toutes les vignes soient arrachées. Si quelqu'un demande; Que non seulement on lui donne, mais Qu'on lui donne assez pour qu'il n'ait plus besoin de demander; quiconque en usera autrement sera vendu.

Tous les Abares furent donc détruits par les raisons que nous venons de dire. Le ciel les punit sans doute; mais prenons garde que ce langage, par lequel nous reconnoissons l'empire suprême de la providence, ne nous fasse perdre de vûe l'enchaînement des causes secondes, & ne nous prive du fruit des leçons utiles que peut nous fournir l'étude des mœurs nationales. Les Grecs superstitieux ne voyoient dans les succès de Crummus que la punition de leurs péchés, & le châtiment dû à l'hétérodoxie de leur prince: le ciel, disoient-ils, doit être désarmé par les prieres, les aumônes, les intercessions des saints, l'exposition de leurs reliques: s'ils échappoient à un danger, c'étoit un miracle; s'ils remportoient quelque avantage, c'étoit la récompense d'une œuvre de

piété, ou de la promulgation d'une loi pénale contre les hérétiques : Crummus étoit un Sennachérib, un fléau entre les mains de Dieu. Avec une pareille théorie que consacroit la piété, l'empire devoit trouver bien des Sennachérib, & pas un Machabée qui osât violer le sabbat, pour sauver les observateurs du sabbat.

Sous le regne du grand Crummus on vit sortir de la Bulgarie une armée de 30 mille hommes, tout couverts de leurs armes depuis les pieds jusqu'à la tête. Ces armures complettes pouvoient être en partie la dépouille des Romains ; mais on ne peut douter que la plus grande partie n'en eût été fabriquée dans les villes de Bulgarie qui furent florissantes & en grand nombre, que Crummus multiplia encore & remplit de nouveaux sujets qu'il acquit par ses victoires. C'est ce qui nous reste à prouver & à expliquer ; c'est par-là que nous finirons nos remarques sur les Bulgares, & que nous commencerons nos recherches sur l'origine des Valaques. *P. 344.*

En la onzieme indiction & la trente-troisieme année de Constantin Pogonat, l'an 773 de notre ere, Constantin fut averti par les amis secrets qu'il avoit en Bulgarie, que Tzerig, seigneur des *Théoph. p. 299.*

Bulgares, faisoit marcher une armée de douze mille hommes, pour se saisir de tous les habitans de Berzetie, & les transporter dans la Bulgarie. Sur cet avis, il fit marcher secrettement & sans déclaration de guerre une armée nombreuse qui battit les douze mille hommes, & sauva pour cette fois les Ber-
P. 318. zetiens ; mais dans la suite il n'éviterent point le malheur que Tzerig leur avoit préparé, puisqu'en 799 Acamer étoit prince des Esclavons de Belzetie, ce qui prouve que les Bulgares avoient tiré de cette ville ses anciens habitans, pour les transporter en Bulgarie, & leur substituer une colonie d'Esclavons.

Suivant la politique que nous avons attribuée aux Avares & aux Bulgares, ceux-ci devoient placer des Esclavons sur toute leur frontiere du côté de l'empire ; & des Romains, autant qu'ils en pouvoient prendre sur toute leur frontiere du côté du nord. Nous allons voir que ce fut aussi ce qu'ils firent : nous venons déja de voir qu'ils s'occupoient des moyens de transporter chez eux autant de Romains qu'ils pouvoient, pour s'en faire non des esclaves, mais des sujets, car le mot employé par Théophane,
P. 333. signifie *déplacement* & non captivité. Crummus ne négligea pas ce moyen

d'augmenter ſa puiſſance : ayant aſſiégé Debelte en 812, & les habitans de cette ville s'étant donnés à lui avec leur évêque à leur tête, il les envoya habiter un autre pays. Debelte fut appellée Zagora par les Bulgares. Meſembrie eut le même ſort, l'année ſuivante ; & Andrinople ayant été obligée de ſe rendre, Crummus en tira un nombre prodigieux d'habitans avec tous leurs effets, & les tranſporta dans la Bulgarie *au-delà du Danube*. Dans la même année, cette armée de 300 mille hommes dont nous avons parlé paſſa le fleuve Reganas, s'avança juſqu'à Arcadiopole, où elle trouva un grand peuple qu'elle fit priſonnier; mais une pluie violente qui dura huit jours, ayant groſſi le fleuve, les Bulgares furent obligés de paſſer quinze jours ſur ſes bords, avec tous leurs priſonniers. Ceux-ci en donnerent avis à Léon qui ne daigna pas les ſecourir, & cependant ils étoient obligés de bâtir un pont de bois, ſur lequel les Bulgares les firent paſſer au nombre de 50 mille, tant hommes que femmes & enfans. On avoit mis ſur des chariots tous leurs meubles, juſqu'aux couvertures d'Arménie & aux tapis brodés à l'aiguille, toutes ſortes de vêtemens & autant d'uſtenſiles de cuivre qu'ils en avoient;

P. 344

enfin cette colonie, car on peut lui donner ce nom, étoit ſuivie de tous les troupeaux de la contrée, afin qu'il ne lui manquât rien dans le nouvel établiſſement qui lui étoit deſtiné. Ce n'étoit pas là en effet un butin qui dût enrichir les Bulgares : on laiſſoit aux Romains leurs effets ; on leur donnoit des terres ; il n'y avoit que l'empire qui perdît.

P. 355. Léon le grammairien, après avoir auſſi parlé du ſiege de Conſtantinople par le nouveau Sennacherib, c'eſt-à-dire par Crummus, & de celui d'Andrinople par ſon frere, ajoute, que lorſque le prince des Bulgares eut pris cette ville, il tranſporta au-delà du Danube pluſieurs nobles Macédoniens avec un grand peuple, & les établit dans cette contrée. J'ai dû répéter ce fait de la maniere dont le repréſente Léon, au commencement de ſon hiſtoire, & je dois encore le répéter avec lui pour ne laiſſer aucun doute ſur les faits qu'il nous importe de conſtater.

L'empereur Michel ne ſachant comment dompter un cheval, fougueux mais qui pouvoit lui faire beaucoup d'honneur dans le cirque, un de ſes officiers lui indiqua un homme qui pouvoit lui rendre ce ſervice, & qu'on envoya auſſitôt chercher à la porte de fer. Il s'appelloit

loit Basile & étoit Macédonien, étant né dans un canton de cette province, proche d'Andrinople, ou plutôt à Andrinople même. Crummus ayant battu Michel I. & Léon n'osant se montrer hors de Constantinople, Basile encore au berceau, eut le sort de douze autres mille hommes que le prince Bulgare emmena de la Macédoine après la prise d'Andrinople, & qu'il fit passer au nord du Danube avec leurs femmes & leurs enfans. Montragon, successeur de Crummus, voulut forcer ces malheureux bannis à abjurer le christianisme, eux qui, dans leur exil, faisoient des prosélytes ; mais au tems de Théophile, continue Léon, il y eut en Macédoine un maître de la milice qui s'appelloit Cordiles. Voyant que son fils Bardas étoit d'un âge mûr, il le laissa à sa place pour gouverner les Macédoniens établis au-delà du Danube. Quant à lui, il trouva le moyen de se rendre auprès de Théophile. Ce prince lui fit beaucoup d'accueil, & quand il eut appris de lui ce qu'il désiroit, il envoya des vaisseaux pour les prendre & les amener à Constantinople (on voit que je traduis littéralement). Le prince des Bulgares étoit alors Baldimer, neveu de Crummus & pere de Siméon. Or le peuple avoit

Constantin Por. in vita Basilis h. Byz. p. 100.

Constantin Por. p. 100.

formé le projet de retourner dans la Romanie avec femmes & enfans. Michel le Bulgare étant donc allé à Thessalonique, ils commencerent à passer avec tout ce qui leur appartenoit; mais le comte (ou prince) de Bulgarie n'en fut pas plutôt instruit qu'il passa le Danube pour les combattre. Les Macédoniens se donnerent pour chefs Tzantzes & Cordiles, & sous leurs auspices ils livrerent bataille aux Bulgares, en tuerent un grand nombre, & en prirent quelques-uns. Ceux qui ne purent point passer, se refugierent chez les Ungres, auxquels ils apprirent tout ce qui concernoit les Macédoniens. Cependant les vaisseaux que l'empereur avoit envoyés pour transporter les captifs à Constantinople, aborderent à l'endroit marqué, & en même tems on y vit arriver un grand nombre de Huns. Dès que les Macédoniens les virent, ils se mirent à crier d'un ton lamentable: *Dieu de saint Adrien secourez-nous*, & en même tems ils se préparerent au combat. Cependant les Turcs leur disoient: *abandonnez-nous tous vos effets, & allez où vous voudrez*; mais les Macédoniens rejetterent cette proposition, resterent pendant trois jours sous les armes, & le quatrieme ils commencerent à s'embar-

quer. Les Turcs avoient attendu ce moment pour les attaquer : le combat fut long, mais la victoire resta aux Macédoniens : le jour suivant se passa de même, & par la bravoure d'un Macédonien nommé Léon, de la race des Gemostes, les Macédoniens furent encore vainqueurs. Après quoi rien ne s'opposant plus à leur embarquement, ils mirent à la voile & arriverent heureusement à Constantinople, d'où l'empereur les envoya dans leur ancienne patrie. Basile fut du nombre de ces Macédoniens qui revinrent chez eux, après avoir séjourné dans la Bulgarie pendant les regnes entiers de Léon & de *Michel le Begue ;* car il étoit né peu de tems avant la captivité, il avoit alors 25 ans. De retour chez lui, il s'attacha à Tzantzeces commandant de la Macédoine ; mais n'en ayant rien pu obtenir, il alla chercher fortune à Constantinople où l'attendoit la couronne impériale. Car c'est à la destinée singuliere de Basile que nous devons l'histoire de ces braves Macédoniens qui conserverent pendant tant d'années l'amour d'une patrie ingrate & malheureuse, quoiqu'ils en eussent trouvé une autre chez leurs vainqueurs. Je ne sais qui est ce Michel *le Bulgare* dont nous avons parlé, ni

pourquoi Léon l'a nommé en cet endroit ; mais il ne peut être le même que Michel, prince de Bulgarie, sous l'empereur de ce nom, à moins que le Baldiner de Léon ne soit le même que le Bogoris dont parle l'auteur de la chro-
P. 74. nique de Constantin Porphyrogenete, & qui prit le nom de Michel en recevant le baptême à l'exemple de sa sœur. Mais il est peu vraisemblable que deux noms si différens aient été substitués l'un à l'autre.

Après ce que je viens de dire, la destination de cette multitude de captifs que les Bulgares ne se lassoient point d'emmener chez eux, n'est plus ni un mystere, ni même l'objet d'une conjecture : ils en usoient avec eux comme avec les Esclavons, en observant seulement de les placer loin de l'empire, au lieu qu'ils se faisoient des Esclavons un rempart contre l'empire. Du reste on m'accordera aisément que tous les captifs transportés au nord du Danube pendant près de 200 ans, quelquefois au nombre de 50 mille ames ou plus ; on m'accordera, dis-je, que cette multitude prodigieuse de captifs ne retourna point à Constantinople en une seule fois & sur une seule flotte, & qu'ainsi il dut en rester de quoi garnir

toutes les frontieres de la Bulgarie qui étoient les plus éloignées de l'empire ; toutes celles par conséquent qui regardoient le nord, & s'étendoient au-delà du Danube.

Des colonies aussi nombreuses qui resterent ensemble, durent conserver leur langue & leurs mœurs. Or la langue des Macédoniens, des Thraces & des Illyriens, étoit cette langue Romaine que parloient les soldats, & dont se servoient les généraux de Justin, de Tibère & de Maurice contre les Avares pour haranguer leur armée, dont elle étoit la langue paternelle ; cette langue du pays dont se servit l'armée Romaine, lorsque dans le désordre & la confusion d'une marche, on cria & on répéta de toutes parts *retorna*, *retorna* ; cette langue dans laquelle *clausuræ* signifioit des défilés & *Aula* la résidence de Crummus. J'omets plusieurs autres mots de cette langue Romaine que les historiens Grecs nous ont conservés, & dont quelques-uns ne sont pas même Latins, ou sont à peine reconnoissables, comme *sculca*, qui signifioit la *garde* que l'on fait dans un camp, &c. Il n'est pas surprenant que la langue des Romains parlée par des Thraces, des Macédoniens, des Illyriens, eût adopté beaucoup de

mots dont ne s'étoient servi ni Virgile ni Cicéron : elle dut aussi ressembler davantage au latin vulgaire que nous ne connoissons que très-imparfaitement, & où l'on disoit *caballus* & *caballarius*, mot que les Grecs mêmes avoient adopté au tems dont nous parlons.

Telle fut la langue que durent porter au nord du Danube les Romains que les Bulgares transporterent par milliers dans le pays qu'ils avoient au-delà de ce fleuve. Or telle est encore la langue des Valaques qu'on a prétendu être une colonie Romaine par cette seule raison. Ce n'a été que par une autre conjecture fondée sur celle-là, que l'on a dérivé leur nom de celui d'un certain Flaccus, lequel, dit-on, fut chargé de conduire cette colonie au nord du Danube. Mais si, en rétablissant l'histoire des Barbares que la négligence, fruit d'un mépris injuste, a si souvent défigurée, nous avons prouvé quelques vérités & détruit quelques erreurs, une de ces vérités est certainement qu'avant Trajan il n'y eut point de colonies Romaines au nord du Danube, qu'il n'y en eut plus depuis Aurelien, & que jamais il n'y en eut dans ce qu'on appelle aujourd'hui la Valachie, & qui fut alors le pays des Ropolans, ensuite celui des

Visigoths, & depuis ce tems-là, le passage continuel de tous les Barbares sous lesquels succomba l'empire. A cette colonie Romaine, dont l'invention étoit excusable, un savant de nos jours a substitué une colonie Tartare; mais en avouant que l'origine des Valaques n'étoit pas certaine. Il y a lieu de croire, ajoute-t-il pour-» tant, que les Wlaks ou Walaks vin-» rent aussi du Turkestan ou des envi-» rons de la riviere d'Ili. Les Tartares » ne peuvent point prononcer le B, & » disent Ilak pour Blak ou Wlak. Ru-» bruquis dans le recueil de Bergeron » donne cette origine à ces peuples ». Mais qu'il y a loin de l'Ili à la Valachie! Et comment dans cette hypothèse expliquera-t-on l'origine de cette langue que parlent les Valaques, & qui seule a piqué la curiosité des savans? Car s'ils parloient ou Tartare ou Esclavon, quelle difficulté y auroit-il à leur trouver des peres entre tant de peuples Tartares ou Esclavons qui s'établirent successivement sur le Danube? Tout le service qu'auroit pu nous rendre l'auteur que nous venons de citer, auroit été de nous faire trouver un peuple Hunnique, lequel, mêlé avec les Romains, comme un peuple dominant avec un peuple subordonné, leur eût donné son nom &

eût pris leur langue ; mais il ne nous donne que le nom d'une riviere, & ce nom est *Ili* qui ne ressemble guères au nom des Valaques. Il seroit bien plus naturel de dire que les Valaques furent ainsi appellés, parce qu'ils étoient Romains, & comme en Allemand on appelle encore les Italiens *Welsch* & *Welscher*, & *Kauter Welsch* la langue que parlent les Rhetes de Suisse, & qu'on parla long-tems jusques dans le pays de Coire; on pourroit aussi comparer le nom des Valaques à celui des Wallons, nom que l'on donna aux peuples qui, dans les Pays-Bas, ont conservé la langue Romance, & à ceux de Wal & de Cornwal que conservent en Angleterre les deux provinces où il resta des Romains après la conquête de cette île par les Anglo-Saxons.

Mais sans rejetter cette conjecture sur le nom des Romains de Valachie, nous pouvons l'abandonner à la critique des savans, qui ne voudront pas que partout on ait donné le même nom aux Romains, & qui nieront que l'on puisse rien conclure de leur dénomination dans les pays & les dialectes Teutoniques, à celle qu'on put leur donner dans une contrée très-éloignée de tout commerce avec les Teutons. Nous n'aurons

pas besoin d'une étymologie pour prouver que les Valaques tirerent leur nom aussi bien que leur origine des provinces Romaines. Mais avant d'examiner cette question & d'ébaucher l'histoire des Valaques, nous devons encore parler des Sclaves orientaux & des Bulgares, avec qui ils sont très-souvent confondus par les historiens, parce qu'en effet une partie des Valaques obéit plus d'une fois aux mêmes maîtres, & éprouva la même fortune.

Disons encore ici qu'à Siméon, fils de Baldimer, & petit-neveu de Crummus, succéda Pierre son fils, sans autre titre qu'un testament contraire aux loix. Siméon avoit eu d'une premiere femme Michel qu'il condamna par son testament à prendre l'habit monastique. Pierre étoit l'aîné de trois enfans mâles qu'il avoit eus de sa seconde femme, sœur de George Sursubule. Il voulut qu'il fût son successeur, & que Sursubule fût son tuteur & celui de ses freres Jean & Benjamin, auxquels il accorda la *stole Bulgarique* : ce devoit être l'habillement distinctif des princes du sang, le même que les Bulgares avoient emprunté des Avares. La mort de Siméon, arrivée en 957, fut suivie d'une conspiration générale de tous les peu-

Cedren. p. 638.

ples voisins contre les Bulgares. Les Romains ne s'oublierent point en cette occasion; mais ils furent aussi les premiers dont le régent de Bulgarie entreprit de se débarrasser, & ce fut au milieu de la Macédoine que Sursubule & les autres parens de Pierre donnerent à l'empereur le choix entre la paix & la continuation de la guerre. On s'assembla de part & d'autre pour travailler à un accommodement, & entre les moyens d'y parvenir, on proposa le mariage de Pierre avec Marie, petite-fille de Romain Lacapene qui régnoit alors, & fille de Christofle, fils de Romain & son collegue. Le congrès fut transféré à Constantinople où se rendirent Etienne, comte Bulgare, George Sursubule, Siméon Calutercan, un autre Siméon, beau-frere du prince de Bulgarie, Etienne son parent, Magotin, Cronus & Menicus, tous personnages du premier rang entre les Bulgares. Pierre s'y rendit aussi, & épousa la princesse Marie. On remarque que cette reine des Bulgares faisoit de fréquens voyages à Constantinople pour y voir son pere & son ayeul qui l'aimoient tendrement, & que la derniere fois qu'elle y vint, son pere étant déja mort, elle y amena trois fils qu'elle avoit de Pierre, & retourna en

Bulgarie, comblée de présens que lui avoit faits son ayeul. Deux de ces fils, de Pierre & de Marie, furent Borise & Romain qu'assujettirent les Russes, dont l'aîné fut déposé par Jean Zimiscès, & qui virent le royaume de leurs ancêtres au pouvoir des Comitopulles.

Il paroît que la prédilection de Siméon pour ses enfans du second lit, commença les malheurs de sa maison, & que Michel qui ne garda pas l'habit monastique, fut le premier fléau de ses freres & de ses neveux, & l'auteur d'une famille dans laquelle resta le surnom de moine, & qui donna des ducs à la Bulgarie subjuguée par les Romains. Cet Etienne, comte Bulgare, que nous venons de nommer, me paroît aussi avoir été le pere des quatre Comitopulles qui profiterent des malheurs de la maison royale pour envahir le trône. Le titre de comte de Bulgarie n'étoit pas nouveau, & je conjecture qu'on le donnoit à la premiere personne de l'état après le roi. Les Comitopulles ne s'éleverent sur les ruines de la maison du grand Crummus, que pour être en proie à toutes les fureurs, qui sont d'ordinaire les justes châtimens des usurpateurs : les freres firent périr les freres, les oncles leurs neveux, & enfin l'au-

qu'éprouva cette région jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II. mais comme nous ne devons notre attention à chacun des peuples qui habitent aujourd'hui l'Europe, que jusqu'au moment où il se fixa dans le pays qu'il occupe encore aujourd'ui, on conçoit que ce n'est point une histoire suivie de la Turquie d'Europe, avant qu'elle prît ce nom, qu'il nous faut offrir à nos lecteurs, & que nous aurons rempli nos engagemens, lorsque nous aurons fixé l'origine des peuples qui habitent cette contrée, & le tems où ils s'emparerent des pays d'où ils n'ont plus été chassés.

En parlant de la fondation du royaume de Bulgarie, nous avons dit que trois nations Esclavonnes furent réparties sur toutes les frontieres du pays que les Bulgares s'étoient réservés, & qu'on appella Séverenses le peuple Esclavon qui eut son établissement au midi du mont Hæmus. Je n'oserois rapporter l'origine de ce peuple aux Zérivans que nous avons trouvés dans le fragment du géographe anonyme; mais il y a beaucoup d'apparence que le duché de Séverie dans le Palatinat de Cracovie, & un autre duché du même nom partagé aujourd'hui entre le gouvernement de Bielgorod & celui de Kiovie, indiquent en-

core ou l'ancienne patrie, ou deux colonies des Séverenses. Leurs établissemens au midi du défilé de Weregabe furent très-étendus, s'ils avoient le seul peuple Esclavon, dont les Bulgares se fussent fait un rempart de ce côté-là. Nous avons rendu compte de quelques faits qui prouvent que Thessalonique étoit au milieu d'un peuple qui devenoit ennemi des Romains, dès que les Bulgares étoient leurs ennemis : ils devoient même s'étendre jusques dans le Péloponèse. L'histoire de la prise de Thessalonique par les Sarrasins, sous le regne de Léon, fils de Basile, & pere de Constantin Porphyrogenete, nous fournit quelques remarques qui ne peuvent être étrangeres aux Séverenses. « Cette ville, dit Cameniate qui en étoit citoyen, a dans son territoire quelques villes, dont les unes lui appartiennent & apportent leurs contributions dans son trésor, les autres payent tribut à la nation des Scythes qui n'est pas fort éloignée de-là. Ce voisinage même contribue beaucoup à la richesse de Thessalonique, par le grand commerce qui se fait entre ses habitans & les Scythes, lorsque ceux-ci sont en paix avec les premiers. Or depuis long-tems les uns & les autres ont

886. 911.

Hist. Byzant. p. 244.

» grand soin de conserver cette paix
» précieuse qui fait leur bonheur & leur
» richesse. Enfin les rivieres qui, après
» être sorties de la Scythie, traversent
» & arrosent le territoire de cette ville,
» en fertilisent les terres & y entretien-
» nent la plus grande abondance ». Ainsi
Thessalonique, située sur le golfe Ther-
maïque, buvoit les mêmes eaux dont
s'abreuvoient les Esclavons, & on ap-
pelloit Scythie une contrée où prenoient
leurs sources les rivieres qui arrosoient
son terroir.

Alexandre, vainqueur des Perses & des Getes, & vous Paul Emile, vainqueur de Persée, auriez-vous reconnu la Macédoine dans l'état où elle se trouvoit alors, ou lorsque les Nomades de l'Arabie en ravagerent la capitale? La derniere ressource de cette ville opulente fut dans le courage des Scythes qui donnoient leur nom à une partie de la Macédoine. Nicolas, chargé de la défendre, disoit : *Il faut appeller à notre secours les Sclavenes nos voisins, tant ceux qui nous obéissent, que les autres qui obéissent au duc du Strimon : leur habileté à tirer de l'arc nous mettra en état d'écarter les Barbares.* Il écrivit en effet dans toute la contrée voisine aux Esclavons qui étoient à portée de secourir Thessalonique, & les

Ibid. p. 252.

pressa de se rendre dans cette ville avec les armes qu'ils pouvoient avoir ; mais ils ne réussit qu'à y faire venir un petit nombre de ces Barbares, qui même étoient très-mal armés. La raison en étoit que leurs chefs étoient mal intentionnés, & ne pensoient qu'à leurs propres intérêts. Envain Nicolas écrivit jusqu'à trois fois au duc du Strymon, & lui déclara qu'il seroit responsable envers l'empereur de tout le mal qui arriveroit à la ville : le duc ne répondit que par de vaines promesses, & persévérant dans son ancienne méchanceté, ni lui, ni personne de sa part, ne se montra jusqu'à la fin du siege, il se fit même un plaisir d'insulter aux malheurs des Thessaloniciens.

Cette conduite des Sclavenes livra la ville aux Sarrasins, quoiqu'elle fût remplie d'un peuple prodigieux, & sans comparaison plus nombreux que les ennemis qui l'attaquoient ; mais c'étoient des bourgeois timides & sans expérience, tels que les aime & les fait un gouvernement despotique. Les Sclavenes qui étoient libres, campagnards & belliqueux, quoiqu'ils fussent en petit nombre dans la ville assiegée, furent ceux de tous ses défenseurs qui retarderent le plus sa perte par la justesse avec

C. 25, p. 255.

laquelle ils savoient tirer de l'arc, & par la manière dont ils faisoient voler leurs fleches, auxquelles rien ne résistoit. Mais le courage des Sarrasins rendit cette ressource inutile, & les Sclavenes n'attendirent pas la derniere extré-
c. 41. mité pour sortir de la ville: leurs chefs
p. 265. avoient trouvé le moyen de se procurer les clefs de la citadelle, & ils s'en servirent pour prendre la fuite, sous prétexte d'aller chercher leurs alliés, les Strymmonites. Leur évasion fut bientôt suivie de la prise de Thessalonique, qui arriva en 904, & qui coûta la liberté à un peuple immense.

Il y a apparence qu'une partie des Esclavons de Macédoine n'étoit dans la dépendance des Romains que depuis le regne de Basile le Macédonien; car si en 759 Constantin avoit subjugué les Sclavinies, ses successeurs avoient été si souvent malheureux, & depuis peu le regne de Michel le Begue avoit été si funeste à l'empire, que l'obéissance des Esclavons n'avoit pas dû être plus durable que la tranquillité des Bulgares. Les Séverenses ou Séberenses devoient être partagés en un grand nombre de tribus qui avoient des noms particuliers: tels étoient, je crois, les Smolenes, dont nous parlerons encore, & dont il me

semble que Smolensko a conservé le nom dans leur ancienne patrie ; tels les Némitzes, nation barbare, dit Anne Comnene, mais qui, subjuguée autrefois par les Romains, étoit accoutumée à servir avec eux dès le tems de Nicéphore Potaniate. *Alexiad. lib. 11. p. 53.*

Au tems de Michel le Begue, dit le continuateur de Constantin Porphyrogenete, toute la Dalmatie se sépara de l'empire Romain, & chaque peuple eut pour chef suprême ou son prince ou ses magistrats. Les choses y resterent dans cet état jusqu'au regne de Basile le Macédonien qui fit rentrer les Dalmates sous l'obéissance de l'empire. Les Scythes qui habitoient la Dalmatie & la Pannonie, dit Constantin lui-même dans la vie de Basile, & ceux qui étoient encore plus éloignés, les Crobates, les Serbes, les Zachlumes, les Turbunistes, les Canalites, les Diocletians & les Rentans secouerent le jour de l'empire, auquel ils avoient été soumis, ne dépendirent plus que d'eux mêmes, & n'obéirent qu'à leurs princes ou à leurs magistrats. Plusieurs même, pour rendre leur défection plus complette, abjurerent le baptême, afin qu'il ne restât aucun rapport ni de subordination ni d'amitié entre eux & les Romains. Tous ces noms *Lib. 11. cap. 28. p. 38.* *C. 52. p. 132.*

n'étoient pas ceux des tribus Esclavonnes qui habitoient la Damaltie ; les Diocletians, par exemple, étoient les Sclaves qui possédoient Dioclée. Cinname joint aux peuples nommés par Constantin, la nation des Catziciens qui habitoient aussi la Damaltie.

Cinam. hist. lib. VI, c. I.

Une entreprise des Sarrasins de Carthage sur la ville de Raguse qui étoit la métropole des Dalmates, fit rentrer toute la province sous les loix de l'empire, par la terreur que leur inspirerent les Sarrasins, & par la générosité & le succès avec lequel Basile les secourut au moment où il venoit de monter sur le trône. Les peuples que nous venons de nommer, témoins des succès qu'avoient eus les Sarrasins, déja maîtres de plusieurs villes, & de la terreur dont ils avoient été saisis en apprenant que Basile n'abandonnoit pas les Dalmates, jugerent sagement qu'il valoit mieux acheter une puissante protection par quelque obéissance que de régner avec le danger d'une honteuse servitude. D'après cette réflexion, les Crobates que nous appellons Cravates, ou Croates, & les Serbles qui n'étoient point différens des Serbes ou Serviens, tous les peuples enfin que nous venons de nommer, envoyerent des ambassadeurs à

Basile, lui rappellerent très-à-propos les bons services qu'ils avoient rendus à l'empire, & demanderent à rentrer sous son obéissance. L'empereur qui regrettoit la perte d'une aussi belle province, & qui trouvoit une occasion de faire rentrer dans le sein du christianisme des peuples entiers qui l'avoient abjuré, se rendit avec empressement aux prieres des Dalmates, leur envoya des prêtres, & leur ordonna de choisir parmi eux, & sous son autorité, des magistrats & des chefs pour les gouverner; car, ajoute le petit-fils de Basile, il ne vendit point ces magistratures aux plus offrans, qui auroient en même tems été les plus empressés à s'enrichir des dépouilles de leurs peuples; mais il régla sagement que ceux-là gouverneroient leurs concitoyens qui auroient été élus par eux, & qui devant leur élévation aux suffrages de ceux qu'ils régiroient, auroient toutes sortes de raisons pour les gouverner, comme des peres gouvernent leurs enfans. On voit que Constantin fait honneur à son grand-pere d'une forme de gouvernement qu'il n'institua pas, & qui étoit très ancienne chez les Esclavons. Cette révolution doit être rapportée à l'an 867, ou à l'année suivante, puisqu'elle arriva au commence-

ment du regne de Basile I. Mais quelque déférence qu'aient pu avoir pour ce prince les Esclavons & leurs chefs, elle n'alla point jusqu'à en faire les sujets de cet empire, dont la constitution, pernicieuse aux despotes, comme à leurs esclaves, ne pouvoit se concilier avec la fierté de ces peuples également libres & guerriers.

Quand ils auroient voulu être fideles à l'empire, le pouvoient-ils, lorsque des révolutions continuelles ne leur permettoient ni de respecter la nation dominante, ni d'aimer ses chefs? Ce n'est point dans un état où l'autorité suprême est la proie du plus scélérat ou du plus téméraire, que peut s'établir la vénération des peuples pour le sang de ses rois, & cet amour héréditaire qui fait pardonner les fautes, & qui ne voit point de crime où réside la majesté. Il falloit donc que les Esclavons fussent tour-à-tour dociles & rebelles, attachés au chef de l'empire, ou conjurés avec les mécontens qui vouloient venger un prince regretté, & replacer sa famille sur le trône. Ce seul vice, intimement lié avec le mépris des loix qu'enseigne le despotisme, suffisoit pour rendre inutiles à l'empire toutes les ressources que lui offrit si souvent l'acquisition qu'il fit de

peuples braves, libres & aussi policés que peut les désirer un gouvernement modéré. Nous avons vu combien peu furent utiles à l'empire, sous le regne de Léon, fils de Basile, ces Esclavons de Macédoine qui lui devoient l'obéissance, & ce duc du Strymon à qui ses peuples la devoient, & qui l'avoient apparemment promise pour lui-même & pour eux. Entouré d'ennemis ou payens ou mahométans, l'empire Grec avoit un sûr moyen de se faire des Esclavons une foule de défenseurs zélés, par la facilité avec laquelle ils embrassoient le christianisme. Nous avons vu quelle fut leur religion primitive, elle ne dut leur donner aucun éloignement pour le christianisme qui ne faisoit qu'ajouter des dogmes nouveaux à ceux qu'ils croyoient déja. Je crois pouvoir compter entre les peuples Esclavons ces Chalisiens dont parle Cinname, & qu'il nomme entre les soldats *auxiliaires* des Hongrois, quoiqu'ils habitassent avec eux; mais ils étoient d'une religion différente. Les Hongrois, dit-il, ont déja embrassé le christianisme, mais les Chalisiens conservent encore les loix mosaïques, quoiqu'assez défigurées. Il dit, dans un autre endroit, que Manuel Comnene ayant bâti un château sur la fron-

Lib. III, *cap.* 8.

Lib. VI, *cap.* 24.

tiere, lorsqu'il étoit en guerre avec Etienne, roi de Hongrie, y établit des Hongrois qu'il avoit tirés de Sirmium : ils étoient du nombre de ceux auxquels on a coutume de donner le nom de Chalisiens, & qui, comme je l'ai dit, n'ont pas la même religion que les autres, mais suivent les opinions des Perses. Cette contradiction est singuliere : elle n'empêche pourtant pas qu'on ne puisse alléguer ce témoignage de Cinname pour prouver que la religion des Esclavons avoit beaucoup de ressemblance avec celle des Juifs ; peut-être avoit-elle été mêlée chez les Chalisiens avec celle des Abares, qui ne différoit point de celle des anciens Perses.

Je suppose que les Chalisiens étoient Esclavons, & je ne vois pas quelle origine on peut leur assigner si on leur refuse celle-là ; je crois même qu'ils tiroient leur nom de la ville de Calisch qui existoit dès le tems de Ptolémée, & que l'on peut regarder comme une des plus anciennes villes du pays des Venedes. Au reste l'histoire de leur religion est liée étroitement avec leur origine que j'ai indiquée en parlant des Mosques, mais qui exige des recherches dont je n'ai pas dû m'occuper dans cet ouvrage. Il me suffit ici du témoignage

gage de Cinname, comparé avec celui de Procope, pour assurer que la religion Vénédique répugnoit peu au christianisme, dès qu'on n'en faisoit pas une loi. Or les Grecs, très-peu sensés d'ailleurs dans tout ce qui avoit rapport à la religion, furent en ce point beaucoup plus sages que les Chrétiens occidentaux, & convertirent plus de peuples, sans que l'humanité eût à gémir des victoires de la religion.

On voit par ce que je viens de dire, que nous ignorons une infinité de choses intéressantes par rapport aux peuples Esclavons. Nous ne savons en effet avec précision, ni comment ils s'étoient établis en si grand nombre dans la Dalmatie, ni comment ils avoient reçu le christianisme, ni en quel tems ils s'étoient soumis à l'empire pour s'en séparer ensuite sous le regne malheureux de Michel. La politique des Abares explique à la vérité leurs conquêtes, ou plutôt leur établissement dans la Dalmatie & l'Istrie; leurs entreprises sur l'Italie, dont nous avons parlé, en prouvent l'ancienneté, & peut-être aurons-nous encore quelques remarques à ajouter à celles que nous avons déja faites sur ces événemens; mais relativement à la partie la plus orientale de l'Europe, l'histoire

des Bulgares est celle que nous devons principalement consulter par rapport aux Esclavons. La fondation de l'empire des Bulgares, & leurs guerres avec les Romains, nous ont fourni jusqu'ici nos remarques les plus intéressantes sur cette nation, depuis la décadence des Abares: voyons si la destruction de ces deux empires nous éclaircira de même sur ses destinées. Nous commencerons par la ruine de l'empire Bulgare, pour ne repasser dans l'occident qu'après avoir fini nos recherches sur l'Europe orientale.

Ce n'est qu'au moment où la puissance des Bulgares est sur son déclin, & où leur empire commence à se dissoudre, qu'on voit clairement quelles en avoient été les forces & l'étendue. La raison en est très-naturelle, puisque ne connoissant leur histoire que par les écrivains Grecs, nous devons trouver leurs succès affoiblis & déguisés dans les uns, & leurs pertes ou exagérées par les autres, ou re-
Cedren. présentées dans toute leur étendue. Sa-
p. 144. muel qui étoit le dernier des quatre freres qu'on appella Comitopulles, avoit réuni tous les hommages des Bulgares, à qui Zimiscès avoit enlevé les derniers de leurs rois. C'étoit un prince belliqueux, ennemi du repos, & assez ha-

ble pour n'être accablé qu'avec sa nation, tel enfin que le ciel en donne aux peuples, pour mettre le comble à leur gloire & commencer leur ruine. Il profita d'une guerre civile qui donnoit beaucoup d'occupation à Basile III. pour ravager la Thrace, la Macédoine, le territoire de Thessalonique, la Thessalie, la Grece, & jusqu'au Péloponèse. Larisse fut une de ses conquêtes. J'ai déja dit comment il sut grossir son peuple & son armée, des prisonniers, qu'il fit à cette occasion. Je remarquerai encore qu'il enleva de Larisse les reliques de saint Achillée qui en avoit été évêque, & qu'il les transporta à Respa, où il avoit son palais.

Basile n'eut pas plutôt mis fin à la guerre civile qu'il pensa à Samuel, passa le Rhodope avec une bonne armée, laissa un de ses généraux à la garde des défilés, & qu'à travers des forêts épaisses & d'autres défilés il s'avança vers *Triadize*, dont il vouloit faire le siege; mais sur un faux avis qu'on lui donna d'une révolte prête à éclater, il retourna sur ses pas en diligence, fut chargé vivement par Samuel, perdit tous ses équipages & jusqu'aux ornemens impériaux. Trois ans après il reprit le même projet de vengeance, dont sans doute les mo-

L'an 986. Sardique.

989.

tifs s'étoient multipliés ; mais pour cette fois il se contenta de laisser une bonne garnison à Thessalonique, afin de contenir Samuel & de défendre le grand martyr Démetrius qui étoit le patron
995. de tout le pays. Mais Samuel ne craignit ni le patron qu'il croyoit neutre, parce qu'il devoit l'être entre deux princes & deux peuples qui le respectoient également, ni la nombreuse garnison de Thessalonique : il en ravagea le territoire, tua le duc qui y commandoit, emmena son fils prisonnier, traversa la Thessalie, la Boetie, l'Attique, entra dans le Péloponèse, & ne rencontra d'ennemis en état de lui résister, que lorsqu'il fut de retour sur le Sperchius ; surpris en cet endroit pendant la nuit, il perdit une partie de son armée, & s'enfuit avec le reste dans les montagnes d'Etolie, d'où il rentra en Bulgarie par le Pinde. Il avoit été grievement blessé, ainsi que son fils Romain, qu'on appelloit aussi Radomer.

Une fille qu'il avoit, conçut alors un violent amour pour Osotes, ce fils du commandant de Thessalonique qu'il avoit fait prisonnier, & menaça de se tuer si on ne le lui donnoit pas pour mari. Samuel qui aimoit tendrement ses enfans (il avoit épargné Bladosthlabus son

neveu à la priere de son fils), ne put se résoudre à faire le malheur de sa fille: il rendit la liberté à Osotes, & après en avoir fait son gendre, il l'envoya à Dyrrachium pour commander dans toute la contrée. Nous ignorions jusqu'ici que cette ville eût appartenu aux Bulgares. Osotes ne fut point sensible à ce procédé généreux, & sa femme plus coupable encore, entra dans ses vûes: il s'embarqua avec elle sur des galeres qui croisoient devant Dyrrachium, & porta à l'empereur une lettre d'un des principaux habitans de Dyrrachium, qui promettoit de livrer la ville à certaines conditions. Le marché fut bientôt conclu & exécuté de part & d'autre.

Si Samuel éprouvoit des trahisons, il avoit aussi des partisans entre les principaux habitans de plusieurs villes. On lui en découvrit alors à Thessalonique, & leur punition en fit découvrir à Andrinople; mais on ne connut ces derniers que par leur fuite: ils se retirerent auprès de Samuel. Dans le même tems Basile entra en Bulgarie du côté de Philippopolis, & détruisit quelques châteaux dans le territoire de Sardique. L'an 1000 fut encore plus malheureux pour Samuel, à qui une armée, entrée dans la Bulgarie du côté de l'Hæmus, enleva

1001. la grande & la petite Persthlaba & Plis-coba. L'année suivante, Basile mena lui-même son armée en Bulgarie par Thessalonique. Dobromer, prince de Berroce, se donna à lui avec sa ville, & fut fait proconsul; Nicolas ou Nicotitsas défendit vigoureusement le château de Serbia, ne se rendit qu'à l'extrémité, fut fait patrice, & s'enfuit pourtant pour rejoindre Samuel avec qui il alla faire le siege de Serbia, d'où Basile avoit retiré les Bulgares pour leur substituer des Romains. Basile ne leur laissa pas le tems de reprendre Serbia; Nicolas fut pris en fuyant, & chargé de fers: Basile entra dans la Thessalie, où il rétablit les châteaux que Samuel avoit détruits, prit ceux qu'occupoient les Bulgares, envoya ceux-ci à Bolere, s'avança jusqu'à Bodene, château situé sur un rocher, par-dessous lequel s'écoulent les eaux du lac d'Ostrobe, força ce château, & en envoya aussi la garnison à Bolere. Dragan qui avoit commandé à Bodene, obtint la permission de s'établir à Thessalonique, s'y maria, eut deux enfans & s'enfuit: il fut repris, obtint sa grace, à la priere de son beau-pere, & s'enfuit encore; repris une seconde fois, il obtint de même son pardon, devint pere de deux autres enfans; s'en-

fuit pour la troisieme fois, fut repris & empalé. Je rapporte ce fait pour donner une idée de l'esprit patriotique qui régnoit chez les Bulgares.

Samuel, l'année suivante, se vengea plutôt qu'il ne se dédommagea de ses pertes, sur le territoire d'Andrinople d'où il emmena un grand butin. Basile détruisit quelques autres châteaux qu'il trouva sur sa route, & s'approcha de l'Apius qu'on appelloit alors Bardarius : c'est aujourd'hui le Vardar, qui se jette dans le golfe de Salonique, non loin de cette ville. Samuel étoit de l'autre côté du fleuve, & l'on faisoit mauvaise garde dans son camp : Basile découvrit un gué, passa le fleuve, & jetta l'épouvante dans l'armée ennemie qui prit la fuite, abandonnant tous ses bagages. A la suite de cette victoire, Scopies ou Scupi fut livrée à l'empereur par Romain, fils de Pierre, roi des Bulgares & frere de Borice que Zimiscès avoit dépouillé des marques de la royauté, pour lui donner celles du magistere. Samuel, trop généreux, avoit confié Scupi au petit-fils de Siméon, & au frere du dernier roi des Bulgares : il fut puni de sa confiance ; on récompensa le traître en lui donnant le patriciat avec le gouvernement d'Abyde. Basile ne trouva pas la même 1002.

lâcheté à recompenser dans le commandant de Pernic : il s'appelloit Cracras, & étoit un *excellent guerrier*; mais il étoit encore meilleur citoyen : il fit perdre beaucoup de tems à l'empereur sous les murs de son château, lui laissa prodiguer les promesses & les caresses, & l'obligea de reprendre la route de Constantinople par Philippopolis.

Basile s'étoit fait une loi d'entrer tous les ans dans la Bulgarie, & apparemment il ne s'en écarta pas pendant les douze années qui suivirent la campagne dont nous venons de rendre compte; mais jusqu'en 1014 nous ignorons ce qu'il y fit, sans doute, parce que ses succès furent peu brillans : il ravageoit, il dépeuploit : Samuel découragé n'osoit plus tenir la campagne, moins encore livrer bataille. Il résolut enfin d'entourer la Bulgarie de fossés & de remparts, & comme Basile y étoit presque toujours entré par deux défilés, appellés, l'un la Cimbe de Longus, & l'autre la Cimbe de Cleidius : il s'appliqua surtout à les mettre en état de défense. Basile s'étant présenté au débouché de ces détroits, la garnison que Samuel y avoit mise, le reçut bien, & rendit tous ses efforts inutiles. Heureusement pour lui, le commandant de Phi-

Ippopolis l'avoit suivi : ce brave chef le pria d'entretenir l'attaque, pendant qu'avec un détachement il iroit essayer une entreprise, dont il espéroit quelque succès. Basile y consentit, & Nicéphore Xiphias fit plusieurs marches forcées pour tourner le Balathiste, montagne très-haute, qui dominoit du côté du midi, la Cimbe de Cleidius. Il reparut le vingt-neuvieme de Juillet sur les hauteurs qui commandoient le défilé, s'y précipita comme l'épervier qui fond sur sa proie, & mit en fuite les Bulgares effrayés. En même tems l'empereur force le retranchement qu'il détruit, poursuit vivement les fuyards, & pénetre jusqu'à l'endroit où étoit Samuel, qui ne dut son salut qu'à la valeur de son fils : le brave Romain lui fit un rempart de son corps, lui donna le tems de monter à cheval, & ne cessa de combattre qu'après avoir mis son pere en sûreté dans le château de Prilape. On fait monter à 15 mille le nombre des prisonniers Bulgares qui resterent au pouvoir des Romains. Basile leur fit crever les yeux, & ne laissa un œil qu'à un sur cent, afin que chaque centaine eut un guide pour la conduire à Samuel. Il ne restoit point assez de courage à ce prince infortuné pour soutenir un pareil spectacle : il

tomba évanoui, & l'on eut beaucoup de peine à le faire revenir. Lorsqu'il eut un peu repris ses sens, il demanda de l'eau qu'il but, & sur le champ il fut pris d'un cardiagme dont il mourut au bout de deux jours. Son fils Gabriel, qu'on appelloit aussi Rodimer & Romain, lui succéda : il étoit fils d'une concubine née à Larisse, & surpassoit autant son pere par la force du corps, qu'il lui étoit inférieur du côté de l'esprit & de l'habileté.

L'empereur, après avoir passé les défilés, avoit attaqué & pris le château de Matzouc, & s'étoit avancé vers Strumpitz avec Théophylacte Botanciate qui venoit de remporter une grande victoire. Samuel ne s'étoit point borné à défendre l'entrée de ses états : il avoit envoyé Nestoutz avec une armée vers Thessalonique. C'étoit un des plus puissans seigneurs de Bulgarie, & la force de son armée répondoit à la valeur de l'entreprise ; mais Botanciate qui commandoit à Thessalonique, ne l'attendit point dans ses murs : il le combattit en rase campagne, le vainquit & alla joindre l'empereur avec les marques de sa victoire, lorsque ce prince attaquoit encore la Clausure de Cleidius. Après la prise de Matzouc, Basile lui ordonna de passer par les hauteurs de Strumpitz, de

détruire les retranchemens qu'il trouveroit sur sa route, & d'ouvrir la communication avec Thessalonique. Botanciate ne rencontra point d'ennemis jusqu'à cette ville : mais lorsqu'il voulut rejoindre l'empereur par la même route, les garnisons Bulgares qui l'avoient laissé passer, se rassemblerent, l'enfermerent dans un défilé, & le firent périr avec la plus grande partie de son armée. Après avoir appris cette défaite, Basile n'osa pas s'engager plus avant dans le pays ennemi, & se replia sur Zagorie, dans le territoire de laquelle étoit un château très-fort, qu'on appelloit Mélenic, & où un grand nombre de Bulgares s'étoient réfugiés. L'empereur les fit solliciter de se rendre à lui, y réussit, les traita avec bonté, & retourna dans ses états, où il apprit, le vingt-quatrieme d'Octobre, la mort de Samüel, arrivée le quinzieme de Septembre, lorsque commençoit la treizieme indiction, & avant la fin de l'an 1014.

Il partit aussi-tôt pour Thessalonique, d'où il entra dans la Pélagonie; mais sans y faire aucun mal, si ce n'est qu'il brûla le palais que Gabriel avoit à Buteliane. Cinname nous apprend que de son tems on donnoit, je ne sais, dit-il, en quelle langue, le nom de Pélagonie à la Mysie. *Lib. 3. c. 6.*

La raison en fut, peut-être, que la Pélagonie ayant appartenu aux Bulgares, les Thessaliens & les Macédoniens avoient donné à leur empire le nom de la province, par laquelle il confinoit à leur pays, & que cet empire, ayant depuis été resserré dans la Mysie, les Thessaliens & les Macédoniens continuerent à lui donner le même nom, sans autre raison que l'usage. Basile n'eut besoin que d'envoyer un détachement à Stypeion & à Prilape, pour réduire ces deux châteaux : il passa lui-même à Tzerna, s'avança jusqu'à Budene, reçut la foi des Bulgares qui y étoient en garnison, & fut de retour à Thessalonique le neuvieme de Janvier. Mais dès que le printems fut venu, il se vit obligé de retourner à Budene, dont la garnison s'étoit déclarée contre les Romains : un long siege la força de capituler, & Basile l'envoya à Bolere. Il fit ensuite bâtir dans les défilés deux châteaux qu'on appella Cardie & Saint-Elie, & retourna à Thessalonique, où il reçut une ambassade de Gabriel avec des lettres par lesquelles ce prince offroit de se reconnoître son serviteur & son sujet ; mais comme il ne jugea pas cette offre sincere, il envoya une armée dans le pays des Moglenes pour y faire le dégât, la suivit de près,

mit le siege devant la ville principale des Moglenes, fit miner une partie de la muraille, dont la chûte força la garnison à se rendre prisonniere. Avec elle se rendirent Domitien Caucan, seigneur puissant entre les Bulgares, Elitzes, prince des Moglenes, & plusieurs autres seigneurs.

Cinq jours après, Basile vit arriver dans son camp le même ambassadeur que Gabriel lui avoit envoyé quelques mois auparavant ; mais il venoit alors de la part de Jean Bladisthlabus, fils d'Aaron, le même à qui Gabriel avoit sauvé la vie, & qui venoit de le faire assassiner à la chasse. L'infâme Wladislas écrivoit à Basile qu'il venoit de tuer Gabriel, & de se mettre en possession du royaume qui lui étoit dévolu, & lui offrit de se reconnoître son serviteur & son sujet. L'empereur qui n'en avoit pas cru le généreux Gabriel, ajouta foi à la promesse d'un scélérat, peut-être parce que son crime, en le rendant odieux à ses sujets, devoit le rendre fidele au maître qu'il se donnoit. Basile envoya à Jean Wladislas une bulle d'or qui contenoit les loix de sa soumission, & bien-tôt le même ambassadeur lui rapporta des lettres signées de Jean & des seigneurs Bulgares qui se reconnoissoient ses su-

jets. Caucan, frere de Domitien, se donna à l'empereur, & bien-tôt ce prince apprit que Jean étoit un fourbe & démentoit ses promesses par ses actions. Il rentre aussi-tôt dans la Bulgarie, ravage les environs d'Ostrobe & de Sosque, & les campagnes de la Pélagonie, fait crever les yeux à autant de Bulgares qu'il en peut prendre, & s'avance jusqu'à Achride, capitale de la Bulgarie. Cette ville, que Grégoras place dans la Macédoine, étoit l'ancienne Justiniane que Justinien I. avoit érigée en archevêché, & dont il avoit fait une grande ville: elle étoit alors la résidence de
P. 558. l'archevêque de Bulgarie. Cedrenus dit dans un autre endroit, qu'elle étoit sur une colline très-haute, & près d'un grand lac d'où sortoit le Dun pour couler vers le nord, & ensuite vers l'occident, & se jetter dans le golfe Ionien, près du château d'Ilissus: c'est aujourd'hui Giustandil, Orchrida ou Ohori dans la Macédoine, sur les frontieres
Ann. comm. Alexiad. lib. XII, pp. 293 & 294. de l'Albanie. Le lac sur lequel elle est située, est le Lichnitide des anciens: on l'appella aussi Achride, comme la ville, lorsque le langage, comme la fortune des Romains, eurent essuyé une grande révolution par la conquête des Bulgares. Mocrus fut le premier de leurs rois,

& Samuel le dernier qui, maîtres du Lichnitide, lui firent changer de nom : ils avoient entrepris de le dessécher, & en conséquence ils avoient fait creuser cent canaux, qui se réunissoient auprès de Deuren, & y rassembloient un très-gros volume d'eau. C'étoit alors un fleuve qu'on appelloit le Drymon ou le Drin, & qui étoit navigable. Je ne trouve le nom de Mocrus que dans Anne Comnene, dont le traducteur lui fait dire, que le même prince qui s'étoit appellé Mocrus, s'appella depuis Samuel ; mais c'est un contre-sens : il semble même que Mocrus ait le premier conquis la ville d'Achride, ce qui me fait croire qu'il avoit succédé à Haspatuc. Samuel fut, selon Anne, le dernier prince Bulgare qui posséda le lac & la ville d'Achride. Quoique Cedrenus dise que Basile s'en empara dans l'expédition dont nous venons de parler, j'ai de la peine à le croire, & il me paroît plus vraisemblable qu'il en fut empêché par les nouvelles qu'il reçut de Dyrrachium, où il jugea sa présence nécessaire. Cette ville avoit joui d'une paix constante, tant que Bladimer, gendre de Samuel, avoit gouverné Trymalie & les autres parties de la Serbie qui en étoient voisines. C'étoit, dit Cédrenus, un homme

juste, pacifique & vertueux, & qui, sans doute, n'avoit pas cru devoir multiplier les malheurs de la guerre en l'étendant à un pays où ne pouvoit se décider le sort des deux nations. Mais après que Jean eut tué Gabriel, & que par de faux sermens & l'entremise de David, archevêque de Bulgarie, il se fut rendu maître de la personne du trop crédule Bladimer & l'eut assassiné, la ville de Dyrrachium vit cesser le calme dont elle avoit joui, & Jean l'attaqua souvent, tantôt en personne, & tantôt par ses généraux.

Basile fut encore détourné de l'entreprise qu'il méditoit de faire de ce côté-là, par la fâcheuse nouvelle qu'il reçut de la défaite & de la mort de deux de ses généraux qu'il avoit laissés dans la Pélagonie, avec ordre de ravager le plat-pays. Sbatzas, général Bulgare, les avoit attaqués, & avoit détruit tout le détachement qu'ils commandoient : eux-mêmes avoient été tués. Basile retourna aussi-tôt dans la Pélagonie, poursuivit inutilement Sbatzas, & se rendit à Thessalonique, d'où il ne tarda pas à passer dans la Thrace. Il envoya de-là deux armées, l'une dans le territoire de Triadize, où elle prit le château de Bojon, l'autre chez le peuple de Strumpitz, au

quel elle enleva le château de Termitza. Il se rendit lui-même dans le territoire de Triadise au commencement de l'automne, & assiégea une seconde fois Pernique ; mais après 88 jours de siege, il fut obligé de se retirer sans avoir pu s'en rendre maître. Il n'attendit que le re- 1017.
tour du printems pour rentrer dans la Bulgarie, où il prit Longum, pendant qu'une autre armée ravageoit la Pélagonie, & en emmenoit grand nombre de prisonniers & de troupeaux. Le château fut brûlé, & Basile fit trois parts des prisonniers : il en donna une aux Russes auxiliaires, une autre aux Romains, & garda pour lui la troisieme.

Il tenta ensuite de réduire Castorie ; mais la force de la place, & un avis important qu'il reçut alors, le firent renoncer à cette entreprise. Tzitzic, gouverneur de Dorostole, lui mandoit que Cracras, après avoir rassemblé une armée très-nombreuse, s'étoit joint à Jean ; que l'un & l'autre avoient appellé les Patzinaces, & se disposoient à entrer avec eux sur les terres de l'empire. Basile changea aussi-tôt de route ; mais en passant il prit Bosograde, & rétablit Berroce. Il s'arrêta même dans les environs d'Ostrob & de Molisque, où il détruisit plusieurs châteaux. Mais il

savoit dès-lors que le projet de Jean & de Cracras venoit d'échouer par le refus qu'avoient fait les Patzinaces de se joindre à eux. En revenant sur ses pas, Basile prit Setona, où Samuel avoit eu un palais, & où l'on trouva de grands magasins de bled qui furent abandonnés aux soldats : tout le reste fut brûlé. Jean n'étoit pas loin de-là : L'empereur envoya contre lui un de ses généraux qui tomba dans une embuscade & fut enveloppé. Basile, au premier indice qu'il en a, pique des deux en criant : *qui est guerrier me suive* ; les coureurs de Jean le voyent, prennent la fuite, rentrent dans le camp, & ne répetent que ces mots : *Bezeite Tzaisar* : l'épouvante saisit Jean & les siens, tous fuient, & le général Romain dégagé, lorsqu'il s'y attend le moins, fait un carnage horrible des fuyards. On compta entre les prisonniers 200 hommes armés de toutes pieces, & un cousin-germain de Jean : ses bagages & ses chevaux furent la proie du vainqueur. Basile retourna à Bodene, & de-là à Constantinople, où il arriva le 9 Janvier de l'an 1017.

1017. Jean se crut alors en état d'assiéger Dyrrachium, & se porta vers cette place avec l'assurance d'un conquérant, mais ayant livré un combat, il

fut tué, sans qu'on pût savoir qui lui avoit porté le coup mortel. Il avoit régné deux ans & cinq mois. Basile fut aussi-tôt averti de sa mort par le commandant de Dyrrachium, & ne tarda pas à se mettre en campagne pour en profiter. Mais lorsqu'il fut arrivé à Andrinople, le frere & le fils du fameux Cracras vinrent l'y trouver avec l'agréable nouvelle que la trop célebre Pernique se rendoit à lui avec 35 châteaux. Il traita bien les deux seigneurs Bulgares, donna le patriciat à Cracras, & revint à Mosynople, où il vit arriver des députés de la Pélagonie, de Morobyde, & de Lypenie qui venoient lui remettre leurs villes. Ce fut à Serres que Cracras vint le trouver avec ceux qui avoient tenu les 35 châteaux. Drogomorez suivit leur exemple en lui livrant Strumpitz; il en fut récompensé par le patriciat. L'empereur partit aussi-tôt pour se rendre dans cette derniere place, & il n'en étoit plus fort éloigné, lorsque David, archevêque de Bulgarie, vint le trouver avec des lettres de Marie, veuve de Jean, qui offroit de lui abandonner toute la Bulgarie, à certaines conditions. Bogdan, seigneur des châteaux intérieurs, vint aussi au devant de lui, & fut fait patrice, parce que depuis

long-tems il étoit dans le parti de l'empereur & avoit tué son beau-pere. Basile se rendit de-là à Scopies, où il mit une bonne garnison, revint sur Stypeion & Prosac, au bruit des acclamations que ses nouveaux sujets faisoient retentir à sa louange, & tournant à droite il gagna Achride, d'où le peuple sortit en foule chantant les hymnes de la victoire, & y joignant des vœux pour la prospérité de son nouveau maître.

J'ai déja dit qu'Achride étoit la capitale de la Bulgarie : c'étoit là aussi qu'étoient gardés les trésors de ses rois. Basile les ayant fait ouvrir y trouva beaucoup d'argent monnoyé, des couronnes garnies de perles, des étoffes tissues d'or, & 100 quintaux d'or qu'il distribua à son armée. Il mit une bonne garnison dans la ville avec un patrice pour la commander, & retourna aussi-tôt dans son camp. Ce fut-là que la veuve de Jean Bladisthlabus se rendit auprès de lui avec trois fils & six filles qu'elle avoit eus de ce prince : elle lui amenoit aussi un bâtard de Samuel, deux filles de Radomer ou Gabriel, aussi fils de Samuel, & cinq filles du même Radomer. L'un d'eux avoit eu les yeux crevés par ordre de Jean, lorsque ce barbare avoit assassiné Radomer, sa femme

& son gendre Bladimer. Marie avoit encore trois autres fils de son mariage avec Jean ; mais ils s'étoient retirés sur le Tmorus, qui faisoit partie des monts Cérauniques. Jamais famille si nombreuse ne fut écrasée sous les débris du trône. Basile adoucit, autant qu'il le put, l'infortune de Marie, & mérita que d'autres seigneurs Bulgares se rendissent encore à lui avec leurs troupes : tels furent Nestoritz, Zaritz & Debromer le jeune. Enfin Rosian, fils de Bladisthlabus, & ses deux freres, prirent le même parti, après avoir vû toutes les avenues de leur asyle assiégées de soldats. Ils avoient commencé par s'assurer d'un traitement favorable ; & cependant l'empereur s'étoit rendu sur le lac Prespa, où il avoit bâti deux châteaux, dont l'un étoit au milieu du lac. Il étoit passé de-là à Diapolis, où Prosian & ses deux freres vinrent le trouver : le premier fut décoré du magistere, les deux autres furent créés patrices.

Ce fut aussi là qu'on lui amena Ibatzes. Ce brave homme avoit été le seul qui, après la mort de Jean, n'eût pas désespéré de la Bulgarie, & eût osé aspirer à la rétablir : il comptoit, à la vérité, la conserver pour lui ; mais quand un état tombe en ruine, tout citoyen qui

n'a pas encore plié sous le joug, a droit à la royauté, comme il peut choisir un maître. Ibatzes s'étoit réfugié sur une montagne d'un accès difficile, mais où il y avoit un palais, des jardins délicieux, & tous les ornemens d'une retraite royale : cet endroit se nommoit Brochot ou Pronesta. Basile ne fut pas peu inquiet de la généreuse résolution qu'avoit prise Ibatzes, & n'oublia rien pour l'en détourner ; mais tout avoit été inutile. Le gouverneur d'Achride, le patrice Daphnomele, partagea l'inquiétude de son maître, & résolut de l'en délivrer au risque de sa vie. Ibatzes devoit célébrer une fête, celle de l'Assomption, par un grand festin, auquel il étoit d'usage qu'on invitât les seigneurs du pays & les étrangers. Daphnomele s'y invita lui-même, & se fit annoncer par les patrouilles d'Ibatzes. Le prince Bulgare surpris qu'un ennemi vînt se livrer à lui, ordonna qu'on le lui amenât, le reçut avec joie & l'embrassa. Après l'office du matin, chacun s'étant retiré chez soi, Daphnomele dit à son hôte qu'il avoit à lui parler, & tous deux se retirerent dans un bosquet très-épais. Ils n'y furent pas plutôt que le perfide patrice se jette sur Ibatzes, le terrasse, appelle deux de ses domesti-

ques qui étoient cachés près de-là, & avec leur assistance creve les yeux au malheureux Bulgare, & sans perdre de tems, monte avec ses gens dans une chambre haute, où il se barricade. La maison est bien-tôt investie, on s'apprête à y mettre le feu, tout annonce une mort certaine au patrice & à sa suite. Daphnomele se présente à une fenêtre, fait signe qu'il veut parler; on fait silence, & il dit qu'il n'a rien fait que par ordre de l'empereur, qu'on peut le faire périr, qu'il s'y est attendu, qu'il se défendra pour venger le premier sa mort, mais qu'il aura un autre vengeur. A ce discours, la foule se dissipe, les plus sensés témoignent par des acclamations leur respect pour un prince qui a de tels serviteurs, & promettent de lui obéir. Daphnomele emmene Ibatzes sans opposition, le présente à l'empereur qui le fait mettre en prison, & donne au patrice le commandement de Dyrrachium, & tous les biens-meubles de l'infortuné Bulgare.

Dans le même tems, Nicolitzes, poursuivi par un détachement & resté presque seul par la défection ou le malheur des siens, vint se livrer lui-même: c'étoit lui qui avoit abusé plus d'une fois des bontés de l'empereur, qui refusa de le

voir, & le fit conduire en prison. Ayant ensuite établi l'ordre qu'il jugea le plus convenable à Dyrrachium, à Coloncia & à Drymopolis, & établi dans les provinces des garnisons & des commandans, il laissa le choix aux captifs Romains de le suivre ou de rester dans le pays, & se rendit à Castorie. Là on lui amena deux filles de Samuel qui, voyant Marie à côté de lui, se jetterent comme des furies sur la veuve de Jean, & alloient la tuer, si Basile ne les eût appaisées, en promettant de les combler de biens. Il donna à Marie le rang de zoste, ou de dame à ceinture, & l'envoya à Constantinople avec ses enfans. Avant de s'éloigner de cette contrée, il donna ordre à un de ses officiers de détruire tous les châteaux qu'il y avoit dans les Serbies ou chez les Serbiens, & dans le Sosque, & se rendit lui même à Stag, où vint le trouver Elemag, prince des Belegrades, vêtu en esclave, & accompagné de ses collegues qui étoient vêtus de même. Il admira aux Thermopyles un mur qu'on y avoit bâti pour contenir les Bulgares, & qui pourtant ne les avoit pas arrêtés. Il alloit à Athènes faire hommage de ses victoires à la Vierge, dont le culte avoit remplacé dans cette ville celui de Minerve. Après avoir

avoir fait cet acte de piété, il se rendit à Constantinople où il entra en triomphe par la porte d'or, & précédé de Marie, des filles de Samuel & des autres Bulgares. On étoit alors au mois de Juillet de l'an 1019.

Après la conquête de la Bulgarie, la nation des Chorbates, qui en étoit voisine, se soumit aussi à l'empire avec deux freres qui étoient ses princes & que Basile combla d'honneurs & de biens: Sermon, frere de Nestongus, & seigneur de Sirmium, le seul Sermon refusoit encore d'obéir. Constantin Diogene qui commandoit dans la province voisine, lui fit demander une entrevue, lui promit toute sûreté avec serment, offrit de se trouver au rendez-vous avec trois domestiques seulement. Sermon le crut, mais à peine fut-il arrivé au lieu indiqué que Diogene tira un poignard qu'il tenoit caché, & l'étendit mort sur la place. Aussi-tôt il se mit à la tête des troupes qu'il avoit rassemblées, & alla se présenter devant Sirmium. La veuve de Sermon effrayée, écouta les propositions qu'il lui fit faire, lui livra la ville & fut envoyée à Constantinople où elle se maria dans la suite. Diogene eut le commandement de Sirmium: il méritoit un échaffaut. Ainsi fut achevée la con-

quête de la Bulgarie, après une guerre de 34 ans, guerre comparable à tout ce que Rome avoit jamais fait de plus glorieux, & plus vigoureuse peut-être qu'aucune guerre offensive qu'eût jamais faite la république.

Mais d'un autre côté, quelle idée cette guerre nous donne-t-elle de l'empire Bulgare, dont la fondation est à peine remarquable dans l'histoire des empereurs Grecs. Depuis le Danube jusqu'au golfe Ionien, & depuis Sirmium jusque dans la Thessalie, tout obéissoit donc aux rois de Bulgarie. Par-tout on trouvoit ou des Bulgares ou des tribus Esclavonnes. Dyrrachium n'étoit pas même la derniere place qu'ils eussent sur le golfe du côté de la Grece. Mais comment cet empire, si vaste, avoit-il été fondé en si peu de tems? comment renfermoit-il tant de villes bien peuplées, tant de forteresses imprenables, tant de palais, tant de richesses, si les Bulgares qui avoient les Nomades au nord du Danube, ne s'étoient pas fait des sujets de tous les Romains, comme de tous les Esclavons qu'ils avoient trouvés dans cette vaste région? Ce que dit Cedrenus des captifs auxquels Basile laissa le choix ou de le suivre ou de rester dans le pays de leur captivité,

ne doit pas s'entendre sans doute des premiers habitans de l'Illyrie que les Bulgares avoient subjugués, mais ne laisse pas de mériter beaucoup d'attention, puisque c'est une preuve que tous ces captifs avoient des établissemens dans le pays, qu'ils pouvoient être tentés de préférer à leur ancienne patrie. Concluons-en que les Bulgares, loin de chasser ou de détruire les Romains qu'ils avoient trouvés dans les lieux de leur conquête, n'avoient rien négligé pour les y retenir. Quant aux Esclavons, outre les Belegrades, les Smolenes & les Moglenes, qu'on peut regarder comme autant de tribus des Severenses, à cause de leur position, nous avons trouvé les Serbes ou Serviens dans le voisinage de Dyrrachium, les Croates plus loin vers l'occident, les Catziciens dans la Dalmatie. Joignons-y les Abotrites de la Dace Ripense, qu'on appelloit aussi Prederecentes, & nous aurons au-moins quatre des sept tribus Esclavonnes que les Bulgares distribuerent sur leurs frontieres. Sirmium fut une conquête qu'ils firent ou sur les Abares, ou sur les Francs, vainqueurs des Abares.

Basile usa de sa victoire mieux encore qu'il ne l'avoit méritée par sa bravoure,

ſa conſtance, ſon habileté; je dirois auſſi par ſa clémence, s'il n'avoit pas fait crever les yeux à 15 mille hommes. Mais pour juger mieux de la ſageſſe de ce prince, & de l'avantage infini que ſes ſucceſſeurs auroient pu tirer d'une ſi grande conquête, ſans les vices d'un gouvernement déteſtable, & les vices plus grands encore d'un peuple pervers, qui n'étoit pas fait pour dominer ſur des nations telles que les Bulgares & les Eſclavons. Mais pour connoître & ces deux nations, & toute l'étendue de leurs établiſſemens, & l'origine de tous les peuples qui habitent aujourd'hui cette partie de l'Europe, prolongeons notre digreſſion. Mais cette partie de l'hiſtoire Européenne, ſi négligée juſqu'à preſent, mérite bien que nous la préſentions à nos lecteurs, au lieu d'une deſcription géographique que nous aurions pu en extraire.

Baſile ne vécut que ſix ans après avoir ſubjugué la Bulgarie; mais ſon frere Conſtantin lui ſurvéquit trois ans, & c'en fut aſſez pour qu'il commençât à faire haïr en lui le ſang de Baſile, qu'on avoit craint & qu'il falloit faire aimer. Un intendant nommé George & ſurnommé le Fou, gouvernoit Naupacte ſous ce regne.

Il en accabla les habitans de tant d'impôts & de tant de rigueur dans la maniere de les percevoir, que les Naupactiens, poussés à bout, se révolterent contre ce tyran subalterne, le tuerent & reprirent leur bien, en pillant ses effets. L'empereur qui devoit pardonner une partie du crime au motif de l'action, ne se contenta pas d'en punir cruellement le peuple, il fit encore crever les yeux à l'evêque. Ceci n'est pas étranger aux Bulgares: Naupacte avoit été une de leurs villes, & les avoit encore pour habitans.

Sous le même regne on voit le Bulgare Prusian, fils de Jean, maître de la milice, & surintendant des cuisines, relégué dans l'île Plata, pour avoir eu une dispute trop vive avec Sclerus, qui fut aussi relégué. Ce même Prusian courut risque d'avoir les yeux crevés: ce malheur arriva à un de ses beaux-freres & à Bogdan. Ainsi les Bulgares & leurs princes apprenoient chacun à sa maniere, ce que c'étoit que la police Romaine, les grands au péril de leur tête ou de leur liberté, le peuple au péril de sa subsistance qu'on lui ravissoit. A la mort de Basile, le peuple devoit deux ans d'impôts par l'indulgence de ce

prince. Ces deux années & les trois que régna Constantin, durent être acquittées avant la mort de ce prince fainéant. Aussi vit-on la Bulgarie en proie à des ennemis qu'elle n'avoit jamais redoutés lorsqu'elle étoit libre. Les Patzinaces y firent une irruption, & après avoir massacré des commandans, des généraux & un nombre infini d'habitans, ils emmenerent un grand butin. L'empereur ne marcha point contre l'ennemi de son peuple: il se contenta de créer duc de Bulgarie ce perfide Diogene qui étoit déja commandant de Sirmium, & de lui ordonner de chasser les Patzinaces, avec qui il ne vouloit pas entrer en partage des dépouilles de la Bulgarie. Diogene obéit, battit plusieurs fois les Patzinaces, & les força de repasser le Danube & de laisser la Bulgarie en repos; mais il ne leur arracha point les prisonniers qu'ils avoient faits, & Constantin laissa à son successeur le soin de les racheter. Romain Argyre transfera Diogene du duché de Bulgarie à celui de Thessalonique, & de-là dans un cachot. Prusian perdit aussi les yeux, & sa mere fut chassée de la cour. Des intrigues de cour qu'on appelloit conspiration, & qui l'étoient sous des princes foibles & méchans, donnoient lieu à tous ces châtimens qui deshonoroient

la nation & n'affermissoient pas le trône.

En 1032, pendant qu'on faisoit le procès, par une nouvelle conspiration, à Diogene, ci-devant duc, alors moine involontaire, les Patzinaces, dont il avoit été le fléau repassoient le Danube, ravageoient la Mysie, & s'en retournoient sans qu'on leur fît aucun mal. Ils ne tarderent pas à revenir, quoique l'empire eût changé de maître. Michel Paphagon étoit, disoit-on, possédé du démon : rien n'est plus certain, car il étoit lâche, paresseux, & en retenant les honneurs du rang suprême, il en laissoit toutes les fonctions à Jean son frere. Vers la fin de l'an 1034, les Patzinaces repasserent le Danube & ravagerent toute la Mysie jusqu'à Thessalonique. En 1035, ils profiterent d'un froid violent pour passer encore une fois le même fleuve sur la glace ; la Mysie & la Thrace, jusqu'à la Macédoine, furent le théâtre de leurs brigandages. L'année 1036 fut remarquable par trois invasions de cette nation qui firent périr cinq généraux & un nombre d'hommes prodigieux ; car les Patzinaces, comme on le prétend, n'épargnoient ni âge, ni sexe, & enchérissoient sur la mort même par les plus cruels tourmens. On est peut-être surpris de la facilité & de

Cedren. p. 571.

l'impunité de ces entreprises des Patzinaces sur la Bulgarie; mais il ne faut pas croire qu'ils fissent la guerre à tous les habitans de cette grande province : elle étoit remplie de mécontens; peut-être même ceux-ci appelloient-ils les Patzinaces : qu'on en juge par la révolte de la Serbie, arrivée aussi-tôt après la mort de Romain, & qui ne fut réprimée qu'en cette même année, & pour très-peu de tems.

Michel, toujours possédé du démon, languissoit à Thessalonique près du tombeau du martyr Démetrius, à qui il demandoit sa guérison, pendant que son frere ruinoit l'empire, en épuisant toutes ses ressources. On raconte qu'au mois de Mai de l'an 1040, Marie, sœur de Michel, alla à Ephèse pour y faire ses prieres sur le tombeau de saint Jean l'Evangéliste, & qu'elle eut occasion, pendant son voyage, de remarquer beaucoup de malversations & des vexations odieuses. Il falloit que le désordre fût grand, pour qu'une sœur du souverain s'en apperçût. A son retour, elle crut bien servir son frere Jean, en l'avertissant de ce qu'elle avoit vu, afin qu'il y mît ordre. Jean reçut cet avis avec un ris moqueur : *Allez, ma sœur*, lui dit-il, *vous raisonnez comme une femme*

que vous êtes : vous ne ſavez pas quels ſont les beſoins de l'état, ni comment il doit être gouverné. On peut juger par ce ſeul trait, qu'il y avoit dès-lors des miniſtres qui faiſoient un myſtere en politique de la néceſſité d'un grand déſordre, pour en faire naître un ordre qui n'étoit apperçu que par un petit nombre d'adeptes.

Vers le même tems, Jean envoya par mer, à Theſſalonique, où étoit toujours l'empereur, dix quintaux d'or. Le vaiſſeau qui portoit ce tréſor fut jetté par un coup de vent & briſé ſur la côte d'Illyrie. Etienne, prince des Serbes, qu'on appelloit auſſi Boiſthalabus, s'appropria les dix quintaux d'or. Il n'y avoit pas long-tems que ce prince s'étoit enfui de Conſtantinople pour envahir le pays des Serbes, d'où il avoit chaſſé Théophile Erotique. L'hiſtorien ne dit point quelle avoit été la cauſe de cette révolution ; mais il ajoute auſſi-tôt que Jean vendoit, comme à l'encan, toutes les magiſtratures, & ſouffroit que ceux qui les avoient achetées, vendiſſent à leur tour la juſtice, & pillaſſent effrontément les malheureux habitans des provinces. C'eſt aſſez nous apprendre que Théophile avoit payé à Jean la dépouille des Serbes, & qu'Etienne avoit mis à profit

le désespoir de ses concitoyens pour chasser leur tyran, & se faire une principauté de la province dont il avoit empêché la ruine. Nous entrevoyons encore que, contre un usage qui devoit être sacré, on avoit donné aux Esclavons & aux Bulgares non des chefs choisis entre leurs princes, mais des tyrans qui avoient porté chez eux les mœurs de la capitale, & tous les abus du pouvoir arbitraire. Etienne paroît avoir joui paisiblement de sa principauté jusqu'au moment où il s'empara d'un trésor, dont on faisoit plus de cas que de tous les Serbes qu'il avoit soustraits à l'obéissance de l'empire. La lettre que Michel lui écrivit à cette occasion, est remarquable : *Renvoyez-moi*, lui disoit-il, *un bien qui est à moi, & ne me fournissez pas un juste sujet de vous faire la guerre.*

Etienne ne tint aucun compte de cette lettre, & l'eunuque George Probatas fut envoyé contre lui avec une armée. Arrivé en Servie, Probatas s'engagea témérairement dans des lieux difficiles, fut attaqué dans le fond d'une vallée, y perdit toute son armée, & eut lui-même beaucoup de peine à se sauver. Dans la même année, la Bulgarie se révolta aussi contre l'empire.

La maniere dont éclata la révolte, prouve que tout y étoit disposé. Un Bulgare qui avoit été au service d'un Bourgeois de Constantinople, s'étoit enfui de cette ville & étoit retourné en Bulgarie. Son nom étoit Pierre, & son surnom Dalean. Il commença par errer dans sa patrie, & s'avança jusqu'à Morave & à Belegrades, châteaux de la Pannonie situés sur le Danube, & voisins de la partie de la Turquie (ou Hongrie), dont le souverain portoit le titre de kralès. Un esclave fugitif & vagabond méritoit peu l'attention du gouvernement, & l'on disoit sans doute à Constantinople que le mécontentement des peuples n'étoit pas à craindre tant qu'ils n'auroient point de chef, & que la sagesse du gouvernement avoit pourvu à tout, en ôtant aux Bulgares les objets de leur ancienne vénération, pour les enchaîner à la cour par des emplois, & les y avilir par une solde qui étoit le sang des peuples.

Dalean disoit par-tout qu'il étoit fils de Romain, & petit-fils de Samuel. Il est incertain s'il disoit vrai; mais ce qu'il affirmoit, comparé avec son état, étoit peu vraisemblable; cependant les Bulgares voulurent l'en croire sur sa parole. Il n'y avoit encore que vingt ans

qu'ils avoient perdu leur liberté, & ils désiroient avec ardeur de la recouvrer. Dalean fut proclamé roi de Bulgarie, & conduit à Naiss & à Scupi métropole de la province : sa marche étoit un triomphe, tout retentissoit des vœux qu'on faisoit pour le roi Dalean. En même tems, ce peuple, enivré de la liberté qu'il croyoit avoir recouvrée, faisoit main-basse sur autant de Romains qu'il en rencontroit. Le commandant de Dyrrachium se mit aussitôt en campagne avec les seules troupes de son département, dans la résolution de combattre Dalean, avant qu'il eût eu le tems de devenir plus redoutable; mais lorsqu'il fut à Debra, il s'éleva une dispute entre lui & un de ses lieutenans qui le dénonça comme un rebelle dont l'empereur avoit tout à craindre. Sur cette délation, le malheureux commandant fut cassé, mandé à Thessalonique, & jetté dans un cachot. Le délateur fut nommé à son emploi, & s'en acquitta comme il l'avoit obtenu; le mécontentement fut bien-tôt général; les uns avoient à réclamer des chevaux, les autres des chariots, ceux-ci, des effets encore plus précieux que le nouveau commandant leur avoit volés, enfin ceux qui devoient lui obéir avoient

des raisons de le haïr ou de le mépriser : il s'apperçut qu'on avoit pour lui les sentimens qu'il méritoit, craignit pour sa vie, & s'enfuit pendant la nuit : c'étoit accuser son armée d'un crime impardonnable : elle sentit tout ce que pouvoit sur l'esprit d'un empereur timide, l'infâme délateur qui avoit fait destituer son général ; & désespérant de son pardon, elle prit le parti d'une révolte ouverte. Si cette armée étoit composée, pour la plus grande partie, de Bulgares & d'Esclavons, on peut s'étonner que ce fût avec de pareilles troupes qu'on eût gardé la province de Dyrrachium, & que le commandant de cette ville eût osé marcher contre Dalean ; si les Romains en faisoient la plus grande partie, la résolution qu'elle prit, après l'évasion de son chef, est encore plus singuliere. Elle consomma sa révolte en proclamant un empereur de Bulgarie. Le choix de ces troupes tomba *sur un des guerriers qui* servoient avec elles, & qu'on appelloit Teichomer : c'étoit un homme d'une prudence & d'une valeur reconnues. A la maniere dont l'historien le désigne, on ne peut douter qu'il ne fût Barbare, & il paroît également certain que le gros de l'armée étoit Romain, & qu'un

corps de Bulgares y servoit comme auxiliaire.

Dès ce moment, continue l'historien, les Bulgares furent divisés en deux factions, dont l'une obéissoit à Teichomer, & l'autre à Dalean. Celui-ci écrivit à Teichomer, pour l'inviter à le venir joindre; Teichomer vint sur le champ: alors Dalean convoqua une assemblée générale des deux factions, & lui fit cette proposition: *Si vous croyez certainement que je descends de Samuel, & si vous voulez m'avoir pour votre roi, il faut éloigner Teichomer, sinon j'abdique la royauté, & j'abandonne toute l'autorité à Teichomer; car un royaume ne peut être heureux sous l'administration de deux princes.* Dalean ayant ainsi parlé, il s'éleva un grand bruit, & tous déclarerent qu'ils ne vouloient avoir que lui pour souverain & pour généralissime. A l'issue de ce conseil tumultueux, tous prirent des pierres & lapiderent Teichomer qui méritoit un meilleur sort. S'il n'étoit pas permis de soupçonner beaucoup d'intrigues & de passion dans les motifs de cette résolution, on pourroit la regarder comme une preuve de l'illustre origine que s'attribuoit Pierre Dalean, ou comme un trait de sagesse de

la part des Bulgares qui, dans la nécessité d'opter, préférerent celui qu'un bruit populaire, déja accrédité, faisoit descendre de leurs anciens rois. On ne sauroit trop s'étonner qu'un fils du brave & généreux Gabriel eût été réduit à devenir l'esclave ou le domestique d'un particulier; mais il falloit pourtant que cet avilissement affreux d'un sang illustre fût au moins vraisemblable.

Dalean, resté seul chef des Bulgares, se mit aussi-tôt en marche vers Thessalonique, & à son approche, l'empereur prit la fuite, laissant en arriere tous ses bagages, son pavillon impérial, tout son or, son argent, & même sa garde-robe. Manuel Ibatza, domestique de l'empereur, avoit ordre de conduire tout cet attirail & de suivre l'empereur avec toute la diligence possible. Mais il conduisit le tout à Dalean, auprès duquel se rendit aussi l'eunuque Céronite, chambellan de l'empereur. Dalean montroit en toute occasion beaucoup de vigueur & d'activité: une armée qu'il envoya à Dyrrachium, sous la conduite de Caucan, le rendit maître de cette ville: une autre armée qu'il fit passer en Grece, battit les Thebains commandés par Allacarseus, & en fit un grand carnage. Enfin toute la province de Nico-

polis, à l'exception de Naupacte, s'engagea dans la révolte, & voici à quelle occasion.

Un Byzantin, nommé Jean Cutzomites, avoit été envoyé dans cette province pour y lever le tribut. Qu'il me soit permis d'observer à cette occasion, que dans l'histoire de ce tems, je ne trouve point de vexations qui n'aient été commises par les Byzantins, c'est-à-dire par les citoyens de la capitale. On peut en donner deux raisons : la premiere, que la faveur & l'argent faisant obtenir toutes les places, & toutes les richesses de l'empire étant concentrées dans la capitale, il n'y avoit gueres que ses habitans qui pussent parvenir aux emplois de quelque importance : la seconde que, proportion gardée, le nombre des concussionnaires Byzantins devoit être beaucoup plus grand que celui des provinciaux, parce que les habitans de la capitale avoient un plus grand besoin d'être riches, & que se regardant comme des exilés, tant qu'ils étoient dans la province, ils étoient plus pressés de s'enrichir, & plus difficiles à contenter. Jean Cutzomites se hâta, comme les autres, de faire de gros profits; mais il commit tant d'injustice, & d'une maniere si criante,

qu'il se fit mettre en pieces, & força la province à se joindre aux Bulgares, en accablant l'empereur des Romains de reproches & de malédictions. Ce n'est point au penchant que les Nicopolitains pouvoient avoir pour Dalean, qu'il faut attribuer la résolution qu'ils prirent de secouer le joug des Romains & de se donner aux Bulgares: les iniquités de Cutzomites, qu'ils en avoient puni, ne furent pas même ce qui les y détermina: leur haîne remontoit plus haut. Jean, frere de l'empereur, en étoit sur-tout l'objet, non-seulement par la cruauté avec laquelle il dévoroit la subsistance des peuples, mais plus encore par un changement pernicieux qu'il avoit fait dans la forme des impositions & dans leur nature.

L'empereur Basile, lorsqu'il avoit subjugué la Bulgarie, n'avoit rien changé à la maniere dont les taxes avoient été payées sous le regne de Samuel, & n'avoit pas même voulu les augmenter. L'usage avoit été que chaque Bulgare qui possédoit une paire de bœufs, fournît en nature un boisseau de bled, un boisseau de millet, & une urne de vin. Jean avoit jugé à-propos de changer cette contribution en une taxe payable en argent. Sans doute il avoit fait

arbitrairement l'évaluation des denrées, pour s'assurer un bénéfice ; mais quand même il ne l'auroit pas fait, ce ne pouvoit pas être une chose indifférente pour les cultivateurs de donner une partie déterminée de leurs denrées, ou de payer une somme d'argent qui les obligeoit de vendre soit qu'il se présentât des acheteurs, soit qu'il fallût les tenter par le bon marché. Les Nicopolitains éprouverent sans doute cet inconvénient de la nouvelle taxe, & profiterent de la révolte & des succès de Dalean, pour *se soustraire au gouvernement Romain, & se joindre à leurs anciens concitoyens.* Il est donc prouvé que les Nicopolitains avoient obéi à Samuel, & que les Bulgares avoient été leurs concitoyens. Ainsi la province à laquelle avoit donné son nom la ville qui avoit reçu le sien de la victoire d'Auguste sur Antoine, la patrie de Pyrrus, & cette Etolie si long-tems redoutable, étoient devenues le patrimoine des Bulgares & une province de l'empire fondée par le troisieme fils de Cubrat. Mais souvenons-nous aussi de ce fait, lorsque nous verrons que ce fut dans le territoire de Naupacte qu'habiterent ces petits Valaques qui furent tributaires de Mahomet II.

Nous venons de raconter les événe-

mens de l'an 1040, jusqu'au mois de Septembre auquel commençoit la neuvieme indiction. Dalean campoit alors avec toute son armée auprès d'Ostrobe, château de la Thessalie, ou d'une contrée voisine, ainsi que nous avons tout lieu de le croire. Ce fut-là, & dans ce même tems qu'il fut joint par Alusian, second fils d'Aaron, lequel étoit patrice & commandant de Théodosiopolis: il avoit été accusé de quelque injustice, & avant qu'on eût commencé à instruire son procès, le frere de l'empereur lui avoit extorqué 50 livres d'or, & ôté une très-jolie femme qu'il entretenoit. Il s'étoit adressé à l'empereur pour en obtenir justice, & n'ayant pu attirer son attention, il ne douta plus que sa perte ne fût résolue. Ayant donc pris un habillement Arménien, il se fit passer pour un domestique d'un autre seigneur de la cour, feignit d'aller à Thessalonique, où étoit l'empereur, & gagna Ostrobe. Dalean le reçut avec de grandes démonstration de joie, & déclara qu'il vouloit en faire son collegue; car il craignoit que la naissance non équivoque d'Alusian, ne lui donnât un trop grand avantage, s'il le laissoit trop au-dessous de lui. Bien-tôt même il lui donna une armée de 40 mille hommes, & tout

l'attirail nécessaire pour faire le siege
1041. de Thessalonique. Alusian se porta à cette entreprise avec beaucoup d'ardeur, & la conduisit même avec habileté: les machines furent servies avec vivacité, l'escalade tentée à plusieurs reprises & en plusieurs endroits; mais pendant six jours d'efforts redoublés, les Bulgares furent par-tout repoussés. Alusian changea alors le siege en blocus; Les Thessaloniciens avoient dans leur ville un corps de troupes réglées, & le tombeau de saint Démetrius: ils eurent recours au bienheureux martyr, & employerent une partie de la nuit à l'invoquer; le reste fut destiné à une sortie générale que devoient soutenir les troupes réglées. La surprise produisit son effet ordinaire: la nuit y joignit ses illusions. Les Bulgares qui croyoient au saint martyr, crurent le voir à la tête de leurs ennemis: aucun n'osa résister, & Alusian rejoignit Dalean, honteux de sa défaite, & outré de ce qu'il lui avoit fourni l'occasion d'être battu. Dalean soupçonna de la trahison de la part de son nouveau collegue, peut être vit-il avec chagrin que les Bulgares lui épargnassent la honte de ce revers, en lui donnant pour vainqueur le général ou duc martyr (car on donnoit ce titre à saint

Démetrius), de part & d'autre on chercha à décréditer son rival, on se tendit des pieges; il ne falloit plus qu'une occasion pour que l'un des deux chefs tombât sous les coups de l'autre.

Enfin Alusian, après en avoir délibéré avec ses amis intimes, invita Dalean à un repas, lui creva les yeux lorsqu'il fut ivre, & avant que les Bulgares pussent en être instruits, il s'enfuit & alla trouver l'empereur à Mosynopolis. Michel l'éleva aussi-tôt au magistere, & l'envoya à Constantinople. Pour lui, il entra dans la Bulgarie par Thessalonique, se saisit du malheureux Dalean, & l'envoya dans cette ville. Il restoit un chef aux Bulgares: c'étoit Manuel Ibatzas qui fit faire un retranchement de bois dans les défilés de Prilape, pour fermer aux Grecs l'intérieur de la Bulgarie; mais Michel n'eut qu'à se présenter pour emporter ce retranchement & dissiper les Bulgares. Ibatzas fut pris, & orna avec Dalean, l'entrée de Michel dans Constantinople. Ce prince avant de quitter la Bulgarie, y avoit rétabli l'ordre, & lui avoit donné un gouverneur. Peu après il se fit moine, & dans la même année il mourut, laissant l'empire entre les mains d'une femme, qui le donna à un autre Michel. Celui-ci ne

le garda que quatre mois, & Zoë avec sa sœur Théodora, régnerent en leur propre nom. Il falloit pourtant un chef à l'empire, & un mari à Zoë. Elle jetta les yeux sur Constantin Monomaque, qui commença son regne au mois de Juin de l'an 1042. Il n'y avoit pas un an qu'Ibatzas avoit été défait, & à-moins que les Bulgares n'eussent été au-devant du joug, il devoit être mal assuré sur leurs têtes.

L'empire avoit dans leur voisinage, & même dans une partie de leur ancien royaume, un ennemi actif & puissant: c'étoit cet Etienne Boisthlabus qui, s'étant enfui de Constantinople, avoit occupé les montagnes d'Illyrie, & s'étoit fait déférer l'autorité suprême par les Triballes & les Serbes. Depuis longtems il ne cessoit de ravager tous les lieux qui appartenoient aux Romains dans son voisinage, & dès le mois d'Octobre, Constantin envoya ordre au patrice Michel qui commandoit à *Dyrrachium*, de rassembler autant de troupes qu'il y en avoit dans son département & dans les provinces voisines, & de mettre fin aux excursions d'Etienne, en l'attaquant chez lui & en le battant. Constantin pouvoit ordonner de vaincre, il pouvoit même en fournir les

moyens, puisque le patrice rassembla une armée de 60 mille hommes ; mais Michel avoit été élevé loin des camps & des armes, il ne connoissoit de la guerre que les grades & les honneurs militaires. Il s'avança dans le pays ennemi avec la confiance que devoit donner à un ignorant une armée de 60 mille hommes : il falloit passer des défilés où deux hommes pouvoient à peine passer de front ; il les passa : de-là on entroit dans de riches campagnes qu'il étoit à propos de piller, pour appauvrir l'ennemi ; il les pilla. Quand son armée fut chargée d'un grand butin, il pensa qu'il étoit tems de sortir du pays ennemi : il regagna les défilés qu'il n'avoit pas fait garder, mais où personne ne l'empêcha d'entrer. A peine il y fut engagé que l'ennemi en occupa l'entrée & qu'il se rendit maître de l'issue opposée : l'armée, ses bagages, le butin, remplissoient le reste : le sommet des montagnes étoit couvert de Serbes & de Triballes : en un moment l'air fut couvert de pierres, de rochers, de fleches, de traits de toute espece qui écraserent les Romains. On imagine quelle fut l'issue de ce combat : 40 mille cadavres remplirent le défilé : 20 mille hommes, après avoir tout perdu, s'échapperent, à la faveur de la nuit, &

à travers des bois, gagnerent le sommet des montagnes où ils se retrouverent; car jusques-là, chaque soldat avoit été son guide & son chef; nulle compagnie n'étoit restée en arriere: sept généraux avoient péri avec le reste de l'armée: Michel ne fut pas du nombre; il avoit trouvé le moment de fuir, pendant que les autres luttoient encore contre un ennemi inaccessible.

On ne dit point quelles furent les suites de cette défaite, tant l'histoire de ce siecle est imparfaite, dans le petit nombre de monumens qui sont parvenus jusqu'à nous. Elle ne nomme plus Etienne que lorsqu'elle parle, pour la premiere fois, de son fils; mais dans ce que nous savons de lui, nous trouvons de quoi nous faire une grande idée de ses exploits.

De nouveaux malheurs signalerent le retour de la Bulgarie sous les loix de l'empire, & c'est à l'occasion des désastres qu'elle éprouva, sous les auspices malheureux de ses conquérans, qu'elle attire de nouveau l'attention des écrivains, trop accoutumés à allumer le flambleau de l'histoire à celui de la guerre, & à ne tourner les yeux qu'où brillent le fer & le feu.

Nous voici arrivés au tems où doit

finir

finir pour nous l'histoire des Patzinaces, dont nous avons indiqué jusqu'ici les exploits, plutôt que nous n'avons été en état de les faire connoître. On dit qu'après avoir été repoussés, sous le regne de Constantin, frere de Basile, par ce gouverneur de Sirmick qui avoit assassiné Sermon, ils allerent retomber sur Kion, qu'ils attaquerent plusieurs fois. On ajoute que Jaroslaw qui étoit à Novo-Gorod, rassembla les Vareges & les Sclaves, & les chassa. Je sais que Kiow fut pris vers ce tems-là, & même plutôt, par un prince Polonois qui avoit des Patzinaces dans son armée : je ne sais pas bien si ce fut à Jaroslaw à défendre cette ville : le tems qu'assigne l'historien des Huns au succès qu'eurent les mesures qu'il avoit prises pour chasser les Patzinaces, est celui de la mort de ce prince. Cedrenus dit sous la quatrieme indiction, celle de l'an 1036: *En cette année moururent aussi Nosisthlabus, & Hierosthlabus, princes des Russes.* Mais dans cette même année les Patzinaces avoient fait trois irruptions sur les terres de l'empire, & avoient mis dans les fers cinq de ses généraux, & ces irruptions avoient été précédées de plusieurs autres, ainsi que nous l'avons déja dit. Quant aux Vareges & aux Sclaves que P. 578.

Jaroslaw rassembla pour chasser les Patzinaces, ou ce furent des troupes auxiliaires qu'il joignit à ses Russes, ou bien c'étoient les Russes eux-mêmes. Je suis tenté de croire que ces Vareges étoient un détachement des Baranges, milice barbare qui étoit originaire de Bretagne, & qui faisoit une partie considérable de la garde des empereurs d'Orient. On raconte de cette milice le trait suivant.

Cedren. p. 575. Les Baranges étoient dispersés dans la Thrace, où ils avoient leurs quartiers d'hiver. L'un d'eux ayant trouvé seule une femme du pays, lui demanda ce qu'elle ne devoit qu'à son mari, & sur le refus qu'elle lui en fit, il se mit en devoir de la forcer. Mais la vertueuse Thracienne saisit l'épée du Barbare, & lui en porta un coup qui le fit tomber mort à ses pieds. On fut bien-tôt instruit dans tout le voisinage de ce qui venoit de se passer, & aussi-tôt les autres Baranges s'assemblerent: ce fut pour mettre une couronne sur la tête de la Thracienne, & pour lui faire don de tout ce qu'avoit possédé leur camarade, à qui ils refuserent l'honneur de la sépulture, comme on le refusoit à ceux qui s'étoient défaits eux-mêmes. On trouve encore le nom des Baranges dans l'histoire de

quelques révolutions arrivées à Constantinople, & dans lesquelles ils se signalerent le plus souvent par leur fidélité. Nous ne nous arrêterons point à rechercher leur origine ou le sort de leurs descendans. Un corps de mercenaires qui n'a de métier que la guerre & de biens que sa solde, est perdu pour les siecles à venir, & ne doit pas trouver place entre les nations. Je reviens aux Patzinaces.

Ils étoient gouvernés, au tems de Constantin Monomaque, par un prince du sang le plus illustre qu'il y eut dans toute la nation. C'étoit Tyrach, fils de Kilter. La suite prouvera qu'il n'étoit pas sans talens; mais jusqu'à ce que la nécessité les eût développés, il passa pour être peu digne de régner sur une nation belliqueuse: il étoit paresseux & aimoit le repos. Kegenes avoit tout les talens qui paroissoient manquer à Tyrach : personne ne menoit mieux une troupe & ne faisoit la guerre avec plus d'habileté; mais Kegenes, fils de Baltzar, étoit absolument sans naissance. Les Uzes, nation Hunnique, que l'on prétend avoir habité à l'orient des Patzinaces, lorsque ceux-ci habitoient à l'orient des Chazars & au-delà du Volga; les Uzes, dis-je, avoient suivi les Patzinaces, & se trouvoient encore dans leur voisi-

nage sur les bords du Borysthène. Jamais Tyrach n'avoit osé se mettre en campagne contre eux : à leur approche, il se cachoit dans les lacs & les marais voisins du Danube. Kegenes avoit osé les attendre, & les avoit renvoyés, plus d'une fois, diminués de nombre & d'audace. Les Patzinaces respectoient Tyrach, & lui obéissoient par considération pour sa haute naissance : ils aimoient Kegenes pour sa bravoure extraordinaire, & pour son habileté dans l'art de la guerre.

Tyrach, à qui on n'épargna point les occasions de faire une comparaison affligeante, en conçut les plus vives inquiétudes, & ne vit bien-tôt plus dans Kegenes qu'un rival qu'il falloit perdre, ou auquel il seroit bien-tôt forcé d'abandonner le trône : il est rare qu'un roi hésite en pareil cas : la perte du brave Kegenes fut résolue : celui-ci s'en douta, prit la fuite, & se retira dans les marais du Borysthène. De-là il envoya des émissaires à ses parens & à sa tribu : c'étoit celle des Belemurnes : il l'engagea à abandonner le roi pour se donner à lui. La tribu des Pagumans suivit son exemple, & Kegenes s'étant mis à la tête des troupes que lui fournissoient ces deux tribus, osa tenir la campagne, &

présenter la bataille à Tyrach, à qui il restoit onze tribus. Le combat dura quelques heures; mais enfin Kegenes, accablé par le nombre, fut forcé de prendre la fuite: il erra ensuite pendant quelque tems avec sa troupe, mais toujours à portée des marais, où il pouvoit trouver une retraite au cas qu'il fût poursuivi de trop près par son ennemi. Il devoit pourtant périr, s'il ne prenoit quelque parti qui mît fin à ses alarmes & à celles de ses partisans. Il n'en imagina qu'un: ce fut de se réfugier auprès de l'empereur. Dès qu'il en eut pris la résolution, il marcha vers Dorostole, & pour traiter avec sûreté, il s'enferma dans une île du Danube, très-peu étendue, avec tous ceux qui l'avoient suivi, & qui montoient à environ 20 mille hommes. Cependant il envoya vers le gouverneur de la province, pour lui faire part de son arrivée, du motif qui l'amenoit, & de la résolution qu'il avoit prise de se donner à l'empereur, auquel il espéroit, disoit-il, n'être pas inutile.

Ce gouverneur étoit Michel, fils 1049. d'Anastase, le même qu'avoit battu Etienne, prince des Serviens. Michel donna aussi-tôt avis à Constantin de l'arrivée & des propositions de Kegenes, & reçut ordre de laisser entrer

Kegenes avec sa suite sur les terres de l'empire, de fournir des vivres à l'armée des Patzinaces, & d'envoyer Kegenes à Constantinople avec toutes les distinctions que méritoit un homme tel que lui. Kegenes fut reçu à la cour de la maniere la plus distinguée, & dans un entretien qu'il eut avec l'empereur, il lui promit de se faire baptiser, & d'engager tous ceux qui l'avoient suivi à en faire autant. Là-dessus l'empereur l'éleva à la dignité de patrice, & lui donna trois forteresses sur le bord du Danube, avec des terres proportionnées au nombre de ses sujets. Kegenes fut ainsi reçu au nombre des alliés de l'empire, mais à condition sur-tout que lui & les siens se feroient baptiser. Un moine eut la commission de recevoir ces 20 mille prosélytes dans le sein de l'église, & la cérémonie de leur baptême se fit sur le bord du Danube.

Kegenes s'étant assuré une retraite, & ayant rendu une patrie à ceux qui avoient perdu la leur pour l'amour de lui, ne pensa plus qu'à se venger de son ennemi. Dans cette vûe, il passoit souvent le Danube, tantôt avec mille, tantôt avec deux mille hommes, quelquefois même avec de plus grandes forces, faisoit des incursions dans le pays des Patzi-

naces, y tuoit autant d'hommes qu'il en rencontroit, & emmenoit les femmes & les enfans qu'il vendoit aux Romains. Tyrach se lassa enfin de tant d'affronts, & envoya une ambassade à l'empereur, pour lui faire la déclaration suivante : *Puisque tu as un traité d'alliance avec les Patzinaces, tu n'aurois pas dû recevoir leur transfuge, ou après l'avoir reçu, tu aurois dû lui défendre de passer le Danube pour faire la guerre à tes alliés. Maintenant donc choisis, ou de réprimer Kegenes, ou de l'abandonner à mon juste ressentiment ; si tu ne le fais pas, saches que tu attireras une guerre terrible sur toi & sur les tiens.* Constantin se moqua de cette déclaration. Il seroit, disoit-il, bien étrange & bien ridicule que, pour les menaces du Patzinace, j'abandonnasse un homme qui s'est mis sous ma protection, ou que je l'empêchasse de venger son injure. Les ambassadeurs de Tyrach furent renvoyés avec une réponse faite d'après ce raisonnement, & en même tems Constantin écrivit à Michel, gouverneur des places sur le Danube, & à Kegenes, de faire bonne garde sur ce fleuve ; & au cas que l'ennemi se présentât en force pour le passer, de lui en donner avis, afin qu'il leur envoyât des troupes en assez grand nom-

bre, pour rendre ses efforts inutiles: il envoya cependant 100 galeres à trois rangs croiser sur le Danube pour en défendre le passage, si les Patzinaces le tentoient.

Tyrach entra en fureur lorsqu'il sut la réponse qui avoit été faite à ses ambassadeurs; mais il fut obligé d'attendre l'hiver pour courir à la vengeance, se tint prêt à en profiter; & comme si les vents eussent été à ses ordres, l'automne étoit à peine fini qu'un vent du nord fit geler le Danube jusqu'à la profondeur de 15 coudées. La flotte devint alors inutile, & les gardes furent insuffisantes contre une armée de 800 mille hommes que Tyrach mena sur les terres de l'empire, & qui y fit un dégât effroyable. On en donna aussi-tôt avis à l'empereur, & celui-ci envoya ordre à Constantin Arianite, duc d'Andrinople, & à Basile le moine, duc de Bulgarie, de se joindre à Michel & à Kegenes, l'un avec l'armée de Macédoine, l'autre avec celle de Bulgarie, & de combattre les Patzinaces; les deux ducs obéirent, & lorsque toutes les troupes furent réunies, on en laissa la conduite à Kegenes qui les tint toujours sous la toile, & ne cessa de harceler les Patzinaces. Il ne tarda pas à apprendre par des trans-

fuges, que la dysenterie s'étoit mise dans l'armée ennemie, par l'usage excessif qu'elle avoit fait de l'hydromel, boisson inconnue jusqu'alors aux Patzinaces, mais dont ils avoient trouvé une grande quantité dans le pays où ils étoient. Sur cet avis, Kegenes proposa aux Romains d'attaquer les Patzinaces avec toute l'armée. Les généraux de l'empereur eurent quelque peine à y consentir; mais enfin Kegenes l'emporta & la bataille fut résolue, malgré l'extrême supériorité des ennemis. L'attaque fut si brusque, si inattendue, si violente, qu'à peine les ennemis rendirent quelque combat: tous les Patzinaces demanderent quartier, & de ce nombre furent Tyrach & les autres princes de la nation.

Kegenes conseilloit aux Romains, les prioit même avec les plus vives instances, de passer au fil de l'épée cette foule effroyable d'ennemis, & citoit un proverbe barbare qui disoit qu'il faut tuer le serpent en hiver, lorsqu'il ne peut pas remuer la queue, pour qu'il ne pique point en été, lorsque le soleil l'aura réchauffé. Les Romains n'étoient pas de cet avis, & disoient que ce seroit une action barbare, impie, & trop opposée à la clémence dont ils faisoient

profession; qu'il valoit mieux disperser les Patzinaces dans les campagnes désertes de la Bulgarie, & leur imposer un tribut; que ce seroit un moyen d'augmenter beaucoup les revenus de l'empire, & que si l'empereur avoit besoin de troupes contre les Turcs (ou Hongrois), ou contre d'autres Barbares, il n'auroit qu'à leur donner des armes, pour avoir sur le champ une armée nombreuse.

J'ai quelquefois donné des éloges à cette politique des Romains; mais j'ai toujours eu lieu de blâmer dans l'exécution ce qui étoit louable dans la théorie. Je ne changerai point de principe en disant que le conseil de Kegenes étoit celui d'un bourreau, & la proposition des Romains, celle des gens qui ne connoissoient ni les hommes, ni les maximes d'une sage politique. Je ne dirai point, pour les mettre dans tout leur tort, que Tyrach avoit dans son camp 800 mille combattans: j'en réduis le nombre à 200 hommes capables de porter les armes, & je donne à la Bulgarie toute l'étendue qu'elle avoit eue sous le regne de Samuel: pour que les Patzinaces pussent payer un tribut, il falloit qu'ils devinssent cultivateurs; car on suppose qu'ils ne l'étoient pas. Quoi

qu'on pût les disperser, ainsi que le proposoient les généraux de l'empereur, on ne les mêloit point avec un peuple plus nombreux, qui leur fît la loi par la supériorité de ses forces & par son exemple : il étoit donc bien difficile qu'ils prissent d'autres mœurs, & quoique dispersés, ils étoient toujours les plus proches voisins les uns des autres, toujours à portée de se communiquer leur répugnance pour un genre de vie nouveau, leurs sujets de plaintes, leurs projets de vengeance, leurs regrets, leurs desseins, leurs espérances. Ainsi, jusqu'à ce qu'ils eussent changé la totalité de leurs mœurs, on pouvoit craindre d'avoir 200 mille ennemis dans des pays de plaine, à la vérité, mais où l'on ne pouvoit arriver que par des défilés. S'ils devenoient laboureurs, il ne falloit plus espérer qu'ils naquissent soldats, & ce n'étoit plus une armée, à qui il ne falloit que des armes, à moins qu'on ne les entretînt dans les exercices militaires, sous la direction de chefs nationaux qu'ils respectassent, qu'on n'en fît enfin plusieurs corps de soldats héréditaires & possessionnés, sous l'autorité d'une noblesse qu'il auroit fallu attacher à l'empire par les liens de l'amour, du respect, & de la nécessité. Mais tous ces objets ne pouvoient être

remplis sans un extrême danger, par la disproportion qu'il y avoit entre les forces de la nation dominante, & celles de la nation qu'on vouloit lui subordonner. Enfin l'expérience de tous les siecles prouve que c'est du côté de la nation dominante que doivent être la force & les armes : qu'un peuple moins nombreux, mais armé & brave, peut devenir l'ordre militaire & dominant au milieu d'une nation plus nombreuse, mais conquise ; qu'alors même il adopte en partie ses loix & ses moeurs, & qu'il n'est jamais arrivé qu'un peuple conquis & armé soit devenu un ordre militaire, & soit en même tems resté dans la subordination à l'égard du peuple conquérant, & moins armé que lui.

Sans doute Kegenes ne manqua pas de raisons pour combattre l'avis des généraux de l'empire ; & sa persévérance à soutenir une opinion contraire, suppose qu'il sentit combien les Romains s'abusoient, en se promettant d'avoir tout-à-la-fois dans les Patzinaces des sujets dociles, des cultivateurs laborieux, des contribuables patiens, & des guerriers intrépides, toujours prêts à prendre les armes, & à les quitter après avoir moissonné des lauriers. Tout ce que put dire Kegenes fut inutile, quoi-

que sa dispute eût duré très-long-tems ; mais il persista dans son avis, & à l'exception de quelques Patzinaces qu'il vendit, il fit massacrer tous ceux qu'il avoit fait prisonniers, & retourna chez lui. Basile le moine, duc de Bulgarie, conduisit tout le reste dans les plaines de Sardique, de Naïs & d'Eutzapele, où il les dispersa, après leur avoir ôté leurs armes, de crainte qu'ils n'en fissent un mauvais usage. Tyrach & 140 nobles furent menés à l'empereur qui les reçut avec bonté, leur fit donner le baptême, les combla d'honneurs, & les mit en état de mener à Constantinople une vie très-agréable.

Bien-tôt Constantin eut occasion d'employer la ressource que ses généraux lui avoient ménagée pour l'augmentation de ses armées. Le sultan lui ayant déclaré la guerre, il fallut envoyer contre lui une armée Romaine. L'empereur fit donner des armes à 15 mille Patzinaces, & les joignit à ses autres troupes, sous la conduite de quatre chefs qu'il choisit entre les princes de cette nation qu'il avoit établis à Constantinople : ces quatre chefs étoient Sultzour, Selte, Karamas & Kataleim. Il leur fit de riches présens, leur donna de belles armes & des

chevaux de prix, les fit passer à Chrysopolis, & mit à leur tête un patrice qui devoit les conduire en Ibérie. Déja ils étoient en pleine marche vers l'Orient, ils avoient passé Melitene & n'étoient pas loin de Damatrys, lorsque tout-à-coup ils s'arrêterent, & tinrent conseil au milieu du chemin. Les uns étoient d'avis qu'il falloit continuer leur marche, & ne pas désobéir à l'empereur au milieu de ses états, & lorsque, séparés du gros de la nation, ils n'avoient ni forces suffisantes pour résister à toute sa puissance, ni forteresse où ils pussent se refugier en cas de malheur : d'autres étoient d'avis de s'emparer des montagnes de Bythinie, de s'y établir, & de s'y défendre si on les y attaquoit; mais que pour rien au monde ils ne devoient entrer dans l'Ibérie, pays lointain, où ils auroient pour ennemis, & les ennemis des Romains, & les Romains eux-mêmes. Le seul Kataleim, fut d'avis qu'il falloit retourner sur ses pas & se joindre au gros de la nation; & quelqu'un lui ayant demandé comment ils feroient pour passer la mer : *vous n'avez qu'à me suivre*, leur dit-il, & ce fut toute sa réponse. Après avoir essayé de se défaire du patrice qui les conduisoit & qui s'enfuit à tems, les

Patzinaces se mirent à la suite de Kataleim. Ils ne pouvoient croire qu'il leur fît trouver des vaisseaux pour passer le détroit; mais l'assurance de Kataleim leur en imposoit: ils vouloient voir du moins sur quoi elle étoit fondée. Lorsqu'ils furent sur le bord du Bosphore, que celui-là me suive, dit encore Kataleim, qui a son salut à cœur & celui de la nation des Patzinaces: il pique son cheval, & se jette dans la mer: un autre en fait autant, un troisieme les suit; & enfin tous les Patzinaces, les uns par émulation, les autres par honte, les derniers par crainte, quelques-uns avec toutes leurs armes, d'autres après s'être désarmés, se jettent dans la mer, la passent à la nâge, & en sortent près de Saint Tarase.

Après un pareil essai de leur audace, une longue marche à-travers le pays ennemi n'avoit pas de quoi les effrayer. Par-tout la surprise leur ouvre un passage facile, & ils arrivent, sans perte, comme sans combat, dans le territoire de Triaditze: leur jonction avec ceux des Patzinaces qui habitoient cette contrée, inspire à ces derniers le même courage dont ils sont animés, & tous ensemble sollicitent à la révolte le reste de leurs compatriotes. Bien-tôt toute la nation se

trouve rassemblée, le plus petit nombre avec les armes qu'ils tiennent de l'empereur, les autres armés de faulx & d'autres outils qu'on leur a donnés pour cultiver la terre, tous ensemble se rendent à Philoppopolis, passent ensuite l'Hæmus, & vont camper sur l'Osmus, dans une grande plaine située au midi du Danube; le seul Seltes reste à Labitze pour s'y reposer, & y est attaqué par le gouverneur d'Andrinople à la tête des troupes de Macédoine. Il eut le bonheur de n'être pas surpris; mais tout son camp, qu'il avoit abandonné, resta au pouvoir du général Romain qui, content de ce succès, retourna aussi-tôt chez lui.

Les Patzinaces se trouvoient alors dans cette grande plaine qui sépare l'Hæmus du Danube, & qui, à l'orient, n'est bornée que par la mer. Les habitans du pays appelloient cette contrée les *cent collines*. Elle étoit entremêlée de bois, de rivieres, de lacs & d'excellens pâturages, & parut aux Patzinaces un séjour délicieux, & surtout avantageux par la proximité des terres de l'empire qu'ils pouvoient ravager & qu'en effet il n'épargnerent pas. Sur le premier avis qu'eut l'empereur de cette étonnante défection, il manda Kegenes pour en délibérer avec lui, & celui-ci se rendit aussi-tôt

dans les environs de Bysance avec toute son armée; mais avant qu'il se fût abouché avec l'empereur, lorsqu'il ignoroit encore pourquoi il avoit été mandé, & dans la nuit même qui suivit son arrivée, il fut assailli par trois Patzinaces qui lui porterent plusieurs coups; heureusement ils furent d'abord apperçus par les gardes de Kegenes, & la crainte, jointe à la précipitation, rendit leurs coups foibles & mal assurés. Ils avoient déja pris la fuite, lorsque Baltzar, fils de Kegenes, accourut suivi d'une foule de soldats, & assez tôt pour arrêter les assassins. Aucune des blessures qu'avoit reçues Kegenes ne se trouva mortelle, & dès le jour suivant Baltzar le mit sur un chariot à quatre roues, derriere lequel il fit enchaîner les assassins; car il n'avoit encore osé les punir, parce qu'ils avoient nommé l'empereur. Toute l'armée à cheval escortoit le chariot. Baltzar, & son frere Gulin le suivoient à pied. Il le conduisit ainsi jusqu'au Cirque, où il le laissa pour aller trouver l'empereur, à l'audience duquel il fut admis sur le champ. Le bruit de ce qui venoit de se passer, s'étoit déjà répandu & avoit fait ouvrir toutes les portes au fils de Kegenes. Dès que l'empereur le vit, il lui

demanda pourquoi il n'avoit pas envoyé les assassins au supplice? parce qu'ils ont répété plusieurs fois votre nom, répondit Baltzar, comme s'ils en avoient appellé à vous. Constantin allarmé par cette circonstance envoya chercher sur le champ les assassins, auxquels il demanda ce qui avoit pu les porter à cette action ? C'est répondirent-ils, que Kegenes étoit un perfide envers vous & envers cette ville, qu'il avoit résolu d'y entrer à la pointe du jour, de faire main-basse sur tous ses habitans, & d'aller rejoindre les Patzinaces.

Cette réponse méritoit au moins qu'on examinât l'affaire ; mais Constantin ne se donna pas la peine de rien approfondir ; il fit conduire Kegenes au palais, où il le fit enfermer sous prétexte de le faire guérir de ses blessures ; il fit séparer ses enfans qu'on enferma aussi, pendant que les assassins jouissoient d'une entiere liberté, & cependant il fit donner des rafraîchissemens en abondance aux Patzinaces, pendant qu'il délibéroit sur les moyens de leur ôter leurs armes & leurs chevaux & de s'en assurer : il croyoit en imposer à ces Barbares ; mais la liberté dont il laissoit

jouir les aſſaſſins, & l'attention qu'il avoit eue de ſéparer les fils de Kegenes, leur paroiſſoient des indices plus sûrs de ſes ſentimens ſecrets, que le bon traitement qu'il leur faiſoit. Cependant ils reçurent avec des témoignages de reconnoiſſance tout ce que l'empereur leur envoya; & juſqu'à la nuit, on ne vit rien dans leur conduite qui annonçât ni ſoupçons ni mécontentement. Ils décamperent cependant, dans cette même nuit, firent une diligence incroyable, paſſerent l'Hæmus dès le troiſieme jour, & ſe joignirent aux autres Patzinaces: ceux-ci s'étoient déja procuré des armes en aſſez grande quantité, & dès que la jonction fut faite, ils ſe crurent en état de paſſer l'Hæmus. Ils tendirent leur camp ſur le penchant de cette montagne, dans un endroit appellé *Aula*, & non loin d'Andrinople. Peu de tems après, une armée ſortit de cette ville ſous la conduite du duc d'occident, maltraita quelques détachemens épars, & finit par ſe faire battre avec beaucoup de perte. Le duc d'Occident écrivit auſſi-tôt à l'empereur pour avoir un renfort. Conſtantin étoit déja inſtruit de ſa défaite, & prenoit des meſures pour la réparer: celle-ci fut la premiere, il fit appeller

Tyrach & les autres princes des Patzinaces qu'on retenoit dans la ville, leur fit des présens considérables, les combla de caresses, exigea d'eux qu'ils lui promissent avec serment d'appaiser les Patzinaces, & les mit en liberté.

Des troupes qu'il fit venir d'orient, un nouveau général qu'il nomma, le corps des Francs à qui il donna ordre de le suivre, tels furent les renforts plus certains qu'il envoya à l'armée d'Andrinople. On pourroit cependant en retrancher la nomination de Nicéphore pour commander cette grande armée, quand on lit que ce général n'étoit inquiet que sur les moyens d'empêcher les Patzinaces de lui échapper. Cette confiance avoit passé du général à toute l'armée qui avoit fait provision de cordes & de courroies pour lier les prisonniers. Nicéphore passa l'Hæmus, & le défilé appellé *Sidéra*, ou la porte de fer, & assit son camp à Diacène, lieu peu éloigné des *cents collines*. Il paroît que de-là il entama une négociation avec les Patzinaces, auxquels s'étoient déja joints Tyrach & les autres princes; mais que la marche d'une armée aussi nombreuse que celle de Nicéphore, mais plus encore l'aventure de Kegenes rendirent suspectes les offres des Romains, &

firent échouer la négociation, ou plutôt empêcherent les Patzinaces de se laisser prendre à ce leurre. Tyrach cependant avoit repris toute son autorité, & s'en servoit, non pour livrer ses sujets à la discretion des Romains, mais pour les mettre en état de n'avoir rien à craindre ni de leurs armes, ni de leurs perfidies. Mais quoique les plus braves d'entre les Patzinaces se fussent rassemblés autour de Tyrach, il s'en falloit encore beaucoup que toutes leurs forces fussent réunies. Combustus conseilla à Nicéphore de prévenir cette réunion, en attaquant ceux des ennemis qui étoient le plus à portée de son camp. Ce général avoit commandé dans les forteresses sur le Danube, lorsque les Patzinaces étoient en paix avec les Romains & que la liberté du commerce étoit entiere entre les deux nations; ainsi il connoissoit les Patzinaces & en étoit connu. Mais tout ce qu'il put fut inutile: Nicéphore ne vouloit point en faire à deux fois, & dès le jour suivant il eut le plaisir d'apprendre que tous les Patzinaces étoient rassemblés dans un camp peu éloigné du sien. Alors il mit son armée en bataille; les Patzinaces en firent autant, & Nicéphore, au seul bruit que fit leur nombreuse cavalerie en s'avançant pour charger, per-

dit la tête & prit la fuite avec tous les autres généraux. Le seul Combustus, avec ses domestiques & ses parens, attendit l'ennemi dans son poste, & s'y laissa écraser. Un Patzinace le trouva entre les morts percé de plusieurs coups; mais comme il respiroit encore & que le Barbare l'avoit reconnu, il le porta dans sa tente, & le soigna si bien qu'il ne mourut pas de plusieurs blessures dont la moindre étoit mortelle. Toute l'armée de Nicéphore auroit péri dans cette journée, si elle eût été moins lâche. Les Patzinaces ne purent croire qu'une fuite aussi précipitée ne cachât pas quelque piege, & n'oserent poursuivre les fuyards; mais lorsqu'ils eurent ramassé les armes des Romains, pillé le camp & pris tous les équipages d'une armée nombreuse, leur confiance s'accrut avec les moyens de vaincre & leur mépris pour l'ennemi, & ils ravagerent sans crainte, comme sans danger, autant de pays qu'ils en purent parcourir. Ainsi finit la campagne de 1049. Celle de 1050 devoit être bien glorieuse aux Romains s'il falloit qu'elle en réparât les désastres & en effaçât la honte, comme Constantin s'en flattoit.

Un nouveau général devoit renouveller la fortune des Romains: aux trou-

pes qui avoient déja vu les Patzinaces, on en joignoit de nouvelles qui ne les craignoient pas: l'expérience du passé devoit être une leçon pour l'avenir. Le mois de Juin arriva avant que le nouveau général fût sorti du territoire d'Andrinople, & le 8e du même mois, les Patzinaces, après avoir passé l'Hæmus, parurent à la vue de son camp; il déliberoit avec les autres chefs, & il n'étoit pas encore décidé s'il falloit présenter la bataille à l'ennemi ou la refuser, lorsque le général de l'infanterie qui avoit la garde du camp, en sortit, sans ordre, pour attaquer les Patzinaces. Il fut battu avant qu'on pût le secourir; mais toute l'armée étoit sortie en désordre pour le dégager, & toute l'armée fut battue avec perte de plusieurs généraux & de peu de soldats, repoussée dans les retranchemens & assiégée avec autant de honte que de danger. Elle auroit péri toute entiere, si un trait parti d'une catapule n'eût percé de part en part Scultzous avec son cheval, ce qui effraya les Patzinaces, & si, dans le même tems, ils n'eussent pas pris pour l'armée de Bulgarie un détachement qui étoit sorti d'Andrinople pour secourir le camp assiégé. Les Patzinaces intimidés se débanderent, & leur fuite dégagea l'armée Romaine;

mais elle ne sauva point la Macédoine & la Thrace, parce que, revenus de leur effroi & de leur erreur, les Barbares ne se souvinrent que de la lâcheté de cette armée, & en conclurent qu'ils pouvoient tout oser. Un de leurs détachemens s'avança même jusques dans le territoire de Byzance; mais pour celui-là il périt tout entier, un patrice, sorti de Constantinople avec une armée composée de gardes, de milices bourgeoises, & de tout ce qu'on peut rassembler de gens en état de combattre, fondit pendant la nuit sur ce détachement, & fit passer tous ceux qui le composoient, d'un sommeil appésanti par l'ivresse, à l'éternelle nuit.

Constantin employoit ces dernieres ressources pour contenir la fureur des Patzinaces: Kegenes mis en liberté, à condition de les appaiser, étoit en chemin pour les aller trouver. Toutes les troupes alliées, les Francs, les Baranges, la cavalerie de Teluch & celle du mont Maurus; tous les Barbares enfin, ayant à leur tête des chefs choisis parmi eux, & pour chef suprême avec le titre d'Ethrarque, le patrice Nicéphore Bryenne, devoient se rassembler, arrêter les courses des Patzinaces, les repousser même, si la fortune les secondoit. Cependant

pendant Kegenes s'étoit fait devancer par des députés qu'il avoit envoyés aux Patzinaces. Ceux-ci promirent avec ferment de faire tout ce qu'il pourroit désirer, & sur cette assurance Kegenes se rendit dans leur camp, où il fut massacré & haché en mille pieces. On ne peut trop blâmer la mauvaise foi des Patzinaces, ni trop plaindre la triste destinée du brave Kegenes; mais en comparant son sort à celui de Tyrach, on voit quel fut le respect de cette nation pour le sang de ses princes, & quel avantage a toujours l'autorité transmise avec le sang, sur la faveur passagere que les peuples accordent aux talens supérieurs & à de grands services. L'empire d'orient n'eut point cet avantage; cependant les princes nés dans la pourpre, & même les princesses qui eurent cet avantage, comme Zoë & Théodora, eurent de grands droits à la vénération des peuples. Zoë, de même que les reines des Lombards, donna plusieurs fois l'empire avec sa main; mais d'une part le manque de loix constantes & reconnues qui réglassent l'ordre de la succession, & de l'autre l'insolence des troupes & l'avilissement du reste de la nation firent que la couronne impériale ne fut jamais fixée dans une fa-

mille ; & le succès justifia toujours les révoltes que le despotime rendit également faciles & fréquentes.

Les gardes du palais & les Barbares confédérés, tels que les Francs & les Baranges furent tout-à-la-fois, & les Mammeluks & les Janissaires de l'empire Grec. J'ai déjà observé, mais on ne peut trop répéter, que ce fut-là un des plus grands avantages qu'eut l'empire Romain dans ses guerres contre les Barbares. Andrinople fut encore la place d'armes des Romains contre les Patzinaces. Ce fut là que Bryenne se joignit à un nouveau généralissime qui se mit à la tête de l'armée Romaine, avec ordre de ne point livrer de bataille, mais de harceler & de contenir les ennemis. Deux détachemens de ceux-ci furent successivement surpris & taillés en pieces. C'en fut assez pour faire cesser leurs courses dans le pays de l'Hæmus ; mais il n'en fut pas de même dans la Macédoine, où ils envoyerent un corps d'élite & très-nombreux, avec ordre de piller & de combattre, s'il en étoit besoin. Bryenne & le généralissime qui en furent avertis, décamperent de nuit, & marcherent avec tant de précaution, qu'ils étoient au milieu des détachemens ennemis, lorsque les Patzinaces

les croyoient encore à Andrinople. Ces détachemens, après avoir employé le jour à piller, passoient la nuit à faire bonne chere, au bruit des flûtes & des tymbales, lorsque les deux généraux qui étoient dans la ville dont le territoire avoit été dévasté pendant la journée précédente, fondirent tout à-coup sur leur camp, & en firent un grand carnage. Depuis cet échec, & pendant les années 1051 & 1052, les Patzinaces ne se débanderent plus, comme auparavant, pour piller & par là même ne surprirent pas aussi souvent les habitans des campagnes, dont jusqu'alors ils avoient fait une affreuse boucherie. C'en fut assez pour que l'emperent crût pouvoir dégarnir l'Europe en envoyant les Francs & les Baranges dans l'Ibérie & dans la Chaldie.

Un autre bonheur arriva encore dans ce tems-là à Constantin Monomaque: Etienne, prince des Tribulles & des Serbes, avoit laissé à son fils Michel la principauté dont il avoit été le fondateur. Michel en étoit paisible possesseur, lorsqu'ayant fait alliance avec l'empereur, il accepta la dignité de Protospathaire, & fut inscrit entre les amis & les alliés de l'empire. Cette alliance ne contribua pas peu à la résolution que prit l'empereur de se dé-

barrasser enfin des Patzinaces. Toutes les troupes d'orient & d'occident eurent ordre de se mettre en campagne sous la conduite de Michel, & Basile le Scyncelle, duc de Bulgarie, fut commandé avec les armées de cette grande province, pour se joindre à Michel. Les Patzinaces virent l'orage se former, & se rassemblerent aussi-tôt près de la grande Persthlabe, où ils firent un camp retranché, dans lequel ils s'enfermerent. Les Romains les y assiégerent, &, ce qui étoit extraordinaire pour des Nomades, si pourtant les Patzinaces l'étoient, ce siege fut également long & inutile, & les assiégeans souffrirent de la disette avant les assiégés. Après un conseil de guerre, les généraux de l'empereur qui avoient résolu de lever le siege, donnerent l'ordre pour la retraite. Elle devoit s'exécuter en grand silence & au milieu de la nuit; mais Tyrach qui en fut averti, savoit la route que se proposoient de prendre les généraux ennemis, & déja ses détachemens avoient pris les devants pour leur couper la retraite; pour lui, il attendoit en silence le départ de l'armée, & dès qu'elle se fut mise en marche, il sortit de son camp avec ce qui lui restoit de troupes, & fondit avec impétuosité sur l'arriere,

garde des Romains, pendant que leur avant-garde étoit aux mains avec ses détachemens. La perte fut égale à la déroute. Le Syncelle fut du nombre des morts; Basile ramena à Andrinople les foibles & tristes débris d'une armée florissante. Constantin ne se rebuta point encore, il donna ordre qu'on rassemblât les soldats dispersés par la derniere déroute, forma de nouveaux corps, prit à sa solde des troupes étrangeres, & déclara que la vie lui seroit odieuse, s'il ne détruisoit les Patzinaces. Ceux-ci, avertis par un transfuge des préparatifs que l'on faisoit contre eux, envoyerent des ambassadeurs à Constantin pour lui demander la paix, & aussi-tôt sa colere se calma; il fit avec eux une treve de trois ans. Il paroît que cette treve commença en 1054.

Constantin mourut cette même année, & comme Zoë étoit morte avant lui, Théodora monta sur le trône malgré tous les grands officiers de l'empire qui avoient jetté les yeux sur Nicéphore Proteuon, alors duc de Bulgarie. Théodora conserva l'autorité suprême jusqu'à sa mort, qui arriva au mois d'Août de l'an 1056. Michel Stratique qui n'avoit jamais fait & ne savoit que la guerre, fut proclamé le dernier jour du

même mois, & eut aussi-tôt pour compétiteur Théodose, cousin-germain du dernier empereur. Les gardes du palais, tant Romains que Baranges, réglerent la destinée de l'empire, & Théodose fut puni par l'exil d'une entreprise qui n'étoit que téméraire. Il falloit qu'un empereur fût libéral : Michel ne le fut pas, & une conspiration de tous les grands de l'empire, à qui il n'avoit pas fait les présens accoutumés, après l'avoir fatigué par une guerre civile, le força d'abdiquer, & plaça Isaac Comnene sur le trône. Ceci arriva le premier Septembre de l'an 1057.

Excerp. ex Brev. hist. Joh. Scylit. h. Byz. ad Calc. Cedren. 633.

La treve avec les Patzinaces venoit d'expirer, & ce ne fut en effet qu'au commencement du regne d'Isaac Comnene, que les Hongrois ayant violé la paix qu'ils avoient faite avec les Romains, les Patzinaces, dit Scylitzes, sortirent des repaires où ils s'étoient tenus cachés, & firent le dégât dans le pays voisin. Isaac ne tarda pas à se transporter jusqu'à Triaditze avec une armée nombreuse. Il y reçut une ambassade des Hongrois, avec qui il fit la paix, & marcha ensuite contre les Patzinaces. Ils étoient partagés par nations & par tribus, dont chacune avoit son chef. Tous les autres chefs se soumirent, en demandant à l'empereur

la paix & son amitié, qu'ils obtinrent sans peine ; le seul Selte refusa de *donner la main* à l'empereur : il se confioit dans les marais du Danube, où il s'étoit retiré, & dans un rocher escarpé qui étoit au milieu de ces marais, & dont il s'étoit fait une forteresse. Assuré d'une retraite qu'il croyoit imprenable, il porta la présomption jusqu'à en sortir, dans la résolution de combattre l'empereur en rase campagne ; mais il n'eut pas même cet honneur, un détachement peu nombreux lui fit prendre la fuite : on le suivit dans sa retraite, son château fut pris & détruit jusqu'aux fondemens : on ne dit pas ce qu'il devint lui-même.

Anne Comnene, qui parle aussi de cette guerre, nous fournit deux exemples remarquables de l'abus que les Grecs faisoient alors des anciens noms en les donnant à des peuples nouveaux. Les princes des Daces, dit-elle, s'étant ennuyés de l'alliance qu'ils avoient faite avec l'empire, commencerent à l'attaquer (ces Daces doivent être les Hongrois); ce qui étant venu à la connoissance des Sauromates, qu'on appelloit anciennement les Mysiens (ce doivent être les Patzinaces); ils ne purent voir cette occasion de prendre les armes, sans céder à la tentation d'en profiter. Une *Alex. lib. XII, p. 74.*

autre raison qui les porta à passer tous ensemble sur les terres de l'empire, fut que les Getes les désoloient d'un autre côté par des incursions fréquentes, & que ne pouvant s'en venger sur eux, ils vouloient du moins s'en venger sur les Romains. Ces Getes doivent être les Uzes, & Anne a certainement rapporté à cette guerre les circonstances de la grande invasion des Patzinaces. Elle ajoute que le Danube séparant les Sauromates ou Mysiens des terres de l'empire, ils attendirent que le fleuve fût gelé, & le passerent tous ensemble, comme si toute la nation avoit voulu se transporter sur les terres de l'empire. La paix fut bien-tôt faite avec les Daces: entre les Mysiens, plusieurs étoient aussi d'avis qu'il falloit traiter avec Isaac; mais ce prince ne s'y fiant pas, marcha droit à eux, & les effraya tellement par la belle ordonnance de ses troupes, qu'ils abandonnerent leur camp & s'enfuirent, mais en disant que dans trois jours ils reviendroient pour livrer bataille à l'empereur; ce qu'ils ne firent pourtant pas. Ce récit d'Anne Comnene, quoique très-défectueux ne laisse pas d'être instructif, en ce que le nom des Mysiens qu'elle donne aux Patzinaces, comme elle donne celui de Daces aux Hon-

grois, prouve contre son propre témoignage qu'ils habitoient alors la Mysie. Isaac ne jouit pas long-tems de la gloire d'avoir rendu la paix à l'empire, & dès l'an 1059, Constantin Ducas lui succéda.

Il est certain par ce que nous venons de dire, & par ce que nous dirons encore dans un moment, que les Patzinaces n'avoient point repassé le Danube depuis la grande irruption qu'ils avoient faite dans l'empire sous la conduite de Tyrach, pour se venger de Kegenes. Il resta donc un vuide entre ce fleuve & le Boristhène; ou bien le pays que les Patzinaces avoient quitté, fut rempli par les Uzes qui avoient été leurs voisins du côté du Boristhène. Les Uzes, dit Scylitzes, sont Scythes d'origine, plus nobles que les Patzinaces, & beaucoup plus nombreux. Ce fut en 1065, qu'ils tenterent le passage du Danube que défendoient Basile Apocapes & Nicéphore Botaniate, tous deux décorés du magistere, & tous deux commandans des villes situées sur le Danube; mais l'un avoit les Bulgares dans son département; les Romains obéissoient à Nicéphore. Les Uzes se servirent, pour passer le fleuve, d'outres, de barques & de vaisseaux longs, & transporterent avec eux toutes leurs fa-

milles & leurs équipages. On en faisoit monter le nombre à 600 mille hommes. Ils défirent sans peine les Romains & les Bulgares, & firent prisonniers leurs deux commandans Basile & Nicéphore. On dit qu'ils remplissoient toute la plaine que termine le Danube du côté du nord, & que le nombre de 600 mille hommes, à quoi on les faisoit monter, étoit composé des seuls guerriers. Il s'en détacha bientôt une armée considérable qui s'avança vers Thessalonique, & pénétra jusque dans la Grece; mais lorsqu'elle retournoit au camp, un froid excessif, dont elle fut surprise, lui fit perdre tout le butin qu'elle avoit fait, & presque tous ses équipages.

Constantin instruit du nombre prodigieux de ces nouveaux ennemis, ne sçavoit à quoi se déterminer. Il devoit lui en coûter des sommes immenses pour mettre en campagne une armée qu'il pût leur opposer, & il étoit très-avare: on pouvoit même malgré tous ses efforts désespérer du succès: il paroissoit impossible de se racheter par une contribution qui contentât un aussi grand peuple: plusieurs pensoient déjà à transporter ailleurs le siège de l'empire. Dans cette extrémité, Constantin envoya des ambassadeurs aux princes de la nation,

pour essayer, si à force de promesses & de présens, il ne pourroit pas réussir à s'en attacher une partie. Il parvint en effet à en débaucher quelques-uns qui vinrent camper près de Tzouroule, à peu de distance de Constantinople; mais une nation aussi nombreuse, quelles que fussent ses résolutions & ses promesses, ne pouvoit subsister qu'à grands frais. Tous les jours elle faisoit des courses dans la Bulgarie & jusque dans la Thrace & la Macédoine. Cependant on jeûnoit & l'on prioit à Constantinople par ordre de l'empereur, mais en même tems on l'accabloit de reproches & de malédictions, comme si son avarice eût été la cause de tous les maux que l'on souffroit & qu'on avoit lieu de craindre encore. Vaincu par ces reproches, Ducas sortit de Constantinople, & alla camper à quelques milles de cette ville, suivi de 150 hommes seulement. On ne concevoit rien à sa conduite; lui-même n'étoit pas peu embarrassé à rassembler une armée, lorsque tout-à-coup il lui arriva plusieurs couriers avec la nouvelle aussi étrange qu'inattendue, que les deux généraux avoient été rachetés, que la nation des Uzes n'étoit plus, que ses chefs avoient repassé le Danube, que la famine & la

peste avoient fait périr une grande partie de leur peuple, & que le reste avoit péri par le fer de leurs voisins les Bulgares & les Patzinaces qui les avoient attaqués avec autant de succès que de bravoure. Après ce désastre miraculeux, quelques Uzes vinrent trouver l'empereur qui leur donna des terres de son domaine dans la Macédoine, & le titre d'alliés de l'empire : ils le mériterent par leur constante fidélité, & on en vit plusieurs parvenir à la dignité de sénateurs & aux plus grandes charges de l'empire. Dans une seule année commença & finit cette grande guerre, qui avoit paru menacer les Romains d'une ruine inévitable.

La part qu'y eurent les Patzinaces, prouve moins leur fidélité envers l'empire que leur haine pour les Uzes & la crainte qu'ils avoient de n'en être pas mieux traités que les Romains. La preuve en est que sous Constantin Ducas, le même qu'ils servirent si bien contre les Uzes, Diogène ayant été nommé duc de Sardique, il fut à peine arrivé dans son gouvernement qu'il y rencontra les Patzinaces, lesquels étoient sortis de chez eux pour piller le pays de Sardique. Diogene les battit, en prit plusieurs, & envoya à l'empereur les têtes de ceux qui avoient été tués. Le fils de ce même Diogène fut depuis empereur sous le

Ou Triaditze.

nom de Conſtantin Diogène ; & comme les fils de Conſtantin Ducas, avec leur mere Eudocie que Romain épouſa, avoient été proclamés, à la mort de leur pere, peu s'en fallut que la nuit même qui couvrit le double myſtere de la nomination de Romain & de ſon union avec Eudocie, ne devînt funeſte à l'un & à l'autre par le ſoulevement des Boranges. Ils ne s'appaiſerent que lorſque Michel, fils de Ducas & ſes freres leur eurent déclaré que tout ſe faiſoit de leur conſentement.

Le 1 Janvier 1068.

La premiere armée que Romain Diogène mit en campagne & qu'il commanda en perſonne, convenoit peu, diſoit-on, à un empereur ; mais elle étoit telle qu'il pouvoit ſe la procurer, c'eſt-à-dire qu'elle étoit compoſée de Macédoniens, de Bulgares, de Cappadociens, d'Uzes & d'autres nations, comme auſſi de Francs & de Baranges. Les Uzes devoient compoſer à eux ſeuls un corps aſſez conſidérable, puiſqu'il en eſt fait particulierement mention dans l'hiſtoire de la guerre que Romain entreprit à la tête de ſon armée. J'obſerverai encore que la premiere femme de ce prince étoit ſœur du Bulgare Samulel Aluſian, qui poſſéda une des premieres charges de l'empire ſous ſon beau-frere. Le regne

pp. 649 & 656.

de Romain jusqu'à sa prison chez les Turcs, fut de trois ans & huit mois, & Michel, fils de Constantin Ducas, fut mis en possession de tous les droits dont il avoit déjà le titre. Il avoit hérité de l'avarice de son pere, & s'attribua le monopole du bled, ce qui occasionna la plus cruelle famine qu'on eût éprouvée depuis long-tems, tant il est vrai que la liberté est la mere de l'abondance. On comptoit encore la premiere année de son regne; mais la onzieme indiction étoit commencée, lorsque la nation des Serbes, qu'on appelle aussi Chrobates, dit Scylitzes, sortit de son pays pour entrer dans la Bulgarie, & la réduire en servitude; mais continue le même auteur, je dois reprendre les choses de plus haut.

P. 665, 1073.

Lorsque l'empereur Basile eut subjugué la Bulgarie, il ne voulut rien changer dans son gouvernement ni dans ses coutumes, & régla qu'elle seroit gouvernée par ses princes, & selon ses anciens usages, de la même maniere qu'elle l'avoit été sous le regne de Samuel. Nous avons vu comment l'avarice de Jean, frere d'un autre Michel, avoit fait prendre les armes aux Bulgares qui avoient proclamé Doléan. Ce fut encore l'avarice de Nicéphore, à qui l'em-

Doléan.

pereur Michel laissoit toute son autorité, pour ne s'occuper que de *jeux d'enfans*, qui mécontenta les Bulgares & engagea leurs princes à s'adresser au prince Michel, pour le prier de les assister dans leur détresse, & de leur donner son fils qu'ils vouloient proclamer roi, afin de s'affranchir, sous ses auspices, de la tyrannie & des vexations de la cour de Constantinople. Michel consentit volontiers à ce que les seigneurs de Bulgarie exigeoient de lui, & ayant fait choix de trois cens hommes, les plus braves qu'il eût à son service, il les donna à son fils Constantin, surnommé Bodin, & l'envoya en Bulgarie. Il paroît certain que ce Michel étoit le fils d'Etienne, prince des Triballes & des Serviens, & que l'entrée de Constantin en Bulgarie avec trois cens hommes, est cette expédition entreprise par les Serbes pour asservir la Bulgarie.

Bodin s'étant rendu à Brisdiana, les princes des Bulgares qui s'étoient assemblés à Scopies, dont étoit prince George Boilach de la race des Komchans, allerent le trouver & le proclamerent roi des Bulgares, sous le nom de Pierre qu'ils substituerent à celui de Constantin. Nicéphore Carantene, qui commandoit à Scopies pour les Ro-

mains, ayant appris ce qui se passoit à Prisdiana, voulut s'y transporter avec ses lieutenans & les troupes de Bulgarie; mais lorsqu'il étoit en chemin, il fut joint par son successeur Damien Dalassene, qui l'accabla d'injures & ne traita pas mieux ses soldats, qu'il appelloit des lâches & des gens sans cœur. Après ce début, il rangea son armée en bataille, & marcha contre les Serbes qui ne refuserent point le combat. Il fut terrible, & la défaite des Romains, affreuse. Il en périt un grand nombre ainsi que des Bulgares qui combattoient encore pour eux, un plus grand nombre fut pris, & entre autres Damien Dalassene, Probatas, & quelques autres généraux. Leur camp & tous leurs équipages furent la proie des vainqueurs. Alors les Bulgares ne garderent plus de mesures; Constantin fut proclamé roi sous le nom de Pierre avec encore plus de solemnité qu'auparavant, & ses troupes se trouverent assez nombreuses pour en composer deux armées. Il mar-
Naiss. cha à la tête de l'une vers Nise: l'autre fut mise aux ordres de Petrilus qui tenoit le premier rang après Bodin, & marcha contre les Romains que l'on sçavoit être en force à Castorie. Les Bulgares qui tenoient leur parti, avoient eu

ſoin d'entourer cette ville d'une bonne muraille, & s'y étoient réfugiés en grand nombre, pour ſe ſouſtraire aux mauvais traitemens dont les menaçoient leurs concitoyens. De ce nombre étoit Marianus, commandant d'Achryde, Théognoſte Bourtzes, patrice & proconſul de Diabolis, le commandant de Caſtorie, & Boriſes David. Petrilus menoit avec lui un nombre prodigieux de Bulgares, & ſe diſpoſoit à attaquer Caſtorie, lorſque les Romains qui s'étoient préparés à le bien recevoir, firent ſur lui une vigoureuſe ſortie, le mirent en fuite, & le forcerent de retourner chez ſon maître Michel à travers des montagnes qui n'étoient praticables que pour des fuyards, un grand nombre de Bulgares reſterent ſur la place, & celui qui, après Petrilus, tenoit le premier rang chez les Chrobates, fut fait priſonnier, chargé de chaînes, & envoyé à l'empereur.

Bodin fut plus heureux du côté de Niſe, où il ne trouva rien qui lui reſiſtât, & d'où il comptoit bien défendre l'entrée de la Bulgarie aux troupes Impériales. S'il ſe trouva des Bulgares qui refuſaſſent de le reconnoître, il leur fit payer cher leur fidélité. Cependant l'empereur avoit appris la défaite de ſon

général & la proclamation de Bodin; & son premier soin avoit été de nommer un autre général, auquel il donna une armée telle qu'il la croyoit capable d'éteindre cet incendie, avant que toute la Bulgarie en fût embrasée : des Macédoniens, des Romains & des Francs composoient cette armée que Saronite ména à Scopies, sans paroître se soucier beaucoup de ceux qui étoient à Nise. Nous avons dit que Boitach étoit seigneur de Scopies; mais ou il avoit pris parti avec les rebelles, ou il n'avoit pas été en état de retenir cette ville dans le devoir, puisque Saronite l'attaqua & s'en rendit maître, après avoir promis à Boitach, à qui cette ville avoit été confiée, qu'il ne lui seroit fait aucun tort. Bien-tôt ce Barbare se repentit d'avoir été bon pendant un peu de tems, & d'avoir favorisé les Romains; & pendant que Saronite délibéroit sur ce qu'il avoit à faire du côté de Nise, ce perfide dépêcha secrettement vers les Bulgares qui étoient dans ces quartiers, pour leur dire de le venir joindre au plutôt, & qu'ils se déferoient sans peine de toute l'armée de Saronite, où il n'y avoit ni ordre ni discipline. On étoit au mois de Décembre, & la terre étoit couverte de neige; mais les Bulgares

n'en firent pas moins toute la diligence possible pour profiter de l'avis que leur avoit donné Boitach. Saronite qui en fut averti à tems se mit en campagne avec toutes ses forces, pour aller à la rencontre des Bulgares qu'il joignit dans un endroit appellé Taonium. La victoire des Romains fut complette, moins encore par le grand nombre des Bulgares qu'ils tuerent, que par le malheur qu'eut Bodin de tomber entre leurs mains.

Il sembloit que deux victoires conſécutives & aussi complettes dussent mettre fin à la guerre; mais il en fut tout autrement. Entre les prisonniers de marque que la témérité de Damien avoit livrés aux Serviens, *Longibardopule* n'avoit pas été le moins considérable: on appelloit ainsi le général des Lombards soudoyés: ce nom signifioit *fils de Lombard*; mais il paroît que ces sortes de noms se donnoient aux chefs des Barbares auxiliaires; ainsi on trouve des Francopules à la tête des Francs, &c. Quoi qu'il en soit, Longibardopule ayant été conduit à Michel, ce prince le sollicita d'entrer à son service, reçut sa foi, lui donna la sienne, & après en avoir fait son gendre, il le mit à la tête d'une armée nombreuse composée de Lombards & de Serbes

qu'il envoyoit au secours de Bodin. Elle arriva trop tard pour sauver ce prince, mais elle servit du moins à entretenir la guerre. Saronite avoit fait charger de chaînes le malheureux Bodin & l'avoit envoyé à l'empereur. Celui-ci le fit enfermer dans un monastere, & le donna ensuite à Isaac Comnene, qui partoit pour Antioche, dont il venoit d'être nommé Gouverneur. Bodin fut donc conduit dans cette capitale de la Syrie. Michel en fut instruit, & s'adressa à des Marchands Vénitiens qui lui promirent de lui ramener son fils. Ils tinrent parole: Bodin fut enlevé au milieu de la Syrie, & ramené à son pere qui le rétablit dans *sa propre principauté*.

Ou *Michael. an. comm. Alex. l. I, p. 35 & l. III, pag. 78. Ibid, l. IV, p. 96.*

Bodin partageoit encore avec son pere Michel le gouvernement de la Dalmatie, lorsque Botaniate fut déposé en 1080. Il paroît qu'il la gouvernoit seul vers la fin de 1081, puisqu'Anne Comnene ne parle que de lui à l'occasion d'un traité qu'Alexis avoit conclu avec les Dalmates pour en être secouru, contre Robert, prince des Normands d'Italie. Bodin fut en effet présent à une bataille qu'Alexis livra à Robert, prince des Normands, au mois d'Octobre de cette année: mais content d'avoir vu la défaite d'Alexis, il ne la par-

tagea pas, & il se retira chez lui. Boléan son successeur est encore plus fameux dans l'histoire d'Alexis Comnene, si pourtant il n'est pas le même que Bodin, ainsi que paroît le supposer cet auteur. Au-moins est-il certain qu'il étoit le maître de toute la Dalmatie, & qu'il la gouvernoit à son gré; ensorte que s'il ne fut pas le même que Bodin, il dut être son fils, & fut certainement son successeur. C'est aussi ce qui me paroît le plus vraisemblable, puisque dans cette opinion, au lieu de donner deux noms au même prince, il suffit de supposer qu'Anne Comnene a oublié de parler de la mort de Bodin, lorsqu'après avoir fait mention de ses projets de guerre, elle a dit quelles mesures prit Alexis contre Boléan. C'étoit, dit-elle, encore une véritable guerre civile, aussi-bien que celle des Normands contre l'empire; car encore qu'elles ne fussent point entre les citoyens d'une même république, puisque ces deux peuples *n'étoient en rien soumis aux Romains*, ils étoient Chrétiens, & c'en étoit assez pour qu'Alexis les regardât comme des concitoyens, & abhorrât la guerre qu'il étoit obligé de leur faire. Je reviens au tems où Bodin perdit la couronne de Bulgarie.

Lib. 8; pp. 186 & 187. Lib. IX; p. 199.

Lib. IX; p. 209.

Boitach avoit été découvert & envoyé

à l'empereur qui devoit décider de son sort ; mais une torture barbare qu'on lui avoit fait souffrir, priva Michel de cette occasion de pardonner ou de punir ; Boitach mourut en chemin. La guerre continuoit toujours, & Michel envoya contre les Bulgares les Allemands & les Francs qui étoient à sa solde. Ils se répandirent dans la Bulgarie, plus pour la piller que pour la subjuguer, & détruisirent entr'autres un palais des rois Bulgares qui étoit resté à Prospa, & une église que Samuel y avoit fait bâtir en l'honneur de saint Achillée qu'il avoit enlevé de Larisse : c'est le dernier événement de cette guerre dont nous ayons connoissance ; mais ce qui arriva vers ce même tems, nous donne lieu de croire qu'elle ne finit point par la destruction d'un palais & d'une église, & que si nous ne savons pas mieux les suites qu'elle eut, c'est par la négligence des historiens qui ne se sont occupés que des guerres civiles, dont le germe commençoit alors à se développer.

Dans ce même tems on envoya un nommé Nestor qui avoit été au service du pere de l'empereur, pour commander avec le titre de duc, les troupes qui étoient sur le Danube, & dont depuis long-tems on ne tenoit aucun

compte, jusqu'à ne leur rien donner pour leur entretien. Nestor étoit mécontent du Logothete Nicéphore, le même dont l'avarice avoit porté les Bulgares à la révolte. Il se trouva à la tête de soldats mécontens, & dans le voisinage d'un homme puissant qui étoit dans les mêmes dispositions : il s'appelloit Tatous, & devoit régner sur une tribu des Patzinaces, puisque Nestor ayant fait alliance avec lui, il se mirent tous deux à la tête d'une armée de cette nation & marcherent droit à Constantinople. Michel envoya ordre à Nestor de mettre bas les armes, ce que celui-ci refusa de faire, jusqu'à ce que l'empeur eût renvoyé ou fait mourir le Logothete *qui*, disoit-il, *étoit leur ennemi commun*, & à qui il reprochoit de lui avoir fait beaucoup de mal, & de lui avoir confisqué ses biens. L'empereur qui étoit toujours très épris de Nicéphore refusa cette condition, & Nestor ayant découvert une conspiration que les gens de sa maison avoient tramée contre lui, s'éloigna de la capitale, & alla ravager la Macédoine, la Thrace & les confins de la Bulgarie, ensuite il se retira dans le pays des Patzinaces. Cette expédition produisit de nouveaux mécontentemens, parce

que les milices de Macédoine ayant beaucoup perdu à cette occasion, Michel, loin d'avoir égard à leurs plaintes, les traita durement & les renvoya avec ignominie.

Ce prince avoit été déposé, & Nicépore Botaniate lui avoit succédé en 1078. Nicéphore Bryenne avoit aussi déjà commencé une guerre civile pour envahir le trône, lorsqu'un troisieme prétendant, nommé aussi Nicéphore, rassembla à Dyrrachium une armée, dans laquelle il enrôla autant de soldats qu'il en put trouver dans les pays voisins, & qui fut composée de Francs, de Bulgares, de Romains & d'Arbanites. Ce dernier nom & celui des Bulgares m'ont déterminé à faire mention de cette révolte de Nicéphore Basilice. Il me semble que ces Arbanites doivent être les mêmes peuples qu'on appella depuis Albaniens ou Albanites. Anne Comnene parle d'un officier nommé Comiscortas, à qui Alexis donna la garde de Dyrrachium en 1087, & qui étoit venu d'Arbanes ou de chez les Arbanes. Nous voyons par un autre passage de l'Alexiade, qu'Arbanes étoit une ville forte à quelque distance de Dyrrachium, & dans un pays de montagnes, puisqu'elle donnoit son nom à des *Clausures* qu'Alexis

Lib. IV, p. 98.

Lib. 13. p. 309.

qu'Alexis fit garder, lorsque Boëmond eût renouvellé l'entreprise de son pere sur l'empire d'Orient. C'étoit sans doute de cette ville que les Arbanites tiroient leur nom; mais je n'oserois ni assurer, ni nier que ce nom avec un léger changement soit devenu celui de tous les Albanites ou Albaniens. Je parlerai de cette nation dans un autre endroit. Le même Nicéphore, dont les Arbanites seconderent la révole, fit alliance avec les Patzinaces, & les appella à son secours. Il luttoit encore contre son infortune, que cette alliance ne devoit pas réparer, lorsque les Patzinaces, joints avec les Comans, s'emparerent d'Andrinoplé, en brûlerent une partie, pour se venger de Bryenne qui avoit tué quelques-uns des leurs, & se retirerent sans avoir rien fait de remarquable; mais ce ne fut que pour revenir bien-tôt après, (si pourtant ce furent les mêmes) & pour servir les fureurs d'un autre mécontent.

Lecas étoit un de ces hérétiques Pauliciens ou Manichéens qui s'étoient autrefois cantonnés en Asie dans le pays des Chalybes, où Jean Zimiscès les avoit battus, & d'où il les avoit transportés à Philippopole & en d'autres lieux de la Thrace, où ils devinrent les défenseurs de l'empire contre les Barba- *Ann. Comn. Alex. l. XIV, p. 357.*

tres, au lieu qu'en restant en Asie, ils auroient continué à être ses ennemis. Lecas s'étoit enfui d'Epigambria, où il demeuroit; il se retira chez les Patzinaces, fit alliance avec eux, & menaça l'empire de très-grands maux. Dans le même tems, un certain Dobromer remuoit à Mesembrie, & tous deux se proposoient de donner beaucoup d'affaires à l'empereur; mais Dobromer ne tarda pas à se soumettre. Pour Lecas, il tua, dans ses habits sacrés, l'évêque de Sardique qui s'étoit déclaré pour l'empereur, & qui exhortoit la ville à en faire autant, après quoi il se soumit aussi; & l'empereur envoya Léon Diabatene à Mesembrie pour y rétablir l'ordre; à quoi il réussit, en concluant un traité avec les Patzinaces & les Comans.

Mais peu d'années après, un Manichéen irrité attira sur l'empire un orage qui fut sur le point de l'écraser. 2800 Pauliciens avoient partagé la défaite d'Alexis par Robert, duc des Normands, en 1081, & s'étoient aussi-tôt retirés chez eux, malgré les ordres contraires que leur avoit donnés l'empereur. Ce prince employa la ruse pour les châtier de leur désobéissance, sans effusion de sang, & en vint à bout; mais dans ce châtiment furent enveloppées quatre

sœurs de Blesus ou Balbus, qui s'étant attachées à Alexis, avant qu'il parvînt au trône, avoient reçu le baptême & s'étoient mariées à la cour. Tant de raisons d'être fidele ne purent l'emporter dans le cœur de Balbus, sur le dépit que lui causa la détention de ses sœurs & la confiscation de leurs biens; dès qu'il en fut instruit, il ne s'occupa que des moyens de fuir & de se venger. En vain sa femme qui s'en douta, avertit l'officier chargé des affaires des Manichéens à la cour, de veiller sur son mari; Balbus ne changea dans ses projets que le tems de l'exécution qu'il accéléra; & ayant appellé à lui ses parens & ses amis, il se réfugia avec eux à Beliatoba. On avoit donné ce nom à une ville, & on le donnoit alors à des ruines restées sur une haute montagne. Balbus & les siens s'y établirent, & firent de-là des courses jusque sous les murs de Philippopole leur patrie, d'où ils ne revenoient jamais sans un grand butin. Balbus ne s'en tint pas là: il fit alliance avec les Scythes qui habitoient le pays situé sur le Danube, & les soins qu'il se donna pour les mettre dans ses intérêts, eurent un si grand succès, que par la protection déclarée des *ducs de cette nation* qui régnoient à Glabinitza, & à Dristra ou

Ann. Comn. Alex. L. V, pag. 126.

Dorostole, & dans le pays voisin de ces villes, il épousa la fille d'un grand seigneur de la même nation. Nous verrons dans un moment qui étoient ces Scythes. A la faveur d'une alliance si étroite, Balbus travailla efficacement à les entraîner dans une rupture avec l'empire, & les fit consentir à une invasion sur ses terres. Alexis, averti de ce qui ce passoit, mit tout en usage pour rappeller Balbus à son devoir; mais il venoit de tromper les Manichéens: Balbus ou ne se fia point à ses promesses, quoiqu'il les eût consacrées par une bulle d'or, ou se laissa séduire à de plus grandes espérances que lui faisoient concevoir ses premiers succès. Il continua ses courses pour donner l'exemple aux Scythes de ce qu'il leur conseilloit.

Lib. VI, p. 145. Cette nation, dit Anne de Comnene, qui tire son origine des Sauromates, avoit quitté la demeure de ses peres, pour venir s'établir sur le Danube; mais comme il falloit nécessairement convenir de quelques articles avec les autres peuples voisins de ce fleuve, on se détermina de part & d'autre à une conférence, à laquelle se rendirent Tatus, Chales, Sesthlabus & Satzas. Tatus étoit le même dont l'alliance avoit procuré au rebelle Nestor une nom-

breuse armée de Patzinaces. Anne Comnene nous apprend qu'il régnoit à Drisstra, que Chales avoit pour capitale de son petit état la ville de Bitzina, & que les deux autres chefs régnoient aussi dans des villes voisines de celles-là. Le résultat de la conférence fut un traité d'alliance, à la faveur duquel les Scythes, délivrés de toute autre inquiétude, passerent le Danube, ravagerent le pays, s'emparerent même de quelques villes, & quitterent ensuite les armes pour s'adonner à l'agriculture : elle consistoit chez eux, à semer & à recueillir du millet & du froment. Mais il est clair que tout ceci n'arriva point après la révolte de Balbus ; que le traité entre les Scythes Sauromates & d'autres Scythes, lequel avoit produit une migration de ces derniers, ne put être occasionné par les intrigues de ce Manichéen, & qu'il doit être question ici de la migration des Patzinaces & de leur incorporation avec les habitans de la Mysie ; ce qui a donné lieu à la princesse Anne de donner aux Patzinaces, en une autre occasion, les noms de Mysiens & de Sauromates. Il est cependant certain qu'au tems dont nous parlons, & par les intrigues de Balbus, il fut conclu un autre traité entre les princes de Dristra,

de Bitzina & leurs alliés d'une part, & d'autres Scythes qui habitoient réellement au Nord du Danube. Mais ce traité conclu à la veille de la guerre, ainsi qu'Anne le suppose à la suite de sa narration, eut des suites très différentes de celles qu'elle assigne à l'alliance dont nous venons de parler ; & je ne puis m'empêcher d'assurer que cet illustre auteur a confondu deux traités & deux événemens que sépare un intervalle de plusieurs années. Le traité dont elle devoit uniquement parler en cet endroit, fut celui que les Scythes, les Mysiens, les Sauromates ou les Patzinaces, ainsi que les Sclaves ou Bulgares indépendans, conclurent avec les Comans, & dont la princesse Comnene nous apprendra elle-même les suites.

Balbus ayant appris où en étoient les affaires des Scythes ses alliés, s'empara des chemins étroits qui conduisoient de chez eux à Beliatoba, & les amena par-là dans les environs de cette ville, dont il étoit maître. Ils avoient déjà établi leur camp dans une plaine située au-delà de Beliatoba, mais en-deça des montagnes, lorsque deux généraux, envoyés par Alexis, vinrent camper auprès d'eux. Un de ces généraux, frappé de leur nombre prodigieux, fut d'avis

d'éviter le combat ; l'autre fut d'un sentiment contraire ; le premier, pour n'être pas soupçonné de poltronnerie, fut assez lâche pour céder à la témérité de son collegue. Une défaite sanglante, & la mort des deux chefs furent la punition de l'un & de l'autre. Une nouvelle armée, sous un nouveau général, trouva près de Philippopole un gros détachement qui avoit dépassé cette ville pour piller, & le battit ; mais le gros de l'armée des Scythes étoit toujours près de Beliatoba, & s'y renforçoit sans cesse. Le général Romain hésitoit à l'y aller chercher, lorsqu'elle mit fin à ses doutes & lui épargna le chemin : il n'y eut pourtant point de bataille ; après s'être observés pendant trois jours, & avoir tenté quelques escarmouches, les Romains & les Scythes se séparerent. Ceux-ci décamperent les premiers & furent poursuivis sans succès, comme sans chaleur, jusqu'au lieu appellé *Sidera*, ou la porte de fer, dans le fond d'un défilé étroit que les Romains n'oserent passer. Ceux-ci retournerent à Andrinople, d'où leur général se rendit auprès d'Alexis. Ainsi l'année finit, sans que ce prince eût pu se venger de la défaite d'un armée & de la mort de deux généraux. Aussi dès le printems suivant,

Lib. 7, p. 150. Tzelgu, chef suprême des Scythes, passa de nouveau les montagnes situées entre la Thrace & le Danube, & campa sur le territoire de Cariopole avec une armée de 80 mille hommes; elle étoit composée de différentes nations de Scythes, de Sauromates, & même de Daces (ou Hongrois) qu'un chef, nommé Solomon menoit à la suite de Tzelgu. Le territoire de Philippopole & le reste de la Macédoine furent en proie à ces Barbares, jusqu'à ce que la nécessité d'épargner de plus grands maux à ces malheureuses contrées, donna aux Romains le courage d'attaquer leurs ennemis. Le combat fut opiniâtre & sanglant; Tzelgu fit des prodiges de valeur, & son bras seul mettoit en désordre des bataillons entiers, lorsque la mort mit fin à ses exploits & à la résistance de ses guerriers; ils cesserent de piller la Macédoine, après leur défaite & la mort de Tzelgu; mais ils ne repasserent pas le Danube, & continuerent à ravager tout ce qui restoit aux Romains dans les environs du pays où ils s'étoient fixés.

Alexis, nous dit sa fille, ne put souffrir que les Scythes habitassent sans sa permission les provinces de l'empire, & rassembla une armée nombreuse dont il prit lui-même le commandement. Il en

détacha une partie qu'il envoya par mer à Driftra ; & après avoir séjourné pendant 40 jours à Lardée, il assembla un conseil de guerre pour y faire approuver la résolution qu'il avoit prise secretement de passer l'Hæmus, & de combattre les Scythes dans la vaste plaine qui sépare cette montagne des rives du Danube : il vouloit se délivrer du voisinage de ces Barbares, à qui toutes les saisons étoient bonnes pour faire la guerre, & qui la faisoient en effet pendant 12 mois de l'année ; ensorte qu'on ne devoit pas compter les malheurs que l'empire avoit essuyés, de leur part, mais les années d'une perpétuelle calamité qu'ils lui avoient fait éprouver. Ils avoient encore cela de particulier, que leur haine implacable pour le nom Romain, & leur union étroite entre eux, n'avoit laissé aux Romains ni le plaisir de voir un seul transfuge de cette nation se donner à eux, pendant un très-grand nombre d'années qu'avoit duré la guerre, ni le moyen de débaucher un seul d'entre eux par dons ou par promesses, quelques propositions que l'empereur leur eût faites. Cependant la résolution qu'Alexis cachoit mal sous l'apparence d'une délibération, ne fut approuvée par aucun des vieux généraux : les jeunes seuls

furent de son avis & l'emporterent. Comptez, ô empereur, dit alors le vieux Bryenne, qui étoit aveugle, comptez qu'aussi-tôt que vous aurez passé l'Hæmus, vous verrez quels sont ceux qui ont les chevaux les plus vîtes. Quelqu'un lui demanda ce qu'il vouloit dire; c'est répondit-il que tous prendront la fuite. Ce fut en vain que Bryenne prédit un désastre que les Scythes eux-mêmes ne sembloient pas prévoir: car lorsqu'ils virent une flotte Romaine remonter le Danube, pendant que l'empereur s'avançoit vers les gorges de l'Hæmus, ou ils craignirent l'issue du combat, ou ils ne trouverent plus que leurs forces fussent égales au danger, & chercherent à gagner du tems. Au moins dit-on que tel fut le but qu'ils se proposerent en envoyant à l'empereur 150 députés qui devoient lui demander la paix avec soumission, lui laisser entrevoir qu'il avoit autant à craindre qu'eux dans la guerre présente, & lui promettre, à certaines conditions, une fidélité inviolable, & un secours toujours prêt de 30 mille cavaliers.

Alexis ne répondit que par un refus aux demandes & aux offres des ambassadeurs, &, accusant leurs chefs de mauvaise foi, ordonna qu'on les con-

duisît à Constantinople ; mais ils surprirent leurs gardes, les massacrérent & regagnerent leur camp ; sur l'avis qu'en eut l'empeur, il passa en diligence la porte de fer, pour aller présenter la bataille aux ennemis : le traitement fait à leurs ambassadeurs la rendoit inévitable. Arrivé sur les bords du Bitzina, il apprit que ses fourageurs avoient été massacrés, & se hâta d'occuper Pliscoba ; mais le même jour malheur lui arriva encore en cet endroit ; il en partit le même jour, & alla camper près d'une riviere qui couloit à une lieue de Dristra. Ce camp lui fut encore plus malheureux : on commençoit à peine à le fortifier que les Scythes fondirent sur le quartier impérial, y firent un grand carnage, pénétrerent jusqu'au pavillon d'Alexis qui fut renversé, & ne furent repoussés qu'avec beaucoup de peine. Il falloit réprimer l'audace entreprenante des Scythes : le siege de Dristra fut résolu, commencé, & achevé en peu de tems, quoique cette ville fût une des plus considérables de celles qui étoient voisines du Danube. Mais il restoit aux Scythes deux forteresses que défendoient deux parens de Tatus. Ce prince des Scythes les y avoit laissés avec de bonnes garnisons, pour aller au-delà du Danube,

chez les Comans & d'autres Scythes, implorer leur assistance. Avant de partir, il avoit promis aux siens de revenir dans peu avec une puissante armée, & cependant il leur avoit prescrit la conduite qu'ils devoient tenir lorsqu'ils verroient le camp de l'empereur dans la plaine : vous occuperez alors, leur avoit-il dit, cette colline qui la commande & qui n'est pas éloignée de l'un des châteaux : vous vous y fortifierez d'une bonne palissade, & quand l'empereur aura entrepris le siege de l'une des forteresses, vous ne cesserez, ni jour ni nuit, de le harceler, en vous relevant les uns les autres, & vous retarderez par-là les opérations du siege. Les parens de Tatus firent ce qu'il leur avoit dit, & forcerent l'empereur de renoncer à l'espérance qu'il avoit d'abord conçue de prendre les forteresses. Obligé même d'aller camper ailleurs, Alexis mit pour la seconde fois en délibération s'il étoit à propos de combattre : deux de ses généraux, les plus habiles & les plus vieux, furent encore d'avis qu'il ne falloit point combattre les Patzinaces. Anne Comnene substitue enfin ici le vrai nom de cette nation au nom vague des Scythes. Il vaut mieux, disoient les deux généraux, marcher en ordre de bataille

à la grande Peristhlaba : quand les Scythes nous verront marcher en bon ordre, ils n'oseront nous attaquer, ou s'ils le font, sans avoir avec eux leurs chariots, nous les battrons infailliblement. Cependant nous nous rendrons maîtres de Peristhlaba &, avec une place d'armes de cette importance, nous serons en état de continuer la guerre avec avantage : inaccessibles aux ennemis dans un si bon poste, nous les attaquerons quand il nous plaira ; aucun d'eux ne pourra s'écarter sans tomber sous nos coups ; nous les réduirons à manquer de bois, de fourages, & même de vivres, & ils n'en auront qu'au prix de beaucoup de sang.

Peristhlaba étoit une des villes les plus considérables qu'il y eut près du Danube : son nom étoit Barbare ; les Grecs l'avoient appellée Megalopolis, parce que c'étoit en effet une très-grande ville ; mais depuis que Mocrus *empereur* des Bulgares, ses successeurs, & après eux, Samuel qui régna le dernier sur cette nation, eurent envahi les provinces d'Occident, elle ne retint de son ancien nom que l'épithete qui marquoit sa grandeur, & fut appellée Peristhlaba, du nom de ses nouveaux habitans qui étoient Sthlabes d'origine. Cette remarque est *Ou Sclaves.*

d'Anne Comnene, & tout son récit prouve que la grande Peristhlaba étoit alors au pouvoir des Barbares.

Deux jeunes gens déciderent par une fanfaronade le conseil incertain : Alexis qui avoit la même audace dans un rang qui demandoit plus de sagesse, trouva dans son cœur bouillant plus de raisons pour combattre qu'on ne lui en avoit allégué pour l'en détourner, & dès le jour suivant l'armée fut mise en bataille. Nous remarquerons entre les troupes qui la composoient, un corps auxiliaire fourni par les peuples alliés, & que commandoit Uzas, dont le nom étoit celui de sa nation, & un autre corps de Sauromates qui obéissoit à son propre chef : ce devoient être des Esclavons. Les Scythes, de leur côté, se mirent en bataille dans un ordre admirable, par lignes & par divisions, avec des chariots qui formoient un rempart mobile, dont toute leur armée étoit couverte. Elle offroit dans cet état un spectacle aussi beau que terrible ; sa marche, composée avec art, n'étoit pas moins savante, & marquoit un courage froid & par-là plus redoutable. Une nuée de traits qui la devança fut le prélude du combat ; mais ce qui paroîtra étonnant, c'est que dans ces chars qui étoient en pre-

miere ligne, ou qui du moins n'étoient couverts que par les premiers rangs, se trouvoient les enfans & les femmes des Scythes: leurs femmes, dis-je, qui ne les perdoient point de vue dans la mêlée, les secouroient, les défendoient lorsqu'ils étoient forcés de se retirer derriere leurs chars, pansoient leurs blessures, & par leurs cris, en montrant leurs enfans, soutenoient & ranimoient leur courage.

Alexis avoit mis toute son attention à empêcher que la bravoure, trop pétulante des siens, ne leur fît rompre leurs rangs, & ne donnât un passage aux Scythes. De part & d'autre, les mesures prises avant le combat, furent observées pendant une grande partie de la journée, & la victoire resta indécise. Vers le soir, un de ses conseillers téméraires qui avoient fait résoudre à la bataille, se laissa emporter jusqu'au près des chars, & y fut tué: le frere de l'empereur, qui ce jour-là commandoit les soudoyés Francs, pénétra aussi jusqu'aux chars avec sa troupe, & n'en revint que lui septieme. Le combat se soutenoit pourtant encore avec une espece d'égalité, lorsque l'on vit de loin un renfort de 36 mille hommes qu'amenoient aux Scythes quelques chefs de la

même nation. A cette vue, les Romains desespérerent de la victoire & prirent la fuite. Alexis fuit après les autres, & eut beaucoup de peine à échapper. Le nombre des prisonniers fut très-grand, & l'avis des chefs Scythes étoit, qu'il falloit les massacrer; mais l'armée s'y opposa, pour ne pas perdre leur rançon. Cette grande victoire avoit rendu inutile aux Scythes tout secours étranger, lorsque Tatus arriva sur le Danube avec une armée de Comans qu'il avoit rassemblée. Le butin étoit immense; les Comans prétendirent le partager, puisqu'il n'avoit pas tenu à eux qu'ils ne partageassent les dangers du combat, & qu'ils avoient fait dans cette vue une très-longue marche, avec toute la diligence possible.

Les Scythes ne se rendirent point à cette raison, & les Comans les attaquerent avec furie, les battirent & les forcerent de se renfermer dans l'Ozolymne: on appelloit ainsi un grand lac situé au-delà des *cent collines*, dans lequel se jettoient plusieurs rivieres & qui, dans sa partie méridionale, portoit les plus gros vaisseaux; c'étoit l'ancien lac Mysien: le nom d'Ozolymne qui étoit nouveau, lui venoit des Uzes, nom que le commun peuple donnoit à tous les Huns,

comme le prétend Anne Comnene, qui veut aussi que l'Ozolymne n'eût commencé à être ainsi nommé que sous le regne de son pere, à l'occasion d'un campement des Huns sur les bords de ce lac; mais il est plus vraisemblable que les Uzes proprement dits lui avoient fait donner ce nom quelques années plutôt. Les Scythes, à couvert derriere l'Ozolymne, s'y tinrent cachés pendant longtems, sans que les Comans pussent forcer les passages étroits qui conduisoient vers leur retraite, & aussi sans qu'ils osassent en sortir. Enfin les vivres manquerent aux Comans qui retournerent chez eux, mais avec la ferme résolution de revenir dans peu achever leur vengeance.

Dès qu'ils furent éloignés, les Scythes sortirent de leur retraite, & gardant contre les Romains l'avantage de la victoire, passerent les défilés de l'Hæmus, & vinrent camper à Marcella, au midi de la porte de fer: Alexis étoit à Andrinople avec une nouvelle armée, & espéroit un renfort de 500 gendarmes François que le comte de Flandre venoit de lui promettre; mais lorsqu'il sut que les Comans étoient en route pour repasser le Danube, il craignit qu'ils ne se reconciliassent aisément avec les Scythes,

& que nulle ressource humaine ne lui restât après cette jonction. Il se hâta donc d'envoyer un ambassadeur aux Scythes, pour leur promettre tout ce qu'ils pourroient désirer, pourvu seulement qu'ils s'engageassent à se contenter du pays qu'ils occupoient, & à ne pas aller plus loin. Le traité fut bien-tôt conclu, & Alexis crut avoir fait très-sagement que de donner à l'empire un si bon rempart contre les Comans.

Cependant ceux-ci avoient repassé le Danube, & n'avoient point retrouvé les Scythes. Ils apprirent bien-tôt que ces derniers étoient au midi des défilés, & qu'ils venoient de faire la paix avec l'empereur. Ils envoyerent aussi-tôt une ambassade à ce prince pour lui demander la permission de passer les gorges de l'Hæmus, & de combattre les Scythes. Alexis répondit aux ambassadeurs qu'il ne pouvoit leur accorder leur demande, après avoir fait la paix avec les Scythes; qu'il ne leur en étoit pas moins obligé de l'assistance qu'ils avoient voulu lui donner; mais que pour le présent, il n'en avoit pas besoin, & les prioit de repasser le Danube, à quoi il espéroit que leurs chefs consentiroient volontiers, lorsqu'ils auroient reçu les présens qu'il alloit leur faire remettre; il leur en

remit en effet de très-riches, & les Comans décamperent aussi-tôt pour retourner chez eux.

Les Scythes délivrés de cette crainte ne se crurent plus liés par le traité qu'elle leur avoit arraché : bien-tôt même l'empereur apprit qu'ils s'étoient avancés jusqu'à Philippopole : il n'avoit pas assez de troupes pour les combattre ; il se réduisit à les harceler, & épuisa toutes les ressources de l'art pour ensanglanter & retarder leur marche ; mais ils faisoient toujours des progrès, & s'approchoient de la capitale : Déjà ils étoient à Sypselles, non loin de Constantinople. On rapporte à ce tems le malheur d'un jeune officier qui, dans un combat qu'il livra aux *Patzinaces*, pénétra jusqu'à leurs chars. Une femme Scythe l'atteignit avec une faulx, ou un croc de fer, le tira de force dans le char qu'elle montoit, & lui coupa la tête. Alexis eut encore recours à la négociation, la paix fut de nouveau conclue, & violée presque aussi-tôt : les ennemis ne décamperent de Cypselles que pour s'avancer jusqu'à Taurocome, où ils passerent l'hiver. Le printems ramena les combats peu décisifs par lesquels avoit fini la campagne précédente ; mais il donna aussi de nouveaux ennemis à

Alexis. Les Turcs qui sûrent à quelle extrémité le réduisoient les Patzinaces, voulurent en profiter, & il fallut envoyer contre eux les 500 gendarmes du comte de Flandre. Anne Comnene & Cinname nous apprennent que la gendarmerie Françoise étoit alors la meilleur cavalerie qu'il y eût dans l'univers, que les gendarmes Allemands n'étoient pas eux-mêmes comparables aux gendarmes François, & que la cavalerie Romaine ne pouvoit pas tenir contre eux. Cinq cents cavaliers François étoient donc un puissant renfort pour l'armée d'Alexis, s'il eût pu les employer contre les Patzinaces. Un autre renfort de Latins appellés Mariacates, arriva quelque tems après, lorsqu'Alexis avoit essuyé un nouvel échec. Il n'en fallut pas davantage pour lui rendre l'espérance de vaincre ; mais un traître qui avoit quitté les Scythes, & qui retourna chez eux peu avant la bataille, leur découvrit le plan de l'attaque dont il étoit instruit, & Alexis fut encore battu. De nouveaux renforts, les conseils d'un autre traître qui l'avoit quitté plusieurs fois & qui revint à lui, un stratageme heureux, lui donnerent enfin une victoire, mais si peu décisive, qu'au bout de quelques jours les Scythes l'envelopperent dans

Tzurule où il les avoit devancés. Un nouveau ſtratageme lui procura alors quelques ſuccès, dont il profita auſſi-tôt pour livrer bataille aux Scythes qui furent vaincus, mais qui ne ſortirent pas de la Thrace où il paſſerent encore l'hiver. Cette ſaiſon n'étoit pas celle du repos pour les Patzinaces. Alexis ne ſe repoſa pas non plus : forcé de voler au ſecours d'une ville de Thrace, il battit les Scythes qui venoient l'attaquer & qui ne le croyoient pas ſi près. Auſſi-tôt il fit prendre les armes, les habits, les chevaux & les drapeaux des ennemis à une partie de ſon armée, trompa les Scythes qui crurent voir arriver un renfort de leurs compatriotes, les battit à la faveur de cette ruſe, & revint triomphant à Conſtantinople, lorſqu'il en ſortoit encore des troupes qui devoient l'aller joindre. C'eſt une preuve que l'ennemi n'étoit pas loin de la capitale. Bien-tôt il en fut encore plus près, & preſqu'à la vûe de ſes murs : il ravagea impunément non-ſeulement les campagnes & les villages, mais auſſi les châteaux & les villes dont il força les remparts, tant étoit grande l'audace des Patzinaces & prodigieux leur nombre, que la défaite d'un détachement ne ſembloit pas diminuer, & que multiplioient leur

activité & le découragement des Romains.

Alexis ne cessoit pourtant pas de faire des recrues. Déjà il ne restoit plus de vétérans qu'on pût appeller au drapeau : il ordonna au César Mélissene qui étoit à Césarée, d'enrôler en aussi grand nombre qu'il pourroit, des Bulgares, des Blaques & des étrangers. C'étoient-là les trois especes d'hommes auxquels Alexis donnoit la préférence. De son côté il fit revenir d'Asie les 500 gendarmes du comte de Flandres, & alla joindre Mélissene à Ænos, dès que le printems fut venu. C'étoit de ce côté-là que les Patzinaces avoient leurs plus grandes forces; mais il n'y avoit que 4 jours qu'il étoit dans le camp d'Ænos, & il n'avoit encore formé que des projets, lorsqu'on vit paroître une armée de Comans qui pouvoit monter à 40 mille hommes.

C'étoit un nouveau motif de crainte, par le danger qu'il y avoit que la ressemblance des mœurs ne fût plus puissante pour rapprocher deux peuples Barbares que leur animosité ne le seroit pour les diviser. Il faut pourtant convenir que ce danger étoit moins grand qu'on ne le représente, & qu'il ne falloit pas une intelligence bien supérieure pour concevoir qu'avec des présens &

des promesses, Alexis pourroit tirer un grand avantage de cet incident. Il commença par faire inviter à une conférence les chefs des Comans. Ils se rendirent en grand nombre à cette invitation, & à leur tête vinrent Togortas & Maniac qui tenoient le premier rang dans l'armée : le second, soit fierté, soit méfiance, avoit d'abord témoigné quelque répugnance pour cette demarche : s'il ne vouloit pas s'abaisser jusqu'à aller trouver Alexis, il lui étoit permis de se croire son égal; s'il ne vouloit pas confier son salut à la foi incertaine des Romains, Alexis lui avoit donné l'exemple de cette méfiance, en transportant son camp de l'autre côté du Strimon, à l'approche des Comans. Maniac céda pourtant, & vint avec les autres dans le nouveau camp qu'avoit choisi Alexis. Ce prince donna un grand festin aux princes Comans, leur fit des présens, & leur demanda leur foi & des ôtages. Tout fut accordé, & les Barbares ne demanderent que trois jours pour livrer bataille aux Patzinaces, ajoutant que s'ils étoient vainqueurs, la moitié du butin seroit pour l'empereur. Alexis leur donna dix jours pour remplir leur promesse, & déclara qu'il leur abandonnoit tout le butin. Cependant il différa lui-même la bataille

autant qu'il put, & les Patzinaces vou-
lurent mettre (
ter ou avec lui
ne rejetta poin
les Comans les
Alexis avoit r
& il en attenc
veau camp qu'
potame. Enfin l
ses délais, &
Jusqu'à quand
nous la bataille
vous entendrez
comptez-y; n
long-tems; dem
mengerons la c
gneau.

Ou le fleuve Maurus.

Cette décla
à donner l'or
Comans & les
sur une même l
à leur gauche l
de l'armée Ro
les Francs soud
de tous côtés d
chemens couv
xis contre les
nombre prodi
chars, rangés sur le front de leur armée,
offroient un spectacle qui inspiroit la
terreur, & à la vûe duquel les Romains
se

CHAPITRE XV.

Du nom, des mœurs & de la position des Blaques ou Valaques. Troisieme révolte des Bulgares, qui, conjointement avec les Valaques se soulevent contre Isaac l'Ange à la fin du douzieme siecle, & fondent un nouveau royaume de Bulgarie. Histoire de ce royaume jusqu'à la prise de Constantinople par les Latins. Dissertation sur l'origine des Valaques. On distingue cinq Valachies différentes, & l'on prouve qu'en général les Valaques furent les anciens sujets de l'empire Romain, qui, subjugués par les Barbares & ensuite rebelles, furent comptés par les Grecs entre les Barbares. Des Albanois. Suite de l'histoire des Bulgares. Arrivée, mœurs, conquêtes des Mogols ou Tartares. Fin des Goths & des Alains. Dispersion des Comans. Révolution de la Tartarie. Suite des rois de Bulgarie jusqu'au tems d'Amurat. Révolution dans l'Illyrie sous le regne d'Andronic II.

LES faits que nous avons rapportés dans le chapitre précédent devroient nous porter à croire que les Bulgares, sous l'autorité des empereurs d'Orient,

eurent des chefs de leur nation par-tout où ils furent en grand nombre ; que le pays situé au-delà d'Anchiale, entre l'Hæmus & le Danube, ou n'obéit pas, ou ne fut soumis que très-imparfaitement aux despotes foibles & chancelans de ces superstitieux Bysantins qui se nommoient Romains ; enfin que dans ce pays, les restes des Patzinaces étoient confondus avec les Bulgares, les Sclaves & les Blaques.

Anne Comnene nous a fait trouver ce dernier peuple dans la contrée dont nous parlons. Nicetas Choniate nous les y fait trouver aussi, lorsqu'il décrit la fuite d'Andronic Comnene. Etant arrivé à Anchiale, Andronic se fit connoître à Pupacès, & après avoir reçu de lui des provisions & des guides, il partit pour Galitza. Cette ville est certainement la même que Cinname appelle Galitza, ou dont il donne le nom à une partie de la Tauroscythie, sur laquelle régna vers ce même tems Bladimer, fidele allié de Manuel Comnene, comme un autre Bladimer l'avoit été de Basile III. Il est donc certain que le pays de Galitza étoit situé au nord du Danube, & qu'on doit distinguer la ville capitale de ce pays, d'une autre Galitza qui obéissoit, dans le même tems, à l'archizupan de Dal-

Manuel. Comn. h. lib. IV, cap. 2.

Lib. III, c. 11.

Ibid. cap. 6.

matie, & n'étoit pas fort éloignée de Sardique.

Cependant Andronic étoit déja entré ſur les frontieres de Galitza, & croyoit n'avoir plus rien à craindre de ceux qui pouvoient le pourſuivre, lorſque les Blaques que la renommée avoit inſtruits de ſa fuite, ſe ſaiſirent de lui, & ſe mirent en devoir de le livrer à l'empereur; mais Andronic trouva le moyen de leur échapper, éluda leur pourſuite en prenant une autre route, & arriva heureuſement à Galitza. Le prince de cette ville le reçut à bras ouverts, & en peu de tems Andronic gagna ſi bien ſon amitié, que ce prince n'alloit point à la chaſſe ſans ſon hôte, l'admettoit dans tous ſes conſeils, & ne vouloit point qu'il logeât ſous un autre toît que le ſien, ni qu'il mangeât à une autre table. Manuel Comnene ne fut pas ſans inquiétude en apprenant quelle retraite avoit choiſie ſon couſin-germain, & comment il étoit traité. Ses alarmes augmenterent encore par le bruit qui ſe répandit bien-tôt, qu'Andronic raſſembloit chez les Scythes une nombreuſe cavalerie, à la tête de laquelle il ſe propoſoit d'entrer ſur les terres de l'empire, & il réſolut de le rappeller.

Ce trait de l'hiſtoire d'Andronic prouve certainement qu'il y avoit des Bla-

ques entre Anchiale & le pays de Galitza, il semble même qu'il dut y en avoir au-delà du Danube ; car ceux qui arrêterent Andronic n'avoient point été chargés de le poursuivre, & lorsqu'*ils* apprirent sa fuite, ils se trouverent à portée de l'arrêter sur le territoire de Galitza. Haliez dans la Pologne est, dit-on, l'ancienne Galitza : c'est donc dans la Moldavie & la Valachie qu'il faut chercher les Blaques qui arrêterent Andronic. Si nous ne devions trouver les Blaques que dans cette contrée, nous n'aurions pas besoin de prouver que les Grecs appellerent ainsi les Valaques. Ceux qui connoissent la collection Bysantine n'exigeront point de nous la preuve de cette vérité. Nous dirons pour les autres, que les Grecs n'appellerent point autrement les Valaques, lorsqu'ils parlerent de la nation que l'on
C. 23. connoît aujourd'hui sous ce nom. Ainsi Ducas parlant dans son histoire Bysantine des grandes conquêtes que les Turcs firent en Europe, lorsque l'empire de Constantinople subsistoit encore : « Non-» seulement, dit-il, ils subjuguerent les » nations innombrables qui habitent en » deça du Danube, mais ils en soumirent » encore plusieurs au-delà de ce fleuve, » & de ce nombre furent les Blaques.

» Ils accablerent, dit-il encore, les Bla-
» ques, les Serbes, & enfin les Romains
» eux-mêmes ». Dans un autre endroit, C. 27.
parlant de la fuite de Mustapha, il dit qu'après avoir pillé le trésor d'Andrinople, il prit en diligence le chemin de la Blachie, & fut arrêté sur le bord du Danube, par ceux qu'Amurat avoit envoyés à sa poursuite. Ailleurs il dit que C. 28.
Tzincel qui faisoit la guerre à Amurat, envoya en Blachie & en Servie, pour faire savoir aux princes de ces contrées qu'il avoit été proclamé roi, & qu'il reçut plusieurs ambassades de félicitations, entr'autres du despote de Serbie, & du boibode (ou waiwode) de Blachie. Dans tous ces passages les *Blaques* Blaches.
& la *Blaquie*, sont certainement les Blachie.
mêmes Valaques & la même Valachie que nous connoissons encore aujourd'hui sous ces noms.

Je pourrois citer plusieurs autres passages du même auteur pour prouver ce que j'avance, que les Blaques des Grecs sont les Valaques; mais outre que cette vérité n'a pas besoin de preuves, elle se trouvera encore confirmée par plusieurs remarques qui doivent trouver place dans ces recherches. Pour éviter la confusion, & m'éloigner le moins qu'il sera possible de la méthode historique, je

suivrai, autant que la matiere le permettra, l'ordre chronologique des faits, & celui des tems où écrivirent les auteurs que je citerai. J'ai déja nommé Anne Comnene entre les témoins de l'antiquité des Blaques, & de leur position dans le voisinage du Danube. Cette princesse, décrivant la marche que fit Alexis son pere, pour se rendre de Constantinople dans les environs de Larisse, remarque qu'il laissa la grande route à droite, & que par la colline appellée Cissabo en langue du pays, il descendit à Exeban, *qui est*, dit-elle, *une bourgade* des Blaques, située près d'Andronic. Voilà donc des Blaques dans la partie la plus méridionale ou de la Thrace ou de la Macédoine; & Anne Comnene les distingue des Sclaves, dont elle parle en plusieurs autres endroits, comme lorsqu'elle dit que Borile & Germain, favoris de Nicéphore Bothaniate, étoient Schytes ou Barbares Sthlabogenes, & que la grande Pirsthlaba tiroit son nom de ses nouveaux habitans qui étoient Sthlabes d'origine. Je finis cette remarque, parce qu'il y avoit eu des Sclaves par-tout où nous trouverons des Blaques, ce qui pourroit faire soupçonner que les uns tiroient leur origine des autres. Un passage d'Anne Comnene qui me reste à

Lib. 5, p. 110.

Blachique.

Lib. 1, p. 32, l. 11, pag. 39.

Lib. 7, p. 155.

citer sur les Blaques, me dispense d'une remarque semblable par rapport aux Bulgares.

Anne parle encore des Blaques à l'occasion des recrues que Mélissène fit dans les environs de Cesarée, par ordre d'Alexis Comnene. « Cet empereur » avoit expliqué au César Mélissène » dans quelles especes d'hommes il de» voit par préférence choisir ces re» crues: ce devoient être des Bulgares, & » ceux qui menoient la vie Nomade, & » qu'on appelloit Blaques en langage or» dinaire (c'est-à-dire dans le langage du » peuple) ». Ici les Blaques paroissent être généralement tous les bergers propriétaires de leurs troupeaux, ou tous ceux qui menoient une vie errante; mais cette derniere idée ne peut se concilier avec celle qu'Anne Comnene nous donne elle-même des Blaques, lorsqu'elle parle d'une ville ou bourgade Blachique. Cette princesse a donc voulu dire qu'en langage vulgaire, on donnoit le nom de Blaques à ceux qui s'adonnoient à la vie pastorale, ou dont les troupeaux faisoient la principale richesse, ce qui n'empêchoit pas qu'ils n'eussent un domicile; mais on se tromperoit étrangement, si l'on concluoit de ce passage que les Blaques étoient des Scythes Nomades.

Liv. 8, p. 179.

Consultons sur ce peuple l'historien de Manuel Comnene, fils d'Alexis, le judicieux Cinname.

Lib. 7, c. 3. Cet historien, contemporain d'Andronic, parlant d'une nombreuse armée que Manuel Comnene envoya contre les Hongrois, dit qu'elle étoit en grande partie composée de Blaques, *qu'on dit*, ajoute Cinname, *être anciennement venus d'Italie*. Faudra-t-il, sur la foi de ce passage, faire revivre la fable d'Æneas Sylvius, en rapportant l'origine des Valaques à une colonie Romaine, & celle de leur nom à un Flaccus qui auroit conduit cette colonie au nord du Danube ? Concluons-en seulement pour le présent, que les Blaques ne tiroient point leur origine d'un peuple Scythique ; & que la langue qu'ils parloient devoit s'accorder avec la fable que l'on avoit inventée sur leur compte, & qui ne devoit être qu'une vérité défigurée. Mais après Cinname, nous devons citer Nicétas Choniate, qu'on peut regarder comme le premier historien des Blaques. Nous avons déja vû comment il les nomme à l'occasion de la fuite d'Andronic, sous le regne de Manuel Comnene qui parvint au trône en 1143. Depuis ce tems-là jusqu'au regne d'Isaac l'Ange qui commence en 1185, Nicétas ne parle plus des Blaques.

Ce prince, dit-il, ayant conclu son mariage avec une fille de Béla, roi de Hongrie, ne voulut point prendre dans son épargne la dépense de ses nôces, & imposa, sous ce prétexte, une taxe très-forte sur les provinces & les villes de son obéissance. « Non-seulement cette » taxe fit beaucoup de mal aux villes, & » en particulier à celles qui étoient voi» sines d'Anchiale; mais sur-tout elle fit » aux Romains des ennemis irréconci» liables de ces Barbares qui habitent » près du mont Hæmus, qu'on appelloit » autrefois Mysiens, & auxquels on » donne maintenant le nom de Blaques. » La confiance que leur donnoit la na» ture du pays montueux & difficile » qu'ils habitoient, & l'audace que leur » inspiroient les châteaux qu'ils avoient » en grand nombre sur des rocs escarpés, » leur avoient laissé jusqu'alors peu de » respect pour les Romains, & les déter» minerent à une révolte ouverte, lors» qu'après plusieurs autres vexations, ils » virent qu'on emmenoit leurs trou» peaux pour payement de la nouvelle » imposition ». Jusqu'ici Nicétas paroît supposer que les Blaques habitoient très-anciennement le pays dont il parle, & s'il les nomme Barbares, il semble qu'il ne leur donne ce nom injurieux que

Imper. Isaaci Angel. lib. 1, c. 4.

parce qu'ils l'étoient devenus par leur défection. Mais ce ne sont, suivant lui, ni des hommes errans, ni des Nomades, si ce n'est en ce sens, que leurs troupeaux faisoient leur principale richesse. On pourroit croire ou qu'ils étoient abandonnés à eux-memes, ou qu'ils devoient défendre la frontiere, quand on considere le grand nombre de forteresses qui étoient en leur pouvoir. Je soupçonne qu'un passage de Pachymère, d'ailleurs très-instructif, pourroit nous expliquer, jusqu'à un certain point, quelle étoit la condition des Blaques de l'Hæmus.

Lib. 1, c. 3, 4. Cet historien, aussi sensé que bien instruit, décrit au commencement de son ouvrage la position où se trouverent, pendant que les Latins étoient maîtres de Constantinople, les princes Grecs qui, maîtres de trois villes seulement, retinrent le fastueux titre d'empereurs des Romains. Comme les Latins étoient les maîtres de la mer, ces princes relégués dans un coin de l'Asie, ne pouvoient se former contre eux une frontiere qui les couvrît, & étoient obligés de tenir de ce côté-là toutes leurs troupes réglées ; mais à l'orient, ils avoient les Perses ou Turcs, contre lesquels il falloit aussi être en garde. Heureusement une longue chaîne de mon-

tagnes couvroit de ce côté-là ce qui restoit aux Grecs de leur empire, & dans ces montagnes, dont les passages étoient difficiles, ils avoient bâti des forteresses où ils avoient mis des garnisons. Cependant ces garnisons elles-mêmes pouvoient être tentées de se rendre, sans combat, aux ennemis, ou même de leur livrer les places qu'elles devoient défendre, si elles n'avoient rien à perdre, & si rien ne les intéressoit à la conservation des postes qui leur étoient confiés. Ce fut à quoi les empereurs Grecs pourvurent avec beaucoup de sagesse, & même avec tant de succès, qu'ils pouvoient compter, de la part de ces garnisons, sur des efforts au dessus de leurs forces. Ils n'eurent, pour y parvenir, qu'à accorder une exemption totale de tributs & de toutes sortes d'impositions aux habitans de la frontiere, à quoi ils ajouterent quelques pensions qu'ils payoient aux plus distingués d'entre eux. Par-là, ils devinrent, la plûpart, très-opulents au bout de quelques années, & partagés uniquement entre leur économnie domestique & les travaux de la guerre, ils donnerent tant d'occupation aux Turcs, que les princes Grecs purent être parfaitement tranquilles de ce côté-

là, & tournerent toutes leurs forces contre les Latins. C'étoit une choſe merveilleuſe que l'audace de ces braves guerriers qu'aucune vexation domeſtique ne chagrinoit, qu'aucune ſervitude n'aviliſſoit, & qui, de tems à autre, recevoient des témoignages publics de la bienveillance & du contentement de leur ſouverain, par les largeſſes modiques qu'il leur faiſoit, indépendamment des penſions dont nous avons parlé. Ils auroient cru faire trop peu pour le bien de l'état & pour leur gloire, ſi, contents de défendre les places qui leur étoient confiées, ils n'avoient pas porté leurs armes juſque dans l'intérieur du pays ennemi, pour le piller, ou pour y ruiner les préparatifs que faiſoient les Turcs, mais toujours en vain, pour attaquer l'empire.

Tant que ſubſiſta cet utile établiſſement, les Grecs, malgré leur foibleſſe & le peu d'étendue de leur domination, prévinrent leurs ennemis, déconcerterent leurs projets & n'eurent point de
c. 5. pertes à réparer ni d'injures à venger. Mais à peine Conſtantinople fut rentrée ſous l'obéiſſance des princes Grecs, que la frontiere voiſine des Turcs devint pour la cour un pays lointain & preſque étranger. Abſorbé dans une capitale

immense, Michel Paléologue ne connut plus de sujets que dans ses murs, de serviteurs dignes de récompense que ceux qu'il voyoit & qui l'importunoient. Pour être tranquille & entouré de gens heureux, il retira ses bienfaits à ceux qui le servoient sans le voir : les pensions furent diminuées & mal payées aux braves défenseurs de la frontiere, lorsque l'éloignement du prince les rendoit plus nécessaires que jamais. Cependant le zele de ces bons citoyens qui n'étoient pas courtisans, suppléoit à cette négligence de leur maître, & comme ils étoient opulents, ils trouvoient dans leur fortune de quoi soutenir celle de l'état.

Quoiqu'on payât mal les guerriers du mont Taurus, les finances se dérangerent au point qu'il fallut chercher des expédients pour les rétablir, ou du moins pour subvenir aux besoins journaliers. Un certain Chadenus, son nom doit être dévoué à l'horreur de tous les siecles, suggera à Michel Paléologue le moyen sûr de rétablir ses finances, & pour le récompenser d'une idée aussi heureuse, Michel le chargea de l'exécution. Il part, fait grande diligence, se rend dans les forteresses de la frontiere orientale, & trouve les habitans très-riches en terres, en troupeaux,

& en bétail de toute espece, dresse un état de leurs revenus, les taxe à proportion de ce qu'ils possedent, leur assigne à chacun sur cette taxe une solde de 40 pieces, & ordonne qu'on porte au trésor impérial le restant de cette taxe qui se trouve monter à une très-grande somme. L'habile Chadenus est élevé à la dignité de préfet, pour prix de cette merveilleuse opération; & bien-tôt les Turcs s'emparent de toutes les montagnes qui avoient nourri les nombreux troupeaux, dont on avoit envoyé le produit à leurs défenseurs. Ce ne fut point trahison de la part de ces derniers; le découragement avoit été chez eux l'effet d'un traitement auquel ils ne s'étoient point attendus: leurs moyens n'étoient plus les mêmes, & avec leur aisance leur nombre avoit diminué. Ils se soutinrent néanmoins encore dans leurs forteresses où les retenoit la solde qu'ils recevoient; mais ils attendoient qu'on les y attaquât, & souvent il falloit leur envoyer du secours d'ailleurs. Bien-tôt leur solde fut mal payée; on leur envoya des généraux qui s'attribuerent le partage du butin.

Insensiblement les forteresses resterent sans défenseurs; les uns avoient péri, & leur familles éteintes dans

l'indigence ne leur avoient point donné de successeur : les autres avoient renoncé à un métier ingrat pour devenir des vagabonds ailleurs, des bourgeois, des soldats de cour ou des Chadenus ; le reste ne trouvant plus de différence entre sa condition sous les loix de l'empire, & celle qui l'attendoit sous celles des Turcs, céda à la force & se donna à ces ennemis perpétuels de l'empire. Dès-lors il n'y eut plus de frontieres du côté de l'Orient, & il fallut dégarnir l'Occident pour entretenir en Asie des troupes réglées, mercenaires, foibles, onéreuses & enfin inutiles. Chadenus ne s'étoit pas attendu à de pareilles suites de son projet de finances, & si on les lui eut annoncées, il auroit répondu que l'argent est le nerf de la guerre ; qu'il doit être dans la main du prince, comme tous les nerfs aboutissent à la tête ; que des troupes réglées valent beaucoup mieux qu'une milice héréditaire, toujours moins docile & moins mobile, & qui ne paye rien pour de grands biens. Il faut pourtant dater de la course de Chadenus sur la frontiere orientale le commencement de ces malheurs qui ne finirent que par la ruine de l'empire d'Orient.

Ceci est peut-être une digression ;

mais je consens que ce ne soit qu'un apologue que j'adresse à ceux qui veulent que rien n'échappe à leurs systèmes de finances, pour qu'il soit indifférent à à tous les sujets de servir leur ancien maître, d'obéir à un tyran, ou de passer sous une domination étrangere. Cependant j'ose presque assurer que si l'histoire des Blaques eût été écrite par un homme aussi instruit & aussi judicieux que Pachymere, nous trouverions que, depuis la conquête de la Bulgarie par le sage & valeureux Basile, ils avoient été les défenseurs de l'empire contre les Barbares du nord, jusqu'au moment où l'on changea la nature & la répartition de l'impôt unique que Basile avoit laissé subsister; qu'alors, s'ils ne purent se joindre à Bodin, parce qu'il ne s'avança pas jusqu'à eux, ils commencerent à désirer une révolution; que ce fut pour l'accélérer qu'ils livrerent les chefs de la Thrace aux Comans & à l'imposteur qu'ils menoient avec eux; que cette ressource leur ayant manqué, sans qu'ils pussent être punis de leur infidélité, car on ne dit pas même qu'Alexis ait puni les habitans de Goloë & des autres villes frontieres, ils resterent dans une sorte d'indépendance qui ne les empêchoit pas d'être utiles, & qui pouvoit même faire

le salut de l'empire, si les despotes Grecs eussent mérité d'être servis par des hommes libres & généreux ; mais que l'exaction violente d'Isaac l'Ange les força enfin de détourner contre les Grecs les moyens qu'ils avoient pour les défendre : extrémité fâcheuse, & à laquelle ils ne se porterent pas sans répugnance, ainsi que nous allons le voir.

Les Blaques, dit Pachymere dans son histoire d'Andronic II. qui habitoient depuis les dehors de Bysance jusqu'à Bizua, & même plus loin, étoient en grand nombre, aimoient les lieux d'un accès difficile, s'appliquoient à la nourriture des troupeaux, se plaisoient aux combats, étoient enclins à l'indépendance, & donnerent de l'ombrage à Andronic, qui craignit que leur révolte ne fût l'effet de la confiance que devoient leur inspirer leur nombre & leur force ; nous dirons ailleurs comment Andronic s'y prit pour se mettre en repos du côté de ces Blaques qu'il affoiblit, mais qu'il ne détruisit pas : il doit nous suffire pour le présent d'avoir prouvé qu'il y avoit des Blaques jusque dans le territoire de Constantinople, & que par-tout leurs mœurs étoient les mêmes. La tyrannie du souverain, & les incursions des étrangers avoient formé en

Lib. 1.
c. 38.

peuple pasteur, au milieu des laboureurs malheureux, montagnard par nécessité & par goût, riche parce qu'il échappoit aux exactions, libre parce qu'il étoit nombreux & qu'il fuyoit les plaines. Cette liberté n'étoit pourtant pas entiere, & ce fut dans la Mysie qu'elle commença à devenir telle par les efforts qu'on fit pour la détruire.

Deux freres qui étoient de race Blachique, Pierre & Asan, furent les auteurs de la révolte de leurs concitoyens, & en devinrent les chefs; mais comme une exaction injuste & violente, n'étoit pas un motif assez nouveau de rébellion, pour qu'ils pussent en espérer le succès de leurs vues, ils allerent trouver l'empereur, & le prierent de les recevoir dans les légions Romaines, & de leur donner pour solde une métairie d'un revenu modique qui étoit située dans le mont Hæmus. L'une & l'autre demande leur fut refusée: ils souffrirent impatiemment ce refus, on les entendit même, dans les plaintes qu'il leur arracha, parler de vengeance & de révolte. Asan sur-tout, le plus hardi des deux freres, parut le plus insolent, & un grand officier, pour l'en punir, lui fit donner un soufflet en présence de toute la cour. Cet affront, & un refus inju-

rieux à tous les Blaques, étoient ce que les deux freres pouvoient rapporter de mieux dans leur patrie. Cependant la grandeur & les dangers de l'entreprise effrayoient encore les Bulgares, lorsque Pierre & Asan s'aviserent de bâtir une église en l'honneur de saint Démetrius, patron de Thessalonique, & l'un des patrons de l'empire, & de suborner des démoniaques de l'un & de l'autre sexe qui, entr'autres choses qu'ils disoient avec des contorsions affreuses, répétoient sans cesse que la volonté de Dieu étoient que les Bulgares & les Blaques secouassent un joug qu'ils avoient porté trop long-tems, & recouvrassent leur liberté; que saint Démetrius, pour les aider dans cette entreprise, avoit quitté Thessalonique, & étoit venu s'établir parmi eux.

La superstition, servante bannale des rebelles comme des tyrans, eut bientôt achevé ce que des exactions tyranniques avoient commencé, & les Blaques coururent aux armes. On leur avoit dit, dans le temple du saint, qu'il ne falloit point faire de quartier aux Romains, mais les massacrer tous, sans se laisser ni toucher par les prieres, ni tenter par des offres de rançon: c'étoit le moyen de périr ou de vivre libres;

mais les Blaques ne se contenterent pas de la liberté, dont il paroît qu'on les avoit laissés jouir dans leurs montagnes. Ils en sortirent pour faire des courses au loin dans le plat-pays. Pierre n'avoit pas attendu que ses concitoyens eussent fait des conquêtes, pour se mettre une couronne d'or sur la tête, & prendre la chaussure de pourpre. Cependant la premiere entreprise de ses nouveaux sujets n'avoit pas été heureuse : ils avoient attaqué Peristhlaba, qu'on disoit être l'ancienne Ogygie, qui étoit toute bâtie en brique, & dont l'enceinte embrassoit un grand terrein sur le mont Hæmus; mais voyant que l'attaque de cette place n'étoit pas sans danger, ils y renoncerent, & ce fut seulement alors qu'ils descendirent de leurs montagnes pour se rendre dans la plaine : ils y forcerent plusieurs places peu importantes, & ramenerent dans leur retraite beaucoup d'hommes libres, grand nombre de boeufs & de chevaux, & une quantité prodigieuse de menu bétail.

A l'approche d'Isaac qui marchoit à eux, ils se renfermerent dans leurs montagnes, dont ils garderent avec grand soin toutes les avenues, sans que pendant long-tems l'empereur pût les en déloger; mais un brouillard épais qui leur ôta la

vue de l'ennemi, les livra enfin surpris, effrayés & dispersés, au fer vengeur des Romains; les auteurs & les chefs de la révolte avec leurs amis furent assez heureux pour s'y soustraire, prirent le chemin du Danube qu'ils passerent, & se retirerent chez les Scythes leurs voisins. Isaac, qui pouvoit parcourir sans obstacle toute la Mysie, comme on voyage dans un pays ami, & mettre des garnisons dans toutes les villes, la plûpart situées sur le mont Hæmus, & la plûpart assises encore sur des rocs escarpés; Isaac, trompé par les feintes soumissions des Blaques, & plus encore par son avarice, ne fit rien de ce qu'il devoit faire, & retourna à Constantinople pour y jouir d'un vain triomphe, pendant que les Blaques triomphoient de sa retraite. Il se vantoit du succès de son expédition, & ses courtisans admiroient, avec lui, ses grands & mémorables exploits. Un juge fut le seul qui osa dire que l'ame du grand Basile le Bulgaroctone étoit dans la souffrance. Ce prince, disoit-il, après avoir détruit l'empire des Bulgares par de longs & pénibles travaux, a fait placer dans le monastere de Sosthene une inscription qui porte que si jamais les Blaques viennent à se révolter, celui de ses succes-

seurs à qui ce malheur sera arrivé, devra suivre son exemple, camper au milieu de leur pays, & le parcourir tout entier. Basile avoit tort: l'empereur a fait en un moment ce que le vainqueur des Bulgares croyoit ne pouvoir être exécuté qu'en plusieurs années: ce Basile avoit l'esprit bien bouché. Si le railleur qui censuroit ainsi l'empereur Isaac, citoit fidelement l'inscription, Basile III avoit aussi subjugué les Blaques, & on leur donnoit ce nom dès le tems de cet empereur.

Cependant Asan avoit toute liberté de lever chez les Scythes autant de troupes qu'il lui plaisoit, & il en profitoit. A son retour dans la Mysie sa patrie, il n'y trouva pas un seul Romain, & cette circonstance augmentant encore son audace, le salut & la domination de la Mysie qui avoient été l'objet de tous ses voeux, ne remplirent plus ses desirs, il ne crut plus pouvoir être content de sa fortune, s'il ne faisoit beaucoup de mal aux Romains, & s'il ne réunissoit en un même empire les Blaques & les Bulgares, comme ils y avoient été autrefois réunis. Isaac ne jugea pas à-propos de marcher, pour cette fois, lui-même contre les rebelles qu'il se vantoit d'avoir domptés. Un

général qu'il chargea de les dompter encore, les trouva dans la plaine, remporta sur eux quelques avantages, & auroit peut-être achevé la guerre avec gloire, s'il n'eût été rappellé sur un soupçon de rébellion, qu'on ne vérifia point. Son successeur, le César Cantacuzene qui étoit aveugle, n'ayant plus trouvé les Blaques dans la plaine, jugea qu'ils avoient peur de lui, & cessa de les craindre. Il fut surpris, on lui enleva son camp, & sa garde-robe tomba au pouvoir de Pierre & d'Asan qui s'en servirent pour paroître à la tête de leur armée dans l'habillement propre aux Césars.

Après quelques autres tentatives qui avoient laissé aux Blaques toute leur puissance, Isaac fit lui-même contre ces braves Mysiens, deux campagnes qui furent sans succès, à cela près qu'il prit la femme d'Asan, & se fit donner en ôtage Jean son frere. Du reste il avoit alors beaucoup de pertes à réparer : un seul château l'arrêta trois mois entiers & ne fut pas pris, & en retournant jouir du beau séjour de Constantinople & de ses environs délicieux, il laissa les Blaques & les Scythes toujours étroitement unis, & toujours en état & en volonté de ravager ses provinces. Ils le *Lib.* 1. [illegible]

Liv. III. firent avec succès, & profiterent d'une longue absence de l'empereur pour fortifier leurs villes & leurs châteaux de nouvelles tours & de nouvelles murailles. Une quatrieme campagne qu'*Isaac* fit contre eux & les Comans (car c'étoient-là les Scythes que les Blaques avoient pour alliés), fut aussi peu glorieuse que les trois autres, & finit par une défaite que la mort de l'empereur auroit rendue célebre, sans un bonheur auquel il ne devoit pas s'attendre. Mais un butin immense enrichit les Blaques & les Scythes, & leur hardiesse croissant avec leurs succès, ils attaquerent les villes les mieux fortifiées. Anchiale fut ravagée, Barna fut prise, Triaditze ou Sardique fut détruite en grande partie, Stumpium perdit tous ses citoyens, Naïse vit emmener grand nombre de ses habitans & de ses troupeaux. Isaac pourvut à la sureté de Philippopole, en y envoyant un de ses cousins qui remporta quelques avantages sur les Blaques & les Scythes, mais qui prit aussi-tôt la pourpre. Son malheur valut aux Blaques une grande victoire : aussi faisoient-ils des vœux pour que la famille des Anges restât long-tems sur le trône ; ils se promettoient de la durée de cette dynastie l'accroissement de leur royaume, & l'acquisition

quisition de beaucoup de provinces. Je supprime plusieurs événemens d'une guerre qui continua pendant un grand nombre d'années, & qui se fit de part & d'autre avec beaucoup de cruauté. Un pauvre prêtre qui fut pris à la suite d'une bataille funeste aux Romains, & qu'on menoit au mont Hæmus, prioit Asan de lui accorder la liberté ; il savoit dit Nicetas, la langue des Blaques, & ses prieres étoient touchantes. Asan y fut insensible, & le malheureux prêtre lui prédit qu'il mourroit dans peu d'une mort violente. Le chef des Blaques croyoit faire une action agréable à Dieu en maltraitant les Romains, Dieu veut, dit-il au prêtre, que je les détruise & non que je les délivre.

Alexi Comn. imp. l. 1.

La bataille dont nous venons de parler s'étoit donnée près du Strimon, & non loin d'Amphipolis. Asan retourna peu après dans la Mysie, où l'attendoit le courroux de ce Dieu qu'il osoit rendre complice de sa cruauté. Un de ses amis intimes, & son cousin-germain, nommé Ibancus (ce nom est le même que Jean) deshonoroit sa maison par un commerce honteux avec sa belle-sœur. Asan en fut instruit, menaça sa femme de la mort

qu'elle méritoit, disoit-il, pour ne l'avoir pas averti de la mauvaise conduite de sa sœur, & sur ce que sa femme lui dit qu'elle l'en avoit cru instruit, d'après ce que lui en avoit dit Ibancus, il envoya ordre à celui-ci de le venir trouver. Il étoit nuit, & cet ordre parut suspect à Ibancus, qui fit dire à Asan qu'il viendroit le lendemain. Asan, encore plus irrité, lui envoya un nouvel ordre qui ouvrit enfin les yeux à Ibancus sur l'abyme où il étoit près de tomber; il assemble ses amis, leur fait part de ses craintes, cache sous son manteau une longue épée, se rend chez Asan à qui il devoit demander pardon, s'il voyoit qu'il pût être appaisé, mais qu'il devoit prévenir s'il s'appercevoit qu'on en voulût à sa vie. Asan toujours emporté, toujours cruel, vit à peine Ibancus qu'il chercha ses armes; celui-ci l'étendit mort d'un seul coup, s'enfuit, & alla rejoindre ses complices, avec qui il délibéra de nouveau sur le parti qu'ils devoient prendre; car il ne falloit pas douter que les freres du mort & ses parens ne fissent tous leurs effors pour le venger. Le premier plan auquel on s'arrêta, fut de mettre tout en œuvre pour soulever la Mysie con-

tre la famille d'Asan. Si ce projet nous réussit, disoient les complices, nous régnerons avec plus de justice qu'Asan, sur ce pays & sur toute la Mysie; nous ne porterons pas, comme lui, le fer & le feu par-tout où nous conduira notre colere; cette passion violente ne nous dictera point des arrêts de mort. Tels sont toujours les inconvéniens d'une domination nouvelle & les projets chimériques des ambitieux, comme si le désir de régner n'étoit pas une preuve qu'on ignore les devoirs de la royauté, & qu'on est prêt à abuser de ses droits. Si ce plan ne nous réussit pas, disoient encore les conjurés, nous nous tournerons du côté de l'empereur. Cette résolution prise, les conjurés se séparerent, & avant que le jour parût, ils avoient déja gagné beaucoup de partisans, ce qui les mit en état de s'emparer de Ternobe, où devoit s'être passée la scène tragique dont nous venons de parler. C'étoit la ville la plus forte & la plus considérable de tout l'Hæmus: elle étoit assise sur la cime d'une montagne, & entourée de bonnes murailles, au pied desquelles couloit une riviere.

Dès que le jour parut, la mort d'Asan fut sue, non-seulement dans Ternobe, mais encore dans tout le pays. Pierre se

mit aussi-tôt en campagne & vint former le siege de cette ville : il avoit peu d'espérance de s'en emparer ; Ibancus n'en avoit plus de régner sur la Mysie, *ni* même d'échapper à Pierre, si celui-ci s'obstinoit à le tenir bloqué. Il eut recours à l'empereur, promit de lui livrer Ternobe, & ensuite toute la Mysie: Alexis qui régnoit alors, envoya un général à son secours: l'armée Romaine refusa de suivre encore une fois son chef dans des montagnes qui leur avoient été toujours funestes. Alexis en prit lui-même le commandement, & ne fut pas plus heureux; ensorte qu'il ne resta de ressource à Ibancus qu'une évasion secrette; elle lui réussit. Pierre fut de nouveau maître de toute la Mysie, & s'associa le seul frere qui lui restoit, ce même Jean qui avoit été donné en ôtage à Isaac, & qui s'étoit depuis enfui, après une captivité également longue & inutile aux Romains. Pierre, plus modéré qu'Asan, ne fut pas moins heureux à la guerre : jamais il ne reçut le moindre échec, & la Macédoine aussi-bien que la Thrace prouva, par ses ruines & sa solitude, qu'il avoit souvent battu les Romains, ou n'avoit pas eu besoin de les battre.

Ainsi la mort d'Asan fut inutile à l'empire. On disoit pourtant que le der-

ficier général qu'il avoit vaincu & emmené prisonnier à Ternobe en avoit été l'auteur, & avoit promis sa fille à Ibancus pour l'engager à commettre ce crime. Mais ce général étoit mort dans les fers avant l'exécution, & Ibancus put dire ce qu'il voulut. Alexis parut cependant l'en croire; car non-seulement il le reçut très-bien, mais il promit encore de lui donner la fille du général, dont la veuve, nommée Anne, étoit du sang impérial, & en attendant que Theodora eût atteint l'âge nubile, il fit à Ibancus un état assorti au titre de parent qu'il lui donna.

Ibancus étoit d'une grande taille & d'une force de corps extraordinaire, il joignoit à ces dons de la nature beaucoup d'esprit & de talens; mais on trouvoit à la cour que sa physionomie annonçoit une ame colere & un cœur cruel, & qu'au milieu des Romains il ne pouvoit modérer ses mœurs & ses manieres sur la petitesse & l'égalité qui régnoit entre les courtisans. Ibancus trouvoit peut-être que ces hommes si polis étoient des ames foibles & des cœurs sans consistance, comme leurs corps étoient sans force. Il trouva du moins qu'un enfant qu'il falloit attendre ne lui convenoit point,

& il auroit préféré la mere qui avoit encore de la jeunesse & des charmes. Ce mariage, mieux assorti, eût, dit-on, élevé Ibancus beaucoup plus haut, & ce fut peut-être ce qui empêcha qu'il n'eût lieu. Alexis donna à son nouveau parent un département militaire dans les environs de Philippopole, & de-là, dit Nicétas, il fut, au grand avantage des Romains, un rempart impénétrable aux Blaques ses anciens concitoyens & aux Scythes leurs alliés. Quelquefois aussi il suivit l'empereur dans ses expéditions, & par-tout il lui fut très-utile. Avoit-il tort de ne pas se mettre de niveau avec les courtisans d'Alexis?

J'ai rapporté l'aventure du prêtre Romain, non pour sa prédiction, mais parce qu'elle prouve que les Blaques parloient une langue qui n'étoit pas celle des Grecs. Le nom d'Ibancus qui ressemble beaucoup à l'ivan des Russes, peut faire soupçonner que cette langue étoit mêlée en partie d'Esclavon, & en avoit au-moins adopté la prononciation. Rien n'étoit plus naturel que ce mélange : par-tout où il y eut des Blaques, il y avoit eu, & sans doute il y avoit encore des Esclavons. Ibancus changea son nom en celui d'Alexis, en considération de sa nouvelle parenté avec l'empereur, & parut

décidé à n'avoir plus d'autre maître que celui qui avoit bien voulu le recevoir dans sa famille. Mais c'étoit un foible lien que la parenté dans une cour dépravée, où l'impératrice elle-même étoit accusée d'infidélité, où, après une information, elle fut trouvée coupable, & conduite honteusement dans un couvent, & où, six mois après, elle reparut sur le trône, parce que le peuple s'étoit moqué & du crime & de la punition. Les délateurs eux-mêmes n'avoient pas cru qu'Alexis eût pu prendre la chose si sérieusement. Ils n'avoient eu pour but que de diminuer le crédit de l'impératrice. Telles n'étoient pas les mœurs des Blaques, tel n'avoit pas été le trop cruel Asan; mais Asan & les Blaques avoient battu les Romains & Alexis. Pierre avoit vengé son frere, & un empereur Romain avoit rarement des vengeurs.

Voici un autre trait qui contribuera à faire connoître les Blaques : Chrysus appartenoit à cette nation par sa naissance. On remarque qu'il étoit de petite taille : apparemment c'étoit un défaut rare chez ces braves montagnards. Chrysus n'avoit point approuvé la révolte d'Asan & de Pierre, & n'y avoit point pris de part; il avoit au contraire fait alliance avec les Romains, & faisoit *Alex. Comn. l. 11, c. 3.*

actuellement la guerre à ses compatriotes, à la tête de 500 hommes de sa nation qui étoient à lui, lorsqu'on l'accusa d'avoir de l'inclination pour les Blaques rebelles dont il ne cessoit de s'approcher, & de vouloir se former une principauté dans leur voisinage. Sur cette accusation Chrysus fut arrêté & mis en prison. Alexis lui rendit ensuite la liberté & l'envoya à Strummitza, ville forte dans le voisinage des Blaques, & dont il lui donna le commandement. Ses espérances furent trompées ; le Blaque s'appropria Strummitza, & fit de-là des courses qui incommoderent beaucoup les Romains. Ce fut même en grande partie contre lui qu'Alexis se mit en campagne & rassembla une nombreuse armée, peu avant la disgrace de l'impératrice : il menaçoit aussi les autres Blaques & les Scythes ; mais il avoit à peine été deux mois hors de sa capitale qu'il y retourna pour passer d'un palais à un autre. Un Blaque qui, en restant fidele aux Romains, avoit retenu dans leur parti 500 hommes de sa nation, qui avoit fait alliance avec les Romains & la guerre aux autres Blaques, qui s'empara d'une ville & s'y maintint; un tel homme n'étoit ni un berger, ni un vagabond ; c'étoit un seigneur assez puissant, & vraisemblablement il ne fut

pas le seul chez les Blaques qui eut des sujets. Asan & ses freres ne durent pas être non plus des pâtres ordinaires : Ibancus dut valoir encore mieux ; il se croyoit plus digne de régner qu'Asan ; Alexis le jugea digne de son alliance ; mais d'où venoit la noblesse ou la puissance de ces Blaques ? étoient-ils les descendans des anciens capitaines Romains qui avoient commandé des garnisons stables ? faisoient - ils remonter leur origine à des seigneurs Esclavons ? La premiere opinion est la plus vraisemblable, s'il y avoit un fondement à celle qui leur donnoit une origine Italienne.

Nicétas dit, sous une des années suivantes, que les Scythes, avec une cohorte de Blaques, passerent le Danube, & ravagerent autant de petites villes qu'il y en avoit dans les environs de Mesene & de Tzurule. Ce passage expliqué rigoureusement, supposeroit qu'il y avoit des Blaques au nord du Danube ; mais ce n'est peut-être qu'une négligence de style dans l'historien. C. 8

Cependant Chrysus ne s'étoit pas contenté de l'acquisition qu'il avoit faite de Strummitza ; il venoit encore d'occuper Prosace, dont il faisoit sa capitale ; c'étoit un endroit très-fort, assis sur deux pointes de rocher, où l'on ne pouvoit Lib. III c. 1.

entrer que par un passage étroit; le reste étoit inaccessible, & par un jeu de la nature, dont l'art avoit profité, l'Axius ou Bardar, fleuve très-profond, entouroit ces rocs escarpés. Avec les travaux qu'on y avoit faits, cette place étoit devenue imprenable; mais les Romains l'avoient négligée depuis qu'ils croyoient n'avoir rien à craindre des Bulgares. Le Blaque Chrysus s'en étant emparé, il fit porter des vivres de toute espece, en garnit les murs de machines de guerre, & répandit sur les côteaux voisins que couvroit sa nouvelle forteresse, des troupeaux nombreux qui ne devoient pas être inutiles pendant un siege, & qui, pendant la paix, faisoient sans doute sa plus grande richesse. Dans la même contrée il avoit grand nombre de villes, de bourgades & de châteaux moins importans. Enfin il étoit devenu digne que l'empereur marchât en personne contre lui seul, & même avec un corps de Turcs auxiliaires qui firent quelques Blaques prisonniers, & à qui on les laissa, contre le sentiment des honnêtes gens qui n'approuvoient pas qu'on abandonnât ainsi des chrétiens à ces infideles. C'étoit une partie du butin qu'avoit produit la prise de plusieurs châteaux, & le ravage d'un pays que Chrysus possédoit entre Thessalonique

& Prosaca. Il falloit continuer à faire ainsi des conquêtes faciles, pour rendre le courage aux troupes; mais la saison des melons & des figues approchoit, & on ne trouvoit pas ces fruits chez les Blaques comme dans les jardins délicieux de la Propontide. Alexis voulut donc brusquer la guerre, & fit attaquer Prosaca. Contre toute espérance ses troupes forcerent en un moment les ouvrages extérieurs, gravirent jusqu'au haut du rocher, & s'approcherent du corps de la place; mais quand elles demanderent des haches pour briser les portes, il ne s'en trouva point; elles demanderent des échelles, elles vinrent trop tard. L'empereur, au lieu de faire pendre sur le champ le chef des ingénieurs, lui fit à peine une légere réprimande. Un prince qui s'occupoit des melons & des figues de ses jardins, ne trouvoit pas que ce fût une grande faute d'avoir oublié des haches & des échelles. Cependant l'attaque échoua; on la renouvella le lendemain, & elle échoua encore avec beaucoup de perte, sur-tout par l'effet des machines que servoit très-bien un ingénieur habile qu'on avoit mal payé & qui étoit passé chez les Blaques: ceux-ci, dans une

sortie, enleverent un quartier de l'armée impériale, & Alexis, pour retourner à ses figues, fit la paix avec Chrysus à qui il céda Prosaca, Strummitza & tout le pays des environs; il lui promit aussi, quoiqu'il fût marié, de lui donner pour épouse une de ses parentes, & il en choisit une qui elle-même avoit déja un mari, auquel il l'ôta.

Vers ce même tems, il remaria à Théodore Lascaris sa fille Anne, la même à qui Ibancus avoit adressé ses voeux, mais dont on lui gardoit la fille. On amusoit encore les jeunes mariés de jeux puériles, privés & ridicules (car rien n'étoit plus ni grand, ni beau, même dans les fêtes) lorsqu'un courrier, arrivé de Philippopole, apporta à Alexis la triste nouvelle qu'Ibancus venoit de se révolter. Je ne sais si le mariage d'Anne & l'exemple de Chrysus ne le déterminerent point à se déclarer; mais il paroît qu'il s'étoit préparé de loin à n'avoir plus de maître. Nous avons dit qu'il commandoit les troupes destinées à défendre le territoire de Philippopole. Il étoit réellement le maître absolu de cette contrée & de ces troupes; il y disposoit de tout à son gré: toutes ses largesses étoient pour les Blaques qui s'attachoient à lui: il leur don-

soit les meilleures armes, les exerçoit avec soin, & à mesure qu'il en augmentoit le nombre, il laissoit diminuer dans la même proportion celui des Romains : il avoit bâti de bonnes forteresses dans tout le pays voisin de l'Hæmus, & les Blaques osoient à peine se présenter de ce côté-là. L'empereur le récompensoit de ses travaux : on lui disoit pourtant qu'Ibancus se proposoit une autre récompense; mais il n'en crut rien, tant qu'il lui fut plus commode de ne le pas croire.

Bien-tôt le fier & habile Blaque fut un ennemi redoutable. Vainqueur d'une armée Romaine, il étendit ses conquêtes jusque bien avant dans la Macédoine, fit révolter Abdere, & subjugua la province des Smolenes. Il avoit pour allié Jean, prince de Zagora dans le mont Hæmus, par où je crois qu'il faut entendre le successeur d'Asan & de Pierre. Celui-ci périt, comme Asan, par la main parricide de l'un de ses sujets. Nicétas ne dit point le tems de sa mort, & peut-être le titre de prince de Zagora qu'il donna à Jean, prouve-t-il qu'en cette année Jean n'étoit encore que le collegue de son frere. Mais peu après le même historien nous le représente à la tête d'une armée nom- C. A

breuse, avec laquelle il prit Constance, grande ville de Rhodope & Varna, ce qui suppose que Pierre ne vivoit plus. Cette irruption avoit été précédée d'une autre que les Comans avec les Blaques avoient faite dans la Thrace; on avoit même eu lieu de craindre qu'ils ne vinssent la terminer sous les murs de Constantinople. Mais les *Russes*, peuple très-chrétiens, dit Nicétas, partie de leur propre mouvement, & partie à la priere de leur évêque, combattirent pour les Romains avec un zele admirable, mus d'une pieuse compassion pour un peuple chrétien que les Barbares traitoient fort mal, & indignés qu'on l'entraînât plusieurs fois par an en captivité pour le vendre ensuite à des peuples infideles. Ce fut là ce qui engagea Romain, prince de Kalitze, à rassembler une bonne & nombreuse armée, & à faire une irruption dans le pays des Comans qu'il pilla & ravagea sans aucun obstacle. Ce premier secours qu'il avoit donné aux Romains lorsqu'ils s'y attendoient le moins, fut suivi de plusieurs autres diversions semblables, dont l'effet fut de délivrer les Romains des incursions des Comans, lorsque réduits aux plus fâcheuses extrémités, ils devoient craindre le dernier des malheurs.

Les Ros.

Mais dans la même année, où une pareille diversion avoit fait sortir de la Thrace les Comans & les Blaques, une guerre civile déchira les Tauroscythes. Romain, & Ruricas prince de *Kiaba*, se firent une cruelle guerre. Le premier, homme robuste & brave, fit encore un grand carnage des Comans qui avoient amené au secours de Ruricas une armée aussi leste que brave & bien disciplinée. Nous avons vu que Jean, prince de Mysie, pour n'avoir plus avec lui les troupes auxiliaires des Comans, n'en fut ni plus tranquile, ni moins heureux, puisqu'en peu de jours il enleva deux grandes villes à l'empire. Mais je n'ai point encore dit comment avoit fini la révolte d'Ibancus. Ou Kiovie.

Alexis s'étoit mis à la tête de l'armée qui devoit perdre le rebelle, & sa présence ne servit qu'à augmenter la honte de ses armes. Cependant il avoit toujours en chemin des messagers qui portoient des propositions à Ibancus, & des assassins qui lui promettoient sa tête. Le rebelle, sollicité par les premiers de venir trouver Alexis, ne voulut ni se rendre auprès de lui, ni entendre parler de paix, si avant tout l'empereur, par des lettres en bonne forme, ne lui cédoit toutes les villes & tout le pays

dont il s'étoit d'abord emparé, & ne lui envoyoit la princesse Théodora avec les ornemens impériaux. Tout fut accordé, & un serment solemnel confirma le traité. Aussi-tôt Alxis envoya à Ibancus un livre des évangiles & l'aîné de ses gendres, pour l'engager à le venir trouver. Le prince Blaque céda à ses instances, rassuré par un serment qu'il croyoit inviolable, & fut aussi-tôt mis dans les fers. Son frere Mitus fut relégué, & sa principauté reconquise en peu de jours. Alexis fut bien-tôt puni de sa perfidie, ou d'une autre lâcheté non moins criminelle. Un de ses parens & son grand écuyer Manuel Camitzes avoit été pris dans une bataille qu'il avoit livrée aux Blaques, & sur le champ Alexis avoit confisqué, ou plutôt envahi tous ses biens.

Camitzes, après une longue détention, pria son maître & son parent de prendre sur ses biens de quoi payer sa rançon, & de ne pas le laisser languir plus long-tems dans les fers comme un vil malfaiteur ; ses prieres furent inutiles ; il les renouvella, mais ce fut en vain. Alors Camitzes s'adressa au Blaque Chrysus, & obtint deux quintaux d'or, à quoi sa rançon avoit été fixée, & se rendit à Prosaca auprès de son libé-

rateur. De-là il écrivit encore à Alexis pour le supplier de rendre sa rançon à Chrysus, & lui représenter que la somme à quoi elle montoit, n'étoit qu'une très-petite partie de ce qu'il s'étoit approprié depuis sa détention. Alexis calcula que la parenté de Camitzes ne valoit pas la somme demandée, & d'après ce calcul il refusa de rembourser Chrysus. Camitzes, réduit au désespoir, se donna tout entier à son libérateur, & concerta avec lui une invasion dans le pays voisin de Prosaca : il partagea l'exécution du plan qu'il lui avoit suggéré, & bientôt ils furent maîtres de toute la Pélagonie : ils attaquerent ensuite Prilape & le prirent sans peine : d'autres conquêtes suivirent celle-là, par-tout où ils se présenterent ; la crainte les multiplia où ils ne porterent pas leurs armes ; sur une simple sommation plusieurs villes se rendirent, & de conquêtes en conquêtes, ils pénétrerent par Tempé, jusque dans la Thessalie, où tout le plat-pays subit leurs loix : à leur approche toute la Grece s'ébranla, & tels furent les progrès de la révolte, & les effets du mécontentement, que le Péloponese se souleva à leur instigation.

Dans le même tems, un homme de néant, un Cypriot contrefait, mais

parvenu par les plus bas emplois de la finance jusqu'au commandement des Smolenes, osa se révolter contre Alexis, homme encore plus vil que lui, & crut que les montagnes de la Smolenie seroient un rempart suffisant contre toutes les forces de l'empire. Mais bien-tôt il fut forcé de fuir dans la Mysie; Chrysus se laissa tenter par l'offre que lui fit l'empereur de lui donner Théodora qui avoit été fiancée à Ibancus, & rendit, à condition, Prylape & la Pélagonie. Camitzes, abandonné, se soutint quelque tems dans la Thessalie, & en fut enfin chassé; une mauvaise ruse fit aussi perdre à Chrysus la ville de Strummitza, qui avoit été le berceau de sa grandeur, & la fit rentrer sous les loix d'Alexis. Enfin ce prince fit la paix avec Jean, roi des Blaques ou des Bulgares.

Innoc. P. l. 11, epist.

Je donne ce titre à Jean, parce que le pape Innocent III. écrivant à ce prince qu'il appelle Joannitz, le qualifie roi des Bulgares & des Vlaques. *Ayant appris*, lui disoit Innocent dans cette lettre, *que vos ancêtres ont tiré leur origine de la noble ville de Rome, & que vous avez hérité d'eux, avec la noblesse de leur sang, les sentimens d'une sincere dévotion envers le saint siege apostolique, nous nous sommes proposés depuis long-tems de vous visi-*

ter par nos lettres & nos envoyés. On voit qu'Innocent III. saisit une opinion populaire pour flater le roi des Vlaques, & & pour fortifier, ou même faire naître cette dévotion qu'il lui suppose pour le saint siege. Mais l'intérêt qu'avoit le pontife à accréditer cette opinion, déja ancienne, & le peu de moyen qu'il avoit de la vérifier, ne laissent de force à son témoignage que pour prouver que telle étoit l'opinion reçue sur l'origine des Blaques ; car il ne faut pas ici séparer cette origine de celle de Jean qui étoit de race Blachique, ainsi que le dit Nicétas auteur contemporain. Mais si l'opinion adoptée par Innocent III. prouve invinciblement que les Blaques ne tiroient ni leur nom, ni leur origine de la riviere d'Ili dans le nord de l'Asie, elle ne prouve pas davantage en faveur de la colonie, dont un Flaccus devoit avoir été le fondateur. Je ne serois pas si affirmatif contre cette opinion d'Æneas Sylvius, si les Blaques eussent été un peuple peu nombreux, renfermé dans un petit territoire, ailleurs pourtant que dans la Valachie moderne ; mais nous avons déja vu que depuis la mer Egée jusqu'au Danube, & depuis Anchiale jusque près de la Pélagonie, il y avoit des Blaques, riches en troupeaux.

C'étoit une espece d'hommes plutôt qu'un peuple particulier. Pour confirmer cette assertion, il ne faut que jetter les yeux sur la destruction de l'empire Grec. Je commencerai par un passage de Laonicus Chalcondyle, quoiqu'il me paroisse rempli de fautes & encore plus obscur.

Ternobe. « Les Bulgares ou Mysiens habitoient, » dit-il, dans les environs du Danube, » & avoient *Trinabe* pour ville capitale. » Ils étoient différens des Serviens, Sorabes ou Triballes, avec lesquels il » ne faut pas les confondre, puisqu'ils » n'avoient pas la même origine ..... » Les Triballes sont la nation la plus » ancienne & la plus nombreuse de l'Univers. Ils sont venus dans le pays » qu'ils habitent, après être sortis des » contrées qui sont au-delà du Danube, » & à l'extrémité de l'Europe, savoir » de la Croatie, du pays des Pruses qui » sont sur l'Océan septentrional, & de » la Sarmatie, qu'on appelle aujourd'hui la Russie. Le froid excessif qui » regne dans ces climats les engagea, » dit-on, à quitter leur patrie : ils passerent le Danube, acquirent par leurs » armes toute cette grande région qui » s'étend jusqu'au golfe Adriatique, vis-à-vis des Vénitiens, & s'y établirent,

» Quoiqu'ils ſoient diviſés en pluſieurs » peuples, qui tous portent des noms » différens, leurs mœurs ſont les mê» mes, & ils parlent encore aujour» d'hui la même langue : diſperſés de » tous côtés, ils ont des établiſſemens » dans toute l'Europe : quelques-uns » habitent la Laconie, dans le Pélopo» neſe, près du Taygete ou Tænare; » un autre peuple occupe tout le pays » qui s'étend depuis la Dace juſqu'au » Pinde, qui eſt une montagne de la » Theſſalie. On donne à l'un & à l'autre » le nom de Blaques. Je n'oſe cepen» dant aſſurer qu'ils aient paſſé dans » l'Epire ; mais je n'ignore pas que » les Triballes, les Myſiens, les Il» lyriens, les Polonois & les Sar» mates (ou Ruſſes) parlent tous la » même langue, d'où je crois être en » droit de conclure qu'ils ont la même » origine ; mais je ne trouve dans aucun » hiſtorien comment ils ont adopté des » mœurs différentes, & ſe ſont établis » dans les différens pays qu'ils occu» pent ».

Il paroît y avoir de la contradiction dans ce paſſage, puiſque l'auteur dit plus haut, que tous les peuples qui ont la même origine que les Triballes, ont auſſi les mêmes mœurs, & qu'ici il re-

connoît dans les mœurs une différence dont il ne sait pas la raison; mais cette contradiction disparoît quand on fait attention que dans la derniere partie de ce passage il parle des peuples qu'il appelle Blaques, & forme à leur sujet deux doutes; le premier, si des Blaques du Peloponese, ou de ceux du continent, sont descendus les habitans de l'Epire; l'autre, comment il se fait que les Blaques n'aient pas les mêmes mœurs que les Triballes & les autres tribus de la même nation. A ces deux doutes il paroît en joindre un troisieme sur la maniere dont les Blaques se sont établis dans les différens pays qu'ils occupent. Il continue ainsi, & toujours sans répéter le nom des Blaques, comme dans les phrases précédentes.

« Ils habitent en-deçà & au-delà du » Danube, & leur domination s'étend » dans une vaste région: il ne faut pas » confondre la haute & la basse Mysie, » comme si elles étoient toutes deux en-» deça du Danube; il est plus exact de » dire que la haute Mysie est au-delà » de ce fleuve: la basse Mysie est celle » que l'on dit être habitée par les Bul-» gares ».

Chalcondyle ne parle certainement ici de la haute Mysie qu'à l'occasion des

Blaques, dont le pays a aussi été designé sous ce nom par quelques Occidentaux, & non sans quelque raison, puisque les Blaques les plus voisins du Danube étoient les anciens Mysiens, suivant Nicetas. Reprenons maintenant toutes les Blaques que nous croyons avoir trouvées dans Chalcocondyle. Les *Lib. III.* Blaques du Peloponnèse doivent être le *c. 23.* même peuple dont Phrantsa fait un portrait peu avantageux sous le nom d'Albanites, lorsqu'il parle des guerres du Peloponese : ces perfides changeoient plusieurs fois de maîtres dans une seule semaine, & stipuloient toujours qu'on leur laisseroit la garde de leurs bourgs & de leurs villes qu'ils appelloient *castras*, dans leur langue mêlée de barbarie. Cette langue, comme l'on voit, devoit être à moitié latine.

Le même auteur, parlant d'une expédition de Mahomet II. dans l'Etolie, & aux environs de Neupacte, qu'on appelloit alors Galata. « Mahomet, dit-il, » réduisit en esclavage tous les habitans » de ce pays, non-seulement ceux qui » étoient Vénitiens, mais aussi ses tri» butaires de la petite Valachie ». Nous voyons par-là à quoi peut se rapporter le premier doute de Chalcocondyle. L'Epire, pays voisin de l'Etolie, avoit

des Blaques pour habitans, & cet auteur ne savoit pas d'où ils y étoient venus. On le voit former sur les Albaniens des assertions relatives aux doutes qu'ils avoient sur les Blaques. Il commence par assurer qu'ils ne sont pas Illyriens, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas d'origine Esclavonne ; mais je sais, ajoute-t-il, pour en avoir des preuves & l'avoir entendu dire à des gens instruits, que les Albaniens étant partis d'Epidamne, s'étendirent dans les parties maritimes de l'Europe qui regardent l'orient, & qu'ayant subjugué l'Etolie, l'Acarnanie, & une grande partie de la Macédoine, ils s'établirent dans ces contrées, & s'étendirent à-peu-près jusqu'au Pont-Euxin & au Danube, & jusqu'à la Thessalie.

A travers les notions confuses de cet auteur peu instruit, on voit que les Albaniens étoient les mêmes qu'on appelloit Blaques, entre la Dace & le Pinde; dans l'Etolie, ils n'étoient pas différens des petits Valaques; dans le Peloponese, on les appelloit indifféramment *Blaques* ou Albanites : mais on peut nier que jamais un peuple parti de Dyrrachium ait fait toutes les conquêtes que lui attribue Chalcocondyle. Tout ce qu'il y a de vrai dans son assertion, est que

le pays des Albanines proprement dits, étoit voisin de Dyrrachium.

Georges Acropolite, parlant des princes d'Epire contemporains de Théodore Lascaris, dit qu'après la mort de Michel, Théodore son frere gouverna l'Epire & étendit trop loin sa domination: « car il ajouta, dit-il, à ses Etats » une grande étendue de pays qu'il en» leva aux Italiens, & une beaucoup » plus grande encore qu'il conquit sur » les Bulgares. On comptoit entre ses » conquêtes la Thessalie, Achride, Pri» lape, *Albanum*, & même Dyrrachium. » Il s'empara de cette derniere ville, » losque Pierre (de Courtenai) vint re» clamer les droits de sa femme, laquelle » étoit sœur des empereurs Baudoin & » Henri. Pierre fut battu près de Dirra» chium, peu après son débarquement, » passa cette riviere, & alla s'engager » dans le territoire montueux & diffi» cile d'Albanum, ou peu après il per» dit une bataille & la vie ». C. 14.

Dans tout ce passage Albanum ne paroît être qu'une ville, qui doit plutôt avoir donné son nom aux Albanites qu'aux Albanois, & dont on ne devroit pas soupçonner que les habitans se fussent transportés jusque dans le Pelóponèse; mais lorsque dans un autre en-

C. 49. droit, Georges Acropolite parle d'un citoyen d'Albane, nommé Gulame, qui campoit dans le territoire de Castorie, avec une armée qu'il avoit levée à Albane, on commence à croire que ce nom put devenir celui d'un grand & puissant peuple; & on ne peut douter que cette Albane ne soit la même dont nous venons de parler, quand on considere que la défection de Gulame, qui se donna à l'empereur Jean, mit dans un état fâcheux les affaires de Michel, despote de l'Epire & de la Thessalie; & lorsque peu après nous voyons ce même Michel céder à l'empereur le château de Prilape, Bolose & Croas dans l'Albane, il ne doit plus nous rester aucun doute que ce nom n'ait été celui d'un pays assez considérable, & le même précisément qu'on a toujours appellé depuis Albanie, & dans lequel la forteresse de Croie devint si fameuse, pour avoir été le rempart des Chrétiens, lorsque Scanderberg la défendoit, & en sortoit comme un lion de son antre, contre les armées formidables des Ottomans.

C. 66. Georges Acropolite parle encore d'Albane, pour dire que l'empereur Théodore Lascaris en donna le commandement à Constantin Chabaron, & que
C. 67. lui-même, ayant été laissé dans ces con-

trées, alla de Thessalonique à Berroce, d'où il prit le chemin d'Albane, où il arriva par Castorie & Achrida, en laissant la Servie derriere lui. Il partit d'Albane avec les habitans les plus distingués de cette contrée qu'il mena à Dyrrachium. Il s'étoit rendu de-là à Prilape, lorsqu'il apprit que le commandant d'Albane avoit été trahi par sa belle-sœur, & étoit prisonnier du despote Michel. Aussi-tôt il prit la route d'Achrida, pour tâcher de remettre sur un meilleur pied les affaires des *Albanites*, & envoya au-devant un maître d'hôtel de l'empereur; mais il fut ensuite trop heureux de se retirer d'Albane: car, ajoute-t-il, *la nation des Albanites* étoit entrée dans la conjuration de Michel, & s'étoit liguée avec ce perfide despote. La paix se fit sans que les Albanites rentrassent sous l'obéissance de Théodore Lascaris; ainsi il n'est pas surprenant qu'étant restés unis avec le despote, on leur ait attribué les conquêtes que firent, en différens tems, les princes d'Epire, & qu'on les ait confondus avec les Blaques, dont ils ne différoient que par leurs noms.

Il n'est pas douteux, ce me semble, qu'Albane n'ait été le nom d'un pays peu éloigné de Dyrrachium. Je n'assurerois

pas de même qu'il y ait eu une ville de ce nom, puisque les passages qui paroissent le supposer, peuvent être expliqués par ceux qui en font le nom d'un pays.
C. 6 Il me semble pourtant que le nom d'Al-
83. banites que Ducas donne toujours aux Albanois, est plutôt le dérivé d'un nom propre de ville que celui d'un nom de pays; il acheve du moins de prouver que le nom des Albanois ne leur étoit point propre, & qu'ils le tiroient ou de leur ville principale ou de leur pays. Il y a toute apparence que la nature de ce pays qui étoit montagneux, donna lieu à la dénomination sous laquelle il
Georg. fut connu, parce qu'on appella Albes
Acrop. c. ou Alpes les montagnes de ce canton, comme on apella Pyrénées des montagnes qui n'en étoient pas éloignées. Mais quelle qu'ait été l'étendue du territoire d'Albane, ou des montagnes qui donnerent leur nom aux Albanois, ne doutons point que ce nom ne soit devenu celui de tous les peuples qui leur ressembloient, & n'ait été le synonyme
Lib. II, ou à-peu-près de celui des Blaques. Syr-
c. 24. gianne, dit Cantacuzène, se rendit par Locres & l'Acarnanie chez les Albanois qui habitent autour de la Thessalie (&
Id. lib. sur l'Achelous). Ce sont des bergers in-
IV, c. 43. dépendans, avec lesquels Syrgianne s'é-

toit lié d'amitié, lorſqu'il commandoit en Occident. Ils lui donnerent des guides qui le conduiſirent chez le crales de Servie. Quelque tems après Andronic le jeune étant en Theſſalie, les Albanois, qui ſans avoir de rois menoient la vie paſtorale ſur les montagnes de cette province, & qu'on appelloit Malacaſiens, Pocciens & Maſarites, du nom de leurs chefs, vinrent trouver cet empereur, au nombre de douze mille, le saluerent & lui offrirent leurs ſervices. Ce n'étoit pas qu'ils vouluſſent ſe ſoumettre à lui; mais comme l'hiver approchoit, ils craignoient que les Romains n'en profitaſſent pour les détruire: car outre qu'ils n'avoient point de villes, le ſéjour des montagnes, où ils ſe tenoient pendant l'été, leur devenoit inſupportable par le froid qu'il y faiſoit en hiver, & qui les obligeoit de deſcendre dans la plaine; non que ces Albanois ne fuſſent belliqueux; ils l'avoient prouvé plus d'une fois aux dépens des villes voiſines, & le prouverent encore peu après en renouvellant leurs brigandages ordinaires dans le territoire de pluſieurs villes ſituées entre la Theſſalie & Epidamne; mais ils n'oſoient attendre dans la plaine la cavalerie Romaine qui étoit compoſée alors de toutes les troupes na-

Ib. c. 2

C. 3

tionales de l'empire, & ils n'en avoient rien à craindre dans leurs montagnes. Andronic auroit même été hors d'état de les punir, s'il n'eût mené avec lui une troupe de Turs qui étoient fantassins & très-bons archers. Ainsi la milice Romaine étoit devenue impuissante contre toutes ces especes de sauvages qui multiplioient le despotime & les vexations du souverain & de ses esclaves privilégiés, & il se formoit dans le cœur de l'empire des républiques indépendantes qui absorboient toute sa substance. Telles étoient les communautés Albanoises, telles les seigneuries des Valaques. Mais je dois continuer la preuve que j'ai entreprise de la pluralité des Valachies.

l. 28, p. 30. Amurat, fils d'Orchan, dit encore George Phrantza, que j'ai déja cité sur les petits Valaques d'Etolie, Amurat n'ôta aux Bulgares qu'une petite partie de leur pays. Ce fut Bajazet, suivant le même auteur, qui après avoir conquis une partie de l'Albanie, marcha contre Miltzas, prince de Blachie, & lui enleva une grande partie de ses états. Cependant il n'osa combattre Miltzas dans les lieux difficiles où il s'étoit retiré, & lui accorda la paix, à condition qu'il seroit son tributaire. Bajazet

conquit aussi une bonne partie de la Servie & de la Bulgarie (mais on ne voit point qu'il ait jamais passé le Danube, d'où je conclus que cette Valachie, sur laquelle régnoit Miltzas, étoit aussi voisine de la Servie que de la Bulgarie, & l'une de celles qui étoient au midi du Danube).

Mahomet, fils de Bazajet, continue Phrantza, ne se fut pas plûtôt rendu maître de tout l'empire qu'avoit possédé son pere, qu'il augmenta le tribut de la Mauro-Valachie & de la Bogdiane. La Mauro-Valachie étoit la Valachie noire, ou plutôt celle qu'arrosoit ce fleuve Maurus, près duquel Alexis Comnene avoit battu les Patzinaces, après avoir été joint à Enos par les recrues que Melissene avoit faites dans le pays voisin, & dont les Blaques faisoient une bonne partie: c'étoit aussi dans cette contrée, & par conséquent dans le voisinage de l'Hebre, qu'étoit le mont Maurus. La Mauro-Valachie étoit donc une partie de l'ancienne Thrace ou de la Macédoine. *c.* 31.

Amurat, fils de Mahomet, dit toujours Phrantza, attaqua, mais inutilement, les Valaques & les Mauro-Valaques, & se retira avec perte. Ayant ensuite entrepris une autre expédition contre *c.* 34.

les seuls Valaques, & ceux-ci s'étant fait joindre par les Hongrois, les uns & les autres furent battus, & perdirent environ 30 mille hommes. Voilà donc trois peuples de Valaques que connoissoit George Phrantza, les petits Valaques dans l'Etolie, les Mauro-Valaques dans la Thrace, ou sur le Maurus, & les Valaques simplement dits, que je crois être les Valaques du nord, qui conservent encore ce nom. Mais il y avoit encore une autre Valachie, dont Phrantza ne parle point, & que Chalcocondyle nous a indiquée, quoique très-confusément. Je ne parle point de celle du Peloponese, mais de la grande Valachie, dont le nom paroît avoir été substitué à celui de la Thessalie.

Lib. 1, c. 2. Pachymère, parlant du grand projet que le despote Michel avoit formé d'enlever aux Latins la ville de Constantinople & de s'y faire proclamer empereur, comme issu de la famille des Anges, fait l'énumération des grandes alliances qui lui élevoient le courage, & des autres moyens qu'il avoit d'exécuter de grandes entreprises. Son fils bâtard, nommé *Jean*, continue Pachymère, pouvoit le seconder avec de grandes forces que lui auroit fournies le peuple sur lequel il régnoit. Jean avoit

épousé la fille de Taronas, & régnoit sur un peuple nombreux, qui le mettoit en état de soutenir lui seul de grandes guerres, & de faire des conquêtes sur ses voisins; car il avoit à ses ordres une armée composée de cette nation, qui fut autrefois de race Grecque, qui en partagea le nom avec les autres Grecs, & que le fameux Achille mena au siége de Troyes, mais qu'on appelle maintenant les *Megaloblachites*. Pachymère ne pouvoit désigner plus clairement la Thessalie, ou du-moins la partie maritime de cette contrée; mais, dit-il, on appelle aujourd'hui Megalo-Blachites ou grands Blachites, les habitans de cette contrée. Je crois que ces dernieres paroles ne signifient pas moins clairement que les Thessaliens étoient alors connus sous le nom de grands Blaques, & leur pays sous celui de grande Blachie, ou de grande Valachie; mais pour que la terminaison que Pachimère donne au nom de ces Blaques, ne laisse point de scrupule sur l'explication que j'en donne, je citerai encore Georges Acropolyte, qui dit, qu'à la suite d'une grande victoire, Asan, roi de Bulgarie, n'eut qu'à se présenter pour recevoir les soumissions d'Andrinople, de Didymotreche; de tout le Bolere, de Serres, de la Pelago-

nie, de Trilape & des lieux voisins; qu'il parcourut aussi la grande Blachie, se rendit maître d'Elban, & fit piller un grand pays jusqu'à l'Illyrie. Voilà donc une grande Blachie, dont la position ne s'éloigne point de celle de la Thessalie ou du pays des Megalo-Blachites, ainsi que les appelle Pachymère ; mais ce savant auteur dit que les grands Valaques avoient été Grecs, qu'ils en avoient porté le nom, & qu'Achille les avoit commandés. Ils descendoient donc des Thessaliens, ce n'étoient donc point des Barbares; leur nom ne prouve donc point une origine Barbare, il ne prouve pas non plus le plus léger rapport avec celui de Flaccus, fondateur d'une colonie Romaine. Quelle colonie que celle qui auroit donné des habitans à la Mysie, à la Thrace, à l'Etolie & au Peloponese, sans compter l'ancien pays des Roxolans, ou la Valachie moderne! Mais dans le mont Hæmus & au-delà, les Valaques sont les anciens Mysiens; en Thessalie, ce sont les anciens Thessaliens; en Macédoine & dans la Thrace, ce sont tous ceux qui s'adonnent à la vie pastorale, ou dont les troupeaux sont la richesse. Concluons de-là que par-tout les Valaques furent d'anciens sujets de l'empire Romain, des Romains,

des Grecs, des Illyriens, des Thraces, des Macédoniens, des Myſiens, qui devinrent Barbares en paſſant ſous le joug des Barbares, qui continuerent à l'être par leur mélange avec les Sclaves, & par leurs mœurs, & à qui on donna un nom commun, ou parce que dans le ſens qu'on lui prêtoit il leur convenoit à tous, ou parce que d'un peuple, à qui on l'avoit donné par quelque raiſon particuliere, on le tranſporta à tous ceux dont la deſtinée fut la même.

S'il reſte encore quelque doute ſur l'identité de la grande Blachie & de la Theſſalie, un autre paſſage de Georges Acropolite, que je dois citer ailleurs, le fera ceſſer, ou plutôt il doit diſparoître dès à préſent, devant un monument que nous a conſervé Jean Cantacuzène; *Lib. III, c. 53.* c'eſt la Bulle d'or, par laquelle il conféra à Jean l'Ange le gouvernement perpétuel & héréditaire de la Theſſalie, à laquelle il ne donne pas d'autre nom dans ſa narration; mais dans la Bulle même, la Theſſalie n'eſt pas nommée une ſeule fois: ce ſont les *châteaux ou pays de Blachie* dont Jean l'Ange eſt créé chef & préfet, c'eſt la *préfecture de Blachie* qui lui eſt conférée; c'eſt dans *tout le pays de Blachie* que Jean doit faire

nommer les empereurs aux occasions accoutumées; ce sont les *confins de la Blachie* qui doivent être maintenus sur l'ancien pied, & c'est à la *Blachie* que Jean doit réunir les châteaux qu'il pourra recouvrer sur les frontieres. La Bulle ajoute que Jean l'Ange sera obligé de servir l'empereur dans l'Occident avec tout le *fossat Romain & Albanitique*, & au-delà de Christopolis, avec un aussi grand *fossat* qu'il pourra. On appelloit ainsi le contingent provincial que devoit chaque gouverneur, peut-être du nom latin des fossés ou retranchemens que les troupes provinciales avoient défendus dans leur institution. Les deux *fossats* que devoit la Thessalie sont remarquables; le fossat Romain paroît être celui des Blaques. J'ai déjà proposé une conjecture sur l'étymologie de ce nom; en voici une autre qui n'est pas sans vraisemblance.

Les Blaques, en général, étoient tous ceux qui nourrissoient des troupeaux. Telle dut être la ressource des malheureux habitans de l'empire qui, après avoir perdu leur patrie, envahie par les Barbares, se réfugierent au loin dans d'autres provinces, ou qui, inquiétés sans cesse dans la plaine où l'ennemi moissonnoit ce qu'ils avoient semé, se

réfugierent dans les montagnes avec leurs troupeaux, & s'accoutumerent insensiblement à ne compter que sur cette partie de leurs biens, & à préférer le séjour des montagnes à celui de la plaine. Si le mont Hæmus fut toujours appellé Balkan ou Balk dans la langue du pays, les Blaches ou Blaques furent d'abord les habitans de cette montagne, & leur nom passa à tous ceux qui leur ressembloient, sinon on les appella ainsi dans le sens de metanastes ou de peuples transplantés, comme un de nos annalistes a dit, sous l'an 744 *les Francs allerent en Baviere, lorsqu'arriva ce walus, & le Romain sortit de l'Allemagne.* Walus est ici une émigration; ainsi les Romains sortis de la Souabe en 744, étoient des Walaques ou des émigrans, comme le furent la plupart des Walaques qui avoient fui devant les Barbares, soit pour passer d'une province à l'autre, soit pour se réfugier sur les montagnes. Si on me demande comment ce mot put être employé par les Grecs, je répondrai qu'ils en adopterent plusieurs autres, que leur apprirent les Francs, les Germains & les Bretons, dont ils avoient toujours grand nombre dans leurs armées, & qui composoient la garde du palais; peut-être même les

Bouq. t. II, p. 640.

habitans de l'Hæmus, dont une grande partie devoit descendre des *petits Goths*, se donnerent-ils ce nom dans une langue qui ne leur étoit pas étrangere.

Il me resteroit à dire comment les Blaques s'établirent au nord du Danube ; mais si je n'ai pas répondu à cette question par les observations que j'ai faites sur la conduite des Bulgares à l'égard de leurs prisonniers ; si l'alliance perpétuelle de cette nation avec les Barbares qui furent les plus puissans au nord du Danube, ne prouve pas la facilité avec laquelle ils purent faire & soutenir cet établissement, je puis répondre qu'après tout ce que j'ai prouvé au sujet des Walaques, il y auroit de l'injustice à alléguer contre moi une omission dont personne ne doit être surpris de la part des historiens Grecs. J'ai pourtant encore une autre réponse que me fournit l'histoire des Blaques & des Bulgares. Lorsqu'Alexis l'Ange remportoit avec rapidité ces petits avantages par lesquels j'ai fini l'histoire des Blaques, sa perte étoit déjà résolue & préparée ; bien-tôt après, c'est-à-dire en 1204 Constantinople tomba au pouvoir des Latins, & cet évenement changea beaucoup la face des affaires relativement aux Bulgares & aux Walaques.

Les Romains qui avoient suivi l'empereur détrôné, la plupart nobles, presque tous connus par de belles actions à la guerre, & nés dans les villes de Thrace, où ils avoient leurs familles, offrirent leurs services au Marquis de Montferrat qui subjuguoit la Grece. Il les refusa, en disant qu'il n'avoit pas besoin de soldats Romains. Ils s'adresserent au nouvel empereur, & le supplierent de les recevoir entre ses serviteurs. Baudoin les rejetta de même. Enfin ils eurent recours à Jean, frere d'Azan & de Pierre, qui né & élevé dans le mont Hæmus, ravageoit depuis long-tems toutes les provinces occidentales de l'empire, & déchaînoit contre elles les Scythes ses voisins. Jean avoit envoyé des ambassadeurs aux Latins pour leur demander leur amitié, & en avoit reçu des lettres par lesquelles on ne l'invitoit pas comme un roi, mais on lui ordonnoit comme à un esclave de se rendre à une conférence, dans laquelle il sembloit qu'on dût régler les conditions de sa servitude ; les menaces étoient jointes au ton impérieux : s'il n'obéissoit pas, la Mysie devoit bien-tôt devenir une conquête des Latins ; & Jean, réduit à sa premiere condition, alloit être puni de sa révolte contre les Ro-

mains. Quoique ce prince redoutât les terribles cimeterres des chevalirs Occidentaux, il n'étoit ni assez foible ni assez intimidé pour recevoir la loi lorsqu'on prétendoit la lui faire comme à un esclave; mais ce fut une raison pour qu'il ne rejettât pas l'hommage des guerriers de Thrace. Il ne les retint pourtant pas auprès de lui; il crut qu'ils lui seroient plus utiles dans leurs villes, où il les renvoya avec ordre de se soulever contre les Latins, ou de s'y tenir prêts à l'y recevoir lorsqu'il se présenteroit à leurs portes avec une puissante armée. Rarement le Ciel, qui donne le courage & l'habileté aux conquérans, pour punir les peuples & les rois vicieux, leur donne la sagesse pour affermir leurs conquêtes & jouir de l'oppression de leurs semblables. En peu de tems la plus grande partie de la Thrace fut perdue pour les Latins. Les opérations de Jean, à la tête d'une armée nombreuse de Blaques & de Scythes, celles de Baudoin & sa défaite, sont étrangeres au sujet que nous traitons. L'empereur fut conduit à Ternobe, on l'y chargea de fers, & Jean continua la guerre avec une armée composée de Blaques, de Scythes & de Romains.

Cette union des Romains & des Bla-

ques mérite peut-être plus notre attention que tous les évenemens de cette guerre, qui ensanglanta dans toutes ses parties la nouvelle conquête des Latins, & entraîna la ruine des villes les plus florissantes de la Thrace: on y voyoit long-tems après, avec les restes de la magnificence & du luxe le plus recherché, l'horreur de la solitude & le spectacle de la désolation. Tout ce que l'empire perdit alors ne fut pas sans doute un accroissement aux forces & à la richesse des Blaques & des Scythes; mais on peut assurer que les premiers sur-tout, outre les Romains qu'ils avoient d'abord accueillis, reçurent beaucoup d'autres fugitifs, & enleverent aux Latins une grande partie de leurs nouveaux sujets; ce dut être la suite des conquêtes faites & perdues successivement par les uns & par les autres; car les Blaques ne furent pas toujours heureux: mais ce que Nicetas, qui finit ici son histoire, laisse à nos conjectures, Georges Acropolite nous l'apprend comme un fait certain. Cet historien, ou ne s'accorde pas avec Nicetas sur d'autres points, ou nous en apprend plus que lui. Après avoir dit, par exemple, qu'Asan avoit deux freres, Pierre & Jean, il ajoute qu'il retint c. 13.

ce dernier auprès de lui, & qu'il donna à Pierre, pour la gouverner en toute souveraineté, une province, qu'on appella, par cette raison, le *pays Pierre*, & dont les principales villes étoient la grande Parathlaba & Probate. Asan, dit-il, gouverna ce qui lui restoit d'une maniere vraiment royale, & pendant neuf ans entiers. Au bout de ce tems il fut tué par Ibangus, qui étoit son cousin-germain, l'un & l'autre étant sortis de deux freres. Jean, frere d'Asan, fut son unique héritier, parce que les Bulgares ne voulurent point se soumettre à Pierre, & que Jean, fils d'Asan, étoit encore mineur. C'étoit le frere d'Asan qui étoit empereur des Bulgares (les Grecs lui donnent le titre de *Basileus*, comme à leur souverain), lorsque les Latins devinrent leurs voisins.

Georges Acropolite rapporte ensuite la défaite de Baudoin par les Scythes, que Jean avoit envoyés au secours d'Andrinople, après s'être emparé lui-même de Philippopole. Les habitans d'Andrinople que Jean avoit préservés du joug des Latins, refuserent de subir le sien, & après avoir essayé vainement de le leur faire recevoir, indigné de leur mauvaise foi, il courut toute la Macédoine, ravageant & détruisant les

villes, dont il emmenoit tous les habitans, afin que si jamais l'empire Grec se relevoit, on ne trouvât que des déserts dans les endroits où il y avoit eu des hommes & des villes. Ainsi il détruisit de fond en comble Philippopole, grande & belle ville située sur l'Hébre, Héraclée, Panion, Rædeste, Chariupole, Trajanople, Macrès, Claudiopole, Mosynople, Peritheorie, & un grand nombre d'autres, dont il seroit trop long de rapporter les noms. Tous les habitans qu'il en tira, & qui faisoient un peuple immense, il les transporta sur le Danube, où il leur bâtit des villes, auxquelles il fit donner les mêmes noms qu'avoient eu celles qu'il venoit de détruire. C'étoit, disoit-il, pour réparer les pertes que les Bulgares avoient essuyées de la part de ce Basile qu'on avoit appellé le Bulganortone, par où il faisoit entendre qu'il méritoit à aussi juste titre le surnom de Romæoctone. La haine des Romains lui donna celui de Scylojoannes, ou de chien de Jean.

Jean mourut sous les murs de Thessalonique, d'une pleurésie, & son fils Phorilas ou Borilas, s'empara du trône. Jean, fils d'Asan, se réfugia chez les Scythes; ces Scythes étoient les Roses, ainsi que les appelle l'historien que nous suivons.

ou les Russes, comme on les appelle aujourd'hui. Jean, fils d'Asan, passa quelque tems chez eux, & s'y occupa à rassembler autant d'aventuriers qu'il en put mettre dans ses intérêts. Lorsqu'il se crut assez fort, il réclama l'héritage de son pere, attaqua Borilas, le vainquit, & se rendit maître d'un grand pays. Borilas restoit à Trinobe; il y soutint un siége de sept ans, au bout desquels ses partisans se rendirent au fils d'Asan, & lui laisserent la liberté de fuir; mais il fut pris, & Jean lui fit crever les yeux, après quoi il resta paisible possesseur de la Bulgarie. Il est remarquable que Georges Acropolite & Nicephore Gregoras ne donnent jamais d'autre nom au pays sur lequel régna la postérité d'Asan. Le second ne nomme la Blachie qu'une fois, & pour la distinguer évidemment de la Bulgarie; c'est à l'endroit où parlant d'un Crale de Servie, qui se rendit fameux au tems d'Andronique II. il fait l'énumération de ses mariages, telle que je la rapporterai dans la suite.

p. 20.

Je crois avoir indiqué une époque à laquelle on peut rapporter avec toute sorte de vraisemblance, l'établissement des Blaques septentrionaux dans le pays qu'ils occupent encore aujourd'hui, c'est-à-dire dans la Valachie & la Mol-

davie & dans une partie de la Hongrie. Jean premier fut le fondateur de ces colonies Romaines, si elles n'étoient pas plus anciennes que lui; il dépeupla la Thrace & la Macédoine pour les former. Les Valaques, disent nos géographes modernes, habitent en Hongrie les collines ou les montagnes voisines du Danube, & n'aiment pas à demeurer dans les plaines, excepté dans leurs provinces de Valaquie & de Moldavie. Il paroît par leur idiome & leurs coutumes qu'ils ont une origine Romaine ou Italienne, & ils se vantent en effet de descendre des anciens Romains ou Italiens (prétention très-ancienne & bien fondée à plusieurs égards). Leur langue est un Latin ou Italien corrompu; ils se servent néanmoins des caracteres Illyriens ou Esclavons. « Ils sont fins & » rusés, & s'appliquent principalement » à la nourriture des troupeaux; ils sont » plus humains & moins rustiques que » les Hongrois & les Rossiens; ils pro- » fessent, comme ces derniers, la reli- » gion Grecque ». Dom Vaisset. géograp. t. 1, pag. 286 & 287.

Mais c'est bien mal connoître l'histoire ancienne de l'Europe, que d'avancer, comme l'a fait un géographe moder- » ne, que les Valaques, autres peuples » Barbares, prirent la place des Goths Id. pag. 273.

» (d'Eulphilas) au neuvieme & dixieme » siecles, & se diviserent en Ugroblaques » & en Moldaublaques; que ces peuples » se convertirent à la foi dès le dixieme » siecle, mais qu'il n'y eut pas beaucoup » de religion (chez eux) jusqu'au trei- » zieme siecle, qu'ils se soumirent au pa- » triarche de Constantinople, dont ils » prirent la créance & le schisme». C'est ainsi qu'on a défiguré l'histoire de l'Europe, pendant qu'on étudioit soigneusement celle de l'Afrique & de l'Asie, & les beaux siecles de la Grece & de Rome, qui n'ont rien de commun avec l'état présent d'aucun peuple de la terre; mais suivons encore l'histoire du nouveau royaume de Bulgarie, jusqu'à ce qu'elle nous conduise à l'établissement des Tartares dans le voisinage de cet empire.

Georg. Acrop. c. 25.

Théodore Comnene, avant Téodore Lascaris, avoit recherché l'alliance de Jean Asan, ou plutôt de Jean, fils d'Asan, & l'avoit cimentée par le mariage de son frere Manuel avec une fille naturelle de Jean; mais au mépris de ce traité, il attaqua le roi de Bulgarie, parce qu'il crut le pouvoir faire avec avantage. Il fut défait & pris, après quoi le fils d'Asan fit toutes les conquêtes dont j'ai parlé plus haut. Cependant

il souffrit que Manuel, frere de Théodore, se fît un état indépendant de lui & de l'empire, & l'en laissa jouir paisiblement, tant que subsista le mariage de Manuel avec sa fille naturelle. Le fils C. 3[illegible] d'Asan avoit pour femme légitime Marie, qui étoit Hongroise, & qui l'avoit rendu pere d'une princesse nommée Hélene, C. 3[illegible] laquelle n'avoit que neuf ans lorsque l'empereur Jean Ducas la fit demander à son pere pour Théodore Lascaris, son fils, qui n'avoit qu'onze ans. Le mariage fut fait par le patriarche Grec de Constantinople, & à cette occasion, comme aussi en considération de cette alliance, il fut statué par un décret impérial & synodal, que l'évêque de Trinobe, jusqu'alors soumis au patriarche, en seroit désormais indépendant, & prendroit lui-même le titre de patriarche : c'est de ce tems & de cet acte que l'on doit dater l'indépendance de l'église de Valachie, comme de celle de Bulgarie.

Cependant le fils d'Asan se repentit C. 3[illegible] d'avoir trop bien servi les Grecs, enleva sa propre fille avant que le mariage fût consommé, & peu après il fit alliance avec les Latins, dont il ne vouloit pas la ruine, & à qui il venoit d'arriver un renfort. Vers ce tems, dit Georges Acro- C. 3[illegible]

polite, les restes des Scythes passerent le Danube avec leurs femmes & leurs enfans. Cette nation avoit été réduite à la dure nécessité d'abandonner sa patrie ravagée par les Tartares : ceux qui avoient échappé à l'épée de ces redoutables brigands, passerent le Danube sur des outres, malgré la resistance des Bulgares qui ne vouloient pas donner le passage à une aussi grande multitude, & une partie alla s'emparer de plusieurs cantons de la Macédoine ; d'autres chercherent leur subsistance dans les plaines de l'Hebre ; d'autres descendirent plus bas, & errerent sur le bas Hebre, dans la partie de son cours où les peuples voisins lui donnoient dès-lors le nom de Maritze. Par-tout ils pillerent, ravagerent, & firent des prisonniers qu'ils vendirent aux habitans des grandes villes, dont ils n'avoient pu se rendre maîtres, telles qu'Andrinople, Didymothæque, & autres.

Les Latins déjà réconciliés avec Jean Asan, firent alliance avec ces Barbares vagabonds, qui les servirent bien contre l'empereur Jean Ducas. Il paroît qu'ils étoient les mêmes qui avoient pris le malheureux Baudoin, & la maniere dont ils avoient passé le Danube, indique

que c'étoient des Comans & non des Russes, les mêmes dont Nicetas Choniate fait ce portrait, qui ne peut convenir aux Russes : « Ils ont, dit-il, pour armes un arc & un carquois qu'ils pendent à leur épaule & qui est rempli de fleches ; quelques-uns d'entre eux lancent des javelots, ou s'en servent dans le combat au-lieu de piques. Le même cheval porte son maître dans le combat & le nourrit de son sang ; si c'est une cavalle, un cuir rempli de liége, & si bien cousu qu'il n'y entre pas une goutte d'eau, est tout ce dont un Scythe a besoin pour passer les plus grands fleuves, il se met dessus le cuir avec sa selle & ses armes, tient son cheval par la queue & passe le Danube, qui est plutôt une mer qu'un fleuve, sans autre bateau que son cuir, & sans autre rameur que son cheval ». Ces mœurs n'étoient certainement pas celles des Russes qui passoient chez les Grecs pour être très-chrétiens. On peut donc assurer que les Comans, jusqu'alors les fideles alliés des Blaques & des Bulgares, furent ce peuple que les Tartares forcerent de se disperser. On sut en Occident, & sur-tout dans la Hongrie, qu'ils n'avoient pas tous passé le Danube pour

Manu. Comn. imp. lib 11, c. 7.

se soustraire à la fureur de leurs cruels ennemis.

Les Latins pouvoient tout espérer de l'alliance des Scythes & de celle de Jean, roi de Bulgarie, lorsque celui-ci apprit la mort de sa femme, de son fils, & de l'évêque de Trinabe. Il crut voir dans ces pertes si sensibles une punition du Ciel, se réconcilia avec Jean Ducas, & renvoya sa fille à Théodore, son époux. Tout ceci se passa lorsque Baudoin II. régnoit à Constantinople, & avant l'an 1251; car c'est à l'alliance dont nous venons de parler, entre les Latins & les Scythes, qu'on doit rapporter ce que dit au Roi S. Louis Philippe de Touci, qui l'alla trouver en Palestine dans le courant de cette année. Philippe de Touci racontoit beaucoup de choses des malheurs de Baudoin II. empereur de Constantinople, & de l'alliance de ce prince avec les peuples de Comanie. Il valoit mieux dire avec les Comans, & ne pas ajouter que la Comanie est un pays d'Asie, borné à l'est par la mer Caspienne, à l'ouest par la Circassie, au nord par la Moscovie, au sud par la Géorgie. Je ne nie point la parenté des Comans avec *ce qu'on appelle* aujourd'hui les Comoucks, & je veux croire que ces Comouks sont ces

Histoire de France de Vel. 2. éd. t. 7, p. 56. & seq.

Mahométans superstitieux, grands voleurs, qui habitent au pied des montagnes sous la protection des rois de Perse; mais après ce que j'ai dit, on ne croira pas que Baudoin eût été chercher des alliés à l'orient de la Circassie, & si l'existence des Comouks dans cette contrée, prouve qu'une de leurs tribus avoit envahi le pays des Alains, on n'en croira pas moins que les alliés de Baudoin avoient habité pendant longtems au nord du Danube & du Pont-Euxin, & que c'étoit de-là qu'ils étoient en quelque sorte venus le chercher jusque dans la Thrace méridionale. *C'étoient alors des payens*, ainsi que je viens encore de le supposer, & *comme* en effet, *on peut en juger par leurs façons d'enterrer leurs souverains. Jonas, un de leurs rois, étant mort à Constantinople, on le transporta hors de la ville dans une fosse également large & profonde où il fut assis sur un trône richement orné; on y descendit avec lui huit écuyers tout vivans, quatre à droite, quatre à gauche, & vingt-six chevaux pareillement en vie, pour le servir en l'autre monde. On couvrit le tout de planches bien chevillées, sur lesquelles on éleva une montagne de pierres & de terre.* Telle avoit été la sépulture des rois Scythes, dont parle Herodote; de ces Scy-

thes Nomades ou Basiliens, à qui Darius fit la guerre, qui étoient Saces d'origine & ne différoient pas des Alains, ainsi que je l'ai prouvé dans un autre ouvrage. On reconnoît encore leurs mœurs telles qu'Hérodote les a décrites dans ce qu'ajoute l'auteur, dont je transcris les paroles. *Ces sauvages*, dit-il, (ils n'étoient pas trop sauvages, à en juger par leur histoire); les Comans, dis-je, *en s'alliant avec les Latins de Constantinople, exigerent qu'ils scellassent leur union à la maniere des anciens Scythes, qui consistoit à mêler & boire réciproquement leur sang confondu dans un seul & même vase.*

Des auteurs contemporains attestent ces faits, & me paroissent justifier assez ce que j'ai avancé, que les Comans n'étoient ni Huns ni Tartares, mais un reste des anciens Saces ou Alains. L'histoire d'Allemagne & celle de Hongrie sont remplies de leur nom dans ce même tems. Ce fut en 1242 *qu'une nation Barbare*, dit un annaliste de Saltzbourg, *soit qu'on les appelle Cumans, soit qu'on les nomme Tatars*, s'empara *hostilement* de la Hongrie au-delà du Danube. En 1241, dit un autre annaliste, les Komans, nation très-immonde, qui se nourrissoit de viande presque crue, & s'abreuvoit

Inter script. rerum Austriac.

Chronic. Claustro-Neobm. ibid.

de lait & de ſang de jument, envoyerent des ambaſſadeurs & leur roi Gutan au roi de Hongrie, pour le prier de leur donner dans ſes Etats un pays qu'ils puſſent habiter, feignant de vouloir embraſſer le Chriſtianiſme. Le roi de Hongrie, à l'inſtigation des prêcheurs, & ſans avoir pris le conſeil de ſes princes, les reçut pour ſon malheur, & leur permit d'habiter avec lui. Leur nombre s'accrut inſenſiblement, & fut bientôt exceſſif. Dès l'année ſuivante ils leverent le maſque, lorſque d'autres Chumans étant entrés en Hongrie, ils ſe joignirent à eux & battirent le roi de Hongrie. Le duc d'Autriche fut plus heureux, il étoit même ſur le point de prendre Gutan dans une maiſon où il s'étoit retiré, lorſque ce prince ſe tua de ſa propre main, après avoir poignardé deux reines, ſes femmes, qui ne l'avoient point quitté.

Albéric dit, ſous l'an 1239, que les Romains, ſe donnant pour des Tartares, afin d'effrayer davantage le roi de Hongrie, livrerent bataille à ce prince qui les vainquit, & envoya le comte de Tranſylvanie vers les Palus Méotides pour faire la guerre aux Tartares. Il eſt poſſible que le nom des Romains ſe ſoit gliſſé dans ce paſſage à la place de celui

des Comans ; mais il n'en est pas moins vrai que depuis ce tems-là les Romains ou Valaques, car on leur donna presque toujours le dernier de ces noms, furent des voisins incommodes & des ennemis dangereux pour les rois de Hongrie. Il y a donc apparence qu'ils ne se séparerent pas alors de leurs fideles alliés, & que les Hongrois les compterent entre leurs ennemis.

Johan. Catacuz. l. 1, c. 2. Nous verrons bientôt qu'une partie des Comans passa au service de Jean Ducas ou Batatzas, qui leur donna des terres en Asie. Un de leurs princes, nommé Sytzigan, & ensuite Syrgiannes, fut pere d'un autre Syrgiannes qui joua un grand rôle, & aspira même à l'empire au tems des deux Andronics ; mais il en resta en Europe, puisque *Ibid. c. 8.* dans ce même tems Etienne, crales de Servie, & gendre du vieux Andronic, lui prêta deux mille Comans que l'empereur refusa de lui rendre, & qui servirent pendant long-tems dans les armées de l'empire. *Lib. 1, cap. 52.* Un Coman, esclave en Egypte, y fonda l'empire des Mammelucks, milice redoutable, pour laquelle il faisoit acheter des recrues sur les côtes du Pont-Euxin, après s'être assuré le passage libre du Bosphore par un traité avec Michel Paleologue ; ce ne fut

donc que la moindre partie des Comans qui, avec les Valaques, fit des invasions & s'établit enfin dans la Hongrie.

Le mariage de Jean II. avec une princesse Hongroise ne dut pas être un obstacle à cette entreprise des Valaques, si ce peuple obéissoit alors à un autre prince; mais de plus, la reine de Bulgarie mourut avant le départ de Baudoin II. pour l'Occident, ainsi que nous l'apprend Georges Acropolite, ou du- C. 37. moins pendant que ce prince étoit en France, & après la mort de l'empereur Jean de Bryenne, beau-pere & tuteur de Baudoin. Or ce fut en 1240 que Bau- C. 34. doin revint d'Occident par l'Italie, l'Au- Ostrikion. triche, la Hongrie, & les montagnes de Bulgarie, avec une armée de soixante mille François, auxquels les Bulgares accorderent le passage, en feignant seulement d'y avoir été contraints par la force; mais la vérité étoit qu'Asan se permettoit beaucoup de choses qui s'accordoient mal avec l'amitié qu'il vouloit qui regnât entre lui & l'empereur Jean Ducas. Vers le même tems il se remaria à Irene, fille de Théodore l'Ange, & dont l'oncle, Manuel Comnene l'Ange, avoit pour femme sa fille naturelle. Théodore l'Ange fut aussi-tôt remis en liberté par son nouveau gendre, qui lui

donna même quelque secours pour rentrer dans Thessalonique, & le reste de ce petit empire que possédoit, depuis sa détention, Manuel son frere, & gendre d'Asan: c'en fut assez pour que Théodore recouvrât Thessalonique & dépouillât Manuel de toutes ses possessions. Celui-ci se réfugia auprès de Jean Ducas qui le reçut bien, lui donna quelque argent & six galeres, & le renvoya dans la grande Blachie. Manuel ayant débarqué de Demetriade (nouvelle preuve que la Thessalie étoit cette grande Valachie), trouva des amis fideles, dont les secours le mirent en état de s'emparer, sans peine, de Pharsale, de Larisse, & de Platomone; mais bientôt après il se réconcilia avec son frere Theodore, dont le fils nommé Jean, prenoit le titre d'empereur, Theodore n'ayant pas voulu de ce titre pour lui-même, parce qu'il étoit aveugle.

C. 38. Jean Asan eut trois enfans d'Irene, fille de Theodore, Michel, Anne & Marie. Ils étoient encore en très-bas âge lorsqu'Asan mourut & laissa ses Etats à Calliman, qu'il avoit eu de la princesse Hongroise, de laquelle il lui restoit aussi une fille appellée Thamar. Calliman renouvella l'alliance qu'il y avoit eue entre son pere & Jean Ducas; mais il n'étoit pas

encore ſorti de l'enfance, ce qui fit concevoir à Jean Ducas le projet & l'eſpérance de faire quitter à Jean, fils de Theodore, le titre & les ornemens impériaux. Il avoit eu le bonheur d'attirer de la Macédoine en Aſie, de s'attacher, & même de *civiliſer* les Scythes ou Comans qui, après les Bulgares, avoient été juſqu'alors le plus grand obſtacle à ſes vues ſur l'Europe. Avec leur aſſiſtance & une habileté peu commune, il parvint à ſe faire deux ſujets de Theodore & de ſon fils, qui quitta la chauſſure de pourpre & la pyramide de perles relevée d'un rubis; c'étoient là les marques de la dignité impériale. Ducas retourna auſſi-tôt en Aſie, au ſecours des Muſulmans, qui venoient de perdre une grande bataille contre les Tachares.

Je dois encore ajouter, par rapport à la grande Valachie, que Manuel, qui avoit conſervé ſes conquêtes, étoit mort avant l'expédition de Jean Ducas en Europe, & que ſon petit Etat avoit paſſé à Michel ſon neveu, fils de Conſtantin, & deſpote d'Epire. Michel le donna depuis à ſon fils bâtard. Conſtantin, frere de Manuel & de Theodore, avoit été le troiſieme contractant au

traité par lequel ces deux derniers s'étoient réconciliés.

Calliman n'avoit que douze ans lorsqu'il mourut de poison, ainsi que le bruit en courut, & Jean Ducas, qui étoit revenu en Europe, fut assez lâche pour profiter de la minorité de Michel, fils d'une princesse Comnene, & du beau-pere de son fils, en s'emparant de Serres, de Melenie, & de plusieurs autres places, en pleine paix, & sans autre titre que la facilité qu'il y trouva. Un traité le confirma dans la possession de ces places & d'un grand pays dont elles le rendoient maître. De ce nombre furent Scopies, Prilape, Prosac, & toute la Pelagonie; par où l'on voit quelle étoit alors l'étendue de la Bulgarie, à laquelle avoit été réunie la principauté de Chrysus. Ce fut ainsi que commença le regne de Michel, roi de
52. Bulgarie. Enfin, Jean Ducas mourut, & laissa l'empire à Theodore Lascaris, qui étoit alors âgé de trente-trois ans; ainsi il y en avoit vingt-deux que son mariage avoit été conclu avec la fille de Jean Asan, dont étoit frere consanguin le jeune Michel qui régnoit alors en Bul-
54. garie. Il devoit encore être très-jeune alors, mais il n'en conçut pas moins le projet de recouvrer ce que Jean Ducas

avoit conquis sur lui ; il l'exécuta même avec autant de facilité que Jean en avoit trouvé à le dépouiller, lorsqu'il étoit encore au berceau. Je ne raconterai point les évenemens de la guerre qui suivit cette entreprise du jeune roi de Bulgarie, & pour le soutien de laquelle il prit à son service un corps de Scythes auxiliaires, au nombre d'environ quatre mille archers. Le Russe Urus, gen- C. 61
dre du roi de Hongrie, & beau-pere de Michel, négocia la paix pour les Bul- C. 62
gares, & les choses furent remises dans l'état où Jean-Ducas les avoit laissées.

Michel ne vécut pas long-tems après C. 73
avoir conclu cette paix peu glorieuse. Un fils d'Alexandre, frere de Jean Asan, nommé Calliman, trama une conspiration contre lui, avec quelques habitans de Trinobe, & le tua près de cette ville. Aussi-tôt il épousa sa veuve, fille du Russe Urus; & il paroissoit être maître de la Bulgarie lorsqu'Urus se montra avec une armée aux portes de Trinobe. Calliman n'eut pas le courage de l'attendre, & il erroit de retraite en retraite comme un lâche fugitif, lorsqu'il fut tué. Urus se fit rendre sa fille, & comme il ne restoit plus d'héritiers mâles du royaume de Bulgarie, Mitzes,

beau-frere de Jean Asan (ou plutôt son gendre), fut appellé au trône, sur lequel il ne monta que pour le deshonorer par sa lâcheté & une vie efféminée. Ce n'étoit pas là le roi qu'il falloit aux Bulgares. Constantin, fils de Tachus, quoiqu'il n'eût aucun droit à la couronne, quoique même il fût plus Esclavon que Bulgare, parut préférable à un prince qui ne régnoit pas. Il s'offrit pour en délivrer les Bulgares, & se vit bientôt à la tête d'une armée que le lâche Mitzes n'osa attendre dans sa capitale. Il s'enfuit en Mesembrie, qu'il livra à l'empereur, & pour laquelle on lui donna quelques terres en Asie, & Constantin fut proclamé roi de Bulgarie; mais il lui parut essentiel de se procurer un droit au trône; il fit demander en mariage Irene, fille de l'empereur Theodore, & petite-fille, par sa mere, de Jean Asan, l'obtint, répudia sa femme, dont il avoit des enfans, & épousa Irene.

La vie de Constantin, roi de Bulgarie, fut celle d'un prince que son mérite avoit élevé sur le trône; sa fin fut celle d'un usurpateur. De deux femmes qu'il prit dans la famille impériale, l'une lui fit partager le desir d'une vengeance légitime, l'autre entra dans ses projets

contre l'empereur son grand-pere. L'un & l'autre mariage fut l'ouvrage de la politique des Grecs, & leur devint aussi inutile que le dernier fut funeste aux Bulgares. Je me refuse avec peine à l'histoire de cette nation, la plus complette que nous ayons d'aucun peuple Barbare; mais je ne dois m'arrêter qu'aux grandes révolutions que produisirent les migrations des peuples, ou aux recherches qui peuvent jetter quelque jour sur leur origine.

Constantin ne paroît point avoir eu d'enfans mâles d'Irene, sa premiere femme. Marie, qui fut la seconde, ne lui eut pas plutôt donné un fils, qui fut nommé Michel, qu'elle se montra la plus ardente à poursuivre la restitution de Mesembrie, d'Anchiales, & des autres villes des environs, que la défection & la résolution encore plus lâche de Mytzus avoit fait perdre aux Bulgares. Ce zele de Marie pour la nation qui l'avoit adoptée, fut la source de beaucoup de maux pour l'empire, & lui en auroit encore fait essuyer de plus grands, si Michel Paleologue ne s'étoit pas hâté de conclurre le mariage projetté depuis long-tems entre Euphrosine, sa fille naturelle, & Noga, chef des Tochares: c'est ainsi que Pachy-

Pachym. lib. V, c. 3.

Lib. VI, c. 19.

mère, par un trait d'érudition qui n'est pas heureux, appelle d'un nom emprunté de Strabon, la même nation dont nous avons déjà parlé sous les noms de Tatars, de Tachars, & de Tartares. Le peuple appelle Ataries, dit Pachymère, la même nation que nous appellons Tochares, & qui se répandit en Asie sous le regne de Jean Ducas, comme un torrent impétueux. Les Tochares se donnoient à eux-mêmes le nom de Mougouls, & leurs princes appellés en leur langue kanides ou kans, s'étoient établis depuis peu d'années dans les environs des portes Caspiennes: ce fut delà qu'ils envoyerent Noga vers l'Occident avec une armée nombreuse. Il envahit tout le pays situé au nord du Pont-Euxin, & particulierement celui que possédoient les peuples de cette contrée qui avoient autrefois obéi à l'empire. Ils jouissoient d'une indépendance entiere depuis la conquête de Constantinople par les Latins, parce que ni ceux-ci, ni les Grecs, n'avoient été en état de s'ocuper de ces possessions éloignées. On auroit peut-être vu sur le Bosphore Cimmerien se former un nouvel empire, qui eût pû égaler la splendeur des anciens Bosphorans; mais Noga attaqua ces petits Etats, lorsque leur liberté

Lib. II, c. 24.

Eq. IV, c. 4.

étoit encore récente, & n'eut besoin que de se montrer pour les subjuguer. Il n'en avoit pas été de même lorsque les Huns avoient inondé à plusieurs reprises cette même région, parce qu'alors ses habitans jouissoient d'un liberté plus ancienne, quoique moins entiere; mais Noga étoit lui-même l'esclave des kans qui lui avoient donné sa commission. Il n'eut pas plutôt achevé la conquête dont nous venons de parler, qu'il forma des projets d'indépendance. Une terre grasse & fertile, des peuples belliqueux, mais accoutumés au joug, une contrée vaste & couverte par des grands fleuves: telle étoit sa conquête, & il crut, avec raison, que c'en étoit autant qu'il en falloit pour composer une puissante monarchie.

Dans cette vue, loin d'exterminer les peuples qui habitoient l'intérieur des terres; c'étoient les Alains, les Zicches, les Goths, les Roses ou Russes, & plusieurs autres nations voisines de celles-là, il fit ensorte que ces habitans du pays qu'il avoit conquis se mêlassent avec les conquérans, auxquels il les égala. Les mœurs des Tochares ne s'opposoient point à cette égalité, ainsi que nous allons le voir; & les peuples conquis s'estimerent trop heureux d'avoir

trouvé des concitoyens lorsqu'ils craignoient des maîtres. Insensiblement ils adopterent les mœurs des anciens sujets de Noga, apprirent leur langue en vivant avec eux, s'habillerent comme eux, & furent admis avec eux à l'honneur de porter les armes. Tant de peuples réunis composerent des armées innombrables, & qui devinrent invincibles, moins encore par leur nombre que par la confiance qu'inspiroient aux uns des victoires sans nombre, & par l'émulation qu'excitoit dans les autres une adoption dont il falloit se montrer dignes. Noga ne fut pas long-tems sans recueillir le fruit d'une conduite aussi sage. Ses anciens maîtres s'étoient apperçus qu'il avoit cessé de reconnoître leur autorité, ils envoyerent contre lui de nombreuses armées qu'il tailla en pieces, & ils se crurent trop heureux de n'avoir pas perdu autant de troupes qu'ils en avoient employé dans cette guerre.

On voit, par le récit de Pachymere, qu'il restoit encore des Goths au nord du Pont-Euxin. C'étoient vraisemblablement ceux de Dores, dont j'ai parlé d'après Procope, & dont j'ai fixé la position en parlant des Kazars. Les Alains, qu'on peut être surpris de retrouver

dans la Scythie, ou y habitoient depuis leur invasion dans l'empire des Goths, ou y étoient venus avec les Comans, dont une tribu les avoit remplacés au pied du Caucase. Les Zicches ou Zeucches, placés par Pachymere au milieu des terres, ne sont pas ceux qui étoient restés sur le bord du Pont-Euxin, & dont le nom y subsiste encore. Ils habitoient la même région où l'on trouvoit les Russes, les Alains & les Goths, & cette colonie fait par conséquent un point mitoyen entre la patrie primitive des Zecches & leur colonie la plus occidentale, qui est la Bohême. Les Russes sont ceux de Kiovie, de Galitza, & autres qui étoient moins connus des Grecs. Ils subirent le joug pour conserver leur existence & ne pas perdre leurs établissemens. Il en fut autrement des Comans qui avoient été voisins des Russes & de la ville de Chersone, où nous avons vu qu'ils trafiquoient. Ils ne voulurent pas se soumettre, & après de grandes défaites ils furent contraints de fuir. Je suis cependant très porté à croire que ceux qui depuis envahirent la Hongrie, perdirent leur indépendance, & racheterent à ce prix un exil trop éloigné. En ce cas ils augmenterent le nombre

des sujets, que Noga joignit à ses braves Tartares.

Ubi sup. Cette nation, dit Pachimere, a des mœurs très-simples; une union étroite & cordiale entre les citoyens est la premiere loi de l'Etat. Capables de supporter les plus grands travaux, ils sont toujours prêts à faire la guerre, & peuvent s'en passer, parce que leurs besoins sont très-bornés, vû la simplicité de leur nourriture & de leur habillement; aussi n'amassent-ils rien & ne dévancent point l'avenir par ces précautions qui rendent le présent inquiet & malheureux. Ce ne fut ni un philosophe, ni un homme de grande naissance, ni un lettré qui leur donna des loix: un forgeron, nommé Tzincis, & qu'ils éleverent à la dignité de kan, fut leur législateur. On l'appella Tzinciscan (nous le nommons Gingiscan, en joignant son titre à son nom). Il vivoit à la fin du siecle précédent; mais il ne commença à se rendre fameux qu'au commencement de celui-ci. Suivant les historiens modernes, il étoit de noble race, puisqu'il descendoit de plusieurs souverains, & que son pere l'avoit été. Si Pachymere se trompe à cet égard, il n'est pas moins dans l'erreur lorsqu'il ajoute que Tzinciscan fut le premier qui excita ses

nouveaux sujets à passer les portes Caspiennes, en leur promettant la victoire, quelque part qu'ils portassent leurs armes, pourvu seulement qu'ils observassent les loix qu'il leur donneroit. Voici ces loix, suivant Pachymere.

1°. Fuyez les délices; 2°. contentez-vous de ce qui s'offre à vous; 3°. soyez unis ensemble par une sincere amitié; 4°. que personne ne regle sa conduite sur son intérêt; 5°. qu'il n'y ait rien de recherché ni dans votre maniere de vivre, ni dans votre nourriture; 6°. nourrissez-vous de tout ce qu'on peut manger indistinctement de pur ou d'impur; 7°. ayez plusieurs femmes, & laissez-leur le soin de préparer votre manger & de faire vos habits, qu'elles vous servent à perpétuer votre race, en même tems qu'elles vous procureront l'abondance des choses nécessaires; 8°. n'ayez point de terres à vous, & que nul ne dise cette métairie est à moi; 9°. ne vous arrêtez point à bâtir des maisons; mais soyez toujours prêts à passer d'un lieu à un autre, s'il est avantageux de le faire; 10°. lorsque les vivres vous manqueront, allez à la chasse, ou sucez le sang de votre cheval; 11°. s'il vous faut une nourriture plus solide, remplissez un boudin de sang, mettez-le sous la

selle de votre cheval, & mangez, lorsque vous aurez faim, ce sang épaissi par la chaleur; 12°. quand vous trouverez en votre chemin un lambeau de quelqu'étoffe, ramassez-le, & le cousez à l'habit que vous portez, quand même il seroit bon, & n'auroit pas besoin d'être raccommodé. C'étoit le moyen que personne n'eut honte de porter un méchant habit. Avec de pareilles loix, qui ailleurs auroient, à peu de chose près, fait des capucins ou des Bohemiens, les Tartares furent un peuple invincible, parce qu'ils étoient actifs, courageux, & surtout très-obéissans, & que leurs kans furent des princes ambitieux; qu'on s'imagine un million de ces hommes que je viens de nommer, aussi aisés à nourrir, aussi scrupuleux dans leur obéissance, & qui au lieu d'un froc & d'un cordon, porteroient une pique, & n'auroient d'ailleurs besoin que d'un cheval & d'une selle; qu'on se les représente toujours prêts à parcourir la terre, toujours chez eux quelque part qu'ils aillent, sans soins, sans ambition particuliere, étroitement unis entre eux, méprisant le reste des hommes, uniquement animés par la volonté absolue d'un chef ambitieux, & l'on se fera une juste idée de ce qu'étoient les Tar-

tares ; mais il faut ajouter qu'ils étoient chastes dans le mariage, qu'ils aimoient leurs femmes, qui leur étoient fidelles, qu'ils disoient toujours la vérité, comme des hommes libres, & qu'enfin ils étoient équitables comme des hommes qui n'avoient de besoins que ceux de la nature. De-là une confiance réciproque, une union que rien ne troubloit, un empressement à se secourir les uns les autres, que ni la jalousie, ni la haine, ni l'avarice n'affoiblissoient.

Noga ressembloit à ses sujets. Michel Paleologue lui ayant envoyé des vases d'or & d'argent, d'excellens vins, des épices, & autres choses qui servent à la délicatesse des repas, & sur-tout beaucoup de riches étoffes, ce Tartare reçut volontiers les vases d'or & d'argent, but & mangea avec plaisir ce qui étoit destiné à cet usage ; mais prenant les étoffes, les habits & les chapeaux qu'on lui présentoit, il demanda si ce beau chapeau garantissoit des maux de tête ou des coups, si ces perles détournoient la foudre, si ces riches habits d'étoffes fines & brillantes préservoient de la lassitude ? Et comme on lui répondit qu'ils n'avoient pas cet effet, il les jetta avec dédain comme des choses inutiles. Il prit pourtant, par égard pour l'empe-

reur, un des habillemens qu'il lui avoit envoyés; mais il ne le garda pas long-tems, & se montra bientôt avec une sorte de fierté dans son habit de peau de chien ou de mouton, & avec un chapeau aussi commode qu'il étoit peu brillant. Tel étoit l'allié que Michel Paleologue sut se faire contre Constantin, & sur lequel il compta assez pour ajouter de nouvelles usurpations à celles dont se plaignoit déjà ce roi de Bulgarie. Non content de cette alliance, il arrêta le mariage de sa fille aînée avec Jean, fils aîné de Mitzus, rival de Constantin, & voulut donner la seconde nommée Anne, à Melotin, second fils d'Etienne Uresi, crales de Servie; mais cette derniere alliance n'eut pas lieu.

Cependant Marie, femme de Constantin, n'étoit occupée qu'à assurer la couronne à son fils Michel. Elle le fit couronner, quoiqu'il fût encore enfant, & comme il ne pouvoit avoir de compétiteur plus dangereux que Sphentisthlabus, qui avoit des droits très-apparens au trône de Bulgarie, & assez de moyens de les faire valoir, étant déjà despote, elle fit venir ce prince sous la sauvegarde d'un serment solemnel, l'adopta pour son second fils, tout vieux qu'il étoit, & après lui avoir ôté toute défiance, le

Lib. 17. c. 2.

fit assassiner. Pour cette fois le Ciel ne fut pas lent à punir. Les Tartares faisoient des incursions fréquentes dans la Bulgarie. Constantin déjà vieux & estropié d'une jambe, n'étoit pas en état de courir par-tout où sa présence eût été nécessaire. Depuis long-tems il n'alloit plus qu'en voiture, ce qui paroissoit très-ridicule & très-peu séant à un chef des Bulgares. Un gardeur de porcs, nommé Cordocumbas, étoit alors fameux dans un canton de la Bulgarie. Les Grecs l'appellerent Lachanas, parce qu'en langue Bulgare son nom avoit quelque ressemblance avec celui qui signifioit *légume*. Depuis long-tems il entretenoit ses camarades des grandes choses auxquelles il se disoit appellé ; il devoit remettre les Bulgares en liberté, l'empire de la Bulgarie lui étoit destiné. Des miracles supposés, des apparitions de saints, vinrent à l'appui de ses prédictions. On commença par se moquer de lui ; il finit par persuader des hommes simples & mécontens : bientôt il eut autour de lui une foule d'enthousiastes, & son premier exploit fut la défaite d'une troupe de Tartares ; il en défit encore une autre le lendemain, & dès-lors son nom retentit dans toute la Bulgarie ; son armée grossissoit tous les jours ; il se formoit un état considérable de tous les

cantons qui l'appelloient à leur secours & le reconnoissoient pour leur maître, & chaque jour aussi une victoire nouvelle le faisoit regarder comme un protecteur & un libérateur que le Ciel envoyoit à la nation.

Constantin n'en crut pas d'abord la renommée, & lorsqu'il fut convaincu de la vérité, il se trouva sans ressource. Sphentisthlabus n'étoit plus; ses autres amis avoient péri par les crimes de Marie. Il rassembla le peu de partisans qui lui restoient, fit des levées dans les montagnes, & marcha avec des forces inégales contre le Porcher, qui le méprisoit déjà. Voir l'ennemi, le combattre, mettre son armée en fuite, prendre le roi, lui couper la tête, se faire joindre par ce qui restoit de ses troupes, fut pour Lachanas l'affaire d'un moment. Il attaqua ensuite les places fortes & en prit autant qu'il en attaqua. Michel Paleologue hésita entre Lachanas & Jean, fils de Mitzas, lequel il devoit choisir pour son gendre, & auquel des deux il devoit donner sa protection. Il se détermina enfin pour Jean, qu'il fit venir d'Asie, & qu'il déclara roi de Bulgarie sous le nom d'Asan. Lachanas put s'en consoler, lorsque la veuve de Constantin, la criminelle Marie, se fut

déterminée

déterminée à l'épouser, & à lui porter en dot le royaume de Bulgarie. Il ne consentit pourtant à ce mariage qu'avec la dignité d'un vainqueur qui accorde une

avoit en Bulgarie un homme puissant & accrédité, quoiqu'il fût Coman d'origine

ne ; & il s'appelloit Terteres, & auroit succédé à Constantin ou à Lachanas, sans la violence qui avoit forcé la destinée des Bulgares. L'empereur résolut d'attacher cet homme à son gendre, & de le captiver ensuite par des bienfaits. Asan avoit une sœur qu'on auroit pu marier à Terteres, s'il n'avoit pas déjà eu une femme. Cet obstacle n'arrêta point Michel ; il proposa à Terteres de répudier sa femme, qui l'avoit rendu pere d'un fils nommé Osphentisthlabus. Terteres accepta la proposition, sa femme & son fils furent envoyés à Nicée, & il épousa la sœur d'Asan ; mais ce ne fut pour lui qu'une facilité de plus pour cacher ses intrigues, & ce fut aussi pour les Bulgares une raison de plus pour s'attacher à lui. Asan ne découvrit la trame que lorsqu'il n'étoit plus tems de déconcerter les mesures prises par Terteres pour le détrôner, du-moins le crut-il ainsi, & par une lâcheté héréditaire dans sa maison, il prit la fuite avant d'avoir été attaqué. Aussi-tôt Terteres entra dans Ternobe, & y fut couronné roi de Bulgarie, au grand contentement de toute la nation.

C. 19. Cependant Lachanas étoit encore en Bulgarie, & avoit mis le siége devant Ternobe, pendant qu'Asan y étoit en-

core. Plus d'une fois les Romains avoient été battus ſous les murs de cette ville, en voulant la ſecourir. La fuite d'Aſan & l'élection de Terteres rendirent inutiles tant de victoires que Lachanas avoit remportées ſur les Romains. Le nouveau roi n'étoit point leur créature, c'étoit celle de la nation. Lachanas abandonné [illegible] ſiens, alla implorer l' [illegible]. Il ſe trouva chez le [illegible] n même tems qu'Aſan [illegible] envoyé ſon gendre [illegible] ſemblable. Ils plaiderent tous deux leur cauſe devant Noga, qui fut long-tems ſans décider. Il les admettoit tous deux à ſa table, en accordant pourtant quelque diſtinction à Aſan, beau-frere de ſa femme, & paroiſſoit s'amuſer de leur querelle. Enfin, un jour que Lachanas & Aſan étoient à table avec Noga, ce prince dit froidement à ſes gens de ſaiſir Lachanas, & pendant qu'ils obéiſſoient : cet homme, dit-il, eſt l'ennemi de l'empereur mon pere, il eſt indigne de vivre. Comme il achevoit ces mots, Lachanas fut égorgé. Un de ſes amis étoit auſſi à table, c'étoit ſon grand-écuyer, un coup de hache termina ſes jours. Aſan trembloit à ce ſpectacle, & attendoit le coup fatal; car où ſe dé-

ploye le pouvoir arbitraire, l'innocent se croît en danger comme le coupable, attend la mort, s'il ne peut l'éviter, & est autant l'ennemi du tyran, dont il craint l'erreur & le caprice, que le scélérat qui redoute sa sévérité. On prétend qu'Asan ne craignoit pas sans raison le même sort qu'avoit eu Lachanas, & qu'il ne dut la vie qu'aux prieres d'Euphrosyne, sa belle-sœur. Noga le renvoya peu après, sans lui faire de mal, mais aussi sans lui accorder son assistance contre Terteres, qui s'affermit toujours davantage sur le trône de Bulgarie.

Pachym. Andron. lib. 1, c. 20.

Terteres n'eut pas plutôt satisfait son ambition en s'assurant le pouvoir suprême, que la nature & la religion reprirent leurs droits sur lui. Il se fit un scrupule de vivre plus long-tems avec la sœur d'Asan, qu'il n'avoit épousée qu'en vertu d'un divorce contraire aux loix, & s'ennuya d'être exclu de la communion des fideles, par la juste & sage sévérité de l'Eglise de Bulgarie, qui l'avoit retranché de son sein, pour avoir porté atteinte à la foi sacrée du mariage, sur laquelle repose toute l'économie de la société. Une femme qui l'avoit rendu pere de plusieurs enfans, ces enfans à qui il avoit fait perdre leur état, avoient encore des droits sur son cœur. Il en-

voya une ambassade à Andronic, successeur de Michel Paléologue, pour lui exposer son embarras & ses inquiétudes, & pour lui offrir la paix, s'il vouloit lui rendre sa femme légitime, qui étoit détenue à Nicée. Andronic exigea que Terteres lui renvoyât la sœur d'Asan, & à cette condition il lui rendit sa femme. Considérant ensuite qu'il ne restoit aucune espérance de le détrôner pour mettre Asan à sa place, & que ni le nombre, ni le courage de ses troupes ne le mettoient en état de tenir tête à un ennemi aussi brave & aussi puissant que Terteres, il fit la paix avec lui, & conféra à Asan le titre de despote de Romelie, en exécution du traité que son pere avoit fait avec ce prince, & pour le dédommager de la royauté à laquelle il devoit renoncer. Ou Romaïde.

Il étoit étrange qu'un empereur de Constantinople n'eût pas assez de troupes pour contenir un roi de Bulgarie sur le continent, tandis que par une économie qui, sous un gouvernement insensé, n'est qu'un mal de plus, Andronic renonçoit à l'empire de la mer, pour épargner l'entretien de la flotte. Terteres ne conclut pourtant point la paix, sans qu'il lui en coûtât une bassesse. Lorsqu'il étoit ennemi d'Andronic, il C. 27. Ubi sup. c. 26.

avoit demandé en mariage, pour son fils Osphentisthlabus, la sœur de Michel, sebastocrator d'Occident, & l'un de ces grands Officiers qui s'étoient appropriés leurs gouvernemens à l'occasion des dernieres révolutions; il étoit fils de ce prince de la grande Valachie, bâtard d'un despote d'Epire dont nous avons parlé. La jeune princesse avoit été confiée à Terteres qui la faisoit élever chez lui. Lorsqu'il traita avec Andronic, Michel avoit perdu sa liberté par une trahison, & ce ne fut peut-être qu'une raison de plus pour que sa sœur fût livrée à Andronic, en même tems que la sœur d'Asan lui fut renvoyée. Une alliance conclue sous ces auspices ne devoit pas être heureuse, au-moins ne suffit-elle point à la sureté des deux contractans.

D. c. 38. Depuis qu'Andronic n'avoit plus de flottes, les pirates étoient les maîtres de la mer, & il ne l'étoit pas lui-même des îles & des côtes, en quoi consistoit la plus grande partie de son empire; mais comme il n'avoit pas non plus d'armées de terre, il se trouva hors d'état de secourir Terteres, lorsque ce prince étoit menacé d'une invasion de la part des Tartares, qui ne devoit pas se borner à ravager ses Etats. La frayeur & l'impuissance d'Andronic furent telles

En 1284.

qu'il fit exhumer son pere, de peur qu'il ne tombât au pouvoir des Barbares, & que l'ordre fut envoyé à tous les habitans de la Thrace & de la Macédoine de se réfugier dans les châteaux qui étoient au milieu des terres. On excepta de cet ordre général les Blaques, qui habitoient la Thrace, depuis les fauxbourgs de Constantinople jusqu'à Bizya & au-delà, & auxquels il fut enjoint de passer dans l'Orient, c'est-à-dire qu'on leur fit passer le Bosphore de Thrace. On craignit que l'invasion des Tartares ne leur fournît l'occasion qu'ils paroissoient attendre, de se rendre entierement indépendans, & de se cantonner dans les lieux difficiles qu'ils aimoient à occuper, ou même de se joindre aux ennemis. Leur puissance & leur richesse étoient le principal motif de cette appréhension, tant devoient être malheureux les sujets de l'empire, pour ne pas donner d'ombrage à leurs tyrans. Les vexations les plus exhorbitantes furent le prélude des châtimens qu'on leur préparoit; leur déplacement, dans la saison la plus rude de l'année, acheva de les réduire à cet état de misere qui convenoit aux esclaves d'Andronic; il en mourut un grand nombre dans le trajet. La précipitation avec laquelle on les

força de quitter leur patrie, ne leur permit pas d'emporter leurs effets ; ils furent obligés d'en vendre une partie à vil prix, ils en laissérent beaucoup à l'abandon ; des voleurs qu'on ne chassoit pas comme eux de la Thrace, eurent aussi leur part des dépouilles de ce peuple infortuné ; une partie de leur troupeau mourut de froid & de faim, & un changement d'air trop subit leur fut aussi funeste qu'à leurs maîtres. L'Asie ne profita point du dépeuplement de l'Europe ; les Blaques persuadés qu'ils ne pouvoient y vivre, achetérent la permission de retourner dans leur patrie ; ils y revinrent plus pauvres & en très-petit nombre : ce fut à quoi se réduisit cette opération odieuse & insensée.

Il y a apparence que la crainte d'une invasion de la part des Scythes n'avoit pas été vaine, ainsi qu'on peut en juger par l'histoire de cette nation, telle que Pachymère la reprend & la continue dans le troisiéme livre de son Histoire d'Andronic : nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ce passage, quoiqu'il contienne quelques répétitions ; mais Pachymère est le seul historien de cette dynastie des Tartares qui nous la fasse connoître avec quelque exactitude.

Lib. III, c. 26. X. Pendant que les Tochares Orientaux

reconnoissoient pour leur prince Kasan qui descendoit de Chalau & d'Apaga (*), (& par eux de Gengiscan), & lui obéissoient comme à leur kan, les Tochares septentrionaux éprouvoient les révolutions, qui sont la suite ordinaire d'une usurpation. Nous avons déjà dit que Noga avoit été envoyé dans le Nord par les princes de la nation, non avec ce titre suprême, mais en qualité de leur lieutenant, pour soumettre à leur empire toute cette partie du continent qui regarde l'Asie septentrionale. Elle avoit pour habitans plusieurs peuples qui jadis avoient obéi aux Romains, mais qui depuis la prise de Constantinople, étoient devenus indépendans, faute d'avoir des maîtres, & s'étoient partagés en plusieurs toparchies ou petites souverainetés, dont la foiblesse n'eût pu être réparée que par une confédération qui les auroit étroitement unis; mais leur liberté étoit encore trop récente, & leur avoit trop peu coûté à acquérir pour qu'ils eussent appris à la défendre. La terreur les désarma, dès que les Tochares se présenterent pour les asservir; & d'une liberté qu'ils n'a-

(*) Ces deux princes sont les mêmes dont il est parlé fort au long dans l'Histoire générale des Huns (l. XVIII). sous les noms d'Houlagou & d'Abaka-il-Kan.

voient pas sçu restraindre pour la rendre durable, ils passerent à la servitude, que le génie seul de Noga & son ambition leur rendirent supportables, parce que cet usurpateur, plus habile qu'eux, comprit que pour rendre un empire puissant & durable, sur-tout lorsqu'il est nouveau, l'amour doit tempérer la crainte, & les loix doivent succéder au droit rigoureux du plus fort. Nous avons vu comment, par cette sage conduite, Noga parvint à se faire un puissant empire de sa conquête, & se vit en état de battre ses anciens maîtres, après avoir sçu les amuser, tant qu'il ne s'étoit pas cru en état de les braver. Il jouit long-tems du fruit de ses travaux, & fut généralement reconnu comme le seul maître & le souverain absolu de tous les pays situés au-dessus du Pont-Euxin.

Cependant plusieurs des princes, auxquels il auroit dû obéir, étoient morts sans pouvoir le réduire. Tuctaïs étoit leur héritier, & n'avoit d'avantage sur eux que celui d'être né plus tard. Noga étoit vieux, & croyoit avoir prescrit contre le sang de ses maîtres. Tuctaïs reprit un projet qui avoit souvent échoué, & commença une guerre qui devoit être terrible. Elle produisit en effet les plus

grands évenemens, & les succès en furent si variés, sa durée fut telle, que le récit de ce qu'elle produisit de faits mémorables auroit été la matiere d'une longue histoire, & auroit mérité d'occuper un habile écrivain; c'est le jugement qu'en porte Pachymère : mais les Tartares n'acheterent pas même le triste avantage de faire passer à la postérité le souvenir de leurs exploits, par tout le sang qu'il leur en coûta, par la dévastation d'un riche pays, & par la mort d'un nombre prodigieux de guerriers, de femmes, d'enfans, que le fer ennemi, la famine les maux attachés à la condition d'un peuple fugitif firent périr en mille manieres. Les foibles restes de ces peuples nombreux se réfugierent sur les terres de l'empire, & il ne fallut que peu de vaisseaux pour les y transporter. Une bataille sanglante mit fin à cette guerre; Noga y perdit la vie, avec un nombre prodigieux de ses sujets, & ce ne fut qu'en mourant qu'il rendit aux Tartares & aux peuples conquis la liberté qu'il leur avoit ôtée par son habileté & ses bienfaits, d'acheter leur salut en passant sous une autre domination. La *Lib. IV, c. 16.* nation des Alains fut du nombre de celles qui ne périrent pas tout entieres,

& dont Tuctaïs reçut les hommages, sans pourtant leur faire oublier leur ancien maître ; mais ce n'est point encore ici le lieu d'en parler, puisque Noga fut tué en 1292, & que les Alains n'apprirent aux Romains qu'ils existoient encore que neuf ans après, c'est-à-dire en 1301 ou environ.

Ibid. c. 30. Entre les amis particuliers de Nogas, qui lui survéquirent, l'histoire fait mention de Guximpaxis, lequel avoit alors professé la religion des Perses, & avoit tenu le premier rang entre les mages, ce que signifioit aussi son nom. Après la mort de Noga, son maître & son ami, il mit sa femme & ses enfans sur un vaisseau, & fit voile vers l'Orient, comptant se réfugier chez les Perses orientaux, c'est-à-dire chez les Tartares, qui étoient maîtres de la Perse & d'une grande partie de l'Asie ; mais un vent contraire l'ayant jetté à Héraclée dans le Pont, il tomba au pouvoir des Romains, qui étoient maîtres de cette ville, implora la clémence de l'empereur, lui fut envoyé, embrassa la religion Chrétienne avec toute sa maison, & fut pourvu dans la suite du gouvernement de Nicomédie. La plupart des Tartares se donnerent à Tuctaïs après la mort de Noga. Ce prince laissoit

pourtant d'une de ses femmes nommée Macca, un fils appellé Tzacca, & qui étoit déjà marié à une fille de Terteres. Cette alliance avoit été inutile au roi de Bulgarie, dont Noga étoit devenu l'ennemi implacable, & que la crainte de tomber entre ses mains avoit forcé de se bannir de son royaume, pour se réfugier dans le territoire d'Andrinople. Là, il étoit obligé de se cacher pour ne pas mettre l'empereur dans la nécessité ou de le livrer à Noga, ou de soutenir une guerre fâcheuse contre lui, & cependant Smiltzès régnoit sur les Bulgares, sous la protection de Noga, qui lui avoit donné ce royaume après la fuite de Terteres. Tel étoit le sort du beau-pere de Tzacca, lorsque son pere périt dans la bataille dont nous avons parlé. Tzacca recueillit quelques débris de son armée, & avec ce foible reste de la fortune paternelle, il entra en Bulgarie, dans l'espérance de s'en faire une retraite digne du fils de Noga. Terteres ne s'étoit point encore relevé de ses derniers malheurs, lorsque ce n'étoit déjà plus celui qui en avoit été l'auteur. La Bulgarie n'avoit donc qu'un roi mal affermi, & Tzacca se flattoit qu'en présentant aux Bulgares la fille de leur souverain, il leur persuaderoit aisément qu'il

valoit mieux avoir pour maître que pour ennemi le gendre de Terteres, & le fils du grand Noga.

Cependant pour rendre encore plus pressans les motifs qui pouvoient engager les Bulgares à le reconnoître pour leur souverain, il s'attacha l'héritier de Terteres Osphentisthlabus, dont la pauvreté étoit égale à la noblesse, & qui ne paroissoit pas pouvoir être un rival dangereux. Le prince Tartare parut alors réunir dans sa maison tous les droits qui, après l'aveu d'une nation, sont les plus sacrés. S'il se trouvoit des Bulgares qui voulussent préférer le fils de Terteres à son gendre, cet héritier du trône n'acceptoit leurs hommages que pour les reporter à Tzacca, qu'il reconnoissoit pour son maître, & dont il étoit tout-à-la-fois le beau-frere, le favori & le premier ministre. Mais bientôt Osphentisthlabus trouva dans l'éclat de sa naissance les ressources que ne lui avoit pas laissées l'infortune de son pere.

Un particulier, nommé Pantaléon, avoit acquis d'immenses richesses dans le commerce qu'il avoit fait pendant long-tems avec beaucoup de bonheur. Comme il n'avoit point d'enfans, il avoit adopté Encone, fille de Manaïsse, son parent, & dont avoit été marraine

Euphrosine, femme de Noga. Elle devoit être son unique héritiere, & Osphentisthlabus jetta les yeux sur elle pour en faire sa femme. Pantaléon ne crut pas pouvoir tirer un parti plus avantageux de ses richesses que d'en acheter un mari, tel que celui-là, & de les consacrer au bonheur public, en les faisant passer à celui sur qui rouloit la fortune de l'Etat. Le mariage fut conclu, & tous les biens de Pantaléon servirent de dot à Encone. Osphentisthlabus ne devint opulent que pour faire part de ses richesses aux Bulgares qui lui étoient déjà affectionnés, parce que du côté de sa mere il étoit leur parent, ce qui étoit pour eux un puissant motif de lui vouloir du bien, & parce que, du côté de son pere, il avoit le droit le plus apparent au trône.

Cependant Smiltzus, malgré une parenté encore plus nombreuse & non moins illustre que celle d'Osphentisthlabus, Smiltzus dont la royauté étoit récente, n'avoit opposé qu'une foible resistance à Tzacca, & ce prince des Tartares fugitifs au nord, conquérans au midi du Danube, avoit été reçu dans Ternobe, capitale du royaume de Bulgarie. Là il croyoit régner sur des sujets dociles & même affectionnés, & ne

s'appercevoit pas que les hommages qu'on paroissoit lui rendre s'adressoient à son beau-frere, & que celui-ci régnoit véritablement sous son nom & avec une autorité qu'il ne tenoit pas de lui. Il y avoit alors en Bulgarie quatre princes qui partageoient ou les hommages ou les voeux de la nation. Le plus puissant & le plus heureux en apparence étoit Tracea. Osphentisthlabus étoit plus cher aux Bulgares; Smiltzes avoit encore un parti; & n'étoit pas sorti du pays. Une faction assez nombreuse, mais trop foible pour donner un roi à la Bulgarie, avoit député vers Andronic pour lui demander Michel, fils de Constantin & de Marie, & qui avoit déja été couronné du vivant de son pere. Les députés représenterent à l'empereur que les conjonctures étoient favorables pour rétablir Michel sur le trône, puisque les Tartares, qui avoient toujours été les plus dangereux ennemis, étoient alors dans un état de foiblesse qui laissoit peu de chose à craindre de leur part, les victoires de Tuctaïs, qui lui avoient coûté beaucoup, ayant ruiné l'empire de Noga, à la place duquel il ne restoit qu'une affreuse solitude. Andronic se rendit à ces représentations & envoya Michel en Bulgarie. Mais la faction qui

l'avoit appellé ne ſe trouvant pas aſſez forte pour le mettre en poſſeſſion de Ternobe, il fut réduit à errer dans la Bulgarie, où ſa condition étoit peu différente de celle d'un particulier.

Cependant Andronic n'avoit pas attendu la mort ni la ruine totale de Noga, ſon beau-frere, pour rechercher l'alliance de Tuctaïs, & lui offrir en mariage Marie, ſa fille naturelle. Tuctaïs accepta l'honneur que l'empereur lui faiſoit ; Marie lui fut envoyée avec beaucoup de pompe, & il promit d'en faire ſa femme ; mais il différa de l'épouſer, & la renvoya à ſon pere, pour la rappeller, diſoit-il, lorſqu'il ſeroit entierement débarraſſé de Noga. Ce n'étoit pas qu'il n'eût déjà remporté ſur lui de grandes victoires ; mais comme un ſerpent qu'on n'a pas tué, quelques bleſſures qu'on lui ait faites, tant qu'il lui reſte quelque mouvement, Noga donnoit encore des ſignes de vie, & préparoit un puiſſant effort pour recouvrer tout ce qu'il avoit perdu ; & dans ces circonſtances Tuctaïs ne croyoit pas qu'il fût à propos de donner à un mariage le tems, les ſoins, & la vigueur qu'il devoit à ſa gloire & à ſa ſureté. Ce délai, qu'on avoit cru devoir être
[illegible]

fort court, devint très-long par les vicissitudes de la fortune qui furent continuelles tant que Noga eut un souffle de vie. Enfin Teuctaïs, délivré de cet ennemi redoutable, fit prier Andronic de lui envoyer Marie, l'épousa, & ne donna pas lieu aux Romains de se repentir de l'alliance qu'ils avoient contractée avec lui. On ne voit pourtant pas ni que Tuctaïs ait poursuivi Tzacca, ni qu'il soit entré dans les vues de son beau-pere en faveur de Michel. Peut-être apprit-il les derniers malheurs du fils de Noga avant d'être en état de l'attaquer dans sa retraite. Osphentisthlabus s'étoit bientôt cru en état de tenter le dernier coup qui devoit lui rendre l'héritage de son pere. Il se saisit de Tzacca, le jetta dans un cachot, & quelque tems après le fit étrangler par des Juifs.

Joachim, patriarche de Bulgarie, qui avoit négocié & obtenu la délivrance d'Osphentistlabus, lorsque l'empereur le retenoit en ôtage, après avoir renvoyé sa mere à Terteres, Joachim, malgré son caractere sacré, ayant été soupçonné d'une intelligence avec les Tartares, fut condamné à être précipité, & Osphentisthlabus n'en fut que mieux affermi sur le trône. Smiltzus fut

sans espérance, il paroît même qu'il perdit la vie dès que le fils de Terteres eût été reconnu roi des Bulgares, tant est puissant sur l'esprit des peuples le droit que donne la naissance. Celui de Terteres, pere d'Osphentisthlabus parut moins sacré, parce qu'il étoit Coman d'origine, & le premier de sa famille qui eût tenu le sceptre. Son fils ne craignit pas même de le rappeller en Bulgarie, après l'avoir tiré des mains d'Andronic, en échange de plusieurs Romains qui étoient ses prisonniers. Il ne lui rendit point la couronne, se contenta de lui assigner une ville pour sa demeure, & de grands revenus, & n'en fut pas moins tranquille sur le trône. Voici à quelle occasion le roi de Bulgarie avoit eu en son pouvoir les prisonniers qu'il rendit à l'empereur en échange de son pere.

Entre les partisans de Smiltzus, Radosthlabus avoit été sans contredit le plus considérable & le plus illustre, non-seulement par la dignité de sebastocrator de Bulgarie, dont il avoit été revêtu, mais encore par la noblesse de sa maison, qui étoit la premiere de tout le royaume. Outre la parenté qu'il y avoit entre lui & Smiltzus, il tenoit à tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans

Pachym. lib. V, c. 29.

la Bulgarie. Sa femme étoit sœur d'Eltimère, despote de Crone, dont une autre sœur avoit épousé Terteres, & avoit été mere d'Osphentisthlabus. Malgré une alliance aussi étroite, Radosthlabus n'avoit point séparé sa fortune de celle de Smiltzus, & s'étoit réfugié auprès de l'empereur, dans les vues duquel il étoit entré contre le neveu de sa femme & en faveur de Michel Andronic, après lui avoir confirmé le titre de sebastocrator, l'avoit renvoyé en Bulgarie avec une armée, à la tête de laquelle étoient plusieurs généraux d'un rang distingué. Le premier ennemi qui s'étoit opposé à cette armée avoit été Eltimère, despote de Crone, qui l'avoit attaquée près de cette ville, l'avoit battue, & avoit fait prisonniers Radosthlabus & treize officiers de marque. Ces treize officiers qu'Eltimère envoya à Osphentisthlabus, furent ceux-là même que ce prince échangea contre Terteres. Pour Radosthlabus, Eltimère, après lui avoir fait crever les yeux, le renvoya à sa femme qu'il avoit laissée à Thessalonique.

La conduite d'Eltimère paroîtroit moins surprenante, si nous ajoutions, sur le témoignage de Pachymère, qu'il étoit oncle paternel d'Osphentisthlabus,

& frere de Terteres; mais c'est certainement une contradiction manifeste dans laquelle cet historien est tombé, puisque, suivant lui, deux sœurs d'Eltimère, despote de Crone, avoient épousé, l'une Terteres, l'autre Radosthlabus; ainsi il ne faut chercher que dans l'animosité des factions le motif de la barbarie qu'Eltimère exerça sur son beau-frere. Peut-être crut-il aussi devoir ce sacrifice à une réconciliation récente avec le fils de Terteres, contre lequel il avoit sans doute soutenu Smiltzus, puisqu'il étoit son gendre. Il entroit alors des mariages dans toutes les alliances des princes; mais la politique, en s'emparant de ce lien sacré de la société, l'avoit corrompu & profané, sans en tirer que tres-peu d'avantage. La famille de Terteres nous en offre encore plusieurs exemples. Ce prince avoit eu une fille de la sœur d'Asan, pendant qu'avoit subsisté son union illicite avec cette princesse. Elle fut mariée au crales qui régnoit alors sur la Servie & ne fut réellement que sa concubine. Ce crales avoit épousé une premiere femme, dont il s'étoit bientôt dégoûté, & qu'il avoit répudiée pour s'unir avec la fille de Jean, sebastocrator d'Occident, dont une autre fille avoit épousé

Pachym. lib. III, c. 30.

son frere aîné. Elle étoit alors religieuse, ce qui ne l'empêcha pas de s'unir avec elle. Grégoras nous apprend que la premiere femme du crales, qui vivoit encore, étoit fille du prince de Blachie, par où je crois qu'il faut entendre la Walachie septentrionale, car il eût designé autrement le prince de Thessalie, & Pachymère n'auroit pas omis son nom.

Lib. VI, c. 9.

Le clergé de Serbie en usa à l'égard du crales, comme celui de Bulgarie en avoit usé à l'égard de Terteres. Il fut obligé de renvoyer la religieuse dans son couvent; mais ce ne fut pas pour reprendre sa premiere femme, dont il étoit dégoûté. Il épousa pour-lors la sœur d'Osphentisthlabus, roi de Bulgarie, dont apparemment l'alliance lui étoit utile contre Andronic, à qui il ne cessoit de faire la guerre avec avantage. L'empereur ne crut pas qu'il y eût de meilleur moyen, pour mettre fin à ses pertes, que de persuader au crales qu'il étoit mal marié, & de lui offrir en mariage une fille de sept ans, qu'il avoit eue de sa seconde femme. Heureusement la fille du prince de Blachie mourut vers ce tems-là, ce qui, suivant Andronic, mettoit le crales en état d'épouser légitimement une quatrieme femme, la seconde & la troisieme ne pouvant être

regardées que comme ses concubines, puisqu'il les avoit épousées du vivant de la premiere. Le casuiste Andronic persuada le crales, toujours inconstant, & la sœur d'Osphentisthlabus fut renvoyée, sans que son frere se ressentît de cet affront. Quelque tems après, le despote Michel l'Ange, beau-frere d'Andronic, mais qui avoit perdu sa premiere femme, épousa la fille de Terteres, partagea avec elle tous ses titres, & en eut plusieurs enfans; mais il ne put corriger la malheureuse destinée du sang d'Asan: devenu suspect à l'empereur par son mariage, & par d'autres indices de rébellion, il fut arrêté, & enfermé avec sa femme & ses enfans.

Pachym. lib. IV. c. 13.

On peut douter que le roi de Bulgarie ait été plus sensible à ce nouveau malheur de sa sœur qu'il ne l'avoit été au premier; mais il avoit apparemment d'autres raisons pour rompre avec Andronic, puisque peu après il lui fit la guerre, & lui enleva la plûpart des places qu'il avoit du côté de l'Hæmus. Il en donna deux des plus considérables à Eltimère, dans l'espérance de se l'attacher toujours davantage, & cependant il faisoit solliciter l'empereur de lui donner pour femme une princesse de son sang; mais la veuve de Smiltzus, qui

Lib. VI. c. 18.

L'an 1305.

étoit Romaine, travailloit avec succès à détacher son gendre Eltimère de l'alliance d'Osphentisthlabus. Celui-ci qui s'en apperçut, retira à son oncle les deux villes qu'il lui avoit données, & désespérant de l'alliance dont il s'étoit flatté, ne garda plus de mesures avec Andronic. La défection des Alains lui fournit une occasion aussi favorable, qu'il pouvoit la desirer, de chagriner son ennemi, & il la saisit avec empressement.

Je dois parler ici, pour la derniere fois, d'une nation long-tems fameuse & puissante, & si anciennement connue, que c'est par elle que j'ai commencé l'histoire de l'Europe orientale. On doit me pardonner l'attention que je vais donner aux derniers efforts que fit cette nation pour améliorer son sort. Nous avons vu comment les conquêtes de Noga l'avoient rendu maître de ce qui restoit dans la Scythie, de Goths, d'Alains, & de tous les peuples qui s'y étoient successivement établis.

On n'auroit pas dû soupçonner qu'il y fût encore resté des Alains ; mais sans vouloir assurer qu'ils descendissent des Alains d'Europe, dont parle Ammien, plutôt que des Alains orientaux, dont

ne puissante colonie resta au pied du
aucase, & s'y maintenoit encore au
ms d'Alexis Comnene ; il n'est pas
us étrange qu'il resta au nord du Pont-
xin une tribu de ces Alains qui, avec
s Huns, avoient détruit l'empire d'Her-
anrich, qu'il ne l'est qu'une tribu des
oths, sujets de ce prince, fut restée
ns la Chersonese & y habitât le pays
Dores, vers la fin de l'empire de Ju-
nien I. & si ces Goths furent Chrétiens
si-bien que les Tetraxites, sans être
nais sortis de leur pays, les Alains,
furent leurs voisins, purent de même
brasser la religion Chrétienne que
fessoient les Bosphorans. Grégoras
s apprend en effet que les Alains
ent Chrétiens. *En l'année*, dit-il, qui
it l'alliance d'Andronic avec le crales
ervie, c'est-à-dire en 1301, *quelques*
agettes, du nombre de ceux qui habi-
t au-delà du Danube, envoyerent se-
nent des députés à l'empereur, parce
ue Chrétiens depuis long-tems & ayant
bjugués par la force de
ant également & de recou
s Scythes leur avoient rav
de cette nation idolâtre,
l'impiété. Ils demandoi
t autant de terrein qu'
une colonie de plus de dix mille

Lib. 17 c. 10.

hommes, offroient de s'y établir avec leurs familles, & promettoient de le servir contre les Turcs qui ravageoient alors impunément tout ce qui restoit aux Romains en Asie.

Lib. IV, c. 16. Pachymère, auteur contemporain, ne parle point de la religion des Alains, & mérite mieux d'être suivi que Grégoras. La fiere & courageuse nation des Alains, dit cet auteur, dont le nombre étoit d'environ seize mille hommes, & dont plus de la moitié étoit propre à la guerre, avoit perdu Noga & se trouvoit libre du service qu'elle lui avoit voué, depuis que ce conquérant étoit tombé sous les coups de Tuctaïs. Elle desira d'entrer au service de l'empereur, & s'adressa à l'évêque de Bitzine, pour solliciter, par son entremise, son admission sur les terres & sous l'obéissance d'Andronic. L'évêque de Bitzine ayant rendu compte à l'empereur de la proposition qui lui avoit été faite, ce prince, son fils Michel, aussi empereur, & tous leurs conseillers, remercierent le Ciel de ce qu'il leur envoyoit, dans leur détresse, tout ce qu'ils auroient pu lui demander de plus avantageux : nous aurions dû acheter à tout prix, disoient-ils, un renfort aussi considérable, & on nous prie de l'accepter : les Alains qui

s'offrent à nous ont été le corps de réserve, la troupe choisie de Noga; c'est avec eux & par eux qu'il a fait de si grandes choses, il leur a dû toute sa gloire & tous ses succès; celui-là seroit bien insensé qui ne reconnoîtroit pas le doigt de Dieu dans la résolution qu'ils ont prise de se donner à nous.

Aussi-tôt l'empereur leur fit expédier des lettres, telles qu'ils pouvoient les desirer, & avec une diligence égale, les Alains entrerent sur les terres de l'empire avec leurs chariots; par-tout ils trouverent des vivres en abondance: les plus distingués d'entr'eux furent admis à l'audience de l'empereur, on leur donna des chevaux, aux dépens de la cavalerie Romaine, que l'on mit à pied, & on les fit passer en Asie, où l'ordre étoit donné de leur assigner des terres & des habitations. Andronic fondoit sur eux toute l'espérance qui lui étoit revenue de défendre l'Asie. Leur docilité, leur bravoure, leur expérience à la guerre, devoient faire le salut de l'empire, car telle étoit la réputation des Alains, & à tous ces égards ils l'emportoient de beaucoup sur les Romains, à qui Andronic reprochoit d'être efféminés, timides & mutins. C'est ainsi qu'Andronic jugeoit de ses sujets pen-

dant qu'il mettoit toute sa confiance en des étrangers qu'il ne connoissoit pas; & qui, chez lui, pouvoient être très-différens de ce qu'ils avoient été sous Noga. Les Alains renouvellerent à l'empereur les promesses qu'ils lui avoient faites de le servir avec zele & docilité; mais à cette seule condition, qu'ils seroient employés comme ils l'avoient été par Noga, qu'on ne les enfermeroit point dans les forteresses, & qu'on ne les partageroit point en petits corps. Cette demande leur fut accordée sans peine, & on n'en fit que trois divisions, dont la plus nombreuse fut réservée à l'empereur Michel, qui devoit bientôt passer en Asie.

Tant de complaisance & la confiance excessive que les deux empereurs témoignoient aux Alains, eussent été seules capables de les rendre indociles, violens & rebelles. On leur trouva tous ces vices dès qu'ils furent en Asie; mais les empereurs, toujours prévenus, ne virent dans leur conduite, qu'un peu de Barbarie avec beaucoup de bravoure. Il ne faut que les apprivoiser, disoient-ils, tant de courage entraîne nécessairement un peu de férocité. Les deux princes avoient raison; mais il falloit que les Alains respectassent leurs alliés ou qu'ils

les estimassent, & à la premiere occasion qui se présenta de combattre, lorsqu'ils demandoient instamment la bataille, quand Michel l'avoit fait résoudre dans un conseil de guerre, & qu'on étoit déja en présence de l'ennemi, la lâcheté des généraux qui avoient le plus de crédit, fit faire une retraite qui eut tous les inconvéniens d'une défaite, & à la suite de laquelle les soldats Romains furent obligés de se disperser, pour aller défendre leurs foyers. Les Alains, restés presque seuls avec Michel, ne dissimulerent point le regret qu'ils avoient d'être venus dans un pays, où l'on éprouvoit tous les inconvéniens de la guerre, sans la faire: « Depuis long-tems, dirent-ils à Michel, » nous essuyons de très-grandes fatigues; » jamais nous n'avons été si long-tems » dans un camp, & nous sentons le be- » soin de nous reposer avant d'avoir » vaincu. Il n'en étoit pas ainsi lorsque » nous servions sous Noga: il nous me- » noit au combat, nous le faisions triom- » pher, & la victoire suivie des douceurs » d'un repos sûr, glorieux, & que l'abon- » dance de toutes choses rendoit déli- » cieux, terminoit heureusement la » guerre; mais faire des campagnes » sans fin, être toujours aux mains » avec l'ennemi sans le vaincre, nous

» épuiser par des travaux aussi stériles » que l'oisiveté, c'est un art que nous » ignorons & que nous ne pouvons » pratiquer ». Ainsi parloient les Alains, & ils faisoient assez entendre que, si on ne leur accordoit pas leur congé, ils sauroient bien le prendre. Michel obtint pourtant un délai de trois mois, & profita de ce tems pour demander à son pere ou qu'il lui indiquât un expédient propre à retenir les Alains, ou qu'il se mît en état de les attacher par des largesses. Andronic étoit résolu de prendre ce dernier parti; mais les troubles de l'église qui ébranloient toujours le trône, & d'autres affaires non moins fâcheuses absorberent toute son attention, & les trois mois s'écoulerent sans que Michel fût en état de contenter les Alains.

Il n'y avoit plus qu'une fuite précipitée & honteuse qui pût le soustraire au péril qu'il alloit courir, si les Alains l'abandonnoient à la vue de l'ennemi. Il prit ce parti qui ne fut pas sans inconvénient, & les Alains passerent furtivement, le Bosphore, pendant qu'un grand officier de l'empire négocioit avec eux, & faisoit des dispositions, pour empêcher, par la persuasion ou par la force, ce qu'il appelloit une désertion, ou du moins pour ôter

aux déserteurs la dépouille des soldats Romains, ces armes & ces chevaux qu'Andronic leur avoit donnés, parce qu'eux-mêmes s'étoient donnés à lui. Les Alains opposerent à cette derniere demande qu'ils ne prétendoient point quitter le service de l'empereur, mais seulement prendre quelque repos, & revenir ensuite. Pendant cette négociation, les Alains passerent le Bosphore en assez grand nombre pour oser se mettre en bataille, afin d'en imposer aux Romains : ceux-ci voulurent réparer par la force ce qu'ils avoient perdu par la ruse, & commencerent à tirer sur les Alains qui tirerent aussi. Le grand domestique qui commandoit les Romains, craignant que le combat ne devînt sérieux, courut se présenter aux Alains, dans l'espérance que sa présence les contiendroit ; mais un trait, parti du milieu d'eux, vint le frapper & l'étendit mort sur la place. En le voyant tomber, les deux armées resterent immobiles, & ne s'ébranlerent ensuite que pour s'éloigner l'une de l'autre : les Romains parce qu'ils étoient sans chefs ; les Alains parce qu'ils sentirent toute l'énormité de leur crime, & dès-lors commençant à détester leur rebellion, ils en dénoncerent eux-mêmes

les auteurs à Andronic, ils le firent prier de les entendre dans leurs défenses, de punir les plus coupables, & de pardonner à ceux qui ne l'étoient que pour avoir été séduits. En même tems, ils remirent aux Romains leurs armes & leurs chevaux, & ne parurent plus que dans un état digne de compassion, désarmés & à pied, eux qui, peu auparavant, étoient armés de toutes pieces & superbement montés.

c. 25. Un repentir aussi prompt & aussi sincere appaisa l'empereur qui leur pardonna. Il dut s'applaudir de son indulgence, lorsque, peu après, ces mêmes Alains sauverent une armée Romaine qui avoit été mise en fuite, & se firent hacher en pieces pour arrêter l'ennemi qui le poursuivoit. Mais que pouvoient les Alains mal secondés & mal employés contre toute la puissance des Turcs, & contre tous les autres fléaux qui désoloient l'empire? Huit mille Latins qu'on appelloit Catalans & Amogabares, furent alors appellés au secours des Grecs: *Lib.* v, *c.* 12. un templier apostat les commandoit: le nom des premiers indique leur patrie: ils avoient servi contre Charles d'Anjou dans la Sicile. Pachymere dit qu'Amogabares étoit le véritable nom des autres, & conjecture que cette nation

descendoit des Abares. J'en crois plutôt son commentateur qui donne à ce nom la même étymologie qu'au nom des Algarves, dont il est parlé dans l'histoire d'Espagne par Mariana. C'étoient, selon le commentateur, des Maures venus d'*Afrique* ou de l'*Occident*, ce que signifioit aussi leur nom. Le chef de ces étrangers, le célebre Rontzerius ou Roger, ce templier apostat, dont nous avons parlé, élevé à la dignité de grand général, commanda aussi les Alains en cette qualité, & se fit remettre l'argent qui devoit être partagé entre eux & les Latins. Le partage fut très-inégal, & devint un motif de jalousie entre les deux peuples. Les Italiens, loin de se faire pardonner la préférence que l'empereur leur avoit donnée en prenant parmi eux son grand général, & celle que Roger leur marquoit par l'inégalité de la solde, insulterent aux Alains en toute occasion, & leur firent essuyer des affronts, tels que ne les endurent pas des gens de cœur qui ont les armes à la main. Bien-tôt on en vint aux mains, pour un sujet peu grave en soi, mais qui suffisoit à des rivaux. Les Alains, pris au dépourvu, eurent du dessous, & le hasard voulut que le fils de Georgue, leur chef suprê-

Lib XIII. c. 17.

Lib. V. c. 22.

me, fût tué dans cette malheureuse rencontre. Un combat, plus sérieux parce qu'on s'y étoit préparé, fut livré le lendemain : trois cens Latins resterent sur la place, & telle fut encore la modération des Alains, qu'ils cesserent de combattre & de tuer, dès que Roger se fut montré pour le leur ordonner. Mais Georgue avoit perdu un fils chéri ; les Alains un prince qu'ils avoient adoré. Tous en paroissant s'appaiser, jurerent dans leurs cœurs de venger & le prince & les Alains morts avec lui, & eux-mêmes. Ils étoient au nombre de mille dans l'armée de Roger, qui y comptoit six mille Italiens, & quelques Romains.
c. 23. C'étoient trois corps distincts qui ne se mêloient point dans le combat, & qui ne vouloient faire ni plus ni moins les uns que les autres. Cependant le nombre des Alains s'accrut jusqu'à quinze cens ; & ils n'attendoient qu'une occasion favorable pour se séparer du grand général. Ils crurent l'avoir trouvée, lorsque
c. 31. Roger eut entrepris le siege de Magnesie : ils sortirent de son camp, & desespérant de passer le détroit de Gallipoli, pour retourner chez eux, ils errerent dans cette partie de l'Asie qui appartenoit encore aux Romains, occupant tantôt un camp, tantôt un autre, quelquefois

réunis, & plus souvent séparés par troupes de deux ou trois cens hommes, & dans cet état même, redoutables aux Perses & chers à Andronic. Ce prince les fit prier de rejoindre le grand général; mais ils jurerent qu'ils mourroient plutôt que de se remettre sous les ordres de cet homme odieux.

Il repassa lui-même dans l'Occident, fut mécontent, devint suspect, s'appaisa quand on l'eût fait césar, & périt par un assassinat : ce qui fit à l'empire autant d'ennemis qu'il nourrissoit de Catalans & d'Amogabares. Les Alains qui avoient joint l'empereur Michel à Andrinople, furent les auteurs de cet assassinat : Georgue, leur prince, porta lui-même à Roger le coup mortel dans la chambre de l'impératrice, & aussi-tôt les Alains monterent à cheval, les troupes d'Asie se joignirent à eux pour exterminer les Latins qui furent surpris & battus, mais qui devinrent bien-tôt redoutables par leur réunion & leur fureur. Plusieurs batailles, quelques-unes malheureuses, ne désarmerent point ces vieux guerriers qui avoient éprouvé toutes les fortunes. Les Alains furent d'abord leurs ennemis les plus dangereux; mais tout-à-coup on les vit éviter le combat qu'ils avoient commencé avec ardeur, & on

Lib. VI, c. 3, & seq.

crut que c'étoit parce qu'ils n'avoient été payés depuis long-tems ; mais il n'étoit pas moins vraisemblable qu'ils venoient d'apprendre que leur ancienne patrie alloit leur être ouverte, & que, résolus à quitter les Romains, dont les mœurs leur étoient encore plus odieuses que la religion des Tartares, ils avoient voulu ou se ménager, ou faire battre les Romains, afin qu'ils fussent hors d'état de s'opposer à leur retraite. Le bruit couroit alors, & il étoit en effet très-vrai, que Tuctaïs avoit envoyé une ambassade à Andronic pour lui redemander les troupes qu'il lui avoit prêtées ; il vouloit parler des Alains.

Michel fut en effet battu, & son armée dispersée : les Alains pillerent la Thrace, comme s'ils eussent été ses vainqueurs, sans doute parce qu'il leur falloit des vivres, & que leur solde étoit encore dans le trésor d'Andronic : car toute leur histoire ne prouve ni qu'ils fussent un peuple injuste, ni que la férocité dominât dans leur caractere. L'empereur qui ne pouvoit se résoudre à les perdre, leur envoya Cuximpaxis, qu'ils connoissoient particulierement pour avoir servi avec lui sous Noga, & qui depuis ce tems-là, avoit été ambassadeur d'Andronic auprès de Tuctaïs. Il ne sembloit

pas du moins, qu'il pût faire un meilleur choix pour traiter avantageusement avec les Alains. Ce prince comptoit la 23e année de son regne, lorsqu'il se trouva autant d'ennemis sur les bras qu'il lui restoit de provinces: les Turcs ravageoient l'Asie: la Chersone & la Macédoine étoient en proie aux Amogabares: Osphentisthlabus, avec qui on avoit fait une mauvaise paix d'abord après la mort de Roger, désoloit le pays d'Eltimere, sans autre raison que l'inclination qu'il lui supposoit pour l'empereur. Cependant Cuximpaxis étoit chez les Alains, & on ne s'appercevoit pas du succès de sa négociation; on remarquoit au contraire que les Alains étoient plus animés & plus audacieux que jamais. Ils disoient même qu'ils étoient enfin assurés de ce qu'ils n'avoient fait que soupçonner jusqu'alors, que Tuctaïs avoit envoyé une ambassade à l'empereur pour les reclamer comme les anciens camarades des Tartares, & que rien n'avoit pû leur arriver de plus heureux, depuis que l'alliance des Romains leur étoient devenue odieuse par tant de raisons. C'étoit à Cuximpaxis qu'ils avoient l'obligation de savoir à quoi s'en tenir, & ils ne croyoient pas pouvoir lui témoigner assez de recon-

Liv. c. I.

noissance. De son côté, Cuximpaxis paroissoit s'être donné à eux, sans retour, & avoit même épousé la fille de Cursitas leur chef. Aussi-tôt les Alains s'emparerent d'un poste avantageux qu'ils fortifierent avec soin, & où ils rassemblerent leurs chariots: là ils déposerent leurs femmes & leurs enfans, &, délivrés de toute inquiétude, depuis qu'ils avoient mis en sureté ce qu'ils avoient de plus cher, ils se permirent des excursions plus lointaines & plus lucratives qu'ils n'en avoient encore fait. Andronic en fut averti, & ne voulut pas le croire. Cuximpaxis l'entretenoit dans son erreur, en le faisant assurer que tout ce qu'il faisoit avoit pour objet le plus grand bien de l'empire.
C. 14. Il retourna même auprès de l'empereur, & l'avertit que le roi de Bulgarie étoit sur le point de prendre à sa solde les Turcopules, milice étrangere qui faisoit un corps de dix mille hommes, & qui tiroit son origine des contrées du nord, d'où elle étoit venue chercher fortune chez les Romains. Les Turcopules s'étoient fait baptiser, & peu après, s'étoient révoltés, à l'exemple des Alains.

L'avis que Cuximpaxis avoit donné à Andronic se trouva faux; les Turcopules se joignirent aux Amogabares, &

lorſque les Alains les virent prendre la route de Callipoli, ils les attaquerent & leur firent quelques priſonniers, dont ils envoyerent la moindre partie à l'empereur, pour l'entretenir dans l'eſpérance qu'il avoit de les regagner ; mais dans le même tems ils traitoient avec Oſphentiſthlabus, qui venoit de conquérir Anchiale & Meſembrie, & leur paroiſſoit aſſez puiſſant pour les protéger. Ils lui demanderent des généraux de ſa nation, & Oſphentiſthlabus les leur envoya avec un renfort d'environ mille hommes. Devenus plus hardis par cet accroiſſement de forces, ils tinrent la campagne, & ſe mirent en marche pour conduire leurs femmes & leurs enfans dans la Bulgarie ; ils y conduiſoient auſſi les priſonniers qu'ils avoient faits ſur les Turcopules, & preſque toutes les femmes de ces derniers. S'ils entroient une fois dans la Bulgarie, les Turcopules devoient renoncer pour jamais à ſe venger & à revoir leurs femmes. Au premier avis qu'ils eurent de la marche des Alains, ils s'adreſſerent à leurs nouveaux alliés, pour en être aſſiſtés, & avec la plus grande partie des Amogabares, ils ſe mirent à la pourſuite de leurs ennemis, qu'ils joignirent lorſqu'ils étoient prêts d'entrer dans la Bul-

L'an 1308.

garie. Les Alains se firent aussi-tôt un rempart de leurs chariots, qui étoient en grand nombre, & reçurent les ennemis avec leur courage accoutumé; plusieurs même combattirent en rase campagne, & tuerent beaucoup de monde, sur-tout aux Turcopules qui s'exposerent le plus; mais ils furent presque tous tués. Les fleches manquerent aux autres (ils étoient très-bons archers) & après avoir eu long-tems l'avantage, ils abandonnerent à l'ennemi une victoire sanglante, un butin immense, & sur-tout un grand nombre de jeunes & belles femmes. Les Amogabares employerent plusieurs jours à rassembler & à partager cette riche proie.

C. 21. Le reste des Alains, en assez grand nombre, se réfugia sans doute chez Osphentisthlabus, qui bientôt après rechercha aussi l'alliance de Romefort, nouveau chef des Amogabares, & lui donna en mariage sa sœur, veuve de Tzacca qu'il avoit fait périr. On ne voit pas que cette alliance ait eu des suites: ce roi de Bulgarie fit enfin la paix avec l'empire & obtint ce qu'il desiroit depuis long-tems. L'empereur Michel lui donna en mariage sa fille Théodora, & il n'en fut pas plus attaché au grand-pere de sa femme, duquel il alloit

Johan. Cantac. hist. lib. 1, c. 1.

C. 34.

avoir de nouvelles raisons de se déclarer l'ennemi, lorsqu'il mourut de maladie en 1322. Il eut pour successeur son fils George Terteres, qui commença son regne par une irruption dans la Thrace, & se rendit maître de Philippopole, où il mit une bonne garnison; mais la mort termina un regne qui paroissoit devoir être plus brillant qu'heureux. Ce fut un contre-tems fâcheux pour la Bulgarie, de laquelle se détacherent plusieurs villes, les plus voisines des Romains, & dont un grand nombre d'autres furent pris par Bœsilas, frere cadet de Smiltzus & de Radosthlabus, qui se fit donner par l'empereur le titre de despote de Bulgarie, & établit sa résidence à Copsis, dont son despotat prit le nom. Philippopole, malgré un siége de quatre mois que lui fit essuyer le jeune Andronic, resta unie au royaume de Bulgarie, par la bravoure de la garnison qui étoit composée de mille cavaliers choisis, tant Alains que Bulgares, ou Mysiens, & de deux mille fantassins armés de boucliers: leurs chefs étoient Stiles & Temeres, tous deux Alains, & Inas, Hongrois; un Russe, nommé Ibanes, les commandoit tous.

C. 35.

C. 36.

Ces braves gens défendoient encore Philippopole, lorsque les princes My-

siens s'assemblerent pour donner un successeur à Terteres, qui n'avoit point laissé d'héritiers. Leur choix tomba sur le fils d'un despote, nommé Stréanzimère, & qui lui-même étoit Seigneur de Bidynes; il s'appelloit Michel, & appartenoit, par son origine, aux deux nations des Mysiens ou Bulgares, & des Komans. Dès qu'il eut été élu, on le mit en possession de Trinobe, capitale du royaume & de tout le pays. Michel rassembla aussi-tôt une armée, à laquelle il joignit quelques Scythes, & surtout un corps auxiliaire très-nombreux, que lui fournirent les *Oncroblaques*. C'est pour la premiere fois que je trouve ce nom dans l'histoire Grecque. Il doit designer indifféremment tous les Valaques qui habitoient au nord du Danube & dans le voisinage de la Hongrie. Quoique l'armée de Michel fût nombreuse, il n'osa attaquer le jeune Andronic qui assiégeoit Philippopole; mais l'invasion qu'il fit sur le territoire des villes qui après la mort de Terteres, s'étoient données aux Romains, obligea Andronic de renoncer à la prise de Philippopole pour aller à la rencontre des Bulgares. Cependant cette ville fut recouvrée par une surprise semblable à celle qui l'avoit fait perdre. Michel s'en dédommagea

Ternobe.

par la prise de Copsis & de quatre autres villes qui composoient toute la seigneurie du despote Bœsilas. Bientôt après il épousa la veuve d'Osphentisthlabus, sœur du jeune Andronic, & ce mariage facilita une réconciliation qui fut durable entre les Romains & les Mysiens. C. 39.

Leur union n'empêcha pourtant pas les Scythes ou Tartares de continuer leurs irruptions annuelles sur les terres de l'empire. C'étoit un usage auquel ils 1324. se conformerent en cette même année avec plus d'appareil qu'ils n'avoient encore fait. Cent vingt mille hommes sous la conduite de deux chefs, Taitach & Toglu-Torgan, camperent au milieu de la Thrace, & la ravagerent pendant quarante jours. La guerre civile, qui se C. 57. renouvella quelque tems après entre les deux Andronics, donna lieu à Michel de se mêler des affaires de l'empire, & peut-être de former les plus vastes projets. Le jeune Andronic les déconcerta, C. 58. & bientôt après il détrôna son grand-pere; mais quoiqu'il eût mis fin à la guerre civile, par la prise de Constantinople, Michel, à qui les Scythes fournissoient autant de troupes qu'il en vouloit, ne l'en respecta pas davantage, & les frontieres des deux Etats furent le

Lib. 11, théatre d'une nouvelle guerre. Enfin la
cap. 21. haine que les deux princes avoient jurée à Etienne, crales de Servie, l'emporta sur les motifs qu'ils avoient de ne pas s'aimer. Michel commanda lui-même son armée contre le crales, se laissa tromper par une trève frauduleuse, fut battu, blessé & pris, & mourut entre les mains de ses ennemis. Les Serviens se contenterent de désarmer les Mysiens, parce qu'étant de la même nation, dit Cantacuzène, c'eût été un crime, suivant leurs mœurs, de faire des prisonniers les uns sur les autres. Le même usage s'étoit établi entre les Romains & les Bulgares, parce que les uns & les autres étoient Chrétiens, dit encore Cantacuzène.

Michel avoit eu deux femmes, toutes deux vivantes, & qui toutes deux lui avoient donné des enfans; la premiere étoit sœur du crales Etienne, & avoit été répudiée. Les princes Bulgares la rappellerent avec ses enfans, & la mirent en possession de la capitale & du royaume, après avoir chassé de chez eux Théodora, sœur d'Andronic, & ses enfans. Ce fut pour l'empereur une occasion de faire des conquêtes sur les Bulgares; mais il ne rétablit pas sa sœur, & sa rivale elle-même ne jouit pas

long-tems de son triomphe sur elle. Deux seigneurs Bulgares la chasserent à son tour, & l'obligerent de se réfugier chez Etienne, crales de Servie & son neveu. Ce seroit une raison de croire que le crales qui avoit vaincu Michel, étoit mort, & que cet évenement avoit influé sur la fortune de sa sœur. Quoi qu'il en soit, Alexandre, fils de Stréanzimère, & d'une sœur de Michel, fut élevé sur le trône, qu'il occupa pendant plusieurs années avec assez de gloire. Il se rendit fameux sous les regnes peu fortunés d'Andronic le jeune & de Jean Cantacuzène. C. 26.

Je ne puis m'empêcher de relever une erreur de Chalcocondyle, qui prétend que ce fut le crales de Servie qui fit monter Alexandre sur le trône; cet écrivain est peut-être plus véridique, lorsqu'il ajoute qu'après lui régna son fils Susman, à qui Amurat fit la guerre, & qui en obtint la paix en devenant son beau-pere. Cantacuzène dit pourtant que le fils d'Alexandre s'appelloit Michel Asan, qu'il épousa Marie, fille du jeune Andronic, & qu'il fut couronné du vivant de son pere. Il parle aussi d'un Sisman, fils de Michel, & de la sœur du crales, qui avoit d'abord succédé à son pere, & qui s'étoit réfugié chez les Tartares, lorsque sa Lib. I. Lib. III. c. 34. Lib. III. c. 12.

mere avoit été chassée de la Bulgarie par la faction d'Alexandre. Il se retira ensuite chez les Romains, qui refuserent de le livrer à son ennemi. Je suis très-porté à croire qu'il lui succéda au préjudice de Michel Asan, ou après sa mort; auquel cas Chalcocondyle ne s'est trompé que sur le nom de son pere. Cet historien nomme aussi Michel, prédécesseur d'Alexandre; mais c'est pour lui donner le titre de duc de Mysie, & pour dire que Trinobe avoit été sa ville capitale, & qu'il étoit plus ancien que le crales Stephan ou Etienne. Chalcocondyle fait cette derniere remarque, parce qu'il attribue à Stephan une très-grande révolution, qu'il prétend être arrivée dans l'Illyrie & la Grece, au tems d'Andronic l'ancien, par où il faut entendre, non Andronic I. mais le fils de Michel Paléologue, & le grand-pere d'Andronic le jeune, qui fut le troisieme du nom.

Chalcoc. & Joan. Cantac. lib. IV, c. 19.

Le roi des Triballes, dit Chalcocondyle, étant parti de Scupi, *qui étoit sa ville capitale*, avec une bonne armée & d'excellens généraux, commença par subjuguer Castorie & son territoire. S'avançant ensuite dans la Macédoine, il conquit tout ce qui est aux environs de Thermes, d'où remontant vers la Save, il fit de grands exploits le long du Danube,

& conquit aussi cette contrée. Par-tout il laissa des capitaines fideles, qui surent lui conserver ses conquêtes, & contribuerent beaucoup à en faire un prince très-puissant. Il se prévalut de tous ces avantages, & plus encore de la négligence & de la lâcheté du vieux Andronic, pour attaquer aussi les Grecs qu'il voulut détruire. Il mena même une armée jusqu'aux portes de Byzance, & se retira sans avoir été attaqué; car les Grecs ne surent jamais lui opposer que leurs murailles. L'Etolie vit aussi ce conquérant qui s'y empara de Joannine ou Cassiope.

Etienne donna le gouvernement de cette partie de la Macédoine qui étoit voisine de l'Axius, à Zarcus, qui étoit le premier de ses officiers. Depuis Pherres jusqu'à l'Axius, Pogdan (frere de Liberus, selon Cantacuzène), gouverna le reste de la Macédoine conquise. Au-delà de Pherres (qui ne fut perdue que sous Jean Cantacuzène), deux freres commanderent sur un grand pays; c'étoit Crates, échanson du roi, & Unglese, son grand-écuyer. Bulcus Eléazar, fils de Rancus, eut le pays situé sur le Danube; le zupan Nicolas eut Trica & Castorie; Prialup, l'Etolie; Pladicas, Ochride & le pays de Priliapée. Tous

Lib. III, c. 43.

Lib. III, c. 89, L. IV, cap. 4 & 24.

ces gouverneurs, & peut-être d'autres encore, car Jean Cantacuzène nous apprend que de son tems il y avoit dans les Etats du crales vingt-quatre grands seigneurs ou supans, qui avoient chacun son corps de troupes, & sans le consentement desquels le crales ne pouvoit faire aucune entreprise importante; tous ces gouverneurs, dis-je, s'approprierent leurs provinces, après la mort du crales (qui fut suivie d'une guerre civile), convinrent entre eux de ne se jamais faire la guerre les uns aux autres, & tournerent toutes leurs forces contre les Grecs. Cette ligue eût été plus utile si, mieux combinée & plus durable, elle eût réuni toutes les forces de la Servie contre les Turcs, qui alloient bientôt être le seul fléau de cette partie de l'Europe. Je devrois peut-être comparer ce que dit Chalcocondyle avec les témoignages de Pachymère & de Jean Cantacuzène, qui parlent souvent des crales de Servie; mais il ne résulteroit de cette discussion que des doutes & de légeres corrections, que je laisse à ceux qui écriront l'histoire des Turcs ou celle de l'empire Grec. Peut-être me suis-je déjà trop écarté de l'antiquité, à laquelle me ramene ce que je dois encore dire de quelques peuples Occidentaux,

Lib. I, c. 55. Lib. III. c. 43, 44, 45, 48.

Joan. Cantac. Lib. IV. c. 43.

&

& même des Bulgares & des Avares, relativement à l'Occident. J'ajouterai cependant ici une remarque qui intéresse également les deux extrémités de l'Europe; c'est que les Thessaliens ayant appellé les Catalans pour le bonheur de l'empire, ces derniers s'établirent dans l'Attique & la Béotie, qu'ils occupoient encore, lorsqu'après la mort d'Andronic III. Etienne, crales de Servie, fit une irruption dans la Macédoine, & s'avança jusqu'à Thessalonique. Cantacuzène comptoit alors la réduction des Catalans sous les loix de l'empire, entre les avantages d'une expédition qu'il proposoit à la régente, veuve d'Andronic. Ils n'obéissoient donc pas à l'empire. Quels hommes habitoient alors la patrie des Aristide & des Epaminondas! Mais à quelles migrations à peine croyables avoit survécu cette race d'hommes, si les Catalans étoient des Alains? Il est vraisemblable que leur postérité subsiste encore dans cette contrée, si la servitude, poison lent mais certain de l'espece humaine, ne l'y a pas fait périr.

Joann. Cantac. lib. III, c. 12.



CHAPITRE XVI.

Décadence des Avares du côté de l'Occident. Quelle part ils prennent aux affaires d'Italie. Les Carinthiens ou Sclaves de Carinthie y prennent part aussi, & avec plus de gloire. Etymologie de leur nom. Remarques sur les Bohêmes, & sur plusieurs noms anciens qui se conservent en Germanie. Qu'on n'en peut rien conclure pour l'identité des habitans anciens & modernes. Origine des Russes rapportée aux Francs. Antiquité des Normands. Fables des Bohêmes & des Polonnois.

NOUS avons présenté l'enchaînement des évenemens principaux qui donnerent des maîtres & des habitans, des tyrans & des cultivateurs à l'Europe orientale, depuis la révolte des Bulgares contre les Abares, arrivée vers l'an 631, jusqu'à la premiere apparition des Tartares, jusqu'au tems où l'on connut un grand peuple sous le nom de Blaques ou de Valaques. La premiere de ces révolutions détruisit l'empire tyrannique que les Abares exerçoient depuis long-tems sur les

Grecs, qui sembloient ne retenir le nom de Romains, qu'afin qu'un même nom fournît des exemples opposés de sagesse & d'imprudence, de valeur & de lâcheté, de foiblesse & de constance, d'accroissement & de décadence. Quel peuple cependant n'offriroit point ce contraste, si tous les peuples avoient eu des historiens comme en eut l'empire Romain!

Les Avares nous l'offrent avec moins d'éclat & de détails, mais aussi dans un espace de tems beaucoup plus court. Leur grande prospérité ne se soutint que pendant environ soixante & dix ans. Leur gloire s'éclipsa dans l'Orient au bout de ce tems. L'Occident leur fut moins funeste, parce que de ce côté-là ils n'eurent point d'ennemis, ou que les différens intérêts, qui divisoient l'Europe occidentale, leur y fit trouver des alliés & des amis dont les forces se contre-balançoient. Nous ne voyons pourtant pas qu'ils y aient conservé leur ancienne activité. Depuis l'an 631 l'histoire ne les nomme qu'en 662, tems auquel Grimoald monta sur le trône des Lombards, après en avoir fait descendre Bertharide. Ce prince se réfugia dans la Scythie, & trouva un asyle auprès du *Paul Varnef. h. Lang.*

liv. v, c. 2. cacan des Abares. Grimoald l'ayant appris, envoya des ambassadeurs au cacan, pour lui déclarer que s'il gardoit plus long-tems Bertaride dans son royaume, il ne devoit pas s'attendre à conserver ni son alliance, ni celle des Lombards, de laquelle il avoit joui jusqu'alors. Aussitôt le cacan fit venir Bertaride, & lui dit qu'il pouvoit se retirer où il voudroit, mais qu'il ne devoit pas rester plus long-tems chez les Avares, pour n'être pas une occasion de brouillerie entre eux & les Lombards. Bertaride obéit, & alla se réfugier auprès de Grimoald lui-même. Ce prince généreux ne lui donna pas sujet de s'en repentir, & sa conduite augmenta la honte dont s'étoit couvert le foible & timide cacan. La fiere déclaration du roi Lombard avoit été justifiée par la foiblesse du prince Abare; l'une prouve que les Abares n'étoient plus redoutés; l'autre qu'ils ne méritoient plus de l'être.

Si le cacan eût saisi l'occasion que la fortune lui avoit ménagée de soutenir une guerre glorieuse, peut-être eût-il arrêté la décadence de son empire, & Grimoald en insultant trop tôt au peuple, qui ne devoit pas avoir entierement dégénéré, auroit, contre son intention, ranimé son ancienne vertu.

C'est souvent le plus grand service que l'on puisse rendre à un peuple, que de l'irriter au moment où il tombe en léthargie; mais le cacan laissa échapper cette occasion de ranimer ses sujets, & de rétablir la gloire de sa nation, & il hâta sa chûte. Ce prince n'eut pas même assez de cœur pour savoir mauvais gré à Grimoald de la hauteur avec laquelle il l'avoit traité. Peu d'années après Grimoald ayant été obligé de se transporter dans l'Italie méridionale, pour arracher le Beneventin à cet empereur d'Orient qui avoit fixé son séjour en Sicile, & que vengea son fils Constantin Pogonat; Lupus, duc du Frioul, à qui le roi des Lombards avoit confié son palais de Pavie, abusa de l'autorité qui lui avoit été remise au point qu'il falloit que Grimoald pérît dans son expédition, ou que son lieutenant portât la peine de son excès. Grimoald revint à Pavie couvert de lauriers, & Lupus se retira en diligence dans son duché, où il leva l'étendart de la révolte. Grimoald ne voulut point mettre aux mains les Lombards avec les Lombards, & fit dire au cacan ou roi des Avares, d'entrer dans le Frioul & d'y faire la guerre au duc Lupus, jusqu'à ce qu'il l'eût accablé.

Le cacan fit ce que Grimoald desiroit

de lui, comme s'il eût obéi aux ordres de son maître, entra dans le Frioul & combattit Lupus près d'un lieu appellé Fluvius. La bataille dura trois jours entiers, ou plutôt il se donna trois batailles consécutives dans le même endroit : dans la premiere Lupus battit l'armée très-supérieure du cacan, & n'eut qu'un petit nombre de blessés : dans la seconde le nombre des morts & des blessés, fut plus grand du côté de Lupus, mais la victoire lui resta encore : dans la troisieme, les Frioulois furent beaucoup plus maltraités que dans les deux autres; mais comme ils tuerent aussi beaucoup de monde aux ennemis, & firent même quelque butin, ils purent encore s'attribuer la victoire. Il en fut tout autrement le quatrieme jour. Les Frioulois virent s'avancer contre eux une multitude si effroyable d'ennemis, qu'il sembloit que jusqu'alors ils n'eussent eu à faire qu'à de foibles détachemens, ce qui est en effet assez vraisemblable. L'épouvante les saisit, & à peine la fuite put les sauver d'une ruine totale. Le duc Lupus resta sur le champ de bataille. Les Frioulois qui n'avoient pas eu le même sort, se disperserent dans les châteaux, & s'y fortifierent : les Avares coururent tout le pays, le

fer & la torche à la main, firent un grand butin, & donnerent aux flammes une proie encore plus riche. Il y avoit quelques jours qu'ils travailloient ainsi à faire du Frioul une affreuse solitude, lorsque Grimoald leur fit dire, s'il ne leur ordonna pas, de mettre fin à leurs brigandages; mais les Avares, en réponse à ce message, lui envoyerent une ambassade pour lui déclarer, qu'après avoir conquis le Frioul à la pointe de l'épée, ils ne comptoient pas s'en désaisir en faveur de qui que ce fût.

Grimoald qui avoit voulu s'épargner une guerre civile, se vit alors forcé d'entreprendre une guerre plus dangereuse contre un ennemi à qui il avoit fourni l'occasion de vaincre. Il rassembla une armée; mais peu nombreuse, & marcha contre les Avares. Il n'étoit pas loin d'eux, & son armée étoit encore très-foible, lorsqu'il reçut une ambassade du caçan. Il étoit à craindre qu'en laissant voir aux ambassadeurs Avares la foiblesse de son armée, il ne leur inspirât autant de confiance qu'il en avoit peu dans ses forces. Pour éviter cet inconvénient & s'épargner même la nécessité de combatre, il fit défiler toute son armée devant les ambasseurs, & pendant la nuit suivante, il fit changer d'habille-

ment aux mêmes troupes qui avoient déja paru, & les fit encore défiler devant les Abares. Cette manœuvre, répétée pendant plusieurs jours consécutifs, remplit les ambassadeurs d'admiration & d'effroi, & Grimoald joignant à cette ruse toute la fierté qui pouvoit en assurer le succès : vous avez vu, dit-il aux ambassadeurs, avec quelle armée j'attaquerai votre maître s'il ne vuide aussi tôt le Frioul : allez lui dire ce que j'exige de lui, & quels moyens j'ai de me faire obéir. Les ambassadeurs partirent aussitôt, pour dire à leur maître ce qu'ils avoient vu & entendu ; ils lui communiquerent leur effroi, & sur le champ le cacan se mit en marche pour retourner dans ses états, où dès ce moment l'histoire l'a oublié aussi-bien que ses successeurs, pendant plus de 100 ans.

Un autre peuple, jadis l'esclave des Avares, parut les remplacer dans les démêlés dont le Frioul devoit encore être le sujet. Lupus avoit laissé un fils nommé Warnefride. Il prétendoit être le successeur de son pere, & entreprit de faire valoir ses prétentions ; mais craignant la puissance du roi Grimoald, il se retira chez un peuple de Sclaves qui habitoit le pays appellé Carnuntum, & abusivement Carantanum, dit l'historien des Lombards.

C'eſt pour la premiere fois que l'on trouve le nom de la Carinthie, que les Allemands appellent encore Kærnten, & où ſubſiſte la race de ces Sclaves ou Venedes chez qui ſe refugia Warnefride. La critique de Paul Diacre ſur le nom de cette contrée n'eſt que l'abus d'une érudition fautive. Carnuntum avoit été un château de la haute Pannonie ſur le Danube, ainſi que nous l'avons vu ailleurs. L'hiſtorien des Lombards en a fait un nom de province, & l'a déplacé pour le ſubſtituer à celui de Carinthie, ou Kærnthen. Nous avons déja conjecturé que cette province, qui n'eſt point différente de l'ancien Norique Méditerranée, avoit été le centre de la puiſſance de Samon, & l'on ne peut douter que les Sclaves, appellés Bifulces, ne l'euſſent occupée ſous la protection des Avares, après que ceux-ci eurent remplacé les Lombards dans la Pannonie, & dans la partie du Norique qu'ils avoient poſſédée. Pour ce qui eſt du nom moderne de cette province, il n'y a aucune apparence qu'elle le doive aux Carithnes, peuple Germain que l'on ne trouve que dans Ptolémée, & que cet ancien géographe place dans les environs de la forêt Noire. Outre que la migration que ſuppoſe cette étymologie

ne s'accorde pas avec l'histoire, il seroit difficile de déterminer le tems auquel les Carithnes auroient pu s'établir dans le haut Norique, de maniere à lui laisser leur nom, quoiqu'eux-mêmes en eussent été chassés : car les Carithnes devoient être un peuple Germanique, & il ne resta point de Germain dans la Carinthie. Si ce nom doit être dérivé de celui d'un peuple qui s'y établit, il vaudroit donc mieux le faire remonter aux Cares septentrionaux que leur position peut faire compter entre les anciens Venedes, & que nous avons encore trouvés parmi les débris de l'empire Chazare. Mais il est plus vraisemblable que le nom de la Carinthie fut tout-à-la-fois une extinction & une corruption de celui de la Carnie, & que l'une & l'autre province doivent leur nom aux anciens Carnes.

Warnefride, fils de Lupus, trouva des alliés courageux dans les Sclaves de Carinthie, qui ne craignirent pas les Lombards autant que les avoit redoutés le can des Avares. Ils entreprirent de le rétablir dans le duché de son pere : la fortune ne seconda point leur courage. Ils avoient mené Warnefride jusqu'à Nemas, château peu éloigné de la capitale du Frioul ; mais les Frioulois étant tombés brusquement sur eux, au lieu

de les seconder, ils furent battus, & Warnefride resta sur la place.

Grimoald donna pour lors le duché du Frioul à Vectaris, qui sut se concilier l'amour de ses nouveaux sujets. Les Sclaves qui en furent informés n'oserent rien entreprendre contre lui, tant qu'il séjourna dans son duché; mais ayant appris qu'il étoit parti pour Pavie, ils se mirent aussitôt en campagne, & s'avancerent avec de grandes forces jusqu'à Broxas, non loin du château du Frioul qu'ils se proposoient d'attaquer; mais dès le jour précédent Vectaris étoit rentré dans le Frioul; & ses compagnons qui ignoroient, aussi-bien que lui, l'invasion des Sclaves, l'avoient déja quitté, suivant l'usage, pour retourner chez eux, lorsqu'il apprit que les Sclaves étoient à Broxas. Il ne lui restoit que 25 hommes, ce qui ne l'empêcha pas de marcher à l'ennemi. Les Sclaves, en le voyant venir si mal accompagné, dirent en plaisantant que c'étoit *le patriarche qui venoit à eux, suivi de ses clercs.* Ils ne croyoient pas en effet que ce fut Vectaris; mais lorsqu'il se fut approché du pont sur le Natison, près duquel campoient les Sclaves, il ôta son casque, & fut reconnu à sa tête chauve. Au même instant, ceux des ennemis qui l'a-

voient vu, crierent que Vectaris approchoit. Ce cri répété se répandit dans toute l'armée, où il porta l'épouvante, parce que l'arrivée de Vectaris étoit inattendue, & que le bruit qui s'en répandit ne fut pas accompagné de celui de la foiblesse de son cortege : on crut qu'il étoit à l'entrée du camp avec toutes les forces du Frioul, & on ne pensa plus qu'à la fuite, qui rendit le mal sans remede. Il ne fut plus possible de détromper ceux à qui la terreur donnoit des aîles, & ôtoit l'usage de tous leurs sens; les autres qui savoient la vérité, ou se trouverent en trop petit nombre pour faire face à Vectaris, ou crurent que la fuite de leurs camarades avoit un autre motif. En peu de tems la déroute fut générale, & le duc du Frioul avec ses 25 gendarmes n'eut que la peine de poursuivre & de tuer. Nous ne dirons pourtant point avec Paul Diacre, panégyriste outré de ses compatriotes, que de cinq mille hommes, à quoi montoit l'armée des Sclaves, il s'en échappa à peine quelques-uns. Vingt-six hommes peuvent tuer beaucoup de fuyards ; mais ni leurs chevaux, ni leurs bras ne purent suffire au massacre de cinq mille hommes, qui pour la plûpart avoient fui assez-tôt pour n'être pas facilement atteints.

Grimoald mourut en 671, & la défaite des Sclaves est un monument de son regne. Ainsi ils savoient dès-lors ce que c'étoit qu'un patriarche, & quel devoit être son cortege. C'est une raison de croire qu'ils connoissoient la religion chrétienne : je n'en conclurai pourtant pas qu'elle fut la religion dominante chez eux ; mais il est remarquable que Paul Diacre ne leur donne aucune des épithetes que l'on prodiguoit de son tems aux peuples idolâtres.

Puisque je suis revenu à parler des Venedes occidentaux, je dois répéter ici la remarque que j'ai déja faite, qu'en Bohême comme en Croatie, on donna le titre de supans ou zupans aux seigneurs de la nation ou chefs de tribu. Je dois aussi rappeller à mes lecteurs ce combat naval que les Esclavons livrerent aux Romains par ordre d'un cacan, & à la suite duquel les vainqueurs trouverent entre les morts un grand nombre de femmes Esclavonnes. Procope, dissertant sur la fable ou l'histoire des Amazones, avance comme la conjecture qui lui paroît la plus vraisemblable, que cette fable n'avoit d'autre fondement que l'usage dans lequel étoient les femmes Scythes d'aller à la guerre, & de combattre à côté de leurs maris, & il

apporte en preuve les combats livrés contre les Huns, à la suite desquels on avoit souvent trouvé des femmes entre les morts. Mais comme les Huns n'avoient point occupé l'Europe, lorsque Pomponius Mela parloit des femmes belliqueuses des Méotes & des Sarmates, & qu'on ne peut imaginer qu'il y ait rien eu de commun entre les Huns & les anciennes Amazones, ou les Sarmates, qui, selon Hérodote, naquirent de leur alliance avec les Scythes; comme d'ailleurs l'histoire des Huns n'offre rien de semblable dans leur ancienne patrie, & qu'en Europe & lors de leurs guerres avec les Romains, ils furent certainement mêlés avec plusieurs peuples Vénédiques, nous devons, ce me semble, rapporter à ces peuples tout ce que nous trouvons dans l'antiquité touchant les femmes belliqueuses; & avec cela d'autant plus de fondement que le pays des Mosques, des Zecches, des Serbes & des Venedes fut celui des anciennes Amazones, & que dans le combat naval de Constantinople, on ne peut pas soupçonner le moindre mêlange des Esclavons avec un autre peuple.

Const. Porphyr. contin. l. 11, c. 10 & 12.

J'ai déja observé que le nom des Zecches fut & est encore le véritable nom des Bohêmes: je dois ajouter ici que,

ſous l'empire de Michel le Begue, Thomas qui étoit Eſclavon d'origine, quoique né en Orient, ayant levé l'étendart de la révolte à Antioche, l'armée avec laquelle il fit la guerre à Michel étoit compoſée, entr'autres peuples, d'Arméniens, de Chaldes, d'Ibériens, de Zecches & de Cabires: anecdote qui ſuppoſe ou que les Zecches avoient été diſperſés dans l'Orient ou dans l'Occident, ou qu'ils envoyoient des avanturiers juſqu'en Syrie.

Le voiſinage des Serbes & des Zecches dans les environs du Caucaſe, nous a déja fourni la preuve de l'origine des Zecches de Germanie, ainſi que Cinname appelle toujours les Bohêmes. Mais ſi dans le pays qui leur fit donner ce nom par les Germains, ils furent voiſins des Serbes ou Sorabes ſeptentrionaux, nous avons vu qu'il y eut des Serbes non moins puiſſans & encore plus fameux dans l'Illyrie, & qu'au moins pendant un tems ils n'y compoſerent qu'une ſeule & même nation avec les Croates, auxquels les traditions de la Bohême rapportent l'origine de la colonie Eſclavonne qui peupla cette contrée. Voilà donc pluſieurs rapports qui paroiſſent juſtifier les traditions de la Bohême. Cependant d'un autre côté cette migration,

de la maniere dont il en est parlé dans les chroniques de la Bohême, est peu vraisemblable ; si on la rapporte au tems où l'empire des Abares étoit encore florissant, elle dut se faire sous la protection du cacan, & un proscrit, un fugitif ne put en être l'auteur. Si on la recule jusqu'au tems où les Abares étoient entierement déchus de leur ancienne supériorité sur les Esclavons, rien n'empêche de la regarder comme ayant fait partie, ou ayant été une suite de la grande migration qui en 763, fit passer deux cents huit mille Esclavons d'un rivage à l'autre du Pont-Euxin, & qui ne donna pas ce nombre de sujets fideles & obéissans à l'empereur d'Orient, quoiqu'il eût assigné un établissement à ces 208 mille hommes.

Ludwig. Reliq. mss. t. II.

Les Sclouvans, disent les chroniques de Bohême, ayant quitté la plaine de Sennaar, vinrent s'établir dans le pays qu'habitent aujourd'hui les Grecs. Delà traversant un certain bras de mer qui tient à la grande mer, sur laquelle a été bâtie la ville de Bysance, ils occuperent le pays qu'on nomme la Bulgarie, la Russie, la Servie, la Dalmatie, la Charwacie, la Bosnie, la Carinthie, l'Istrie & la Carniole qu'ils habitent encore aujourd'hui. Ce fut dans la Servie, ou

la Croatie que naquit un prince nommé Czech, lequel étant obligé de ſortir de ſon pays, pour un meurtre qu'il avoit commis, raſſembla autant de compagnons de ſa fuite qu'il en put trouver, & les conduiſit dans la Bohême qu'il trouva entierement déſerte, & où il s'établit avec eux. La premiere partie de cette fable, car on peut donner ce nom à une tradition auſſi défigurée, s'accorde aſſez bien avec la migration des 208 mille hommes qui vinrent par mer dans l'empire Grec : la ſeconde s'accorde auſſi avec la conjecture que nous propoſons, puiſque ſi les 208 mille Eſclavons ne reſterent point ſous l'obéiſſance de l'empire, & quitterent les bords de l'Artane, pour aller chercher la liberté dans un autre pays, ils durent ſortir de l'Illyrie & paſſer le Danube. La diſperſion, au-moins vraiſemblable des Zecches, s'accorde auſſi avec cette conjecture. Nous examinerons dans un moment ſi elle ne répugne point à la chronologie ; mais nos remarques ſur les Amazones Eſclavonnes ſont une conformité de plus entre les Zecches de Bohême & les Zecches Orientaux que l'on doit compter entre les peuples Méotides. En effet, ſi nous conſultons les anciennes fables de la Bohême, nous

y trouverons trois sœurs, filles d'un prince de la nation, qui toutes trois, comme la princesse Accaga, dont nous avons parlé d'après Menandre, régnerent sur les peuples que leur pere avoit gouvernés. Celle des trois qui l'emportoit sur les autres par sa profonde sagesse & par le don de prophétie qu'on lui attribue, régna dans la Bohême; mais cette princesse ayant jugé un procès qui s'étoit élevé entre deux grands de la nation, celui qui avoit été condamné se plaignit hautement du malheur de sa nation qui, seule entre tous les peuples de la terre, étoit gouvernée par des femmes.

Ces plaintes furent reçues avidement par la populace, & Libussa, c'étoit le nom de la princesse, crut devoir en prévenir les suites : elle convoqua une assemblée où elle représenta à ses sujets ce qu'ils auroient à craindre du gouvernement d'un prince, & comme ils persisterent dans leur résolution, en lui demandant néanmoins conseil sur le choix qu'ils devoient faire : Prenez mon cheval, leur dit-elle, mettez sur lui les ornemens de la royauté, ôtez lui la bride & le laissez aller en liberté; celui chez qui il s'arrêtera de lui-même, celui-là sera votre prince. On suivit, dit-on, le conseil de

Libussa qui, sans être prophéteſſe, pouvoit prévoir que ſon cheval, chargé des ornemens royaux, prendroit la route que peut-être elle lui avoit fait faire pluſieurs fois, & au bout de laquelle on peut croire qu'il avoit été bien ſoigné. Le cheval s'arrêta chez un laboureur, nommé Primiſlas. Libuſſa l'épouſa, & continua de régner avec lui; mais après ſa mort, une femme, nommée Wlaſca voulut lui ſuccéder au trône, & fit part de ſon projet à un grand nombre d'autres femmes qui l'approuverent. Elle poſſédoit tous les ſecrets de Libuſſa, étoit auſſi habile magicienne que ſa ſœur Tretzé, & ne le cédoit point à ſon autre ſœur Brela dans l'art de guérir les maladies. Avec ces avantages, elle perſuada facilement aux conjurées qu'elle étoit en état de leur tranſporter l'empire que les hommes s'attribuoient ſur elles, & pour s'aſſurer qu'une paſſion plus forte encore que l'ambition ne déconcerteroit pas ſes meſures, elle leur donna un breuvage, dont l'effet devoit être de leur rendre tous les hommes odieux. Or en ce tems-là, ajoutent les chroniques, les filles & les femmes montoient à cheval, alloient à la chaſſe, & faiſoient en tout les mêmes exercices que les hommes.

Primiſlas, qui eut quelque ſoupçon de ce qui ſe tramoit, convoqua une aſſemblée des ſeigneurs, leur fit part de ſes craintes, & les exhorta à ne pas donner à leurs femmes & à leurs filles autant de liberté qu'elles en avoient eu juſqu'alors : on ſe moqua de ſes craintes & de ſes conſeils, & les maris permirent, comme auparavant, à leurs femmes, les peres à leurs filles, de partager avec eux tous les exercices qui, chez les autres nations, étoient réſervés au ſexe le plus robuſte. Wlaſca craignit alors que la conjuration ne fût découverte, & ſe hâta d'exécuter ce qu'elle méditoit. Elle fit prendre une ſeconde fois à ſes complices le breuvage qui devoit leur rendre les hommes odieux, & par ſes ſoins on en diſtribua dans tout le pays, ce qui la mit en état de fortifier conſidérablement ſon parti. Enfin en une nuit, dont on étoit convenu, toutes celles qui étoient entrées dans le complot n'eurent plus ni peres, ni maris, & au jour marqué elles ſe trouverent toutes raſſemblées dans une plaine qui leur avoit été indiquée, avec les armes & les chevaux de ceux qu'elles avoient maſſacrés.

La guerre que ces nouvelles Amazones firent enſuite à Primiſlas, ren-

fermé dans le château de Wyssegrade, les divers évenemens de cette guerre, qui dura sept ans, & la maniere dont elle fut terminée, ne sont point de notre sujet. Il est même incertain quel fond on peut faire sur ce récit des chroniqueurs, je crois cependant qu'il n'est pas sans fondement, puisque Paul Diacre, après avoir révoqué en doute une tradition Lombarde, sur ce qu'elle faisoit mention d'une Amazone, & que depuis long-tems les femmes guerrieres, auxquelles l'antiquité donne ce nom, avoient été détruites, ajoute un correctif à sa critique. « A moins, dit-il, » que le pays où les Lombards trouverent cette Amazone, & qui n'a pas » été bien connu des historiens, ne soit » le même qu'avoient habité ces femmes belliqueuses, & qu'il n'y en fût » resté jusqu'à ce tems-là; car pour » moi, dit-il encore, j'ai entendu dire » à quelques personnes, qu'aujourd'hui » même il existe une nation de femmes » semblables dans la partie la plus inté» rieure de la Germanie ». La Bohême pouvoit bien être cette partie la plus intérieure de la Germanie, dont a voulu parler Paul Diacre, & dès lors les traditions de cette contrée ont un garant, & le regne de Wlasca une date un peu

Lib. 1, c. 15.

vague, à la vérité, mais qu'on ne peut pas éloigner beaucoup de la fin du huitieme siecle. Mais quelque idée que l'on se fasse de ce regne extraordinaire, il sera toujours vrai que le récit qu'en ont fait les chroniqueurs s'accorde très-bien avec ce que dit Pomponius Mela des Sarmates & des Méotes, & doit présenter un tableau fidele des anciennes mœurs des Zecches occidentaux ; car on ne soupçonnera pas ces écrivains d'avoir suivi le géographe Romain. Il n'y a même aucune apparence qu'il leur soit venu dans l'esprit de faire descendre les Bohêmes ou Zecches des Sarmates, & loin qu'on puisse leur supposer une pareille idée, on devroit plutôt leur reprocher une ignorance égale à celle des contemporains de Chalcocondyle, qui croyoient que toute la nation Venedique étoit originaire de l'Illyrie, & s'étoit répandue de-là dans une grande partie de l'Europe ; par une erreur peu différente, les chroniqueurs des Zecches n'ont connu entre la plaine de Sennaar & la Bohême, que la Grece & la Croatie, & ont par conséquent été très-éloignés de chercher les ancêtres des Zecches dans la Sarmatie d'Europe.

Le nom de Sarmates donné aux Polonois par quelques érudits, ne leur ap-

partient peut-être pas plus qu'aux Bohêmes venus de la Zecchie. On distingua les Venedes des Sarmates, d'où il faudroit conclure que ces derniers n'avoient rien de commun avec les peuples Venediques, entre lesquels on doit compter les Polonois. Il faut pourtant convenir que si l'on ôte à la nation Sarmate, dont a parlé Pomponius Mela, les Sarmates Jaziges, & ceux à qui Tacite donne le nom de Roxolans, il ne restera point en Europe d'autres peuples dont ait pu parler sous ce nom le géographe Romain, que les peuples Venediques, d'où il s'ensuivra que ce nom vague & qui n'appartenoit à aucune nation au-delà des monts Carpathiens, peut être donné aux Polonois, pourvu qu'on n'en infere pas que c'est à eux qu'il faut appliquer ce que les anciens ont dit des Sarmates Jazyges & Roxolans.

Le nom de Bohêmes, qui est devenu celui des Zecches, peut donner lieu à une remarque plus intéressante. Un historien de cette contrée, qui sans doute n'avoit lu ni Tacite ni Velleïus Paterculus, a voulu que ce nom fût Esclavon, & dérivé du mot Boh (ou Bog), qui signifie *Dieu* dans cette langue, ensorte que suivant lui, la Bohême auroit été le

pays des dieux. Pour un Bohême cette étymologie n'est pas modeste, & ce seroit un hasard très-singulier, que le même nom eût été donné au même pays par deux raisons, & dans deux sens aussi différens; car la Bohême fut certainement le pays des Boïens & en conserva le nom. Mais ce qui décrédite beaucoup l'étymologie fastueuse de l'écrivain Bohême, c'est que ce fut beaucoup moins dans la langue des Zecches que dans celle des Allemands que l'on donna ce nom à leur pays. Nos anciens annalistes l'appellent Behem, & ses habitans Behemanni, & en leur donnant ces noms, qu'ils n'auroient pas écrit ainsi s'ils les eussent puisés dans Tacite ou dans Paterculus, ils nous autorisent à assurer que ce ne fut point par un trait d'érudition, mais par obéissance à l'usage, qu'ils retinrent le nom que les Boïens avoient fait donner au pays des Zecches. C'est cependant une chose surprenante, que malgré tous les changemens arrivés dans la Germanie, il ait pu s'y conserver une tradition pareille à celle-là; mais comme elle n'est pas la seule de la même espece, on ne peut raisonnablement douter que ce ne soit cette tradition qui ait fait donner à la Bohême son ancien nom, dans un tems où l'érudition

dition étoit rare, & par des auteurs que l'on n'en doit pas soupçonner.

Je ne citerai point pour un second exemple de ces traditions le nom des Cherusques conservé dans celui du Hartz ni celui des Angrivariens que l'on donne encore à l'Angrie. Je ne reconnois point le premier de ces noms dans celui de toutes les montagnes, & le second dut se conserver, parce que les Francs furent toujours à portée de connoître l'Angrie & d'en retenir le nom, quoique peut-être elle eût changé d'habitans. Mais dans une contrée plus voisine de la Bohême, & qui éprouva des changemens beaucoup plus grands que n'en éprouverent jamais les pays voisins du Rhin, on ne sauroit trop s'étonner de retrouver, sans altération, *cette forêt de la Lune* qu'avoient connue les Romains, & qui est aujourd'hui le *Manhartzberg*, ou la *montagne de la forêt de la Lune*. Kalisck dans un pays encore plus éloigné est la Kalisia de Ptolemée; l'isle de Rugen retient le nom des Rugiens, &c. Je crois pourtant qu'il n'y a aucun de ces noms qui n'indique le voisinage d'un peuple qui ne s'éloigna jamais beaucoup du pays où il est conservé : les Suèves du Norique, entre lesquels étoient les ref-

Luna Sylva.

tes des Quades, & de qui descendent les Bavarois, ne perdirent jamais de vue le pays où l'on trouve aujourd'hui le Manhartzberg: les Thuringiens ne s'éloignerent jamais du centre de la Germanie, & comme ce fut par eux que les Francs connurent la Bohême, ce fut d'eux aussi qu'ils apprirent son nom. Ces mêmes Thuringiens & les anciens Saxons restés au nord de l'Elbe, retinrent celui des Rugiens, lorsqu'ils parlerent des Sclaves qui les avoient remplacés. Kalisck a pu ne pas changer d'habitans, & quand elle en auroit changé, les Venedes en furent toujours assez voisins pour lui conserver son nom. La Suévie que l'on trouve dans les anciens monumens, à l'endroit où avoient été les Semnons, le Werinfeld, où avoient été les Werins ou Warnes, ou firent partie de la Thuringe, ou n'en furent pas éloignés; mais on ne doit jamais concture de l'identité de *nom*, dans des époques aussi éloignées, à *l'identité* d'habitans dans ces mêmes époques. Les habitans de Rugen, les voisins du Manhartzberg, & ceux de la Marck ou Moravie, car j'ajoute encore cet exemple, ne sont pas plus les anciens Rugiens, les Quades & les Sué-

ves du Mares ou Marise, que les Bohêmes ne sont ou les Boïens ou les Marcomans.

Je fais ces remarques contre ceux qui, abusant des mots, nourrissent leur vanité & celle de leurs concitoyens en s'attribuant une antiquité qui ne leur appartient pas, & se donnent pour ayeux des héros étrangers, à-peu-près comme un homme nouveau compteroit entre ses ancêtres les anciens possesseurs d'une terre qu'il auroit achetée. Il n'y a peut-être pas dans tout ce qu'on appella autrefois la Germanie, une seule famille un peu illustre qui descende de ces héros dont Arminius & Marobode furent les chefs, ou de ces Suèves, de ces Vandales, de ces anciens Saxons, qui eurent part à la ruine de l'empire. Les Frisons, les Hessois, les Souabes ou Allemands, les Bavarois, peuvent seuls prouver qu'ils sont les descendans de ceux dont ils ont conservé le nom; mais ce ne furent point là les destructeurs de l'empire; & les Francs, sortis de la Germanie pour conquérir les Gaules, d'où ils revinrent avec de nouvelles forces pour conquérir encore cette même Germanie; les Francs, dis-je, sont le seul peuple Germain auquel on

ne puisse contester ses ayeux & la gloire que font rejaillir sur les enfans les exploits de leurs peres. L'Italie, l'Espagne, l'Afrique, & même les Gaules ont, pour-ainsi-dire, englouti le reste des Germains, qui périrent dans ces contrées, ou n'y laisserent une postérité que pour y donner des sujets à d'autres peuples; mais les Francs (qui le croiroit)? me ramenent, par une fable, ou par une vérité incroyable, aux antiquités de la nation Venedique. J'ai pour auteur de cette fable, si c'en est une, l'écrivain anonyme qui a continué l'histoire de Constantin Porphyrogénete, & auquel ce prince avoit donné les mémoires sur lesquels il a écrit. Après l'an 963, cet auteur parlant d'une grande expédition des Russes contre l'empire, sous le regne de Romain Lacapene, & en l'année 941, dit qu'on appelloit ces Russes *les Dromites* ou *les Coureurs*, & *qu'ils tiroient leur origine des Francs.*

Hist. Bizant. p. 187.

Il falloit en effet que ces Russes, qui mettoient sur la mer Noire une flotte de dix mille vaisseaux, fussent de grands coureurs, s'ils descendoient des Francs; car en réduisant cette origine singuliere à ce qu'il y auroit de moins incroyable, c'est-à-dire en prétendant qu'entre les

Russes il y eût ou des Francs ou des Germains qui leur avoient donné un chef, il seroit toujours difficile de concevoir comment s'étoit opéré ce mélange des deux nations ; mais il ne seroit pas moins téméraire de nier absolument ce qu'a avancé un historien digne de foi. Peut-être même doit-on chercher l'explication de cette énigme historique dans l'histoire des Normands qui nous offre elle-même deux faits très-ressemblans à celui qu'avance le continuateur de Constantin Porphyrogénete, & à celui par lequel je propose de l'expliquer.

Si l'on en croit Alberic de trois Fontaines, Rollon, ce fameux chef des Normands, étoit d'une famille noble du Norique, mais dont la noblesse s'étoit obscurcie par une longue médiocrité. Il avoit été chassé de sa patrie par un édit de proscription qu'un roi avoit rendu contre lui, & après s'être fait joindre par autant de malheureux qu'il en avoit pû trouver, & que leurs dettes ou la crainte du châtiment avoit réduits comme lui au desespoir, il s'étoit réfugié chez les peuples du Nord, qu'on appelloit Normands ou Nortjutes, & qui, mêlés de Saxons fu- *Ad ann. 896.*

gitifs, de Sclaves & de Danois, ou se vengeoient de tout le mal que Charlemagne leur avoit fait, ou cherchoient dans les provinces de l'empire François la subsistance que ne leur fournissoit pas un pays trop étroit & trop peu fertile. L'autre fait que raconte l'annaliste Saxon, & qu'on ne peut le soupçonner d'avoir inventé, n'est pas moins extra-
Ad ann. 1053. ordinaire. Les Normands, dit-il, sont ainsi appellés en langue Barbare, comme si l'on disoit les hommes Septentrionaux, parce qu'ils vinrent du Nord. Il y avoit cent soixante-six ans que, sous la conduite d'un certain Rollon, ils étoient sortis de la Scythie inférieure, qui est voisine de l'Asie, & au nord du Tanaïs, & qu'ils s'étoient avancés vers l'Occident par mer, lorsqu'après avoir long-tems infesté la Gaule & la Germanie, ils envahirent, au tems de Charles le Simple, cette partie de la Gaule qui regarde la Bretagne, occuperent la ville de Rouen, & firent donner à ce pays le nom de Normandie, qu'il porte encore.

Je ne sais si j'ai bien placé la date que contient ce passage; car en supposant dans l'auteur copié par l'annaliste un anachronisme peu considérable, ou mê-

me en mettant cette faute sur le compte de l'annaliste, on pourroit dire qu'elle est relative, non à l'an 1053, mais à l'an 1078, ou environ, & qu'elle indique l'année 922, en laquelle Rollon devint maître de la Normandie; mais le nom de ce chef fameux est toujours déplacé, & suivant cette explication, le tems de la premiere migration des Normands reste incertain. On pourroit même croire que la tradition, qui en conserva le souvenir, n'intéressoit pas plus les Normands que les Suédois, les Norvégiens & les Danois, auxquels on en donna le nom, & qu'elle étoit relative à cette migration des *Su*, des Suions ou des Sucones, des Asiens ou Asa, & des ancêtres enfin des Suédois, dont on a prétendu que Vodin avoit été l'auteur; mais quand ce seroit là le sens de cette tradition, je ne me serois point écarté de mon plan en la rapportant ici. S'il faut la restraindre aux Normands, je me suis encore moins écarté du sujet que je traite dans ce chapitre, puisqu'en ce cas il faut entendre cette migration des Esclavons qui, suivant toutes les apparences, se mêlerent avec les Danois & les Nortliudes ou Saxons septentrionaux, sur ces flottes redoutables

qui porterent la désolation dans les Gaules, en Espagne, & jusqu'en Italie. Les Normands, disoit un ancien auteur, sont très-légers, se fixent difficilement, & ne se renferment pas volontiers dans les limites de leurs pays; mais quelque part qu'ils aillent, on les trouve d'un commerce doux, gracieux & affable; ils ravagerent l'occident de l'empire François, comme les Saxons en ravagerent l'orient; mais ceux-ci non moins inconstans que les premiers, étoient aussi féroces que les autres l'étoient peu. Cette comparaison ne prouveroit pas qu'entre les Normands il y eût beaucoup de ces Saxons fugitifs dont j'ai parlé.

Alter. ad ann. 875.

Danen.

Un poëte, contemporain de Louis-le Débonnaire, disoit que les Normands s'étoient autrefois appellés *Denes* (ou Danois), & portoient encore ce nom; que celui de Nort-mans étoit françois, que c'étoient des hommes vîtes à la course, agiles, & qui manioient très-bien les armes; qu'ils étoient beaux de visage, bien faits, & se présentoient de bonne grace; & que, suivant l'opinion commune, les Francs tiroient d'eux leur origine. Plus je réfléchis sur ce passage, sur celui de l'annaliste Saxon,

ſur le témoignage de l'anonyme Grec, ſur l'eſpece de marine qu'avoient les Normands, ſur l'aſſertion d'un autre auteur, auſſi très-ancien, qui fait venir les Francs des Palus Méotides, enfin plus je compare ces autorités & les faits qui ont rapport à cette antiquité, plus je ſuis tenté de croire que ces hardis navigateurs, qui infeſterent les côtes de l'Océan, étoient parens de ceux qui, non moins audacieux, infeſterent le Pont-Euxin; que les uns & les autres deſcendoient de ces peuples qui, de tout tems, rendirent cette mer fameuſe par leurs pirateries, & qu'on appella Camarites, du nom de leurs vaiſſeaux, ou plutôt de leurs barques d'oſier & de cuir, qu'ils cachoient dans les bois lorſqu'ils ne s'en ſervoient pas; que du nombre de ces peuples furent les Dan-Dariens ou Dan-Daniens, du nom deſquels on donna au pays des Mœotes celui de grande Dardanie; que ce fut de-là que les Dans ou Danois tirerent & leur nom & leur origine, & que la même révolution, ou une révolution ſemblable à celle qui fit paſſer les Zecches du même pays dans la Bohême, fit auſſi paſſer les Danois de la Dar-Danie dans le Nord; enſorte que

les Saliens, entre les Francs, étant aussi venus de cette contrée dans la Germanie, tous les faits que nous venons de recueillir étoient ou vrais ou assez vraisemblables pour donner lieu à des méprises peu importantes. Les Camares devinrent des Gabares dans la langue des Normands, qui donnent encore ce nom à une espece de bateaux; les chalandes des Russes, dont les Grecs emprunterent le nom, furent les chalandes des Normands, chez qui ce mot s'est conservé dans le même sens, & dans un tems voisin de cette antiquité que des auteurs qui ignoroient l'art des recherches, & qui n'avoient point d'auteurs plus anciens qu'ils pussent suivre, recueillirent, l'un une tradition confuse, l'autre une autre, & ne laisserent à la postérité que des doutes.

Le vuide prodigieux que laisserent dans la Sarmatie d'Europe tous les peuples qui en sortirent, rendit faciles des migrations qui paroissent à peine concevables dans les siecles où nous vivons. Ce vuide dont nous connoissons mieux la cause que l'existence, ce qui doit être; ce vuide, dis-je, pourroit être comparé à celui que supposent quel-

ques aſtronomes pour expliquer le mouvement des corps céleſtes. Depuis qu'il eſt rempli, au-moins en partie, on ne conçoit plus la poſſibilité de ces mouvemens qui portoient un peuple d'un bout à l'autre de l'Europe. Quel déſert immenſe ne devons-nous pas ſuppoſer entre le Tanaïs & la Germanie, ſi la Bohême ne fut qu'une vaſte forêt, comme l'aſſurent les hiſtoriens de cette contrée ! Les Goths, les Alains, les Baſtarnes, les Peucins, les Vandales, les Gépides, les Bourguignons, les Carpes, les Suèves, les Hérules, les Roxolans, les Rugiens, les Phales, les Agatzirs, tous les peuples Eſclavons que nous avons trouvés près du Danube, & enſuite dans le nord de la Germanie, ces nombreuſes nations avoient abandonné, en moins de deux ſiecles, l'intérieur de la Sarmatie d'Europe & de la Germanie. Combien donc n'eſt-il pas certain que ce grand eſpace, aux extrémités duquel couloient l'Elbe & le Tanaïs, ne préſenta aucune reſiſtance aux peuples qui voulurent le traverſer ? On dit même que la Pologne dut ſes habitans à la même colonie qui peupla la Bohême. Ce fait paroît peu vraiſemblable, puiſque cette vaſte contrée devroit avoir

été le centre des peuplades Esclavonnes; à l'exception de celles que la mer Baltique put retenir sur ses bords ou qui se portoient vers le Danube & la mer Noire; de plus les vastes plaines de la Pologne & de l'Ukraine étant devenues odieuses par les incursions des tribus Hunniques, qui se succédoient & se détruisoient sans cesse; il put aisément arriver que ces plaines, abandonnées pendant long-tems, dépeuplées même par la politique des Avares & des Bulgares, eussent ensuite reçu leurs premiers habitans à l'orient & à l'occident de la Russie maritime par Kiovie, & de la Bohême par la Silésie, qui fut, pendant un tems, le centre de la puissance Polonoise, ou très-voisine de ce centre, ainsi que le prouve la position de Kracovie, laquelle est aujourd'hui beaucoup moins éloignée de la frontiere que du centre de la Pologne.

Lors donc que l'on fait remonter l'origine des Polonois à une colonie quelconque, il ne faut entendre par-là qu'une petite partie de cette nation, & celle-là seulement à laquelle se sont reunies successivement les autres tribus, qui plus anciennement eurent leurs vaivodes ou chefs particuliers, & dont les noms furent différens; ce n'est même

que très-improprement que nous donnons aux Polonois le titre de nation : ils ne sont qu'une partie de la nation Esclavonne, qui pendant long-tems n'eut point de maîtres, dont chaque tribu se donna ensuite un ou plusieurs chefs, au milieu de laquelle s'éleverent long-tems après, trois ou quatre tribus plus puissantes ou plus heureuses que les autres, & qui se trouva partagée en autant de monarchies par l'union successive des tribus moins puissantes à ces trois ou quatre tribus qui avoient pris le dessus. La position des unes & des autres détermina le plus généralement cette union ; la guerre & les alliances y eurent aussi beaucoup de part, & enfin la nation Esclavonne se trouva partagée en plusieurs Etats vastes & indépendans, dont quelques-uns subsistent encore aujourd'hui avec éclat, les autres ne sont pas même reconnoissables.

La Bohême, comme les autres provinces Esclavonnes, fut pendant long-temps partagée en plusieurs cantons, possédés chacun par une tribu, sous l'autorité d'un chef particulier. L'historien de ce pays, que j'ai déjà cité, ne s'éloigne point de ce sentiment, quoique par une imitation ridicule de la Genèse il donne

une origine commune aux différens chefs de ces cantons, & presque un seul patriarche à leurs habitans. Mais les historiens Germains ne nous permettent pas de révoquer en doute cette division de la Bohême entre plusieurs ducs, lorsqu'ils parlent des guerres que leur nation fit aux Bohêmes, & que soutinrent tous ensemble plusieurs ducs, entre lesquels on ne remarque aucune différence sensible de prééminence & de subordination. Czech est le nom que l'historien de Bohême donne à son patriarche ; il le fait pourtant sortir de la Charrocie avec ses freres & consorts ; mais il veut que ce soit de son nom que la Bohême ait été appellée *Czecha*, en langue Sclavonique. Czech, dit-il, y étant arrivé avec ses freres & consorts, trouva le pays sans habitans, mais couvert de forêts & rempli de bêtes féroces. Il choisit son habitation sur une montagne qu'il appella *Rzyp* ou *le Voyant*, parce que de-là on voyoit une grande étendue de plaines ; cette montagne est située entre les rivieres d'Elbe, de Wltawiz & d'Egra, & ce fut dans ce canton qu'ils cultiverent la terre pour la premiere fois ; car dans le commencement ils n'avoient ni bled ni aucune espece de

graine ; leur nourriture étoit du gland, des fruits sauvages, du poisson, & la chair des bêtes fauves, l'eau étoit leur unique boisson. Tout étoit commun entr'eux, sans en excepter les femmes (en quoi ils ressembloient aux Agathyrses), leur vêtement étoit une espece de tunique ; leurs loix, celles de la nature. On voit que l'historien a voulu donner une antiquité merveilleuse à l'établissement de Czech dans la Bohême ; mais sa fuite de la Croatie, où il avoit tué un grand seigneur, décele l'erreur de l'historien ; ne nous lassons pourtant pas de le suivre.

Le frere de Czech, ou son consort, nommé Lech, qui étoit venu avec lui, passa les Alpes (ou montagnes), couvertes de neige, qui séparent la Bohême & la Pologne, & ayant trouvé plus loin une plaine immense, qui s'étendoit jusqu'à la mer, il s'y établit & remplit ce grand pays de sa race. Or il faut savoir qu'en langue Sclavonique on appelle *pole* toute campagne rase, & que de là est venu le nom de la Pologne. Dans la suite la race de Lech étant venue à se multiplier, elle remplit la Russie, la Poméranie, la Cassubie, jusqu'au royaume de Dace (ou Dane-

marck), les extrémités maritimes du septentrion, & toute la terre de Russie. D'autres colons, sortis de la Bohême, allerent s'établir dans la riviere de Moravie, & commencerent à habiter ce qu'on appella depuis la terre de Moravie. Les Bohêmes fonderent aussi la principauté de Misnie, de Budissin & de Lusace. Tous ces pays n'étoient auparavant que de vastes forêts, & ce furent les Slowans qui les défricherent; d'où vient qu'ils les habitent encore aujourd'hui.

On doit pardonner à un écrivain Bohême d'avoir regardé son pays comme le berceau de tous les peuples qu'il savoit avoir la même origine que celui auquel il appartenoit par sa naissance; tant d'autres peuples, & tant d'autres historiens ont eu la même vanité! Au reste, qui osera nier que le patriarche des Czechi se soit appellé Czech & ait laissé son nom à la nation? Pour que cette opinion soit vraisemblable, il suffit de substituer la Tzecchie orientale à la Bohême. Quant à Lech, son nom est encore moins fabuleux que celui de Czech. Il devint comme celui-ci, le nom d'un grand peuple, puisque Cinname qui appelle les Bohêmes Tzechi,

appelle aussi Lechi les Polonois leurs voisins ; mais nous savons de plus qu'en 805, vivoit & régnoit chez les Sclaves, nommés Cinu, un prince que nos annales appellent Lechon, & qui fut tué dans un combat que lui livra Charles, fils de Charlemagne. Le pays des Cinu devoit faire partie de la Bohême, puisque dans les mêmes annales il est dit, sous l'année suivante, que Charles envoya une armée dans la terre de Behem, comme en l'année précédente. Un autre annaliste parlant de la campagne de 805, dit que trois armées envoyées contre les Windons ou Venedes, marcherent de concert contre Fergunna, & arriverent ensemble sur la riviere appellée Agara (c'est certainement l'Egra); de-là, continue l'annaliste, elles allerent à Canbourg, l'assiégerent, ravagerent tout le pays d'alentour, en-deçà & au-delà de l'Elbe. On ne peut douter que ce pays ne soit le même que l'historien de Bohême prétend avoir été le premier habité par Czech & ses descendans, & qu'ainsi un prince du nom de Lech n'ait régné dans cette contrée; car suivant les annales de Metz, ce fut pendant que les trois armées, réunies sous le commandement du jeune Char-

Annales Tiliani ad ann. 806.

Chronic. Moiss.

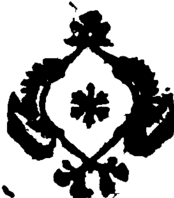
les, ravageoient le plat pays, & lorsque les Bohêmes se tenoient cantonnés dans les montagnes, que leur duc *Lecho* fut tué. Il est donc certain qu'il exista un prince de ce nom en 805; mais il ne l'est pas que ce soit lui qui ait fait appeller les Polonois Lechi. Je n'y vois cependant aucune difficulté qu'on ne puisse ou résoudre ou éluder, sur-tout si on se fait un titre contre les chroniques de Bohême, des anachronismes dont elles sont remplies.

Ce fut long-tems après l'arrivée de Czech sur l'Egra, dit l'historien de Bohême, que la discorde se glissa avec l'opulence dans la colonie qu'il avoit fondée, & obligea les Bohêmes à se donner un juge: ce fut Krock, qui le premier bâtit une forteresse qu'on appella Stebna. On lui donne un frere ou un parent nommé Crack; lequel doit avoir bâti dans la Pologne la ville & le château, qui de son nom furent appellés Cracow ou Cracovie. Rien n'empêche que Krock ne soit regardé comme le premier juge des Tzeches, depuis leur établissemeut dans la Bohême, & qu'il n'ait été contemporain de Lechus, ou à-peu-près.

Suivant ma conjecture sur les deux

tens huit mille fugitifs qui traverserent le Pont Euxin en 763, il n'y avoit pas plus de quarante ans que les Tzeches étoient établis dans la Bohême, lorsque Lecho fut tué. Il se peut donc que la fondation de Cracovie ait été faite sous les auspices de Lecho, & que ce prince ait donné son nom à des colons qui n'avoient point de domination commune, parce qu'ils n'étoient qu'un démembrement de plusieurs tribus. Krock fut, dit-on, le pere de trois sœurs, dont j'ai parlé, & dont la troisieme, nommée Libussa, donna un prince aux Bohêmes. Suivant le calcul que je propose, la révolte des Amazones put arriver vers l'an 780, ou même un peu plus tard; mais il ne faut peut-être pas donner à Primislas huit descendans & autant de successeurs jusqu'en l'année 894, en laquelle on prétend que fut baptisé Borziwoi, fils de Hoswic, fils de Nerklan, fils de Grzesomysl, fils d'Uneslas, fils de Woin, fils de Mnata, fils de Nezamisl, fils de Przemisl ou Primislas: cette généalogie paroîtra d'autant plus fautive, qu'on n'y trouve point le nom de Lecho, qui certainement fut duc de Bohême. On ne trouve pas davantage dans l'histoire de tous

ces princes, prédéceſſeurs de Borziwoi; les guerres que leur firent les François, avant le partage de leur empire, & les Germains, depuis le traité de Verdun. En 845, diſent nos annales, Louis reçut & fit baptiſer quatorze ducs des Bohêmes qui, avec leurs ſujets, avoient deſiré d'embraſſer la religion Chrétienne. Ces quatorze ducs n'étoient pas encore tous ceux qui régnoient ſur les Bohêmes; enſorte qu'il n'eſt pas néceſſaire de les accuſer de perfidie pour expliquer comment Louis revenant de la Moravie par la Bohême en 846, ne traverſa cette contrée que difficilement & avec beaucoup de perte. Cette multitude de ducs ne paroît point dans la chronique de Bohême, où Borziwoi eſt auſſi repréſenté comme le premier prince de cette contrée qui ait embraſſé le Chriſtianiſme; mais nous ne marcherons pas plus long-tems dans ces épaiſſes tenebres, nous avons rempli notre tâche lorſque nous en avons approché le flambeau de l'hiſtoire.



CHAPITRE XVII.

De quelle importance fut toujours la Baviere par sa position. Suite de son histoire depuis Garibald II. jusqu'à la mort du duc Hucbert. Prédication de S. Emmeram sous Théodon II. & de S. Rupert sous Théodon III. Des deux Plectrudes. De Charles Martel, successeur de Théodon III. De Lantfrid, prince de Souabe. Prédication de S. Corbinien, sous Grimoald, & de S. Boniface sous Hucbert. Histoire de la Thuringe sous les descendans de Radulf.

DEPUIS que la Germanie jusqu'au Danube & à la Bohême, fut devenue une province de l'empire François, & tant que la puissance des Avares fut ou parut doutable, la Baviere par sa position, fut un pays également intéressant pour les uns & pour les autres. Elle le fut aussi pour les Lombards, aussi long-tems que les Austrasiens, fideles à leurs rois, & ceux-ci dignes de régner sur un peuple brave, firent la loi ou la guerre aux Lombards, en reçurent un tribut annuel, ou se firent payer de gros subsides par les empereurs d'Orient,

pour les attaquer jusques sous les murs de Pavie : ce dernier intérêt causa les malheurs de Garibald I. les deux intérêts réunis acheverent la ruine des ducs Agilolfinges, & firent réduire la Baviere en province de l'empire.

A cette révolution succéda un nouvel ordre de choses. Les Abares que rien ne séparoit plus des François, se repentirent bientôt de n'avoir pas mieux défendu les Agilolfinges ; ensuite Lieudevit, prince des Serviens, attira sur les frontieres de l'empire, du côté de la Baviere, les principaux efforts des François : bientôt le royaume de Moravie, élevé sur celui des Avares, donna une nouvelle importance à la Baviere : les Hongrois, destructeurs de ce royaume, remplacerent les Moraviens, & ils avoient à peine cessé d'être les tyrans de la Germanie, ils étoient encore pour elle des voisins dangereux, lorsque l'Italie attira la principale attention des rois Germains, & vit entrer dans ses provinces, par la Baviere, ces armées formidables qui l'asservirent, & qu'elle dévora. Cette fureur des Germains pour une conquête qui leur échappoit, & qu'ils recommençoient sans cesse, n'avoit pas encore été assez punie, lorsqu'une autre folie, celle des croisades,

tourna vers l'orient & à travers la Baviere, les efforts malheureux des Germains croisés : mais cette province commença à perdre de sa célébrité, sans rien perdre de son importance, lorsque la politique de Frédéric I. la partagea en deux provinces indépendantes l'une de l'autre, & que la Baviere orientale, sous un autre nom, qui ne marquoit que sa position, s'appropria la célébrité, qui est toujours le partage des provinces où se font les grandes guerres; mais ce n'en est pas moins la Baviere, ce n'en sont pas moins les Bavarois qui, sous le nom de royaume Oriental, & d'habitans du royaume Oriental, ont donné une longue suite de rois à la Germanie, & en sont devenus le boulevard contre l'empire Ottoman.

La Baviere est donc, depuis environ 1200 ans le centre des plus grandes guerres & des plus grands intérêts, parce que depuis ce tems-là, elle est le point mitoyen entre l'empire fondé par les François & les différentes puissances qui, en s'élevant les unes sur les ruines des autres, ont toujours été ou les rivales, ou les ennemis, ou la proie de cet empire. Il y eut un tems où cette importance de la Baviere cessa d'être sensible : ce fut lors qu'avec Sigebert, vaincu par

Radulf, duc de Thuringe, commença cette longue suite de rois foibles & de maires trop puissans, dont les projets, toujours traversés, concentrerent toute l'activité des François dans leurs querelles domestiques, & ne leur laisserent au-dehors que le souvenir d'un grand nom, & la crainte qu'eurent leurs vassaux révoltés de voir la royauté réunie à l'autorité. Radulf leur donna l'exemple de la révolte; il fit plus, par les liaisons qu'il contracta avec eux, il les associa à la victoire qu'il avoit remportée sur ses rivaux & ses envieux, beaucoup plus que sur Sigebert, & plus encore sur la royauté.

Il est certain que les ducs de Baviere ne furent pas moins empressés que les autres à secouer un joug qui étoit encore récent, & on ne peut guere douter qu'ils n'ayent été les fideles alliés de Radulf, peut-être même avant sa victoire, & lorsque Farus, prince Agilolfinge, se ligua avec lui, & qu'ils ne se soient réconciliés en même tems que lui avec les Winides ou Esclavons; j'ajouterois volontiers que les Francs, pour contrebalancer cette puissante ligue, firent alliance avec les Huns ou Avares, & que ce fut la raison pour laquelle ils recommencerent vers ce tems-là une

cruelle

cruelle guerre contre les Bavarois, dont ils étoient voisins sur les bords de l'Ens.

La piété des Bavarois ne fut point à l'épreuve de la haine qu'ils portoient à ceux de qui ils avoient reçu la foi catholique. Il n'y avoit encore chez eux aucun évêque permanent, & leur crédulité, fruit de leur ignorance, étoit le jouet du premier hérétique qui entreprenoit de les corrompre. Enfin les princes eux-mêmes s'égarerent avec le peuple, & la plus grande partie de la nation fut pervertie. Mais cette apostasie est peut-être elle-même une preuve que les Bavarois s'étoient séparés de la monarchie des Francs. Il étoit très-ordinaire alors qu'une nation qui secouoit le joug d'une autre nation, abandonnât aussi sa religion. Je ne puis croire cependant que les Bavarois ayent embrassé le paganisme : ils redevinrent hérétiques comme ils l'avoient été avant de se soumettre aux Francs, & leurs ducs furent les premiers à leur en donner l'exemple. Mais quels furent ces ducs ? c'est ce que ne nous apprend point Arnoul ou Arnold, né comte de Chamb, & moine de saint Emmeran, sous les regnes de Henri II. & de Conrad II.

Cet auteur, qui a refondu la vie de saint Emmeran, écrite par Arbon ou

Hæres, évêque de Freising, est le seul qui nous apprenne la révolution qu'éprouva la religion des Bavarois, peu de tems après que la foi catholique eut été établie chez eux. « L'héréfie, dit-il, » odieuse à tous les honnêtes gens, mais » favorisée puissamment par des hommes pervers, fit sur-tout de grands » progrès sous des ducs dont les noms » nous sont en partie inconnus, & quoique nous sachions les autres, la prudence nous oblige de les taire ». Il est aussi difficile de dire quel motif peut avoir engagé Arnoul à omettre les noms de ces princes, morts depuis plusieurs siecles, qu'il l'est aujourd'hui de savoir ce qu'il a ignoré, ou de suppléer ce qu'il a omis. Mais cette phrase ne seroit-elle point tirée, mot pour mot, de la vie de saint Emmeran par Arbon, qui pouvoit effectivement avoir de grandes raisons pour ne pas nommer des ducs dont il flétrissoit la mémoire, & qui vraisemblablement étoient les ancêtres de Thassilon, sous lequel il vivoit, & même de Charlemagne, qu'un évêque Bavarois n'avoit garde de vouloir offenser ?

Après le passage que nous venons de transcrire, Arnoul ajoute : « mais au » tems où l'on se préparoit à appliquer

» des remedes à cette maladie conta-
» gieuse, ces ducs régnoient sur les Ba-
» varois : savoir Dioton, homme illus-
» tre, auquel ses enfans ne succederent
» point, & un autre Théodon, homme
» brave & actif, sous le regne duquel
» Rupert vint à Saltzbourg avec plu-
» sieurs autres serviteurs de Dieu, & y
» termina ses jours, & sous lequel aussi
» saint Corbinien vint à Freising. Ce
» duc eut pour successeur ses propres en-
» fans, savoir Diotpert & Grimoald ».

Ce mot *consummavit* (vitam) qui est relatif à la mort de saint Rupert, & les mots suivans: *sub quo sanctus Corbinianus Frisingam accessit*, se trouvoient écrits en caracteres différens dans le manuscrit dont s'est servi Canisius; mais comme le premier de ces mots est nécessaire au sens de la phrase, il y a tout lieu de croire que cette différence de caractere ne vient que de ce que, dans ce manuscrit, le copiste avoit oublié, ou n'avoit pu lire tout cet endroit de celui qu'il copioit, & que ce vuide avoit été rempli à l'aide d'un autre manuscrit, ou par un copiste plus habile. Ainsi ce passage indique encore le tems où saint Rupert vint en Baviere; car l'âge de saint Corbinien n'est pas douteux, & se trouve d'autant mieux indiqué, que tout cet endroit du

moine Arnoul a dû être tiré de la vie de saint Emmeran par Arbon, successeur presqu'immédiat de saint Corbinien, qui fut contemporain de Charles Martel. Mais puisqu'il est certain & par ce témoignage & par d'autres preuves sans replique, que saint Rupert ne vint en Baviere qu'en 697; le second Théodon que nomme Arnoul de Cham, vécut certainement dans ce tems-là, & c'est avec toutes sortes de raisons que cet auteur place avant lui le premier Dioton ou Théodon, sous lequel saint Emmeran vint en Baviere, quoiqu'il ait plû à Velser ou à son commentateur d'accuser Arnoul d'erreur.

Vita Emmer. c. 6. Nous savons par l'épitaphe de saint Emmeran qu'il fut martyrisé en 652. *Id. c. 7.* Dioton ou Théodon vivoit donc en cette année, & régnoit déja depuis trois ans au-moins, puisque ce fut lui qui reçut le saint missionnaire dans ses états, & que celui-ci ne fut assassiné qu'après y avoir séjourné pendant trois ans. Mais pour peu qu'on accorde d'autorité au moine Arnoul, & il doit certainement en avoir beaucoup, il faut dire que le regne des ducs hérétiques précéda celui de Théodon que nous appellerons Théodon II. parce que nous donnons ce nom à Théodebald ou Diethenbert, prédécesseur de

Garibald I. Or ſuivant ce que nous avons dit du regne de Garibald II. il n'y a pas vingt ans d'intervalle entre l'année où ce prince prit ſa revanche de la défaite d'Aguntum (d'Aguntisbourg) & celle où Théodon II. commença, pour le plûtard, à *tenir la monarchie des Bavarois*; il ne peut donc guere y avoir eu pluſieurs ducs entre ces deux princes, & il ſeroit même très-poſſible qu'ils ſe fuſſent ſuccédés l'un à l'autre immédiatement, d'où il faudroit conclure que Garibald II. & Thaſſilon lui-même, ou plus vraiſemblablement les freres de Garibald furent ces ducs hérétiques dont Arnoul, ou plutôt Arbon a voulu taire ou a ignoré les noms.

En parlant du motif le plus vraiſemblable que nous puiſſions donner au ſilence d'Arbon, nous ſommes autoriſés à croire que d'un duc hérétique qui régna avant Théodon II. deſcendirent Thaſſilon & ſon pere Otilon, lequel ſuivant les apparences, deſcendoit lui-même de Théodon III. Mais comme l'ordre des tems nous permet au-moins de donner Théodon II. pour ſucceſſeur immédiat à Garibald II, nous nous en tiendrons à cette opinion, ſans faire des efforts inutiles pour allonger le catalogue des ducs de Baviere, & nous conclurons du ſi-

lence d'Arbon que les enfans de Théodon II. ne lui ayant pas succedé, les princes qui régnerent du tems d'Arbon descendoient de Garibald II. lequel fut le fauteur des hérétiques en haine des Francs dont il avoit secoué le joug. Une autre conséquence que nous tirerons de là, est que Théodon II. ne fut point fils de Garibald, & monta sur le trône de Baviere à l'exclusion de ses enfans. Je crois même que c'est la raison pour laquelle il accueillit saint Emmeran de la maniere que nous allons dire.

Le projet de ce pieux missionnaire, lorsqu'il vint en Baviere, n'étoit pas de s'y arrêter. Il vouloit passer outre pour aller prêcher la foi aux peuples de Pannonie, qui étoient encore dans les ténebres du paganisme. Il en fit l'aveu au duc Théodon qui l'avoit questionné sur le sujet de son voyage, & ce prince lui dit, qu'il n'avoit garde de s'opposer à une entreprise aussi sainte & aussi courageuse; mais que l'exécution lui en paroissoit impossible, le passage étant impraticable de la Baviere dans la Pannonie, à cause des longues guerres qu'il y avoit eu & qui duroient encore entre lui & les Avares; que les frontieres des deux états, dans les environs de l'Ens, autrefois très-peuplées, étoit réduites à

une solitude si affreuse qu'il n'y avoit pas même de sûreté à les traverser, à cause de la quantité de bêtes féroces dont elles étoient remplies ; qu'il l'avertissoit donc & le prioit instamment de demeurer plutôt avec lui & avec les siens ; qu'ils avoient si grand besoin de lui, qu'il ne pouvoit les négliger, qu'ils le méritoient d'autant plus qu'ils desiroient ardemment de profiter des ses lumieres, au lieu que les Avares pourroient ne pas l'écouter ; qu'il préférât donc un fruit certain de ses travaux à une espérance très-incertaine.

Ce discours de Théodon ne toucha point Emmeran, & il persista dans sa résolution ; mais il fallut bien qu'il renonçât à ses projets, ou que du-moins il en différât l'exécution, lorsqu'il sut que les Bavarois avoient pris de bonnes mesures pour l'empêcher de les quitter. Il resta avec eux pendant trois ans, au bout desquels il demanda au duc & à son peuple la permission de faire un pélerinage à Rome. Il l'obtint & se mit en chemin. Je ne répéterai point ici l'histoire tout-à-fait singuliere de son prétendu crime & de sa mort, dont fut l'auteur Lambert, fils de Théodon. Plusieurs prodiges attesterent bien-tôt après l'innocence d'Emmeran, & elle fut si bien reconnue, que

Theodum. Théodon lui-même avec tous les grands de la nation alla au-devant de son corps, lorsqu'il fut transféré à Ratisbonne. Lam- *C. 15.* bert, devenu odieux à proportion du respect que l'on avoit pour le mort, mais jusqu'alors moins coupable que malheureux, ne s'en tint pas à ce premier crime, & fut puni de tous ses forfaits à la fois : condamné à un bannissement perpétuel, il mourut dans le mépris, loin de sa patrie & beaucoup au-dessous de l'état auquel il avoit pu aspirer. Il laissa pourtant des enfans, & sa postérité fut continuée pendant *Arnulf. de Mir. S. Emm. l. 1, c. 11 & 12.* plusieurs siecles. Elle existoit encore & étoit même assez nombreuse au tems d'Arnoul de Cham, dont une niece avoit épousé Adalram, qui étoit l'un des descendans de Lambert. On ignore si Théodon eut d'autres enfans que ce prince infortuné, & sa sœur Uta qui fut reléguée en Italie, après avoir été la cause innocente de la mort d'Emmeran; mais Arnoul nous assure, d'après Arbon, que Théodon n'eut point ses enfans pour successeurs; & puisque le biographe de saint Emmeran lui donne le titre de monarque des Bavarois, nous savons encore qu'il n'avoit point de freres, ou que du-moins ils n'avoient point partagé avec lui le gouvernement de la Baviere,

Arnoul de Cham ne dit point que Théodon, bienfaiteur de ſaint Rupert, ait ſuccédé immédiatement au premier Théodon, contemporain de ſaint Emmeran; & il ſeroit poſſible qu'il y eût eu entre ces deux Théodons quelque duc qu'il n'a pas pu ou qu'il n'a pas voulu nommer; mais ſi les paroles, par leſquelles Arnoul s'excuſe de nommer quelques-uns des ducs Bavarois, ſont d'Arbon & non de lui, ainſi que je le crois, on ſuppoſera difficilement que cet écrivain ait ignoré le nom d'un prédéceſſeur immédiat de Théodon, contemporain de ſaint Rupert & de ſaint Corbinien. Il faudra donc dire ou que ce Théodon n'eut point d'autre prédéceſſeur que Théodon II. ou que, s'il en eut un autre, il fut du nombre de ceux qu'Arbon ne vouloit pas nommer. Mais quand Arnoul de Cham dit que ce fut ſous ces deux Théodons que l'on commença à remédier aux maux de la religion en Baviere, ſuppoſe-t-il une continuité de regne, ou deux tentatives, dont la premiere étoit reſtée ſans fruit, parce qu'après Théodon II. avoit régné un fauteur des héréſies reçues en Baviere? Cette derniere explication paroît la plus naturelle, & conſerve auſſi à S. Rupert une partie de l'honneur qu'on lui a fait en lui donnant

le titre peu mérité d'apôtre de la Baviere.

Aventin n'est point embarrassé à remplir le vuide apparent qui sépare les deux Théodons. Il donne un frere nommé Théodebert à Théodon II. & le fait régner jusqu'au tems où Ansprand & Luitprand se refugierent en Baviere, & par conséquent jusqu'en 702, & même jusqu'en 711. Il est déja assez extraordinaire que le frere d'un prince qui en 652 avoit un fils aussi âgé que doit l'avoir été Lambert, ait régné jusqu'en 711. A cette erreur, car c'en est une, Aventin en joint une autre non moins grossiere, lorsque non content de donner un frere à Théodon II. sous le nom de Grimoald, il avance que ce Grimoald fut pere de Plectrude, femme de Pepin d'Heristall. Cette assertion est évidemment fausse, puisque dans deux chartes de Pepin que nous avons encore, Plectrude est dite fille de Hugobert, Chugobert, ou Hucbert, & que dans une de ces chartes qui est de l'an 706, Hucbert avoit signé lui-même en cette qualité. Il est donc certain, 1°. que Plectrude fut fille de Hucbert & non de Grimoald, 2°. que si Hucbert fut un prince Bavarois, il ne fut pas duc de Baviere, puisqu'aucun duc de ce nom ne régnoit en Baviere en 706.

Marten. collect. Ampliss. t. 1, col. 25 & 20.

La retraite d'Anſprand en Baviere, ſous le regne d'Aripert, roi des Lombards, a pu donner lieu à la premiere erreur d'Aventin, qui a cru voir dans Paul Diacre que cette hiſtorien la datoit de la mairie d'Anchiſe ou d'Anſegiſe, pere de Pepin d'Heriſtall, & fils d'Arnoul, laquelle doit avoir fini au plûtard en 679; mais ſi Paul Diacre a rapporté au même tems la fuite d'Anſprand & la mairie d'Anchiſe, Paul Diacre s'eſt trompé & a trompé Aventin. Toutes les chroniques diſent qu'Heribert ou Aripert, roi des Lombards, mourut en 712. Aſprand rentra en Lombardie & monta ſur le trône auſſi-tôt après la mort d'Aripert, & lorſqu'il comptoit la dixieme année de ſon exil en Baviere. Il ne s'y arrêta donc qu'en 702, lorſque Pepin étoit depuis long-tems maire du palais, & lorſqu'apparemment Anſegiſe n'exiſtoit plus depuis 23 ans au moins. Dès que Paul Diacre eſt convaincu d'erreur, il ne reſte plus aucun veſtige de l'exiſtence d'un Théodebert vers le milieu du ſeptieme ſiecle; mais il reſte prouvé qu'un Théodebert vivoit & régnoit en 702, & ſi nous démontrons que ce Théodebert étoit fils de Théodon, contemporain de ſaint Rupert, il en réſultera que celui-ci étoit déja très-âgé en 702, & qu'ainſi il

peut avoir commencé à régner long-tems avant la fin du septieme siecle, & aussi-tôt après la mort de Théodon, contemporain de saint Emmeran.

En comparant la vie de S. Rupert avec celle de S. Corbinien, le récit d'Arnoul de Cham & l'Index d'Arnon, archevêque de Saltzbourg, on trouve que Théodon, pere de Théodebert, vivoit en 697 ou 699, qu'il régna encore assez long-tems après l'arrivée de Rupert, & que ses enfans furent ses successeurs. On ne peut même douter qu'il ne soit le même Théodon qui, selon Anastase, fit le pélerinage de Rome sous le pontificat de Grégoire II. & ce pontife ne commença à occuper la chaire de S. Pierre qu'en 714. Je ne m'arrêterai point à réfuter ici ce que dit Aventin, que Théodon étoit fils de Grimoald mort en 695, & beau-frere de Pepin : il dit tout cela sans preuves, &, ce qui est admirable, il suppose que Théodon, en montant sur le trône, n'eut rien de plus pressé que de le partager avec ses trois fils, qu'il nomme Théodon VII. Grimoald II. & Hucbert; mais comment Arbon a-t-il donc pu dire, dans la vie de S. Corbinien, que Théodon étoit célebre par sa grande puissance (*insignis potentiâ*); car si son pere ne mourut qu'en 695, & s'il partagea

Ib. vita Gregor. II.

lui-même ses Etats avec ses fils avant l'an 702, je ne vois pas comment dans ce court espace de tems, il a pu mériter l'épithete que lui donne Arbon, ni comment l'envie a pu lui prendre sitôt de se dépouiller des trois quarts de sa puissance. D'ailleurs qu'étoit devenu Théodebert, protecteur des rois Lombards? Mais les fables d'Aventin ne sont pas du nombre de celles que je crois dignes d'attention. Etablissons la vérité, & contentons-nous de l'avoir trouvée.

Je commence par avouer que j'ignore quel fut le pere de Théodon, bienfaiteur de S. Rupert, & que j'appelle Théodon III. il n'étoit certainement pas fils de Théodon II. mais comme il partagea ses Etats avec ses fils au plûtard en 702, & comme, avant ce tems, il s'étoit déjà rendu recommandable par sa grande puissance, il est possible qu'il fût fils de Garibald II. qui peut avoir régné jusqu'en 640, & duquel je crois que descendirent Otilon & le dernier des Thassilons; mais Garibald avoit dû épouser la sœur de Grimoald, qui fut depuis roi des Lombards, vers l'an 620, & en supposant que Théodon ne seroit né de ce mariage qu'en 630, il en résulteroit que Théodon fit le pélerinage de Rome à

l'âge de 84 ans, ce qui est peu vraisemblable. Ainsi je suis plus porté à croire que ce prince fut le petit-fils & non le fils de Garibald II. & que son pere régna avant lui. Le fils de Garibald II. étoit neveu de Grimoald, duc de Benevent, qui monta sur le trône des Lombards en 662, & qui, peu après, eut une guerre à soutenir contre les Francs[l], & battit leur armée auprès d'Asti. Il est donc assez vraisemblable que ce prince, vainqueur des Francs, & lié d'une alliance étroite avec les Avares, ennemis de Théodon II. fut aussi l'ennemi de ce prince, & qu'au-moins après sa mort il plaça sur le trône de Baviere son neveu, fils de Garibald II. dont il donna le nom au seul fils qu'il eut de la fille d'Aribert. Cette princesse descendoit elle-même par son pere, de Garibald I. roi de Baviere.

Hist. Longob. lib. V p. 33.

Ce fils de Garibald II. fauteur des hérétiques, par haine pour les Francs, dut suivre l'exemple de son pere, en haine de Théodon II. son prédécesseur, qui, par une raison contraire, s'étoit servi de S. Emmeran pour rétablir la foi catholique en Baviere. Il est un de ces ducs qu'Arbon ne vouloit pas nommer, après avoir flétri leur mémoire par le reproche d'hérésie. Il pouvoit

avoir quarante ans lorsqu'il dut la couronne aux malheurs de Lambert & à la protection de son oncle, laquelle dut être d'autant plus puissante que Bertaride, qui s'étoit réfugié en France, après être sorti pour la seconde fois de la Lombardie, ne s'y crut pas en sureté, & s'enfuit en Angleterre, par la crainte que lui inspira la puissance de Grimoald. Il seroit inutile de chercher le nom d'un prince dont nous ne faisons que soupçonner l'existence. Il put être pere en 640 ou 645; ensorte qu'en 614 Théodon pouvoit avoir soixante-neuf ou soixante & quatorze ans, & qu'en 700 il pouvoit lui-même être pere depuis plus de trente ans. Il est certain qu'il fut le même qui reçut S. Rupert en 699, & qui eut pour fils le duc Théodebert, à qui il recommanda en mourant d'être docile aux avis du saint prélat. Ce duc Théodebert est donc le même chez qui Ansprand se réfugia en 702, & dont Luitprand épousa la fille, dès qu'il fut monté sur le trône de Lombardie, autre preuve que Théodon, grand-pere d'une princesse nubile en 712, étoit alors d'un âge assez avancé.

Je ne doute point que ce ne soit au regne de Théodon III. qu'il faille rapporter les victoires que Pepin d'Heri-

ſtall doit avoir remportées ſur les Bavarois pour les faire rentrer ſous l'obéiſſance des Francs. Les annales de Metz diſent poſitivement qu'en 691 Pepin fit la guerre aux Saxons, aux Friſons, aux Allemands & aux Bavarois, dont les ducs, abuſant de la foibleſſe des regnes précédens, s'étoient ſouſtraits à l'empire des Francs. Ce ſeroit une raiſon de croire que Théodon III. avoit déjà régné avec beaucoup d'éclat & de réputation avant que Pepin tournât ſes armes contre lui; mais je n'inſiſte point ſur cette preuve de l'ancienneté de ſon regne, parce qu'une guerre, quoique malheureuſe, quoique terminée par un traité deſavantageux, peut fournir à un prince pluſieurs occaſions de faire voir la grandeur de ſa puiſſance & de ſes reſſources, ſur-tout ſi, ayant affaire à un prince encore plus puiſſant, il parvient à ſe procurer des conditions ſupportables. Or il paroît que Théodon fut dans ce cas, puiſqu'il ſe maintint dans une indépendance aſſez grande pour pouvoir partager ſes Etats avec ſes trois fils. Bouquet corrige, en cet endroit, les annales de Metz, & place la réduction des Bavarois en 688; mais quelle qu'en ſoit la date, le fait paroît certain, & dès-lors on ne doit pas

être surpris du bon accueil que Théodon fit à S. Rupert. Examinons, avec quelque soin, la légende de ce saint.

Tout ce qu'on dit de lui avant son arrivée en Baviere, savoir qu'il descendoit des rois de France & des ducs d'Ecosse; qu'il étoit né dans ce dernier royaume; qu'il fut évêque de Worms, & chassé de son église par un duc payen nommé Bertarius, lequel le fit battre de verges; tout cela, dis-je, n'est pas vraisemblable, & en attendant qu'on en fournisse d'autres preuves que des vies ou légendes refondues vingt fois, il est permis de croire que ce qui n'est pas vraisemblable n'est pas vrai. Pour moi, je crois que Rodbert, son frere Trudebert, & sa sœur ou sa niéce Erendrude, étoient aussi Germains que leurs noms étoient germaniques; & comme le nom de Rudbert, Rodpert, &c. est très-ordinaire dans les anciens monumens de la Baviere, & que sa premiere racine est la même que celle de plusieurs noms familiers à la race Agilolfinge, j'aimerois autant croire qu'il étoit de la race royale des Francs & des Bavarois, que de le faire naître en Ecosse, & de le faire baptiser par S. Patrice.

Les biographes de S. Rupert ont pris sur eux de déterminer le tems où il a

vécut; car, de leur aveu, on ne trouve autre chose dans les anciens monumens, sinon qu'au tems de Childebert, roi des Francs, en la seconde année de son regne, Rupert étoit évêque de Worms: ce sont eux qui ont conjecturé que ce Childebert étoit le premier de ce nom, & qui ont ensuite fondé toute leur chronologie sur cette conjecture: mais s'il est vrai qu'après avoir été chassé de Worms, Rupert alla à Rome, & n'entra en Baviere qu'au bout de deux ans, il faudra reculer son arrivée dans ce pays jusqu'en l'année 699. La légende ajoute que sa réputation parvint jusques aux oreilles de Diéton ou Théodon, duc de Baviere, troisieme de ce nom, & que par un instinct salutaire, ce prince se porta à lui écrire & à lui envoyer une ambassade solemnelle, pour le prier de venir le trouver à Ratisbonne, afin de convertir à la religion Chrétienne tout ce pays qui étoit encore dans les ténebres de l'idolâtrie; que Rupert, après avoir reçu cette ambassade, envoya à son tour des députés à Théodon pour le disposer encore mieux à recevoir la foi orthodoxe, après quoi il vint lui-même le trouver. Le duc ayant appris qu'il approchoit, alla au-devant de lui avec toute sa cour, pour honorer,

son entrée dans la ville de Ratisbonne, & le conduisit dans un appartement de son palais, qu'il devoit occuper. Après avoir eu de fréquens entretiens avec Rupert, Théodon se rangea facilement de son avis, & par son moyen, tout le peuple de cette contrée reçut la foi entiere de Jesus-Christ, & fut baptisé.

Un autre biographe, qu'on appelle le disciple de S. Everhart, dit que Rupert instruisit le duc & sa nation dans la foi catholique, & paroît compter le duc lui-même entre ceux qui furent baptisés; mais un troisieme biographe, publié par Surius, dit positivement que Rupert, après avoir ordonné un jeûne, *27, Mart.* instruisit le duc dans les mysteres célestes, l'affermit dans la véritable foi, le fit renoncer au culte des idoles, & le baptisa au nom de la sainte & indivisible Trinité; qu'avec lui furent baptisés les grands & un peuple assez nombreux. On voit par là que les biographes ont renchéri les uns sur les autres, jusqu'à ce qu'ils sont parvenus à rendre la Baviere payenne, & à faire de S. Rupert un véritable apôtre des Bavarois; mais Arnoul de Cham s'oppose ouvertement à ce systême, & est d'accord en cela avec tous les faits que nous fournit l'histoire.

Nous avons prouvé que Garibald fut chrétien, & même catholique; la loi des Bavarois rédigée sous le regne de Dagobert suppose nécessairement que les Bavarois étoient chrétiens; la vie de S. Emmeram ne permet pas d'en douter; & Arnoul de Cham suppose encore que S. Emmeram vint en Baviere avant S. Rupert; mais de plus il est prouvé que S. Rupert ne mourut qu'en 718. Saint Virgile, évêque de Saltzbourg, qui vivoit en 760, avoit vu ses disciples: comment donc est-il croyable que S. Rupert ait fait seulement la moitié de ce qu'on lui attribue? Mais n'est-ce pas une contradiction manifeste de dire que Théodon étoit payen, & qu'il admira la vertu de S. Rupert sur sa seule renommée, qu'il desira ardemment de le voir, qu'il lui écrivit, qu'il lui envoya une ambassade solemnelle, qu'il lui rendit des honneurs extraordinaires, & tout cela étant encore payen? Les vertus des saints sont souvent la risée de ceux qui croyent en Jesus-Christ; comment auroient-elles excité l'admiration d'un payen qui n'en avoit pas même été témoin? Que veut dire encore ce jour de jeûne que S. Rupert ordonna avant d'instruire le duc dans les mystères de la foi, & lorsqu'apparemment il

n'avoit encore converti personne? Laissons donc à S. Rupert l'honneur d'avoir fondé la premiere église permanente, d'avoir établi solidement la religion Catholique en Baviere, d'avoir fait revenir les Bavarois de leurs erreurs, d'avoir même rebaptisé ceux qui étant nés dans l'héréſie nationale, dans une héréſie qui conteſtoit au Fils de Dieu ce titre ineffable de ſa divinité, n'avoient point été baptiſés au nom de *la Sainte & indiviſible Trinité*; mais n'accordons pas facilement que Théodon fût lui-même de ce nombre : l'héréſie eſt plus ennemie de l'orthodoxie que le paganiſme ne l'eſt du chriſtianiſme : Théodon pouvoit avoir beſoin d'inſtructions, & le ſentir, ſans être ni payen ni hérétique. S'il gémiſſoit ſur les égaremens de ſon peuple, il connoiſſoit donc qu'il étoit dans l'erreur. Arnoul de Cham nous apprend que depuis ſa premiere converſion la nation Bavaroiſe étoit en partie retombée dans l'héréſie : quelques-uns de ſes ducs avoient eu le même malheur ; ils n'avoient point une foi *entiere* en Jeſus-Chriſt ; mais ſi Théodon étoit encore de ce nombre, diſons que Pepin eut plus de part que lui à la miſſion de Rupert. Il eſt facile d'imaginer comment les biographes de

ce saint ont fait un roman de son histoire. Ils avoient lu que S. Rupert baptisa beaucoup de Bavarois : on ne baptise que des payens, ont-ils dit : donc les Bavarois étoient payens ; mais ils n'étoient qu'hérétiques ; ils étoient retombés dans les erreurs dont Eustase & Agile avoient commencé à les retirer, & ces erreurs étoient telles, qu'elles rendoient nul le premier baptême qu'ils avoient reçu.

En voilà assez sur un sujet qui appartient à l'histoire Ecclésiastique de la Baviere beaucoup plus directement qu'à son histoire politique. Remarquons seulement qu'en donnant naissance à une Eglise permanente, S. Rupert à rendu un grand service à l'histoire des Bavarois. Théodon & ses successeurs ont rendu leurs noms immortels par des donations de quelques villages, tandis que les anciens héros de la nation sont ensevelis dans un oubli éternel.

Saint Rupert & S. Corbinien se trouverent dans le même tems en Baviere : l'un fonda une église à Saltzbourg & l'autre à Freisingue ; mais le second a eu l'avantage d'avoir un historien contemporain de Thassilon, & dont l'ouvrage n'a point été altéré par l'ignorance & la témérité des siecles suivans. Selon

Arbon, biographe de Corbinien & son troisieme successeur dans l'évêché de Freisingue, Corbinien vint en Baviere au tems du Pepin, maire du Palais, & sous le regne du puissant duc Théodon, qui partagea son duché en quatre parts, pour lui & pour ses trois fils. Pepin mourut en 714; Théodon mourut avant S. Rupert, dont on fixe, avec raison, la mort à l'an 718. Corbinien se trouvoit donc déjà en Baviere au-moins quatre ans avant la mort de S. Rupert. Aussi Arnoul de Cham dit-il que ces deux saints se trouverent en Baviere sous le même Théodon. Ainsi la vie de S. Corbinien peut servir à expliquer celle de S. Rupert dans ce qui concerne l'état politique de la Baviere, & elle doit être comparée avec l'index de S. Virgile, l'annotation d'Arnon, l'histoire des miracles de S. Emmeram par Arnoul de Cham.

Ce dernier auteur dit qu'au tems de Dieton, duc de Baviere, Loup ou Lupus, étoit évêque de Ratisbonne. S'il donne toujours le même nom au même Théodon, celui-ci est Théodon II. sous lequel nous avons dit que S. Emmeran vint en Baviere; mais en supposant même que Loup eût été contemporain de Théodon III. ce seroit toujours une forte pré-

Lib. II. p. 133.

somption contre l'apostolat de S. Rupert; d'autant que selon l'expression d'Arnoul, ce Loup ne l'étoit que de nom, & que c'étoit en effet un bon pasteur du troupeau de Jesus-Christ. Arbon ne dit nulle part, ce me semble, que les Bavarois fussent payens, lorsque saint Corbinien entra en Baviere, & cependant il doit y être venu quinze ans au plus après S. Rupert. La vie de ce saint & les deux index de Virgile & d'Arnon ne nomment qu'un fils de Théodon; mais les auteurs modernes qui ont conclu de-là que ce prince n'eut effectivement qu'un fils, ou que s'il en eut davantage, il n'y eut pourtant que Théodebert qui lui succéda; ces auteurs, dis-je, n'avoient pas lu Arbon, & se sont certainement trompés; mais ce qui est remarquable, est que Théodebert est précisément le seul des trois fils de Théodon qu'Aribon ne nomme point; la cause de ce silence est la même: les écrivains Saltzbourgeois n'ont nommé que Théodebert, parce que l'église & le pays de Saltzbourg étoient dans son partage. Arbon ne nomme Théodevald que par occasion, mais il parle beaucoup de Grimoald, parce que Freisingue & le pays de Meises (en Tirol),

où Corbinien avoit fait des acquisitions, étoient dans les Etats de Grimoald.

Voilà les trois fils de Théodon avec lesquels il partagea son duché, suivant la coutume nationale, qui avoit lieu par rapport aux fortunes particulieres ; car rien n'est plus ordinaire dans les anciens monumens Bavarois, que de trouver des actes de partage entre un pere & ses enfans. On a donc tort de compter Hucbert entre les fils de Théodon. L'index de S. Virgile dit positivement qu'il étoit fils de Théodebert, petit-fils par conséquent de Théodon III. Baronius fixe à l'année 715 le pélerinage de ce prince à Rome ; si cette date est exacte, Théodon ne fut pas témoin des malheurs que la Baviere éprouva dans cette même année. Suivant les annales de Padoue les Saxons ravagerent en 715, le pays des Hattuariens ou Hazzoariens. Rien ne paroît plus étranger à la Baviere que cette incursion des Saxons chez les Hattuaires, qui étoient un peuple de la Westphalie ou de la province Ripuaire, ou chez les Hessois, autre peuple très-éloigné du Danube ; mais dans les annales de Tulde, à l'occasion de ce même fait, on lit *Bazzoares*, ce qui ressemble beaucoup davantage aux Bajoares ou Bavarois. En-

fin la chronique de S. Benigne de Dijon dit positivement que les Saxons ravagerent le pays des Bagoars ou Bagoariens, qui sont certainement les mêmes que les Bavarois. Il paroît donc prouvé qu'en 715 les Saxons firent une irruption dans le pays des Bavarois, ce qui d'abord ne paroît guere vraisemblable, à cause de l'éloignement des deux peuples, mais d'autres faits éclairciront peut-être celui-ci, en faisant mieux connoître l'état où se trouvoit alors la Germanie.

Nous avons dit & prouvé que pendant long-tems la Thuringe, ou la domination des Varnes & des Angles s'étoit étendue jusqu'au Danube, & avoit compris le pays où coule la petite riviere de Nab; & en cela nous nous sommes écartés du sentiment de tous les écrivains modernes, qui prétendent que ce pays fut le domicile des Bavarois, avant que cette nation eût passé le Danube pour s'établir dans la Rhétie & le Norique; nous avons même ajouté, sur l'autorité de Paul Diacre, qu'au tems du roi Garibald, la Baviere étoit bornée au nord par le Danube; mais il est tems de dire comment & en quel tems nous croyons que les Bavarois s'étendirent au nord de ce fleuve. Les vies de S. Killien & de S. Boniface nous four-

niront presque tout ce que nous pouvons savoir touchant les antiquités de ce pays ; mais en y joignant une charte de Louis-le-Débonaire, nous serons en état d'en décrire les frontieres avec plus d'exactitude.

M. B. tom. V, Chart. Lud. Pii. edit. à Carpen.

Suivant cette charte, Charlemagne avoit ordonné aux évêques de Wurtzbourg & aux comtes de cette contrée, de bâtir des églises dans le pays qu'habitoient les Esclavons, appellés Moinwinides & Radantzwinides, entre les rivieres du Mayn & de la Radans ou Rednitz, dont ces Esclavons portoient le nom. Il est donc évident que les Esclavons ou Vinides avoient envahi ce qui compose aujourd'hui les pays de Bamberg & de Bayreuth avant le regne de Charlemagne. Mais en quel tems s'étoit faite cette invasion ? C'est ce qu'il est difficile de décider. Il n'y a pas d'apparence qu'elle soit arrivée sous le regne de Samon, puisque les Austrasiens avoient repris le dessus, & que Radulf avoit remporté plusieurs victoires sur eux, & il n'est pas vraisemblable qu'ils eussent conservé cette conquête, à moins qu'on ne veuille supposer que Radulf leur en fit le sacrifice, pour se procurer leur alliance contre ses maîtres. Il n'est cependant guere croyable que

ce prince, souvent victorieux, ait acheté à ce prix l'alliance des Esclavons. Willibald, historien de S. Boniface & son disciple, dit qu'autrefois les Thuringiens étoient chrétiens, mais qu'ils avoient renoncé à la foi, sous la dangereuse administration d'Heden, Hedenes ou Hetanus; car il est évident que ces trois noms n'en font qu'un. Or, & ceci est très-remarquable, le biographe de saint Kilien, parlant des anciens ducs dont Wurtzbourg étoit la résidence, dit que
P. 180. Gozbert étoit fils d'Hetan l'ancien, & que celui-ci étoit fils de Hruodis; par où l'on voit que le même Hetan, sous le gouvernement duquel la Thuringe avoit perdu la foi, avoit fait sa résidence à Wurtzbourg, & avoit été duc du pays qu'on appelle aujourd'hui la Franconie; ainsi il est prouvé que ce même pays avoit fait partie de l'ancienne Thuringe.

Suivant un autre biographe de saint Kilien, ce missionnaire prêcha, pour la premiere fois, dans le pays de Wurtzbourg, sous le prédécesseur de Gozbert, & partit ensuite pour aller à Rome se faire autoriser par le pape Jean à continuer sa mission; mais en arrivant à Rome, il trouva que Jean étoit mort, & avoit été remplacé par Conon. Il fit

donc ce voyage en l'année 686 qui fut celle de la mort de Jean V. & de l'élection de Conon. On ne dit point combien dura ce voyage; mais il est certain qu'il partit de Rome avant la mort de Conon arrivée en 687, & en revenant à Wurtzbourg, il trouva que le duc, sous l'autorité duquel il avoit commencé à prêcher, étoit mort, & avoit été remplacé par Gozbert. Hetan pere de Gozbert ou Hetan l'ancien, mourut donc en 686 ou 687. Or, dit le biographe, il étoit fils de Hruodis; d'où je conclus que ce Hruodis n'est point différent de Radulf, duc de Thuringe, élevé à cette dignité par Dagobert, & rebelle à son fils Sigebert, avant le milieu de ce siecle.

On sait comment Geila, femme de Gozbert, & veuve de son frere (car tel étoit l'usage dans ce pays, de même qu'en Baviere, que le frere épousât la veuve de son frere); on sait, dis-je, comment Geila fit périr saint Kilien, comment elle mourut enragée, comment Gozbert périt par la main parricide de ses sujets; on sait que les Francs orientaux chasserent Hetan second, fils de Gozbert, des états que lui avoit laissés son pere, & qu'ils persécuterent tellement sa famille qu'il n'en resta pas un seul rejetton. Tout cela est raconté dans la vie

de S. Kilien. On trouve pourtant dans celle de saint Burchard qu'Hetan, fils de Gosbert, laissa une fille nommée Imminas, qui se fit religieuse, & fonda un monastere sur la montagne de Wurtzbourg.

Egil. v. S. Burc. lib. II, c. 4, ap. S. 14 Oct. De Orig. Franc. ap. Sch. tom. I, rer. Ger.

Thrithème s'est certainement trompé, lorsqu'il a dit que ce dernier Hétan régna 20 ans & mourut en 840, & quand il auroit dit qu'il mourut en 740, il se seroit également trompé, ainsi qu'on peut le prouver sans replique par la vie de saint Boniface, que nous avons déja citée. Voici comment le disciple de ce saint parle de sa premiere prédication dans la Thuringe : « Il adressa, dit-il, » la parole aux anciens de la nation & » aux princes du peuple, & les exhorta » à reconnoître leur aveuglement & à re» tourner au christianisme qu'ils avoient » déja reçu autrefois, parce que la » domination de leurs rois s'écroulant, » une grande multitude de leurs comtes » ou périrent par le fer, ou furent em» menés en captivité, sous le gouverne» ment périlleux de Théobald & de He» denes, qui exercerent plutôt sur eux » un empire tyrannique & destructeur » qu'une autorité fondée sur leur amour » & leur obéissance. Enfin les chefs » ayant été emmenés par un ennemi

» impitoyable, & le reste de la nation
» se voyant accablé d'une infinité de
» maux, tous les Thuringiens (qui pou-
» voient encore disposer de leur sort) se
» soumirent à la domination des Saxons.
» De cette maniere finit le regne des
» ducs chrétiens, & avec eux s'éteignit
» aussi le christianisme chez les Thurin-
» giens ».

En comparant ce récit, qui est un peu confus, avec ce que nous avons déja dit, il est clair que la premiere conversion des Thuringiens, dont parle Willibald, est la même que celle qui avoit été opérée par la prédication de saint Kilien; que les rois Thuringiens dont la domination s'étoit écroulée, étoient les descendans Hruodis ou de Radulf; que les ducs religieux ou chrétiens avoient été Gozbert & Hetan II. qui tous deux avoient embrassé le christianisme & y avoient persévéré; que ce n'avoit point été le duc Hétan qui avoit lui-même emmené hostilement en captivité (*hostili eductione*) ses propres comtes ou camarades*; mais que Théobald avoit été l'auteur de cette captivité, & de tous les maux qu'avoient soufferts les Thuringiens jusqu'à ce que, réduits au désespoir, ils s'étoient donnés aux Saxons qui étoient payens, & sous la domina-

tion desquels les Thuringiens avoient mal conservé le dépôt de la foi. Mais si nous rapprochons ces faits, qui sont certains, de l'histoire des Bavarois, ils nous mettront en état de former une conjecture qui approche de la certitude.

Nous avons déja remarqué qu'en 715, les Saxons ravagerent le pays des Bavarois : ce fut un duc nommé Théodebald qui força les Thuringiens de se donner aux Saxons : dans le même tems régnoit en Baviere un duc Théodebald, fils de Théodon, & il régnoit précisément dans la Baviere septentrionale ; car ses deux freres, Grimoald & Théodebert, possédoient, l'un le pays de Saltzbourg, l'autre celui de Freysing & les Alpes voisines; il est évident que Théodebald devoit avoir son partage dans la partie septentrionale de la Baviere. Ce fut donc ce duc Théodebald qui profita du malheur d'Hetan, dont les Francs orientaux furent les auteurs; & ce fut aussi contre lui que les Saxons prirent les armes en faveur des Thuringiens. Mais les Saxons furent certainement réprimés, quoique les historiens n'en disent rien, puisque la Thuringe resta resserrée dans les bornes étroites où l'avoient réduites les conquêtes faites sur Hetan, & que ses habitans rentrerent sous la

domination des Francs, avant la prédication de saint Boniface, qui n'est pas postérieure à l'an 725. Car ce fut après avoir prêché en Thuringe que cet apôtre de la Germanie passa en Baviere, où régnoit alors le duc Hucbert. Mais le récit de Willibald suppose que, lors de cette prédication, Théobald étoit mort aussi-bien qu'Hetan. J'ai donc eu raison de dire que Trithème s'est trompé sur le tems de la mort de ce dernier; & quant à Théobald, s'il est le même que Théodebald, duc d'une partie de la Baviere, il devoit aussi être mort plusieurs années avant l'arrivée de saint Boniface, ainsi que nous l'allons voir. Nous dirons aussi quel motif put engager les Francs à donner au duc de la Baviere septentrionale une partie considérable de la dépouille d'Hetan, & des débris de la Thuringe.

L'histoire de saint Corbinien fournit un fait qui ressemble en tout à celui qui causa la mort de saint Kilien, avec cette seule différence qu'il ne causa pas la mort, mais seulement l'exil du premier évêque de Freysing. Théodoald ou Théodebald, fils de Théodon, étant mort, Grimoald son frere épousa sa veuve qu'Aribon appelle Pilitrud. *Elle étoit née*, dit-il, *d'une maison illustre dans les Gaules, & avoit suivi sa mere en Ba-*

viere. Le nom de cette princesse & sa naissance ont exercé beaucoup de savans. Dom Bouquet & Velser, pour éviter l'équivoque, ont assuré que le nom de Pilitrude n'étoit pas le même que celui de Pelchtrude qu'avoit porté la femme de Pepin d'Heristall; mais ils ont avancé plus qu'ils n'étoient en état de soutenir. Dom Bouquet auroit même pu se convaincre du contraire par la lecture de deux chartes qui se trouvent dans son recueil, & que j'ai déja citées, en parlant de Hucbert, pere de Plectrude. Dans la premiere de ces chartes, la femme de Pepin, fille de Hucbert, est appellée Plectrudis, dans le corps de l'acte & dans les signatures; dans la seconde, cette même princesse, désignée par les mêmes qualités, est aussi appellée deux fois Blittrudis. Or je demande quelle différence reste entre ce nom, écrit de ces deux manieres, & celui de Pilitrude qu'Aribon donne à la femme incestueuse de Grimoald.

Cet auteur dit encore que Grimoald ayant été tué par des assassins, & Charles Martel étant venu en Baviere, Pilitrud le suivit lorsqu'il retourna dans les Gaules, mais qu'ainsi qu'elle le méritoit, il la répudia ou l'éloigna de lui; en sorte qu'ayant perdu sa dignité, &

déchue de ſa grandeur, dépouillée même du bien qui lui appartenoit en propre, elle fut enfin réduite à ne poſſéder qu'une chétive monture (*aſellum*), ſur laquelle elle entreprit le voyage d'Italie; mais elle mourut en chemin, & ſes enfans, nés de ſon ſein, privés de la royauté (*regno*) après beaucoup de malheurs, finirent (bien-tôt) leur miſérable vie. Il ſemble que ces dernieres paroles ſoient relatives à Grimoald & à Dreux ou Drocus, fils de Pepin & de Pleƈtrude, dont l'aîné mourut avant ſon pere, laiſſant un fils encore enfant, qu'on appelle indifféremment Théodoald ou Théodebald, & que ſon grand-pere créa maire du palais d'Auſtraſie; mais qui fut dépouillé de cette dignité auſſi-tôt après la mort de celui à qui il la devoit, c'eſt-à-dire en 714. Dreux ne fut pas plus heureux que ſon frere & ſon neveu. Ainſi les paroles d'Aribon pourroient fort bien s'entendre des deux fils de Pepin, ſi rien ne s'oppoſoit d'ailleurs à cette explication, & dès-lors il ſeroit prouvé que la Pleƈtrude Bavaroiſe n'étoit point différente de la femme de Pepin.

C'étoit le ſentiment d'Ademar, puiſqu'il écrit que Charles ayant paſſé le Danube en 725, entra dans le pays des Baugares (ou Bavarois) & s'en empara,

ainsi que d'un grand trésor & de Plectrude femme de son pere, qui s'étoit enfui de ce pays là par la crainte qu'elle avoit eu de lui, & qu'avec sa niece (ou petite-fille) Sonechilde, il retourna victorieux en France. Si l'autorité d'Ademar étoit d'un assez grand poids, lorsqu'il parle du regne de Charles Martel, la question que nous examinons seroit décidée par son témoignage, & en y joignant celui d'Aribon, il seroit prouvé que Plectrude, après la mort de Pepin, épousa en secondes noces Théodoald ou Théodebald; qu'après la mort de ce dernier, elle épousa en troisieme noces, Grimoald, frere de son second mari, & qu'enfin elle retourna en France avec Charles Martel, dont elle paroîtroit encore avoir été la maîtresse. Mais si cela étoit ainsi, la beauté fabuleuse de la célebre Hélene n'auroit pas eu un aussi long regne. Le continuateur de Frédégaire paroît même s'opposer à cette opinion, losqu'après avoir parlé à plusieurs reprises de la belle-mere de Charles Martel, il dit à l'occasion de la premiere expédition de ce prince en Baviere, qu'il rapporta avec lui de grands trésors, & ramena en France une *certaine* dame nommée Bilitrude, avec sa niece nommée Sonichile. Il semble que le mot *quâdam*

C. 107.

ne convenoit point à une princesse aussi connue que la belle-mere de Charles Martel. Mais de plus, si l'on compare cet endroit de la chronique avec le passage d'Ademar que nous avons cité, on trouvera que l'un n'est qu'une répétition de l'autre, & qu'Ademar a ajouté de son chef que Bilitrude avoit été femme du pere de Charles Martel, ce qui, dès-lors, ne peut être regardé que comme une conjecture de cet historien.

Mais plusieurs raisons très-fortes m'engagent à croire que cette conjecture d'Ademar n'a pas été heureuse. 1°. Il n'est pas vraisemblable que Plectrude, mere de Grimoald, & grand-mere de Théodoald avant la mort de Pepin, ait encore eu deux maris, après être devenue veuve de ce prince, & que ses charmes surannés lui aient donné sur Grimoald son troisieme mari, tout le pouvoir qu'elle paroît avoir eu sur son esprit. 2°. Ce sentiment ne peut s'accorder avec ce que paroît avoir voulu dire le biographe de saint Corbinien ; car peut-on imaginer que Charles Martel ait fait sa maîtresse de la veuve de son pere ? 3°. La Plectrude d'Arbon étoit d'une illustre famille des Gaules, & étoit venue en Baviere avec sa mere. Or il paroît que la femme de Pepin étoit Bavaroise, & l'on ne

croira pas facilement qu'étant déja grand-mere, elle soit venue en Baviere avec sa mere. 4°. Aribon ne parle des malheurs & de la mort des enfans de Plectrude, qu'après avoir parlé de sa mort. Or, dans l'opinion d'Ademar, ces malheurs n'auroient point été la punition des crimes dont elle s'étoit rendue coupable en épousant son beau-frere, & en persécutant saint Corbinien, puisque Grimoald étoit mort avant Pepin, & que Théodoald avoit été dépouillé de la mairie d'Austrasie, avant que Plectrude eût pu épouser Théodoald ou Théodebald, duc de Baviere; car Plectrude ne se retira pas d'abord en Baviere.

C. 104. Le continuateur de Frédégaire dit qu'après la mort de Pepin tout se faisoit au gré de Plectrude, & qu'elle retint le duc Charles en prison, jusqu'à ce qu'il trouvât le moyen de s'évader. Un autre annaliste, publié par Lambeck, ajoute qu'après être sorti de prison, Charles combattit Ratbod, roi des Frisons, qu'ensuite Rainfroi, maire du palais d'Austrasie, & Chilpéric son roi, marcherent vers Cologne, & ravagerent les pays qu'arrose le Rhin; mais qu'après avoir reçu des présens de Plectrude, ils s'en allerent pour se préparer à la guerre contre Charles; que dans la

Bibl. Vindob. t. II, p. 366.

troisieme année de ce prince, c'est-à-dire en 717, le dimanche des Rameaux, se donna une grande bataille que Charles gagna, & qu'il poursuivit le maire & son roi jusqu'à Paris; que de-là il revint victorieux à Cologne, & que dans sa quatrieme année il se fit rendre par Plectrude les trésors de son pere. Suivant ce récit, ce ne peut être qu'en 718 que Plectrude ait pris la fuite par la crainte qu'elle avoit du ressentiment de Charles, alors victorieux, & qu'elle se soit retirée en Baviere, menant avec elle sa fille du même nom qu'elle. Elle la maria à Théodebald, si même ce mariage n'avoit pas précédé la fuite de Plectrude, ainsi qu'il y a tout lieu de le croire, lorsque l'on voit cette princesse choisir la Baviere pour sa retraite. Cependant Aribon peut ne s'être pas trompé, lorsqu'il a dit que Plectrude vint en Baviere avec sa mere, soit que Théodebald fût déja mort, & que sa veuve eût été rejoindre sa mere, soit que le duc lui-même fût resté auprès de sa belle-mere depuis son mariage, soit enfin qu'il eût été séparé pour quelque tems de sa femme.

Il est très vraisemblable que Plectrude, veuve de Pepin, mourut à Passau, où l'on dit qu'elle avoit fondé l'église de saint Etienne, & où l'on a vu pendant

long-tems son image avec cette inscription : *Plectrudis Regina à dextris tuis in vestitu deaurato circumdatâ varietate* ; & certainement on ne peut appliquer ni cette inscription, ni les éloges que quelques auteurs font de la piété de Plectrude, à cette autre Plectrude qui mourut en Italie, ou lorsqu'elle étoit en chemin pour s'y rendre, & qu'Aribon peint avec des couleurs si noires. Plectrude, femme des deux freres Théodebald & Grimoald, fut donc la fille de cette premiere Plectrude, & hérita d'elle ces grands trésors qui lui étoient restés de son ancienne puissance, & que Charles Martel emporta en France. Elle avoit eu des enfans de Grimoald, & c'est d'eux qu'Aribon veut parler, lorsqu'il attribue leurs malheurs & leur mort prématurée à une punition céleste. Mais si Aribon a voulu dire que Plectrude fut la maîtresse, la femme ou la concubine de Charles Martel, il s'est certainement trompé, séduit par les apparences, ou par un bruit qui en avoit couru en Baviere. Ce fut Sonichilde, & non Plectrude, veuve de Grimoald, que Charles Martel épousa, ou dont il fit sa concubine. Il en eut le prince Griphon, dont nous aurons encore occasion de parler, & l'on trouve, par cette raison, le nom

Hund, in Catalog. Batav. Velf. rer. Boic. lib. IV, pag. 116.

Dublet h. f. D. p. 690. Mart.

de ce jeune prince, avec celui de sa mere, dans un acte de donation de Charles Martel, auquel souscrivit l'illustre dame (*illustris matrona*) Sonichilde & Griphon son fils, comme ayant consenti à la donation. Boucq t. IV, pag. 707.

Le titre que cet acte donne à Sonichilde, est le même qu'on avoit donné à Plectrude, femme de Pepin, du vivant de son mari. Mais de qui étoit fille Sonichilde? Le continuateur de Frédégaire dit qu'elle étoit niece de Charles Martel, au-moins c'est-là le sens des expressions dont il se sert (*cum nepte suâ Sonichilde regreditur*), & je crois qu'on ne doit point leur faire violence pour dire que Sonichilde étoit niece de Plectrude. La seule objection que l'on pourroit faire contre cette explication seroit, en disant que Charles Martel ne peut pas avoir épousé sa niece; mais il n'épousa pas Sonichilde, & ce qui est remarquable, elle ne signa dans l'acte que nous venons de citer, qu'après plusieurs comtes, quoique la femme de Pepin eût toujours signé la premiere, & immédiatement après son mari. D'ailleurs Charles Martel ne passe pas pour avoir été fort scrupuleux, & l'on sait que Griphon, sorti de cette union illicite, ne partagea point l'empire avec ses

freres. Pleƈtrude n'avoit été la ſœur de Charles Martel que par ſon pere, & peut-être en étoit-ce aſſez pour autoriſer Charles Martel à prendre ſa fille pour ſa concubine.

Je défends cette explication, parce que ſi elle peut être admiſe, elle prouve ſeule que Pleƈtrude, femme de Grimoald, étoit fille de la premiere Pleƈtrude, femme de Pepin; mais ſi on la rejette, il faudra dire que le continuateur de Frédégaire s'eſt ſervi d'une expreſſion impropre, & que Sonichilde étoit niece de Pleƈtrude, ou ſa petite fille; car le mot Latin *neptis* peut avoir ces deux ſens; mais le dernier eſt incompatible avec le récit d'Aribon, puiſqu'il ſuppoſe que Pleƈtrude, mariée à Grimoald, & qui venoit de lui donner des enfans, avoit déja une petite-fille en âge d'être la maîtreſſe de Charles Martel. Le premier ſens eſt beaucoup plus ſoutenable; mais on ignore, en ce cas, quels étoient le pere & la mere de Sonichilde, & on ne voit pas ce qui engagea Pleƈtrude à ſuivre Charles Martel dans les Gaules; car on ſuit ſon gendre dans un pays étranger, & ſur-tout un gendre tel que Charles Martel; mais ſuit-on de même le mari ou l'amant de ſa niece? D'ailleurs cette explication

ne fauve point à Charles Martel l'inceste dont il fut coupable dans le sens littéral de l'annaliste, puisque Sonichilde ne put être être la niece de Plectrude, sœur consanguine de Charles Martel, sans être la parente de ce prince au même degré. Si l'on admet que Sonichilde fut fille de Plectrude, il faudra dire qu'elle étoit née du premier mariage de sa mere avec Théodebald, duc de Baviere, & qu'ainsi la célébration de ce mariage avoit précédé la retraite de la premiere Plectrude en Baviere, puisque Sonichilde étoit déja nubile en 725.

Mais quelqu'opinion que l'on embrasse touchant la naissance de cette derniere princesse, toujours me paroît-il certain: 1°. Que la veuve de Pepin, dont il n'est plus parlé dans l'histoire des Francs, depuis le moment où elle rendit à Charles les trésors de son pere, se retira en Baviere où elle mourut, & fut enterrée à Passau. 2°. Qu'elle s'y retira avec sa fille Plectrude, & que celle-ci est la même qui épousa successivement les deux freres Théodebald & Grimoald; & dès lors il n'est plus suprenant que Théodebald, gendre de Pepin, & surtout de la puissante Plectrude, ait eu sa part de la dépouille d'Hétan, & de l'an-

cien pays des Thuringiens sur le Danube. Ne pourroit-on pas ajouter que ce duc de Baviere faisoit sa résidence ordinaire à Passau ?

Après avoir parlé si au long de Plectrude, belle-mere de Charles Martel, je ne puis m'empêcher de faire mention ici d'une ancienne fable que quelques auteurs ont débitée sur la naissance de Charlemagne ; mais qui, si elle a quelque fondement, ne peut regarder que Charles Martel. Je la trouve dans l'histoire de Brème écrite par Valterus, auteur assez judicieux, & qui s'est servi de bons mémoires. J'avertis cependant que c'est une fable, ainsi on peut s'épargner la réfutation des erreurs qu'elle contient en grand nombre ; mais en fait d'antiquités, les fables ont aussi leur prix, & je ne fais l'éloge de Valterus que pour faire entendre qu'il n'est pas l'auteur de celle-ci.

Les grands du royaume ayant pressé Pepin de se marier, il fit demander en mariage la fille de Théoderic, roi de Baviere, de Souabe & d'*Autriche*, & envoya trois des principaux seigneurs de sa cour pour lui amener la princesse, qui n'étoit alors âgée que de douze ans. Elle leur avoit été remise par le roi son pere, lorsque ces trois ambassadeurs

firent réflexion qu'ils entendoient bien mal leurs intérêts de donner pour femme à Pepin une étrangere qui ne leur auroit aucune obligation, tandis qu'ils pouvoient placer ſur le trône ou leur fille, ou la fille d'un de leurs amis. Après s'être communiqué cette réflexion, ils convinrent entre eux de ſe défaire de la jeune princeſſe & de lui ſubſtituer une de leurs filles, qu'ils tireroient au ſort. Lorſqu'ils furent arrivés dans un endroit qu'on a depuis appellé Carlſtat, ils s'éloignerent du grand chemin, & s'enfoncerent dans une forêt, où ils devoient commencer l'exécution de leur projet en aſſaſſinant la princeſſe; mais au moment de l'exécution, l'atrocité du crime qu'ils étoient ſur le point de commettre révolta l'un d'entre eux, & l'engagea à prendre la défenſe de celle qu'il s'étoit cru en état d'aſſaſſiner. Ses collegues, plus aguerris, vouloient conſommer leur crime; mais il mit l'épée à la main, & fit une ſi belle reſiſtance qu'il ramena les deux autres à un projet moins barbare; c'étoit d'abandonner cette malheureuſe enfant au milieu de la foret, & de laiſſer à la faim ou aux bêtes féroces le ſoin de terminer ſes jours. Ils ne croyoient pas qu'elle pût échapper à tous les dan-

gers auxquels ils la livroient, & la tenant pour morte, ils exécuterent le reste de leur projet, ensorte que Pepin épousa la fille d'un de ses ambassadeurs, croyant épouser la princesse de Baviere.

Cependant cette princesse infortunée n'avoit pas été long-tems dans la forêt sans y entendre le bruit que faisoit un bucheron qui travailloit à quelque distance de-là; elle y courut, & trouva ce qu'elle avoit espéré, un homme qui eut pitié de l'état où il la vit, & qui la mena chez lui. Elle avoit encore sur elle les habits que lui avoit donnés sa mere, & leur richesse indiquoit sa naissance; *mais* quelques questions que lui fît son libérateur, elle ne révéla jamais un mystere qu'elle croyoit ne pouvoir découvrir sans s'exposer à de nouveaux dangers. Cependant elle vivoit avec la fille de son hôte comme avec sa sœur; & pour soulager une famille indigente & ne lui être pas à charge, elle vendoit successivement tout ce qui lui étoit resté de son premier état. Il y avoit quelques années qu'elle étoit dans cette retraite, lorsque Pepin, étant à la chasse, s'égara dans cette même forêt où elle avoit été exposée, & fut conduit par le hasard dans la chaumiere où demeuroit celle qui avoit dû être sa femme. Il n'avoit rien sur lui

à quoi on pût reconnoître qui il étoit, & il ne le dit point au meunier, car telle étoit la profeſſion ordinaire du bucheron. Le meunier, de ſon côté, lui dit que les deux filles qu'il voyoit étoient à lui, & Pepin voulant paſſer la nuit chez lui, celle des deux jeunes payſannes, qui étoit étrangere dans la maiſon, ſe montra la plus empreſſée à ſervir ce chaſſeur inconnu.

Pepin, non plus que tous les princes de ſa race, ne ſe faiſoit pas un devoir de la chaſteté conjugale : il demanda à ſon hôte une de ſes filles pour paſſer la nuit avec lui, & à force de promeſſes, il obtint ſa demande ; mais le bon homme, qui ignoroit à qui il faiſoit ce ſacrifice, n'eut garde de lui donner ſa fille ; il fallut que celle qui avoit ſervi Pepin juſqu'à ce moment, continuât ſon ſervice juſqu'au bout. Elle fit quelque reſiſtance, mais elle céda enfin à la néceſſité, à la reconnoiſſance, & peut-être à la nature, & cette nuit là même elle devint groſſe. Le lendemain le roi, qui ſe doutoit qu'il pouvoit être pere, fut obligé de ſe faire connoître, & ordonna au payſan de le venir trouver lorſque ſa fille ſeroit accouchée ; que ſi elle accouchoit d'une fille, il ſe préſentât devant lui avec une quenouille

& un fuſeau; que ſi c'étoit un garçon, il vînt avec un arc & une fleche. La princeſſe inconnue accoucha d'un garçon, & le meunier ne manqua pas d'aller auſſi-tôt où étoit la cour, avec l'arc & la fleche, & trouva le roi à table; mais pour ſe faire mieux remarquer, il jetta ſa fleche ſur la table, & renverſa la coupe de la reine. C'étoit l'affaire du roi d'appaiſer ſa femme qui, dans ſa colere, avoit ordonné qu'on chaſsât ce manant, qu'elle appella un *karl*, ce qui dans ſa langue avoit à-peu-près la même ſignification.

Pepin ne laiſſa point tomber ce mot, & s'étant entretenu pendant quelque tems avec le payſan, il le renvoya en lui diſant de donner à l'enfant nouveau né le nom de Karl, & de l'élever chez lui juſqu'à ce qu'il fût en état de marcher. Le payſan obéit, & le jeune Karl fut amené à la cour pour y être élevé avec les enfans du roi. Ceux-ci maltraitroient ordinairement ce bâtard, car ſa naiſſance n'étoit plus un myſtere; mais le bâtard n'étoit nullement endurant, & rendoit au-moins autant de coups qu'il en recevoit. La reine s'en fâcha à la fin, & obtint du roi qu'il l'éloigneroit. Pepin l'envoya chez Théoderic, roi de Baviere, en le faiſant prier

d'en

d'en avoir soin comme d'un enfant qui étoit à lui ; c'étoit un service que les rois ne se refusoient point. Théoderic voulut armer chevalier son jeune éleve, qui donnoit de grandes espérances ; mais Karl le refusa, en disant qu'il ne seroit jamais armé chevalier que de la main de son pere.

Cependant il alloit souvent voir sa mere, & presque toujours il la voyoit en pleurs, sans pouvoir en deviner la cause. Enfin lorsqu'elle le vit en âge de garder un secret ou d'en profiter, elle se laissa vaincre à ses instances, & lui raconta tous ses malheurs. Karl retourna aussi-tôt à la cour de Théoderic, & dit à la reine de Baviere, que sa fille étoit à l'article de la mort, & desiroit de la voir pour la derniere fois avant d'expirer. La reine se mit aussi-tôt en chemin pour se rendre à la cour de Pepin, où elle croyoit trouver sa fille mourante ; mais son étonnement ne fut pas de la trouver en bonne santé, ce fut de ne reconnoître sur son visage aucun des traits de sa fille. Le saisissement qu'elle en ressentit la fit tomber en foiblesse, & lorsqu'elle revint à elle, le premier objet qui se présenta à ses yeux, fut la mere de Karl qu'elle reconnut pour être sa fille. Karl qui avoit

préparé ce dénouement, raconta alors tout ce qui étoit arrivé à sa mere, le crime des ambassadeurs, la supposition d'une de leurs filles à la place de la fille de Théoderic, l'aventure arrivée à la mere chez le meunier, & enfin le mystere de sa naissance. L'affaire parut assez importante pour être portée au tribunal suprême de la monarchie, & il fut décidé qu'on mettroit à mort la femme supposée, ses enfans, & les trois ambassadeurs; mais la mere de Karl obtint grace pour celui qui lui avoit sauvé la vie. Pepin l'épousa solemnellement, créa Karl chevalier, & le fit reconnoître roi des Francs.

Je crains que ce récit n'ait lassé la patience de mes lecteurs, par la quantité d'erreurs grossieres qu'il contient; mais s'ils se souviennent des autres romans où il y est parlé des persécutions qu'essuia Charlemagne dans sa jeunesse, de la part d'une marâtre, de sa retraite en Espagne, *&c.* ils seront peut-être surpris de cette conformité essentielle, qui se trouve dans le fond de ces différentes fables; & comme il est impossible d'attribuer rien de tout cela à Charlemagne, puisqu'il ne fut jamais persécuté par une belle-mere, & qu'il fut déclaré & sacré roi dès son enfance, on est forcé de convenir qu'il doit y avoir

eu dans la vie de Charles Martel des aventures qui aient donné lieu à toutes ces fables. Le nom de Charlemagne ayant effacé celui de son ayeul, il n'est pas surprenant qu'on lui ait transporté tout ce qu'une ancienne tradition ou quelques mémoires obscurs avoient transmis à la postérité, touchant la jeunesse d'un Charles. La prison dans laquelle Plechtrude retint le premier Charles, après la mort de son pere, peut donner une idée des traitemens qu'il avoit pu essuyer jusqu'alors de la part de cette marâtre.

Mais le roman que nous venons d'extraire contient une particularité qui ne peut convenir qu'au premier de tous les Charles; c'est l'étymologie même de ce nom, & l'occasion qui l'a fait imaginer; circonstance d'autant plus digne d'attention, que jusques-là on ne le trouve dans aucun monument ni dans aucune histoire; je sais bien ce qu'on dit de la signification de ce nom, mais le mot allemand *Karl*, qui subsiste encore, dans le sens que le roman lui donne, dépose en faveur de cette étymologie, qui est beaucoup plus naturelle, vû la nouveauté du mot comme nom propre. Il est donc certain, ainsi que je l'ai dit, que l'on doit transpor-

ter à Charles Martel toutes les fables que les anciens chroniqueurs débitent sur la jeunesse de Charlemagne.

Mais en nous plaçant dans ce point de vue, nous entrevoyons la possibilité de faire quelque usage de ces fables; peut-être même sont-elles aussi anciennes que Charles Martel, & servirent-elles à en imposer aux peuples, lorsque ce prince, sorti de prison, aspira à la succession de Pepin, & n'eut plus de rivaux en la personne des fils légitimes de son pere, on n'y aura ajouté que l'arrêt sanguinaire prononcé contre la premiere femme de Pepin. Hucbert, pere de Plectrude, qui pourroit bien avoir eu ses Etats ailleurs qu'en Baviere, aura été un de ces ambassadeurs perfides dont le roman fait mention, & on aura fait passer Alpaïde pour la véritable fille du roi de Baviere, quoiqu'elle ne fût peut-être effectivement que la fille d'un meunier. Enfin il y a quelque chose d'extraordinaire dans la rapidité des progrès que fit Charles Martel en sortant de prison. Il est vrai qu'on donne à Pepin le titre de roi; mais il avoit été duc & souverain d'Austrasie avant d'être maire du Palais, & qui sait si les peuples ne lui donnoient pas ce titre, comme dans l'inscription de Passau on

donne le titre de reine à sa femme Plectrude ?

Au reste, quelque tournure que l'on donne à la vérité, cachée sous cette fable, une princesse Bavaroise, femme de Pepin d'Heristall, en doit toujours faire la base, & le nom de Théodoric (ou Théodon), que l'on donne au pere de cette princesse, rappelle nécessairement Théodon II. qui, vû le tems où il vécut, peut très-bien avoir été choisi pour être le beau-pere de Pepin. Je ne pousserai pas plus loin mes réflexions sur une fable que quelque monument inconnu jusqu'ici éclaircira peut-être un jour ; mais il me semble qu'elle fortifie mes conjectures sur les relations d'alliance qu'il y eut vers ce tems-là entre la maison de Baviere & celle des Carlovingiens.

J'ai dit au sujet de Théodebald, & touchant l'extension de la Baviere au-delà du Danube, tout ce que nous en savons certainement, & tout ce qu'il m'a été possible d'en conjecturer avec quelque fondement. Je pourrois cependant encore ajouter que Radulf, premier duc de Thuringe, ayant été de la maison Agilolfinge, aussi-bien que Farus, son ami & son allié, l'extinction de sa postérité laissa des droits à Théo-

debald, qui fut en état de les faire valoir, par le crédit que lui donnoit chez les Francs son mariage avec Pleɑrude II. On ne dit point qu'il soit sorti des enfans de ce mariage, à moins que Sonechilde ne fût niece de Charles Martel, car dans ce cas elle étoit certainement fille de Théodebald; mais la fécondité de Pleɑrude, lorsqu'elle eut épousé Grimoald, est une raison de croire que son premier mariage n'avoit pas été stérile.

Pour ce qui est de la postérité de Grimoald, Arbon fait entendre qu'elle ne s'étendit point au-delà de la premiere génération. Il nous apprend encore, touchant le regne de ce prince, qu'il fut en guerre avec les Lombards, & que cette guerre lui fit perdre quelques places. Enfin il fut tué par ses ennemis, qu'Arbon appelle *insidiatores*, ce qui pourroit signifier qu'il fut tué en trahison; mais on ignore la cause de sa mort, & le motif de l'expédition que Charles Martel fit aussi-tôt après en Baviere. Aventin prétend que Pleɑrude alla implorer son assistance contre les assassins de son mari; mais il le dit sans preuves, & le texte d'Arbon s'accorde mal avec cette opinion.

Quoi qu'il en soit, il paroît certain que Theodebert, frere de Grimoald &

de Théodebald, étoit mort lorsque Plectrude devint veuve pour la seconde fois. Ce prince est le seul dont il soit fait mention dans la vie de S. Rupert, comme s'il eût été le successeur unique de son pere Théodon; mais j'ai déjà dit que les biographes de S. Rupert & les historiens de l'église de Saltzbourg n'ont dû connoître que Théodebert, ou du moins n'ont dû parler que de lui, puisqu'il gouverna seul cette partie de la Baviere où S. Rupert avoit fondé son église.

Arnoul de Cham ne donne que deux successeurs à Théodon, savoir Grimoald & Diotpert ou Théodebert, qu'il nomme le premier. A ces deux princes succéda, selon lui, le duc Hucbert; ce qui ne s'accorde pas avec l'opinion de ceux qui prétendent que Hucbert étoit l'un des trois fils de Théodon, qui régnerent en même tems que leur pere; & en effet il est absolument faux que Hucbert fût fils de Théodon, ainsi qu'on peut le prouver par l'index de S. Virgile, puisque dans cet acte il est dit, en propres termes, que le duc Hucbert fut fils & successeur de Théodebert, & c'est aussi de-là que je conclus que Théodebert étoit mort avant Grimoald, puisque les enfans de celui-ci ayant été *Lib. 1. c. 1.*

exclus de la succession de leur pere, ce fut Hucbert, & non Théodebert, qui lui succéda dans le gouvernement de ses Etats, ainsi que le prouve incontestablement la vie de S. Corbinien par Arbon.

Le continuateur de Frédégaire dit positivement que Charles Martel subjugua ou soumit la Baviere en 725, & tous les annalistes l'ont répété après lui; ce qui prouve qu'il y eut une révolte dans ce royaume, & que les Bavarois chercherent à se soustraire à l'obéissance des Francs; mais comme Charles Martel donna ou confirma tout le duché de Baviere à Hucbert, fils de Théodebert, & qu'il emmena avec lui Plectrude & ses trésors, il y a tout lieu de croire que cette princesse fut l'auteur de la révolte, & que Hucbert n'y eut aucune part; mais peut-être l'expression dont s'est servi le continuateur signifie-t-elle seulement que la Baviere étant agitée par des troubles domestiques, Charles Martel y alla rétablir la paix, y fit reconnoître son autorité, adjugea tout ce duché à Hucbert qui lui en fit hommage, & profita de cette occasion pour s'emparer des trésors qu'avoit laissés sa belle-mere Plectrude, & pour emmener avec lui sa sœur du même

nom. Si Sonechilde étoit niéce de Pléctrude, elle pouvoit être fille de Théodebert, & sœur de Hucbert; & l'amour que Charles Martel conçut pour elle put contribuer à la fortune de son frere. Mais ceci nous conduit à une des découvertes les plus intéressantes qu'on ait encore faites dans les antiquités Bavaroises, & qui nous fournira la solution de plusieurs doutes que nous n'avons pu résoudre jusqu'ici, sans renverser l'ordre des événemens.

J'ai déjà dit, d'après Paul Diacre, *Lib. v. c. 43.* que Lieutprand, roi des Lombards, épousa Guntrude, fille de ce même duc de Baviere, chez qui il avoit trouvé un asyle en 702; mais les anciens monumens du monastere de Benedict-Beuren font mention d'une reine des Lombards nommée Guntrude, qui étoit sœur de Lantfrid, de Waldram & de Gundram, fondateurs de cette célebre abbaye. Il y a lieu de s'étonner que ni Michelberck, ni son éditeur n'aient remarqué que cette Guntrude étoit la femme de Luitprand. On peut voir dans la seconde dissertation qui est à la tête de la chronique de Benedict-Beuren, combien le révérend pere Alphonse Haidenfeld s'est donné la torture & a pris de soins pour découvrir quelque ancien auteur qui

eût parlé de la reine Guntrude, tandis qu'en ouvrant l'histoire des Lombards, écrite par Paul Diacre, il auroit pû trouver ce qu'il a vainement cherché ou fait chercher jusque dans la bibliotheque de Florence.

Mais si Guntrude, reine des Lombards, étoit sœur de Lantfrid, fondateur & premier abbé de Benedict-Beuren, celui-ci étoit donc fils de Théodebert, hôte & protecteur de Luitprand, & dès-lors il étoit décidé; 1°. que ce fut chez Théodebert, fils de Théodon, & non chez Théodon lui-même, que se réfugia Luitprand; 2°. que dès l'an 702 Théodon avoit déjà partagé ses Etats avec ses trois fils; 3°. qu'outre le duc Hucbert, Théodebert eut encore trois ou même quatre fils, qui ne furent point ducs de Baviere.

On lit dans une ancienne épitaphe de Lantfrid, qu'on croit avoir été mutilée par les Hongrois, que Lantfrid étoit d'une naissance illustre, & qu'il tenoit à la race des rois. Il est impossible que par la race des rois on ait entendu la maison royale de Baviere; mais il se peut aussi que l'auteur de l'épitaphe, après avoir parlé de sa naissance (*claris natalibus ortus*), ait aussi voulu parler d'une alliance qu'il avoit avec la maison

royale des Carlovingiens, & les anciens monumens de Benedict-Beuren favorisent encore cette opinion, lorsqu'ils disent que les fondateurs de cette abbaye étoient cousins de Charles Martel; mais l'étoient-ils par la mere de ce prince? c'est de quoi je douterai beaucoup, jusqu'à ce qu'on ait prouvé qu'Alphaide étoit d'une naissance illustre. L'étoient-ils du côté de Pepin son pere? il n'existe aucune trace d'une alliance entre ce prince ou ses ayeux & la maison des Agilolfinges, autre que celle qu'il contracta avec Plectrude, fille de Hucbert.

Mais après avoir fait connoître la famille de Théodebert, dont le fils aîné fut duc de toute la Baviere, & dont les cadets paroissoient avoir été très-puissans, quoique revêtus d'une dignité moins relevée, au-moins suivant l'opinion commune, nous devrions peut-être encore nous étendre sur la vie & les actions de Lantfrid & de ses freres. Tout ce que nous savons de Valthram & de Gundram, & seulement par les épitaphes de Lantfrid, c'est qu'ils servirent à la cour de Pepin, & que leur frere, après avoir fondé l'abbaye de Benedict-Beuren, les en retira par ses exhortations, & les engagea à embrasser la vie monastique; qu'ils gouver-

nerent après lui cette abbaye, & qu'ils eurent pour successeur Eliland, qu'on croit avoir été aussi leur frere. L'histoire de Lantfrid est beaucoup plus embarrassée & demande d'autres recherches.

L'ancienne épitaphe de Lantfrid, quoiqu'à moitié détruite, contient cependant la preuve non équivoque d'un exil qu'il souffrit sans l'avoir mérité. On y lit ces mots :

Exilium innocuus nullo....
Pertulit efficiens luet....
Sed magni Regis Caruli....

Une autre épitaphe plus moderne & mieux conservée par cette raison, contient ce qui suit :

Innocuus exul erat, Rex Carolus revocabat.

L'exil de Lantfrid est donc un fait certain, mais on en ignore & le tems & le motif, si Lantfrid ne fut jamais qu'un seigneur particulier ou le paisible administrateur d'une abbaye qu'il avoit fondée ; pour en trouver des traces dans l'histoire, il faut supposer que la fortune de Lantfrid fut plus proportionnée à sa naissance qu'on ne le croit communément, & c'est aussi ce qui me paroît très-vraisemblable. Les annales de Ful-

de, qui dans l'hiſtoire de Charles Martel contiennent des dates très-fautives, placent en l'an 722 la premiere réduction des Bavarois par Charles Martel, & en 723 une ſeconde révolte des Allemands & des Bavarois, car les premiers s'étoient auſſi révoltés & avoient été remis dans le devoir au tems de la mort de Grimoald ; mais on rapporte avec beaucoup plus de raiſon la ſeconde révolte des uns & des autres à l'an 728. Or les annales de Padoue portent qu'en 730 Charles Martel marcha en Souabe contre Lantfrid. Sigebert de Gemblours & le moine de Trois-Fontaines, donnent à ce Lantfrid le titre de duc d'Allemagne, & en effet il paroît qu'il régnoit ſur une partie de la Souabe ; mais nous ne devons pas oublier une obſervation qui peut éclaircir ce fait ; c'eſt que l'abbaye de Benedict-Beuren, quoiqu'enclavée dans l'évêché de Freiſingue, a toujours fait partie de l'évêché d'Ausbourg ; & comme nous ſavons d'ailleurs que la province dont Ausbourg étoit la capitale, & qu'on appelloit la Rhétie d'Ausbourg par cette raiſon, avoit eu ſes ducs particuliers : ces deux notions rapprochées l'une de l'autre, peuvent nous induire à croire que le fondateur de Benedict-Beuren avoit avec l'évêché

d'Ausbourg des relations particulieres qui l'engagerent à lui incorporer sa fondation; mais nous n'avons pas même besoin ici d'une conjecture. Entre les instructions que le pape Grégoire II. donna en 716 à l'évêque Martinien qu'il envoyoit en Baviere, à la priere de Théodon, pour y former une province Ecclésiastique, on trouve un article par lequel il lui étoit enjoint de régler les limites des nouveaux diocèses, sur celle des gouvernemens qui appartenoient aux différens ducs de Baviere (*consideratis locorum spatiis juxtà gubernationem uniuscujusque ducis episcopia disponatis*). Suivant ce principe le canton de Beurn dut faire partie du gouvernement d'Ausbourg; le prince de Beurn fut donc prince d'Ausbourg.

Hansiz. Germ. S. tom. 1. f. 110.

Nous savons d'ailleurs que dans le même tems où vivoit encore Lantfrid, l'Allemagne avoit un autre duc nommé Théotbald, & fils du duc Godefroi; ensorte que le pere ou le fils doivent avoir régné en Allemagne dès le tems où Charles Martel marcha dans le pays des Suèves contre Lantfrid. Ainsi j'ose assurer que le fondateur de Benedict-Beuren fut duc ou seigneur d'une partie de l'Allemagne, & de cette partie précisément qui étoit plus particuliere-

ment le pays des Suèves, tandis que Godefroi, ou son fils Théotbald, persécuteur de S. Firminius, venu à Reichenau en 724, régnoit dans les environs du lac de Constance, ou dans l'Allemagne proprement dite.

Hépid. chron. ad h. an.

Mais comment Lantfrid devint-il duc ou gouverneur de la Rhétie d'Ausbourg & de la Suévie ? Il sera difficile de répondre à cette question tant qu'on ne connoîtra pas mieux l'ancienne famille qui avoit gouverné cette contrée, & les révolutions qu'elle éprouva. La fable de Charles Martel dit que le roi de Baviere l'étoit aussi de la Suévie ; mais c'est une foible preuve : celle que l'on pourroit tirer des guerres de l'an 725, seroit peut-être plus forte. Nous savons que les Suèves ou Allemands s'étoient révoltés en 725, conjointement avec les Bavarois. Cette révolte ne fut peut-être pas différente des prétentions que formerent les enfans de Grimoald, ou que forma Plectrude leur mere, sur la succession de ce prince, & de celle qu'y formerent de leur côté ceux qui l'avoient tué, & que l'on dit avoir été les fils de Théodebert, & par conséquent Lantfrid lui-même & Hucbert. Il est très-possible qu'après l'extinction des anciens ducs

d'Augsbour, ce duché eût passé à la maison des Agilolfinges, & eût fait partie des Etats de Grimoald. Charles Martel condamna les enfans de Plectrude à perdre la succession de leur pere, & ils la perdirent en effet, aussi-bien que la vie, après avoir essuyé beaucoup de malheurs.

Hucbert eut toute la Baviere, & son frere Lantfrid eut la Suévie d'Ausbourg, soit qu'elle eût fait partie de la succession de Grimoald, soit que Charles Martel se prétendît en droit d'en disposer par quelque autre raison; mais Lantfrid ne fut pas fidele à son bienfaiteur, ou du-moins fut soupçonné de ne l'être pas, & Charles Martel mena une armée contre lui. Il n'est pas nécessaire qu'il ait été duc des Suèves, pour que Charles Martel ait été l'attaquer chez les Suèves. Je croirois même plus volontiers qu'il n'eut jamais ce titre, puisque les plus anciens annalistes ne le lui donnent point. Il peut avoir possédé un grand pays dans la Souabe sans que Charles Martel ait ressuscité pour lui le titre de duc de Rhétie. Sa révolte fut jointe à celle des Bavarois, & la cause des Suèves fut encore celle de leurs voisins; ce qui est une nouvelle preuve des liaisons que je suppose entre les Ba-

varois & les Suèves. Aucun historien n'a dit comment finit la guerre ; mais on peut conjecturer que Lantfrid obtint sa grace par l'intercession de Sonechilde, à moins qu'on ne veuille dire qu'il fut exilé deux fois ; car il le fut encore en 748.

Il fonda l'abbaye de Benedict-Beuren en 740, & ayant embrassé la vie monastique, ou peut-être sans l'avoir embrassée, il fut le premier administrateur de sa fondation, comme c'étoit assez l'usage sous le regne de Charles Martel ; enfin ayant pris le parti de Griphon, fils de Sonechilde & de Charles Martel, & son neveu, selon une conjecture assez plausible, contre Pepin, devenu seul prince des Francs, il fut emmené prisonnier en France dans le même tems que Thassilon fut créé duc de Baviere, c'est-à-dire en 748. Il mourut en 751 suivant les annales de S. Nazaire & de Padoue. Suivant ces dernieres annales, il est évident que Lantfrid, rébelle en 730, est le même Lantfrid qui mourut en 751 : cependant les deux épitaphes que nous avons citées disent qu'il dut sa délivrance à un roi Charles, & la premiere, qui est la plus authentique, nomme ce prince *magnus rex Carulus*, ce qui ne peut se concilier avec les autorités que nous venons de citer, si par-

là on entend Charlemagne, fils de Pepin.

Observons encore que dans tous les anciens monumens, sans en excepter ceux de Benedict-Beuren, Lantfrid est toujours nommé sans l'addition d'aucun titre, ce qui prouve peut-être qu'il n'étoit pas duc; mais certainement qu'il étoit le seul qui fût alors célebre en Baviere, soit par sa puissance, soit par sa piété. Dirons-nous que l'auteur de la premiere épitaphe s'est trompé lorsqu'il a dit que ce fut Charlemagne qui délivra Lantfrid? en effet il n'est nullement vraisemblable, ce seroit du moins contre les mœurs de ce siecle, qu'un homme de ce rang eût essuyé une prison de vingt ans. Dirons-nous que par *Carolus magnus* il faut entendre Carloman? mais il avoit abdiqué trois ans avant la captivité de Lantfrid; dirons-nous enfin, avec Meichelbeck, qu'il dut sa liberté à Charles Martel? mais l'ordre des faits rapportés dans l'épitaphe exclut cette explication, puisqu'il y est parlé du service qu'avoient fait les freres de Lantfrid à la cour de Pepin, avant qu'il soit fait mention de sa captivité; & d'ailleurs il y a peu d'apparence que l'auteur de l'épitaphe ait voulu parler d'un évenement antérieur à la fondation de l'ab-

baye, ſur-tout puiſque, ſelon lui, Lantfrid fonda cette abbaye dans la fleur de ſon âge, & que d'ailleurs il ne dit rien de ce qu'il avoit été, ni de ce qui lui étoit arrivé dans le monde. De plus, le ſoin avec lequel on a remarqué dans les deux épitaphes que Lantfrid fut exilé, quoiqu'innocent, pour un intérêt que les moines ne prenoient point ordinairement à la réputation de leurs fondateurs, avant le moment où ils avoient commencé à prouver leur piété par leurs largeſſes; mais il eſt prouvé que l'abbaye de Beurn ne fut fondée qu'en 740; il eſt donc impoſſible que Lantfrid, devenu abbé, ait été exilé ou rappellé par Charles Martel. Il eſt également impoſſible que Charlemagne ait été l'auteur de ſa délivrance, quelque ſyſtème que l'on adopte; d'où il faut conclure qu'il y a faute dans les épitaphes, & que leur autorité ne peut être alléguée en preuve contre notre opinion au ſujet de Lantfrid. Je condamne les épitaphes avec d'autant moins de ſcrupule, qu'à juger de la plus ancienne par le ſtyle des vers qui nous en reſtent, elle doit avoir été compoſée dans le neuvieme ſiecle plutôt que dans le huitieme, qui ne fut pas le ſiecle des beaux arts pour la Baviere.

Je ne m'étendrai point sur les fondations de Lantfrid, ni sur sa vie monastique. Un historien profane n'a plus rien à dire, quand il a dit que le prince le plus puissant ou l'homme le plus célebre par ses talens ou ses exploits, se fit moine ; mais je dois ajouter que ce qu'avoit dit Aventin, & ce qu'avoit nié le savant Eccard, que Gisele, femme du roi Chilpéric, déposé par Pepin, s'étoit retirée à Beuren, & ensuite dans le monastere de Cochl, dépendant de cette Abbaye, est attesté par plusieurs monumens particuliers que l'on y conserve, & dont quelques-uns sont décisifs. Le nom de cette princesse, très-commun en Baviere, le choix qu'elle fit de cette retraite, & la propriété qu'elle avoit dans cette même contrée de biens fonds considérables, paroissent prouver qu'elle en étoit originaire.

Chron. Bénéd. Bur. c. 1.

Les recherches que je viens de faire sur la vie de Lantfrid paroîtront peut-être peu utiles ; mais il y a toujours à gagner dans les discussions qui nous obligent de retourner pour ainsi dire l'antiquité dans tous les sens, de nous y arrêter, de l'examiner, & de nous familiariser avec elle.

CHAPITRE XVIII.

Otilon, duc de Baviere, oncle de Sonie-childe, doit avoir été fils de Théodon III. Son mariage, ses guerres avec les Francs. Son fils Thassilon II. pere de Théodon IV. en qui finit la branche régnante des Agilolfinges. Autres branches de cette maison. Suite des rois Lombards qui descendirent de Garibald I. La couronne de Lombardie sort de cette branche, dont un rejetton est transplanté en France, où on lui donne le comté d'Orléans. Conjecture qui fait descendre la maison de France de la maison Agilolfinge.

LE regne de Hucbert ne nous fournit aucun événement intéressant, si ce n'est le rappel de saint Corbinien, & le premier voyage de saint Boniface en Baviere. Nous ignorons même s'il eut des enfans ; mais peut-être Aventin auroit-il eu plus de raison de lui donner pour fils les fondateurs de Tegernsée que de les donner à Grimoald, dont les enfans furent un exemple d'infortune. Hubert mourut au plûtard en 739, puisque ce fut en cette année que Boniface fonda

quatre évêchés en Baviere, avec le consentement d'Otilon, son successeur. Mais comme Otilon mourut en 749, & que l'on trouve une charte datée de la douzieme année de son regne, ainsi que nous le verrons bien-tôt, il y a tout lieu de croire que Hucbert étoit mort en 737, ou au plûtard en 738. Otilon est aussi appellé dans l'histoire, & dans divers monumens Utilon, Oatilon, Odilon, Idolon, & Oaton. Je tire ce dernier nom qui ressemble plus que tous les autres à celui d'Otton si célebre en Germanie, d'un diplôme de Tassilon, rapporté par Meichelbeck, & par lequel ce prince confirme à l'église de Freysing une donation que le duc Oatilon avoit faite à cette église, défendant qu'il en reste rien dans la succession d'un Oaton. Le premier témoin de cette donation est un seigneur, nommé Reginperht que l'on doit croire, par cette raison, avoir été proche parent des Agilolfinges, puisque les donateurs & leurs plus proches parens signoient les premiers dans les actes des donations.

Hist. Frising. tom. I, part. II, n. II.

Aucun historien un peu ancien ne nous a dit de qui Otilon étoit fils. Nous croyons avoir trouvé dans la vie de saint Emmeran une preuve assez forte qu'il descendoit des ducs hérétiques; mais il

me paroît certain qu'il n'étoit pas fils de Hucbert, puiſque l'annotation d'Arnon ne le dit pas, non plus qu'Arnould de Cham qui parle cependant de la mort de Hucbert, arrivée après le premier voyage de ſaint Boniface en Baviere, & de ſon ſucceſſeur Udilon qui envoya des ambaſſadeurs en Italie, pour rappeller dans le Norique l'apôtre de la Germanie. On lit dans les annales des rois Francs attribuées communément à Eginard, que Suanichild, ſeconde femme de Charles Martel & mere du prince Griphon, étoit niece d'Odilon, duc de Baviere. Nous avons déja vû que cette même princeſſe étoit auſſi niece ou de Charles Martel ou de Plectrude, veuve de Théodebald & de Grimoald. Cependant Odilon étoit certainement de la maiſon Agilolfinge, auſſi-bien que Thaſſilon, & il n'eſt pas vraiſemblable, il paroît même impoſſible qu'il ait été fils de Théodon III. On peut ſe ſouvenir que nous ſommes reſtés indécis, lorſque nous avons examiné ſi Suanichild étoit niece de Charles Martel ou de la ſeconde Plectrude.

ANSEGISE, mort avant 679. — ALPAÏDE, concub. de Pépin d'Héristall, — CHARLES-MARTEL.

HUCBERT vivoit en 70[illegible] — mari de Plechtrude I. — PLECHTRUDE II. mariée à Théodebald & à Grimoald. — SUANICHILDE.

Suivant ce tableau, dressé d'après le sens grammatical du continuateur de Frédégaire, & d'après une conjecture qui seroit très-plausible, sans le reproche d'inceste dont elle chargeroit Charles Martel, Suanechilde ne pouvoit être niece d'Ottilon par sa mere, puisqu'alors il auroit été frere de Charles Martel : si elle étoit sa niece par son pere Théodebald, car elle ne peut avoir été fille de Grimoald, Otilon étoit donc frere de Grimoald, de Théodebal & de Théodebert, & dès-lors Théodon III. auroit eu quatre fils au lieu de trois que nous lui avons donnés. Mais Arbon, dans la vie de S. Corbinien, paroît s'opposer invinciblement à cette conjecture, lorsqu'il dit que Théodon fit quatre parts de la Baviere, pour lui & ses enfans ; ce qui suppose qu'il ne partagea qu'avec trois fils ; or il n'est pas vraisemblable qu'il eût exclu le quatrieme de ce partage.

Voici un autre tableau, suivant lequel Suanichilde

Suanichilde étoit niece de Plectrude II. & de Charles Martel.

ANSEGISE, mort avant 679. — HUCBERT vivant en 706.

ALPAÏDE, concub. de Pepin, mari de PLECHTRUDE I.

CHARLES MARTEL.

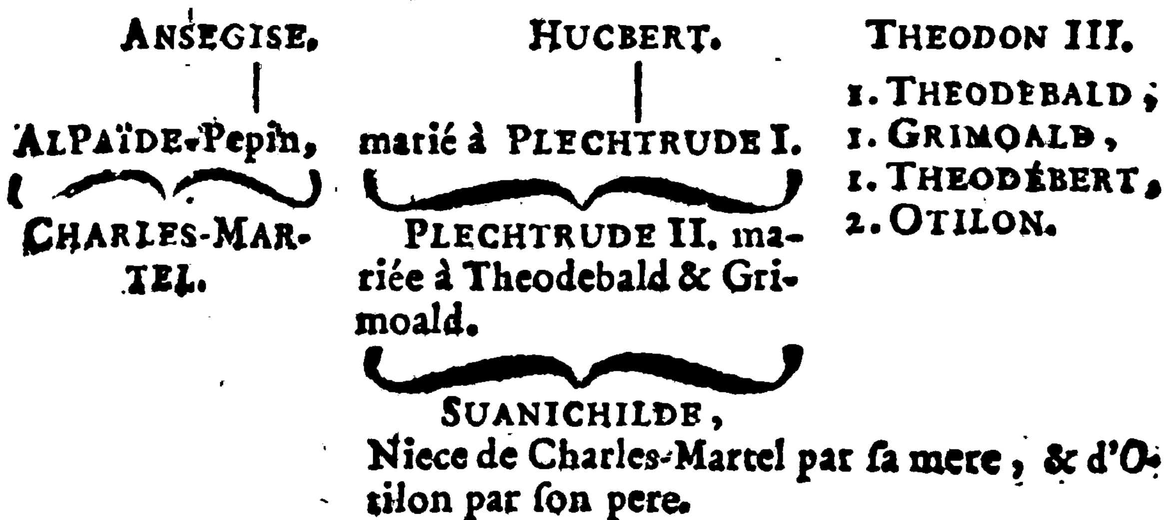
PLECHTRUDE II. mariée à Théodebald & à Grimoald.

N. . . mariée à un Prince Agilolfinge.

SUANICHILDE.

Suivant ce tableau, Suanichilde ne pouvoit être niece d'Otilon par sa mere, puisqu'en ce cas il auroit été frere de Charles Martel. Si elle l'étoit par son pere, comme nous ignorons qui étoit celui-ci, nous ne savons pas non plus qui étoit le pere d'Otilon, ni à quel dégré il étoit parent de son prédécesseur, le duc Hucbert. Donc si nous voulons fixer avec quelque précision l'origine d'Otilon, il ne nous reste qu'un parti à prendre, c'est de dire qu'Otilon fut fils de Théodon III. soit qu'il eût eu la même mere, de laquelle naquirent Théodebert, Théodebald & Grimoald, soit qu'il fût né d'un second mariage de Théodon; ce qui me paroît plus vraisemblable. Nous avons déja observé que dans aucun cas on ne peut épargner le reproche d'inceste à Charles Martel; mais les mœurs de ce siecle & des pré-

cédens diminuent beaucoup la force de l'objection qui en résulte. La seconde objection, tirée du partage fait par Théodon III. perdra aussi beaucoup de sa force, si nous observons qu'en se réservant un quart de la Baviere, Théodon s'étoit mis en état de laisser à Otilon, alors trop jeune pour entrer en partage, un établissement égal à ceux de ses freres. Je crois donc pouvoir m'en tenir à cette opinion, comme à celle qui a le moins d'inconvéniens. Le tableau suivant la mettra dans tout son jour.



On n'a pas besoin de demander pourquoi Otilon fut préféré aux enfans de Théodebert, ou aux freres de Hucbert & à ses fils, s'il en eut, quand on sait que ce fut Charles Martel qui lui donna le duché de Baviere, & que Suanichilde, femme ou maîtresse de Charles Martel, étoit niece d'Odilon, & l'aima toujours tendrement.

Il y a apparence que Hucbert ou ne laissa point d'enfans, ou ne laissa que des enfans en bas âge: il avoit à la vérité des freres, ainsi que nous l'avons prouvé; mais ils n'étoient pas aussi proches parens de Suanichilde, & l'on croit que c'étoient eux qui avoient tué Grimoald, beau-pere de Suanichilde. On ne peut douter des sentimens de cette princesse pour Odilon, lorsque l'on sait de quelle maniere elle se conduisoit à son égard après la mort de Charles Martel. Ce fut par son conseil que Chiltrude ou Hiltrude sa belle-fille, sœur de Pepin & de Carloman, s'enfuit de la maison de ses freres, & qu'ayant pour conducteurs les serviteurs de sa belle-mere, elle passa le Rhin & se retira chez Odilon, duc de Baviere, qui l'épousa, contre la volonté de ses freres. Cependant les deux princes auroient peut-être dissimulé cet outrage, si dès l'année suivante Odilon n'eût pas levé l'étendart de la révolte. *Frédég. c. 111.*

Il y a tout lieu de croire qu'il le fit par les conseils de Sonichilde, dont le projet étoit d'élever Griphon à la *monarchie des Francs*, & par conséquent de faire périr ses deux freres. Griphon avoit commencé l'exécution de ce projet en s'emparant de la ville de Laon; mais bien-tôt après il avoit été forcé de *Annal. Reg. Franc. ad ann. 741.*

ſe rendre à diſcretion ; & pour être tranquilles chez eux, pendant qu'ils remettroient dans le devoir les nations révoltées, les deux freres l'avoient renfermé dans un château des Ardennes. La premiere révolte qu'ils réprimerent fut celle des Allemands qui avoient ſecoué le joug, & dont l'exemple fut ſuivi par Odilon avec le même ſuccès. Cependant il parut ſi redoutable aux deux princes, qu'ils crurent devoir raſſembler toute la milice des Francs, pour aſſurer le ſuccès de cette expédition. Odilon les attendoit derriere le Lech ; ils camperent auſſi ſur le bord de cette riviere qui couloit entre les deux camps. Les deux armées reſterent pendant treize jours dans la même poſition, & déja les Bavarois, fiers de n'être pas encore vaincus, accabloient les Francs de railleries piquantes, lorſque le dépit ſe joignant au courage naturel de la nation, les Francs ne virent plus de danger, & s'enfoncerent, ſans héſiter, dans des lieux marécageux & déſerts qui paſſoient pour être impraticables. Il arriverent ainſi de l'autre côté de la riviere, ſans que les Bavarois en fuſſent informés, & s'étant partagés en pluſieurs corps, ils fondirent de nuit, à l'improviſte, ſur le camp d'Odilon, dont l'armée fut

taillée en pieces, & qui fut lui-même contraint de s'enfuir au-delà de l'Inn, très-mal accompagné.

Il paroît que cette expédition est la même qui est racontée dans les annales de Metz sous l'année 743, avec cette circonstance remarquable qu'Odilon ou Ogdilon, qui devoit son élévation à la liberté de Charles Martel, avoit dans son camp un prêtre nommé Sergius, qui étoit envoyé du pape Zacharie, & qui défendit aux Francs de combattre les Bavarois; Sergius fut pris après la défaite d'Odilon & sa fuite au-delà de l'Inn, & voici comment raisonnerent les deux princes, au sujet de la défense qui leur avoit été faite de par S. Pierre: Sergius n'est point envoyé de S. Pierre, & à tort il a contesté aux Francs les droits qu'ils ont sur la Baviere, puisque nous avons remporté la victoire: nous la devons même à l'intercession de saint Pierre; donc S. Pierre a désavoué Sergius. Une victoire est un jugement de Dieu, donc la Baviere & les Bavarois appartiennent de droit à l'empire des Francs. Il est intéressant de savoir comment raisonnoient nos peres.

Il ne paroît pas qu'Odilon ait trouvé ce jugement de Dieu aussi décisif contre lui que le croyoient les Francs; &, sui-

vant les annales de Padoue, la paix ne fut faite avec lui & Carloman qu'en 744, à la suite d'une expédition que ce prince fit encore en Baviere en cette même année, suivant les annales de saint Nazaire. Mais une des conditions de cette paix paroît avoir été l'exil d'Odilon que les deux rois emmenerent avec eux en France, pour le punir des efforts qu'il avoit faits pour se révolter. L'auteur à qui nous devons cette anecdote, paroît avoir voulu dire qu'Odilon fut forcé à prendre les armes par la jalousie de ses ennemis & de ses rivaux. Il ajoute qu'il demeura pendant long-tems en France avec Pepin, & qu'à son retour en Baviere, il rentra en possession de son duché. C'est sans doute la raison pour laquelle il n'est point nommé dans le récit d'une autre guerre qui s'éleva quelque tems après entre les Bavarois & les Francs.

De donationibus Eccl. Saliss. c. 5, apud. Canis. lect. ant. t. III, part. II, p. 465.

Frédég. c. 117.

Dès l'an 747, les Bavarois, dit un annaliste, violerent la foi qu'ils avoient jurée à Pepin, & forcerent ce prince à marcher contre eux avec une puissante armée. Elle leur parut si formidable que n'osant l'attendre dans leur pays, ils se réfugierent avec leurs femmes & leurs enfans au-delà de l'Inn. Pepin les suivit jusque sur le bord de ce fleuve,

où ayant campé, ils se préparoit à les forcer derriere leur dernier retranchement, lorsque les Bavarois désespérant de lui résister, lui envoyerent des présens & lui demanderent la paix. Pepin la leur accorda, après avoir exigé d'eux des sermens & des ôtages. S'il en faut croire les annales de Metz, Odilon ne survéquit que deux ans à ce dernier traité, puisque parlant de la fuite de Griphon chez les Bavarois en 749, elles ajoutent que dans ce même tems leur duc Odilon étoit mort. Mais la preuve qu'il avoit été rétabli avant sa mort, c'est que l'on trouve dans les archives de Freysing une charte datée de la douzieme année d'Otilon, & confirmée par le duc Thassilon. Cette année doit être au plûtard la 749e de notre ere, & prouve par conséquent encore qu'Odilon étoit monté sur le trône en 737 ou en 738. *Michel. lib. 1, c. 2.*

Thassilon II. fils d'Odilon & de Chiltrude ou Hiltrude, étoit né en 742 ou en 743 au plûtard. Il commença à régner en 749, quoiqu'il paroisse avoir compté les années de son regne de l'an 748, & même de l'an 747, s'il n'y a pas faute dans une charte qui est datée de sa 42e année; d'où l'on pourroit conclure qu'Odilon s'étoit associé son fils en l'année 747, que je crois être celle de son réta- *N. 98.*

blissement. Il le dut apparemment à la révolte des Bavarois que Pepin ne crut pas pouvoir mieux contenir qu'en leur rendant leur duc son beau-frere, avec lequel il s'étoit réconcilié. Il y a même apparence que cette association ne fut pas plus son ouvrage que celui de Pepin qui voulut assurer la fortune de son neveu, & prévenir les brigues qu'auroient pu former les autres prétendans au duché.

Je n'entreprendrai point d'écrire l'histoire de Thasillon II. elle est trop bien connue & a trop de liaison avec celle de Charlemagne pour appartenir à l'histoire ancienne qui finit où commence la vie de ce grand prince qu'on peut appeller le fondateur de l'Europe moderne. Deux événemens de sa vie fixeront seuls mon attention, son mariage & sa déposition, parce qu'ils ont une liaison nécessaire avec ce qui me reste à dire des grands changemens arrivés dans l'Europe, jusqu'au tems où elle prit la forme qu'elle conserve encore aujourd'hui. Thassilon épousa Luitpurge, fille de Didier, roi des Lombards, & dernier roi de cette nation, comme Thassilon fut le dernier duc des Bavarois. Il eut quatre enfans de ce mariage, deux fils & deux filles. Il s'associa l'aîné de ses deux fils nommé Théodon en la 30e année de

ſon regne, c'eſt-à-dire en 777 ou 778, & fonda en cette même année la riche abbaye de Cremſmunſter, dont la poſition indique en partie l'étendue de ſes états du côté de l'Orient. On peut donc ajouter Théodon IV. au catalogue des anciens ducs de Baviere que nous croyons devoir préſenter ici.

I.

Théodebald, Théodebert, Diethenbert, Diethen ou Théodon I. prince des Warnes établis dans le Weringau, fils de Waccar, Ouaccar, Lant-Oaccard ou Lanthaearius, appellé duc des Francs, parce qu'il les avoit commandés en Italie. Diethen fait alliance avec Narzès en 553, ſe révolte contre lui vers l'an 556, ſe ligue avec les Thuringiens contre Sigebert I. en 565, & eſt tué en cette même année.

I I.

Garibald (ſon frere) lui ſuccede, après avoir épouſé la veuve de Théodebald, roi des Francs, fille de Vacsè, roi des Lombards, dont il a quatre enfans connus. Deux filles, l'une, dont on ignore le nom, mariée à Evin, duc de Trente; l'autre, nommée Théodelinde, mariée en premieres noces à Autharis, roi des Lombards, & en ſecondes no-

ces à Agilulf Thuringien & duc de Turin. Les deux fils connus de Garibald, sont Grimoald & Gundoal. Il meurt vers l'an 595, après avoir renoncé à l'indépendance, dont il avoit joui avec le titre de roi.

III.

Thassilon I. duc de Baviere en 595, a la guerre avec les Sclaves, meurt vers l'an 620.

IV.

Garibald II. fils du précédent, est vaincu par les Sclaves à Aguntum, se ligue avec Radulf ou Hruodis, duc de Thuringe, se révolte contre les Francs, favorise l'hérésie, meurt vers l'an 640.

V.

Théodon II. qu'on croit n'avoir pas été fils de son prédécesseur, reçoit saint Emmeram en 649, le fait enterrer en 652. Ni son fils Lambert, ni ses autres enfans ne lui succédent; il peut avoir régné jusqu'en 664 ou 665.

VI.

Un anonyme, fils de Garibald II. & neveu de Grimoald, alors roi des Lombards, devient duc à l'exclusion des fils de Théodon II. favorise l'hérésie dont

Théodon avoit voulu purger la Baviere, est indépendant des Francs ; on le croit pere de son successeur.

VII.

Théodon III. commence à régner vers l'an 680, rentre sous l'obéissance des Francs, reçoit saint Rupert, partage ses états avec trois de ses fils.

VIII.

1.	2.	3.	4.
THEODEBALD, mari de Plechtrude II. fille de Pepin & de Plechtrude II. fait sa résidence à Passau, conquiert le Nortgau sur les Thuringiens, meurt au plus tard en 721, pere de Sonechilde.	GRIMOALD, à qui ses enfans ne succéderent pas, mari de Plechtrude II. veuve de son frere, est tué vers l'an 725.	THEODEBERT, sous la domination duquel étoit le Païs de Saltzbourg, chez qui se réfugia Anpstrend, roi des Lombards, pere de Guntrude, mariée à Luitprand, des fondateurs de Benedict-Beuren, & de Hucbert, qui suit.	OTILON, qui fut réservé au partage de son pere, ou laissé sans partage, & qui suit Hucbert.

IX.

Hucbert, fils de Théodebert, duc de toute la Baviere en 725, meurt en 737.

X.

Otilon, fils de Théodon III. duc en 737, déposé ou exilé en 744, rétabli en 747, marié en 741 à Hiltrude, fille de Charles Martel, mort en 749, pere de Thassilon II. qui suit.

X I.

Thaſſilon II. dont nous n'avons point écrit l'hiſtoire, s'aſſocie ſon fils en 777.

X I I.

Théodon IV. aſſocié à ſon pere, partage ſa diſgrace, eſt tonſuré, ne lui ſuccede point.

Tels furent les douze ducs que la maiſon Agilolfinge donna aux Bavarois pendant environ deux cens trente ans. Une famille auſſi illuſtre mérite certainement quelque attention, car il importe d'examiner la deſtinée de ces hommes qui furent les dieux de la terre, & dont la fortune, par cette raiſon, influa ſur celle d'un grand nombre d'hommes. La premiere branche de la maiſon Agilolfinge que nous voyons diſtinctement ſe ſéparer du tronc, eſt
C. 34. celle des ducs d'Aſti. Nous avons déja dit que, ſuivant Frédégaire, Grimoald & Gundoald furent freres de Théodelinde, fille du roi Garibald. Gundoald épouſa une femme noble d'entre les Lombards, & en eut deux fils, Gun-
Lib. III, debert & Charibert ou Haribert. Paul
c. 29. Diacre ne parle que de Gundoald, ſans faire mention de Grimoald. Dans la ſuite, dit encore Frédégaire, Agilulfe &

Théodelinde, voyant que Gundoald étoit extrêmement cher à la nation, en conçurent de la jalousie, & le firent assassiner. Paul Diacre, qui nous apprend que Gundoald étoit duc dans la cité d'Aste, & qui répete à cette occasion qu'il étoit frere de Théodelinde, le fait mourir d'un coup de fleche, comme Frédégaire, mais prétend que personne ne sut qui avoit été l'auteur de sa mort.

Haribert ou Aribert fut un des cousins de Gundeberge qui offrirent de se battre pour elle. Après la mort des deux maris de Gundeberge, successeurs de son frere Adoload, & celle de Rodoald, qu'elle n'épousa pas, quoi qu'en dise Paul Diacre, mais qui étoit plutôt son fils, puisqu'il avoit eu pour pere Rotharis son second mari; après, dis-je, que Rodoald fut mort sans enfans, Aribert, fils de Gundoald, cousin germain de Gundeberge, neveu de Théodelinde, ou petit-fils du roi Garibald, monta sur le trône des Lombards. Il ne régna que neuf ans, & eut pour successeurs ses deux fils, Bertarid & Godebert; exemple nouveau chez les Lombards, dont le royaume n'avoit pas été partagé depuis qu'ils habitoient l'Italie, mais d'ailleurs conforme à l'usage où furent les princes Agilolfinges de par-

Frédég. c. 52.

Hist. Langob. lib. IV, c. 50.

C. 53.

tager leurs Etats entre leurs fils. Pavie fut la capitale du royaume de Godebert, & Milan fut celle du royaume de Bertarid.

La division se mit bientôt entre les deux freres. Godebert envoya vers Grimoald, duc de Benevent, Garibald, duc de Turin, que je juge, à son nom, avoir été un prince Agilolfinge; Garibald devoit implorer pour Godebert & contre Bertarid, l'assistance de Grimoald. Le traître conseilla au duc de Benevent de ravir le sceptre à deux jeunes princes qui n'étoient pas en état de le porter. Le duc ne resista point à la tentation de monter sur le trône; Godebert le reçut dans son palais, où il lui donna un logement, & par une nouvelle trahison de Garibald, Grimoald se crut obligé de tuer son roi, & monta aussi-tôt sur le trône. Godebert laissoit un fils en bas âge, nommé Régimbert. On le mit en lieu de sureté, & on l'éleva secrétement, sans que Grimoald se mît en peine de découvrir sa retraite. Bertarid s'enfuit, comme je l'ai déjà dit, chez le cacan des Avares, & laissa en Lombardie sa femme Rodelinde & un jeune enfant nommé Cunibert, que Grimoald relégua à Benevent, après quoi il épousa la

sœur de Godebert, qu'il avoit tué, & de Bertaride, qui vivoit encore.

On dit qu'il mourut empoisonné par ses médecins. Garibald, qu'il avoit eu de la fille d'Aripert, lui succéda en 671, quoiqu'il fût encore enfant; mais il y avoit à peine trois mois qu'il régnoit, lorsque Bertarid remonta sur le trône sans opposition, & rappella de Benevent sa femme Rotelinde & son fils Cunibert. Celui-ci fut son successeur en 689, & épousa Hermelinde, qui étoit de la race des Anglosaxons. Cunibert, après un regne très-agité d'environ douze ans, mourut en l'an 700, & laissa la couronne à son fils Luitbert, qu'il mit sous la tutele d'Anspran, homme sage & illustre. Reginbert ou Ragunbert, fils de Godebert, & cousin germain de Cunibert, étoit alors duc de Turin. Il prétendit à la couronne, livra bataille à Ansprand & à Rotarith, duc de Bergame, les battit, s'empara du trône, & mourut dans la même année. Son fils Aripert voulut être son successeur; mais il fallut qu'il combattît encore, auprès de Pavie, le jeune Luitbert seconré par Ansprand, Otton, Tazon, Rotarith & Faron, qui paroissent avoir été autant de seigneurs Agilolfinges. Ils furent battus. Luitbert fut pris; Ansprand

Lib. v. c. 33.

Lib. vi. c. 17.

se réfugia dans l'isle du lac de Côme; Rotarith se réfugia à Bergame, où il prit le titre de roi. Aripert ne l'en laissa pas jouir long-tems; il assiégéa & prit Lodi, & bientôt Bergame eut le même sort. Rotarith fut rasé & envoyé en exil à Turin, où on le fit mourir. Luitbert fut aussi assassiné dans un bain. Ensuite Aripert tourna ses armes contre Ansprand, qui prit la fuite par Chiavenne & Coire, & se retira auprès de Theudebert, duc de Baviere, chez qui il passa neuf ans. Sigibrand son fils aîné eut les yeux crevés. On permit au cadet, nommé Luitprand, d'aller *rejoindre* son pere.

Enfin Theudebert se détermina à reconduire son hôte en Lombardie, à la tête d'une armée Bavaroise. Aripert alla à sa rencontre, le combattit, & se retira à Pavie. Il s'apperçut bientôt que par cette retraite honteuse il avoit perdu l'affection de ses troupes, & sortit secrétement de son palais pour s'enfuir en France; mais il se noya dans le Tesin, après avoir régné douze ans, en comptant quelques mois qu'avoit duré le regne de son pere. Cuntbert ou Cuni-
v. 35. bert, son frere, se réfugia en France, où il resta jusqu'à sa mort. Il laissa trois fils, dont l'aîné, nommé Ruginbert,

gouverna la ville d'Orléans (ou fut comte d'Orléans) au tems de Paul Diacre. On ne dit ni ce qu'il devint, ni ce que devinrent ses freres, ni s'ils eurent postérité, à quoi il y a pourtant beaucoup d'apparence. On ne peut alléguer, pour prouver le contraire, l'extinction de la famille Agilolfinge; je ne connois aucun auteur, digne de foi, qui ait dit que cette maison ait été éteinte avec Thassilon ou avec ses fils.

Nous avons déjà vû que dans le onzieme siecle il existoit encore des descendans mâles du malheureux & coupable Lambert, persécuteur de saint Emmeram. Les archives de Freisingue font mention d'un seigneur nommé Hillebrand, qui s'étoit blessé à la tête en tombant de cheval, & qui n'ayant obtenu des médecins aucune espérance de guérison, demanda au Thassilon la permission de donner à l'église de Freisingue, un domaine qu'il tenoit de lui en bénéfice. Le duc lui accorda cette permission en considération de ses services & de la *parenté* qui étoit entre eux, & la donation se fit pour le salut de l'un & de l'autre. Une autre charte que nous avons déjà citée en parlant de la maison Fagana, prouve encore qu'il s'en falloit beaucoup que

Meichel. h. Freys. t. I, p. 2, n. 27.

Consanguinitatis.

la maison Agilolfinge fût réduite à la branche régnante. Par cet acte Thassilon donne une portion de ses domaines patrimoniaux, avec le consentement d'Alfrid & de ses freres & consorts. Cet Alfrid, nommé seul dans le corps de l'acte, est le même qui, dans les signatures, est appellé Odafrild; & après le nom duquel on lit ceux de Reginperht & d'Einhard, qui apparemment étoient ses freres. Nous venons de trouver deux Reginperht chez les Agilolfinges d'Italie & de France. Je n'oserois dire qu'il y ait d'autre rapport entre le comte d'Orléans & le *consort* de Thassilon que celui d'une origine commune; mais ce dernier pourroit être le même qu'on retrouve dans un autre acte avec son frere Hirmenfrid, & avec ses parens Otilon & Croson, fondant une riche abbaye, qu'il dote de ses biens *allodiaux*, avec le *consentement* de Tassilon; preuve non équivoque d'une parenté résultante d'une origine commune. Cros ou Croson, ayant été blessé à mort par le comte Képaroche, se *donna lui-même & ses biens* à cette abbaye, avec le *consentement* de Tassilon. Reginperht & son frere prirent ensuite l'habit monastique dans l'abbaye de S. Pierre de Scharnitz qu'ils avoient

Hist. Freysing. t. 1, p. 11, n. 12.

Hist. Freys. l. 1, c. 4.

ſondée ; mais Aribon, évêque de Freiſingue, leur conſeilla de ſe transporter à Schlendorff, autre village qui faiſoit auſſi partie de leur donation, leur y donna un abbé, & régla que Reginperht lui-même lui ſuccéderoit dans le gouvernement de cette nouvelle abbaye.

On voit qu'à moins d'une eſpece de miracle, la maiſon Agilolfinge, encore nombreuſe au tems de Taſſilon, n'a pas dû s'éteindre avec lui, & que ſi elle perdit le duché de Baviere, ce ne fut pas parce qu'elle n'exiſta plus après la dépoſition de Taſſilon & de ſon fils, mais parce que Charlemagne & ſes deſcendans furent en garde contre cette puiſſante maiſon. Je crois, plus que je ne ſuis en état de le prouver, qu'Anſprand & Luitprand, ſucceſſeurs d'Aripert ſur le trône de Lombardie, furent Agilolfinges, & que ce fut la raiſon pour laquelle Théodebert leur donna retraite & les ſecourut contre Aripert, quoique ce prince fût lui-même Agilolfinge ; mais en tout cas cette branche s'éteignit bientôt, puiſque Luiprand n'eut qu'une fille de Guntrude, fille de Théodebert, duc de Baviere, chez qui il avoit paſſé neuf ans. Il eſt vrai que Hildeprand qui, ne pouvant avoir été ſon petit-fils, étoit certainement *ſon neveu*, doit avoir été

Hiſt. Langob. lib. VI. c. 43.

Nepos

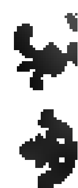
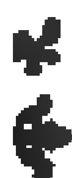
fils de son frere Sigibrand ; ce qui fixa sur lui le choix des Lombards, lorsqu'ils crurent Luitprand ou mort ou près de mourir ; mais il paroît qu'Hildebrand ne laissa point de postérité, puisque la couronne passa dans la maison de Frioul.

M. le Gendre de Saint-Aubin, v. hist. de France par M. Velly, t. II, pag. 261, éd. de 1761.

Helgald. in vita Rob. ap. Duchesf. t. IV, p. 83.

Je ne sais donc pas où un moderne a pu prendre que Childebrand, fils de Sigibrand, & petit-fils d'Ansprand, eut de la sœur de Charles Martel un fils qu'on appella Nebelong, & qui fut comte de Madrie ; que Nebelong laissa ses Etats à son fils Théodebert, dont le fils, nommé Robert, fut pere de Robert-le-Fort, auteur de la maison de France. Il est vrai que ce qu'a écrit un historien contemporain, que l'illustre famille de Robert venoit d'Italie (*ejus inclita progenies... ab Ausoniæ partibus descenderat*), est très-favorable à tout système qui fera descendre la maison de France d'une famille autrefois illustre en Italie ; mais combien n'est-il pas plus vraisemblable que la maison, dont le comté d'Orléans étoit un ancien domaine, lorsqu'elle parvint à la couronne, descendoit d'un Italien, possesseur du comté d'Orléans sous Charlemagne, ou de l'un de ses deux freres ? Avant de donner une origine Saxone à cette maison, il faut détruire le témoignage du biographe de Robert ; mais si

ce témoignage eſt d'une force ſupérieure à tout ce qu'on peut juſqu'ici alléguer au contraire, dans le choix des familles Italiennes dont peut être ſorti Robert-le-Fort, je demande la préférence pour les trois fils de Cunibert, dont l'aîné, nommé Reginper, fut comte d'Orléans au tems de Paul Diacre. Si cette opinion eſt la plus vraiſemblable, & ſi on parvient à la fortifier de nouvelles preuves, ce dont il ne faut pas deſeſpérer, la maiſon de France deſcend des Agilolfinges, & ſa nobleſſe remonte à Garibald, roi de Baviere, & parent des rois Merovingiens, ainſi que je l'ai prouvé.

CHAPITRE XIX.

En quel tems les Sclaves ou Winides de Carinthie se soumirent aux Bavarois, & par eux aux Francs. Suite de leurs entreprises sur l'Italie & des ducs de Frioul. Conversion des Carinthiens à la foi Chrétienne, accélérée par la protection que Charlemagne accorda aux missionnaires. Suite de quatre ducs de Carinthie.

APRÈS avoir dit que Tassilon régna en Baviere, & qu'il y fut le dernier des ducs Agilolfinges, je n'ai pas besoin d'ajouter que par la réduction de ce duché sous l'obéissance entiere & absolue des monarques François, les Esclavons, du côté des Alpes, & les Avares, plus près du Danube, devinrent les voisins immédiats de l'empire François; mais autant il est certain que les derniers conservoient encore toute leur indépendance, autant on peut former de doutes sur l'état où se trouvoient alors les Esclavons : c'est sur quoi les historiens François gardent un profond silence, & malheureusement les historiens Bavarois ne sont ni assez anciens, ni assez exacts pour que l'on puisse recevoir sans examen ce qu'ils disent de leurs voisins. Voici ce qu'on

trouve à ce ſujet dans Aventin.

Samon, dit-il, régna ſur les Wene- *Lib. III,*
des au tems de Dagobert ; ce ſont ces *p. 279.*
mêmes Wenedes ou Wendes qui habi- *édit. an.*
tent encore près des ſources de la Save *1554.*
& de la Drave. On y parle leur langue dans les campagnes, la langue Bavaroiſe eſt devenue celle des villes & des châteaux. Samon fit tuer & dépouiller des marchands de Dagobert lorſqu'ils alloient à Neorhoma, & par ordre de ce prince, les ducs de Baviere entrerent avec trois armées dans le pays des Wenedes, les obligerent de ſe ſoumettre & de s'avouer leurs ſujets, & leur firent en même tems ſubir le joug du Chriſtianiſme. Les Huns étoient alors voiſins des Wenedes du côté du nord, & des Bavarois à l'orient. Ils ne tarderent pas à faire des courſes ſur les premiers & les tourmenterent beaucoup. Boruth, leur duc, envoya alors des ambaſſadeurs aux princes Bavarois, pour leur demander du ſecours. Auſſitôt ceux-ci volent à la rencontre des Huns, les battent, les chaſſent du pays des Wenedes, & par cet important ſervice ils affermiſſent plus que jamais ces derniers & leurs voiſins dans l'obéiſſance des rois Francs. Ils ne négligent pourtant pas de ſe faire donner des ôtages, & de ce nombre ſont Ca-

rapte, fils de Boruth, & Chitomare son neveu, qu'ils emmenent en Baviere, où ils les font instruire dans la religion Chrétienne. *Ensuite mourut Dagobert, roi des Francs.* J'ajoute ces dernieres paroles pour faire voir qu'Aventin a rapporté le regne de Boruth & tous les évenemens dont nous venons de parler sur son témoignage au tems de Dagobert I. roi des Francs.

Il paroît en effet qu'avant le regne de Samon quelques peuples Venediques s'étoient soumis aux Francs, & qu'on peut les compter entre ceux qui offrirent à Dagobert, lorsqu'il régnoit encore sur l'Austrasie, de reculer ses frontieres jusqu'à celles de l'empire d'Orient; mais on ne peut concilier le récit d'Aventin avec celui de Frédégaire, au sujet de la guerre qui suivit le meurtre des négocians François entre Samon & les Austrasiens. Je crois même que l'annaliste Bavarois peut être soupçonné de mauvaise foi, par cela seul qu'il parle de trois armées, lesquelles, selon lui, étoient toutes trois Bavaroises, & furent victorieuses des Wenedes; car cette circonstance défigurée par la vanité nationale, paroît avoir été puisée dans Frédégaire. Le reste du récit d'Aventin se trouve dans la vie de saint Virgile,

Virgile, évêque de Saltzbourg, où pourtant Aventin ne paroît pas l'avoir pris ; mais dans un autre auteur, qui lui-même avoit suivi un historien contemporain d'Adaluwin, archevêque de Saltzbourg, & par conséquent très-ancien. Je fonde cette conjecture sur ce qu'entre les papiers d'Aventin on a trouvé un extrait de cet écrivain que je dis avoir été son guide.

Au tems de Dagobert, glorieux roi des Francs, est-il dit dans la vie de saint Virgile, un nommé Samon, qui étoit Esclavon, & qui demeuroit à Carinthie, fut duc de cette nation : il fit tuer quelques négocians du roi Dagobert, & s'appropria les deniers royaux qu'ils portoient avec eux. Le roi l'ayant appris, envoya contre lui une armée, avec ordre de l'en punir, & de le forcer à réparer le dommage; c'est ainsi que les Esclavons furent enfin mis sous l'obéissance du roi. Peu de tems après, les Huns commencerent à tourmenter les Carinthiens par des incursions fréquentes ; Boruth étoit alors leur duc : celui-ci voyant qu'il avoit affaire à une armée redoutable, pria les Bavarois, de venir à son secours. Les Bavarois vinrent en grande diligence, batti-

Canisii lect. ant. tom. III, part. II, p. 287 & 396.

rent les Huns, affermirent les Carinthiens dans le devoir, & les assujettirent aux rois, de même que leurs voisins. Ils emmenerent aussi des ôtages avec eux en Baviere, & de ce nombre fut le fils de Boruth, nommé Caraste. Son pere demanda qu'on l'instruisît dans la religion Chrétienne, & qu'on lui donnât le baptême, ce qui fut exécuté. On instruisit de même, à sa priere, & on baptisa Chétimar, fils de son frere. Boruth étant mort, les Bavarois, par ordre du roi, & à la priere des Esclavons, leur envoyerent Caraste qui étoit devenu chrétien, & l'établirent leur duc. Caraste mourut au bout de trois ans, & pour la seconde fois, avec la permission du seigneur roi Pepin, & d'après les instances de ces peuples, Chétimar, qui étoit chrétien, fut fait duc des Carinthiens. Le biographe raconte ensuite ce que saint Virgile, devenu, selon lui, évêque de Saltzbourg en 766, fit en Carinthie, pour le bien de la religion, & à la priere de ce même Chétimar.

Dans l'extrait d'Aventin, publié par le savant bibliothécaire de l'électeur de Baviere, il est dit que le Sclave Samon fut duc national chez les Quarantans; que les négocians de Dagobert furent

tués par son ordre, lorsqu'ils navigeoient sur la Save; que le fils de Boruth s'appelloit Cacatus ou Cacatius; que son neveu se nommoit Chertmar ou Cheitmar; que l'évêque de Saltzbourg lui donna un prêtre nommé Lupo, pour gouverner l'église de Carinthie, & que ce Lupo se donna pour successeur son neveu Majorien, lequel cependant devoit rester dans la dépendance de l'évêque de Saltzbourg, comme il y resta en effet tant qu'il vécut; que Chéitmar fit prier Virgile de venir visiter cette église, mais que le prélat ne pouvant y aller, y envoya un évêque nommé Modeste, & quatre prêtres, son diacre, & quelques clercs, avec pouvoir d'ordonner des prêtres & de consacrer des églises; qu'il s'éleva ensuite des guerres de la nature de celles qu'on appelloit *Carmula*, & qui firent beaucoup de tort à la religion, encore mal affermie dans la Carinthie: ensorte que pendant quelques années il n'y eut pas un seul prêtre dans ce pays; mais qu'ensuite Walthune étant duc des Esclavons, Virgile, à sa priere, y envoya des clercs & quelques prêtres. Dans tout le reste ainsi que dans plusieurs des faits que je viens d'ajouter, l'auteur, extrait par Aventin, s'accorde avec le biographe de Virgile;

mais avant d'ajouter foi au témoignage de ces historiens, il est à propos d'examiner la chronologie qu'ils ont suivie.

P. 297. Aventin ne s'est point écarté de celle du biographe dans ce qu'il dit des Esclavons; mais il en a usé autrement par rapport au tems où saint Virgile devint P. 301. évêque de Saltzbourg; car, selon Aventin, ce fut Otilon qui donna l'évêché de Saltzbourg à Virgile, & cependant il fait mourir ce duc en 765. Mais comme cet annaliste est autorisé dans sa premiere assertion par le catalogue des donations faites à l'église de Saltzbourg, en ce qu'il prouve que ce fut le duc Otilon qui procura à Virgile le gouvernement de cette église, le biographe & l'annaliste sont tous deux dans l'erreur, puisqu'Otilon mourut au plus tard en 749, & que les démêlés de Virgile & de Boniface avoient commencé avant l'an 747.

Annal. Met. ad h. an. h. Freys. t. 1, p 1, pag. 48. Basnag. observ. in Monum. Salisb. ap. Can. tom. III, part. II, p. 273.

Ces deux dates, une fois rectifiées, nous sommes en état d'examiner s'il y a plus de fond à faire sur le reste de la chronologie d'Aventin & du biographe. Ils s'accordent tous deux sur la prompte punition de Samon & sur la réduction des Carinthiens. Frédégaire, plus digne de foi que l'un & l'autre, ne nous permet pas de croire, ni que la premiere guerre des Francs contre Samon

ait été heureuse, ni que les Esclavons aient essuyé aucune défaite un peu décisive, avant les victoires que remporta sur eux le duc de Thuringe, ni que ces victoires elles-mêmes, jointes à l'espece de revanche que les Bavarois prirent de la défaite d'Aguntisbourg, aient assujetti les Carinthiens à la domination des Francs. La guerre de Samon commença vers l'an 629, & duroit encore lorsque Sigebert devint roi d'Austrasie en 633 ou 634. Boruth étant mort, disent le biographe & l'annaliste, Caraste son fils, qui étoit resté en ôtage chez les Bavarois, fut rendu aux Carinthiens par ordre du roi des Francs. Caraste ne régna que trois ans, & pour la seconde fois, par la permission de Pepin, Chétimar fut rendu aux Carinthiens. Donc le roi Pepin avoit déjà donné une permission semblable en faveur de Caraste. Or Pepin ne fut point roi avant l'an 750; ainsi ce ne fut point avant cette année que Caraste, ou du-moins Chétimar, fut rendu aux Carinthiens par son ordre ou avec sa permission. Ce fut donc en 747, au plutôt; mais plus vraisemblablement encore après l'an 750, que le fils de Boruth monta sur le trône de Carinthie. Boruth avoit imploré l'assistance des Bavarois,

l'avoit obtenue, leur avoit donné en ôtage son fils & son neveu, avant la mort de Dagobert I. arrivée en 664. Donc suivant Aventin & le biographe de saint Virgile, Boruth régna, sous la domination des Francs, pendant cent six ans, au-moins. Caraste & Chéitmar resterent en ôtage pendant le même nombre d'années. Ne changeons pourtant rien aux dates que nous fournit l'histoire de saint Virgile. Chéitmar, & même Caraste, furent certainement ses contemporains; ils le furent du roi Pepin: il ne reste qu'à assigner au regne de Boruth une durée moins monstrueuse, & nous avons à-peu-près le tems de l'invasion des Avares dans la Carinthie, & de la réduction des Carinthiens sous la domination des Francs; c'est-à-dire que ces deux évenemens appartiendront certainement au huitieme siecle, & se trouveront ramenés au tems où les Bavarois eux-mêmes obéissoient à l'empire des Francs; au-lieu qu'en laissant subsister les dates du biographe & d'Aventin, ou il falloit contredire Frédégaire, ou l'on risquoit une absurdité; c'en seroit une de dire que les Bavarois obligerent le duc de Carinthie à se reconnoître sujet des Francs, lorsqu'eux-mêmes s'en prétendoient indé-

pendans ; mais nous pouvons encore, avec toute la vraiſemblance poſſible, aſſigner à la réduction des Carinthiens une date beaucoup plus préciſe, ſi nous conſultons Paul Diacre, hiſtorien des ducs de Frioul autant que des rois Lombards.

Cet auteur nous a appris qu'après l'an 662, & avant l'an 671, tems auquel nous croyons que le roi de Lombardie, Grimoald, avoit fait monter ſon couſin ſur le trône de Baviere, les Carinthiens furent ſes ennemis & ceux de Vectaris, qu'il avoit fait duc de Frioul. A Vectaris ſucceda Laudaris, & à celui-ci Rodoald, qui gouverna auſſi le Frioul ſous Bertarid. Dans le même tems Alachis étoit duc de Trente : il fit la guerre avec un comte des Bavarois, auquel ils donnoient le titre de gravion, & qui commandoit à Bolſano ou Boſan & dans les châteaux voiſins, & remporta ſur lui une victoire *merveilleuſe*, ſuccès dont il fut ſi fier, qu'il oſa ſe révolter contre Bertarid. Ce fut lui qui, après avoir joint le duché de Breſcia à celui de Trente, à la recommandation de Cunibert, ſe révolta contre ce prince & le détrôna ; mais pour périr bientôt après dans une bataille que lui livra Cunibert. L'armée de Frioul ne prit aucune part à ce

Hiſt. Langob. lib. v, c. 24.

C. 36.

combat, parce qu'ayant prêté serment malgré elle au tyran Alachis, elle ne voulut ni enfreindre son serment, ni combattre un prince qu'elle aimoit. Cunibert n'en sut point mauvais gré à Rodoald qui commandoit cette armée, & si, peu après, un Frioulois nommé Ansfrid s'empara de son duché pendant qu'il en étoit absent, ce fut sans la participation du roi. Il en fut lui-même si persuadé, qu'après s'être réfugié en Histrie, il s'embarqua pour Ravenne, d'où il se rendit à Pavie. Ansfrid ne s'en tint pas à l'usurpation d'un duché, il aspira à la couronne; mais ayant été pris à Verone, il eut les yeux crevés.

Lib. VI, c. 3.

c. 24.

Dans la suite Adon, frere de Rodoald, fut son successeur; mais il ne gouverna le Frioul que pendant un an & sept mois, & eut pour successeur après l'an 702, Ferdulf, qui étoit Ligurien, & que les Frioulois haïrent peut-être plus qu'il ne le mérita; du-moins aura-t-on de la peine à croire que pour se procurer une occasion de vaincre les Sclaves il ait payé quelques-uns d'entre eux, pour engager la nation, par leur moyen, à entrer dans le Frioul. Les Sclaves y entrerent en effet, mais en très-grand nombre, & choisirent un camp avantageux, comme s'ils eussent été résolus à ne pas livrer à Ferdulf une victoire fa-

cile. Un point d'honneur mal entendu engagea Ferdulf à attaquer leur camp par le côté le plus voisin, mais le moins accessible, sur-tout pour une armée composée toute entiere de cavalerie, comme étoit la sienne. Les Sclaves, dit l'historien, n'eurent besoin que de pierres & de leurs haches pour démonter toute cette cavalerie, & assommer les Frioulois desarçonnés. Toute la noblesse du Frioul périt dans cette malheureuse journée; Ferdulf lui-même fut tué, & le seul homme qui fit une action brillante fut un Lombard nommé Muniches, dont les fils Pierre & Ursies furent depuis ducs, l'un du Frioul & l'autre de Cenete. Ce brave homme avoit été desarçonné comme les autres, & déjà un Sclave lui avoit lié les mains avec une corde, lorsque dans cet état il eut assez de courage & de force pour arracher à son ennemi la lance qu'il portoit, l'en perça, & s'enfuit à-travers des précipices.

Si nous retranchons de cet évenement la fable que Paul Diacre avoit adoptée trop légerement par la même raison qui l'avoit fait inventer, nous trouverons que la retraite d'Ansprand chez Théodebert dut être liée avec l'invasion des Sclaves dans le Frioul; que le pere de Théodebert, ce prince renommé par sa

puissance, avoit sans doute acquis quelques droits à l'obéissance des Sclaves, & qu'ils lui en donnerent une preuve, ainsi qu'à son fils, en faisant une invasion dans le Frioul, que gouvernoit une créature d'Aripert. Corvulus, qui succéda à Fredulf, ne jouit pas long-tems de sa nouvelle dignité. Ayant offensé le roi Aripert, il eut les yeux crevés, & son duché fut donné à Pemmon, dont le mérite égala le bonheur. Il étoit de Bellune, d'où son pere avoit été chassé, pour y avoir excité une sédition, & étoit venu avec lui à Frioul. Sa femme, nommée Ratberge, étoit d'une figure ignoble, & le pria souvent de la répudier pour en épouser une dont la figure répondît au rang élevé auquel son mérite l'avoit placé; mais Pemmon, qui étoit un homme sage, eut d'autant moins d'égards aux prieres de Ratberge, qu'elles prouvoient mieux sa modestie, sa vertu, & son véritable attachement pour sa personne. Cette digne épouse le rendit pere de trois fils, Ratchis, Ratchais, & Ahistulf ou Astolfe. Pemmon rassembla tous les enfans des nobles qu'avoit fait périr l'imprudence de Ferdulf, leur tint lieu de pere, & les éleva tous avec ses trois fils; exemple rare, mais dont le succès fut digne de la générosité de son auteur;

Le retour d'Anſprand, ſon élévation & celle de ſon fils Luitprand, n'apporterent aucun changement à la fortune de Pemmon; il en tira même un avantage, en ce que les Sclaves le laiſſerent en paix, tant que ſubſiſterent les liaiſons de Luitprand avec le duc de Baviere, qui étant maître de Saltzbourg, devoit les avoir dans ſa dépendance. Théodon, ce puiſſant duc de Baviere, qui doit avoir fait avec eux une alliance inégale, profita auſſi de celle que ſon fils aîné avoit contractée avec Luitprand. Théodon, duc de la nation des Bojoariens, comme l'appelle Paul Diacre, ſe rendit à Rome pour y viſiter les tombeaux des bienheureux apôtres. Il mourut peu de tems après ce pélerinage, & Théodebert ne lui ſurvéquit pas longtems. Mais déjà les enfans des nobles Frioulois avoient atteint l'âge où l'on commençoit alors à porter les armes. Pemmon reçut la nouvelle que les Sclaves étoient entrés en force dans ſon pays, & n'en fut point effrayé; il mena contre eux la brave jeuneſſe qu'il avoit élevée, leur livra trois batailles conſécutives, dans leſquelles il ne perdit qu'un ſeul homme, & pour n'en pas perdre davantage, ajoute Paul Diacre, il fit la paix ſur le lieu même avec les Sclaves. *C. 44.*

Si cette nation étoit dès-lors dans une sorte de dépendance à l'égard des Bavarois, on ne peut douter que son invasion dans le Frioul n'ait fait partie d'une autre guerre entre les deux nations dominantes. La vie de saint Corbinien prouve qu'en effet Grimoald & Luitprand se firent la guerre, & nous apprend quel en fut le succès. Le château de Mayes dans les Alpes, qui avoit fait partie des Etats de Grimoald lorsque Corbinien l'avoit acheté, & près duquel ce duc avoit donné au saint évêque un lieu nommé Camine : ce même château, lorsque Corbinien mourut, avoit passé sous la domination des Lombards, & ce fut à leur prince que l'évêque de Freisingue s'adressa pour en assurer la possession à son Eglise, lorsqu'il se vit près de mourir en 730. Luitprand fit donc des conquêtes sur les Bavarois, & c'est aussi ce que Paul Diacre nous apprend. Au commencement de son regne, dit cet historien, Luitprand prit un grand nombre de châteaux sur les Bavarois ; mais il eut toujours le plus grand soin de se conserver en paix avec les Francs & avec les Avares.

P. 18. P. 29. P. 12.

Ce ne fut donc pas lorsque les Bavarois obéissoient aux Francs, leur étoient

fideles, & avoient droit à leur assistance, que Luitprand fit des conquêtes sur eux ; ce ne fut pas non plus lorsque Théodon vivoit encore, mais entre les années 716 & 725, avant que Charles Martel eût élevé le beau-frere de Luitprand, le duc Hucbert, à la dignité de monarque ou de chef unique de la nation Bavaroise ; ce fut, dis-je, pendant cet intervalle que Luitprand fit des conquêtes sur Grimoald, peut-être pour venger ses beaux-freres, auxquels il paroît que Grimoald avoit enlevé ou contestoit le duché de leur pere Théodebert. Charles Martel fut parfaitement d'accord en cette occasion avec Luitprand, il donna toute la Baviere à Hucbert, & laissa au roi des Lombards les conquêtes qu'il avoit faites, en soutenant une cause qu'il approuvoit. Les Avares, amis de Luitprand, avoient dû prendre le même parti & attaquer les Esclavons, si ceux-ci étoient toujours ennemis des Lombards. Ils l'étoient encore lorsque Pemmon encourut l'indignation de Luitprand pour avoir emprisonné le patriarche d'Aquilée. Il fut déposé à cette occasion, & son duché ayant été donné à son fils Ratchis, il résolut de se réfugier chez les Sclaves ; mais Ratchis ayant obtenu sa grace &

celle de ses freres Ratchais & Ahistulf; il n'exécuta point ce projet, lequel prouve pourtant qu'il n'y avoit point encore de paix entre les Lombards & les Sclaves, ce que fit bientôt après Ratchis, nouveau duc de Frioul, le prouve
C. 52. encore mieux. Il entra avec une armée dans le pays des Sclaves, qu'on appelloit dès-lors la Carniole, les défit, leur tua beaucoup de monde, & ravagea leurs terres. Les Sclaves ne perdirent point courage, & fondirent sur lui avec tant d'impétuosité, qu'il fut joint par un d'entre eux, avant d'avoir reçu sa lance de la main de son écuyer; mais avec la massue qu'il portoit, il étendit le Sclave à ses pieds sans vie.

Cette guerre n'altéra point encore la bonne intelligence qui régnoit entre Charles & Luitprand, puisque vers le même tems le prince des Francs envoya au roi des Lombards son fils Pepin pour qu'il lui coupât les cheveux; cérémonie qui équivaloit à une adoption. Luitprand combla le jeune prince de présens, & le renvoya à son pere. Nous ne risquerons donc pas de nous tromper si nous disons que les Avares entrerent dans la Carinthie à la priere de Luitprand, & lorsque les Bavarois étoient brouillés avec Charles Martel;

mais qu'ensuite Boruth ayant imploré l'assistance de Hucbert, & celui-ci la lui ayant accordée à condition qu'il lui obéiroit & aux Francs, la Carinthie rentra sous l'obéissance des Bavarois, & dans la dépendance des Francs, dont elle étoit sortie lors des guerres civiles dont Grimoald avoit eté l'auteur, peut-être par complaisance pour l'ambitieuse Plectrude, & qui lui coûterent la vie, & à ses enfans la succession de leur pere dont ils resterent privés.

La guerre civile, appellée Carmula, mot consacré dans la loi des Bavarois pour designer les guerres de cette espece ; cette guerre, dis-je, qui fut si fâcheuse pour l'Eglise naissante de Carinthie, doit être la même dont Grifon & Lantfrid, freres de Hucbert, furent les auteurs, pendant l'exil d'Otilon. Waltunch, successeur de Chétimar dans le duché de Carinthie, y rétablit la religion prête à s'éteindre. Il est, je crois, le même que l'anonyme d'Aventin appelle Ingo pour Valtingo, & dont il dit que ses sujets avoient pour lui un tel respect que s'il leur envoyoit un papier blanc, ils obéissoient au porteur de ce papier, comme s'il eût contenu l'ordre qu'il leur notifioit de bouche. Le même historien ajoute que comme chré-

tien, Ingo admettoit à sa table des serfs chrétiens, tandis qu'il faisoit manger dehors les nobles & les maîtres mêmes de ces serfs qui n'avoient pas encore reçu la foi. Ceux-ci étonnés de ce traitement, lui en demanderent la raison: C'est, leur dit-il, parce que n'ayant pas encore été lavés dans l'eau sacrée, vous êtes indignes d'avoir commerce avec des hommes régénérés, & devez manger, comme des chiens, hors de la maison. Cette réponse détermina les grands à embrasser le Christianisme qui devint de plus en plus florissant.

Waltunch fut encore contemporain de saint Virgile, suivant l'extrait d'Aventin, & suivant ce même extrait, Ingo paroît avoir vécu au tems d'Arnon; mais comme la chronologie en est un peu confuse, c'est une foible objection contre ma conjecture.

La déposition de Thassilon, en faisant passer la Baviere sous l'autorité immédiate de Charlemagne, donna un nouveau degré de chaleur à la prédication de l'Evangile dans la Carinthie, sur-tout lorsqu'à la tête des missions, destinées à y étendre la foi, on vit Arnon, archevêque de Saltzbourg & favori de Charles, & à la tête des troupes, qui devoient protéger ces missions,

le brave Gerold, beau-frere de Charles, son ami, & chrétien aussi pieux & aussi zelé que l'archevêque; mais la ruine des Avares contribua autant que tout le reste à étendre vers l'orient l'empire de Jesus-Christ & de Charlemagne. Voyons quelles furent les cause & l'occasion de ce grand évenement.

CHAPITRE XX.

Les papes, à l'occasion de la querelle des images, renoncent à l'obéissance des empereurs d'Orient, auxquels les Lombards enlevent l'exarchat de Ravenne. Rome qui ne craint plus Constantinople devient irréconciliable avec les Lombards, & appelle contre eux les François. Le royaume des Lombards est détruit. Thassilon, duc de Baviere & gendre de Didier dernier roi des Lombards, veut le venger & se rend indépendant. Il est accusé par ses sujets, condamné & déposé. Les Avares entreprennent de le venger & sont presque détruits. Les Sclaves orientaux les remplacent, & sont remplacés par les Bulgares. Premiere apparition des Hongrois en Germanie. Fin de cet ouvrage.

APRÈS Luitprand, à la mort duquel Paul Diacre finit son histoire des Lom-

bards, la couronne passa sur la tête de Hildebrand, neveu & collegue de son prédécesseur, & ensuite sur celle de Ratchis, fils de Pemmon & de la vertueuse Ratberge, & alors duc de Frioul. *L'un* & l'autre régnerent peu de tems, & Astolf, frere de Ratchis lui succéda.

Ce nom annonce les premiers malheurs des Lombards, puisque ce fut contre Astolf que le fils adoptif de Luitprand, Pepin, fils de Charles Martel, commença cette guerre sacrée, qui ne devoit finir que par la ruine du royaume de Lombardie. Je ne répéterai point sur les causes & les évenemens de cette guerre ce que tout le monde sait, & que l'on trouve dans les historiens Occidentaux; mais j'observerai que Léon Isaurique comptoit la seizieme année de son empire, laquelle répond aux années de notre ere 732 & 733, lorsqu'il entra en fureur contre le pape & contre la révolte ou la défection de Rome & de l'Italie, & envoya pour s'en venger une flotte nombreuse qui fit naufrage dans la mer Adriatique.

Théoph. chronog. h. Byz. p. 273.

Cette défection n'est point celle dont Léon fut menacé, lorsqu'il eut envoyé en Italie son édit contre les adorateurs des images, & que les armées de Ravenne & de Venise furent empêchées par le pape de se donner un empereur. Il

Hist. Longob. l. VI, p. c. 49.

est vrai qu'à cette occasion Luitprand fit de grandes conquêtes sur l'exarque de Ravenne ; mais presque toutes ces conquêtes furent achevées avant la onzieme indiction ou l'an 728, & , l'année suivante, Luitprand fit un traité avec le patrice de Ravenne, suivant lequel les ducs de Spolete & de Benevent devoient être contraints de rentrer sous l'obéissance du roi des Lombards. Rome devoit être conquise au profit du patrice, & le pape mis à mort conformément à un engagement que Luitprand avoit déjà contracté. Ce prince après avoir reçu les soumissions des deux ducs s'avançoit déjà vers Rome, & n'en étoit plus éloigné lorsque le pape alla à sa rencontre, l'appaisa, & le conduisit lui-même au tombeau des apôtres. Luitprand pria alors le pape d'accorder la paix à l'exarque, ce qu'il obtint.

Il y eut donc une autre révolte postérieure à celle-ci, mais qui fut aussi suivie de plusieurs traités de paix, & même de quelques alliances entre les papes & l'exarchat de Ravenne. Toujours le roi des Lombards fit de grands sacrifices à son respect pour l'évêque de Rome ; mais celui-ci devint insensiblement le premier magistrat de Rome & de son territoire, parce que les exarques furent

aussi souvent les ennemis que les alliés des Romains, & mirent ceux-ci dans la nécessité de veiller à leurs intérêts sans aucun égard pour ceux de l'empire, qui se trouverent confondus avec la cause des Iconoclastes, dont Léon se déclara le chef. Cette singuliere mais bruiante querelle ruina les affaires des
P. 272. Grecs en Italie. Théophane dit positivement qu'en la treizieme indiction, ou vers ce tems-là, Grégoire II. homme très-saint & vraiment apostolique, collegue de S. Pierre sur le trône, & puissant en paroles & en actions, réussit à soustraire de l'obéissance tant politique qu'ecclésiastique de l'empereur Léon, & à retrancher de son empire & la ville de Rome & l'Italie, & tout l'Occident.

En cette même indiction & au mois de Janvier de l'an 730, Léon fit déposer Germain, patriarche de Constantinople, parce qu'il n'étoit pas d'accord avec lui sur l'importante question du culte des images. Grégoire en écrivit à Léon, qu'il traita de prince irreligieux, & ce saint ponife excita Rome avec toute l'Italie à se détacher de l'empire de cet ennemi des images. C'est ainsi qu'en parle Théophane, qui ne prétend pas faire un crime à Grégoire

de sa révolte, & qui doit en être cru sur le tems, la cause & l'auteur de cette défection, la même dont Léon prétendit se venger en 732. Le même auteur dit encore, en parlant de la mort de Léon, que son hétérodoxie avoit produit la défection de l'Italie, par où il ne faut entendre ni la Calabre, ni la Sicile, que Léon tyrannisa jusqu'à sa mort; ni ce qui restoit de l'exarchat, mais la ville de Rome, son territoire, & toutes les villes qui en dépendoient. Telle est l'époque précise de la révolution arrivée dans les esprits plus encore que dans les affaires des Romains, mais qui n'en fut que plus importante. Quelques années plutôt les Lombards auroient pû conquérir l'exarchat, Rome même & toute l'Italie, sans que les Romains eussent crû être plus malheureux par ce changement de domination qu'ils n'avoient crû l'être en passant de l'obéissance d'Odoacre à celle du grand Théoderic. *P. 275.*

Le clergé Romain & son chef devenus un magistrat civil autant qu'ecclésiastique, ne virent que le danger d'une nouvelle servitude dans les conquêtes des Lombards, & Astolf en achevant celle de l'exarchat, devint l'ennemi de l'Eglise, parce que cette Eglise confon-

doit les droits des césars qu'elle avoit usurpés avec *la liberté des enfans* de Jesus-Christ, que les Lombards ne pouvoient pas plus lui ôter que Dioclétien ou Julien, contre lesquels les chrétiens n'avoient pas imaginé de se révolter. Mais pour le malheur des Lombards, un autre ambitieux eut besoin de l'approbation de l'évêque de Rome pour persuader aux François qu'ils pouvoient oublier le sang de leurs rois, & transporter ce titre auguste dans la famille où residoit toute l'autorité. Le marché fut aisément conclu entre deux rebelles, qui tous deux avoient peu à craindre de leurs maîtres. Didier, successeur d'Astolf, comprit encore moins que lui combien sa position étoit devenue critique entre un voisin foible, & jaloux autant qu'ambitieux, mais dont l'autorité spirituelle s'accroissoit tous les jours; & un autre voisin puissant, superstitieux, & qui n'étoit pas sans ambition. Il n'avoit de ressource contre ces deux ennemis que dans l'alliance des Avares, dont la puissance étoit sur son déclin, & dans celle de Thassilon, duc de Baviere, qui avoit plus de fierté que de puissance.

On ne voit point que Didier ait rien fait pour se procurer l'assistance des

Avares. Entre lui & Thaſſilon, on ignore auquel on doit attribuer le projet de l'union étroite qu'ils contracterent enſemble. Nous voyons par une charte de Freiſingue, que Thaſſilon fit un voyage en Italie à la fin de l'an 768, ou au commencement de l'an 769, & qu'il en étoit de retour à Bozon ou Bolſano, à la fin de cette derniere année; mais nous ignorons s'il fit ce voyage à l'occaſion de ſon mariage avec Luitperge, que je crois pourtant antérieur à cette année, puiſque Thaſſilon avoit alors 26 ans au-moins; ou ſi ce fut pour concerter avec Didier des projets, qui cinq ans après, devinrent funeſtes à ſon beau-pere & à la nation des Lombards. Nous ne voyons pas non plus dans les hiſtoriens de ce tems-là que Thaſſilon ait ſecouru ſon beau-pere, lorſqu'il falloit prévenir ſes derniers malheurs; mais je crois que c'eſt un effet de la négligence ou de l'ignorance des hiſtoriens, & que cet Oger dont parle le Moine de ſaint Gal & qui connoiſſoit mieux les Francs que Didier, avec lequel il s'enferma dans Pavie; je crois, dis-je, que cet Oger eſt le même qu'Otharius, Otker ou Orger, lequel avec ſon frere Albert, fonda l'abbaye de Tegernſée en Baviere, où il étoit très-puiſſant: on le trouve encore ſous le nom

N°. 22.

d'Oatacar, entre les seigneurs Bavarois qui revinrent d'Italie avec Thaſſilon en 769. Si cette conjecture eſt fondée, Oger conduiſit à Didier les troupes que Thaſſilon n'avoit oſé lui envoyer *ſous* ſon nom, & ſe retira dans l'abbaye qu'il avoit fondée, après avoir renoncé à toutes ſes dignités, autant peut-être pour ſe ſouſtraire au reſſentiment de Charlemagne & y ſouſtraire Thaſſilon, que par le deſir de faire ſon ſalut dans la retraite.

La dépoſition de Didier & la conquête de la Lombardie par les Francs, étoit pour Thaſſilon un exemple terrible, mais que ſa fierté & plus encore l'humeur vindicative de Luitperge lui rendirent inutile. Il mit toute ſa confiance dans les Avares, peut-être auſſi dans quelques intrigues que la ſageſſe & la fortune de Charles déconcerterent, & ne s'occupa que de projets qu'il ne put dérober à la vigilance de ſes ennemis domeſtiques; c'étoient preſque tous les Bavarois qui, ayant prêté ſerment au roi & aux Francs, déſaprouvoient la conduite de leur duc, & craignoient peut-être encore plus que le parjure, la puiſſance de Charles & l'alliance dangereuſe des Avares.

Charles, aſſuré de venger l'état que Thaſſilon

Thaſſilon trahiſſoit, donna à la parenté qu'il y avoit entre lui & Thaſſilon, & à l'humanité, qui ne cherche point de coupables, tout ce que la loi lui permettoit d'accorder à ces conſidérations. Mais Thaſſilon, cité dans les formes, ayant refuſé de comparoître en 787, le roi des Francs s'avança en perſonne juſqu'au Lechfeld, pendant qu'une armée de Francs Auſtraſiens, de Thuringiens & de Saxons, ſe portoit ſur le Danube, & que Pepin roi d'Italie ſe préparoit à paſſer les Alpes, pour entrer en Baviere par Bolſano. Thaſſilon n'avoit rien à oppoſer à des diſpoſitions auſſi formidables, & ſes propres ſujets ne lui cachoient point leur inclination pour ſon ennemi. Il prit donc le parti de s'abandonner à la clémence du roi, à qui il remit ſa perſonne & ſon duché. Charles lui rendit ſa liberté & ſes états après avoir reçu de lui un nouvel hommage, & s'être fait donner en ôtage douze ſeigneurs Bavarois, & Théodon, fils de Thaſſilon, qui fut le treizieme. Mais la ſoumiſſion de ce prince, quand elle auroit été plus ſincere, n'auroit été qu'un foible gage de ſa fidélité, vû l'empire qu'avoit pris ſur ſon eſprit l'implacable Luitperge. Une nouvelle ambaſſade fut envoyée aux Avares, on forma de nouveaux projets contre

les Francs, & même contre la vie de Charles, & une nouvelle délation faite par les Bavarois, découvrit encore cette trame odieuse. Thassilon fut cité, comparut, se vit accuser par ses sujets, & reçut la sentence de mort que prononcerent les Francs, les Bavarois, les Lombards & les Saxons. Charles obtint de ses fideles qu'on feroit grace de la vie à son cousin germain. Pendant que ces choses se passoient à Ingelheim, les lieutenans de Charles étoient en Baviere, d'où ils devoient amener la femme & les enfans de Thassilon & faire apporter ses trésors. Ils exécuterent cette commission délicate avec autant d'habileté que de bonheur, & amenerent la duchesse avec son fils Théodebert qui étoit resté auprès d'elle, ses deux filles, toute sa maison qui étoit très-nombreuse, & les trésors de Thassilon. Théodon & Théodebert furent tonsurés, comme leur pere, & envoyés, comme lui, dans des monasteres; sa femme & ses deux filles eurent le même sort.

Il semble qu'au moment de cette chûte épouvantable, Thassilon & Luitperge travaillerent encore à assurer leur vengeance. Depuis long-tems, ainsi que l'avoua Thassilon, il avoit formé des complots avec plusieurs nations pour faire périr Charles par une trahison, ou pour

l'écraser sous les efforts d'une puissante ligue. On ne risquera donc pas de le calomnier en disant qu'en 786 ou peu avant la citation à laquelle il refusa de se rendre, il étoit entré dans le complot qu'avoient formé les Thuringiens pour se saisir de la personne de Charles, & le faire périr; ou, s'ils ne pouvoient y réussir, pour lui refuser l'obéissance. Les Saxons ne durent pas être oubliés par les conspirateurs; je crois même que les Grecs ne le furent pas. On lit dans Théophane, qu'en la trente-neuvieme année de Constantin ou l'an 776, Théodot, roi des Lombards, se refugia à Constantinople auprès de cet empereur. Adalgise étoit le nom du fils de Didier, qui implora & obtint l'assistance des Grecs contre les Francs. La méprise de Théophane ne viendroit-elle point de ce que Théodon, Lombard par sa mere, alla vers le même tems à Constantinople par ordre de son pere & de son collegue pour faire alliance avec Constantin? Il n'est pas non plus sans vraisemblance qu'Irene eût rompu le mariage projetté entre son fils & une fille de Charles, & se fût déclaré l'ennemie des Francs, par l'effet des intrigues de Thassilon. Théophane rapporte cette rupture à l'an 789, & ajoute qu'Irene envoya un de ses gé-

P. 300.

néraux dans la Lombardie, & avec lui Théodot qui, peu auparavant, avoit été élu roi de la grande Lombardie, pour essayer de se venger de Charles, & de lui débaucher quelques-uns de ses sujets ; mais l'armée d'Irene fut battue, & sa défaite est une des victoires des Francs que leurs historiens rapportent à l'an 788.

Dans le même tems, les Avares entrerent dans le Frioul avec une partie de leurs forces, & une autre armée de la même nation pénétra dans la Baviere, où une armée Bavaroise alla à leur rencontre ; deux lieutenans de Charles, Grahamann & Audacer, se joignirent aux Bavarois, & les deux armées se rencontrerent près d'Ips sur le Danube. La bataille fut sanglante pour les Avares qui prirent la fuite. Ils ne furent pas plus heureux dans le Frioul, & une troisieme armée qui entra encore en cette année dans la Baviere, ayant aussi rencontré les lieutenans de Charles & les Bavarois, en remporta autant de honte que la premiere. A la fin de cette même année Charles se rendit lui-même en Baviere pour prendre possession de cette belle province, & s'acquitter du premier devoir que lui imposoit l'acquisition d'un nouveau peuple, en faisant les

arrangemens néceſſaires pour la défenſe, & ſur-tout pour la ſûreté de ſes frontieres contre les Avares. Une guerre contre les Wilzes l'occupa en 789, & l'année ſuivante ne fut marquée par aucune expédition. Charles, toujours auſſi ſage qu'intrépide, l'employa aux préparatifs de la guerre qu'il projettoit contre les Avares, & à laquelle il avoit deſtiné la campagne de 791.

Je ne décrirai ni la marche de Charlemagne contre les Avares, ni le nombre de ſes troupes, ni les meſures qu'il prit pour aſſurer le ſuccès de ſon expédition. Je dirai ſeulement qu'il employa cinquante-deux jours à ravager le pays ennemi, & que néanmoins les Avares le reçurent *en paix*, ſuivant un auteur contemporain, c'eſt-à-dire qu'après avoir ſouffert qu'il dévaſtât leur pays, ils traiterent avec lui, & lui donnerent une groſſe ſomme d'argent pour l'engager à ſe retirer, ce qu'il fit, mais de maniere qu'il n'expoſa point ſon peuple aux ſuites d'une perfidie, car il paſſa l'hiver en Baviere, & y célébra la pâque de 792. Cependant les Saxons, ne doutant point que les Avares n'euſſent pris leur revanche dès le printems de cette année, ſe révolterent à l'approche de l'été, contre la domina-

tion & la religion des Francs, & envoyerent des députés aux Avares pour concerter avec eux une ligue, dans laquelle devoient entrer tous les ennemis du Christianisme : c'étoit ainsi que les Francs ayant fait de la religion un ressort de leur politique, par un abus nouveau, avoient appris à leurs ennemis à en user de même, ensorte qu'au ministere de la parole, seul instrument légitime de la conversion des hommes, se trouvoient substitués l'art de la guerre, le succès des armes, les négociations & les traités.

Cependant la discorde civile, suite ordinaire de l'infortune, combattoit dans l'Avarie pour l'heureux prince des François. Dès l'an 782 Charles avoit reçu en Westphalie une ambassade du chagan des Avares & de Vigurre, soit qu'on appellât ainsi un principal officier de cet empire, soit que ce fût le nom d'un prince Avare, dont la puissance pouvoit entrer en comparaison avec celle du chagan. Un autre prince nommé Thudun devint le rival de son maître, parce qu'il étoit malheureux, & que la méfiance, nourrie par les délations, faisoit des ennemis irréconciliables au souverain, de tous ceux qui pouvoient lui nuire ou le servir. Thudun

étoit très-puiſſant dans la nation & le royaume des Avares, & en 795 il envoya des députés au roi des Francs, pour lui dire qu'il étoit réſolu de ſe donner à lui avec ſon pays & ſon peuple, & d'embraſſer la religion Chrétienne. Dans le même tems il ſe forma un puiſſant parti contre le chagan & Vigurre : on en vint aux armes ; le carnage fut grand, & les deux princes tomberent ſous les coups des rebelles. Un autre chagan fut élevé ſur le trône. Eric, duc de Frioul, fut inſtruit de ce qui ſe paſſoit chez les Avares, & envoya contre eux toutes les troupes de ſon département, qu'il fit joindre par un prince Eſclavon, nommé Vonomir. Il ne falloit pas une conjoncture moins favorable que celle dont profita Eric, pour aſſurer le ſuccès de ſon entrepriſe. Il s'agiſſoit de pénétrer dans le *Ring*, eſpece de fortereſſe dont l'hiſtoire ne fournit aucun autre exemple.

Le pays des Huns, dit un hiſtorien qui le ſavoit d'un témoin oculaire, étoit entouré de neuf remparts qui étoient les uns dans les autres, & que l'on appelloit des haies ; mais ces haies ne reſſembloient pas à celles dont on ferme les héritages particuliers ; il y avoit d'un rempart à l'autre un intervalle égal à la

distance du château de Zurich à la ville de Constance. Ces remparts avoient été construits de la maniere suivante : on avoit enfoncé, à la distance de vingt pieds l'un de l'autre, deux rangées de pieux, qui s'élevoient aussi de terre à la hauteur de vingt pieds. L'intervalle avoit été rempli par une pierre très-dure, ou par une sorte de craie, qui en se liant ne formoit qu'une masse. Cette espèce de maçonnerie avoit été couverte de terre & de gason, & des deux côtés on avoit planté des arbustes, qui étant taillés avec soin, étoient devenus très-touffus, & formoient une charmille fort épaisse. Entre ces remparts étoient de gros villages, tellement rapprochés, qu'un homme pouvoit se faire entendre de l'un à l'autre, & tous contigus aux remparts qui avoient une couverture étroite auprès de chaque village : c'étoit par-là que sortoient pour piller les pays voisins, non-seulement ceux qui habitoient l'enceinte extérieure, mais encore les habitans des enceintes intérieures. Le second rempart, éloigné du premier à la distance que nous avons dite, étoit bâti de même, & éloigné du troisieme de vingt milles Teutoniques ou de quarante milles Italiens. Il y avoit la même distance entre les autres enceintes, qui

alloient toujours se rétrécissant (chaque cercle intérieur ayant dans son diametre quarante milles Teutoniques de moins que celui qui le renfermoit). Tous les intervalles étoient remplis d'habitations assez voisines, pour que de l'une à l'autre on entendît le son de la trompette, & ce son varié suivant les circonstances, annonçoit à ceux qui l'entendoient l'évenement qui se passoit, & ce qu'ils avoient à faire. C'est ainsi que le moine de saint Gal décrivoit, avant la fin du neuvieme siecle, ce fameux *Ring* des Avares, sur ce que lui en avoit dit Adelbert, vieux guerrier, qui l'avoit élevé, & qui avoit autrefois suivi son maître Gerold dans les guerres Hunniques & Saxonnes. Je doute pourtant que cette description puisse soutenir un examen rigoureux; car en donnant à ces enceintes tout leur diametre, & en supposant qu'elles fussent de vingt milles d'Allemagne d'un rempart à l'autre, chaque enceinte auroit fait une portion de diametre de quarante milles, & la totalité de ce diametre auroit été de trois cens soixante milles, ce qui est impossible, quelque part que l'on place le ring, soit en Pannonie, soit dans les pays qu'on appelle aujourd'hui la Hongrie & la Moravie. On pourroit néanmoins lui donner une

étendue approchante de celle-là, si l'on supposoit que le Danube coupoit le ring en deux ; mais c'est à quoi il y a peu d'apparence. Cependant si nous admettons que toutes ces enceintes n'étoient pas régulieres, mais qu'elles formoient des demi-cercles ou à-peu-près, depuis la frontiere des Abares du côté de la Baviere & du Frioul, jusqu'à la partie la plus intérieure de leur pays, nous trouverons que le moine de S. Gal, en donnant au ring une régularité qu'il n'avoit pas, mais qu'indiquoit son nom, lequel en allemand signifie bague ou cercle ; nous trouverons, dis-je, qu'il a pû ne pas s'éloigner beaucoup de la vérité, & il nous restera toujours une idée de ce ring, qui répondra à celle qu'ont paru en avoir tous les historiens de Charlemagne.

Ce prince fit descendre le Danube à une flotte nombreuse, que montoient les Bavarois, & qui portoit tous les vivres dont avoit besoin l'armée la plus formidable que Charles eût encore mise en campagne, & qu'il avoit partagée en deux corps, pour éviter la confusion. L'un suivoit la rive gauche du Danube, sous les ordres du comte Théoderich & de Magenfride, les deux plus grands généraux de ce tems-là.

Charles, à la tête de l'autre corps, suivoit la rive droite du Danube, & arriva dans cet ordre sur les bords de l'Ens, qui séparoit la Baviere de la Hunnie ou Abarie. Il passa cette riviere sans obstacle, & se porta sur le Cambé, autre riviere qui donnoit son nom au Cumberg. Cette montagne avoit à son sommet un château, qui fut la premiere forteresse des Avares que les François attaquerent & forcerent. Après l'avoir détruite, Charles marcha vers une autre place qu'enfermoit un vaste retranchement : il la força de même & la détruisit, après quoi il ravagea tout le pays jusqu'au Raab, qu'on appelloit Arrabon : là il s'arrêta, pour retourner avec toute son armée en Baviere, où il la ramena fort affoiblie par les maladies qui s'y étoient mises.

Cette narration que nous empruntons d'un poëte, historien de Charlemagne, peut se concilier avec la description du moine de saint Gal, pourvu qu'on suppose que les deux places emportées par les François faisoient partie de deux retranchemens qu'ils forcerent, & que le Raab couvroit en partie un troisieme retranchement qu'ils n'attaquerent point. Au nord du Danube

devoient être deux autres retranchemens qui faisoient la continuation des deux premiers, & que durent forcer Théoderic & Meginfrid. Mais la Pannonie jusqu'au Raab, & la Gepidie jusqu'à la Morave, n'avoient point encore souffert, & c'étoit dans la Pannonie, suivant tous les historiens du tems, que les Avares devoient être attaqués & vaincus par les Francs, tant du côté de la Baviere que du côté du Frioul. Ce fut donc le duc de cette province qui fut chargé de mettre à profit les divisions qui déchiroient l'empire des Avares, & ce fut dans la Pannonie qu'il fit attaquer leur *ring*, ou cette prodigieuse enceinte que Charles n'avoit point attaquée.

Ou Hring.

La guerre civile qui coûta la vie à un chagan fournit aux troupes d'Eric l'occasion de pénétrer dans le ring & d'en emporter les trésors que les Avares y avoient amassés depuis plus de deux siecles. Il les envoya à Charles qui se trouvoit alors à Aix-la-Chapelle. On se tromperoit pourtant si l'on croyoit que l'armée d'Eric pénétra dans les enceintes intérieures du ring. Il est vrai qu'un poëte que l'on croit être Paulin, patriarche d'Aquilée, ami d'Eric, cite pour témoins de ses exploits le Danube, la *Save*, la

Tissa, la Culpa ou le Colape, la Marua ou la Morave, la Corca ou le Corcora; il ajoute que ce héros avoit dompté les peuples féroces qu'enfermoient la Drave, le Danube, les marais Méotides, le Pont même & les frontieres de la Dalmatie, & que les villes de Turres & de Straton, où commençoit la Scythie & les limites de la Thrace, avoient été le théatre de sa valeur. Mais outre qu'il peut y avoir de l'exagération dans ce panégyrique d'un ami & d'un poëte, il est possible aussi que les exploits qu'il indique aient fait partie ou de l'expédition de Pepin, qui suivit celle d'Héric, & à laquelle on peut croire qu'il eut part, ou d'autres expéditions dont l'histoire n'est point parvenue jusqu'à nous.

Un annaliste rapporte au tems qui suivit immédiatement l'entreprise d'Eric & du Sclave Wonomir, un voyage que fit Thudun, ainsi qu'il l'avoit promis, & avec une grande partie des Avares, pour aller trouver le roi, auquel il se donna avec son peuple. Lui & son peuple, ajoute l'annaliste, reçurent le baptême, & furent renvoyés chez eux après avoir été comblés de présens. En même tems Charles envoya en Pannonie, avec une armée, Pepin son fils, &

roi d'Italie. Le nouveau chagan que ses Avares s'étoient donné, alla à la rencontre du jeune roi avec les autres grands de la nation, & bientôt après, Charles apprit que son fils avoit campé dans le *ring*. On pourroit conclure de ce récit, que ce fut en vertu d'un traité, & après les soumissions du chagan, que Pepin entra dans le ring; mais nous avons une lettre de Charlemagne à la reine Fastrude, dans laquelle il est parlé d'une grande victoire que Pepin avoit remportée sur les Avares, & du courage avec lequel les Francs s'étoient emparés du rempart dans l'intérieur duquel ils avoient campé, pendant toute la nuit suivante, & jusqu'à la troisieme heure du jour qui suivit leur victoire: cette lettre nous apprend encore qu'il y avoit dans l'armée de Pepin un évêque, un duc & deux comtes, & que le duc d'Istrie en particulier s'étoit comporté vaillamment avec les troupes de son duché.

Le poëte historien nous apprend encore que Pepin avoit avec lui les légions Bavaroises, que commandoit sans doute le brave Gerold, suivi de ses vassaux particuliers, parmi lesquels étoit le Souabe Adalbert, & que ce fut au-delà du Tisan qu'il livra plusieurs combats aux Avares, & qu'il en demeura vainqueur.

Le Tisan & la Tissa du panégyriste d'Eric, duc de Frioul, est la Teiss des modernes. Après la défaite des Huns, les Francs détruisirent ce ring que le duc de Frioul avoit déjà pillé, & que le poëte appelle la ville royale des Huns : cependant Pepin le pilla encore & en emporta des richesses immenses. Ce ne peut pas être le même ring qui ait été pillé deux fois. Le moine de saint Gal explique cette espece de contradiction : chaque enceinte contenoit de grandes richesses ; Pepin pénétra dans la derniere, & n'y campa pourtant que pendant vingt-quatre heures au plus. Vraisemblablement on auroit encore pu la piller après lui.

En 796, dit l'anonyme d'Aventin, Pepin, fils de Charles, entra dans la Hunnie avec une armée nombreuse, & pénétra jusqu'à ce lieu fameux qu'on appelloit le Rinch. Là tous les princes de la nation se donnerent à lui pour la seconde fois, & à son retour il parcourut la Pannonie inférieure dans les environs du lac Pelissa, au-delà du Hraba, & jusqu'à la Drave, & même jusqu'au confluent de cette riviere avec le Danube. Il confia à Arnon, archevêque de Saltzbourg, ce qui restoit dans cette contrée de Huns & de Sclaves, & lui re-

commanda de les instruire dans la foi jusqu'à ce que son pere en eût autrement ordonné. Il paroît que ce pays étoit celui du prince Thudun qui, suivant le poëte historien, ne vint trouver Charles qu'après l'expédition de Pepin, & à la suite de ce vainqueur du chagan son ennemi. Thudun, dit encore le poëte, voulut accréditer la promesse qu'il faisoit d'être à jamais fidele aux Francs, en recevant le baptême avec tous ceux qui l'avoient suivi, & il sembloit que l'an 796 eût mis fin à la guerre d'Avarie; mais Thudun, de retour chez lui, ne fut pas long-tems sans violer ses sermens, & bientôt après il subit la peine de sa perfidie. L'annaliste que j'ai déjà cité, rapporte la révolte des Avares à la même année qui devint funeste au comte Gerolde & au duc de Frioul, c'est-à-dire à l'an 799. Charles étoit à Paderborn lorsqu'il apprit la mort de ces deux fideles serviteurs.

Gerolde, avec Arnon devenu archevêque, avoit conduit dans la Sclavinie en 798 l'évêque Théoderic qu'il avoit recommandé aux princes du pays : ce nouveau diocèse s'étendoit à tout le pays des Carinthiens & à celui de leurs voisins, depuis les bords du Dran ou de la Draun à l'occident, jusqu'au

confluent de la Drave & du Danube. Rien alors n'annonçoit encore une revolte des peuples de la Pannonie ; mais dès l'année ſuivante les Avares, & ſans doute Tudun à leur tête, prirent les armes & s'avancerent vers la Baviere. Gerolde alla à leur rencontre & leur livra bataille. La mort de ce brave comte de Baviere rendit cette journée funeſte aux peuples qu'il avoit juſqu'alors défendus & gouvernés avec autant de courage que de ſageſſe.

Héric avoit vaincu les Venedes ou Eſclavons rebelles en 797, & avoit été obligé de reprendre les armes pour reprimer une ſeconde révolte de cette nation en 798. En l'année 799 ce duc de la frontiere d'Italie aſſiégea Tharſatique dans la Liburnie, & aſſit ſon camp ſur le mont Laurentus, près de la mer. Les habitans de Tharſatique firent une ſortie que la ruſe ou une perfidie rendit plus dangereuſe qu'elle ne l'auroit été par leur ſeul courage. Le bouclier d'Héric fut mis en pieces, ſon épée lui devint inutile à force de frapper, ſa lance fut briſée, & après qu'il eut écarté l'ennemi, les pierres lancées avec la fronde, & les fleches parties de l'arc de ces ennemis timides, lui apporterent la mort

qu'ils n'avoient pû lui donner de près.

Mais un prince tel que Charles, & une nation telle que les François, ne pouvoient manquer de généraux qui, sous les auspices de l'un & avec le courage de l'autre, réprimassent un ennemi tant de fois vaincu. Nous avons déjà dit que Thudun ne tarda pas à porter la peine de sa perfidie : sa révolte fut donc bientôt réprimée ; cependant Charles ne se rendit en personne sur cette frontiere qu'en 803, & s'y occupa moins de la guerre que des arrangemens dont avoit besoin une conquête encore nouvelle. Il confirma à l'église de Saltzbourg, qu'il visita, la supériorité que son fils Pepin lui avoit donnée sur celle de Carinthie & de Pannonie. Il donna aussi, suivant les apparences, un commandant avec le titre de comte à la frontiere de son empire qui regardoit l'Avarie. Cotehram avoit succédé dans cet important emploi au comte Gerolde, & vers ce tems-là à Cotehram ou Goteramme succéda Werinhard, qu'on appelloit aussi Wernier. Charles voulut qu'à ces comtes qui, par l'importance & l'étendue de leur département, étoient très-supérieurs aux comtes ordinaires, fussent subordonnés,

Origines Boicæ Domus, l. 11, c. 2.

quoique revêtus du titre de ducs, les princes Esclavons qui avoient leurs terres & leurs sujets dans la province Ecclésiastique de Saltzbourg. Les derniers de ces ducs furent Priwizlauga, Cermicas, Toymar, qu'on appella aussi Dimar, & Etgar, & après eux les chefs de la milice Bavaroise, reçurent des rois Francs la commission de gouverner les Esclavons avec le titre de comtes; ensorte qu'on ne connut plus de Seigneurs Esclavons dans cette contrée que des princes fugitifs à qui on donna une retraite honorable dans cette partie de l'empire François. Charlemagne plus sage que ne le supposent ceux qui lui donnent le nom funeste de conquérant, n'avoit point abusé de la supériorité de ses armes pour détruire une nation malheureuse. Les Avares subsistoient encore, ils étoient même gouvernés par un roi de leur nation avec l'ancien titre de chagan ou de grand kan, titre peu convenable à sa situation, mais que Charles lui permettoit de porter.

La nation des Sclaves, long-tems opprimée par les chagans, prenoit alors sa revanche, & leur rendoit une partie des maux qu'ils lui avoient faits pendant plus de deux siecles. Théodore, c'étoit le nom du chagan, céda enfin aux mal-

heurs qui accabloient son peuple, & alla trouver en 805 un vainqueur plus Sarwar. généreux que les Sclaves. Il pria Charles de lui abandonner & à ses malheureux sujets, le pays situé entre *Sebarie* & la Carinthie, les incursions continuelles des Sclaves ne lui permettant pas, disoit-il, de rester plus long-tems dans son ancienne patrie. Théodore étoit chrétien, & sa religion étoit un gage de sa fidélité. Charles le reçut avec bonté, & non content de lui accorder sa demande, il ne le renvoya qu'après l'avoir comblé de présens. Mais le chagan étoit à peine de retour chez lui qu'il cessa de vivre & de régner. Son successeur envoya aussi-tôt un des grands de la nation au roi des Francs, pour lui demander la confirmation des droits & des honneurs dont avoient joui les anciens chagans. Charles qui savoit combien il importe de ne pas rompre les liens d'une société, accorda au nouveau çagan sa demande, & ordonna que l'autorité souveraine residât en sa personne comme elle avoit residé dans celle de ses prédécesseurs. A cet arrangement qu'avouoient la politique & l'humanité, Charles en ajouta un autre en 806, lorsqu'avec Paul, duc de Jadera, & Donat, évêque de la même ville, qui étoient venus le trou-

ver en qualité de députés de toute la Dalmatie, il régla les affaires de cette grande province.

Nous avons vû qu'en 813 mourut Crumms ou Crem, ce fameux roi des Bulgares, à qui les Grecs attribuerent la destruction de l'empire des Avares. On peut donc assurer que les Bulgares eurent autant de part que les Sclaves aux incursions qui obligerent le chagan & ses sujets à sortir de la Gépidie pour aller s'établir entre la Sarwar & Carinthie. Le moine de saint Gal dit, que Charles s'abstint d'attaquer les Bulgares, parce qu'après la destruction des Huns, cette nation ne lui parut pas en état de faire aucun mal à l'empire François. Elle eût encore moins pû lui en faire si les Huns n'avoient pas été détruits ; mais Charles ne prétendoit pas s'illustrer par des conquêtes brillantes & dangereuses, & dès le tems où Héric vivoit encore, il avoit traité avec les Bulgares, & étoit convenu avec eux des limites qui devoient séparer les deux empires ; ce fut même par le ministere d'Héric que fut conclu le traité, si j'entends bien un passage très-obscur du panégyrique de ce duc de Frioul. Il est difficile de déterminer exactement quelles furent alors les bornes de l'em-

pire François du côté de l'orient. Le panégyriste d'Héric compte Sirmium & la Save entre les témoins de ses exploits, & le vainqueur des Avares dut certainement étendre jusques-là, sinon ses Etats, au-moins les droits de son domaine suprême.

Je trouve encore un monument de l'étendue que je donne ici à l'empire François dans le nom que les Grecs donnerent au pays situé sur la Save : ils l'appellerent *Francochorion*, ou la contrée des Francs. « Jean Comnene, dit Nicetas » Choniate, ayant une vengeance à tirer des Hongrois, rassembla des troupes & des vaisseaux, fit conduire ceux-ci par le Pont-Euxin dans le Danube, & attaqua ses ennemis par terre & par eau. Ayant passé le fleuve, il battit l'armée Hongroise, & resta plus long-tems qu'il n'avoit encore fait dans le pays ennemi ; ensorte qu'il se rendit maître du Francochorion, qui est la partie la plus fertile de la Hongrie : c'est, ajoute Nicetas, un pays de plaines qui s'étend entre la Save & le Danube. Jean prit Zeugmin par composition, & attaqua même la ville de Cram ou Gram ». On ne peut conclure de ce passage que Zeugmin fît partie du Francochorion : il y a

Lib. 1.

même quelque obſcurité dans le texte, puiſque Nicetas, en diſant que Jean paſſa *le fleuve* pour entrer dans cette contrée, paroît indiquer qu'elle étoit au-delà du Danube, que les Grecs appelloient ſouvent ainſi; mais lorſque Nicetas écrit l'hiſtoire de Manuel, ſucceſſeur de Jean, & qui, comme lui, fit la guerre aux Hongrois, il ne laiſſe plus aucun doute ſur la poſition de Zeugmin & du Francochorion. Manuel, dit-il, paſſa la riviere de Save & entra dans le Francochorion, qu'il maltraita beaucoup. C'eſt une partie conſidérable de la Hongrie qui eſt très-peuplée, s'étend entre le Danube & la Save, & dans laquelle eſt Zeugmin, château très-fort, qu'on appelle aujourd'hui Sirmium.

Le nom donné à cette contrée prouve certainement qu'elle avoit appartenu aux Francs; on pourroit même en conclure qu'ils y avoient formé des établiſſemens, quoiqu'on n'en trouve aucunes traces dans les hiſtoriens d'Occident: c'étoient les Hongrois qui avoient fortifié Zeugmin avec les pierres qu'ils avoient tirées de la démolition de Branizoba, ville forte qu'ils avoient priſe ſur les Romains. Dans la ſuite Branizoba fut rétablie avec les pierres de Zeugmin: c'étoit improprement qu'on don-

noît à cette derniere place le nom de Sirmium. Elle étoit bâtie sur une colline élevée, & défendue du côté du midi seulement par la Save, qui couloit au pied de la colline. Cette description ne convient point à la ville de Sirmium, qui avoit été située dans une isle, & qui n'existoit plus, puisqu'on donnoit son nom à une forteresse toute nouvelle. Qu'on se rappelle que Sirmium avoit été autrefois une ville riche, puissante & fameuse, & combien avoit eté florissant l'empire des Avares lorsque Bajan en avoit fait la conquête, & l'histoire de cette seule ville fournira un exemple frappant de vicissitudes, non de la fortune, les hommes étendent son empire pour rétrécir celui de leurs vices; mais de grandeur & de foiblesse que produisent les changemens dans les mœurs, les fautes des princes, la dépravation des peuples, & sur-tout l'ivresse de la prospérité, par laquelle commençe toujours l'infortune.

Nicet. Lib. IN, Imp. Man.

Forcé de mendier une retraite dans les Etats de Charles, un successeur de ce Bajan, qui avoit subjugué les Sclaves & vaincu plus d'une fois les Francs, ne laissa point à son successeur dans cette retraite, qu'il avoit obtenue, le repos qu'il y avoit cherché. En 811 les

démêlés

démêlés entre les Sclaves & les Avares étoient venus au point que Charles fut obligé, pour les terminer, d'envoyer une armée dans la Pannonie. Elle en fut de retour vers l'automne; & lorsque Charles arriva à Aix-la-Chapelle, au mois de Novembre, il y trouva Canzauc, prince des Avares, Tudun, & les autres grands de la nation, que ses généraux y avoient amenés de Pannonie, avec les ducs des Sclaves, établis sur le Danube, & à qui ces mêmes généraux avoient aussi ordonné de venir comparoître devant l'empereur.

Ce n'est pas encore à cette occasion qu'il est parlé pour la derniere fois dans nos annales de la nation des Avares: ainsi le moine de saint Gal s'est trompé lorsqu'il a dit que Charlemagne n'en laissa pas subsister le plus foible reste; mais on peut du-moins conclure de cette erreur, qu'au tems où il écrivoit, c'est-à-dire en 884, les Avares ne composoient plus un Etat séparé, ni même une une société distincte & connue. Le même annaliste, qui le dernier sous l'empire de Charlemagne fait mention des Huns ou Avares, parle aussi du célebre Crummus qu'il appelle Crumas, & de son expédition contre la ville de Constantinople, que Léon, successeur

de Michel, fit échouer, selon lui, en 813. Nous avons rapporté cet évenement à la même année, d'après les historiens Grecs, quoique l'un d'eux le retarde d'un an, & nous avons ajouté que peu de tems après mourut Crummus, lorsqu'il se préparoit à une nouvelle expédition, pour laquelle entre autres troupes il avoit appellé les Avares: c'est pour la derniere fois qu'on trouve leur nom dans les auteurs Grecs, deux ans après le voyage de leur prince à Aix-la-Chapelle. Concluons-en que Crummus, qui avoit de grands projets, leur offrit de meilleures espérances, s'ils vouloient se joindre à lui, & que ceux qui accepterent ses offres, quitterent la Pannonie pour se confondre avec les Bulgares, qui à leur tour firent disparoître leur nom de dessus la terre, au-lieu que d'autres maîtres ou d'autres destructeurs étoient réservés à ceux qui resterent en Pannonie.

Crummus eut un successeur qu'on appella Moutragon, & sous lequel on ne voit pas que les Bulgares aient eu à essuyer de la part de Léon ni guerres dangereuses, ni diminution de leur territoire, ni défection des Sclaves leurs alliés subalternes. Je trouve cependant qu'en 817 cet empereur euvoya une

ambaſſade à Louis, fils & ſucceſſeur de Charles, non-ſeulement pour lui demander ſon amitié & lui offrir ſon alliance, mais encore pour régler avec lui les limites des Dalmates, Romains & Eſclavons; mais comme il ne ſe trouvoit perſonne à la cour de la part de ces derniers; que Chadalo, commandant de cette frontiere pour les Francs, n'y étoit pas non plus, & que l'on ne pouvoit convenir de rien ſans eux, Louis attendit l'arrivée de Chadalo pour diſcuter cette affaire; mais ayant trouvé qu'elle n'intéreſſoit pas moins les Sclaves que les Romains & les Francs, ils ne voulut rien régler ſans leur participation, & renvoya en Dalmatie Chadalo, prince de cette frontiere, avec Albigarius, neveu de *Miroch*, & l'ambaſſadeur de Léon, pour terminer ſur les lieux tous les démêlés qui s'y étoient élevés. On ne devroit pas croire que les Bulgares étant maîtres de Dyrrachium, & ayant ſous leur obéiſſance les Serbes qui, du territoire de cette ville s'étendoient bien avant dans la Dalmatie, l'empereur d'Orient pût rien avoir à démêler avec les Francs dans cette province; mais il poſſédoit ſans doute encore quelques villes maritimes avec leurs territoires; car tel fut l'avantage

Ou plutôt *d'Unroch*.

que les Grecs tirerent de la supériorité de leur marine, qu'en perdant de grandes provinces, ils en conserverent les clefs, ou les recouvrerent.

Cadalot ou Chadolach, avec le *titre* de comte, étoit commandant de la marche du Frioul, dénomination qu'on avoit substituée à celle du duc de Frioul, que Charles avoit supprimée. On voit que ce pays conservoit toujours toute l'importance que lui donnoit sa position : Zuglio dans la Carniole, est aujourd'hui le nom de ce château qui en fut la capitale ; mais alors la province d'Italie, qui en dépendoit, étoit la moindre partie du département confié à Chandolach. Outre qu'il embrassoit la Dalmatie, il s'étendoit encore sur la basse Pannonie, par où il faut entendre le pays situé entre la Drave, la Save & le Danube. Plusieurs tribus Esclavonnes habitoient alors cette contrée, & avoient pour chef Lieudervith, auquel l'histo-
Ad an. 820. rien de Louis-le-Débonnaire donne le titre de duc de la basse Pannonie. L'annaliste Saxon lui donne celui de roi des Wilzes. Sciscia paroît avoir été la ville principale de cet Etat. Louis reçut à-la-fois deux ambassades, dont le motif & l'objet étoient très-différens. Borna, duc des Guduscans & des Tunotians, venoit

d'abandonner l'alliance inégale des Bulgares, & s'étoit réfugié sous la protection de l'empire François. Il faisoit prier Louis de lui accorder cette protection en le recevant au nombre de ses clients. Lieudervith, qui formoit des projets contraires, avoit envoyé des députés à Louis pour accuser de cruauté & d'insolence le comte Cadolach, gouverneur de la province. L'empereur d'Occident écouta les uns & les autres, & les congédia sans donner satisfaction à Lieudervith, mais cependant, après avoir accepté l'hommage de Borna, c'est-là du-moins ce que l'on doit conclure des évenemens qui suivirent.

Dès l'an 819 une armée Italienne fut commandée pour marcher contre le Sclave Lieudervith, qui s'étoit révolté dans la Pannonie; mais cette expédition ne fut pas heureuse, & ne remplit point l'objet qu'on s'étoit proposé, ce qui suffit pour inspirer à Lieudervith toute l'audace qui lui manquoit encore au commencement d'une entreprise aussi périlleuse que la sienne. Il envoya pourtant une ambassade à Louis pour lui demander la paix; mais il y mettoit des conditions, & si on ne les lui accordoit pas, il ne dissimuloit point qu'il étoit résolu à continuer la guerre. *Annal. Fuld.*

L'empereur les lui refusa, & dès lors il jugea qu'il n'avoit rien de mieux à faire que de persister dans sa révolte. Ses émissaires se répandirent aussi-tôt chez toutes les nations voisines, pour les engager à faire cause commune avec lui. Il réussit entre autres à détourner les Tunotians de la résolution qu'ils avoient prise de passer sous la domination de Louis, & fit si bien qu'il les engagea à se joindre à lui.

Cadolach, *duc de Frioul*, avoit commandé l'armée dont Lieudervith venoit de rendre les efforts inutiles. De retour dans sa province, il y fut attaqué d'une fievre dont il mourut. Nous ne pouvons douter qu'il ne fût Bavarois, & peut-être étoit-il sorti de celle des cinq maisons ducales qu'on appelloit Heitilinga ou Chaitilinges, & dont je ferois volontiers remonter l'origine aux Haites ou Quades dont les restes avoient dû se mêler avec les Bavarois. Il eut pour successeur Balderic ou Baudri, qui étoit de la même nation, autant qu'on peut le conjecturer par la position de quelques domaines dont il disposa, plus de vingt ans après, en faveur de l'église de Freisingue. Baudri étant entré dans la Carinthie, qui faisoit partie de son gouvernement, Lieudervith vint l'y

chercher, l'attaqua avec un corps peu nombreux ſur les bords de la Drave, lui tua beaucoup de monde, & le chaſſa de la province. Cependant Borna s'avançoit avec une armée nombreuſe vers la Culpa; on lui donna à cette occaſion le titre de duc de Dalmatie, ou parce qu'il avoit ſon duché dans cette province, ou parce qu'en effet Louis lui avoit conféré ce titre. Lieudervith, qui venoit de renvoyer Baudri en Italie, marcha en diligence contre Borna, lui débaucha encore les Guduſcans, & le mit en fuite. Borna ne dut ſon ſalut qu'à la valeur de ſes gardes; mais il perdit un ami fidele en la perſonne de Dragamoſe, beau-pere de Lieudervith, qui ayant abandonné ſon gendre dès le moment où il avoit pris les armes contre les Francs, s'étoit joint à Borna.

Les Guduſcans ne furent pas plutôt retournés chez eux, que le duc de Dalmatie les força de rentrer dans le devoir; mais bientôt Lieudervith parut dans la Dalmatie à la tête d'une puiſſante armée, & y mit tout à feu & à ſang. Borna, qui ne pouvoit lui oppoſer des forces égales, renferma tout ce qui pouvoit être tranſporté dans ſes châteaux, & à la tête de ſes braves ſujets il harcela l'armée de Lieudervith,

ſans lui donner de repos ni jour ni nuit; tantôt à l'arriere-garde, tantôt ſur les flancs, toujours à ſon avantage, il ne ceſſoit de ſe montrer à l'ennemi & de lui rendre funeſte le ſéjour de la Dalmatie. Enfin il trouva l'occaſion de remporter un avantage plus déciſif, il tua trois mille hommes à Lieudervith, lui prit plus de trois cens *chameaux* avec leurs charges, & lui enleva preſque tous ſes équipages. Ce dernier échec força Lieudervith à ſortir de la Dalmatie, & Borna rendit compte à Louis de tout ce qu'il avoit fait. L'empereur n'avoit pas attendu à en être inſtruit pour prendre des meſures contre le rébelle. Lieudervith étoit entré en Dalmatie au mois de Décembre, & dès le mois de Janvier Louis avoit tenu une aſſemblée des Francs à Aix-la-Chapelle, pour délibérer avec ſes fideles ſur les moyens de réprimer la révolte du prince Eſclavon. Le réſultat de ce grand conſeil fut qu'on feroit entrer trois armées dans la Pannonie par trois côtés différens pour ravager les terres de Lieudervith & rabattre ſa fierté. Borna envoya auſſi des députés, & ſe rendit enſuite lui-même à la cour pour donner ſon avis ſur ce qu'il y avoit à faire.

L'an 820. Dès que le printems fut aſſez avancé

pour que la cavalerie pût trouver des fourrages, trois armées se mirent effectivement en marche pour entrer dans la Pannonie; l'une venoit d'Italie & devoit passer les Alpes Noriques; l'autre devoit traverser la Carinthie; la troisieme marchoit par la Baviere & la haute Pannonie. Les deux armées de la droite & de la gauche arriverent les dernieres dans le pays ennemi. Celle de la droite, qui étoit composée des milices d'Italie fut arrêtée au passage des Alpes par un détachement ennemi; celle de la gauche, que composoient les Francs, avoit une longue route à faire, & devoit encore passer la Drave, avant d'entrer dans le pays ennemi; la troisieme, qui venoit de Saxe, & qui traversa la Carinthie, fut plus heureuse, & arriva la premiere, quoiqu'elle eût rencontré l'ennemi en trois différens endroits; mais elle le battit trois fois, passa la Drave, & se rendit au lieu marqué pour y attendre les deux autres armées; Lieudervith n'entreprit plus rien contre elle depuis qu'elle eut passé la Drave, & se tint renfermé avec ses troupes dans un château très-fort qu'il avoit bâti sur une montagne escarpée; mais s'il resta dans l'inaction, il ne

fit non plus aucune avance pour obtenir la paix.

Lorsque les trois armées se furent réunies, elles mirent tout le pays à feu & à sang, & retournerent chez elles sans avoir essuyé aucune perte considérable. L'armée des Francs, qui avoit traversé la haute Pannonie, fut celle qui souffrit le plus; mais ce fut de la dyssenterie qu'elle avoit gagnée dans la contrée où elle avoit passé la Drave, par la mauvaise qualité de l'air & des eaux. Outre les Italiens, les Saxons & les Francs, les Bavarois & les Allemands avoient aussi eu part à cette grande expédition. Lorsqu'elle fut finie, avec moins de succès qu'on n'avoit dû en espérer, les Carniols, qui habitoient aux environs de la Save, & dont le pays étoit à-peu-près limitrophe du Frioul, se donnerent à Baudri, & leur exemple fut suivi par ceux des Carinthiens qui avoient renoncé à l'obéissance des Francs, pour se joindre à Lieudervith: on voit par-là combien ce prince étoit devenu redoutable. On se fera encore une idée plus juste de cette guerre quand nous aurons nommé un autre partisan de Lieudervith; c'étoit Fortunat, patriarche de Grado, qui ne

cessoit de l'exhorter à persévérer dans sa révolte, & lui avoit envoyé des maçons, des architectes, & d'autres ouvriers pour lui aider à bâtir des forteresses. Un de ses prêtres le dénonça à l'empereur, & sur l'ordre qu'il reçut de se rendre à la cour, il alla en Istrie, comme s'il eût voulu obéir; il revint ensuite dans la ville de Grado, d'où à la premiere occasion il s'embarqua secrétement, fit voiles vers Jadère, dans la Dalmatie, se confia du motif de sa fuite à Jean, gouverneur de la province, qui lui donna aussi-tôt un vaisseau pour le conduire à Constantinople où régnoit alors Michel le Bégue, assassin & successeur de Léon; car la fille de Fortunat n'arriva qu'en 821, & après la mort du brave Borna, duc de Dalmatie & de Liburnie. Il avoit été résolu dans une assemblée tenue à Aix au mois de Février, que trois armées entreroient encore dans la basse Pannonie & employeroient tout l'été de cette année à la ravager. On ne dit point ce qu'elles firent, sans doute parce qu'elles ne remporterent aucun avantage qui pût dédommager l'empire de la perte qu'il avoit faite par la mort de Borna. Tout le peuple qu'il avoit gouverné demanda que son neveu Ladislas lui succedât,

& Louis se rendit à ce vœu unanime, qui étoit un gage de l'heureuse administration de Ladislas.

L'année 821 se passa sans aucun mouvement remarquable, si ce n'est que Lieudervith brava encore pendant toute cette année la puissance d'un grand empire; mais, l'année suivante, une armée d'Italie étant venue dans ses Etats, il abandonna à son approche la ville de Scifcia, & se retira chez les Sorabes, nation qui, disoit-on, occupoit une grande partie de la Dalmatie. Un duc de cette nation reçut cet illustre fugitif; mais par une horrible perfidie, Lieudervith fit périr son hôte & s'empara de de sa ville. Il saisit ce moment pour envoyer des députés à l'armée Impériale, dont il fit assurer les chefs qu'il étoit résolu à se rendre auprès de l'empereur. Cette soumission au-moins apparente de Lieudervith, & plus encore sa fuite, peut-être aussi l'horreur de son dernier crime, dissiperent la puissante ligue dont il avoit été le chef & l'espérance, & l'on vit arriver à Francfort, où Louis passoit l'hiver en 824, des ambassadeurs de tous les Sclaves orientaux, des Abodrites ou Predenecentes, des Sorabes, des Vultzes, des Bohêmes & des Marahans ou Marvans, plus connus depuis

Les Serviens.

fous le nom de Moraviens; les Abares qui habitoient encore la Pannonie parurent aussi dans cette assemblée par leurs députés; tous envoyerent des présens à Louis & en eurent audience. Il n'y vint personne de la part de Lieudervith; mais vers la fin de cette même année l'empereur fut informé qu'il avoit quitté les Sorabes, & étoit passé dans une autre partie de la Dalmatie chez Lieudevisle, oncle maternel du duc Borna; que ce prince l'avoit bien reçu, mais qu'après l'avoir gardé quelque tems chez lui, il l'avoit fait assassiner.

Telle fut la fin de cet homme, qui eût été un héros s'il eût soutenu une meilleure cause, ou si du-moins il n'eût pas souillé sa gloire par un crime atroce. Sa mort délivra les Francs d'un ennemi toujours à craindre, quoiqu'il se fût affoibli lui-même par une perfidie, & il sembloit que l'Orient ne dût pas lui donner sitôt des successeurs dans la haine qu'il avoit jurée à ses anciens maîtres. Mais quelle conquête fit jamais une nation sans qu'elle lui donnât des ennemis? Il est surprenant que nous n'ayons pas encore trouvé, entre ceux de Louis, les Bulgares que Borna avoit quittés pour se donner à lui. On ne voit pas que Léon eût été pour eux un en-

nemi redoutable; Michel ne se fut pas non plus. Apparemment ils compterent que Lieudervith les vengeroit, peut-être lui donnerent-ils quelque assistance pour entretenir une guerre qui ne pouvoit que leur être avantageuse par l'occupation qu'elle donnoit aux Francs, & par l'affoiblissement des peuples Esclavons; si telle fut leur politique, l'évenement la confondit, puisque loin de rentrer sous leur obéissance par haine pour les Francs, les peuples plus foibles & plus dociles qu'auparavant, envoyerent des ambassadeurs & des présens à Louis dès que Lieudervith eût été obligé de fuir. Alors Omortag, roi des Bulgares, le même que les Grecs appellent Moutragon, envoya des ambassadeurs & des lettres à Louis, pour faire la paix avec lui.

Annal. Fuld. L'an 824.

L'empereur leur donna audience, & après avoir lu les lettres d'Omortag, surpris, & avec raison, de cette nouveauté, il fit partir avec les ambassadeurs Bulgares qu'il avoit congédiés, Machelm, seigneur Bavarois, qu'il envoyoit au roi des Bulgares, avec ordre de rechercher les motifs de cette ambassade, la première qui fut venue en France de la part des Bulgares. Vers la fin de la même année, Louis reçut avis

qu'une nouvelle ambaſſade de cette nation étoit arrivée en Baviere où elle attendoit ſes ordres pour ſe rendre auprès de lui. Il lui envoya celui de reſter où elle étoit juſqu'à un tems plus convenable, & cependant il fit dire aux ambaſſadeurs des Abodrites, dont on lui avoit auſſi annoncé l'arrivée, de le venir trouver le plutôt qu'ils pourroient. Ces Abodrites étoient ceux qu'on diſtinguoit des autres par le ſurnom de Predenecentes, & qui habitoient la Dace ſur le Danube & dans le voiſinage des Bulgares. Ils ſe plaignirent d'une guerre injuſte que leur faiſoient ces dangereux voiſins, & implorerent contre eux l'aſſiſtance des François. Louis leur dit de retourner chez eux, ſans doute pour ſe munir de nouvelles inſtructions, ſur quelques propoſitions qu'il leur avoit faites, & de revenir le trouver dans le tems auquel il avoit fixé l'audience qu'il devoit donner aux Bulgares; c'étoit à-peu-près la mi-Mai, tems auquel il devoit tenir une aſſemblée à Aix. Les ambaſſadeurs d'Omortag ayant reçu la permiſſion de ſe rendre à la cour, après l'avoir attendu pendant plus de ſix mois, ſe rendirent à Aix-la-Chapelle, où Louis leur donna audience. Ils commencerent par propoſer un traité de paix, ce qui, L'an 825.

dans le langage & les mœurs de ce tems-là, ne suppose point que les deux nations fussent en guerre. A cette proposition ils ajouterent la demande d'un réglement de limites entre les deux Etats. Ce réglement intéressoit sur-tout les peuples Esclavons, & en particulier les Abodrites, puisqu'il devoit décider à laquelle des deux nations ils auroient désormais à rendre hommage. Suivant ce que nous avons dit des sept nations dont les Bulgares s'étoient fait un rempart sur toutes leurs frontieres, une ancienne possession devoit être en leur faveur; l'inclination des peuples étoit pour les Francs.

L'empereur remit aux ambassadeurs d'Omortag une lettre qui contenoit la réponse à leurs demandes, & elle n'étoit pas telle que le prince Bulgare l'avoit attendue, ce qui le mit en grande colere. Aussi-tôt il renvoya à Louis le même embassadeur qu'il lui avoit déjà envoyé, avec ordre d'insister à ce qu'il fût fait sans délai un réglement des limites, faute de quoi chacun des deux rois auroit à défendre ses frontieres du mieux qu'il pourroit, sans qu'il y eut ni paix ni alliance entre les deux nations. Cette déclaration vigoureuse fut alors sans effet, parce que dans le même

tems le bruit courut que le roi des Bulgares avoit été ou détrôné ou tué par un des grands de la nation. L'ambassadeur d'Omortag eut donc ordre de rester auprès de Louis jusqu'à ce qu'on sût ce qui en étoit; & cependant ce prince envoya Bertric, comte Palatin, en Carinthie, où il devoit s'aboucher avec les comtes Baudri & Gerold, commandans de la frontiere Avarique, & savoir d'eux ce qu'ils pouvoient avoir appris des affaires de Bulgarie. Bertric revint sans apporter aucune nouvelle certaine, & l'empereur ayant fait appeller l'ambassadeur Bulgare, le congédia enfin, mais ne lui donna point de lettres pour son maître.

Louis, fils de l'empereur, avoit été envoyé en Baviere au mois d'Octobre précédent, pour se montrer aux peuples qu'il devoit un jour gouverner, plutôt que pour prendre possession d'un royaume qui ne pouvoit encore lui être confié. Un Bavarois étoit chargé de son éducation. On comptoit alors pour beaucoup l'amour des peuples pour ceux à qui on en destinoit le gouvernement. L'administration des affaires publiques continuoit à être partagée en Baviere entre les comtes, les *juges publics*, & les commissaires royaux. La

Origin. Boic. Domus. Lib. II. défense de la frontiere orientale étoit confiée à Gerold, que nous avons déjà nommé : c'étoit le cinquieme commandant de cette frontiere depuis la mort du premier Gerold, beau-frere de Charlemagne. J'ai déjà dit que Goteramm avoit été son successeur, & qu'à Goteramm avoit succédé Vernier, qui mena une armée Bavaroise contre les Bohêmes en 805. *Chron. Moissiac ad hunc an.* Albert, seigneur bénéficiaire de Séon, fut le troisieme, il avoit son patrimoine dans le pays des Hoses, entre le Lech & l'Iser, & laissa à ses descendans un comté & de grands domaines sur la Traun ou le Dran. Je crois avoir prouvé dans un autre ouvrage, que c'est de lui que descend la maison ducale de Baviere. Il vivoit encore en 819. Gotefride lui succéda dans le commandement de la frontiere Bavaroise avant l'an 822, & fut remplacé par Gerold qui vivoit encore en 836; en 826 on lui donnoit, ainsi qu'à Baudri, le titre de *préfet de la frontiere Pannonique*, & au mois de Mai de cette même année ces deux comtes se rendirent à Ingelheim, où Louis tenoit une assemblée générale. Leur rapport fut qu'ils n'avoient encore pû s'appercevoir d'aucun mouvement de la part des Bulgares pour attaquer l'empire François.

Dans l'état où se trouvoient les affaires depuis la mort de Lieudervith, l'empereur d'Orient devoit desirer l'alliance des François, aussi n'avoit-il pas tardé à la rechercher, & pour preuve de sa sincérité, il avoit renvoyé à Louis le patriarche Fortunat. Apparemment ce prince trop indulgent pardonna au prélat le crime qu'il avoit commis, comme citoyen. Il le renvoya au pape pour recevoir la sentence canonique qu'il devoit subir pour son péché. On peut croire qu'elle ne fut pas rigoureuse. Malgré l'alliance des deux empires, qui fut plusieurs fois renouvellée, Omortag tint parole, & fut le premier à prendre les armes pour fixer les frontieres qu'il vouloit avoir. Dès l'an 826 les Bulgares attaquerent les Sclaves de Pannonie, & ayant remonté la Drave sur une flotte nombreuse qu'ils avoient rassemblée, ils porterent le fer & le feu sur les deux rives de ce fleuve, sans que ni Baudri, ni Gerold, ni les autres gardiens de la Pannonie pussent les en empêcher. Ils chasserent les ducs des Sclaves, & leur substituerent des gouverneurs Bulgares.

Cet affront qu'avoit reçu l'empire François fut attribué à la lâcheté de Baudri, duc de Frioul, & on ne lui pardonna pas d'avoir souffert que les L'an 827.

Bulgares ravageassent impunément la haute Pannonie ; il fut privé de tous ses emplois, & sa marche fut partagée entre quatre comtes. Ce châtiment bien mérité, puisque la lâcheté & la négligence de Baudri furent prouvées, ne suffisoit pas pour rétablir les affaires de la Pannonie. Il y a apparence que ce fut dans cette vûe que Louis, fils de l'empereur, fut renvoyé en Baviere en cette même année, & y vint avec sa femme, ce qui annonçoit un séjour plus long que n'avoit été le premier ; mais il n'y vint qu'avec un pouvoir limité, & bientôt après commencerent les guerres civiles qui deshonorerent la famille royale, & occuperent toutes les forces de l'empire. Il y a donc tout lieu de croire qu'il ne fut point vengé, & que les Sclaves qui avoient perdu leurs ducs nationnaux continuerent d'obéir aux gouverneurs que les Bulgares leur avoient donnés ; ensorte qu'au-moins pendant quelques années l'empire de ceux-ci se soutint sur les deux rives de la Drave.

Mais dans le même tems & sans doute par la même raison, les Moraviens ou Marubans apprirent à mépriser l'empire François. Il paroît qu'ils daterent le recouvrement de leur liberté du tems où les Avares etoient entierement déchus

de leur ancienne puiſſance, que ce furent eux qui, de concert avec les Francs, firent ſur leurs anciens maîtres, mais au nord du Dabube, des conquêtes que Charlemagne ne leur envia pas, & que c'eſt d'eux principalement qu'il faut entendre ce que nous avons dit que les hoſtilités continuelles des Sclaves forcerent un cagan à ſe réfugier ſur les terres de l'empire François. Dès-lors toute l'ancienne Gépidie dut devenir la conquête des Moraves, qui lui firent donner le nom de grande Moravie, ſi pourtant cette dénomination remonte à une auſſi haute antiquité.

La puiſſance des Moraves, dont il eſt vraiſemblable que les François & les Bulgares favoriſerent tour-à-tour l'accroiſſement, devint tous les jours plus formidable, pendant les guerres cruelles & opiniâtres que ſe firent ces deux nations, & bientôt par une révolution dont l'hiſtoire fournit d'autres exemples, les Bulgares & les Francs durent chercher dans leur réunion le remede aux maux que leur diſcorde leur avoit préparés, en les aveuglant ſur les progrès que faiſoit la puiſſance des Moraves. Elle étoit déjà très-grande avant le milieu de ce ſiecle, & Louis-le-Germanique vivoit encore; les Germains ſe

félicitoient d'avoir réprimé les Bulgares au prix de beaucoup de sang, lorsque le courage & l'audace des Moraves ne permettoient déjà plus aux Bavarois de se rappeller avec joie la ruine des Avares & la défaite des Bulgares. Nous ne rendrons point compte des guerres sanglantes qu'ils firent à Louis-le-Germanique & à ses successeurs jusqu'au bâtard Arnoul ; elles font pendant le reste de ce siecle une partie considérable de l'histoire moderne de la Germanie.

Les Bulgares joints aux Sclaves avoient encore fait la guerre au roi de Germanie en 853. Il paroît qu'alors les Moraves achetoient la protection de ce prince par un vain hommage qu'ils devoient bientôt désavouer. Le tems approchoit en effet où les Bulgares n'alloient plus être pour eux des voisins redoutables. Dès l'an 862 le royaume de Louis fut ravagé par les Ungres, dont jusqu'alors les Germains n'avoient point éprouvé la fureur. Les Bulgares l'éprouverent aussi, ou parce qu'il falloit à ce peuple des terres & du butin, ou parce que les Grecs leur acheterent ce dangereux ennemi.

Il est remarquable que ce fut en 863 que Bogoris, roi des Bulgares, embrassa le

Christianisme, & que peu de tems après il envoya des ambassadeurs à Louis, pour lui faire part de sa conversion, & lui demander des missionnaires, quoiqu'il en eût déjà demandé au pape, tant il est vrai que la religion entroit alors dans les systèmes politiques. Sans le voisinage des Hongrois, qui étoient payens, Bogoris ne fût peut-être pas encore devenu chrétien. Cependant on s'habitua toujours davantage à regarder le dogme comme une affaire d'état; insensiblement on lia ce qui devoit être séparé, & par une autre méprise on confondit avec les intérêts de la religion ceux de ses ministres. Telle fut la cause, peu apparente aujourd'hui, mais très-véritable, des guerres civiles qui déchirerent la Germanie au commencement du siecle suivant, & la livrerent foible & désarmée à la fureur des Hongrois. On a imputé ses malheurs à la fausse politique d'Arnoul qui, pour se débarrasser des Moraves, appella les Hongrois, & leur montra une route qu'ils avoient jusqu'alors ignorée, & qui les conduisit dans le sein de la Germanie, en Italie, & jusque dans les Gaules. Mais puisque dès l'an 862 ils avoient fait éprouver leur fureur aux Germains, Arnoul ne fut pas aussi cou-

pable qu'on l'a prétendu. On peut lui reprocher, ainsi qu'aux Moraves, une politique mal entendue & funeste. Elle coûta à ceux-ci la grande Moravie, ou ce qu'on appelle aujourd'hui la Hongrie, au nord du Danube. Elle fit le malheur de Louis, fils d'Arnoul, celui de la Germanie, qui fut inondée de sang, & qui avec ses richesses perdit sa frontiere orientale au-dessous de l'Ens. Les historiens de Germanie donnent aussi le nom d'Avares aux Hongrois, outre ceux de Hungres & de Turcs, la raison en est peut-être que ce qui restoit des Avares se joignit aux Hongrois; mais il est encore plus vraisemblable que les uns remplacerent les autres dans la même contrée. Luitprand, qui les appelle Turcs, imite en cela les Grecs qui leur donnerent long-tems ce nom.

Mais après avoir dit que les Germains connurent les Hongrois, & que ceux-ci se fixerent dans leur voisinage, je dois mettre fin à cette histoire, puisque si on en excepte l'établissement des Normands dans la Neustrie, cette migration fut la derniere qui intéressa l'Europe occidentale. C'est aux historiens de la Hongrie à faire mieux connoître comment les fondateurs de ce royaume acquirent

acquirent cette ſtabilité qui l'a fait ſubſiſter juſqu'à nos jours, ſi toutefois les Hongrois, qui avoient bâti une ville dans leur ancienne patrie, ne différoient pas dès-lors en cela des autres Tartares. C'eſt aux hiſtoriens de Germanie à nous apprendre comment les ſucceſſeurs d'Arnoul firent des efforts inutiles pour contenir cette cruelle nation, comment elle prit part aux guerres civiles qui diviſoient les Germains; & comment enfin, trahis ou trompés par ceux-là mêmes qui les avoient appellés, les Hongrois perdirent en un jour le fruit de leurs travaux, & ſe virent forcés de ſe défendre chez eux, après avoir été ſi long-tems agreſſeurs.

On doit trouver dans l'hiſtoire de la Germanie, & ſur-tout dans celle de la Baviere, les ſuites de cette révolution que conſomma la bataille d'Ausbourg. Le pays ſitué au-deſſous de l'Ens fut depuis ce tems là le théâtre étroit dans lequel ſe concentrerent les efforts des deux nations. Ce ne fut plus un combat de toute la Germanie contre les ſeuls Hongrois; les forces de la Baviere ſuffirent ſeules contre leur puiſſance affoiblie; les héros qui s'étoient chargés d'en couvrir la frontiere, forcerent

bientôt ces ennemis découragés à laisser un intervalle entre eux & les établissemens Bavarois. Insensiblement cet intervalle se remplit de châteaux & de garnisons, qui devinrent autant de colonies, & dont la réunion, sous la protection des défenseurs de la frontiere orientale, forma cette principauté célebre, qui a rendu à la Pannonie la gloire qu'elle eut autrefois d'être *la terre nourriciere des Césars.*

Fin du Tome douzieme & dernier.

De l'Imprimerie de LE BRETON, premier Imprimeur ordinaire du ROI.